REVUE

BRITANNIQUE



PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

REVUE
BRITANNIQUE

REVUE INTERNATIONALE

CHOIX D'ARTICLES
extraits des meilleurs écrits périodiques

DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

ANNÉE 1863. — NOUVELLE SÉRIE DÉCENNALE.

TOME QUATRIÈME.



PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 34.

ROTTERDAM
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Éditeur.

MADRID
CHEZ BAILLY-BAILLIÈRE,
Libraire de Leurs Majestés.

LA NOUVELLE-ORLÉANS, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.

1863

REVUE BRITANNIQUE



SCIENCES PHYSIQUES.

—

L'ASTRONOMIE CHEZ LES ANCIENS[1].

De toutes les sciences physiques, l'astronomie est, sans contredit, celle qui présente le plus d'intérêt, qu'on la considère au point de vue soit de ses premiers éléments, soit des progrès qu'elle a faits et de ceux qu'elle doit faire encore. Le mécanisme des cieux, tel que le soleil, la lune, les étoiles nous le font apparaître, est le premier problème que l'intelligence humaine se soit attachée à résoudre. Le grand corps sidéral auquel nous devons la lumière, la chaleur, la vie, la beauté des fleurs et des fruits, est déjà, de notre part, l'objet d'une curiosité pressante et parfaitement justifiable; mais cette curiosité redouble encore lorsque nous suivons cet astre dans ses mouvements diurnes et annuels. Le régulateur du jour et de la nuit, du travail et du repos, l'arbitre du temps et des saisons, le seul peut-être qui

[1] Par feu sir Georges Cornewall Lewis. Voir, sur sir Georges Cornewall Lewis, la Correspondance de mai.

brille de sa lumière propre, le soleil enfin, se trouve forcément associé à chacune de nos pensées et de nos actions [1].

L'histoire de l'ancienne astronomie se ressent évidemment des diverses influences qui l'ont dictée. Les méditations du philosophe ont tiré des vérités profondes de faits obscurs et d'observations incomplètes, établies tantôt conformément, tantôt contrairement à des préjugés individuels et à des superstitions nationales. L'astronome, toujours admirateur des phénomènes qu'il décrit, ou des lois de la nature constatées par ces mêmes phénomènes, s'est laissé facilement entraîner à son enthousiasme. Enfin, le simple érudit, guidé par une science critique et la connaissance des anciens idiomes, a tiré parti des opinions des astronomes et s'est rendu compte de leur valeur bien plus comme vérités historiques que comme évidences physiques.

Plusieurs histoires de l'astronomie ont été écrites et publiées à ces différents points de vue. Celles de Weidler, de Bailly, de Georges Costard, de Laplace, quelque mérite qu'on leur attribue avec justice, ne paraissent pas de nature à vulgariser la connaissance de ces admirables mystères. Le grand ouvrage de Delambre sur l'astronomie des anciens, du moyen âge et des temps modernes, composé par un astronome à l'usage des astronomes, exige, pour être bien compris, des connaissances acquises et déjà assez étendues. Mais comme l'astronomie ne manque pas d'affinités avec des sujets d'observation et d'étude parfaitement terrestres, tels que la chronologie, la division du temps, etc., son histoire a de nombreux points de contact avec l'histoire générale, et intéresse conséquemment une classe bien autrement nombreuse que celle des astronomes de profession. C'est à ce point de vue que se plaça sir Georges C. Lewis, pour composer un ouvrage fort différent de tous ceux qui l'ont précédé, désirant rendre l'histoire de l'astronomie des anciens intelligible pour tous.

[1] Les comètes ont cessé d'être considérées comme des feux passagers, des exhalaisons enflammées, des gaz plus ou moins condensés et sans noyau solide; mais elles ne sont plus lumineuses par elles-mêmes : la lumière dont elles brillent est au moins en partie empruntée au soleil, et leur éclat, en conséquence, augmente à mesure qu'elles s'approchent de l'astre qui est le foyer de leur mouvement.

L'astronomie des Grecs offrait à l'historien un point de départ fixe et certain. Pendant la longue période de cinq siècles qui s'écoula entre Homère et Hérodote, les premiers observateurs attribuèrent à la terre, qu'ils croyaient immobile, une surface plane, circulaire, couverte par les cieux, regardés eux-mêmes comme une voûte hémisphérique et solide. Ils supposaient cette surface entourée de l'Océan, d'où se levaient et dans lequel allaient se coucher les étoiles. D'autres, plus avancés, quoique assez mal inspirés, crurent à un hémisphère inférieur, région, suivant eux, obscure et glaciale, communiquant avec la partie supérieure au moyen de conduits ou soupiraux béants des deux côtés. Il est à peine croyable qu'une si grossière ignorance ait régné si longtemps. Enfin, des hommes intelligents, frappés de la marche du soleil, de sa disparition journalière à des points variables de l'horizon, de son retour glorieux du lendemain; observant aussi que chaque pas fait en avant sur la terre découvrait un nouvel horizon, finirent par soupçonner que la terre pouvait bien être une masse ronde suspendue dans l'espace, développant de plus en plus sa sphéricité à mesure qu'on avançait à sa surface. Et il est probable que cette opinion rationnelle aurait été adoptée par tous, si la poésie et les fictions mythologiques n'étaient venues en aide à la propagation d'autres systèmes erronés.

En groupant les étoiles en constellations, ou en s'occupant de chacune d'elles en particulier, ces observateurs durent aussi remarquer que les corps du firmament se meuvent, du moins en partie, autour de points occupant toujours la même position parmi les étoiles. Les mouvements et les phases de la lune, la marche directe et rétrograde des planètes, les occultations de ces mêmes étoiles, de ces mêmes planètes par la lune, enfin les phénomènes des comètes, devinrent encore de leur part l'objet d'intéressantes études.

La nécessité de se rendre compte de la relation des époques entre elles conduisit à l'observation de la marche du soleil, dont le cours diurne dut déterminer de bonne heure la longueur du jour, base fondamentale de la mesure du temps. La différence des saisons conduisit enfin à l'appréciation du cours annuel de cet astre, et par conséquent à la fixation des

équinoxes et des solstices. Mais ce ne furent pas, même alors, les seules conquêtes de la science; on remarqua des phénomènes spéciaux et locaux, tels que la périodicité des vents étésiens, des migrations des oiseaux, des débordements du Nil, etc.

Comme les saisons régissent la plupart des actes de la vie humaine, la division de l'année en quatre parties fut indiquée par les besoins de l'homme autant que par l'aspect de la nature. Néanmoins, chose assez curieuse, les Egyptiens et les anciens Germains ne comptaient que trois saisons, le printemps, l'été et l'hiver, alléguant que l'automne n'avait qu'un caractère mixte, moins prononcé que les autres divisions. Cette objection est évidemment une erreur; car on ne peut nier que la maturité complète des fruits de la terre et la chute des feuilles portent le cachet d'une saison tout aussi définie que l'engourdissement de l'hiver, la chaleur de l'été et le réveil de la nature au printemps.

Dès les premiers âges, le temps se mesura par les années; Homère en cite souvent un nombre déterminé; aussi chacune des villes de Grèce où ses poëmes se lisaient publiquement, dut comprendre que le siége de Troie avait duré dix ans, et qu'Ulysse en passa huit dans l'île de Calypso. Les maris et les épouses devaient connaître mutuellement leur âge ainsi que celui de leurs enfants. Hésiode, qui conseille à un homme de se marier vers trente ans, et à une femme vers dix-neuf, prétend que le corbeau vit neuf générations de l'homme, le cerf quatre générations du corbeau, la corneille trois générations du cerf, le phénix trois générations de la corneille, et une nymphe dix générations du phénix.

Solon divisait les âges successifs de l'homme en dix périodes, chacune de sept années; selon lui, la force physique de l'homme arrivait à sa perfection dans les quatrième et cinquième périodes, de vingt-huit à trente-cinq ans, et son intelligence atteignait son apogée dans la septième et huitième périodes, c'est-à-dire de quarante-neuf à cinquante-six ans.

Les Grecs non-seulement n'avaient pas de calendrier, mais manquaient aussi d'une ère, d'un point de départ commun pour déterminer la corrélation des événements passés. Ils prirent pour

base la guerre de Troie, comme les Romains datèrent eux-mêmes de la fondation de Rome.

Quant à la division du temps, le mois lunaire de trente jours était connu des contemporains d'Homère et d'Hésiode ; douze lunaisons formaient l'année lunaire, de onze jours plus courte que l'année solaire. Depuis une haute antiquité, les peuples riverains de la Méditerranée reconnaissaient une année solaire de douze mois lunaires ; mais on croit qu'ils se servaient aussi, quoique rarement, d'années anormales. Les Arcadiens, par exemple, avaient des années de trois mois ; les Cariens et les Acarnaniens, des années de six mois ; les Laviniens, des années de 374 jours ; les premiers Egyptiens, des années de trois ou de quatre mois, et les anciens Romains, des années de dix mois ou 304 jours instituées par Romulus. Numa réforma, dit-on, l'année de son prédécesseur en y ajoutant 51 jours pour parfaire une année de 355 jours, trop courte encore de dix jours et demi, et pour qu'elle fût mise en harmonie avec l'année solaire, il y aurait intercalé un mois de 22 ou 23 jours applicables à certaines années intermédiaires ; mais comme cette fois le but se serait trouvé dépassé, il est permis de regarder ce fait comme une pure fiction inventée par des écrivains curieux de faire parade de leur science en rendant raison des noms des mois romains.

Au lieu de régler, comme nous faisons aujourd'hui, l'année par le soleil, les anciens fixaient sa longueur par le cours de la lune, et ils n'obtenaient ainsi, après la réforme de Solon, qu'une année de 354 jours, qu'il était pourtant indispensable de mettre en harmonie avec la première. On n'y parvint pas sans tâtonnements. En dépit de Socrate, qui affectait de regarder les études astronomiques comme une perte de temps, Méton, citoyen d'Athènes et son contemporain, semble avoir introduit, en 432 avant Jésus-Christ, une véritable réforme dans le calendrier. On essaya d'abord d'ajouter un mois à chaque deuxième, puis à chaque troisième année. De là, on passa à une période de huit ans, qui fut très-rapprochée de la véritable longueur de l'année solaire, c'est-à-dire qu'elle fut de 365 jours 1/4. La différence entre 365 jours 1/4 et 354 jours, c'est-à-dire 11 jours 1/4, aurait pu être comblée comme Eudoxe le proposa, dit-on, par une in-

tercalation quatriennale, qui cependant semble n'avoir pas été en usage chez les Grecs. Cette proposition était parfaitement acceptable, puisqu'en multipliant 11 jours 1/4 par quatre, on arrivait au nombre entier de 45, formant exactement un mois et demi lunaire; mais comme, pour des motifs de convenance et aussi de religion, on se refusait à fractionner les mois, on prit une période de huit années, dont la troisième, la cinquième et la dernière reçurent chacune un mois supplémentaire; par ce moyen les deux années solaire et lunaire furent mises presque en accord parfait.

Le cycle métonien fut généralement adopté en Grèce, et le docteur Whewell remarque qu'il est tellement exact, qu'on s'en sert encore aujourd'hui pour calculer le temps de la nouvelle lune, à l'époque de Pâques. On voit par là que les Grecs étaient arrivés à une exactitude presque rigoureuse dans leur supputation de la longueur des mois lunaires et de l'année solaire.

Mais Méton ayant porté l'année solaire à 365 jours 5/19, c'est-à-dire à 1/76 de jour de plus que l'année de 365 jours 1/4, Callipe proposa un nouveau cycle de soixante-seize ans, dont on déduirait un jour pour l'amener à son expression la plus exacte. La lunaison fut aussi plus parfaite, et il résulta que la période callipienne, qui, au fond, n'était autre chose qu'un progrès apporté à la méthode métonienne, se trouva plus en harmonie avec le soleil et la lune; aussi fut-elle, pour la partie scientifique, adoptée par les astronomes dès l'année 330 avant Jésus-Christ. Les Grecs, cependant, ne crurent pas devoir l'admettre pour leur calendrier civil.

A une époque reculée, les Grecs avaient observé les étoiles fixes, leur avaient donné des noms et les avaient même groupées en constellations. Homère parle des Pléiades, des Hyades, d'Orion, de Bootés et de l'Ourse, la seule des constellations qui ne se baignât jamais dans la mer, d'où il suit évidemment que cette dernière est bien la partie des cieux qui, restant toujours au-dessus de l'horizon, fut nommée depuis le *cercle de perpétuelle apparition*.

Quant aux planètes, on pourrait croire qu'elles avaient été négligées. Hésiode n'en dit mot; Homère et Sapho mentionnent Vénus sous le nom d'Hespérus. L'étoile du matin et celle du

soir n'ont été reconnues qu'au temps de Pythagore. Il ne paraît pourtant pas possible qu'un observateur, même le moins subtil, ait vu Jupiter, Saturne, Mars, sans s'occuper quelque peu de leurs mouvements, de leurs conjonctions, de leur passage près d'importantes étoiles fixes, de leur occultation fréquente par la lune, ni sans essayer de se rendre compte de ces divers incidents. Il est donc sage de conclure que le système d'astronomie planétaire des Grecs a été perdu pour nous.

On sait, d'un autre côté, que la religion et la mythologie matérielles des Grecs n'avaient que peu ou point de rapport avec les corps célestes ; que, comme d'autres peuples, ils ne voyaient qu'avec terreur les éclipses, les comètes et les météores ; enfin, qu'ils n'eurent de système régulier d'astronomie qu'après l'avoir reçu des Chaldéens sous le règne d'Alexandre.

Le premier nom historique qui ait exercé quelque influence sur les études astronomiques en Grèce est celui de Thalès, aux sixième et cinquième siècles avant Jésus-Christ. Il s'en faut cependant que sa science ait été appréciée également par tous. Suivant les uns, il prédit l'éclipse totale de soleil qui mit fin à la bataille entre les Mèdes et les Lydiens [1] ; il mesura la hauteur des pyramides d'Egypte d'après l'ombre qu'elles projetaient ; il assigna aux éclipses de lune et de soleil leurs véritables causes ; il détermina le rapport du diamètre du soleil avec son orbite apparent, et enfin il trouva que le diamètre de la lune était la 726e partie de celui du soleil.

Selon d'autres, il enseigna que la terre, trop pesante pour être supportée par l'air, flottait sur les eaux comme un navire, et que le choc des courants inférieurs de ces mêmes eaux était la cause des tremblements de terre.

Ces données si contradictoires autorisent à penser que Thalès ne connaissait pas la forme sphérique de la terre, et que la prophétie au sujet de l'éclipse dont nous avons parlé semble, en conséquence, plus douteuse encore que l'éclipse elle-même.

On voit que Philolaüs, disciple de Pythagore, et qui florissait au temps de Socrate, fit faire un grand pas à l'astronomie. Nous n'avons aucun moyen de vérifier si le système de ce philosophe,

[1] M. Airy place cette éclipse au 28 mai 585 avant Jésus-Christ, Thalès étant alors âgé de cinquante-quatre ans.

que beaucoup d'écrivains modernes regardent comme une anticipation de celui de Copernic, appartenait au disciple ou à son maître. On peut, en tout cas, le regarder comme le dogme de l'école pythagoricienne vers la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Dans cette hypothèse, une masse de feu, qui occupe le centre du monde, est nommée indifféremment *foyer de l'univers, tour de garde de Jupiter, autel de la nature,* etc. Autour de ce feu roulent dix corps dans des orbites circulaires ; à la plus grande distance, les étoiles fixes ; puis les cinq planètes : Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure; puis le soleil, puis la lune, puis la terre; puis enfin, mais seulement pour faire opposition aux dix, l'*antichtone,* corps plus rapproché que la terre du feu central, et, aussi bien que ce feu central, invisible aux habitants de la terre. Supposer que ce système ressemble en quoi que ce soit à celui de Copernic, si ce n'est que la terre est un corps tournant sur lui-même, serait faire violence aux vérités astronomiques.

Un autre point de la doctrine pythagoricienne, soutenu par Roth, écrivain moderne, est que la terre, point central du système, avait elle-même le feu à son centre et la lune pour *antichthone*.

Les opinions de Leucippe, le fondateur de la philosophie atomique, et celles de Démocrite, son disciple et son ami, n'accusent aucun progrès vers la vérité. Que les planètes fussent placées entre la lune et le soleil, le corps le plus éloigné de la terre ; que la terre fût une surface plane suspendue au centre de l'univers; que les éclipses de lune fussent plus fréquentes que celles de soleil, parce que les orbes de ces deux astres sont inégaux, ce sont là des idées attribuées à Leucippe tout aussi ridicules que celles du disciple qui changea la surface plane du maître en un disque creux. Et comment croire à ce dernier quand il prétend nous révéler que le soleil est une masse de pierre en ignition ; que la lune et les autres planètes sont des corps solides contenant des montagnes et des vallées ; ou quand il nous développe la doctrine de la pluralité des mondes, l'inégalité de leur grandeur, de leur distance entre eux, etc., etc.?

Platon semble avoir soutenu que la terre était un corps sphérique suspendu au centre de l'univers; il y a lieu de croire,

d'après le célèbre passage du Timée, qu'il la supposait tournant sur son axe, et Nicétas, de Syracuse, probablement contemporain de Platon, partageait cette doctrine, puisque, d'accord avec Héraclide, il attribuait le mouvement du soleil, de la lune et des étoiles à cette même rotation de la terre.

Ce philosophe nomme sept planètes : Lucifer ou Hesper; l'Etoile du matin ou du soir, qu'il regarde comme ne faisant qu'un; Eosphore (Vénus); Stilbon (Mercure); Pyrocis (Mars); Phaéton (Jupiter), qui serait la plus lente des planètes, si Pheneus (Saturne) n'était plus lente encore.

Eudoxe, mathématicien et géomètre, dessina une carte descriptive des cieux qui, jusqu'au sixième siècle de notre ère, passa pour un manuel pratique d'astronomie sidérale; elle était en deux parties, l'une qu'il nomma *Enoptron* ou Miroir; l'autre *Phenomena* ou Apparences. Les étoiles, selon lui, étaient groupées en constellations désignées par des noms spéciaux, tropicaux ou arctiques, et en rapport tant avec le zodiaque qu'avec les cercles. Eudoxe, dans aucun de ses ouvrages, ne fait mention des planètes, mais il a la gloire d'avoir donné la première théorie de leur mouvement, théorie à laquelle Ptolémée rattacha son système.

Aristote, ce génie universel, s'occupa aussi d'astronomie. D'après une occultation de Mars par la lune, fait dont il fut témoin, il supposa que quelques-unes des planètes étaient plus éloignées de la terre que le soleil et la lune. Contrairement aux opinions de plusieurs de ses prédécesseurs, il prouva que la terre est immobile au centre de l'univers, et conclut en faveur de la sphéricité de la terre en se basant sur les éclipses de la lune, et sur ce que la matière, gravitant vers un centre, prend nécessairement une forme sphérique. Il attribuait à la terre moins d'étendue qu'à quelques autres des corps célestes, et lui donnait, suivant les mathématiciens, quatre cent mille stades de circonférence.

Aristote distingue les comètes des planètes en ce que les premières s'écartent de la ligne zodiacale; il les regarde comme étant de la nature des météores, parmi lesquels il range aussi la voie lactée, que Démocrite traite avec raison d'agglomération de petites étoiles très-rapprochées les unes des autres.

Vers la fin du quatrième siècle avant J.-C., l'astronomie avait fait assez de progrès pour que Théophraste et Eudème, disciples d'Aristote, composassent leur histoire. On en était venu alors à croire que la terre occupait le centre de l'univers sans mouvement de rotation ou de translation, tandis que le soleil, la lune, cinq planètes et les étoiles fixes roulaient autour d'elle. Les Grecs étudiaient alors avec ardeur l'application pratique de l'astronomie dont Platon avait signalé l'utilité pour l'agriculture, la navigation et la guerre. Méton avait, 433 ans avant J.-C., placé, sur le Pnyx à Athènes, un cadran solaire qui divisait le jour en douze parties, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; la longueur des heures, ainsi que celle du jour, variaient suivant les saisons; et comme ce cadran, consistant en un bassin creux armé d'un style qui projetait son ombre sur les lignes des heures, devenait inutile pendant l'absence du soleil, on se servait aussi de clepsydres ou horloges d'eau pour mesurer les heures pendant la nuit et les temps couverts. Ces instruments, comme on sait, mesuraient le temps par celui qu'une certaine quantité d'eau mettait à s'écouler à travers un orifice pratiqué dans un vaisseau cylindrique et mathématiquement calculé. Au temps d'Aristophane, on s'en servait à Athènes pour régler la longueur des plaidoyers dans les cours de justice. La première clepsydre que l'on vit à Rome y fut introduite l'an 159 avant J.-C. Le premier cadran solaire, importé de Sicile, y avait été érigé dès l'année 263 avant l'ère chrétienne et après la première guerre punique.

Autolycus et Euclide, dans des ouvrages qui existent encore aujourd'hui, traitaient alors géométriquement l'astronomie. Autolycus a écrit, vers 320 avant J.-C., sur *les sphères en mouvement*, un traité où il place la terre au centre, et explique, d'après cette hypothèse, le mouvement apparent de la voûte étoilée; puis un autre sur *le lever et le coucher des étoiles*. Le traité d'Euclide, sous le titre de *Phenomena*, présente un progrès scientifique; la terre y est regardée comme le centre immobile de l'univers, autour duquel la voûte étoilée évolue en vingt-quatre heures. Toutes les étoiles se meuvent en cercles parallèles et sont attachées à un seul corps, ayant pour pôle commun une étoile visible entre les deux Ourses, ne changeant jamais de

place et tournant sur elle-même. Il n'a fallu rien moins que le génie d'Euclide pour accréditer ce système.

Les astronomes ne cessèrent de repousser les idées de Philolaüs, de Platon et d'Hicétas sur le mouvement de la terre. Aristarque de Samos, qui florissait de 320 à 250 ans avant J.-C., sembla bien adopter le système géocentrique en soutenant l'immobilité du soleil et des étoiles fixes, ainsi que l'évolution de la terre autour du soleil dans un cercle dont ce même soleil occupait le centre. Mais Archimède entreprit de démontrer que telle n'était pas la pensée d'Aristarque et qu'il n'entendait point parler des planètes. Ce système, en effet, semblait d'une telle hardiesse, que Cléanthe, le chef de l'école des stoïciens d'Athènes, déclara qu'il était impie d'écarter de sa position centrale et sacrée le *cœur de l'univers*.

Archimède, si célèbre par ses découvertes en mécanique et en optique, passait aussi pour astronome. On dit qu'il construisit un planétaire en cuivre au moyen duquel il démontrait les révolutions du soleil, de la lune, de cinq planètes et la nature des éclipses. Marcellus transporta cet instrument de Syracuse à Rome, où il le plaça dans le temple de la Vertu.

C'est ici le lieu de dire quelques mots de cette école d'Alexandrie, si noblement protégée par les rois grecs de l'Egypte. Aristyllus et Timocharis écrivirent, vers le milieu du troisième siècle avant J.-C., des traités sur l'astronomie, et tous deux firent sur les étoiles fixes des observations dont Hipparque eut connaissance. Conon de Samos, ami d'Archimède, fit en Italie des observations astronomiques, et réunit une collection d'éclipses solaires observées par les Egyptiens. Bérénice, sœur et épouse de Ptolémée Evergète, avait, au retour de son expédition de Syrie, dédié une boucle de ses cheveux dans le temple d'Arsinoë-Aphrodite, à Zephirum ; mais cette boucle ayant disparu du temple, Conon la plaça dans les cieux sous le nom de la constellation *Coma Berenices*.

Eratosthènes, qui vivait entre les années 266 et 196 avant J.-C., détermina la circonférence de la terre par une méthode vraiment scientifique. La distance entre Syène et Alexandrie dans le même méridien avait été évaluée à cinq mille stades ; Eratosthènes trouva que l'éloignement vertical entre ces deux points

était la cinquantième partie de la circonférence du méridien, et que, par conséquent, cette circonférence était de deux cent cinquante millions de stades, ou trente et un mille milles (à peu près sept cents stades par degré). Cet éminent astronome trouva encore que le diamètre du soleil était vingt-sept fois plus grand que celui de la terre ; enfin, que la distance du soleil était de huit cent quatre millions de stades, et celle de la lune de sept cent quatre-vingt mille.

Apollonius de Perga, contemporain d'Archimède et célèbre par son traité sur les sections coniques, fut le premier à rejeter la théorie des sphères tournantes, et à introduire celle des excentriques et des épicycles pour expliquer par les mouvements circulaires les points stationnaires et rétrogrades des planètes.

Après avoir rapporté brièvement les recherches nombreuses et successives des astronomes et des philosophes anciens ; après avoir signalé les contradictions souvent répétées et toujours demeurées sans résultat entre les savants au sujet du mouvement ou de l'immobilité du soleil, de la lune, de la terre, etc., nous arrivons au temps de l'astronomie scientifique des Grecs et des Romains, depuis Hipparque jusqu'à Ptolémée.

Hipparque fit, entre les années 162 et 127 avant J.-C., ses observations astronomiques, qui n'ont été retrouvées dans aucun de ses ouvrages. Ses découvertes ne nous ont été communiquées que par l'*Almageste*, système mathématique de Ptolémée. Allant plus loin qu'Eudoxe, il détermina la position des étoiles par la juste appréciation de leur ascension et de leur déclinaison. Il découvrit le mouvement et le point d'apogée du soleil ; il détermina aussi les mouvements de la lune, ses points d'intersection et d'apogée, et l'inclinaison de son orbite ; il calcula les éclipses de la lune et n'ignora pas l'obliquité de l'écliptique. Quoique ses instruments astronomiques fussent assez imparfaits pour l'éloigner parfois de la vérité de toute l'étendue d'un degré, il faut cependant reconnaître que parfois aussi ses erreurs ne dépassèrent pas quelques secondes. Ses hypothèses sur les excentriques et les épicycles, au moyen desquels il parvint à résoudre si exactement les mouvements inégaux des corps célestes, le rendent digne d'occuper une place distinguée parmi les astronomes. L'un des ouvrages les plus remarquables d'Hipparque

est son catalogue de 1,080 étoiles, avec leur latitude et leur longitude ; les observations auxquelles il se livra à ce sujet lui firent découvrir la marche des équinoxes. Delambre, en appréciant ces travaux, dit que, quand on réfléchit à la multiplicité des ouvrages d'Hipparque et à l'immensité des calculs auxquels ils ont donné lieu, on est amené à le regarder, non-seulement comme un des hommes les plus éminents de l'antiquité, mais comme le plus savant de tous dans les sciences qui ne sont pas purement spéculatives.

L'astronomie ne fit que peu de progrès pendant les trois siècles qui s'écoulèrent entre Hipparque et Ptolémée. Les traités astronomiques de Geminus et de Cléomède, ainsi que les observations d'Agrippa, de Ménélaüs et de Théon de Smyrne, furent écrits dans cet intervalle. Environ 105 ans avant J.-C., Possidonius construisit un planétaire pour démontrer le mouvement diurne du soleil, de la lune et de cinq planètes. Il computa aussi, mais par d'autres moyens qu'Eratosthènes, la circonférence de la terre, à laquelle il donna deux cent quarante millions de stades ou trente mille milles. Il fixa à cinq cent deux millions de stades la distance du soleil à la terre, et à trois millions le diamètre du soleil. Le premier, il reconnut l'influence du mouvement du soleil et de la lune sur les marées.

Il appartient à l'astronomie, comme à toutes les branches de la science, d'expliquer les phénomènes du monde matériel empreints d'un caractère surnaturel. Les éclipses du soleil, celles de la lune, les comètes, les diverses variations atmosphériques sont assez rares ou assez frappantes pour effrayer les esprits timides ou ignorants. Sir Georges Lewis en cite pour preuve l'anecdote de Périclès et de son manteau trop connue pour trouver place ici. Il y ajoute celle de Nicias, qui, pour purifier la lune, récemment humiliée d'un affront semblable à celui du soleil de Périclès, voulut lui laisser accomplir toutes ses phases avant de conduire la flotte athénienne devant Syracuse. Polybe tire de cet incident cette moralité, qu'il y voit pour un commandant militaire la nécessité de posséder des connaissances astronomiques. « Si Nicias, dit-il, avait connu la véritable nature de l'éclipse, il aurait profité de l'effroi des insulaires dont l'ignorance égalait celle des Athéniens. » Colomb, plus adroit et plus

instruit que le capitaine grec, effraya tellement les Indiens de la Jamaïque par l'annonce d'une éclipse, qu'il les obligea à fournir à ses équipages des vivres dont ils avaient le plus pressant besoin.

Onze jours avant la bataille d'Arbelles, une éclipse de lune répandit parmi les soldats d'Alexandre une terreur telle, qu'une révolte aurait éclaté si les devins d'Egypte ne leur eussent représenté que le soleil étant l'ami des Grecs et la lune la protectrice des Perses, ces derniers seuls avaient sujet de trembler [1].

Lorsque, sous Tibère, l'an 14 de l'ère chrétienne, les légions romaines se révoltèrent en Pannonie, une éclipse de lune effraya les soldats au point qu'ils essayèrent de soulager les douleurs de cette planète par le son des instruments de guerre, le bruit des chevaux et l'éclat des trompettes. La superstition des anciens Grecs leur faisait croire que la lune, dans ce cas, était ensorcelée, et que les femmes thessaliennes, qui avaient la réputation d'être sorcières, pouvaient, au moyen d'herbes magiques et d'incantations, détourner l'astre de son cours et l'attirer matériellement à elles.

Malgré ces erreurs vulgaires, les traités de Geminus et de Cléomède nous apprennent que les Grecs connaissaient parfaitement la cause des éclipses, mais qu'Epicure, bien qu'il admît que la lune pouvait être éclipsée par l'ombre de la terre, comme le soleil par celle de la lune, soutenait aussi qu'une éclipse pouvait provenir de plusieurs autres causes, telles qu'une extinction partielle de la lumière du soleil ou de la lune, ou bien l'interposition de quelque corps étranger appartenant à la terre ou aux cieux.

Les Romains avaient placé leur calendrier sous le contrôle exclusif du collége des pontifes. Malheureusement, ces ministres des autels ne justifiaient pas la confiance dont ils étaient investis. Chargés de maintenir l'année civile en harmonie avec l'année solaire, ils ne se faisaient aucun scrupule de falsifier les dates, dans le but de favoriser ceux qui payaient leurs services, en prolongeant ou rapprochant le terme des contrats.

Les erreurs avaient été tellement accumulées, qu'au moment

[1] M. Airy pense que cette éclipse était celle du 14 mars, 479 ans avant J.-C.

où Jules César fut revêtu du grand pontificat, les deux années étaient en désaccord de 90 jours. Ajoutant aux 355 jours de l'année commune deux mois nouveaux ensemble de 67 jours, et pour une fois seulement celui de Mercedonius, de 23 jours, César forma une année transitoire de 445 jours, combla ainsi le déficit, et ordonna que l'année solaire de 365 jours 1/4 serait adoptée à l'avenir. Pour la maintenir d'accord avec les saisons, il ajouta un jour à avril, à juin, à septembre et à novembre; il augmenta de deux jours les mois de janvier, de sextilis (depuis, août ou auguste) et décembre, portant ainsi les 355 jours à 365; et quant au quart de jour qui manquait encore, il y pourvut par l'intercalation d'un jour tous les quatre ans.

Quoique César se connût en astronomie et eût écrit, dit-on, un traité sur le mouvement des étoiles, il se prévalut cependant, pour la réforme du calendrier, de l'aide de Sosigines, astronome de l'école d'Alexandrie, et d'un savant romain, nommé Flavius. Quelque simple que fût l'intercalation périodique d'un jour, on n'en tint que trop compte, puisque, au lieu d'y recourir tous les quatre ans, comme César l'avait recommandé, on l'opéra triennalement pendant une période de douze années, ce qui dérangea de nouveau l'harmonie, et obligea Auguste à suspendre l'intercalation pendant douze autres années, de manière à absorber les trois jours surabondants. La différence entre l'année julienne de 365 jours 1/4 et la véritable année solaire de 365 jours 5 heures 4 minutes était encore de 11′ 12″, et comme cette différence s'élevait à dix jours en 1581, le pape Grégoire XIII décida que trois jours complémentaires seraient supprimés tous les quatre siècles; c'est ainsi que fut institué le calendrier grégorien dont nous nous servons aujourd'hui [1].

[1] Nous avons cru devoir traduire scrupuleusement le texte anglais, qui nous paraît un peu trop succinct. Mais notre impartialité nous oblige à insérer ici un extrait du Dictionnaire de Bouillet, qui pourrait bien l'avoir emprunté lui-même à l'excellent traité élémentaire de M. Quetelet, le savant directeur de l'observatoire de Bruxelles. « Comme on avait supposé 6 heures complètes quand il n'y avait réellement que 5 h. 48′ 45″, l'année civile se trouva plus longue que l'année solaire; si bien, qu'en 1582, elle avait dix jours de trop. Pour obvier à cet inconvénient, Grégoire XIII, par les conseils de l'astronome Louis Lilio, retrancha dix jours de l'année 1582, et

On voit que le calendrier était devenu, pour la mesure du temps annuel, un guide assuré. On n'avait pas les mêmes ressources pour les divisions du jour et de la nuit. Le cadran solaire et la clepsydre ne se rencontraient, malgré leurs imperfections, que dans les monastères assez riches pour se les procurer. Les établissements pauvres se servaient d'un *significator horarum* ou *marqueur des heures* qui, afin de remplir convenablement ses devoirs, s'engageait à ne pas écouter ce qui pouvait se dire autour du lui, à ne lier conversation avec qui que ce fût, et à ne jamais détourner son attention ni des sphères tournantes, ni du mouvement des étoiles. Il devait aussi chanter des psaumes dont, lorsque le soleil ou les étoiles étaient voilés par des nuages, le nombre devait servir à calculer le temps écoulé. Dans quelques autres monastères, ou se servait de cierges allumés. Les horloges marchant au moyen de poids et de roues et frappant les heures ne furent connues qu'au onzième et douzième siècle, et l'horloge à pendule de Huyghens ne parut qu'au dix-septième, en 1657.

Aucune branche de l'astronomie ne causa aux astronomes plus de perplexité que l'emplacement relatif des planètes. La différence entre les trois planètes supérieures et les trois planètes inférieures leur était inconnue ; ils savaient que le soleil se trouvait entre elles, et que leur ordre était : Saturne, Jupiter, Mars, le soleil, Vénus, Mercure et la lune. Les positions une fois reconnues, il se produisit une nouvelle hypothèse non mentionnée par Ptolémée, et par laquelle Vénus et Mercure, devenus satellites du soleil, se mouvaient autour de lui, tandis que les trois autres tournaient autour de la terre. Cette question doit dater de très-peu de temps après le commencement de l'ère chrétienne ; on la trouve dans Vitruve, dans Martianus Capella et dans le traité astronomique de Théon de Smyrne (de l'école d'Alexandrie). Elle coïncide presque exactement avec le système de Tycho-Brahé, d'époque plus récente, dans lequel la terre est

décida qu'à l'avenir trois des années séculaires qui, d'après les règlements faits par César, devaient être *bissextiles* seraient *communes*, et que, dans la quatrième seulement, on intercalerait un jour supplémentaire. » Nous avons fait connaître les deux textes ; aux savants maintenant à se prononcer sur leurs divergences. (*Note de la Rédaction.*)

immobile au centre de l'univers, avec le soleil, la lune et les étoiles fixes, se mouvant autour d'elle, tandis que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne roulent autour du soleil, les trois planètes supérieures entourant la terre, et les deux inférieures placées entre la terre et le soleil.

Nous avons mentionné Ptolémée et l'*Almageste*, son grand ouvrage. Claudius Ptolémée, né en Egypte et résidant à Alexandrie, entre les années 100 et 170 de l'ère chrétienne, ayant eu connaissance des travaux d'Hipparque, des observations et des ouvrages des Grecs et des astronomes d'Alexandrie, put enrichir son *Almageste*, dont nous devons à Delambre un remarquable abrégé, de toutes les connaissances théoriques et pratiques de ses prédécesseurs. L'auteur y traite du soleil, de la lune, des éclipses, des étoiles, dont il donne le catalogue et les distances; des planètes, de leur rétrogradation et de leur latitude, de la voie lactée et de la sphère, formant ainsi un traité presque complet d'astronomie. Il considère le soleil, la lune et toutes les planètes comme se mouvant autour de la terre, et détermine ainsi l'ordre de leur distance : la lune, Mercure, Vénus, le soleil, Mars, Jupiter et Saturne. Chacune des planètes supérieures se meut, selon lui, sur un épicycle dont le centre décrit un excentrique autour de la terre dans un temps égal à la révolution de la planète. La période sur l'épicycle est une révolution solaire, et la planète se trouve toujours en opposition avec le soleil lorsqu'il atteint le point de l'épicycle le plus rapproché de la terre. Chacune des planètes inférieures se meut aussi sur un épicycle dont le centre décrit un excentrique autour de la terre ; mais le mouvement de ce point est égal au mouvement solaire, et la planète parcourt son épicycle dans le temps correspondant à sa révolution autour du soleil. Dans ce système, l'étendue des cycles et des épicycles n'est nullement déterminée ; aussi, la variation dans les distances entre les planètes n'y figure-t-elle en aucune façon. Ptolémée ne connaissait que fort vaguement ces variations à cause de la difficulté de mesurer les diamètres des planètes ; mais ses observations sur la lune auraient dû lui révéler son erreur, par la supposition que le diamètre au périgée de la lune en quadrature était presque deux fois aussi grand que le diamètre de l'apogée dans les syzygies. Laplace remar-

que que chaque nouvelle inégalité découverte par l'observation ajoute au système un nouvel épicycle, de sorte que chaque pas en astronomie, au lieu de le confirmer, le complique de plus en plus, et prouve que ce système n'a rien de bien certain,

La plus importante des découvertes de Ptolémée fut celle de l'inégalité de la lune nommée *évection*. Hipparque avait observé de grandes anomalies dans le mouvement de la lune lors de ses quadratures, et Ptolémée, après les avoir étudiées avec soin, détermina leurs quantités et leurs lois. Il confirma la découverte faite par Hipparque du mouvement des équinoxes. En comparant ses observations avec d'autres plus anciennes, il prouva l'immobilité des étoiles, leur latitude, presque continuellement au-dessous de l'écliptique; il s'assura que leur motion en longitude n'était, comme Hipparque l'avait soupçonné, que d'un degré en quatre-vingts années; quant aux étoiles fixes, Ptolémée avait pénétré beaucoup plus avant que ses prédécesseurs. Observant que les étoiles n'avaient point de parallaxe, et que la ligne de l'horizon visible coupait la sphère céleste en deux parties égales, il conclut que le diamètre de la terre était infiniment petit comparativement à la distance qui la sépare des étoiles. On a pensé généralement que le catalogue des étoiles dressé par Ptolémée n'était autre chose que celui d'Hipparque, réduit au moyen d'une précession des points équinoxiaux d'un degré en quatre-vingt-quatre ans; cette calomnie ne repose sur aucune base solide. Ptolémée, au contraire, dit positivement qu'il a observé lui-même les étoiles citées dans son catalogue, même celles de sixième grandeur; et il serait besoin d'une preuve incontestable pour justifier une imputation si injurieuse envers un homme tel que lui.

L'astronomie n'est pas la seule science qui soit redevable à Ptolémée. Sa collection de la longitude et de la latitude de toutes les villes connues de son temps, ses traités sur la musique, la chronologie, les gnomoniques, la mécanique et surtout son optique prouvent incontestablement l'étendue de ses connaissances et lui assignent une place distinguée parmi les astronomes et les philosophes. Son ouvrage sur l'optique, qui n'a été découvert que de nos jours, est une production des plus remarquables. On en a trouvé une traduction latine à la Biblio-

thèque (alors royale) de Paris. Humboldt l'a mentionné d'abord, et Laplace après lui ; il se compose de cinq livres, dont le premier est encore perdu ; le dernier, le plus intéressant, contient des expériences physiques faites avec tant de soin, que celles des plus anciens ne sauraient leur être comparées ; il produit aussi une théorie de réfractions astronomiques plus complète que n'a jamais fait aucun des auteurs antérieurs à Cassini.

Sir Georges C. Lewis discute savamment, et il faut lui en laisser tout l'honneur, les opinions émises en faveur de la haute antiquité de l'astronomie des Babyloniens et des Egyptiens. Que les prêtres chaldéens et égyptiens aient été les inventeurs de l'astronomie et de la géométrie ; que leurs observations astronomiques renferment des périodes de myriades d'années, et que les Grecs qui visitèrent l'Egypte aient reçu des Egyptiens toutes leurs connaissances astronomiques, chronologiques et géométriques, ce sont là des opinions soutenues par d'anciens écrivains et même par des modernes. Mais on peut croire aussi que si, induits par la pureté de leur ciel ou par l'ennui de leur séquestration du monde, ou enfin par leur oisiveté, les prêtres de Babylone et d'Egypte se sont occupés d'astronomie, ils ont pu être aussi poussés par quelque motif religieux ; que, dépourvus d'instruments satisfaisants, leurs observations incomplètes furent en outre travesties par la tradition ; que probablement ils étudièrent principalement les phénomènes tels que les éclipses auxquelles se rattachaient des intérêts superstitieux ; que la connaissance de la géométrie attribuée aux Egyptiens n'avait, selon toute apparence, pas d'autre cause que leur habileté à la mensuration de la terre, tandis que tout tend à prouver que la géométrie scientifique des Grecs était le fruit de leurs propres études ; qu'il est fort douteux que les prêtres chaldéens ou égyptiens fussent assez habiles pour suivre les démonstrations des propriétés coniques inventées par Apollonius ; enfin, qu'ils communiquèrent peut-être les matériaux bruts de leurs observations, faits indigestes que l'instruction des Grecs érigea en système.

On a généralement fait aux Egyptiens l'honneur de l'invention des signes du zodiaque; mais des auteurs récents ont victorieusement démontré que les Grecs les introduisirent en

Egypte pendant le siècle alexandrin. On a déployé une grande érudition mystique sur l'origine de ces signes ; mais les recherches de Letronne et d'Ideler ont fait descendre ces discussions des régions transcendantes dans les limites des connaissances générales. Tout un édifice de conjectures s'est écroulé sous les raisonnements de Letronne, qui a assigné au règne de Néron la date du zodiaque de Denderah.

Toutefois, quel que fût l'état de l'astronomie chaldéenne, ses adeptes ne laissaient pas de pratiquer l'art de la divination. Ils supposaient que les planètes et certaines étoiles présidaient à la naissance des individus et répandaient sur leur vie future une influence heureuse ou fatale. L'astrologie, basée sur cette idée, fut enseignée en Egypte et introduite en Grèce, d'où elle passa en Italie et à Rome. Bientôt l'influence prétendue des planètes s'étendit des individus aux nations. Les destinées de la grande ville, Urbs, partirent du 21 avril, jour de sa fondation, et la naissance du monde lui-même devint pour l'astrologie un thème de spéculation, puisqu'on supposa qu'au moment de la création le signe Ariès régnait sur le méridien.

L'astrologie des Chaldéens se répandit promptement, avons-nous dit, en Grèce et en Italie ; plusieurs causes y contribuèrent. Les plus puissantes furent ses rapports avec l'astrologie météorologique des Grecs, avec leur croyance en l'existence d'un génie tutélaire et avec la métamorphose des âmes des hommes en étoiles. Les Grecs et les Chaldéens prédisaient le bon ou le mauvais temps sur la présence ou sur l'absence de certaines étoiles. Les Chaldéens croyaient que les divers phénomènes de l'atmosphère se renouvelaient après une période de douze années solaires. L'astronomie, comme on la pratiquait aux premiers siècles de l'empire romain, était un système compliqué et fort difficile à pénétrer. Ceux qui la professaient étaient généralement désignés par la qualification de *mathématiciens*, et cette science exigeait plus de raisonnements, plus d'adresse inventive que les modernes pseudo-sciences connues sous le nom de *phrénologie* et d'*homœopathie*.

On ne saurait attacher trop d'importance à rechercher l'état des études sur l'astronomie des anciens ainsi que sur la première histoire et la chronologie des Egyptiens et des Assyriens.

En effet, si l'on scrute la chronologie égyptienne antérieure au règne de Psamméticus, tirée d'Hérodote, de Platon, de Manetho, d'Eratosthène et de Diodore, qui tous ont puisé leur science à la même source, c'est-à-dire dans les livres sacrés, dans les registres authentiques des prêtres indigènes, et à la tradition orale ; si, après avoir étudié attentivement ces chronologies stériles dans lesquelles on ne rencontre qu'un fort petit nombre de données historiques, on vient à les comparer entre elles, pour déterminer le degré de foi qu'elles méritent, on verra clairement qu'elles diffèrent en tout point et qu'elles ne sauraient se concilier par aucune méthode régulière. N'ayant donc aucun motif de s'arrêter à l'une de ces divergences plutôt qu'aux autres, on est amené par les lois de l'évidence historique à les rejeter toutes.

Ce doute de la prudence est dû surtout à une foule de détails puérils ou fabuleux. Manétho, par exemple, nous raconte sans sourciller que Ménès fut mis en pièces par un hippopotame, animal purement herbivore. On trouve aussi que, sous Néperchor, les eaux du Nil furent saturées de miel et que la lune grossit outre mesure ; que Sésostris était haut de huit coudées ; que, sous Bochoris, un agneau parla ; que cet agneau, suivant Elican, était orné de huit pieds et de deux queues, etc., etc.

Plusieurs auteurs anciens et modernes ont essayé de rendre ces récits croyables dans un but digne d'éloge, celui de pallier leur caractère extravagant ou de mettre la chronologie égyptienne d'accord avec la Bible. On a supposé que l'année égyptienne se composait uniquement d'une révolution de la lune et que, dans des temps plus récents, elle avait été de quatre mois. Sir John Marsham a réduit les périodes égyptiennes en disposant les dynasties successives sur des lignes parallèles, et, pour abréger le temps, a voulu rendre les règnes contemporains entre eux. Dans un ouvrage plus récent, le baron Bunsen avait adopté, pour altérer la chronologie égyptienne, le même mode que Niebuhr a appliqué à l'histoire romaine. Au moyen des récits divers fournis par les auteurs classiques, Nieburh a construit une nouvelle histoire sur une base arbitraire et hypothétique, d'une érudition éblouissante, mais paradoxale. Quels que puissent être les avantages de cette méthode, rien de pareil ne saurait s'appliquer à l'ancienne histoire d'Egypte, qui ne consiste

guère qu'en une chronologie ou liste de noms de rois. Avec de si chétifs matériaux, les auteurs modernes, bravant les difficultés, n'ont d'autre ressource que de faire ou de reconstruire des constitutions, de créer des états de sociétés, souvent même d'inventer des faits, en un mot, de convertir la légende en histoire.

Aussi voyons-nous les *égyptologistes* faire bon marché des règles ordinaires de l'évidence et tirer de grosses lettres de change sur notre crédulité. Sous leur puissante logique, toute identité disparaît, tout est transmuté. Les dynasties successives deviennent des dynasties du même temps; un roi devient un autre roi ou une fraction de roi, ou même plusieurs autres rois ; un nom devient un autre nom, un nombre un autre nombre, un lieu un autre lieu.

Pour démontrer l'inanité de ce système, prenons Sésostris, le plus illustre des noms égyptiens, dont les égyptologistes ont détruit et reconstruit l'identité historique. Bunsen l'amalgame avec Tosorthus (le Sésorthus d'Eusèbe), second roi de la troisième dynastie, qui vivait deux mille ans plus tard. Il le confond aussi avec Sésonchosis, roi de la douzième dynastie; enfin, il attribue à ce même Sésostris une histoire qui lui appartient réellement. Voilà donc ce grand roi refait de trois pièces. Lepsius, autre fameux égyptologiste, diffère de Bunsen à beaucoup d'égards ; c'est ainsi qu'ils le font vivre à des époques distantes d'environ trois mille huit cents ans l'une de l'autre. Auquel croire? Il est vrai qu'ils s'accordent pleinement sur un fait capital, c'est que Sésostris n'est point Sésostris.

Ces anachronismes, ces travestissements autorisent à dire de l'égyptologiste qu'entraîné par la facilité de créer ou d'annihiler d'un seul trait de sa plume des dynasties entières, il devient, selon le langage des anciens astrologues, un *chronocrate;* qu'il semble doué d'une seconde vue *retournée* qui le rend apte à discerner un passé inconnu et à évoquer une période de haute antiquité perdue jusqu'à lui dans l'oubli ; que, si ses prétentions à cette faculté sont admises; que, s'il parvient à s'imposer à la crédulité de ses lecteurs par l'habitude qu'il a de traiter des sujets placés en dehors des limites des études ordinaires, on le regarde comme un *clairvoyant* bien au-dessus de ces

obscurs chroniqueurs qui se bornent à présenter en bon ordre les événements non contestés de l'histoire.

L'égyptologiste a, nous le savons, la prétention de lire dans les inscriptions hiéroglyphiques le cours exact des choses passées, et nous convenons que ces vénérables caractères pourraient étayer une histoire et une chronologie dignes de foi, s'ils étaient véritablement compris. Malheureusement, les trois savants qui, de nos jours, se sont flattés de les déchiffrer, nous les expliquent de trois manières admirablement différentes.

La tradition du langage étant perdue sans retour, on a essayé de retrouver l'ancien égyptien dans le copte écrit en lettres grecques ; mais Schwartz, tout en admettant que le copte a été l'idiome des anciens prêtres égyptiens, reconnaît néanmoins les difficultés de cette hypothèse. En effet, les derniers vestiges du copte n'ont point dépassé le troisième siècle de notre ère ; ils sont d'un caractère exclusivement religieux et appartiennent à une sphère d'idées dont la théologie et le gouvernement de l'Egypte antique étaient entièrement bannis. Les connaissances historiques dérivées des inscriptions hiéroglyphiques ne peuvent donc avoir à nos yeux qu'une valeur digne de fort peu d'estime.

De l'astronomie à la navigation il n'y a qu'un pas, et sir Georges Lewis ne manque pas de le franchir; mais c'est pour s'inscrire en faux contre l'opinion généralement favorable aux Phéniciens. Selon lui, les Phéniciens n'ont jamais navigué que très-peu au delà de leurs établissements de Gadès, et rien ne prouve qu'ils aient suivi les rives de l'Atlantique pour aller chercher l'étain et l'ambre de l'Europe septentrionale, et les porter aux peuples situés à l'extrémité orientale de la Méditerranée. Il est hors de doute que les Phéniciens tiraient principalement de la Bretagne l'étain qu'ils vendaient aux Grecs ; mais, loin de lui faire subir une longue traversée, ils l'envoyaient par terre à travers la Gaule et l'embarquaient à l'embouchure du Rhône. Quant à l'ambre, qu'ils allaient recueillir sur les côtes méridionales de la Baltique, son transport, au lieu de s'opérer par le Sund, était entrepris par les marchands du pays, qui le conduisaient jusqu'à Marseille [1].

[1] Voir l'*Histoire du commerce de Marseille*, par M. Alexandre Clapier.

On a soulevé la question de savoir si l'astronomie ancienne n'avait pas sur la nouvelle l'avantage de n'avoir eu en vue que l'utilité de l'homme, tandis que cette dernière, uniquement spéculative et de pure curiosité, s'exerce dans un champ où les intérêts humains n'ont aucune part. Selon les partisans de l'antiquité, la moderne révolution astronomique n'a fait faire aucun progrès à la mesure annuelle du temps. Ils avouent bien que quelques améliorations ont eu lieu; mais, si les anciens, disent-ils, avaient connu le télescope et les montres marines, leur méthode scientifique aurait suffi à tous les buts pratiques; si leur science était moins étendue et moins exacte que celle des modernes, au moins ne s'occupait-elle exclusivement que de ce qui était utile au genre humain.

De leur côté, les amis des découvertes nouvelles soutiennent que le seul résultat pratique de l'ancienne astronomie a été la réforme partielle du calendrier, qui mit plus de deux mille ans à s'effectuer, puisque la solution complète du problème ne s'obtint qu'après la divulgation du système de Copernic. Mais quel médiocre avantage pour la société en comparaison de ceux que lui valut la perfection des tables solaires et lunaires, et même celle des planètes. Il faut du courage pour oser dire qu'il existe quelque science dans laquelle les intérêts humains n'ont point de part. N'a-t-on pas vu cent fois que les spéculations d'un siècle sont devenues profondément pratiques dans un autre? Et, s'il en était autrement de l'astronomie, les sacrifices faits, de nos jours, pour ses progrès par tous les gouvernements des deux hémisphères devraient être transférés à des sciences, plus importantes et plus utiles en apparence. Le monde heureusement n'en est pas là.

(*North-British Review.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Les Mondes.

Où finit l'astronomie des anciens, où commence l'astronomie moderne? C'est une question qui surgit tout naturellement du dernier paragraphe de l'article précédent. Copernic a été le pre-

mier grand réformateur de la science telle que l'avaient laissée Tycho-Brahé et Ptolémée, dont les systèmes bâtards reposaient sur des notions moitié vraies, moitié erronées. Le premier il a distingué les mouvements apparents et réels de la terre, du soleil et des planètes : Képler vint partager avec lui l'honneur de la découverte du vrai système du monde en formulant la théorie de la mécanique céleste. Galilée et Newton ont conquis un rang égal à celui de Képler et de Copernic en découvrant les lois de l'attraction ou gravitation universelle à laquelle tous les mouvements astronomiques connus ont été rattachés par d'Alembert, Euler, Laplace, Herschell, Arago. A ces quatre astronomes est dû le complément de la science moderne, dont ils ont fait une science positive.

L'histoire de l'astronomie chez les anciens est une introduction presque nécessaire à l'étude des découvertes successives de chaque siècle ; une introduction pour le moins à la langue technique de la science. Avant d'aborder les grands ouvrages des astronomes modernes et pour les suivre jusqu'au bout non-seulement sans découragement d'esprit, mais encore avec un vif plaisir, nous conseillerons à nos lecteurs de faire une simple excursion astronomique avec un jeune professeur qui donne à ses leçons la forme légère de la causerie sans éluder toutefois les définitions les plus difficiles. M. Amédée Guillemin, dans un petit volume intitulé *les Mondes* [1], a su retrouver le secret de Fontenelle. Il commence par nous prouver l'utilité de l'astronomie, son utilité pour les esprits sérieux comme pour les esprits frivoles, son influence sur la religion et la morale comme sur le commerce et la navigation, — en nous démontrant, par exemple, l'influence que les éclipses des *lunes de Jupiter* peuvent exercer sur le prix du café, du sucre et du coton ! Est-il rien de plus *actuel?* comme on dit. De la perfection des *Tables astronomiques* à l'usage des marins dépend la direction exacte qu'un navire doit suivre pour atteindre le but de son voyage. Si les deux Amériques, l'Océanie, les Antilles, etc., versent sur nos marchés le coton, le café, le sucre et autres jouissances du luxe, remercions-en donc les savants, qui ont fait de l'astronomie

[1] *Les Mondes*, causeries astronomiques, 2e édit., par Amédée Guillemin. 1 vol. in-18, libr. Michel Lévy.

la plus parfaite des sciences. M. A. Guillemin aurait pu commencer par nous dire les applications de l'astronomie à la division des temps, à la haute horlogerie, aux calendriers, à la topographie, etc.; mais il trouvera plus tard l'occasion d'en parler aussi, et dans sa deuxième causerie, consacrée à un premier coup d'œil sur la constitution de l'univers visible, magnifique spectacle dont il se rend le cicerone le plus simple, en nous décrivant tout le système planétaire, tel qu'il apparaît à travers les instruments d'optique qui nous en rapprochent de quelques millions de lieues. Parcourant d'un vol rapide le champ tout entier de l'astronomie, nous entrons avec M. A. Guillemin dans la voie lactée, ou chemin de Saint-Jacques, traînée lumineuse, que sans nous éblouir, le télescope décompose en une poussière dont chaque grain est un soleil ou parfois même un cortége de soleils aussi gros que le nôtre. M. A. Guillemin donne tour à tour carrière à notre imagination et ramène notre intelligence à l'analyse du système de ces corps célestes dont notre terre elle-même n'est qu'un des astres, les plus infimes il est vrai. Si donc cette humble planète est habitée, pourquoi pas les autres? Mais n'anticipons pas. Nous ne sommes qu'à une troisième causerie où nous nous initions d'abord à tous les phénomènes de la loi de l'attraction universelle qui régit tous les astres connus, planètes, comètes et soleils. La quatrième causerie appelle ensuite l'attention sur l'immensité des dimensions de l'univers visible et sur la non-instantanéité de la propagation des rayons lumineux. Des méthodes géométriques aussi simples en principes que minutieuses et délicates dans leurs applications ont permis aux astronomes de mesurer successivement les distances qui nous séparent de quelques-uns des corps célestes, et c'est ici que l'imagination recule devant la mention des chiffres, lorsqu'on nous dit pour la première fois que la distance qui nous sépare du soleil, foyer de notre système, est de plus de trente-quatre millions de lieues, et que la distance où nous sommes des étoiles les plus voisines est si considérable, qu'il a fallu prendre cette énorme base de trente-quatre millions de lieues pour terme de comparaison, ou unité nouvelle!

Mais la stupéfaction est plus grande encore devant le calcul de la vitesse de propagation qui transmet la lumière de son

foyer aux divers points où ses rayons se reflètent. Aux mathématiciens il suffit de quelques signes symboliques pour exprimer la transmission de la lumière ; dans la langue usuelle, nous dirons seulement, pour en donner une faible idée, que, pour venir du soleil à nous, c'est-à-dire pour faire trente-quatre millions de lieues, la lumière met huit minutes treize secondes, environ soixante-quinze mille lieues de quatre kilomètres en une seconde ! En étendant ce calcul aux divers corps stellaires, nous en trouvons dont la lumière a dû mettre des millions d'années pour arriver jusqu'à nous. Donc, remarque M. Am. Guillemin, c'est depuis des millions d'années qu'existent ces gigantesques agglomérations de mondes... argument effrayant dont il s'empare pour reculer la date de la création un peu au delà de celle que lui assignent les antiques cosmogonies hindoue, persane, égyptienne et hébraïque. La cinquième causerie nous rend déjà des spéculateurs assez hardis pour généraliser les lois éternelles de la matière, après en avoir étudié en petit les diverses évolutions, espèce de récapitulation qui nous montre l'univers visible formé d'une magnifique série d'êtres toujours nouveaux, harmonieusement groupés, exécutant en cadence leur musique solennelle... et partout, partout la vie ; la vie à tous les degrés, variée sans doute à l'infini dans ses manifestations finies, vie végétale, vie animale, vie humaine ! des mondes naissant et renaissant dans leur existence collective, comme naissent et renaissent la plante, l'animal et l'homme dans leur vie individuelle. La sixième causerie nous fait considérer le système solaire dans son ensemble : le soleil, corps central, les planètes, les satellites, les comètes, l'anneau zodiacal, les aérolithes et les planètes télescopiques. Nous arrivons ensuite à décrire la forme et la grosseur des planètes et du soleil. « Tous les corps du système affectent la forme sphérique : la lune, le soleil, la terre, toutes les planètes, tous leurs satellites. Cela est hors de doute pour le soleil, la lune, Vénus, Mercure, Mars et Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. Soit à l'œil nu, soit à l'aide de lunettes, la forme circulaire du disque est évidente ; l'analogie permet de le supposer pour les autres. La forme sphérique n'est pas parfaite toutefois : pour la plupart des corps planétaires elle est légèrement aplatie ; quant aux volumes, ils

ne suivent aucune loi apparente (régulière, soit avec la distance, soit avec le mouvement). » C'est par une ingénieuse comparaison que M. A. Guillemin règle les dimensions du soleil, de Jupiter, de Saturne, d'Uranus, de Neptune, de Vénus, de Mars, de Mercure et de la lune relativement à la terre, — la lune n'en étant que la cinquantième partie, et le soleil étant mille quatre cent quatorze fois aussi gros : — « Prenez un globe de onze centimères de diamètre environ et imaginez que c'est le soleil. La terre sera représentée, dans ce cas, par un grain de plomb d'un millimètre de diamètre. Portez ce grain à une distance du globe solaire égale à douze mètres, et vous aurez une idée de la position relative de la terre et du soleil dans l'espace. Dans cette hypothèse, Jupiter aura un peu plus d'un centimètre de diamètre, ce sera une balle de plomb d'un petit calibre. Saturne aura l'apparence d'une chevrotine, Uranus celle d'un gros grain de plomb, et Neptune, sous la forme d'un grain tant soit peu plus gros, sera perdu dans l'espace à une distance de plus de huit cent soixante mètres du globe central. Les autres planètes et les satellites exigeraient pour être vus le secours du microscope. »

A la septième causerie, nous voilà déjà familiarisés avec un assez bon nombre de notions élémentaires pour qu'un redoublement d'intérêt nous fasse désirer que notre aimable professeur d'astronomie prenne une forme moins digressive en continuant ses leçons. Mais il l'a prévu, et chacune des causeries successives devient à la fois plus précise et contient plus de détails sur un sujet particularisé. Nous étudions ainsi le soleil et sa constitution physique, la terre, sa forme et ses dimensions, son mouvement diurne et son jour sidéral, l'inclinaison et le parallélisme constant de son axe, etc., etc. Une causerie sur la gravitation universelle nous prépare admirablement à l'étude des relations de la terre avec la lune non moins intéressantes que celles de la terre avec le soleil. Les éclipses servent de texte piquant à toute une causerie, et le dernier tiers du volume nous fait faire des excursions dans les planètes inférieures.

Jusqu'ici l'enseignement de M. A. Guillemin se fonde sur une science toute positive, sur les calculs mathématiques les plus rigoureux, les hypothèses ne servant qu'à en élucider l'ex-

plication. Même méthode pour la causerie sur les comètes. Nous attendrons donc l'ingénieux causeur à la page où son sommaire nous promettait son opinion sur l'habitabilité des corps célestes. Mais il a éludé ici de trancher cette question, quoiqu'il penche évidemment pour l'affirmative et nous permette de nous égarer sans lui par la pensée dans ces mondes que nous ne connaîtrons bien que lorsque notre âme les habitera en abandonnant notre corps (jusqu'au jour de la *résurrection des corps*). « *Il y a l'infini à parier contre un*, dit M. A. Guillemin (une des rares locutions de son livre qui s'écartent de la logique verbale), que les myriades de mondes dont la vue du ciel nous révèle l'existence sont peuplés d'êtres vivants, sentants et pensants, plus ou moins faits à notre image, et qui s'agitent en groupes sur leurs globes de la même façon que nous sur le nôtre; mais il n'entre pas dans le cadre de causeries qui prennent pour texte les faits, les lois et leurs conséquences, de disserter sur la nature de ces êtres, sur leurs organes, sur l'état de leurs sociétés, sans aucun doute infiniment variées... Pour moi, je me plais à croire qu'à l'heure où j'écris, quelque habitant de Vénus, de Jupiter, etc., se lance aussi dans ce même champ d'idées, et que la communication intellectuelle, mille fois plus rapide que la propagation même de la lumière, nous unit dans une pareille pensée, vous ou moi, lecteur, et nos semblables des mondes éthéréens. »

Voulez-vous savoir ce qu'il en coûte à M. A. Guillemin pour renoncer à peupler les astres de nos semblables, relisez sa causerie sur la lune, dans laquelle, heureux de calculer que, de tous les corps célestes, c'est le plus rapproché de la terre, il semble attendre des inventions modernes le moyen de locomotion qui lui permettra un jour de renouveler sérieusement le voyage de Cyrano de Bergerac. Déjà même encore un ou deux degrés de plus d'intensité lumineuse dans le champ de la lunette ou du télescope, ne verrons-nous pas la lune de la même façon qu'à l'horizon on observe des objets à seize lieues de distance, et ne pourrons-nous pas établir avec ses habitants une communication télégraphique. Il est vrai que les astronomes donnent une atmosphère à la lune : s'il n'y a pas d'air dans la lune, il faut en conclure qu'il n'y a pas d'eau, et dans cette hypothèse, « les hommes, s'ils existent, dit M. A. Guillemin, diffèrent con-

sidérablement des êtres vivants que nous connaissons, pour lesquels l'air et l'eau sont des conditions nécessaires d'existence et de développement. — Eh bien ! reprend-il sans se décourager, pour qui sait avec quelle profusion la nature varie les manifestations de la force vitale, des *différences d'organisation aussi profondes n'ont rien d'impossible !* »

Concluons avec M. A. Guillemin que l'astronomie est, de toutes les sciences physiques, celle qui doit sourire le plus non-seulement aux esprits pratiques et utilitaires, mais encore aux philosophes et aux poëtes. Cette juste qualification de la science a inspiré à Laplace le paragraphe final de son *Exposé du système du monde*, paragraphe dont la magnificence lyrique peut servir de pendant au psaume : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

« L'astronomie, par la dignité de son objet et par la perfection de ses théories, est le plus beau monument de l'esprit humain, le titre le plus noble de son intelligence. Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé longtemps comme le centre du mouvement des astres, et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirées. Enfin plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui cachait à ses yeux le système du monde. Alors il s'est vu dans une planète presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace. Les résultats sublimes auxquels cette découverte l'a conduit sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la terre en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. Conservons avec soin, augmentons le dépôt de ces hautes connaissances, les délices des êtres pensants. Elles ont rendu des services importants à la navigation et à la géographie ; mais leur plus grand bienfait est d'avoir dissipé les craintes produites par les phénomènes célestes et détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais rapports avec la nature, erreurs et craintes qui renaîtraient promptement si le flambeau des sciences venait à s'éteindre. »

BIOGRAPHIE.

UN ASTRONOME NOIR.

La guerre fratricide qui a éclaté tout à coup aux Etats-Unis entre les Etats du Nord et les Etats du Sud serait inexplicable pour ceux qui croient à une intervention providentielle dans les crises de l'humanité, si elle ne devait aboutir à un grand résultat, l'émancipation d'une race, après des siècles d'esclavage. Ce résultat réparateur est prévu certainement par ceux-là même qui sont intéressés à le prévenir ou du moins à le retarder, et c'est ce qui inspire les efforts qu'ils font pour perpétuer les préjugés du vulgaire contre les noirs, en cherchant à démontrer que leur dégradation est une condition normale, l'éternelle malédiction prononcée par Dieu contre les fils de Cham. Invoquant tour à tour la Bible et le paganisme : « Voyez, disent-ils, la figure du nègre sculptée sur les anciens monuments ; voyez-le chargé de chaînes depuis un temps immémorial ! » Que diraient-ils si, pour les ramener eux-mêmes au servage de leurs ancêtres, nous leur montrions les serfs saxons avec un collier d'esclave? L'esclavage a été l'état naturel de l'ère patriarcale ; cela est vrai, mais justement c'est une des raisons pour lesquelles il doit être aboli dans l'ère de la liberté et de l'égalité démocratique. Il sera aboli, n'en doutons pas ; un peu plus tôt ou un peu plus tard, le noir prendra sa place dans la famille des races humaines ; il la reprendra et il la remplira avec toutes les facultés d'intelligence et de moralité que Dieu a départies également à tous les fils de Noé, à tous les petits-fils d'Adam.

La race noire a eu déjà ses héros et ses hommes de science, ses artistes et ses philosophes. Le nombre s'en accroîtra quand elle sera libre; elle aura, comme la race blanche, son Panthéon : nous y verrons le buste de ce Benjamin Banneker dont les titres furent proclamés par Jefferson en Amérique et par Condorcet en Europe.

Benjamin Banneker naquit dans le comté de Baltimore, près du village d'Ellicott's-Mills, en l'année 1732. Il n'avait pas une goutte de sang blanc dans les veines. Son père était né en Afrique, aussi bien que son grand-père paternel, sa mère et sa grand'mère maternelle. C'est donc bien à la race nègre que revient l'honneur de son génie. La mère de Benjamin était une femme remarquable, et un de ses neveux, Greenburg Morton, possédait une éloquence vive et impétueuse qui l'avait rendu célèbre dans le voisinage. On raconte qu'il vint un jour dans un collége électoral du comté de Baltimore pour y déposer son vote, car, jusqu'en 1809, les nègres propriétaires d'une certaine étendue de terrain, étaient électeurs. C'était l'année même où la loi restreignit ce privilége aux blancs libres, et Morton, qui n'en avait point eu connaissance, voulut prendre part à l'élection. Exaspéré par le refus qu'on fit de le laisser voter, Morton s'établit sur le seuil d'une porte, où il fut bientôt entouré d'une foule nombreuse à laquelle il s'adressa avec une éloquence passionnée et prophétique. « Cette loi nouvelle, leur dit-il, est une déviation rétrograde de ce principe que vos pères ont proclamé dans la déclaration de leur indépendance et qu'ils avaient espéré voir aboutir bientôt à la liberté universelle. Ou cette violation d'un droit constitutif sera rétractée, ou infailliblement elle sera une source de révolutions sanglantes. » La foule applaudit à cette parole émue et protesta contre la loi inique.

L'orateur noir était, nous l'avons dit, le neveu de la mère de Benjamin Banneker. Celle-ci, femme énergique, était âgée de plus de soixante-dix ans, qu'elle attrapait encore les poulets à la course. Son mari était esclave lorsqu'elle l'épousa, mais elle eut bientôt racheté sa liberté. Ils firent ensuite l'acquisition d'une ferme d'une centaine d'acres, qui fut concédée par Richard Girt à Robert Bannaky (c'est ainsi que s'écrivait alors son nom) et à Benjamin Bannaky son fils (alors âgé de cinq ans) le 10 mars

1737, moyennant sept mille livres de tabac. La région dans laquelle naquit Benjamin était presque un désert, car, en 1732, Elkridge Landing était plus important que Baltimore, et même, en 1754, cette dernière ville consistait seulement en une vingtaine de pauvres maisons disséminées sur les collines situées à droite de Jone's-Falls. La résidence des Banneker était à dix milles au delà dans l'intérieur.

Ce fut dans ces conditions peu favorables que grandit le jeune Benjamin, et son sort paraissait devoir être d'aider ses parents, pauvres et ignorants, à cultiver cette ferme. Mais lorsqu'il approcha de l'âge d'homme, il fréquenta une école de village où il apprit la lecture, l'écriture et les règles d'arithmétique. C'était plus que les propriétaires du Sud n'en laissent apprendre aujourd'hui à leurs esclaves; mais ce n'était pas assez pour Benjamin Banneker, qui heureusement se passa de maître pour pousser plus loin ses études, quoiqu'il ne pût s'y adonner que dans les courts loisirs du travail manuel auquel il devait se livrer aussi pour vivre. On a prétendu que, dans les études élémentaires, les progrès des enfants noirs sont plus rapides que ceux des blancs, mais qu'une fois arrivés aux branches plus élevées ils n'avancent plus que lentement, si même ils ne sont pas arrêtés par une incapacité absolue. Si cette remarque était vraie, elle ne saurait être appliquée à Benjamin Banneker. Il avait un génie naturel et qui se développa naturellement, sans lenteur comme sans précocité extraordinaire.

Lorsqu'il excita tout à coup l'étonnement de ses voisins illettrés, il avait déjà trente ans. Ce fut à cet âge qu'il construisit une horloge. Il est probable que ce fut la première dont tous les ressorts avaient été fabriqués en Amérique. Benjamin Banneker l'inventa aussi complétement que s'il n'y avait jamais eu d'horloge auparavant. Il n'en existait même pas à cinquante milles à la ronde; mais il faut dire qu'il avait une montre qui lui servit de modèle.

La fabrication de cette horloge eut une grande influence sur la destinée du jeune Benjamin. Elle attira l'attention de la famille Ellicott, qui venait justement de s'établir à Ellicott's-Mills. Quelques membres de cette famille étaient des hommes instruits qui possédaient des connaissances étendues en mécanique. Ils

recherchèrent le noir ingénieux, qui ne pouvait tomber en de meilleures mains. Ce fut en 1787 que Benjamin reçut de M. Georges Ellicott les *Tables* de Mayer, l'*Astronomie* de Ferguson et les *Tables lunaires* de Leadbetter. M. Ellicott avait joint à ces ouvrages quelques instruments d'astronomie, et, n'ayant pu accompagner l'envoi qu'il en fit à Benjamin Banneker des explications nécessaires, il se rendit un jour auprès de lui pour réparer cette omission. Mais il reconnut que Benjamin avait découvert tout seul l'usage de ces instruments et qu'il pouvait désormais se passer de maître. A partir de ce moment, l'astronomie devint l'occupation favorite de Benjamin et le but de sa vie. Ce fut pour se consacrer à l'étude de cette science qu'il résolut de s'isoler dans une espèce de retraite. Il n'était pas marié, il vivait seul dans la cabane et sur la ferme qu'il avait héritée de ses parents et qu'il lui fallait encore cultiver pour subvenir à ses besoins quotidiens. Mais, dans son ardeur pour les recherches astronomiques, il imagina de consacrer au sommeil quelques-unes des heures du jour, afin de pouvoir observer avec plus d'attention pendant la nuit les corps célestes.

Cependant il connut la persécution à laquelle le génie, dans des circonstances semblables, ne saurait échapper. Quand on ne le vit plus dans son champ, où son assiduité lui avait valu autrefois une réputation de cultivateur laborieux ; quand on le trouva quelquefois endormi dans sa cabane pendant le jour, on le traita de paresseux dont l'âge mûr ne tiendrait pas les promesses de sa jeunesse. Peu à peu on lui trouva d'autres défauts encore, et on le fit si *noir*, qu'il se vit exposé à une véritable persécution. On lit dans un mémorandum écrit de sa main et daté du 18 décembre 1790 :

« — — m'a appris que — — a volé mon cheval et mon manteau, et que ledit — — a l'intention de m'assassiner à la première occasion. — — m'a engagé à ne laisser entrer personne chez moi après la nuit. »

Les noms étaient dans l'origine écrits en toutes lettres, mais ils furent ensuite effacés avec soin, comme si Banneker avait réfléchi qu'il n'était pas bien de laisser subsister une accusation dont rien ne prouvait l'authenticité.

Lorsque Banneker se trouva en possession des livres don

nous avons parlé, il résolut de composer un almanach. Composer un almanach était alors une œuvre bien autrement difficile qu'elle ne le serait aujourd'hui que l'on possède des tables exactes : Banneker dressa le sien sans aucun secours, et M. Georges Ellicott, qui se procura quelques tables astronomiques et les lui porta, constate qu'il était déjà fort avancé dans la préparation des logarithmes nécessaires à son entreprise. D'après un mémorandum de ses calculs, Benjamin Banneker releva alors deux erreurs dans l'*Astronomie* de Ferguson et dans les *Tables astronomiques* de Leadbetter.

Ferguson et Leadbetter eussent assurément été bien étonnés d'apprendre que les ouvrages qui leur avaient coûté tant de recherches, seraient un jour revus et corrigés par un nègre dans la vallée, alors inconnue, de Patapsco.

Ce fut en 1792 que fut publié le premier almanach de Banneker. A cette époque son génie était connu, et parmi ceux qui l'appréciaient le plus, nous citerons James Mac Henry, esq. M. Mac Henry écrivit à Gaddard et à Angell, qui étaient alors les éditeurs d'almanachs de Baltimore, et qu'il décida à éditer cet ouvrage, auquel il joignit une courte notice sur Banneker. Dans leur préface d'éditeurs, Goddard et Angell disent « qu'ils sont heureux d'avoir l'occasion de présenter au public ce qui doit être considéré comme une espèce de phénomène, — un almanach complet et exact pour l'année 1792, dressé par un nègre, » etc., etc. Et plus loin ils ajoutent « qu'ils se flattent qu'un public philanthropique, dans cette époque de lumières, accueillera favorablement l'ouvrage, non-seulement à cause de son mérite intrinsèque (bien qu'il ait obtenu l'approbation de plusieurs des astronomes les plus distingués de l'Amérique, entre autres celle du célèbre M. Rittenhouse), mais surtout par des motifs analogues à ceux qui ont décidé les éditeurs à lui donner la préférence, à savoir : le désir ardent de tirer le mérite modeste de son obscurité, et de démentir le préjugé antilibéral qui existe depuis si longtemps contre les noirs. »

Banneker comprenait lui-même l'influence favorable que sa réputation devait exercer sur la situation de ses frères, et quoiqu'il se soit toujours fait remarquer par sa modestie, il revendique solennellement les sympathies que ses travaux ont con-

quises à la race africaine. C'est dans cet esprit qu'il écrivit à Thomas Jefferson, alors secrétaire d'Etat sous Washington, en lui envoyant un exemplaire de son almanach. Voici quelle fut la réponse de Jefferson :

Philadelphie, , le 30 août 1791.

« Monsieur,

« Je vous remercie sincèrement de votre lettre du 19 courant et de l'almanach qui y était joint. Personne n'est plus heureux que moi de voir prouver d'une manière aussi évidente que vous le faites, que la nature a accordé à nos frères noirs des talents égaux à ceux des hommes d'une autre couleur, et que, s'ils paraissent en être dépourvus, c'est à la vie dégradée qu'ils mènent tant en Afrique qu'en Amérique qu'il faut l'attribuer. Je puis ajouter en toute sincérité, que personne non plus n'éprouve un désir plus ardent de voir inaugurer un système propre à les réhabiliter matériellement et intellectuellement aussitôt que le permettront l'état d'abrutissement dans lequel ils sont maintenant plongés et quelques autres circonstances dont on est forcé de tenir compte. J'ai pris la liberté d'envoyer votre almanach à M. de Condorcet, secrétaire de l'Académie des sciences à Paris et membre de la Société philanthropique, parce que je le considère comme un document propre à justifier les hommes de couleur contre les préjugés que l'on a jusqu'ici entretenus à leur égard.

« Je suis, monsieur, avec une parfaite estime, votre très-humble serviteur.

« TH. JEFFERSON. »

Lorsque cet almanach parut, Banneker avait cinquante-neuf ans, et il avait reçu des témoignages d'estime de tous les savants d'Amérique. Les commissaires nommés, après l'adoption de la constitution de 1789, pour délimiter le district de Columbia, réclamèrent la présence et le concours de Banneker, le traitant sur un pied d'égalité. Ils l'invitèrent à s'asseoir à leur table, mais il refusa, et voulut être servi à part.

Banneker continua à dresser et à publier des almanachs jusqu'en l'an 1802. Outre des notes nombreuses et précieuses sur l'astronomie et les mathématiques, on a trouvé parmi ses pa-

piers des annotations qui prouvent qu'il avait le don de l'observation scientifique. Nous en citerons quelques-unes :

« 27 août 1797. J'étais debout devant ma porte, lorsque j'entendis un coup de fusil, et cinq ou six secondes après quelques grains de plomb, dont un ou deux atteignirent ma maison, vinrent tomber autour de moi : ce qui démontre pleinement que la vélocité du son est plus grande que celle d'un boulet de canon. »

« 23 décembre 1790. A environ trois heures du matin, j'entendis un bruit et ressentis une secousse semblable au bruit et à la secousse qu'aurait pu produire un violent coup de tonnerre. Je sortis, mais je ne découvris aucun nuage. Il est donc naturel de conclure que ce phénomène est le résultat d'un grand tremblement de terre dans quelque partie du globe. »

En avril 1800, il écrivait :

« Ce fut en l'année 1749 que j'observaï pour la première fois une grande quantité de sauterelles. J'avais alors environ dix-sept ans. Lorsque je les vis grimper par milliers le long des arbres, je m'imaginai qu'elles venaient détruire les fruits de la terre, et qu'elles occasionneraient une famine dans le pays; aussi me mis-je en devoir de les détruire, mais je vis bientôt que mes efforts étaient vains. Elles firent une seconde apparition en 1766, dix-sept ans après la première; j'avais environ trente-quatre ans. Plus sage cette fois, je ne cherchai point à les détruire, sachant qu'elles n'étaient point aussi pernicieuses pour les fruits que je me l'étais imaginé. Elles reparurent une troisième fois en l'année 1783, c'est-à-dire dix-sept ans plus tard, et on peut s'attendre à les revoir en 1800. La femelle a dans la queue un dard, aussi aigu et aussi dur qu'une épine, avec lequel elle perfore les branches et dépose ses œufs dans ces trous. La branche meurt bientôt et tombe : alors l'œuf, par quelque cause occulte, s'enfonce à une grande profondeur dans la terre et séjourne pendant l'espace de dix-sept ans, ainsi que nous l'avons dit plus haut. »

Le passage suivant est digne de Pline :

« Dans le mois de janvier 1797, par un beau jour pour la saison je remarquai que mes abeilles étaient hors de leurs ruches et paraissaient très-affairées : une ruche toutefois faisait

exception et ne partageait point l'activité générale. Après examen, je reconnus que toutes les abeilles avaient évacué cette ruche, et qu'elles n'avaient pas laissé une seule goutte de miel derrière elles. Le 9 février suivant, je tuai les abeilles des ruches environnantes et je trouvai une grande quantité de miel eu égard à la saison. — J'imagine que les plus fortes avaient enlevé ce miel aux plus faibles, et que celles-ci les avaient poursuivies dans leur demeure, determinées à reconquérir le fruit de leur labeur ou à mourir dans la lutte. »

M. Benjamin H. Ellicott, qui fut l'ami sincère de Banneker, et qui recueillit à des sources diverses les faits qui pouvaient le concerner, s'exprime ainsi sur son compte :

« Durant tout le cours de sa longue vie, Banneker fut estimé et respecté de tous ceux qui le fréquentèrent, mais surtout de ceux qui purent apprécier pleinement son génie et l'étendue de ses connaissances. Bien qu'il menât une vie régulière et fort retirée (il vivait seul, ne s'étant jamais marié, préparait lui-même ses aliments, lavait son linge et sortait rarement de chez lui), cependant il n'y avait rien de misanthropique dans son caractère, car un gentleman qui l'a connu en parle dans les termes suivants : « Je me le rappelle fort bien. Il avait l'air bon et agréa-« ble; il y avait même quelque chose de noble dans son ex-« térieur. Son esprit était évidemment fort absorbé par ses « calculs, toutefois il recevait avec plaisir les fréquentes visites « que nous lui faisions. » Un autre Américain en parle en ces termes : « J'étais enfant lorsque je le connus, et j'éprouvai bien-« tôt un vif attrait pour lui, car ses manières étaient celles « d'un parfait gentleman : il était aimable, généreux, hospita-« lier, humain, digne et agréable; il possédait des connais-« sances variées et était au courant des incidents du jour; « avec cela modeste et sans prétention. Je l'ai vu fréquem-« ment en société. Son épaisse chevelure blanche lui don-« nait un air vénérable. Ses vêtements en drap fin, à la mode « ancienne, se composaient d'un justaucorps uni avec un collet « droit, d'un long gilet et d'un chapeau à larges bords. Sa cou-« leur n'était pas d'un noir de jais, mais cependant c'était « celle du nègre. La statue de Franklin, à la bibliothèque de « Philadelphie, vue de la rue, peut donner une idée parfaite-

« ment exacte de sa taille et de sa tournure. A quelque heure « du jour et de la nuit que l'on allât chez lui, on trouvait tou- « jours au milieu de la chambre une grande table couverte de « livres et de papiers; comme c'était un grand mathématicien, « il était en correspondance avec d'autres mathématiciens pour « échanger des questions d'une solution difficile. »

Banneker mourut en l'année 1804, aimé et respecté de tous ceux qui le connaissaient. Bien qu'aucun monument n'indique le lieu où il est né et où s'est écoulée cette vie si digne et si honorable, l'histoire doit cependant constater que le génie scientifique le plus original qu'aient encore produit les Etats du Sud, est celui de Benjamin Banneker, Africain de race pure.

(*The Atlantic Monthly.*)

PENSÉES DIVERSES.

* Si les hommes qui n'offrent que des louanges justes et bien tournées sont rares, les hommes qui n'en acceptent que de telles sont plus rares encore : en fait d'encens, les vendeurs sont peu honnêtes et les acheteurs peu difficiles.

* Les égarements et les torts de la jeunesse ont en elle leur excuse ou du moins leur explication : il en est autrement des fautes de la vieillesse, qui, se disant prudente et sage, ne peut pas essayer de se faire absoudre en plaidant la folie.

* A écouter l'ambition, on perd plus que sa peine, et, à écouter la volupté, on perd plus que son temps.

* Pour aller à la liberté, les peuples prennent ordinairement le chemin que prenait La Fontaine pour aller à l'Académie.

* Le dévouement à la personne des princes a bonne grâce à marcher avec le dévouement à leur cause, mais il faut qu'il le suive et lui obéisse et non qu'il le précède et lui commande.

* Le portrait de fantaisie est beau et radieux, le portrait d'après nature est laid et triste : l'un est le roman, l'autre est l'histoire.

* Les courtisans se croient nécessaires au monarque comme les adjectifs au substantif, et, comme les adjectifs, ils sont plus souvent une superfluité ou un inconvénient qu'une force ou un ornement.

* Rien n'est moins invulnérable que la vanité... mais elle est immortelle.

* La perfection n'est pas de ce monde... excepté la perfection dans le mal.

* On voit des hommes qui ne se préservent d'être ridicules qu'en se chargeant d'être odieux.

BEAUX-ARTS. — HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

NOUVEAUX DOCUMENTS

POUR LA VIE DE PIERRE-PAUL RUBENS

Au centre de la place Verte, à Anvers, est la statue de Pierre-Paul Rubens. Fièrement campé sur son piédestal, ce bronze semble non-seulement un portrait réussi ou une heureuse personnification de la noble et laborieuse vie du grand artiste, on le dirait, en outre, le génie protecteur de ce carrefour, où le beffroi de Notre-Dame fait retentir de quart d'heure en quart d'heure les notes de son joyeux carillon. En contemplant, à l'ombre des pignons aigus de la place, la mâle figure du peintre, le voyageur ne peut s'empêcher de se rappeler que de toutes les grandes villes d'Europe qu'il a visitées il n'en est guère qui ne puisse montrer avec orgueil, parmi ses plus beaux joyaux artistiques, quelque toile précieuse de l'illustre citoyen d'Anvers. Mais ce n'est pas seulement en ce lieu que Rubens s'impose à votre souvenir : parcourez la ville dans toutes les directions, visitez ses églises, agenouillez-vous au pied de ses autels, errez dans ses galeries, promenez-vous au milieu de ses monuments funèbres, en quelque endroit que vous alliez, vous avez toujours Rubens pour compagnon. Il se présente à vous sous toutes les formes : ici, c'est l'artiste, là, c'est le bourgeois ; plus loin, c'est le politique, plus loin encore, c'est l'ami et le conseiller de ceux aux mains de qui est non-seulement le sort d'Anvers, mais la destinée de tous les Pays-Bas espagnols. C'est sous ces diffé-

rents aspects que nous nous proposons d'étudier Rubens dans les pages qui vont suivre. Les Lettres publiées par M. Gachet[1] et les travaux plus récents de M. Sainsbury[2] nous seront en ceci d'un utile secours, sinon pour entrer dans les détails de la vie du peintre, au moins pour montrer la position qu'il occupait parmi ses contemporains.

Considéré à ce point de vue historique, le personnage de Rubens n'est pas de ceux sur lesquels on puisse passer légèrement. Rubens était sans doute un grand peintre, mais c'était aussi un grand homme, une âme sincère et courageuse, un fin politique, un savant, un *gentleman*. Il n'était pas né noble, mais il avait reçu une éducation libérale. Fondateur d'une école fameuse, maître de nombreux élèves, il fut, à une époque de tendances républicaines et de principes religieux nouveaux, sujet loyal et catholique fidèle. Ne le montrer qu'artiste et coloriste, c'est rester à moitié chemin et faire de lui un portrait incomplet[3].

Le désir de doter d'une noble origine l'homme qui s'est lui-

[1] *Lettres inédites de Pierre-Paul Rubens,* publiées d'après ses autographes, par Emile Gachet. Bruxelles, 1840.

[2] *Original unpublised Papers, illustrative of the life of sir P.-P. Rubens, preserved in Her Majesty State papers office.* Collected and edited by N. Sainsbury. London, 1859.

[3] L'Angleterre n'a pas de biographie de cet homme qui soit digne d'être citée comme une peinture de sa vie et de son temps. Quelque valeur qu'ait le travail même de M. Sainsbury, ce n'est pas là une histoire complète, ce ne sont que des matériaux nouveaux ajoutés à ceux qu'on avait déjà. Les biographies publiées sur le continent laissent encore à désirer. Il faut cependant rendre pleine justice au livre récent de M. Alfred Michiels sur Rubens et l'école d'Anvers : si la critique de l'auteur peut n'être pas adoptée par tout le monde, au moins M. Alfred Michiels est-il toujours parfaitement exact pour les faits et les dates. Le Mémoire de M. Waagen est sec et technique, et, de plus, incorrect dans certains détails de la vie de Rubens. La biographie due à Michel, et publiée à Anvers en 1771, est un roman sur tous les points de généalogie et de parenté. Michel a puisé ses renseignements chez Vigeano, tels que celui-ci les avait acceptés de Van Parys, un descendant du peintre. Smit a reproduit presque en entier dans son livre les erreurs de ces trois derniers auteurs, si bien que les antécédents de la famille de Rubens, ainsi que les curieuses circonstances au milieu desquelles Pierre-Paul fit son entrée dans le monde, ont été plus ou moins, jusque dans ces derniers temps, œuvre d'imagination.

même illustré d'une si noble manière s'est joint, chez la plupart des biographes de Rubens, à une grande ignorance de la réalité. Ainsi, on prétendit longtemps que Rubens descendait d'une famille styrienne, qui, après le couronnement de Charles-Quint, était venue s'établir dans les Pays-Bas. Malheureusement pour cette légende, les archives d'Anvers possèdent une série de documents relatifs aux faits et gestes des Rubens remontant à l'année 1350; et, à partir de l'Arnold Rubens qui figure à cette date en qualité de tanneur jusqu'à la naissance de Jean, le père du peintre, la généalogie de cette famille est une de ces archives héraldiques de la classe industrielle, noblesse du travail heureusement commune encore aujourd'hui dans les Flandres, en Angleterre et ailleurs. Ce Jean Rubens reçut de ses parents une éducation qu'il alla compléter à l'étranger, et il prit au collége de la Sapienza, à Rome, ses grades de docteur en droit civil et en droit canon. De retour, en 1561, dans son pays natal, il y épousa une demoiselle Marie Pypelinx et devint magistrat d'Anvers.

Les années pendant lesquelles il occupa ce poste furent des années de troubles. Anvers ne pouvait échapper aux conséquences terribles de la guerre d'émancipation politique et religieuse dont les Provinces-Unies devinrent le théâtre. Aucune autre ville des Pays-Bas ne souffrit autant dans son commerce et ses intérêts. Son bourgmestre, Van Straalen, fomenta la discorde entre les deux partis religieux, et la fureur iconoclaste de 1566 montre à quel point le sentiment populaire avait été excité. En attisant ainsi les rancunes, Van Straalen avait espéré que le sentiment patriotique de ses concitoyens l'emporterait sur tout autre et leur ferait secouer le joug espagnol. Mais, en 1568, il devint évident que le parti catholique l'emportait, et, quand Egmont et Horn montèrent sur l'échafaud à Bruxelles, le premier magistrat d'Anvers paya à Vilvorde la peine de sa rébellion. Des années s'écoulèrent avant que la belle reine de l'Escaut pût recouvrer son calme et sa prospérité passés. Ses quais, où se pressaient les navires de toutes les nations, devinrent déserts; les bûchers de la persécution allumée par le duc d'Albe éclairèrent de leurs lueurs sinistres sa grande place du marché, et la statue du farouche gouverneur ne domina plus,

du haut de son piédestal, dans la citadelle, qu'une ville écrasée et ruinée.

Mais, dans l'automne de 1568, Jean Rubens s'était enfui d'Anvers. Résultat de la conviction ou de la prudence, il avait, pendant l'administration de Van Straalen, montré pour le calvinisme un penchant qui l'avait mis en rapport avec les princes protestants et lui avait attiré le mauvais vouloir des agents de Philippe II. Dans cette année fatale, il avait essayé de réparer sa méprise par une protestation publique de foi et hommage envers le gouvernement; mais la vérité est qu'il était entré en correspondance avec le prince d'Orange, et ce fait, divulgué, lui eût été fatal. Il jugea donc utile de se retirer à Cologne, qui déjà servait de refuge à beaucoup de ses compatriotes.

Malheureusement pour Jean Rubens, ses relations avec le parti de Guillaume le Taciturne ne se terminèrent pas à cette lettre aux princes d'Orange et de Chimay. Il fut de nouveau rappelé au souvenir du prince par le conseiller Jean Bets, et il aida ce fonctionnaire dans une tentative ayant pour but d'enlever à Philippe d'Espagne, par l'intervention du landgrave de Hesse et de l'électeur de Saxe, le douaire de la princesse Anne, que Sa Majesté Catholique avait confisqué en même temps que les autres revenus de son mari. Ce fut dans le cours de cette affaire que Jean Rubens eut l'occasion de se lier avec cette princesse, intimité aussi désastreuse pour sa fortune à lui que pour la réputation de la femme de Guillaume. Pendant deux ans, cette intrigue, dont la scène se passa tantôt à Cologne, tantôt à Siegen, était restée secrète, quand, au printemps de 1571, Jean Rubens fut arrêté et jeté dans la prison de Dillenbourg. Si l'électeur de Saxe avait eu moins à cœur de cacher l'inconduite de sa fille, le docteur de la Sapienza eût pu s'en trouver fort mal. Dans tous les cas, il demeura en prison deux ans, en dépit des généreuses et incessantes démarches de sa femme. Un des littérateurs les plus distingués du royaume des Pays-Bas, M. Bakhuisen Van den Brink, a réuni et publié un volume de documents sur la vie d'Anne de Saxe, travail dans lequel il vante le caractère et l'énergie de Marie Pypelinx et donne un résumé de sa correspondance. Rendu enfin à la liberté, mais obligé de résider dans la ville de Siegen et d'y fournir une caution de six mille écus, Jean Rubens obtint

enfin sa complète libération à des conditions assez désagréables néanmoins.

Les années s'écoulèrent toutefois et ce fut à Siegen qu'en 1574 lui naquit un fils nommé Philippe ; c'est là aussi que, le 29 juin 1577, Pierre-Paul Rubens vint au monde. Un fait curieux à remarquer, c'est que, bien que ces deux enfants fussent nés dans le Nassau, Marie Pipelinx était si désireuse d'effacer tout souvenir de l'intrigue de son mari avec Anne de Saxe, qu'elle fit graver sur la tombe de Jean Rubens que les dix-neuf ans d'exil passés par lui loin de sa ville natale s'étaient tous écoulés à Cologne ; — d'où la croyance générale que Cologne est le lieu de naissance du grand peintre. Il est vrai que, dans cette même année 1577, la mort de la princesse (devenue folle) affranchit Guillaume du fardeau de sa malheureuse union et fit disparaître la cause principale des restrictions imposées aux mouvements du ci-devant favori d'Anne de Saxe. C'est ainsi que les exilés obtinrent l'autorisation de retourner à Cologne, où Jean Rubens mourut en 1587, et où l'on montre encore sa maison dans la Sternen-Gasse.

L'inscription qu'on lit sur la façade invite les étrangers à croire que « l'Apelles de l'Allemagne » a vu le jour pour la première fois sous ce toit modeste ; mais le fait étant controuvé, les souvenirs qu'on peut rattacher plus sûrement à ces chambres aux plafonds écrasés, c'est qu'elles ont été le dernier asile de Marie de Médicis et le théâtre des jeux du jeune Pierre-Paul, ainsi que le petit jardin qui existe encore derrière l'habitation. « J'ai toujours aimé Cologne, car j'y ai passé les dix premières années de ma vie, » dit le peintre dans une de ses lettres ; et l'un de ses derniers désirs était de revoir la ville où son père était enterré. Ce désir néanmoins ne se réalisa pas, et Rubens ne retourna jamais dans la ville que Marie Pypelinx avait quittée immédiatement après la mort de son mari. La digne veuve voulait se consacrer à l'éducation de ses enfants, et ce fut avec bonheur qu'elle revint s'établir avec eux dans son pays natal, à Anvers.

La vieille cité flamande s'était depuis longtemps acquis une grande renommée dans les arts, et aujourd'hui qu'elle a cessé d'être siége de gouvernement ou marché principal du commerce

européen, son nom est moins associé au souvenir de son ancienne splendeur commerciale ou des deux grands siéges qu'elle a soutenus qu'à la gloire des artistes illustres qui se sont formés dans ses murs. On se rappelle la visite d'Albert Durer à Anvers [1] dans le double but de perfectionner son talent et de vendre ses œuvres au sein d'une société qui savait encourager l'art et les artistes. Le curieux journal du peintre de Nuremberg montre ce qu'était en 1520 la vie de la capitale flamande. L'opulence des citoyens qu'il mentionne en décrivant la maison ou plutôt le palais du bourgmestre d'alors, le chiffre énorme des impôts acquittés par les bourgeois, le nombre des commerçants étrangers, l'abondance des marchandises indiennes et des articles mexicains après la conquête du Mexique et l'établissement d'un comptoir portugais à Goa ; — tout cela est mis sous les yeux du lecteur avec mille détails qui attestent un goût général pour les arts de la musique et de la peinture, goût qu'entretenaient de nombreuses et puissantes corporations.

De ces corporations la plus importante était celle des peintres. Elle avait choisi pour patron cet évangéliste qui, selon la tradition, mania lui-même la brosse, et elle occupait une position en évidence dans la vie industrielle de la cité. Elle avait une grande influence dans les Pays-Bas. Placée sous le patronage royal, elle disposait de gros revenus. Les annales de la confrérie de Saint-Luc, récemment compulsées avec soin, contiennent plus d'un renseignement intéressant sur la vie de Rubens et l'école d'Anvers.

En ces temps simples où l'art était encore un culte, on regardait comme en relevant directement une foule d'occupations considérées aujourd'hui comme purement mécaniques. Ainsi, la confrérie de Saint-Luc comprenait non-seulement les artistes de la palette et du pinceau, mais, ainsi que le prouve la franchise accordée à ses membres par le bourgmestre Van der Bruggen en 1442, elle s'étendait aux sculpteurs, aux verriers et peintres de vitraux, aux enlumineurs, aux imprimeurs et graveurs, aux libraires et relieurs, aux fabricants de cadres, aux ciseleurs, aux batteurs d'or, aux fondeurs de caractères, aux fa-

[1] Voir la *Revue Britannique*, octobre 1861.

bricants de cartes, aux tapissiers et autres états de décoration. Cette confrérie fut, dit-on, fondée par Philippe le Bon et dotée par Philippe IV. Quoi qu'il en soit, les premiers registres de la corporation sont perdus; mais, à l'exception de quelques lacunes (1561, 62, 63, 65 et 66), la collection existe au complet de l'année 1453 à l'invasion française. Elle forme trois curieux volumes. Le premier, intitulé *Liggere Van St.-Lucas Ghilde*, est un gros in-quarto manuscrit, contenant les noms de toutes les personnes admises dans la nouvelle confrérie; le second tome est le *Bussen Bücklein St.-Lucas Ghilde;* il renferme les règlements adoptés par la Société pour l'administration d'un fonds de secours mutuels qui faisait partie de la constitution de cette ancienne association. Le troisième tome est le compte exact des recettes et dépenses de la confrérie durant la longue suite d'années de sa durée.

C'est en grande partie à ces documents originaux qu'on doit les notices biographiques correctes des peintres flamands, qui enrichissent le catalogue du musée d'Anvers publié en 1857 par le Conseil d'administration de l'Académie royale des beaux-arts, catalogue qui, soit dit en passant, nous semble posséder toutes les qualités d'exactitude, de format, d'impression, etc., qu'on peut exiger de ces sortes de livres. Les Mémoires ont été écrits à nouveau et l'on en a fait disparaître les anciennes erreurs puisées aux ouvrages des vieux auteurs, Mander et Houbracken, et les plus récentes méprises d'Immerzeel. M. de Laet, qui a fait la première édition de 1849, s'est adjoint M. Van Lerins pour la compilation de la seconde, et il est l'auteur des deux tiers des biographies de ce volume. Il ne faut pas non plus oublier de mentionner le nom de M. Génard, comme membre de la Commission. Les travaux de recherches et de critique sont de MM. Alvin, Gachet, de Vigdes, Siret, Léon de Burbure et P. Visschers.

La confrérie de Saint-Luc existe encore; elle est fière à juste titre des grands noms qui lui ont fait une réputation européenne. La liste de ses membres contient les noms de bon nombre de patients travailleurs qui ne sont jamais arrivés à la renommée: ainsi, les Van Dyck, dont on ne compte pas moins de trente-quatre; l'illustre Antoine étant le quatorzième de la

nomenclature. D'un autre côté, rappeler les maîtres célèbres ayant fait partie de la confrérie, ce serait énumérer tout ce qu'il y a de plus grand et de plus remarquable dans l'histoire de l'art flamand. Les membres de cette association à Anvers n'étaient pas, en effet, de simples peintres de genre; Téniers le jeune seul s'est adonné exclusivement aux motifs vulgaires et s'y est illustré. Ils aimaient et choisissaient les sujets graves et élevés, et ils entretenaient avec ferveur le sentiment héroïque et historique dans l'art. Beaucoup d'entre eux avaient à un haut degré le sentiment religieux, et, sous leur brosse, la peinture de paysage atteignit à une étrange perfection. Pour l'époque antérieure à Rubens, il suffira de rappeler Jean Van Eyck et Quentin Matsys. Ce dernier entra dans la confrérie en 1491-92 ; il doit par conséquent avoir été de ceux qui accueillirent et fêtèrent Dürer à son arrivée à Anvers ; l'artiste nurembergeois parle d'une visite qu'il alla plus tard faire à Quentin, mais il ne dit pas si ce logis était encore alors égayé par la présence de la belle Adélaïde Van Tywlt pour l'amour de qui le forgeron s'était fait peintre et avait servi de longues années, comme, aux temps bibliques, Jacob avait servi pour Rachel.

Franz Floris, surnommé le *Porte-falot de l'art flamand*, avait, avec son élève Martin de Vos, maintenu la réputation de la confrérie; mais peu à peu un esprit moins purement national s'était glissé chez les peintres des Pays-Bas, et des artistes, tels que Mabuse ou Lambert Sustermann (*Lamberto dei Lombardi*) et bien d'autres, revinrent dans leur patrie complétement italianisés. Les écoles d'Italie avaient été une Capoue pour le génie flamand. L'installation d'une cour à Bruxelles avait également porté atteinte aux intérêts d'Anvers, en tant que capitale de l'art. Toutefois les membres ne manquèrent pas à la confrérie de Saint-Luc, et elle reçut dans son sein, en 1594, Othon Van Veen (plus souvent appelé *Otto Venius*), le maître de Rubens.

Van Veen était un esprit cultivé et un homme de mérite. L'archiduc Albert l'avait fait surintendant des finances de Sa Majesté Catholique; et parmi les bourgeois d'Anvers et de Bruxelles il pouvait se vanter d'être presque de sang royal, car son père, Jean Van Veen, était fils naturel du duc Jean III de Brabant. Mais le sang qui coulait dans ses veines était plus fidèle

à la vieille race brabançonne dont il descendait qu'à l'esprit dans lequel il peignait ; bien en effet que les sujets de son choix fussent flamands, il avait eu, lui aussi, une éducation italienne. A Parme il avait appris à admirer et à copier le style pur et magistral du Corrège ; il s'était perfectionné sous Zucchero. Il mourut à Bruxelles, en 1629, après une vie active et heureuse, à un âge assez avancé pour faire jouer sur ses genoux les enfants de ses enfants, et pour voir dans tout l'éclat de sa renommée son élève Rubens, à qui devait être réservé l'honneur d'une complète restauration de l'art national dans les Pays-Bas.

Rubens entra dans son atelier en 1596, après avoir fait un apprentissage chez Tobie Verhaegt, un paysagiste, et étudié aussi sous Adam Van Noort. Il avait passé quatre ans chez ce dernier maître. C'est ce même nombre d'années exactement qu'il passa chez Otto Venius. Il est curieux de remarquer que, tandis qu'il devait à Van Noort beaucoup de sa manière et aussi de sa supériorité comme coloriste, la grâce de Venius ne fit aucune impression sur lui ; elle ne lui était pas naturelle ; dès l'âge de dix-neuf ans, l'homme qui, plus tard, se vantait de peindre comme un lion, avait assumé une individualité propre.

Les débuts de Rubens dans la carrière appartiennent à l'histoire : il entra dans la confrérie de Saint-Luc en 1598, et il partit pour l'Italie au printemps de 1600. Sandraat est dans l'erreur en disant que Rubens reçut de l'archiduc d'Autriche une introduction pour la cour de Mantoue. Rubens dut son heureuse fortune entièrement à ses talents et à son adresse. Il est aisé de croire toutefois que les mois qu'il passa à Mantoue furent les plus heureux et les mieux employés de son voyage en Italie, car c'est là qu'il se familiarisa avec les manières des cours, élément naturel du futur diplomate, tout en employant son temps à copier les plus beaux morceaux de Jules Romain. *Le Mariage de Psyché* et *la Chute des Titans* laissèrent dans son âme et son style une impression indélébile. Il quitta Mantoue pour sa première mission à Madrid. Vincent de Gonzague l'envoyait à Philippe III avec un certain nombre de chevaux de prix offerts à Sa Majesté Catholique, mais il était en même temps secrètement chargé de remettre un énorme présent d'argent au premier ministre d'alors, le duc de Lerma.

De Madrid, Rubens se rendit à Rome, puis à Florence, où son portrait, peint par lui-même, figure dans la galerie des peintres des Uffizi. Il paraît ensuite avoir été à Venise pour étudier la couleur à l'école du Titien et du Tintoret. Ce fut de Rome cependant qu'il fut rappelé par sa famille pour recevoir le dernier soupir de sa mère. Mais il arriva trop tard, et Marie Pypelinx mourut sans avoir reçu le baiser d'adieu de Pierre-Paul.

Après avoir élevé un tombeau à cette noble femme et composé son épitaphe, le peintre se disposa à quitter de nouveau Anvers, pressé d'échanger les froides brises du Nord contre les chauds rayons du soleil d'Italie. Mais il était revenu célèbre dans sa ville d'adoption : l'archiduc et l'infante Isabelle firent tout pour le persuader d'y rester ou de les accompagner à Bruxelles. Rubens céda, et, l'année même où il s'attacha à leur cour, il fit également la connaissance de la famille d'Isabelle Brandt. Son mariage avec cette jeune personne, qui eut lieu bientôt après, le décida à se fixer à Anvers. Dans la rue qui porte son nom est la maison où s'écoula le reste de sa vie. Il l'avait achetée en 1611, et, à l'exception des mois que lui prirent ses ambassades en Angleterre et en Espagne et quelques autres voyages, c'est sous ce toit qu'il vécut constamment. C'est là qu'il peignit ses grandes compositions à côté de sa femme, qu'il aimait tendrement, de cette Isabelle qui, nous dit-il, « n'avait aucun des défauts de son sexe. » Quand cette douce épouse eut quitté pour un autre monde la maison de son mari, Hélène Fourment y entra à son tour dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Rubens accumula dans cette habitation les antiques, les camées, les statues, les pierres précieuses de sa fameuse collection. C'est là que, selon son expression, il battit monnaie avec la palette et le pinceau; là aussi que, dans une calme vieillesse, ce « prince des peintres et des hommes bien élevés » mourut.

On associe d'ordinaire au souvenir de Rubens les idées d'une mollesse quasi asiatique et d'un luxe extravagant. Il n'y avait rien de relâché pourtant dans son genre de vie. Ecoutons sur ce point M. Sainsbury :

« Rubens, dit-il, était bien proportionné de sa personne. Il avait environ cinq pieds neuf à dix pouces (mesure anglaise, c'est-à-dire environ $1^{m},74$), le visage ovale, les traits fins et ré-

guliers, les yeux châtain-foncé, le teint clair et vermeil, les cheveux châtains et bouclés, la barbe pleine. Sa tournure était dégagée et noble, ses manières excessivement gracieuses et engageantes, sa conversation facile, et, quand il s'animait, sa parole, toujours claire et sonore, avait une éloquence persuasive. »

Voilà pour l'homme. Voyons maintenant sa manière de vivre.

« Il se levait de bonne heure : à quatre heures en été. Aussitôt levé, il entendait une messe ; il se mettait ensuite au travail, et tout en peignant il se faisait lire habituellement quelque classique (ses auteurs favoris étaient Tite-Live, Plutarque, Cicéron, Sénèque) ou quelque poëte éminent. C'est alors que généralement il recevait ses visiteurs, et il entrait volontiers en conversation avec eux de la façon la plus animée et la plus agréable. L'heure qui précédait le dîner était toujours une heure de récréation ; durant ce temps il donnait libre carrière à ses pensées sur des sujets d'art, de science ou de politique ; ces derniers l'intéressaient profondément. Pour ne pas s'alourdir le cerveau, il s'adonnait peu aux plaisirs de la table et il ne buvait que peu de vin. Après avoir de nouveau travaillé jusqu'au soir, si les affaires ne le retenaient pas autrement, il montait un fringuant andalous et se promenait une heure ou deux. A son retour il recevait un petit nombre d'amis, des hommes de savoir principalement et des artistes, avec qui il partageait son souper frugal (il avait horreur de tout excès), et il passait la soirée au milieu d'une conversation instructive et gaie. »

Il aimait passionnément les chevaux, et, à vrai dire, tous les animaux. La nature inanimée avait aussi son charme pour son imagination active, on le voit à ses paysages. Il suffit de se rappeler par exemple son *Arc-en-ciel*, sa *Prairie de Laeken*, le pays couvert de son *Atalante* et *Méléagre* à Madrid, ou la belle campagne représentant, suppose-t-on, les alentours de son château de Stein, et que possède aujourd'hui la galerie nationale de Londres. Par son goût pour les plantations et les bâtisses, par son amour des animaux, certains critiques ont trouvé qu'il ressemblait à Walter Scott en même temps qu'on a signalé un curieux contraste entre lui et Fuseli. Celui-ci s'échauffait le cerveau dans la débauche et produisait des peintures qui eussent pu être l'œuvre d'un ascète exalté par le jeûne et la solitude ;

le peintre d'Anvers, modèle de tempérance, pourrait, par plus d'une de ses toiles, passer pour un homme sensuel et débauché.

Rubens était un homme honorable, mais non ce qu'on pourrait appeler un homme sérieux dans le sens anglais de l'*earnest man :* il n'est jamais pathétique, jamais tendre; il est souvent violent, quelquefois vulgaire, quelquefois aussi sublime. Son génie n'était ni rêveur, ni saint, ni méditatif. L'action était son fort, la vie était vaillante en lui, et, grâce peut-être à cette heureuse organisation physique, il ne fut jamais languissant ni découragé. Son œuvre, au sortir de ses mains, ne lui parut jamais la misérable caricature de ses conceptions, — au contraire, elle y répondait parfaitement. Si quelques-uns de ses sujets religieux sont traités avec autant de sentiment que de puissance, il semble dans d'autres « que le côté humain ait fait tort au côté divin. » Ce n'était pas peu de chose que de réussir, comme il l'a fait, à animer les colossales figures de ses toiles, et bien qu'il ne représente pas notre nature sous son jour le plus élevé, qu'il ne l'idéalise point, il pèchè plus souvent par excès de puissance que par vulgarité de pensée. Il est singulier qu'avec son profond sentiment de vérité et de réalisme il ait donné tant de temps aux froides compositions allégoriques de l'époque. Mais, même dans cette branche de l'art, il a dépassé tous les autres peintres et de son temps et des époques antérieures. Ses cortéges défilent avec une pompe et une puissance de coloris qui les rendent positivement splendides. Quand on a étudié les événements qui ont suggéré la plupart de ces allégories, — par exemple, *la Paix et la Guerre*, peinte pour Charles Ier, et qui appartient aujourd'hui à la *National Gallery* d'Angleterre, — on ne peut s'empêcher de trouver à ces toiles un intérêt historique vivant.

Le sentiment de férocité qui se révèle dans quelques-unes de ses productions, et qui répugne non moins que leur grossièreté, est d'autant plus étonnant que Rubens était un homme plein d'humanité, un diplomate prudent, raisonnable dans ses paroles et ses actes. Il était obligeant pour ses inférieurs, généreux pour ses rivaux, tendre pour ses enfants, et, à part les moments où la goutte le tourmentait, favorablement disposé à l'égard des hommes et des choses. Sa charité ne connaissait pas de limites, il fut toute sa vie béni des pauvres. Cependant, non-seulement

ses chasses sont sauvages, mais ses autres tableaux dénotent un vrai plaisir de sa part à représenter la douleur. Sans parler de cette terrible *Flagellation du Christ* d'Anvers ou du *Martyre de saint Lievin*, il suffit d'examiner *le Serpent d'airain* de la National Gallery : comme la souffrance et les contorsions de la mort occupent là une large place, combien peu est donné à la compassion de l'assistance ! De même son *Jugement dernier* de Munich inspire l'horreur plus que la terreur respectueuse. Cette toile colossale, avec ses tours de force de dessin et de raccourcis est le plus frappant exemple à citer des mérites et des défauts du peintre. La faiblesse du principal personnage frappe à première vue. Les deux anges de droite sont des chefs-d'œuvre, leurs belles mais terribles figures respirent la colère divine que reflètent leurs yeux, alors que leurs glaives passent sans trêve ni merci. Au-dessous d'eux est la masse des damnés, dont l'un, sur le dernier plan, est la plus heureuse conception de l'œuvre entière. La partie inférieure de la toile représente des démons torturant un damné, tandis qu'au-dessus à gauche se presse la foule des élus, peinte avec des effets de tons que Rubens pouvait seul produire, et qu'au son des trompettes célestes les tombes s'ouvrent pour restituer leurs morts. Et cependant, en dépit de cette fournaise de couleurs et de cette merveilleuse combinaison d'action, cette grande peinture n'a pas un caractère véritablement surnaturel ; l'idée du ciel et de l'enfer n'y est pas traduite : car les souffrances et la terreur sont physiques plutôt que morales, la puissance suprême est terrible mais non divine.

Dans ses peintures de femmes, Rubens a été singulièrement inégal. Quelques-unes inspirent l'aversion et le regret alors que d'autres sont pleines de noblesse, — quoique le type flamand n'admette guère de délicatesse. Dans *la Vierge instruite par sainte Anne*, du musée d'Anvers, la jeune fille, avec sa robe éclatante, est si finement rendue et d'une si belle touche que l'on n'oublie pas facilement son regard pudique et timide. Belle aussi est la Madeleine entre *les Quatre Pénitents*, de Munich ; et plus belle la *Sainte Thérèse* priant pour les âmes du purgatoire avec tant d'éloquence dans les yeux et le geste. Dans un style tout différent rien ne surpasse *le Chapeau de paille*, et la dame

(Isabelle Brandt, dit-on) de la grande *Chasse au loup* de la collection de lord Ashburton. Comme elle monte bien son cheval à côté de son mari! Le coursier est magnifique. Rubens n'est jamais plus heureux que quand il peint le noble animal qu'il aime, à moins que ce ne soit quand il représente un groupe de joyeux enfants traînant après eux quelque lourde guirlande de fleurs et de fruits. Pour apprécier et admirer ce côté de son talent, il faut voir *les Sept garçons* de la galerie de Munich.

La rapidité — on serait tenté de dire la hâte — avec laquelle travaillait ce maître illustre tient du prodige. Aucun autre artiste, même aidé de ses élèves, n'aurait pu comme lui donner au monde, de dix-neuf à soixante-deux ans, treize cents tableaux. On dit qu'il travaillait généralement debout, et que sa brosse était si sûre, qu'il ne se servait pas d'appui-main. Il avait aussi, dit-on, l'habitude de faire lui-même sur la toile l'esquisse complète de son sujet ; ses élèves étaient ensuite chargés d'amener la peinture à un état tel qu'elle n'eût plus qu'à recevoir les dernières touches du maître. En outre, il laissait souvent au temps et à la distance le soin de fondre ses couleurs sans essayer de mélanger les tons crus posés côte à côte. Mais, même en admettant la rapidité de toutes ces méthodes, on a peine à croire que *l'Offrande des rois mages* de la galerie Grosvenor fut, comme on le prétend, exécutée en onze jours, car ce tableau contient treize personnages plus grands que nature. L'artiste, ajoute-t-on, demanda et reçut 100 francs par jour seulement pour son travail.

Il n'est pas rare de rencontrer des copies de ses propres œuvres sur des dimensions différentes. Peu de ses tableaux sont plus intéressants que ses esquisses achevées. La douzième salle de la Pinacothèque de Munich en possède quelques-unes du plus beau faire. L'Angleterre ne possède rien qui égale les deux petites éditions de *l'Enlèvement des Sabines* et *l'Intervention des femmes sabines*, aujourd'hui dans Bath House, et autrefois propriété de M. Danoot, le banquier de Bruxelles. Rubens n'a rien fait de plus caractéristique que le groupe du coin de droite de la dernière de ces deux œuvres. La Sabine, devenue épouse romaine et mère, reconnaît dans le soldat, sur le bouclier duquel elle s'est jetée, un de ses parents,—peut-être

le bouclier lui-même est-il pour elle un souvenir d'enfance, — mais dans tout ceci elle ne voit plus que le danger de celui qui est devenu partie d'elle-même, et, tandis qu'une autre femme, au plus fort de la mêlée, arrête un cheval fougueux, elle s'est jetée sur le Sabin avec ce mélange de passion et de désespoir que Rubens seul a exprimé avec une pareille énergie.

On ne se lasse pas d'admirer ces peintures, qui reflètent la vie intime de Rubens, — depuis le premier portrait d'Isabelle Brandt, à elle donné au beau temps de leurs amours de fiancés, jusqu'à ce grand tableau de famille qui, dans Saint-Jacques, domine les tombeaux des Rubens. Elles sont toutes agréables, et nous n'avons pas besoin de les décrire ici, tant sont connus des amateurs d'art *la Route du marché* et les beaux traits d'Hélène Fourment.

Le temps le plus heureux de la vie de Rubens est celui où il vécut de la vie sédentaire de la famille. C'est aussi celui de la plus grande époque de son talent. Son style, aussi vigoureux que jamais, était plus chaste que dans les derniers temps; c'est de cette époque que datent *l'Enlèvement de Proserpine* (à Blenheim) et la grande *Descente de croix*. Ce n'est pas une légende, et M. Gachet le prouve, que l'histoire de cette fameuse querelle avec la compagnie des arquebusiers, à laquelle cette toile célèbre doit son origine. Van Hasselt raconte tout au long et non sans une certaine dose de naïveté comment, en creusant les fondations de sa maison et de son musée, Rubens empiéta sur un terrain appartenant à une corporation voisine. Comme le bourgmestre d'alors, Rockox, se trouvait être le président de cette corporation, la témérité de Rubens ne pouvait rester impunie. Les choses toutefois s'arrangèrent entre les parties : le peintre fut autorisé à bâtir, à la condition de peindre pour la compagnie un saint Christophe « patron d'icelle. » En temps voulu, Rubens présenta aux arquebusiers la *Descente de croix* flanquée de deux beaux panneaux. Les arquebusiers se déclarèrent frustrés : l'artiste leur avait promis un saint Christophe, et il n'y avait point de saint Christophe dans sa composition. « Il y en a trois ! » répondit Rubens. La vérité est que, jouant sur l'étymologie du nom du saint (Χριστον φερειν, porte-Christ), il avait donné trois images pour une : la Vierge portant dans son

sein son fils non encore né; Siméon portant dans ses bras le Dieu fait homme; et, dans la grande peinture centrale, le Christ mort soutenu par ses disciples. Mais les arquebusiers étaient entêtés, ils finirent par se fâcher. Rubens alors, pour les calmer, peignit par derrière un saint Christophe gigantesque, y ajoutant un ermite avec une lanterne, plus un hibou, pour indiquer que l'heure représentée était la nuit, heure pendant laquelle, suivant la légende, le saint entendit un petit enfant l'appeler et lui dire d'une voix douce et tremblante : « Christophe, viens à moi, car il faut que tu me portes cette nuit de l'autre côté. » L'ermite est supposé être spectateur de la scène, tandis que le géant traverse le torrent en fléchissant sous le poids de son petit mais lourd fardeau. Quant au hibou, on prétend que c'est un tour de malice du peintre, destiné à personnifier le peu de perspicacité des maîtres de la digne compagnie.

Après avoir couru tous les dangers du temps, de la guerre, des voyages et des nettoyages, ce tableau est aujourd'hui dans le transept méridional de la grande Notre-Dame d'Anvers. « La puissance idéale de cette œuvre, dit un critique, sont au-dessus de tout éloge. » La réalité pourtant y déborde. Les accessoires sont tellement achevés, tout y est si magistralement peint, qu'on cesse de penser qu'on a un tableau sous les yeux et qu'on croit assister à la scène même représentée. On prétend que le dessin n'est pas original, qu'il a été emprunté à une vieille gravure italienne. Cette supposition admise, bien qu'elle n'ait jamais été prouvée, le cachet original du maître est là. Ce linge blanc, sur lequel se concentre la lumière, est bien de l'invention de Rubens ; c'est une difficulté qu'il s'est plu à vaincre, il lui a fallu traiter les chairs en conséquence. Devant cette œuvre, Rubens avait bien le droit de dire : « Chacun a ses dons spéciaux, j'ai celui de ne jamais reculer devant aucun sujet, quelque vaste ou varié qu'il soit. »

En attendant, Rubens grandissait dans l'estime de l'Europe et dans la faveur de l'archiduc et de l'infante. La princesse, outre qu'elle le consultait sur les affaires d'Etat, l'honora, dit-on, d'une visite chez lui, et vit sa célèbre collection avant qu'elle fût dispersée et vendue au duc de Buckingham, qui la fit acheter 100,000 florins par son agent Leblond. Il avait réuni

là 19 Titien, 13 Véronèse, 3 Raphaël, 3 Léonard de Vinci, 8 Palma, 21 Bassan, 17 Tintoret, sans compter 13 œuvres du maître de la maison, lequel, comme on le voit, avait une prédilection particulière pour les Vénitiens. De ces 13 Rubens, Brian Fairfax donne une description minutieuse dans son Catalogue des peintures appartenant à Georges Villiers, duc de Buckingham. On peut se représenter l'infante Isabelle errant au milieu de ces chefs-d'œuvre et de ces antiques de toute espèce, et le sourire du courtisan Rubens accompagnant sa royale hôtesse d'un tableau à l'autre, ou bien encore l'archiduc s'offrant pour parrain au fils du peintre. Cet enfant était ce même Albert que Rubens, pendant une de ses absences, recommandait aux soins de son ami Gevaerts, homme digne assurément d'une pareille confiance; car Anvers n'avait pas de meilleur citoyen que le savant Jean-Gaspard Gevaerts, l'historien du Brabant.

Rubens lui écrivait d'Espagne :

Je vous prie de mettre mon petit Albert, comme mon image, non dans votre oratoire, ni dans votre infirmerie, mais dans votre musée. J'aime cet enfant, et vous demande d'une manière sérieuse à vous, le premier de mes amis, le prêtre des Muses, de prendre de lui le plus grand soin pendant ma vie et après ma mort[1].

Nous anticipons un peu en citant ce trait de l'artiste; nous avons plutôt à jeter les yeux sur l'année 1620, où il fut présenté par M. de Vicq à Marie de Médicis. La reine mère venait de faire la paix avec son fils, et occupée qu'elle était à orner le palais du Luxembourg, on l'assura que le peintre flamand était l'homme qu'il lui fallait pour exécuter une série de peintures qui seraient l'histoire de ses actes et décoreraient admirablement la galerie que Jacques Debrosse venait de terminer. Rubens alla prendre à Paris les ordres de la reine et faire les esquisses des vingt-cinq tableaux. Il revint ensuite à Anvers et, dans l'espace de deux ans, il termina, aidé de ses élèves, dix-neuf de ces remarquables toiles. Il avait à cette époque pour élèves Antoine Van Dyck, Franz Snyders et Jacques Jordaens; le reste de l'atelier se composait de Justus Van Eymont, Pierre Van Mol, Cornélius Schut, Jean Van Hoeck, Simon de Vos, Deodat Delmont, Mompers, Wildens et Nicolas Van der Horst.

[1] L'original de cette lettre est en flamand.

Les deux plus grandes de ses toiles ne furent peintes qu'après son retour à Paris. Une fois la série en place, il conduisit la reine mère dans la galerie et lui fit les honneurs de l'œuvre achevée. Si allégoriques étaient les compositions, que Marie de Médicis fut plus d'une fois, dit-on, fort embarrassée de comprendre les circonstances dans lesquelles elle était représentée, et par-dessus tout quels étaient les personnages dont elle était entourée. Mais le peintre courtisan fit en sorte de lui donner toute explication, et de nouvelles commandes ne tardèrent pas à le récompenser de ses flatteries et de ses peines. Marie de Médicis pouvait bien se trouver satisfaite de sa personne, alors qu'elle était représentée débarquant à Marseille, jeune et belle, précédée de la Renommée qui vole annoncer au monde les charmes de la fiancée toscanne de Henri de France, et que les naïades jalouses se ruent furieuses autour de la barque qui porte une trop belle rivale. Ces naïades ou sirènes, comme Rubens les appelle, étaient les portraits de trois célèbres beautés brunes de l'époque, témoin ce curieux passage d'une lettre du peintre à M. de Chennièvres :

Je vous prie de vouloir bien vous arranger de manière à me retenir, pour la troisième semaine après celle-ci, les deux dames Cassaïo, de la rue du Vertbois, et aussi la petite-nièce Louise, car je compte faire trois études de sirènes, et ces trois personnes me seront d'un grand secours et d'infiniment d'aide, beaucoup en raison de l'expression de leurs traits, mais plus encore à cause de leurs magnifiques cheveux noirs que j'aurais de la peine à rencontrer ailleurs, ainsi que leurs figures [1].

Une autre lettre de Rubens, de sa correspondance avec la reine mère par l'entremise de l'abbé de Saint-Ambroise, raconte le désir exprimé par Marie de Médicis d'avoir une seconde galerie de peintures destinée à retracer les exploits de Henri IV. Deux difficultés semblent être venues traverser ce projet : la première, c'est que la royale veuve ne pouvait se décider sur le choix des sujets ; la seconde, c'est qu'après que Rubens eut fait quelques esquisses du plan les dimensions des pièces furent changées, altérations qui, rapporte Rubens, « coupaient la tête du roi assis sur son char de triomphe. » Le cas était grave, le

[1] Traduit sur la version anglaise de Sainsbury.

peintre réclama. Il s'était, dit-il, conformé aux premières instructions, et était très-avancé dans ses sujets les plus importants, tels que le triomphe et le plafond, et voilà que M. l'abbé allait enlever deux pieds de hauteur à ses toiles, monter les frontispices, et percer des portes dans les peintures, ce qui allait l'obliger, lui, le peintre, à tout changer et à gâter ce qu'il avait fait. La galerie n'avança plus guère, les esquisses déjà faites prirent le chemin de Florence, et Rubens se trouva froissé de toute cette affaire. Il est bon d'ajouter que la reine mère faisait attendre ses payements, et que sa parcimonie ou la pauvreté de sa cassette irritèrent l'artiste. « Je suis dégoûté de cette cour, écrit-il alors que ses grands travaux du Luxembourg restaient sans être payés, et il pourrait bien se faire que je ne me pressasse pas d'y revenir. »

Une autre expérience des cours toutefois attendait Rubens, et sa faveur auprès de l'infante semble, depuis la mort de l'archiduc en 1621, avoir été mieux assise que jamais. Mais au milieu de cette prospérité le malheur vint s'abattre d'une façon inattendue sur la demeure du peintre. Isabelle Brandt tomba malade et mourut; et dans le courant de l'été de 1626, elle fut enterrée dans la même église où, dix-sept ans auparavant, elle avait reçu le serment de l'artiste. « L'excellente compagne de ses meilleures années » laissait à Rubens deux fils, qui tous deux furent élevés sous la direction du docteur Gevaerts; mais comme le père, le maître survécut aux élèves autrefois si tendrement recommandés à ses soins, et ce ne fut pas par les enfants de son premier mariage que Rubens devait être représenté à la postérité. Nicolas, le plus jeune, propriétaire du domaine de Ramuyen, mourut le premier; et Albert, qui fut quelque temps secrétaire du Conseil privé des Flandres, mourut en 1657, veuf et laissant un fils.

A la mort d'Isabelle, Rubens quitta Anvers et alla en Hollande refaire sa santé au milieu des soins empressés de ses amis Polenberg, Sandraat et Hontrost. Il trouva dans les ateliers de ces artistes les consolations dont son cœur avait besoin et, dit M. Sainsbury, il laissa à chacun d'eux des preuves de son affection en même temps que de son amour pour les arts. Il achetait et estimait les œuvres de ses confrères et de ses élèves, et à sa

mort il possédait plus de quatre-vingts tableaux de maîtres modernes seuls.

Le côté de la vie de Rubens qui s'ouvre maintenant devant nous est celui que M. Sainsbury a le mieux réussi à présenter au public. La patience qu'a montrée l'honorable éditeur dans la préparation de cette précieuse collection de lettres dépasse tout éloge. Quelques-unes d'entre elles avaient été publiées par M. Gachet, d'autres avaient été intercalées par Carpenter dans sa *Vie de Van Dyck :* mais les affaires d'Etat auxquelles Rubens se trouva mêlé, en qualité d'ambassadeur, n'avaient jamais été connues comme elles le sont aujourd'hui grâce à M. Sainsbury. La mine si riche du State Papers' office a été mise à profit, et chaque pièce a été traduite et accompagnée de notes et d'éclaircissements qui ne laissent rien à désirer au lecteur.

Ces lettres contiennent de curieux détails, où la question d'affaire se mêle à la question d'art. Celles qui ont trait à la vente de la collection de Rubens, et celles qui sont échangées entre Toby Mathew et sir Dudley Carleton à propos de commandes de tableaux de chasses sont fort intéressantes. Il en est une autre qui est un excellent exemple de la manière dont Rubens concluait un marché. Elle contient une liste de douze tableaux alors chez Rubens, et que le peintre estimait à 6,000 florins. Le premier est le *Prométhée,* le second le *Daniel dans la fosse aux lions,* si connu par les copies et les gravures, aujourd'hui propriété du duc d'Hamilton, et qui, paraît-il, fut offert par sir Dudley Carleton à Charles Ier. Rubens dit de cette peinture, en en donnant les dimensions (8 pieds sur 12), que les lions ont été faits d'après nature, et que tout a été peint de sa main. Ce document est traduit de l'italien, langue dans laquelle Rubens écrivait le plus souvent et dans laquelle, chose assez singulière, il signait volontiers, — *Pietro-Paulo Rubens* se trouvant au bas de lettres écrites soit en flamand, soit en français. Ses lettres latines sont signées : *Petrus-Paulus Rubenius,* quelquefois des initiales seulement de ses prénoms et comme suit : P.-P. RUBENS; on ne trouve qu'une fois seulement la signature P. RUBENS. Un fait assurément très-curieux qu'a établi M. Gachet, c'est qu'il n'existe aucune signature purement française ou flamande de Rubens, et chose non moins étrange peut-être, c'est

que la ville d'Anvers ne possède pas une seule lettre autographe du plus grand maître de son école.

Il semblerait que les peintures de Rubens ne satifaisaient pas toujours les personnes qui les avaient commandées. Voyez, par exemple, cette lettre de M. Locke à sir Dudley Carleton :

Westminster, mars 1620.

J'ai livré le tableau à mylord Danvers ; il m'a chargé d'écrire à Rubens avant d'en payer le prix, et de lui dire que le tableau avait été montré à des connaisseurs qui l'avaient trouvé exagéré et traité d'une manière trop lâchée ; qu'il n'avait pas montré dans cette œuvre tout son savoir-faire, et que, pour ce motif, mylord voudrait qu'il lui en fît un meilleur s'il pouvait et reprît celui-ci... J'ai dit à mylord que je savais que Votre Seigneurie s'en était occupée avec grand intérêt, mais que nonobstant je transmettrais les paroles de mylord à Votre Seigneurie...

Lord Danvers réclame aussi de la manière la plus explicite :

A sir Dudley Carleton.

Mai 1621.

Mylord ambassadeur... Mais parlons de Rubens. De l'avis de tous les peintres, il a envoyé ici un tableau à peine touché par lui, et les personnages sont tellement forcés, que le prince (Charles, prince de Galles) n'en voudra pas pour sa galerie. Je voudrais donc que le fameux artiste fît quelque chose qui fixât ou rachetât sa réputation dans cette maison et qui pût figurer parmi les excellentes œuvres qui sont ici de tous les meilleurs maîtres de la chrétienté ; car nous n'avons de lui que *Judith et Holopherne,* peinture qui fait peu honneur à son grand talent. Le tableau devra être de même dimension pour aller au cadre. Je serai heureux de faire un nouvel essai et de lui payer le prix qu'il demandera ; ses lions lui seront renvoyés en échange d'autres bêtes mieux faites. Pour ce qui est de vos propres affaires, vous recevrez satisfaction de gens plus capables de vous renseigner que moi ; toutefois il n'est personne plus dévoué au service de Votre Seigneurie que

H. Danvers.

Malgré cette différence d'opinion, Rubens fut l'artiste choisi pour décorer la nouvelle salle de festin de Whitehall en 1621, comme nous l'apprend la lettre suivante :

Pierre-Paul Rubens à W. Trombull.

Anvers, septembre 1621.

Monsieur, — je consens parfaitement à ce que le tableau peint pour mylord l'ambassadeur Carleton me soit rendu : je ferai un autre sujet de chasse moins terrible que la chasse aux lions, en déduisant, ainsi qu'il convient, la somme déjà payée, et j'exécuterai le nouveau tableau tout entier de ma main sans que personne que moi y travaille, ce à quoi je m'engage sur l'honneur. Je suis très-fâché que M. Carleton n'ait pas été satisfait ; mais il ne m'a jamais fait comprendre clairement, quoique je l'en eusse souvent prié, s'il voulait que ce tableau fût entièrement original ou simplement retouché par moi. Je désire trouver une occasion de reconquérir son bon vouloir, quoi qu'il m'en coûte pour l'obliger. Je serai enchanté que ce tableau soit placé dans un lieu aussi honorable que la galerie de S. A. R. le prince de Galles. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'il soit supérieur, comme dessin, à celui d'*Holopherne*, que j'ai fait dans ma jeunesse. J'ai presque achevé un grand tableau entièrement de ma main, et l'un de mes meilleurs, à mon avis, représentant une chasse aux lions ; les personnages grands comme nature. C'est une commande de mylord l'ambassadeur Digby, destinée, m'a-t-on laissé entendre, au marquis d'Hamilton. Mais, comme vous le dites fort bien, ces sortes de sujets sont plus agréables et ont plus de force sur une grande dimension que sur une petite. J'aimerais beaucoup que le tableau pour S. A. R. le prince de Galles fût sur la plus grande échelle, parce que la dimension de la toile nous donne, à nous autres peintres, plus de courage pour représenter nos idées avec toute liberté et chance de réussite. — Je suis prêt en toute circonstance à me mettre à votre service, me recommandant humblement à votre faveur.

Quant à Sa Majesté et à S. A. R. le prince de Galles, je serai toujours très-heureux de recevoir l'honneur de leurs commandes, et pour ce qui concerne la salle du nouveau palais, j'avoue que mon penchant naturel me rend plus propre à exécuter des travaux de très-grandes dimensions que de petites curiosités.

Je suis, monsieur, votre humble serviteur.

PIERRE-PAUL RUBENS[1].

Bientôt Rubens allait connaître l'Angleterre et sa cour. L'infante veuve avait le désir d'amener une suspension d'armes

[1] Traduit sur la version anglaise.

entre les gouvernements de la Grande-Bretagne, du Danemark, et de l'Espagne et les Provinces-Unies. Balthazar Gerbier, lui-même un peintre, fut désigné par le tout-puissant Buckingham, dont il était l'agent, pour traiter avec Rubens, que l'infante avait choisi pour son négociateur. M. Sainsbury traduit et donne tout au long les documents échangés entre les deux peintres diplomates. Les lettres de Gerbier sont dans un français ampoulé et orné de nombreuses fleurs de rhétorique alors à la mode. Rubens, quoique plus explicite et plus clair, se laisse aller aussi à ces ornements de style. Rubens, dit Gerbier, lui écrivait souvent pour déplorer l'état des affaires du temps ; il eût voulu faire revivre l'âge d'or, et demandait à son confrère de faire comprendre au duc de Buckingham combien l'infante avait la paix à cœur et tout l'avantage qu'il y aurait à une réconciliation. Il croyait ce but facile à atteindre, si le roi d'Angleterre voulait s'y prêter et qu'on pût compter sur l'assistance du duc, l'Espagne ne demandant pas mieux que d'écouter des propositions raisonnables.

A ces avances, Gerbier adressa à Rubens, au nom du duc de Buckingham, une réponse concluante. Si l'infante, était-il dit, obtenait du roi d'Espagne pleins pouvoirs pour traiter avec le roi d'Angleterre d'une suspension d'armes générale entre Sa Majesté Catholique, Sa Majeste Britannique, le roi de Danemark et les états généraux des Provinces-Unies, le duc ferait de son mieux pour mener à bonne fin les résolutions et les vœux des diverses parties relativement à une suspension d'armes de deux, trois, quatre, cinq, six ou sept ans, qui, en restaurant le commerce sur le pied de paix, pourrait conduire à un arrangement définitif.

Pendant tout ce temps, Spinola était sur la côte de Flandre et il ne semble pas qu'il ait ratifié les pouvoirs du nouveau diplomate de l'infante avant ce même mois de février 1627, date à laquelle la négociation s'entame. A propos des provinces hollandaises, on disait, du côté de l'infante, qu'il y aurait de grandes difficultés relativement au titre d'Etats libres qu'elles prétendaient devoir leur être appliqué dans la trêve, titre qu'il répugnait extrêmement au roi d'Espagne d'admettre. On comptait, pour amener une entente à ce sujet, sur l'autorité et les bons offices

du roi de la Grande-Bretagne. Innombrables furent les lettres et les messages échangés à cette occasion. Rubens, pour avancer l'affaire, se rendit à Breda. Néanmoins, en août de la même année, on n'en était guère encore qu'aux préliminaires. L'extrait qui suit est tiré d'une lettre écrite à cette époque de Spa à l'électeur de Cologne.

Le traité dont le sieur Rubens a posé les bases paraît avancer peu à peu. Son voyage en Hollande, d'où il est revenu ces jours derniers, et où il avait été appelé par l'ambassadeur Carleton, a aussi donné une impulsion à l'affaire. Ce qui confirmerait cette opinion, c'est l'arrivée ici du sieur de Montagu, un Anglais, qui hier, à peine débarqué, est allé trouver le marquis Spinola... Ce Rubens susmentionné est le principal peintre d'Anvers, qui a vendu pour 100,000 florins d'antiquités au duc de Buckingham. C'est pendant ce marché, qui a demandé quelque temps, que cette négociation paraît avoir commencé. Montagu est un jeune lord anglais en grande faveur auprès de Buckingham [1]. Beaucoup de gens pensent que c'est pour le maintien de relations d'amitié entre les Espagnols et les Anglais, et quelques-uns ajoutent que la France y sera comprise. Mais il y a peu d'apparence qu'il en soit ainsi, d'autant plus que Votre Altesse aura su que les Anglais ont fait une descente à l'île de Rhé où l'on se bat encore. Toutefois, depuis que Rubens et Montagu sont revenus de Hollande, j'incline à croire que dans ces traités les Hollandais seront probablement compris et peut-être aussi le Parlement.

L'affaire marchait avec une lenteur et une dépense d'encre excessives et sans précédent, quand don Diego de Mexia arriva d'Espagne. Rubens alors écrit à Gerbier :

La réponse que je vous envoie ci-incluse (septembre 1627) est tout ce qu'on peut faire en cette conjoncture. Ces Ligues, croyons-nous, seront un tonnerre sans éclairs ; elles feront du bruit sans produire d'effet ; car c'est un composé d'éléments divers réunis en un seul corps, contre leur nature et leur constitution, plus par passion que par raison. Tous les gens d'esprit, et ceux qu'intéresse le bien public, sont de notre avis, et par-dessus tout Son Altesse et le marquis... Ce mauvais succès est un grand désappointement pour moi, tout à fait contraire à nos bonnes intentions ; mais ma conscience m'acquitte d'avoir échoué

[1] Walter Montagu, fils de Henri, premier comte de Manchester, plus connu sous le nom d'abbé de Montagu. Il avait été fait par Louis XIV abbé commendataire de Pontoise.

en toute sincérité, et de n'avoir pu, malgré mes efforts, amener les choses à bonne fin si Dieu en avait ordonné autrement. Je prie Dieu de nous donner plus de succès dans l'avenir [1].

Vers Noël, les choses ne marchaient pas mieux. Mais, malgré les mécomptes et le peu de succès que semblait promettre l'avenir, l'infante était résolue à ne pas abandonner ses projets de paix, et tout l'hiver les lettres continuèrent à se croiser jusqu'à ce que, en 1628, Rubens fût chargé de sa fameuse mission de Madrid.

Quelque grands que fussent les succès du diplomate qui gagna la faveur du ministre et du roi d'Espagne, quelque flatteurs que fussent les éloges que lui prodiguèrent ses commettants, le monde se rappelle la visite du peintre d'Anvers à la capitale des Espagnes, bien plus par les tableaux sortis de sa palette que par les protocoles émanés de sa plume. En contemplant les admirables œuvres de son génie qui, au nombre de 61, ornent la collection royale, on oublie qu'il était venu dans la Castille pour autre chose que pour peindre *Diane* ou *Hélène* dans les salons du Palais, ou les *Trois Rois* pour le couvent des Carmélites. Rubens passa dix-huit mois à Madrid ; il y fut fait gentilhomme de la chambre du roi et secrétaire honoraire du Conseil privé. Revenu à Bruxelles vers la Pentecôte, il reçut peu de temps après l'ordre d'en repartir pour une mission bien plus heureuse encore en Angleterre auprès du roi Charles.

Charles, quels qu'aient pu être ses sentiments à l'égard de l'envoyé de l'infante et de l'avocat des plans favoris de cette princesse, fit bon accueil, on le sait, à Pierre-Paul Rubens, le peintre. Quelque chose d'ambigu toutefois semble avoir prévalu à Londres relativement à l'exacte nature de la mission de Rubens. L'arrivée du grand homme, qui venait de débarquer des Pays-Bas, donnait lieu dans le public et dans le monde à maints commérages.

« Vous entendrez peut-être par hasard parler d'un ambassadeur arrivé ici de la part de l'archiduchesse, écrit T. Meantys à lady Bacon, mais ce n'est que Rubens, le fameux peintre, qui vient ici en la simple qualité qui lui appartient ; Gerbier, le

[1] Traduit sur la version anglaise.

peintre du duc, est le maître de cérémonies chargé de le recevoir. »

M. Barozzi écrit, de son côté, au comte de Carlisle :

« Votre Excellence apprendra de M. Rubens la raison de sa venue à la cour. »

En même temps, sir Dudley Carleton écrit à lord Dorchester :

« Joachimi a écrit ici que, bien que Rubens soit venu, il n'a apporté avec lui aucune lettre de créance ni quoi que ce soit d'authentique et de substantiel ; il y a pourtant de grands personnages qui le patronnent et qui voudraient faire sortir quelque chose de rien. »

Tous parlaient sans savoir. Rubens était venu, non pour prendre mesure du plafond de Whitehall, ou pour reproduire les traits d'Henriette-Marie et de son époux, sous les noms de Cleodolinde et de saint Georges, mais pour sonder les intentions de Charles sur la suspension projetée d'hostilités entre les belligérants. Le duc de Buckingham avait, dit-on, favorisé ces vues, afin de poursuivre avec plus d'effet sa campagne contre la France. Mais Georges Villiers était mort ; l'homme qui avait osé parler d'amour à Anne d'Autriche et qui s'était fait le favori de deux rois n'était plus ; et, dans Buckingham, Rubens avait, selon toute apparence, perdu un puissant patron. Lord Clarendon dit du duc que ses amitiés étaient si ardentes, qu'elles étaient comme autant de mariages. L'admiration de cet homme pour Rubens se fût bien vite converti en un attachement de cette espèce, si celui-ci avait pu rencontrer dans Saint-James le premier possesseur de la magnifique collection que lui-même avait formée pour embellir sa demeure d'artiste. Sir Francis Cottington, ambassadeur anglais en Espagne, nouvellement accrédité, devait être, à en juger à l'air renfrogné de son portrait, un personnage de rapports infiniment moins agréables que ne l'eût été Sa Grâce, le duc de Buckingham. Si grande, toutefois, fut l'adresse de Pierre-Paul, qu'il fit son chemin à la cour sans autre recommandation que son génie, et qu'il sut se ménager une entrevue avec Cottington avant le départ de ce ministre pour Madrid, départ qui, pour une cause ou pour une autre, fut retardé jusqu'à l'automne.

Au moment où sir Francis partait pour sa mission, don Carlos

de Colonna arrivait d'Espagne muni de pleins pouvoirs pour compléter la négociation qu'avait entamée Rubens. Don Carlos eut son audience du roi avant l'Epiphanie de la nouvelle année. Mais Charles ne pouvait donner aux suggestions de ces deux personnages (le peintre et le plénipotentiaire) que l'attention qu'il pouvait distraire de ses propres affaires, beaucoup plus pressantes. La mort de l'homme qui avait été son ami et celui de son père l'obligeait à être à la fois et son propre ministre et son propre Parlement. La question débattue de tonnage et de pondage était en litige entre lui et la Chambre, et le Parlement, en raison de ce désaccord, avait été dissous plusieurs mois avant le jour où le roi avait été invité à décider sur la politique étrangère de l'avenir. Se trouvant sans argent et aussi sans moyen légitime de s'en procurer, il était assez disposé à traiter avec l'Espagne et à favoriser l'idée d'une suspension d'armes dans les Pays-Bas ; on s'entendit sur les bases d'une paix. Rubens, enchanté du résultat de ses efforts, fut libre alors de déployer ses talents artistiques et d'exécuter quelques commandes qu'il avait reçues en Angleterre. C'est ainsi qu'il fit pour le roi une allégorie opposant aux horreurs de la Guerre les bienfaits de la la Paix et de l'Abondance ; composition qui, peu conforme au goût moderne, n'en est pas moins un miracle de dessin, de couleur et d'exécution.

Il est curieux qu'on n'ait pas un beau portrait de Charles Ier de la main du visiteur que le monarque se plut à honorer. Il était réservé à Van Dyck de reproduire pour la postérité ce visage sur lequel le malheur semblait avoir imprimé son sceau. Charles était l'héritier d'une race qui, à part un seul de ses membres, avait toujours aimé les arts. Cette prédilection semblait aussi héréditaire dans sa famille que le don de la beauté, que la tristesse, le chagrin et les morts violentes. Mais le penchant qui de Jacques Ier captif avait fait un poëte et de Marie-Stuart une admiratrice des vers de Chastelard et du luth de David Rizzo, avait chez le petit-fils de l'infortuné reine pris les proportions d'une passion violente. De Henri VII au prince accompli dont l'Angleterre est encore en deuil, les arts n'ont pas eu de royal patron qui puisse être comparé au malheureux Charles Ier.

En ce qui concerne l'artiste flamand, c'était à qui des ministres et du monarque lui prodiguerait le plus de marques de faveur. Rubens était l'hôte des fêtes de la noblesse et des réunions des savants : un jour il faillit se noyer dans une partie de bateau sur la Tamise ; un autre jour il fut conduit à Cambridge (où son nom peut se lire parmi les *graduates* de 1629) et là, en présence du chancelier de l'Université, lord Holland, et en compagnie de l'ambassadeur de France, il reçut le grade honoraire de maître ès arts. Le roi prit à sa charge toutes les dépenses de son séjour à Londres ; entre autres cadeaux, il lui fit don d'un cordon de chapeau orné de diamants, et dans une entrevue qu'il lui octroya, il lui conféra le titre de chevalier (*knight*). Rubens s'occupa alors à faire pour Whitehall plusieurs esquisses qu'il emporta avec lui à son départ pour Bruxelles ; les tableaux auxquels elles devaient servir furent achevés à Anvers, vers la fin de l'année 1634. Il avait été convenu qu'il recevrait de ces compositions 3,000 livres et une chaîne d'or ; mais les finances de Charles étaient alors extrêmement embarrassées et il paraît que, pour payer l'artiste, ce qui n'eut lieu définitivement qu'après de longs délais, la cassette royale dut vendre de la vaisselle et engager des bijoux. Les quittances des cinq différents à-compte reçus et la procuration donnée par Rubens à un certain Lionel Wake pour toucher ces sommes font partie des pièces relatives à Rubens qu'a retrouvées et publiées M. Sainsbury.

L'heureux chevalier, après avoir reçu à son retour les remercîments de ses patrons, les félicitations de ses amis et les ovations du public, obtint du roi Philippe IV des lettres patentes le confirmant dans les honneurs à lui accordés au palais de Saint-James. Rubens alors se mit en quête d'une compagne qui pût partager sa gloire et ramener dans sa maison et son atelier les beaux jours qui semblaient s'en être envolés quand la douce Isabelle Brandt en était sortie pour jamais. Parmi les belles dames ambitieuses d'unir leur sort à celui du grand peintre, Rubens fit un choix assez surprenant. En effet, Hélène, la fille du marchand Daniel Fourment, n'avait que seize ans, et, de plus, elle était sa nièce par alliance, autrement dit la fille de Clara Brandt, sœur de sa première femme. Alors que personne ne songea jamais à contester au diplomate son succès, ou au

peintre son impérissable renommée, nous serions malvenu à chercher noise à Rubens, touchant cette fiancée de son choix, — cette Hélène Fourment, si jeune, si vertueuse et si belle, que tout le monde semble avoir connue et aimée, avec ses magnifiques sourcils et les longs cils de son œil châtain velouté, avec sa riche chevelure, ses doigts effilés et ce cou superbe que faisait si bien valoir sa large fraise. Dans ce mariage, comme dans tout le reste, la bonne étoile de Rubens l'accompagna constamment. Ce fut, dit-on, une union très-heureuse. Hélène trouva dans Rubens un bon et généreux mari ; elle lui donna des fils et des filles, elle échappa, tant qu'il vécut, aux traits de la médisance et de la calomnie, et elle le pleura sincèrement quand il mourut.

Peu après son entrée dans la maison du peintre, Hélène vit de nouveaux honneurs pleuvoir sur son époux. Rubens fut nommé doyen de la confrérie des peintres et prié une fois de plus par l'infante de déposer un moment palette et pinceaux pour la servir dans une mission politique dont l'objet était une paix avec les Etats de Hollande. Rubens répondit immédiatement à l'appel de la princesse. Hélas ! ces ordres étaient les derniers qu'il dût recevoir de cette excellente et noble femme, dans le cœur de laquelle le mot *paix* devait être gravé ; car, bien que, conformément à ses instructions, il se rendît à Bruxelles, Liége, Maestricht et la Haye, tout ce qu'il put faire ce fut d'arranger les préliminaires d'un traité. Le projet mourut avec l'infante Claire-Eugénie-Isabelle, à la fin de l'année 1633.

Cette mission, la seconde où Rubens eût été employé pour intervenir entre les Pays-Bas espagnols et les provinces révoltées, qui formaient alors une république indépendante, eut deux traits particuliers curieux qui la distinguent des autres missions diplomatiques du peintre. Le premier, ce fut ce bizarre mélange des cartes qui, après un laps assez long, devait ramener en présence le fils de Jean Rubens et le plus jeune fils de Guillaume le Taciturne, celui-ci comme chef d'un Etat, celui-là comme envoyé d'une reine. La seconde particularité, ce fut le secret qui, par des motifs restés inconnus, enveloppa ce voyage et son but. Balthazar Gerbier en était aux abois ; il courait d'un lieu à l'autre, il écrivait au peintre et envoyait lettre sur lettre à

ses patrons de Londres pour leur communiquer ses conjectures. Une preuve des précautions mêmes avec lesquelles les communications étaient faites existe dans un des documents du State Papers Office, mis au jour par M. Sainsbury. C'est un papier, insignifiant en apparence, portant des mesures de châssis et des notes de la main de Gerbier, mais sur les marges duquel avaient été écrites, avec quelque fluide chimique destiné à échapper à l'observation : « Le grand peintre Rubens, d'Anvers, est venu ici pour traiter avec les députés des états généraux. »

Dans sa demeure d'Anvers, Rubens, comblé d'honneurs et parvenu au déclin de l'âge, reçut plus d'une visite royale. Là, vint, en 1631, la reine mère de France, Marie de Médicis, non encore, il est vrai, sur le chemin de la vieille maison de la Sternengasse de Cologne, mais un peu déchue de ses grandeurs du Luxembourg, car elle était alors à Anvers pour faire argent de ses bijoux, et elle en engagea deux à son ancien ami Rubens. C'est là encore que plus tard, et quand l'infante est déjà un peu oubliée dans les Pays-Bas, don Ferdinand, tout rayonnant de sa victoire de Nordlingen, vient demander des arcs de triomphe au vieil artiste, qui, tout goutteux, trouve encore au bout de son pinceau de quoi faire l'admiration du monde. Rubens est trop souffrant au dernier moment pour voir l'entrée du prince ; aussi est-ce le prince qui va visiter le peintre. Bien d'autres personnages, ambassadeurs, ministres, grands seigneurs, grandes dames, artistes et amis, se font fête d'être reçus chez le grand homme... Et tout ce monde va, vient, converse et s'amuse absolument comme font les personnages de *la Danse de la Mort* d'Holbein : aucun ne paraît songer qu'il manque un invité à la fête, un invité qui commandera au maître de la maison de se lever et de le suivre.

La vigueur de cette existence si remplie s'en allait cependant, car Rubens ne pouvait plus se tenir à son chevalet. Cela néanmoins ne l'empêcha pas de tenter un ou deux grands efforts dont le monde lui est reconnaissant. Nous devions avoir encore le portrait d'Hélène Fourment (aujourd'hui à Blenheim), radieuse, avec son fils à son côté, et ayant maintenant un peu plus de la matrone que quand nous l'avons vue précédemment. Nous devions avoir aussi le cardinal infant ; le jeune vainqueur

don Ferdinand avec la bataille de Nordlingen et les Suédois en déroute à l'arrière-plan ; et par-dessus tout le tableau destiné à Cologne, le *Crucifiement de saint Pierre*, qui enrichit aujourd'hui l'église placée sous l'invocation de ce saint.

L'histoire de cette dernière grande œuvre du peintre dont l'enfance se passa à Cologne et dont la mémoire pare encore la vieille cité rhénane est curieuse par les détails que donne M. Sainsbury de son origine. Elle n'était pas destinée à la place qu'elle occupe maintenant. En 1636, Rubens reçut de G. Geldorp la commande d'un tableau d'autel. Surpris de recevoir une pareille commande de Londres, il écrivit à Geldorp pour lui annoncer qu'il l'entreprendrait si on lui donnait de plus amples instructions sur le sujet à traiter et ses dimensions. Il apprit alors que le futur possesseur de sa toile devait être M. Jabach, de Cologne, un collectionneur fameux, qui voulait offrir un tableau d'autel à l'église des Saints-Apôtres. Cette nouvelle fit grand plaisir à l'artiste, et il répondit en ces termes :

Anvers, 15-25 juillet 1637.

Monsieur,

Votre honorée lettre du dernier jour de juin m'est parvenue. Elle dissipe tous mes doutes, car je ne pouvais pas m'imaginer comment on pouvait avoir besoin d'un tableau d'autel à Londres. Pour ce qui est du temps, il me faut un an et demi pour pouvoir servir votre ami sans fatigue ni inconvénient. Qnant au sujet, j'aimerais mieux le choisir d'après la dimension du tableau, car il y a des sujets qui sont mieux traités dans un grand espace, et d'autres qui demandent un espace moyen ou des proportions réduites. Néanmoins, si j'avais à faire un sujet de mon goût concernant saint Pierre, je prendrais son crucifiement avec les pieds en haut et la tête en bas. Il me semble que cela me permettrait de faire quelque chose d'extraordinaire. Autrement je laisse le choix à la personne qui fait les frais du tableau et jusqu'à ce que nous ayons vu quelle en doit être la mesure [1].

En 1638, il écrivit de nouveau pour dire que l'œuvre avançait, qu'il en était content et qu'il espérait qu'on ne le presserait pas de terminer. On la trouva dans son atelier, au moment

[1] L'original de cette lettre est en flamand.

de sa mort, achevée, mais non encore livrée. M. Jabach la paya alors douze cents florins et l'offrit non à l'église des Saints-Apôtres, mais à l'église de Saint-Pierre. On ne sait pas la raison de ce changement de destination. Peut-être pensa-t-on que le sujet indiquait de lui-même le lieu qui lui convenait le mieux; peut-être aussi M. Jabach crut-il accomplir un vœu tacite ou exprimé de Pierre Rubens. Si l'on adopte l'opinion de Smith, M. Jabach était alors propriétaire de la maison de Jean Rubens dans la Sternengasse, et l'explication se trouverait dans le fait que cette rue est sur la paroisse de Saint-Pierre. C'est dans cette dernière église, dans tous les cas, que le digne amateur d'art fit placer le tableau, et c'est là qu'il est encore, offrant à l'œil émerveillé ce que Rubens avait promis qu'il serait: « quelque chose d'extraordinaire. »

En 1640, Balthasar Gerbier eut affaire avec Rubens, à l'occasion de dessins pour le cabinet de la reine Henriette-Marie à Greenwich ; mais une de ses lettres en Angleterre porte un triste post-scriptum : « Sir Peter Rubens est à la mort, écrit-il; les médecins de cette ville (Bruxelles) lui sont envoyés pour tâcher de faire de leur mieux avec lui. » Le fait était exact : l'illustre peintre était extrêmement malade et la nouvelle ne tarda pas à arriver que Pierre-Paul Rubens était mort à Anvers le vingtième jour de mai, à l'âge de soixante-deux ans dix mois et vingt et un jours.

Le jour de sa mort et celui de ses funérailles furent des jours de deuil pour la cité tout entière. Le clergé formait un long cortége jusqu'à l'église de Saint-Jacques, où le corps devait être déposé, et derrière la bière marchaient soixante jeunes orphelins, car les pauvres d'Anvers avaient perdu dans le défunt un ami généreux. — Sa femme se remaria; ses fils devinrent hommes; ses élèves se dispersèrent dans le monde pour aller, eux aussi, moissonner des lauriers : mais ses tableaux sont restés et son influence sur l'art est de celles qui ne s'effacent pas.

Dans la Grande-Bretagne, dont il a été l'hôte honoré et où se trouvent tant et de si remarquables productions de son génie, n'est-il pas étrange, nous le répétons, que Rubens n'ait pas trouvé de biographe, que sa vie, son époque, ses ambassades,

ses élèves et son école n'aient encore obtenu des écrivains que des notices éparses et rudimentaires ; ses graveurs seuls fourniraient un curieux chapitre : on y pourrait montrer pourquoi il avait choisi pour interpréter ses œuvres et en perpétuer les copies des hommes tels que Lucas Vosterman (ou Vorsterman), Witdonk, Bolswert et Paul Pontius ; on y pourrait dire où Bolswert a pris sa vigueur de style, où Pontius a acquis la douceur de son trait [1].

Rubens grava lui-même à l'occasion. Il ne négligea pas non plus l'illustration des livres et des missels, car une vie d'Ignace Loyola n'a pas moins de soixante-dix-huit dessins de lui ; tandis qu'on en voit onze dans un missel imprimé par Moretus, outre cinquante têtes de pages et un grand nombre de vignettes. Il publia à une époque une brochure sur l'imitation des statues grecques, et il semble avoir beaucoup songé à l'étude de l'antique, car on lit un fragment original sur ce sujet dans le *Cours de peinture par principes* de De Piles, et les manuscrits Harléiens du British Muséum renferment l'original de la belle lettre à Francis Junius, que M. Sainsbury a reproduite dans son volume. Une autre publication de Rubens est celle qu'il intitula *Un Livre à dessiner*, auquel il ajouta une deuxième partie. Son principal travail littéraire est le *Palazzi Antichi e Moderni di Genova; raccolti e designati da Pietro Paulo Rubens*. Anversa, A. D. 1613, dans la compilation duquel il fut aidé par son frère Philippe.

M. Sainsbury nous a donné l'épitaphe du peintre de la plume de Gevaerts et il a ajouté dans son appendice la traduction d'une autre, composée pendant sa vie par le docteur Dominic

[1] Comme on n'a pas moins de douze cents gravures d'après les œuvres de Rubens, il y a tout profit à tirer pour l'étude de ce maître des planches sorties des burins de Lommelin, Collaert, C. et T. Galle, Duparc, Baillu, Boel, Smith, Van Uden, George Cooke, Van Kessel, Brown, Eyndhoudt, Van Thulden, Nees, Trouvain, Murtinosi, Duchange, Chastillon, Prenner, Lorenzini, N. Varin, Van Sompel, Stock, Mogalli, Visscher, Voet, de Viel, Hodges, Mechel, Blomart, Lasne, Soutman, Pilsens, N. Ryckman et Van der Leeuw ; sans parler des belles séries de la galerie du Luxembourg, gravées par Nattier et de Sève, ou des gravures exécutées par Spruyt, Paneels et Street.

Bandius. En voici une troisième, où se retrouve l'affectation de l'époque :

PETR. PAUL. RUBENS.
IPSA SUOS IRIS DEDIT IPSA AURORA COLORES,
NOX UMBRAS, TITAN LUMINA CLARA TIBI :
DAS TU RUBENIUS VITAM, MENTEMQUE FIGURIS,
ET PER TE VIVIT LUMEN, ET UMBRA COLOR. —
QUID TE RUBENI NIGRO MORS FUNERE VOLVIT ?
VIVIS, VITA TUO PICTA COLORE RUBET. —
OBIIT A. D. 1640 : ÆTAT. 63.

O. S. (*The Edinburgh Review.*)

LA SYRIE ET LA QUESTION D'ORIENT[1].

Le monde se fait vieux ; rois et peuples deviennent sages et raisonnables. Comment donc se fait-il que toute évolution nouvelle de la politique internationale nous rappelle la fable du Loup et de l'Agneau? Il nous arrive de prétendre que les choses ont changé; nous souhaitons par devoir de conscience qu'il en soit autrement : mais c'est toujours la force et la force seule qui constitue le droit d'un bout du monde à l'autre, et le droit n'est sûr d'être respecté qu'à la condition d'être appuyé par les gros bataillons. Les gouvernements recommencent à jouer le vieux vaudeville qu'ils s'entêtent à trouver neuf et qui précède si souvent la tragédie; les principaux acteurs ont remis leurs masques et paradent en attendant que le rideau se lève sur quelque nouvel acte du drame de la question d'Orient. Il y a dix ans, on se querellait à propos des clefs du Saint-Sépulcre ; hier, à propos d'une réparation de toiture. Tout prétexte est bon. En 1852, c'était la France qui avait querelle avec la Russie, et la Turquie trouvait le rôle de médiateur cruellement difficile à remplir. Aujourd'hui (il n'y a pas de quoi rassurer l'Angleterre), la France

[1] 1. *Damas et le Liban.* Extraits du journal d'un voyage en Syrie au printemps de 1860. Londres, 1861.

2. *L'Orient rendu à lui-même,* par S.-A. Mano. Paris, 1862.

3. *Vacation tourists and Notes of Travel,* 1861. Edited by Francis Galton. London, 1862.

4. *Syria and the Syrians,* by Gregory. M. Wortabet. London, 1856.

5. *Proceedings of the British Association,* 1862. Section E.— Geography and Ethnography.

et la Russie offrent le spectacle d'un parfait accord dont la pauvre Turquie pourrait bien payer les frais. Les bruits sinistres qui couraient en juin et juillet 1862 se sont, il est vrai, dissipés ; mais il n'est pas nécessaire d'être prophète pour deviner que la question d'Orient n'est point réglée et qu'elle peut reparaître sur le tapis d'un moment à l'autre.

L'attention publique n'attendait point le dernier imbroglio pour se porter sur les côtes orientales de la Méditerranée. La Syrie et les régions adjacentes ont fort gagné en importance aux yeux des penseurs dans ces dernières années. Il y a un demi-siècle, quand lady Esther Stanhope, après la mort de M. Pitt, son oncle, s'embarquait avec toute sa fortune pour les bords de la Syrie, je veux dire pour aller observer les astres au vieux couvent de Mar-Elias et pour se faire couronner reine de Palmyre par les Arabes du désert, elle prétendait chercher un refuge où elle pourrait donner carrière à ses aspirations héroïques et à ses caprices bizarres, sans avoir à subir le contrôle des convenances de la part d'un monde qui l'ennuyait et qu'elle n'amusait plus. Quand Lamartine y fit son fameux pèlerinage, s'y exilant dans l'intérêt de la santé de sa fille Julie, qu'il finit par y laisser confiée à une tombe syrienne, un pareil voyage était une entreprise si rare, qu'il crut devoir se donner la suite d'un prince; et la preuve la plus flatteuse de la popularité de son charmant *Voyage en Orient*, c'est que la vente du livre couvrit les prodigalités de l'auteur. Le voyage d'Orient n'est plus qu'une excursion. On va en Egypte et en Syrie dans la saison d'hiver, comme en Norwége dans la saison d'été. L'Egypte est à moitié occidentale, et des plans réalisés ou bien près de l'être, qui n'intéressent pas moins la politique que le commerce, introduiront prochainement une transformation analogue en Syrie. Il s'agit d'un chemin de fer projeté entre la Méditerranée et l'Euphrate, d'une route établie depuis la côte jusqu'à Damas, de manufactures de soie sur les pentes du Liban, d'un service régulier de vapeurs à destination de Beyrout, mais surtout de l'intervention des puissances étrangères qui veillent et qui attendent le moment de faire sentir leur influence dans la région de cet isthme, le plus important du vieux monde. Comme pour symboliser ces tendances politiques on voit se

multiplier les visites royales et princières en Syrie. Au grand-duc Constantin, frère et représentant du chef couronné de l'Eglise grecque, a succédé, dans le cours du printemps de 1860, le comte de Paris, héritier de l'ancienne maison royale d'Orléans, qui nous a fait part de ses impressions dans un récit élégant et sérieux. Puis le dernier des Bourbons de France, le comte de Chambord, est allé prier aux lieux saints. Le prince de Galles, enfin, clôt la série de ces pèlerinages princiers qui ne remontent pas au delà de trois ans. Comme pour n'être pas en reste de politesse, le vice-roi d'Egypte est venu visiter les cours de France et d'Angleterre. C'est ainsi qu'un concours de circonstances a ravivé l'intérêt qui s'attache aux contrées du Levant. Aucun de ces événements n'a par lui-même une grande importance, mais à les prendre dans leur ensemble, ils révèlent et attestent l'émotion générale et l'inquiétude sourde qui précèdent si souvent les grandes crises.

Le touriste qui voyage en Syrie sur des routes raboteuses, ou dans de méchants sentiers, ne s'explique pas aisément l'importance que les gouvernements de l'Europe accordent d'un consentement unanime à ce coin de l'empire ottoman. Ce n'est point un Eldorado. Il n'y a point là de trésors accumulés. Un seul banquier juif de l'Occident étalerait sans peine sur son comptoir plus d'espèces sonnantes que n'en pourrait fournir la population entière de la Syrie. Le pays n'est guère qu'un désert où règnent l'anarchie et l'apathie. Les tribus nomades échappées de leur Arabie le traversent d'un bout à l'autre sans opposition, sans se presser ni se gêner, monopolisant pour leurs troupeaux de gros et de menu bétail la riche plaine d'Esdrelen, venant planter leurs tentes noires jusqu'au pied du Carmel. La partie jadis la plus heureuse et la plus prospère, le Liban, a été ensanglantée, et des ruines que la flamme a noircies rappellent ces récents excès. Si rapace que soit le gouvernement turc, bien moins de parti pris que par suite d'une ignorance incurable en matière d'administration financière, nous sommes persuadé que la Syrie lui coûte plus qu'elle ne lui rapporte. Ajoutons pour dernière ombre au tableau de cette contrée, objet de tant de convoitises, que la population est divisée en une douzaine de groupes ou distincts par origine ou séparés par des

haines religieuses, extrêmement jaloux et très-hostiles. Il n'est point facile d'imaginer un autre coin du monde qui paraisse moins digne d'envie. Et pourtant les grandes puissances se sont déjà battues et se battront sans doute encore pour ce cadavre. Napoléon l'avait envahi et il a regretté jusqu'à la dernière heure de sa vie l'accident qui le força d'en sortir. Ibrahim-Pacha, soutenu par la France, était décidé à le conquérir et le conquit. Il n'y a pas un Anglais qui ne croie fermement qu'en 1861 le Foreign-Office n'ait eu de grandes difficultés à vaincre pour décider Napoléon III à en retirer ses troupes.

Disons que la pauvreté et la misère du pays ne lui sont point imputables. C'est le fâcheux héritage des malheurs d'une suite de siècles. La Syrie a dû sa ruine à sa position géographique. La guerre y a conduit toutes les races conquérantes du vieux monde. A cet isthme, qui en est le centre et le nœud, les envahisseurs sont accourus de tous les points de l'horizon : l'Assyrien et le Perse de l'est, le Grec et le Romain de l'ouest, l'Arabe du sud, le Mongol et le Turc du nord. C'est un pays dont l'histoire offre une perpétuelle péripétie de vicissitudes frappantes et de transformations violentes d'empires et de religions qui se renversent et s'entassent. C'est l'arrivée d'un émigrant parti des hauts plateaux du Tigre et de l'Euphrate qui dissipe pour la première fois en Syrie les ténèbres des temps antéhistoriques. Nous voyons un Araméen qui, par une inspiration divine, s'avise de descendre au bord de l'Euphrate, près d'Ur en Chaldée, après quoi il se dirige vers l'ouest avec sa famille et ses troupeaux, contourne la lisière nord du désert de Syrie, retrouve enfin une région fertile où fleurit une civilisation nouvelle, et contemple les collines et les villes de Syrie, Damas et les cités de la plaine. A quatre siècles de là, les descendants de ce patriarche, devenus une nation, sortent d'Egypte et accomplissent la première invasion, la première conquête partielle de la Syrie dont nous possédions un récit. Nous savons que, dès ces temps reculés, la Syrie comptait un assez grand nombre de villes entourées de remparts ; la vigne y était cultivée, et si la guerre ne s'élevait pas à la hauteur d'un art, elle n'en était pas moins pratiquée continuellement. Tout l'intérieur du pays jusqu'à la frontière du désert était occupé par des tribus en lutte les unes

contre les autres, ce qui ne les empêchait pas de peupler et de cultiver plus d'un district (particulièrement à l'est du Jourdain et de la mer Morte) aujourd'hui désert depuis des siècles. Sur la côte, la race phénicienne, habile aux arts industriels, commerçante, hardie à la mer, pourvue de chars de guerre et de cottes de mailles, avait débuté dans la brillante carrière qui la conduisit plus tard en Grèce, à Carthage, à Marseille, jusqu'aux lointains rivages de la Bretagne, soit pour y trafiquer, soit pour y fonder des colonies. Vers la même époque, la Syrie devint le champ clos des armées rivales d'Egypte et d'Assyrie; enfin, environ 700 ans avant J.-C., la monarchie assyrienne, alors à son apogée, étendit sur le pays entier son impitoyable domination. La conquête opéra un bouleversement radical. La plus grande partie du peuple hébreu fut emmenée en servitude pour ne jamais revenir et remplacée par des colons étrangers; ce fut donc un second changement du tout au tout dans la population de la Syrie, quoique les nouveaux venus descendissent sans doute de la même souche primitive que les enfants d'Abraham. Venus ensuite, les grands de la Perse, gouverneurs de la satrapie de Syrie, ne changèrent pas grand'chose aux usages et à la religion du pays. Ils eurent pour successeurs Alexandre et ses Grecs, d'où sortit la grande dynastie des Séleucides, qui prit Antioche pour capitale. Tyr avait succombé sous les armes d'Alexandre, mais cent autres villes ou sortirent du sol, ou recouvrèrent une nouvelle splendeur sous la domination grecque; les arts, la civilisation de la Grèce, continuèrent à régner dans le pays même durant toute la domination subséquente des Romains. Bien des générations avant l'entrée des légions en Syrie sous les ordres de Pompée, de grandes voies de commerce, sillonnant le pays, reliaient Tyr, Sidon, la côte du Levant à Damas, à Babylone, aux régions de l'Orient. Sur l'une de ces grandes routes, celle qui traverse le désert de Syrie, s'élevait la cité reine, Palmyre, aussi belle et aussi gracieuse que les palmiers dont elle empruntait le nom; Palmyre, dont les vastes ruines, encore debout dans le silence du désert, enchantent toujours le voyageur qui ose braver pour les visiter les sables et les Bédouins [1].

[1] La postérité tiendra compte à Carl Haag de l'enthousiasme et du génie qu'il a mis à lui retracer et à lui conserver cette scène magique.

Dans la vallée qui sépare les chaînes jumelles du Liban, c'était Balbek avec son magnifique temple du soleil dont les superbes colonnes et les architraves passent pour l'œuvre des génies aux yeux des misérables tribus qui chassent leurs troupeaux dans la plaine féconde de Békaa.

Le judaïsme, qui fut toujours une religion exclusive, disparut à l'heure marquée des collines de la Palestine. Le christianisme, qui supplanta le judaïsme, triompha en outre du culte de Baal, de celui d'Astarté, des autres formes du paganisme qui avaient fleuri le long de la côte et dans tout le nord de la Syrie ; la cité païenne par excellence, Antioche, devint la perle des Eglises chrétiennes. Mais une religion et une puissance nouvelles naquirent tout à coup dans la péninsule désolée du sud ; et, sous les successeurs de Mahomet, les Arabes se jetèrent sur la Syrie en conquérants destructeurs. C'est la plus funeste de toutes les épreuves qu'ait subies le pays. Le rigide Kaled inaugura la suprématie de l'islam en versant des flots de sang. Jérusalem devint une cité mahométane et une mosquée s'éleva sur l'emplacement du Temple. Quand la domination fanatique des musulmans devint intolérable, le récit des souffances infligées aux pèlerins poussa l'Europe entière à délivrer la terre sainte des mains des Sarrasins. Pierre l'Ermite, Godefroi, Tancrède, Richard Cœur de lion, guidèrent leurs bandes enthousiastes ; la chevalerie de l'Occident emporta d'assaut les places fortes et dissipa des nuées d'ennemis. Les croisés occupèrent durant plusieurs générations la côte et la montagne. Les comtes de Tripoli et de Toulouse gouvernèrent sagement leurs provinces, et plus d'un château dont les ruines existent encore dans le Liban, date de cette période. Mais le génie de Saladin et la valeur impétueuse de ses Arabes ressaisirent bientôt la victoire ; avant que le linceul royal élevé au bout d'une lance vînt apprendre à la ville de Damas la mort du grand émir, la Syrie était retombée sous la domination du croissant. La religion du Christ finit par disparaître devant celle de Mahomet. Quelques escarpements du Liban, qui offraient un asile contre l'intolérance musulmane, recueillirent seuls de faibles débris de la population chrétienne, et ils sont devenus la demeure de la secte des Maronites, qui a sauvegardé jusqu'à présent son christianisme

tel quel. Une fois encore, un nouvel orage de guerre et de conquête fondit sur la Syrie avec un redoublement de fureur. Le Mongol et le Turc désolèrent le pays par des invasions répétées, détruisant les cités, massacrant les habitants, balayant la domination des califes sarrasins, et en fin de compte celle des mameloucks d'Egypte. Les Turcs Ottomans règnent en Syrie depuis plus de trois siècles; mais, à moins que les signes du temps ne soient trompeurs, leur règne ne sera plus long.

La condition actuelle de la Syrie ne concorde que trop avec son passé. La population n'est plus que le dixième de ce qu'elle a été, et la terre est inculte à proportion. Beaucoup de villes ont tout à fait disparu ; pour bien d'autres, des monceaux de ruines en signalent l'assiette. Les rampes du Liban et les flancs dénudés des collines de la Judée portent encore la trace d'anciennes terrasses ; et les vastes plaines, maintenant désertes, sur le revers oriental des montagnes, contenaient autrefois des villes populeuses. La population actuelle de la Syrie, depuis Antioche et Alep jusqu'aux déserts de l'Arabie, n'excède pas 2 millions et demi (moins que Londres), tandis que la Judée seule, au temps de Titus, renfermait 4 millions d'âmes. Par quelque point que le voyageur pénètre dans le pays, il met le pied sur des ruines. La prospérité même de Beyrout ne saurait lui faire oublier que c'était autrefois la plus grande école de jurisprudence de tout l'empire romain ; et les ruines qui sortent de terre dans toute la banlieue, lui démontrent qu'elle n'a conservé qu'une ombre de son ancienne splendeur. De Séleucie, qui comptait 600,000 âmes, il reste une douzaine de maisons, et de son fameux port, quelques débris de piles et des jetées. Tyr n'a plus que son site, Sidon est un village, Acre a misérablement remplacé Ptolémaïs. De 500,000 habitants Antioche est tombée à 27,000[1]. Des dix villes qui donnaient leur nom à la province de la Décapole, pas une ne subsiste, et il est inutile de s'étendre sur la décadence de Jérusalem. C'est partout la même désolation. Entrez en Syrie du côté de l'Egypte, les ruines s'étendent à je ne sais combien de milles dans le désert. Pénétrez ensuite dans le Hauran, c'est-à-dire dans les vastes plaines à l'est de la mer

[1] 600,000 et 10,000 d'après Lavallée.

Morte et au sud de Damas, vous tombez en pleine solitude sur des vestiges de grandes villes, sur des restes vivants d'une ancienne civilisation. Continuez votre voyage vers le nord, dépassez Damas, descendez la vallée de l'Oronte, encore des ruines à chaque pas. Quittez le fleuve à Hamah, prenez, à partir de ce point, la direction d'Alep, et vous découvrirez tout le long de la route des débris d'anciens villages, de nombreux aqueducs, des citernes effondrées, des forteresses écroulées, des temples qui s'en vont.

Telle est la Syrie moderne. De l'exubérance de vie qui y régnait autrefois, il reste un squelette tombant en poussière. Le tableau d'une pareille misère saisit l'âme, et on s'étonne de pouvoir oublier si vite le rôle considérable réservé dans le progrès du monde à ces décadences locales. Accoutumés que nous sommes à marcher en avant sans trêve et sans relâche, depuis deux mille ans, dans les Etats continentaux ou insulaires de l'Europe, nous regardons à tort les chutes et les désastres comme des faits exceptionnels. Même en Europe, même dans cette terre du progrès par excellence, il y a eu des reculades remarquables. La Grèce a vu diminuer sa population en même temps que sa prospérité et sa gloire. L'Italie même est, sous bien des rapports, au-dessous de ce qu'elle était du temps de l'empire romain. Quittons seulement l'Europe et nous rencontrerons partout des exemples de décadence. Il y a, dans l'ancien monde, une vaste zone comprise entre le désert de Cobi et l'Atlantique. Elle traverse la Bactriane, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, l'Egypte, longe tout le nord de l'Afrique et n'offre qu'une ligne continue d'Etats affaiblis et de pays épuisés. La population du globe est aussi changeante que les flots de la mer ; quand elle va couvrir de nouvelles plages, elle laisse, comme eux, derrière elle des sables arides. Mais, de même que les marées reviennent sur elles-mêmes, de même, à notre avis, la population et la prospérité refleuriront dans les contrées qui ont donné naissance aux premières sociétés civilisées. Non contente de raviver ses propres parties mortes, l'Europe épanche ou va épancher son énergie sur tous les points de cette zone stérile qui traverse, comme l'écliptique, le cœur de l'ancien monde. Or, c'est au milieu de cette zone, au point même où les forces et l'in-

fluence de l'Europe se feront le plus fortement et le plus tôt sentir, que sont situées la Syrie et l'Egypte.

Les vastes conquêtes des Espagnols, la prodigieuse diffusion des Anglo-Saxons sont loin d'avoir épuisé la force d'expansion qui pousse la race blanche européenne vers les autres régions du globe. Ce n'est encore qu'un faible commencement et l'avenir ira fort au delà. Les limites territoriales des diverses nations sont à peu près, sinon définitivement tracées en Europe sur une base naturelle et durable ; mais il n'en est point ainsi des limites de leur influence dans les régions extra-européennes. Chaque année les colonies de l'Angleterre voient croître leur population, leur richesse et leur force ; c'est dans les pays situés au delà de l'isthme de Suez que cet accroissement est le plus rapide. L'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, le Cap, Natal et l'Inde aspirent à une communication plus facile et plus prompte avec la mère patrie. Bornéo voit naître une nouvelle colonie anglaise fort importante, et une ligne de comptoirs anglais borde les côtes de la Chine. La ligne de communication avec ces Etats naissants et avec le grand empire de l'Inde ne peut passer que par l'Egypte ou la Syrie. Pourquoi même n'aurait-on pas deux lignes ? Par une conséquence naturelle, c'est une nécessité pour l'Angleterre de consolider son influence dans ces pays afin d'être maîtresse du passage ; elle opposera une résistance désespérée aux efforts des puissances étrangères pour s'établir dans cette position décisive.

Ces puissances sont aussi en voie d'extension et, par une singulière et menaçante coïncidence, leur marche les conduit par des routes opposées vers le même point central, vers ce nœud de l'ancien monde, autrefois si fameux, aujourd'hui si déchu, et dont l'indépendance, sous sa protection amicale, est pour l'Angleterre une question de vie ou de mort. Tandis que la race saxonne, reine de la mer, colonise les régions ultra-océaniques, les Russes jouent sur le continent un rôle analogue, quoique moins brillant. Tenus en échec par la densité des races européennes qui ne leur sont point inférieures, ils trouveront à satisfaire leur ardeur naturelle d'extension territoriale dans les vastes régions du nord et de l'ouest de l'Asie, à peine peuplées par des races incapables de lutter contre des Européens. En

même temps qu'ils se répandent le long de l'Amour jusqu'aux rivages du Pacifique, ils sont encore plus empressés d'étendre leur pouvoir dans l'Asie centrale. Ils entretiennent de vieille date une flotte dans la Caspienne, et ils ont dernièrement lancé des vapeurs de guerre dans la mer d'Aral, pour ne rien dire de bateaux qui remontent l'Oxus, et qui sont également propres à transporter des troupes et des marchandises jusqu'aux gorges de Bamian qui mènent à Caboul. Le Caucase n'est point dompté; mais ils y ont fait des trouées, et, flanqués par leurs flottes de la mer Noire et de la Caspienne, ils sont en état de le franchir pour agir dans les provinces adjacentes de la Turquie et de la Perse, dès que l'heure sonnera. A part la politique ambitieuse des czars, la Russie a, comme l'Angleterre, un trop plein à déverser, et ne peut trouver que dans l'Orient un débouché pour ses émigrants. Elle établira ses colonies dans les régions les plus tempérées de l'Asie, où elle importera une nombreuse classe dominante et vivifiera les tribus tartares en leur communiquant les sciences et la religion de l'Occident. Plus au sud, elle se contentera d'usurper l'administration et de prendre des mains défaillantes des Turcs les rênes du gouvernement. Le rêve des Russes est de dicter un jour la paix à l'Angleterre dans les murs de Calcutta; mais avant que les bataillons anglais et russes se livrent un combat décisif sur l'Indus, il faudra qu'ils en viennent d'abord aux mains dans une province moins reculée de l'Asie. La Syrie est la clef des possessions anglaises des Indes; elle sera sous peu une des plus importantes positions commerciales du globe, et c'est là que la Russie portera d'abord ses étendards. Pierre le Grand entrevoyait déjà, il y a un siècle et demi, qu'il faut absolument s'emparer de la Syrie pour entreprendre avec succès la conquête de l'Inde; et, dans la guerre de 1829, Paskiéwitch, vainqueur des Turcs et des Persans, songeait à traverser les montagnes de l'Arménie pour descendre dans la vallée de l'Euphrate. La conclusion de la paix l'empêcha seule d'exécuter son dessein. La prise de Kars et l'acheminement des avant-postes russes jusqu'à Erzeroum, en 1855, constituent un nouveau pas dans la même direction; et toutes les fois que la guerre recommencera entre la croix et le croissant, on peut compter que les Russes n'auront rien de plus pressé que de

pénétrer plus avant dans l'Asie-Mineure en contournant le rivage oriental de la mer Noire. Un bon averti en vaut deux, et quoique l'Angleterre soit de taille à se défendre, il vaut encore mieux prévoir le danger et ne point perdre de vue l'opinion exprimée par le colonel Chesney dès 1825 :

« La Russie est dès à présent en pleine possession de la province turque d'Achaltzick, à quinze jours de marche tout au plus de la partie navigable de l'Euphrate. Comme elle dispose des immenses forêts de l'Arménie et de celles de la province de Kars, qui est fort rapprochée, elle est maîtresse de construire des radeaux en tel nombre qu'elle veut. Depuis le 26 avril jusqu'au 25 juin au moins, il y a douze pieds d'eau par-dessus les roches de Karabla. Dans tout le cours de cette période rien n'est plus aisé que de faire descendre le fleuve à la plus grosse artillerie; et longtemps après, ou plutôt pendant les huit autres mois, il y a assez d'eau pour transporter des troupes et des approvisionnements. Quatre ou cinq semaines suffiraient pour porter en aval l'avant-garde de l'armée jusqu'à l'embouchure du Shat-el-Arab, et cette avance mettrait l'ennemi en possession des nombreuses barques du cabotage fluvial et des vastes ressources de la Mésopotamie. Bassorah servirait de port, d'entrepôt, d'arsenal; ce serait une porte ouverte sur l'Inde, et une excellente place d'armes pour un ennemi qui se mettrait aussitôt en devoir de suivre les eaux intérieures et de longer à l'est le golfe Persique jusqu'au cap Jask, ce dernier point n'étant qu'à 625 milles de l'Indus.

« Il en coûterait bien des millions pour déloger les Russes une fois établis dans le port de Bassorah, avec l'Euphrate pour s'approvisionner, tandis qu'il est extrêmement facile de défendre cette ligne contre toute attaque soit du côté de la Syrie, soit du côté de l'Inde. »

La France vise à son tour à se répandre et à s'étendre hors de l'Europe. Elle n'a jamais possédé à un bien haut degré le génie de la colonisation; mais les Français montrent beaucoup d'aptitude et d'adresse à se plier aux usages des populations étrangères et à s'amalgamer avec elles. Leur nouvelle colonie d'Algérie est éminemment favorable au développement de leur puissance. Quoique généralement inculte, le pays est

d'une admirable fertilité, encore digne de l'ancien grenier de l'empire romain. L'organisation militaire, où les Français excellent, y est plus nécessaire que l'administration civile, qui est peut-être leur côté faible. Cette possession a déjà beaucoup profité à la supériorité de leurs armes. Les zouaves sont les cipayes de l'Occident [1]. Ils sont à la France ce que serait à l'Angleterre son armée des Indes, si elle pouvait en user comme d'une réserve et la rapprocher à trois jours de navigation de la mère patrie. Et si les troupes indigènes de l'Algérie paraissent appelées à jouer un rôle considérable sur les champs de bataille de l'Europe, elles ne sont pas moins propres à rendre à la France un autre service, qui est d'étendre sa domination à l'est, le long du rivage septentrional de l'Afrique. La France rêve toujours de convertir la Méditerranée en un lac français. Ni la nation ni le gouvernement n'ont oublié les desseins de Napoléon Ier sur l'Egypte [2]. C'est pour asseoir la prépondérance française dans cette importante position de l'isthme que M. Thiers et son cabinet soutinrent Méhémet-Ali contre le sultan son suzerain; et l'irritation du gouvernement des Tuileries fut extrême quand le bombardement de Saint-Jean d'Acre par la flotte anglaise vint mettre un terme à cette manœuvre. Grâce à ses établissements d'Algérie, la France est en train de se frayer une voie plus courte

[1] Les zouaves portent encore le nom donné par les Turcs aux fantassins indigènes que le dey d'Alger recrutait dans la tribu kabyle des Zouaoua; mais dès la création de 1831, à deux bataillons, il y avait dans les rangs autant d'enfants de Paris que d'indigènes d'Alger. L'élément indigène disparut rapidement. C'est une troupe spéciale, mais exclusivement française. Portés d'un régiment à trois en 1852, ils sont une dizaine de mille hommes que l'on peut considérer comme une troupe d'avant-garde, d'élite ou de réserve, mais qu'il ne faut confondre ni avec l'armée entière d'Afrique ni avec les corps indigènes proprement dits.

[2] Le comte de Paris même, dans l'élégant journal de son voyage en Syrie, ne résiste pas à la tentation de toucher en passant à la politique française: « Après avoir (ce sont à peu près ses termes), après avoir traversé le Liban, je reviens convaincu de la supériorité des chrétiens sur les autres races de la Syrie et de l'influence salutaire que l'Europe, la France surtout, peuvent exercer sur elles. C'est par la religion qu'il faudra les prendre; et, comme les trois quarts des chrétiens de la Syrie sont catholiques, le principal rôle revient de droit à la France. Ses prêtres forment une admirable milice pour accomplir cette œuvre de progrès. » (*Damas et le Liban.*)

et plus sûre vers le but de son ambition. Les documents officiels font voir comment la race conquérante se répand, à peu près sous la forme d'une caste dominante, à l'est, à l'ouest, au sud, parmi les tribus indigènes de la côte, de la montagne et du désert. On ne s'arrête pas en pareille voie. Rien ne s'oppose, d'ailleurs, au progrès de la France dans la direction de l'est, c'est-à-dire dans celle qui lui tient le plus à cœur. Dans quelques années elle va relever les docks et les quais de Carthage. Elle partira de là pour se jeter sur l'Egypte.

Nous voilà ramenés aux frontières de la Syrie. Les trois grandes puissances de l'Europe ont beau partir de points opposés et suivre des routes différentes, le cours de leurs conquêtes converge vers le même point. La politique, sinon la guerre, va remettre aux prises la Russie, la France et l'Angleterre dans ce coin qui relie entre eux les trois continents de l'ancien monde, et que traverse la route la plus courte entre l'Europe et les îles ou plutôt les continents de l'Océanie. Quant à l'Angleterre, la nécessité d'une prompte communication avec son empire des Indes et ses colonies d'Australie, destinées à devenir une puissante confédération, l'oblige à s'assurer à tout prix un passage par l'Egypte ou la Syrie. Et ce point est pour ainsi dire le pôle magnétique qui attire également la France et la Russie. Singulière contrée, qui exerce de si loin sa force d'attraction sur les plus grandes puissances du monde ! Centre merveilleux, vers lequel les oligarchies de la race caucasique, après avoir conquis la plus grande partie du globe, se dirigent, comme d'un commun accord, pour se disputer la suprématie ! L'examen des faits actuels, le calcul des forces, l'étude des tendances de l'avenir, tout rappelle à l'esprit les chants inspirés des bardes d'Israël.

Jetons les yeux sur cette terre historique aujourd'hui si déchue, mais qui ne saurait manquer de recouvrer bientôt d'une manière ou de l'autre son ancienne importance. Sa configuration est fort aisée à décrire. Une longue chaîne de montagnes calcaires, qui court du nord au sud, forme la charpente de la Syrie. Elle atteint son maximum d'altitude dans la région des Druses et des Maronites au-dessus de Tripoli et de Beyrouth. Elle se divise ensuite en deux chaînes parallèles, Liban et Anti-Liban. Puis, au-dessous de la latitude de Tyr, elle se ramifie et s'abaisse

en chaînons qui courent au sud, traversent la Palestine, contournent la mer Morte et aboutissent aux solitudes de l'Arabie Pétrée. Vu de la mer ou des plateaux du désert de Syrie, le Liban présente uniformément l'aspect d'une crête voilée de nuages qui s'étend à perte de vue dans les deux directions du nord et du sud, et d'où sortent çà et là divers rameaux; mais tandis que la roche est nue et blanche du côté du désert, les ondées et les rosées salines de la Méditerranée entretiennent sur les rampes occidentales une abondante verdure. La côte ou la bande étroite de plaine comprise entre la montagne et la mer disparaît presque au milieu, entre Tripoli et Tyr ; elle s'élargit au sud, au-dessous du Carmel, où commencent les terres basses autrefois occupées par les Philistins, avec leurs villes de Gaza, Ashdod et Ascalon. Cette section méridionale est aujourd'hui la plus désolée de toutes.

Partons d'Egypte par mer en longeant du sud au nord la côte de Syrie. La seule ville qui vaille la peine d'être citée dans les cent premiers milles est Jaffa. Insignifiante sous tous les autres rapports, c'est le débarcadère de Jérusalem, qui est à quarante milles dans l'intérieur. On y arrive en traversant la plaine brûlante où fleurissaient autrefois les roses de Saron et en franchissant ensuite des collines nues infestées de brigands, au pied desquelles est le village de Ramleh. A cent milles plus loin, le long de cette côte plate et monotone, nous doublons le promontoire du Carmel dont le sommet servit de théâtre à la mémorable lutte d'Elisée et des prêtres de Baal, en présence du roi d'Israël. Nous entrons dans la baie de Saint-Jean d'Acre et nous apercevons cette ville, objet de tant de siéges et si souvent témoin du succès des armes anglaises, depuis Richard Cœur de lion jusqu'à Sidney Smith et au commodore Napier. Derrière la baie s'ouvre, entre Acre et le Carmel, pour s'étendre à l'intérieur jusqu'aux hauteurs qui dominent Nazareth, la grande plaine d'Esdrelon où les Hébreux, les Philistins et les Egyptiens, les croisés et les Sarrasins, les Turcs et les Français se sont disputé tour à tour la possession de la Palestine. Continuant à remonter vers le nord, nous dépassons le rocher de Tyr et nous voyons des pêcheurs sécher leurs filets sur l'emplacement où s'élevait l'orgueilleuse cité qui défia les hordes de Nabuchodo-

nosor et arrêta presque le vainqueur de Darius. Puis se présente la ville de Sidon avec son cortége de riants jardins et de sentiers ombragés, vrai paradis de verdure, de parfums et de fleurs, tant que dure le printemps. Parmi les hauteurs voisines, à une distance de trois milles, est la colline de Djoun, où la nièce de Pitt[1] se bâtit une demeure et passa dans une solitude altière la dernière moitié de sa vie. C'est de là qu'elle partit pour son expédition aventureuse au désert et à la cité de Zénobie, inspirant aux Arabes tant d'enthousiasme et d'admiration, qu'ils la saluèrent reine de Palmyre. C'est là qu'elle brava jusqu'au bout le pouvoir de l'émir Béschir, roi sauvage des montagnes. C'est là encore que, lisant dans les astres et s'aidant de la chiromancie, elle prédit au poëte Lamartine qu'il gouvernerait un jour la France. Etrange prophétie, non moins étrangement réalisée quand le poëte-orateur maîtrisa quelques heures durant la tourbe révolutionnaire de Paris dans l'été de 1848.

Suivant toujours la côte vers le nord, nous voyons s'avancer dans la mer le contre-fort triangulaire qui porte Beyrout et qui descend en pente douce jusqu'au rivage. La vieille ville tranche par une teinte sombre sur les nouveaux faubourgs et des groupes de mûriers noirs s'élèvent entre les maisons. « Beyrout la belle ! » s'écriait le pauvre Warburton, et chacun répète cette formule d'admiration. C'est la ville la plus animée et la plus prospère de la Syrie, moitié orientale, moitié européenne. Ce ne sont que vapeurs qui arrivent ou qui partent ; les manufactures d'Europe et d'Amérique sont représentées dans ses bazars, et un étranger jouerait de malheur s'il ne trouvait pas à se faire entendre par quelque indigène. Le Liban apparaît dans toute sa gloire avec ses villages perchés comme des nids d'oiseaux sur ses pentes pittoresques, sillonné de frais vallons que distingue le feuillage vert grisâtre des bouquets d'oliviers. La montagne a des eaux vives et délicieuses, peu de terrain cultivable, mais tout ce terrain est fertile. Elle nourrit une race vigoureuse, farouche, industrieuse, qui s'est maintenue libre ou peu s'en faut au milieu des épouvantables invasions qui ont inondé la Syrie. A sept heures de marche au sud-ouest, en

[1] Lady Stanhope.

pleine montagne, dans le pays des Druses, est Dar-el-Kamar avec son palais ou plutôt avec sa citadelle de Béteddin d'où le vieil émir Beschir gouvernait au loin les environs avant d'être réduit à se réfugier à Malte pour avoir suivi en 1840 le drapeau d'Ibrahim-Pacha. Nous levons encore une fois l'ancre, et à quelques milles au nord de Beyrout nous dépassons l'embouchure du Nahr-el-Kelb (rivière du Chien), prétendue limite des Druses et des Maronites : on lit encore gravés sur des rochers les caractères cunéiformes qui rappellent les conquêtes de Nabuchodonosor dans ces parages. Passons encore Djébel, plus fameuse en Syrie pour son tabac que Latakié même ; nous voici en vue de cette dernière ville, construite sur un éperon des monts Ansayrii qui forment ici une pointe avancée et offrent du côté de la mer un aspect riche et pittoresque. Le fleuve Adonis, dont nous avons l'embouchure sous les yeux, nous rappelle le vieux culte syrien de la déesse de l'Amour qui a changé de forme, mais qui prévaut toujours, nous dit-on, chez la singulière secte ansayrienne dans ces mêmes monts. A quarante milles au nord de Beyrout, c'est-à-dire à deux journées de marche par terre (le trajet en vapeur est fort court), vient Tripoli, la seconde par ordre d'importance des villes maritimes de la Syrie. Les comptoirs des marchands forment un faubourg sur le rivage. Le corps de la ville est à deux milles dans l'intérieur, et il en coûte deux sous pour franchir cette distance sur un âne. La ville est traversée par le torrent de Kadesha. Des rigoles distribuent l'eau dans les jardins ou les vergers pleins d'ombre, parés de roses et de jasmins, chargés d'oranges, de grenades, de pêches et d'abricots, où les habitants vont passer la soirée. On voit les dames de Tripoli, qui n'ont point de rivales en Syrie pour la grâce et la beauté, souper en pique-nique sous l'ombrage parfumé, à deux pas de ces légers filets d'eau.

Nous approchons de la fin de notre navigation le long des côtes de la Syrie. La cime nuageuse du mont Cassius à 5,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, puis celle du mont Rhossius, nous annoncent la baie d'Antioche, spacieuse, bien abritée, à fond de sable, dont ces deux monts forment les extrémités ; nous apercevons la petite ville de Suediah (pauvre débris de l'ancienne Séleucie) dans une plaine étroite, près de l'embou-

chure de l'Oronte. Plus au nord, dans l'angle qui relie l'Asie-Mineure à la Syrie, est la baie de Scandroun ou d'Alexandrette, le meilleur abri et le meilleur mouillage de Syrie, mais bordée de marais pestilentiels. De là part une grande route qui pénètre dans l'intérieur et traverse la montagne au défilé de Beilan, fameux dans l'antiquité sous le nom de Portes de Syrie, et qui a vu passer tous les conquérants de l'Asie occidentale depuis Alexandre le Grand jusqu'à Ibrahim-Pacha. Mais ne poussons point vers le nord au delà de Suediah, aussi salubre que Scandroun l'est peu. La route offre bien moins de difficultés et deviendra sous peu la tête du chemin de fer de l'Euphrate. Remontant la vallée de l'Oronte, garnie de beaux chênes et d'autres essences forestières, embaumée par le myrte et le buis, où les cailloux et les quartiers de rocher roulent au hasard sur la route et dans le lit du fleuve, nous débouchons dans la plaine d'Antioche entourée d'une ceinture de collines. L'ancienne résidence royale des Séleucides, la grande cité qui contenait un demi-million d'âmes, est aujourd'hui une ruine qui emprunte toute sa splendeur aux beautés du paysage, à ses vergers de mûriers et de figuiers, aux hauts et souples peupliers qui ombragent le cours de l'Oronte. C'est par cette route qu'Alexandre poursuivit les troupes de Darius après leur désastre d'Issus. C'est ici que Zénobie opposa aux légions d'Aurélien une résistance aussi héroïque et vaine. Godefroi et Tancrède ont suivi ce chemin pour venir prendre Antioche avant d'oser marcher droit au sud vers la cité sainte. A quarante-deux milles à l'est, nous atteignons Alep, la seconde ville de la Syrie par sa population, où le fanatisme musulman fit, en 1850, un horrible massacre de chrétiens. Elle est, comme Antioche, sur la ligne directe de Suediah à l'Euphrate, et le jour viendra où elle sera tirée de son sommeil par le sifflet des locomotives et corrigée de son fanatisme par le contact des voyageurs européens.

Tournons droit au sud, le long de la route qui forme pour ainsi dire la ligne de démarcation entre la Syrie et le désert de l'est. Nous pénétrons dans un canton couvert de vestiges d'anciennes habitations. Le sol est un terrain riche, sans mélange de pierres, qui donne des preuves d'une merveilleuse fertilité toutes les fois que l'homme lui en fournit l'occasion. Nous tra-

versons Famia où les vétérans de l'armée d'Alexandre vinrent se reposer après avoir fourni leur carrière de victoires, et où les rois séleucides avaient établi le dépôt de remonte de leur cavalerie : 30,000 juments, 300 étalons, 500 éléphants trouvaient d'abondants pâturages dans les mêmes lieux qui ne sont plus que des marais nourrissant à grand'peine quelques buffles et quelques brebis. Puis nous retombons sur le cours de l'Oronte auprès de la ville d'Hamah, avec ses 4,000 habitants, dans une vallée étroite, sur les bords mêmes du fleuve. A trente milles plus loin, en le remontant, nous rencontrons Homs, l'Emèse des Grecs, ville autrefois très-forte et très-populeuse, aujourd'hui ruinée et réduite à 2,000 habitants. Nous n'avons point cessé depuis Alep de voyager dans une plaine plate, les cimes neigeuses du Liban étant visibles à l'ouest pendant la seconde moitié du trajet ; la population paraît surpasser par la taille et la vigueur celle du reste de la Syrie. Abandonnant Homs et les eaux azurées du lac de Kades qui reflètent les sommets des montagnes voisines, la grande route contourne la base orientale de l'Anti-Liban et descend vers l'oasis de Damas, capitale de la Syrie, égayée par ses amandiers et ses rosiers, et, pour parler le langage du pays, placée comme une perle au milieu de ses bocages d'un vert d'émeraude, de ses ruisseaux limpides, de son lac aux eaux fraîches, couleur bleu d'améthyste. « La seule vue de Damas, disait Buckle, déjà frappé d'une atteinte mortelle, me dédommage amplement de mes peines et de mes fatigues [1]. » Une ligne droite tirée à l'ouest de Damas par-dessus les montagnes atteindrait la côte à Saïda (Sidon) ; mais les chaînes jumelles du Liban et de l'Anti-Liban sont si escarpées, que si on projette jamais de réunir Damas à la mer par un chemin de fer, il faudra le faire courir au sud-ouest de la ville, lui faire contourner le versant oriental du mont Hermon, et de là piquer à l'ouest sur Tyr. Au sud de Damas s'étendent les plaines sauvages du Hauran, habitées par des tribus insoumises. Elles ont donné asile à une foule de Druses compromis dans les derniers massacres, et quand Ibrahim-Pacha s'avisa de vouloir les subjuguer,

[1] Buckle, historien philosophe de l'école de Gibbon et de Hume, paradoxal mais avec originalité, était venu trop tard en Orient chercher la santé. Il a laissé son grand ouvrage incomplet.

il y perdit 15,000 hommes de ses meilleures troupes. Détournons-nous de cette région inaccessible et avançons vers l'ouest d'une cinquantaine de milles. Voici les sources du Jourdain et les villes d'Hasbeiya et de Rasheiya (si cruellement éprouvées dans les massacres), au pied du mont Hermon. Nous descendons le Jourdain, nous entrons dans la Galilée, nous laissons derrière nous Naplouse avec sa population barbare et fanatique, et nous poussons encore plus avant dans les terres jusqu'à Jérusalem; au delà, sur tout le pourtour de la mer Morte jusqu'au désert d'Arabie, ce n'est plus qu'une solitude nue et rocheuse.

A longer ainsi par mer la côte occidentale et à redescendre par terre la frontière orientale de la Syrie, on rencontre sur son chemin presque toutes les villes et les localités remarquables de ce pays désolé. Il suffit, pour compléter le tableau, de mentionner encore la plaine de Bekaa ou Cœlésyrie des Grecs, située entre les deux chaînes parallèles, arrosée par le Léonte, à la source duquel s'élèvent les ruines grandioses de Balbek et la florissante ville maronite de Zahlé qui la domine du haut du versant oriental du Liban. Que ne peut-on oublier qu'aux ravages des siècles qui ont épuisé ce beau pays, se sont jointes si récemment de nouvelles scènes de carnage et de férocité!

Les massacres de 1860 ont excité dans toute l'Europe un vif sentiment de sympathie pour les populations mal gouvernées de la Syrie. Il y aurait pourtant injustice à imputer au gouvernement turc toutes les ruines qui existent. La décadence date des guerres impitoyables qui précédèrent et accompagnèrent le premier établissement des Seljoucides et des Ottomans. Les torts de l'administration turque actuelle en Syrie sont plutôt négatifs que positifs. La Turquie se meurt et, le voulût-elle, la force lui manque pour protéger efficacement la Syrie. Elle n'a point aidé la population à reprendre quelque énergie. Elle n'a point tendu la main à la Syrie pour la tirer de la prostration où ce beau pays languit depuis des siècles. Mais la Syrie n'en a pas moins de l'avenir et même un avenir brillant. Nous en parlons avec confiance, avec conviction. Le monde marche, la civilisation gagne; les forces et les richesses de l'Europe vont être attirées dans la région du Levant. La péninsule de Syrie redeviendra ce qu'elle était autrefois, la grande route du com-

merce entre l'Orient et l'Occident. Le chemin de fer remplacera sous peu la voie des caravanes. Le commerce des mondes de l'Inde et de l'Océanie refluera au moins en partie vers la Syrie, du golfe Persique au Levant. Dans ces temps de voyages rapides et de promptes communications, la ligne de l'Euphrate fera une concurrence redoutable à la route d'Egypte. Alep, Antioche, Suediah, Beyrout renaîtront à la vie ; et nous osons affirmer qu'avant la fin de la génération actuelle, la Syrie verra les murs de ses villes relevés, ses champs déserts rendus à la culture, sa population à la prospérité.

Elle est trop abattue pour opérer elle-même sa régénération, qui sera due à l'intervention forcée du dehors. Il faut à l'Angleterre une route courte, rapide et sûre vers l'Orient. L'Inde ne lui a jamais été aussi profitable qu'aujourd'hui. D'une simple province elle est devenue un vaste empire qui offre à la jeunesse anglaise de nobles débouchés et de nobles emplois, au commerce anglais un marché susceptible de s'étendre à l'infini, à l'industrie cotonnière, qui prime toutes les autres, une masse de terres propres à la culture de cette plante. Enfin c'est un double levier politique et commercial à l'aide duquel l'Angleterre peut agir sur les autres contrées de l'Orient. Mais plus un bien est précieux, plus on risque de le perdre. Les optimistes les plus exaltés ne sauraient se persuader que la révolte des cipayes est le seul grand péril auquel soit exposé l'empire des Indes. A mesure que les ressources du pays se développent, que les communications se multiplient, un esprit d'homogénéité tend à se propager dans la population indigène, à supprimer les causes actuelles de division, à créer une vaste nationalité qui voudra secouer le joug étranger de l'administration britannique. La Russie, qui s'approche, menace l'Inde d'une attaque extérieure. Aucun de ces deux dangers n'est imminent ; mais ils donnent tout deux du poids aux raisons commerciales qui obligent l'Angleterre à perfectionner et à faciliter ses communications avec l'Orient, surtout dans les conjonctures présentes où la question d'Orient peut reparaître d'un moment à l'autre.

Le canal de Suez est une magnifique entreprise, mais plutôt à l'adresse de la postérité qu'à la nôtre. Que si elle réussissait, on aurait un canal navigable unissant les mers de l'Inde à la

Méditerranée, un Bosphore égyptien accessible à des vaisseaux de 2,500 tonneaux portant toute leur charge et qui pourraient voguer d'un trait de Londres à Calcutta. Mais le projet est trop hasardeux et trop coûteux pour aboutir provisoirement à autre chose qu'à un échec. Le seul résultat direct est de remplir l'Egypte de Français, de leur donner une grande influence sur la population indigène, d'élever tout le long de l'Egypte, du côté de la Syrie, un fort retranchement composé d'un rempart et d'un large fossé plein d'eau, d'engager enfin le vice-roi vis-à-vis de la France dans des obligations dont il aura bien de la peine à se tirer. Le projet, fût-il plus praticable en réalité et moins suspect dans son origine, ne serait point encore à l'usage des spéculateurs anglais. Il est bon d'avoir deux cordes à son arc. Il existe déjà une bonne route vers l'Orient à travers l'Egypte ; et au lieu de dépenser ou de perdre son argent au canal de Suez, il vaudrait infiniment mieux pour l'Angleterre construire à travers la Syrie une seconde route plus courte vers le même but. Cette route ne coûterait pas le quart du devis du canal de Suez ; elle abrégerait la distance et servirait mieux la politique anglaise. D'abord l'Angleterre aurait deux routes au lieu d'une pour ses possessions d'Orient ; et cela diminuerait d'autant les fâcheuses conséquences d'un coup de main de la France sur l'Egypte, que la Russie pourrait bien s'aviser de favoriser, tout comme en 1853 elle offrait Candie à l'Angleterre pour acheter sa coopération. En second lieu, cela fortifierait l'influence britannique sur un des points stratégiques les plus importants du globe [1].

Le gouvernement anglais a depuis longtemps jeté les yeux sur l'Euphrate dans l'espérance de trouver là une bonne route vers ses possessions des Indes. Quant à la navigabilité de l'Euphrate dans les temps anciens et même à des époques relativement modernes, les preuves surabondent ; et le colonel Chesney, envoyé en mission en 1830, déclara, après une exploration minutieuse, qu'il était possible de remettre les choses en état. Son opinion a été pleinement confirmée par les explo-

[1] Nous avons ici l'appréciation du canal de l'isthme de Suez au point de vue anglais. Les obstacles suscités à M. de Lesseps par lord Palmerston disent assez que le projet n'est ni si peu praticable ni renvoyé à un si lointain avenir. *(Note de la Rédaction.)*

rateurs qui lui ont succédé. Nous distinguons parmi eux les capitaines Charlewood et Campbell. Le premier proclame sa conviction, « que la navigation de l'Euphrate depuis Jaber (c'est le point le plus rapproché de la Méditerranée) jusqu'au golfe Persique ne présente aucun obstacle d'un bout à l'autre de l'année. » Le second s'exprime en ces termes : « Il est hors de doute que la ligne est praticable. J'ai remonté l'Euphrate en 1840 sur les mêmes bateaux qui font aujourd'hui le service de l'Indus. Il y a toujours un volume d'eau suffisant sans aucun des dangers qu'on court sur le Danube aux Portes de fer ; par conséquent point d'obstacles sérieux et bien moins encore d'obstacles insurmontables. Où donc, ajoute-t-il, est la difficulté de se procurer des bateaux capables de fournir une vitesse de douze à treize nœuds sans tirer plus de deux pieds d'eau? On en voit tous les jours sur la Tamise et voilà de quoi sillonner l'Euphrate d'un bout à l'autre. » En fait, le constructeur, M. Laird, s'était offert à fournir pour la navigation de l'Euphrate des vapeurs qui ne tireraient que deux pieds d'eau, capables de porter beaucoup de marchandises et beaucoup de passagers, avec une vitesse de douze nœuds à l'heure à charge pleine.

Il y a six ans que le projet d'une route de terre à travers la Syrie a reçu la dernière main par un examen minutieux du pays compris entre la Méditerranée et l'Euphrate. Il a été démontré qu'il est aisé d'établir une voie ferrée entre les deux points. On a trouvé un excellent port sur le prolongement sud de la baie d'Antioche. De ce port la voie ferrée se dirigerait, par Antioche et Alep, vers le château de Jaber sur l'Euphrate. Le gouvernement turc voulait se charger des frais de la construction du port estimés à 250,000 ou 300,000 livres sterling; il s'engageait même à exécuter les travaux sous la direction d'ingénieurs anglais et à les faire marcher de front avec ceux du chemin de fer. Le devis total de la ligne de la Méditerranée à l'Euphrate restait au-dessous d'un million et demi sterling. Une ligne télégraphique devait accompagner la voie ferrée, descendre jusqu'à Kurnah, à l'embouchure de l'Euphrate, se rattacher au câble sous-marin qui traverserait les bas-fonds du golfe Persique et la mer des Indes, et aboutir ainsi à Kurrachee, à l'embouchure de l'Indus.

Des difficultés politiques ont suspendu jusqu'ici l'exécution de ce plan, qui n'en sera pas moins réalisé tôt ou tard. Tout était arrangé avec le gouvernement turc; nous avons même sujet de croire que la Compagnie anglaise avait obtenu un firman, quand la vive opposition de la France réduisit la Porte à retirer ou du moins à différer l'autorisation de commencer les travaux. Le gouvernement français prévoyait que l'exécution de ce plan deviendrait fatale à son projet favori du canal de Suez; qu'en outre les Anglais y gagneraient en Syrie une position aussi formidable que celle que le canal pourrait donner à la France en Egypte. Il se peut que la guerre éclate en Orient avant que le plan soit repris ; mais la guerre ne fera que prouver avec plus de force la nécessité absolue de cette route. A l'heure qu'il est, toutes les marchandises d'Europe qui pénètrent dans l'Asie centrale sont transportées par une misérable route de caravane, qui part de Trébizonde sur la mer Noire, gagne par Erzeroum les montagnes de l'Arménie, et débouche en Perse par l'angle nord-ouest, à Tabriz. Il serait superflu de s'étendre sur les avantages de la route de Syrie, car il saute aux yeux que, par l'ouverture de cette voie de la vallée de l'Euphrate, les marchandises des entrepôts de la Méditerranée parviendraient au cœur de la Perse dans le même temps qu'il faut pour les transporter à Trébizonde. Voici le point sur lequel nous désirons appeler spécialement l'attention : c'est que la route des caravanes, de Trébizonde en Perse, passe fort près des frontières de la Russie. Encore un pas vers le sud et la voilà maîtresse de la grande artère de l'Asie centrale. Un pareil événement aurait pour l'Angleterre des conséquences commerciales très-graves. L'histoire moderne des provinces transcaucasiennes démontre que la Russie ne s'empare d'aucun territoire sans y introduire aussitôt des tarifs prohibitifs contre les marchandises étrangères. Elle ne souffre plus que l'on consomme d'autres produits que les siens. Outre qu'elle retire de cette manœuvre des profits pécuniaires, elle connaît et apprécie l'influence que donne le commerce. Agissant en vertu de ce principe, elle s'est longtemps efforcée, et non sans succès, de s'emparer du commerce de l'Asie centrale. Qu'elle commande un jour (et ce jour n'est pas éloigné) la route des caravanes par Tabriz, elle s'empressera certai-

nement de mettre obstacle au transit des marchandises européennes, et surtout des marchandises de l'Angleterre, sa rivale en Orient.

Les constitutions européennes ne s'accommodent point du séjour de l'Egypte, mais le climat de la Syrie est aussi favorable qu'on peut le désirer. Les brises de mer tempèrent la chaleur dans les ports, et le voisinage des montagnes permet à tous les colons européens de Beyrout ou de Tripoli de changer non-seulement d'air, mais de climat, en deux heures. On trouve à volonté sur les gradins inférieurs du Liban un printemps perpétuel. M. Wortabet, né et élevé en Syrie, trop enthousiaste peut-être dans ses prévisions, mais parfaitement digne de foi, quand il rapporte et constate des faits, décrit ainsi les agréments et les avantages positifs d'un séjour dans son pays :

« Le climat est sain, et, à part les marais d'Alexandrette ou les plaines chaudes de l'intérieur, il n'y règne point de maladies spéciales. Le mont Liban est extrêmement salubre. Etes-vous en quête d'une atmosphère fraîche et fortifiante? Allez la demander au Liban. Partout une grandeur romantique et une beauté sauvage, de riants vallons et des ruisseaux murmurants, des vignobles et des bosquets de mûriers, de figuiers et de pins... à l'horizon, le mouvement des flots de la Méditerranée... Le temps n'est pas loin où les bains à la mode seront ceux du Liban. On y viendra de l'Inde et de l'Angleterre. C'est dans ces montagnes que des amis se retrouveront après une longue séparation ; que la mère serrera sur son cœur le fils dont elle regrettait l'absence ; que se renoueront les camaraderies civiles et militaires, sujettes à tant de ruptures [1]. »

Et ailleurs :

« La première qualité de mouton ou de bœuf se vend à peu près trois deniers anglais la livre. Les légumes et les fruits abondent. En supposant que vous ne jardiniez pas vous-même, votre provision journalière ne vous coûtera pas plus d'un ou deux pence. Vous aurez pour la même somme votre suffisance de lait frais tous les jours. Les poulets se vendent depuis un demi-shilling jusqu'à un shilling la paire ; les dindons, les oies et les

[1] T. I, p. 134-6.

canards ne sont pas plus chers à proportion. Le seul désagrément du Liban est la méchante condition des maisons ; mais le mal n'est pas sans remède, car il y a quantité de maçons tout prêts à les réparer pour vous ou à vous en bâtir bien vite une nouvelle [1].

« Le chasseur n'a point de permis à demander, et je lui garantis que le gibier n'est pas rare dans la montagne. On rencontre à l'occasion des troupeaux de daims, et le sanglier prend ses ébats dans les fourrés, les bois et les recoins marécageux [2]. On ne compte pas les pigeons et les perdrix [3]. »

La soie et le vin sont les principales productions du Liban. On peut trouver singulier que l'éducation paisible du ver à soie constitue l'occupation par excellence d'une race guerrière ; mais c'est depuis un temps immémorial que la soie est la plus grande ressource du montagnard de la Syrie. Il y a bien une dizaine de siècles que la soie du Liban est fameuse sur les marchés de l'Orient pour sa belle couleur jaune et la finesse de son brin. Dans ces dernières années, Anglais et Français sont venus fonder à l'envi des manufactures de soierie, et cette intervention des capitaux et de l'initiative de l'Europe, si profitable à la basse classe indigène, est en bonne voie de progrès. Comme Beyrout est le premier port de la Syrie, c'est dans les environs qu'on a surtout monté ces usines. M. Wortabet s'exprime ainsi en décrivant une promenade à cheval sur les hauteurs qui dominent Beyrout :

« La route monte entre des vergers de mûriers dont les feuilles servent à la nourriture des vers à soie... C'est un plaisir d'entendre, un soir d'été, les gens du pays chanter dans l'atelier, où ils plongent les cocons dans l'eau bouillante pour dévider ensuite la soie. Ces ateliers (helalés) sont nombreux dans les jardins qui entourent Beyrout, et le voyageur fera bien d'en visiter un, ainsi qu'une magnanerie en activité. On en rencontre à chaque pas dans la saison, c'est-à-dire au printemps. Les indigènes envoyaient autrefois leur soie en Europe à l'état brut, mais ils se sont depuis avisés du profit qu'il y avait pour eux à

[1] T. I, p. 135.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 234.

la travailler eux-mêmes. Aussi trouve-t-on aujourd'hui dans le voisinage de Beyrout, dans le Liban et sur d'autres points de la Syrie, des manufactures *ad hoc*[1]. »

Les vignobles du Liban sont très-productifs. Les raisins entrent pour une part notable dans l'alimentation du paysan et donnent de bon, parfois d'excellent vin. Le bien qu'en dit M. Wortabet est pleinement confirmé par le témoignage des autres voyageurs.

« Les vignobles, dit-il, qui s'élèvent de terrasse en terrasse presque jusqu'au sommet du Liban, abondent en raisins exquis de plusieurs espèces. L'une a des grains gros comme des noix ; l'autre est remarquable par la longueur de la grappe ; une troisième est petite et ronde. Les meilleurs raisins des serres anglaises ne supportent pas la comparaison avec ceux de la Syrie. La quantité récoltée est prodigieuse. Si les Syriens s'entendaient à fabriquer le vin, la Syrie deviendrait bientôt la halle aux vins du monde. Les indigènes font sécher par le procédé suivant leur excédant de raisins frais. Les grappes cueillies en septembre sont lavées dans une dissolution d'eau de lessive et d'huile, puis étalées sur des paillassons et exposées une quinzaine de jours au grand soleil, sauf à les arroser une ou deux fois à quelques jours de distance avec le même mélange. Puis on les ramasse, on les met dans des sacs de crin, et ils passent dans le commerce. On en convertit encore une certaine quantisé en une sorte de pains appelés *dibs*, faits comme les pains de sucre. Le rebut donne du vin et de l'arrak. On ne fabrique d'ailleurs dans le pays qu'une seule espèce de vin, connu sous le nom de vin du Liban ou *vin d'Oro*. Il est léger, mais capiteux, quoi qu'on en ait dit. L'arrak, ou spiritueux tiré du jus du raisin, se sert chez les indigènes dans les visites de cérémonie ou dans les fêtes ; on le fait circuler dans de petites coupes on *finjars*. Il y entre de la graine de chanvre... Les Syriens ne sont point du tout adonnés aux liqueurs fortes ; l'ivrognerie est à peu près inconnue dans le pays[2]. »

L'excellent climat et les magnifiques ressources naturelles de

[1] T. I, p. 68, 69.
[2] T. I, p. 130-2.

la Syrie peuvent bien la recommander aux touristes et à quelques colons aventureux ; mais il n'y aurait pas là de quoi régénérer le pays, si ces circonstances favorables n'empruntaient une nouvelle force à des influences bien plus puissantes. C'est à sa position géographique que la Syrie devra sa renaissance. Elle lui a dû ses malheurs pendant douze siècles que ses plaines ont servi de théâtre aux guerres de l'Orient, et nous ne prétendons point que ses mauvais jours soient tout à fait passés. Mais tôt ou tard sa destinée changera, et les immenses avantages qu'elle retirera dès lors de sa position la dédommageront de ses anciennes souffrances. Les voies ferrées et la navigation à vapeur diminuent tellement les distances, que les extrémités mêmes de la terre sont rapprochées. Et la région comprise entre la Méditerranée, la mer Rouge et le golfe Persique, l'*umbilicus terræ*, le vrai centre de l'ancien monde, accessible par mer de trois côtés, deviendra le rendez-vous, l'entrepôt des nations. Ce sera le grand passage du globe, aussi au-dessus de l'isthme de Darien que l'ancien monde surpasse le nouveau en importance, en étendue et en population. Nous assisterons alors à la résurrection de la Mésopotamie ; et les vallées aujourd'hui désertes du Tigre et de l'Euphrate, siége des antiques empires de Ninive et de Babylone, verront reparaître une civilisation florissante.

L'histoire atteste que le bassin de l'Euphrate est une des plus belles et des plus riches régions du monde et il y aurait pour toute l'Europe un profit immédiat à lui rendre sa fertilité. Quel est le grand fait commercial du siècle dans les diverses contrées de l'Europe ? Nest-ce point que la consommation dépasse la production et que le sol ne suffit plus à nos besoins ? Quant à augmenter rapidement et dans des proportions illimitées l'outillage nécessaire pour manufacturer le calicot, moudre le blé, raffiner le sucre, nous sommes prêts ; mais le grand problème du jour est de savoir où se procurer les matières premières en quantité suffisante. Les Chambres de commerce parlent d'envahir les déserts de l'Afrique centrale pour découvrir un nouveau pays à coton ; et pour les céréales, la plus grande partie de l'Europe a déjà cessé de se suffire. Sans l'Egypte, sans la Russie et l'Amérique du Nord, les pays les plus avancés de l'Europe ne pourraient plus exister, et la civilisation mourrait de faim dans ses

plus grands centres. A cause de l'accroissement de la population et de l'attraction qui détourne les bras de l'agriculture vers l'industrie, l'Europe devient de plus en plus impuissante à sustenter sa population. Il faut qu'elle remette de nouvelles régions en culture pour en tirer les approvisionnements nécessaires. Entre toutes ces régions, la Mésopotamie vient en première ligne. Les plaines du désert actuel ont servi d'assiette à deux des plus grandes capitales du monde, et je doute qu'il y ait jamais eu dans aucun pays une population plus compacte que celle de leur enceinte et de leur banlieue. Le sol tout entier n'est qu'un terrain d'alluvion de la plus riche espèce, qui s'étend à des centaines de milles sans offrir une seule pierre à la surface. Il est en friche depuis des siècles; les dernières couches mêmes, renouvelées ou formées par les dépôts des inondations annuelles, n'ont jamais été cultivées. Un peu d'ordre et d'initiative, et le pays redeviendra ce qu'il était, — un jardin. Nous voyons les merveilles que l'irrigation opère dans les plaines de l'Inde ; la Mésopotamie offre deux fois plus de facilités pour la construction des canaux et promet des récoltes deux fois plus abondantes que les districts les plus favorisés de l'Inde. Les lits du Tigre et de l'Euphrate sont si rapprochés, qu'à 250 milles au-dessus de leur confluent, à Bagdad, l'intervalle ne dépasse point 25 milles ; il serait très-facile de sillonner à très-bon marché de canaux et de rigoles les terrains intermédiaires qui sont plats, glaiseux, sans mélange de pierre ou de roc. Ces moyens de seconder l'agriculture étaient dans l'antiquité l'objet de l'attention la plus soutenue. « Le Tigre et l'Euphrate, dit M. Layard, étaient reliés par un système de canaux navigables digne de l'admiration des ingénieurs modernes. » On voit encore des restes de plusieurs belles lignes de canaux qu'on pourrait rétablir. Le pays a commencé par offrir le spectacle qu'il présente aujourd'hui. C'est l'art et l'industrie, c'est la main de l'homme qui a transformé la plaine déserte en un jardin, en conduisant sur le sol nu et altéré les eaux fertilisantes des rivières. Telle a été l'œuvre d'une période de barbarie, lorsque le monde était plus jeune de trois mille ans. Soyons persuadés que le siècle actuel ranimera ces vieilles provinces par les mêmes moyens. Il y ajoutera un service de vapeurs sur les fleuves,

dont les bords seront d'ailleurs ébranlés par le roulement des locomotives et dominés par les lignes aériennes du télégraphe.

On éprouve une émotion singulière à se sentir à la veille d'événements qui vont marquer une évolution dans l'histoire du monde. On s'étonne de voir le cours de la civilisation, arrivé aux limites de l'Europe, revenir sur ses pas comme pour aller raviver les sources d'où il est sorti à l'origine. La vie qui renaît dans de vastes territoires où les derniers empires étaient morts depuis longtemps; le commerce revenant à ses anciennes routes, la population à ses anciennes demeures, quel spectacle saisissant! Et peut-être s'y mêle-t-il un peu de mélancolie quand on réfléchit que ces grands changements doivent être précédés ou accompagnés par la chute complète d'une race qui a compté parmi les plus vigoureuses de l'ère moderne. Sous la pression combinée des armes et du commerce, les Turcs perdront leur suprématie en Syrie et le pays reviendra par degrés à son ancienne religion. Le berceau du christianisme redeviendra son foyer. Les églises d'Asie relèveront la tête. La Syrie sera prospère et chrétienne. Quand on peut regarder de pareilles transformations comme certaines et prochaines, pourquoi ne pas aller un peu plus loin? Osons concevoir pour un peuple dispersé les mêmes espérances que pour un pays ruiné.

Nous vivons dans un âge de merveilles. Le cours régulier des choses est à chaque instant interrompu par des faits extraordinaires dont nous cherchons en vain des exemples dans le passé. Il semble que la Providence, usant de son autorité sublime et souveraine, se complaise à introduire dans le grand drame de l'humanité une série de surprises. Acteurs dans ce drame, agents de cette Providence, nous assistons à des péripéties émouvantes et grandioses, que nous avons préparées à notre insu par notre aveugle et faible action. La philosophie de l'histoire a depuis longtemps découvert et étudié l'analogie qui existe entre la vie des nations et celle de l'individu; mais les événements qui caractérisent le siècle actuel, en nous forçant d'étendre cette analogie, nous mettent en présence d'une vérité qu'on n'avait jamais soupçonnée. Les traits constitutifs qu'on avait signalés dans la vie des nations étaient pour leur période de jeunesse l'impétuosité dans l'action et la prédominance de l'imagination

dans les croyances ; pour la période de l'âge mûr, la régularité dans la pratique du pouvoir et la solidité du jugement ; pour celle de la vieillesse, le calme dans l'indifférence et le goût des jouissances positives. Aujourd'hui, nous assistons à un spectacle nouveau qui suggère l'idée d'une nouvelle analogie. Des nations mortes depuis des générations ou des siècles secouent leur linceul et sortent de la tombe. Nous voilà obligés de réformer nos opinions et d'inscrire sur le tombeau des peuples, comme sur celui de l'individu, une seule et même devise : *Resurgam*[1].

Mille ans se sont écoulés depuis que les royaumes de l'Europe sont nés et sortis des ruines de l'empire romain. L'Europe a subi depuis lors bien des changements. Les limites des Etats se sont modifiées, à mesure que de nouvelles puissances paraissaient sur la scène, que d'anciennes puissances s'évanouissaient. Les royaumes de Grèce et d'Italie ont passé par une longue décadence de la décrépitude à la mort. La Pologne, politiquement gangrenée avant d'avoir pu mûrir, a totalement disparu de la carte de l'Europe. Et jamais encore on n'avait vu une nation éteinte renaître de ses cendres. Une horde tartare, qui avait conquis et gouverné la Russie encore au berceau, a disparu. Le flot de l'invasion maure s'est retiré sans retour de l'Espagne, qui n'a cessé de lutter jusqu'à sa délivrance. Mais encore une fois, jamais l'histoire n'avait enregistré la résurrection d'un peuple mort de vieille date. La découverte de ce nouveau fait était réservée à la génération actuelle. Le mouvement a commencé par la nation la plus anciennement malade et d'une maladie en apparence incurable. Il y a quarante ans, la Grèce, dont le cœur avait cessé de battre durant près de vingt siècles, se sentit tout à coup ranimée ; et le réveil fut si brusque, que le poëte qui avait pleuré dans ses plus beaux vers cette chute irréparable, se mêla lui-même à la guerre d'émancipation. Trente ans plus tard, l'Italie, qui n'était plus en Europe « qu'une expression géographique, » se souleva à son tour et dès ce premier essor rétablit une république romaine en déployant au Capitole le pavillon national derrière l'épée de Garibaldi. Si la résurrection de l'Italie s'est plus fait attendre que celle de la Grèce, le succès est aussi

[1] Je ressusciterai.

plus complet. Des Alpes à Palerme, il n'y a plus qu'une nation italienne et la simple « expression géographique » s'est transformée en un royaume d'Italie officiellement reconnu. La Pologne même, la dernière tombée, mais non la moins glorieuse des trois puissances déchues de l'Europe, éprouve, à l'heure qu'il est, les douleurs d'un nouvel enfantement.

Si le seizième siècle a été l'ère de la réformation, l'Europe réformant alors simultanément ses croyances et ses opinions, le dix-neuvième siècle pourrait bien être l'ère des résurrections; la Providence replace les nationalités sur leurs bases. A une pareille époque, il est certainement permis d'appeler l'attention sur un peuple dispersé qui a perdu son royaume, mais qui a toujours conservé sa nationalité. Quand nous discutons avec un vif intérêt les questions relatives à la nationalité de l'Italie, de la Hongrie, de la Pologne, à celle du Holstein et des îles Ioniennes, quand nous leur accordons un avenir, quand nous disons fort haut que toute puissance qui les aidera à reconquérir avec la liberté une existence nationale, en sera grandement et matériellement récompensée, — comment pourrions-nous oublier qu'il existe une autre nationalité, bien plus antique et bien plus digne de mémoire, appelée au même titre à reprendre sa place au soleil?

Nous ne voulons n'envisager les choses qu'au seul point de vue politique. Nous sommes de notre siècle. En étudiant le cours des événements et l'esprit du temps, nous sommes surtout frappés de deux idées. La première, c'est qu'il serait étrange, étrange jusqu'à l'absurde, que, dans ce mouvement universel des nationalités qui réussissent à se reformer, la plus remarquable et la plus indomptable de toutes dût rester immobile ou impuissante, d'autant plus qu'elle n'a point de rivale en possession de son ancienne patrie. La seconde, c'est que la région comprise entre l'Euphrate et le Levant est la première au monde à ne pouvoir manquer de redevenir sous peu d'années vivante et importante. Que le lecteur réfléchisse, si tant est que la réflexion soit nécessaire ici, et pour peu qu'il nous accorde ces simples prémisses, il en découvrira bientôt la portée.

Les Juifs sont par excellence le type d'une nationalité vivace. Ils présentent au début même de leur carrière ce trait caracté-

ristique. Sans pays à eux, sujets d'un gouvernement étranger, plongés, étouffés au milieu d'une population plus nombreuse et plus avancée qu'eux en civilisation, il semble que leur nationalité doive se perdre et se fondre dans celle des Egyptiens, qu'ils n'aient aucune chance d'aller constituer ailleurs, en s'échappant de la vallée du Nil, un peuple indépendant. Ils donnent un démenti à toutes les probabilités, et ce démenti dure encore. Sans cesse menacés d'être anéantis, ils se montrent immortels. Persécutés, exilés, proscrits, ils ont vécu en traversant toutes les oppressions, et en lassant pour ainsi dire toute opposition. Race de toutes la plus antique, qui s'est multipliée à l'ombre des pyramides naissantes, qui florissait sous ses rois parmi les collines de la Judée avant la fondation de Rome, tandis que la Grèce au berceau bégayait encore la langue immortalisée par ses fils, nous la retrouvons vivante parmi nous, ennoblie par la fortune princière et fabuleuse de ses banquiers, qui tiennent dans leurs mains, comme des souverains, les cordons de la paix et de la guerre, et fournissant à l'Europe des hommes d'Etat, des financiers aussi bien que des philosophes et des savants du premier ordre [1], pendant que la nation entière, à force d'activité, pénètre dans tous les pays, prospère sous tous les gouvernements, exerce sur la marche du commerce et de la politique une influence qui n'a jamais appartenu au même degré à un si petit nombre.

Faut-il ajouter que leur religion, la plus ancienne du monde, est un aimant qui ne cesse de les attirer vers leur ancienne patrie. C'est pour eux surtout que Jérusalem est la cité sainte ; et il semble que la Palestine leur revienne de droit, comme la terre donnée par Dieu à leurs pères. Le pays est là, sans maitres, presque sans population. Point de pouvoir vigoureux pour en exclure, point de race qui y ait supplanté les anciens propriétaires du sol. La Palestine n'a jamais été plus déserte, plus inculte, plus en mal du travail de l'homme. Arabes, Mongols et Turcs l'ont désolée tour à tour. Aujourd'hui les Turcs sont bien bas. Leur gouvernement est tombé en anarchie, et les pillards

[1] Des Salvador, des Franck, des d'Eichthal, etc., aussi bien que des Rothschild, des Péreire, etc.

de Naplouse, les Bédouins du désert, achèvent de la dévaster pendant cet interrègne, en attendant qu'un pouvoir nouveau entre en scène. La Palestine est à vendre ou à louer. Montefiore a, dit-on, offert de prendre hypothèque sur les revenus de l'opération et d'avancer sur ce gage de l'argent à la Porte. La France en convoite la possession ou à tout le moins la suzeraineté.

N'y a-t-il donc point d'autre destinée pour la Palestine que de rester un désert ou de devenir la proie de l'ambition d'une puissance étrangère? Selon nous, la Syrie va être dans un avenir prochain l'entrepôt de l'Orient et de l'Occident. Sur l'Euphrate comme le long de la côte les vieilles cités renaîtront, et il s'en élèvera de nouvelles; le pays reprendra sur une plus vaste échelle sa grandeur et sa splendeur d'autrefois, et la locomotive volera sur le parcours des caravanes. La Syrie sera le vrai foyer du commerce. Et qui sont les premiers commerçants du monde? Une fois ce changement réalisé, où les Juifs trouveraient-ils un champ plus favorable pour déployer leur énergie et leurs facultés? Le pays manque de capitaux et de population. Ils peuvent lui donner l'un et l'autre. L'Angleterre a un intérêt tout spécial à favoriser cette restauration. La Russie couve la Syrie des yeux et voudrait avoir à Jérusalem un patriarche suprême du rit grec. Sous les Bonaparte comme sous les Bourbons, la France vise à s'emparer de la suzeraineté de la Palestine et à installer un archevêque latin, ou le pape même... ou mieux encore un pape à elle, sur la montagne de Sion. L'Angleterre perdrait trop à laisser tomber la Syrie aux mains d'une de ses deux grandes rivales. Son empire, qui s'étend depuis le Canada à l'ouest jusqu'à Calcutta et à l'Australie au sud-est, serait coupé en deux. Elle n'ambitionne point de nouvelles acquisitions territoriales, mais elle s'oppose aux empiétements d'autrui. Elle prétend réserver et conserver la Syrie à des Syriens. N'y eût-il que la politique en jeu, elle est tenue de favoriser la nationalité des Juifs et de les aider à rentrer, à la première occasion, en possession de leur ancien pays pour le rajeunir. Rome les persécute. Ils ne sont nulle part plus opprimés et plus méprisés que dans l'infâme Ghetto de la ville éternelle. La Russie grecque et orthodoxe ne leur est pas plus indulgente. En Angleterre, au contraire, l'Eglise ne les rebute point, et ils y jouissent de tous les

droits de cité. L'Angleterre est d'ailleurs la grande puissance commerciale et maritime du monde. C'est à elle que revient naturellement le devoir de protéger l'établissement des Juifs en Syrie. C'est aussi son intérêt. La nationalité juive existe ; le souffle est là, il est le même depuis trois mille ans, et il ne faut qu'un peu de terre pour donner à l'édifice une forme matérielle. A une nation il faut un pays. Est-ce que la Syrie ne les attend point ? Ils l'ont conquise autrefois à main armée avec le courage de l'enthousiasme. Pourquoi n'y retourneraient-ils point bientôt, comme les pionniers de la civilisation, pour rendre au sol sa fécondité et pour servir d'agents actifs à un commerce qui reliera l'Orient et l'Occident dans la langue de terre située entre l'Euphrate et le Levant ? Même pays, même peuple, même transit que dans l'antiquité ! Nous assistons de nos jours à d'étonnants spectacles. Pourquoi ce réveil ne figurerait-il point parmi les signes les plus curieux de notre période de résurrection ?

(*North-British Review.*)

P. S. L'auteur de l'article qui précède nous semble avoir égaré sa conclusion dans une hypothèse plus poétique que réalisable. La politique britannique ne se laissera pas détourner de son but par de pareilles digressions. Si l'on veut connaître toute la pensée de cette politique relativement à la question d'Orient, il faut lire la discussion qui eut lieu le 29 mai dernier à la Chambre des communes. M. Gregory appela l'attention du Parlement et du cabinet sur la condition morale et matérielle de la Turquie. Selon lui, l'Angleterre et la France avaient vain ementretardé par la guerre de Crimée l'heure fatale où le sultan doit réaliser lui-même la chute de son empire, et où sa succession ouverte provoquera les querelles du partage. La Turquie doit périr, soit par la guerre étrangère, soit par la guerre civile, soit par la banqueroute, chacune de ces causes de ruine suffisant pour l'anéantir, et à plus forte raison si elles se combinent toutes les trois. M. Layard, sous-secrétaire d'Etat, essaya de se mettre d'accord avec lui-même, obligé de défendre officiellement le même empire dont il avait autrefois proclamé, plus haut que personne, l'existence factice, et qui n'a plus de raison d'être que sa faiblesse même. M. Cobden constata non-seulement la mau-

vaise administration des finances turques, mais encore la rapide diminution numérique de l'élément musulman en présence de l'accroissement presque aussi rapide de l'élément chrétien. M. Gladstone, le chancelier de l'Echiquier, résumant le débat en l'absence de lord Palmerston, ne dissimula aucun des griefs reprochés au gouvernement turc; avec la même franchise, il ne craignit pas de convenir que la conclusion logique des discours entendus serait le changement complet de la politique anglaise à l'égard de cet empire, dont l'Angleterre protégeait l'intégrité *per fas et nefas*. Mais, dit-il, quel est celui d'entre nous qui serait prêt à encourager une croisade, soit au nom de la politique, soit au nom de la religion? Après avoir dit que le maintien de l'empire ottoman en Europe est en contradiction avec toutes les idées de la civilisation moderne, qui oserait prétendre que son renversement ne serait pas suivi de dangers plus imminents que ceux que nous parvenons du moins à éluder ou à reculer?

L'Angleterre élude, en effet, de prendre une détermination relative à l'empire ottoman : sa politique turque est de la politique expectante. C'est la politique de son gouvernement, comme celle de ses journaux; une politique changeant souvent de langage, quelquefois sévère et même outrageante pour son protégé musulman, puis revendiquant les droits de la justice, de l'humanité, exprimant les plus ardentes sympathies pour les chrétiens et pour les juifs d'Orient, pour les Grecs et pour les Serviens, mais arrivant toujours à la conclusion unique, celle de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman contre les Grecs, les Serviens, les Russes, et même contre ses créanciers, les capitalistes anglais!

Le grand organe du bon sens anglais, qui est aussi l'écho des contradictions anglaises, le *Times*, cherche quelquefois à expliquer ces contradictions, et, après avoir contribué largement pour sa part à entretenir l'opinion dans ses incertitudes, il semble enfin vouloir les fixer en nous prédisant un prochain dénoûment. « Le calme présent ne saurait être de longue durée, nous disait-il le 6 avril dernier, de nombreuses indications en témoignent. Tout notre sang, tout notre or, toute notre diplomatie n'ont pu résoudre cet éternel problème de la question d'Orient : déjouant le courage de nos soldats, la prévoyance de nos hommes d'Etat, la dex-

térité de nos diplomates, elle revient toujours et sans cesse plus embrouillée, plus menaçante, demandant une solution qu'elle n'obtiendra jamais, faisant naître des espérances qu'elle ne réalisera pas. » Justifiant d'avance le discours de M. Gregory, le *Times*, qui avait d'abord salué l'avénement du sultan régnant comme une chance de réforme, disait déjà, au 6 avril dernier, que, de toutes les qualités dont on avait fait crédit à Sa Hautesse, elle n'avait plus guère, pour se recommander aux sympathies britanniques, que son talent d'habile sportsman! — Après avoir vanté deux fois l'emprunt turc à ses lecteurs de la Cité, le *Times* déclarait s'être trompé en représentant la Turquie comme un admirable terrain de placement pour les capitaux. Après avoir concouru à faire descendre « Jupiter en une pluie d'or » à Constantinople, il n'hésitait pas à reconnaître que cette pluie d'or avait été absorbée comme par le sable d'Arabie. Les emprunts, si facilement accordés au crédit turc, ont ajouté, disait-il, un nouveau trait au caractère turc. Les Turcs avaient toujours aimé l'argent, mais autrefois du moins ils conquéraient par la guerre ce nerf de la guerre, « ils ont appris le secret de s'en procurer avec du papier. Le sultan personnellement a cru avoir trouvé la pierre philosophale, en obtenant une première fois *du crédit* sur le marché de l'agio de Londres, et le voilà qu'il rêve la restauration de la grandeur ottomane : il veut avoir une armée, une flotte, il commande des vaisseaux à vapeur dans les chantiers de la Tamise. Capitalistes, défiez-vous. Car, si décidément le sultan se croit fort, il ne tardera pas à se brouiller avec ses premiers créanciers, et peut-être même avec le pacha d'Egypte qu'il vient de visiter en suzerain familier, et avec l'arrière-pensée de confisquer l'isthme de Suez au risque de se faire une mauvaise querelle avec la France ou avec l'Angleterre. »

Le gouvernement anglais espère avoir substitué son influence à celle de la Russie pour obtenir des garanties et même des priviléges aux sujets chrétiens du sultan. M. Layard se fait caution des bonnes intentions des Turcs. Il invoque en leur faveur leur plus grande tolérance pour les chrétiens ; mais il est impossible que chrétiens et Turcs vivent longtemps en paix. En dépit de l'intervention active des consuls et vice-consuls européens, les chrétiens sont toujours les vaincus et

les opprimés, les Turcs les vainqueurs et les oppresseurs. Plus l'intervention européenne sera pressante, plus elle prouvera qu'elle est nécessaire, qu'il y a dans l'empire turc deux peuples et deux lois : « impossibilité d'une justice égale ou d'une égalité sociale, » — quelque chose comme la démarcation entre les noirs et les blancs en Amérique, avec cette différence que les noirs des Etats du Sud sont à peu près résignés à leur condition inférieure, tandis que les chrétiens d'Orient se sentent supérieurs aux musulmans par l'intelligence comme par le nombre. Ecoutons M. Cobden :

« La Turquie en Europe, en y comprenant les Principautés danubiennes, la Valachie, la Moldavie et la Servie, a une population de 15 millions environ, dont trois ou quatre millions sont mahométans et le reste chrétiens. Si vous en retranchez les Principautés danubiennes, vous avez une population de 5,500,000 âmes, dont trois chrétiens contre un mahométan. Or, votre politique étrangère doit-elle consulter les intérêts de la minorité musulmane plutôt que les intérêts de la majorité chrétienne? Voilà réellement la question. Le noble lord à la tête du cabinet (lord Palmerston) est peut-être le seul homme d'Etat européen qui n'hésiterait pas à me répondre Oui ; parce qu'il est le seul qui croie au Grand Turc comme puissance permanente en Europe ! »

De tous les membres de la Chambre des communes qui prirent part à la discussion du 29 mai dernier, M. Cobden est le seul qui ait critiqué dans toutes ses conséquences la politique turque de lord Palmerston. Mais cette politique *turque* est provisoirement la politique anglaise en Orient, qui exerce sur l'intégrité de l'empire du sultan la surveillance jalouse des eunuques du sérail sur la chasteté des odalisques. Aussi, quoique applaudi, c'est justement après le discours de M. Cobden que M. Gregory a retiré la motion par laquelle il demandait une politique nouvelle.

(*Revue Britannique.*)

PENSEES.

—

* Tandis que l'esprit s'abandonne aux erreurs du sophisme ou que le cœur se laisse prendre aux piéges des passions, la conscience dort comme dormait Adam pendant que sa compagne écoutait la voix du tentateur, puis elle s'épouvante et gémit comme Adam à son réveil; mais, comme lui encore, elle finit souvent par céder et prend sa part du fruit défendu.

* On parle du sommeil du juste... ce serait bien, si l'injuste le laissait dormir.

* La jeunesse ne redoute rien parce qu'elle ne doute de rien.

* Il y a, entre l'espérance et la résignation, la même différence qu'entre un flatteur et un ami.

* C'est ordinairement la curiosité seule qui s'empare des trésors que l'histoire amasse pour la raison.

* La patrie d'un homme est le pays qu'il juge le plus aveuglément ou le plus en connaissance de cause : aussi est-ce le pays pour lequel on a les plus folles adorations ou le plus parfait mépris.

* Si, à l'aspect de tout ce qui se passe dans le monde, le rire arrête et remplace les larmes, c'est que l'esprit a triomphé du cœur.

* En parlant de l'avenir, on peut dire tout ce qu'on rêve; mais, en parlant du passé, il ne faut dire que ce qu'on sait : aussi les prophètes sont-ils plus nombreux que les historiens.

* Au lieu d'instruire le jeune homme et de consoler le vieillard, le spectacle des ruines ne fait qu'amuser le premier et affliger le second.

* Est-il vrai que les journaux étendent la sphère de nos connaissances?... Oui, comme on augmente la superficie d'une nappe d'eau en diminuant sa profondeur.

* Le monde ne nous demande que de payer nos créanciers; mais Dieu nous demande de faire grâce à nos débiteurs.

* Les talents d'un homme rehaussent le prix de sa modestie, comme la beauté d'une femme ajoute au charme de la fleur qu'elle porte.

AUTOBIOGRAPHIE.

LES MÉMOIRES DE LADY MORGAN.

(2me extrait.)

CHAPITRE IV [1].

Le Théâtre-National de Dublin.

L'inauguration de ce théâtre complétait la série des événements tour à tour tragiques et comiques qui s'y succédèrent, depuis sa fondation comme chantrerie de l'église de la Sainte-Trinité jusqu'à l'époque de sa transformation profane. C'était de plus un événement de grande importance pour mon père et pour sa famille.

La première représentation devait avoir un caractère essentiellement national, c'est-à-dire irlandais, et sous ce rapport elle ne laissa rien à désirer. Les pièces choisies étaient *la Carmélite*, par le capitaine Jephson; *le Brave Irlandais*, par Macklin, et une farce burlesque de O'Keefe, *le Pauvre Soldat*. L'ouverture se composait d'une série d'airs irlandais, terminés par la *Marche des Volontaires*, qu'accompagnait la galerie à grand renfort de fifres et de tambours. Un auditoire irlandais ne se contentait pas exclusivement alors du rôle passif de spectateur, et souvent ses commentaires à haute voix excitaient autant l'hilarité que la pièce qu'on jouait. Un soir, un spectateur du parterre, ayant découvert une malencontreuse solution de continuité dans le costume

[1] Voir la livraison de juin.

d'un des artistes en scène, mit sa main en entonnoir devant sa bouche et lui cria : « Larry ! Larry ! on voit un tout petit bout de ta chemise ! »

Qu'on me pardonne cette digression. Je reviens à notre première représentation. Ce fut mon père qui débita le prologue d'ouverture, qu'il avait rimé au point de vue d'un véritable volontaire irlandais.

L'auditoire était aussi national que la pièce ; le parterre était rempli des uniformes rouges du corps dont mon père faisait partie ; des femmes belles, distinguées, et telles que l'Irlande en produit plus qu'aucun autre pays, garnissaient les loges. Mais ce qui ajoutait à l'éclat de la soirée, c'était le début de l'honorable Mrs. Mahon, alors connue sous le charmant surnom d'*Oiseau du Paradis*. C'était la première fois qu'on voyait paraître sur un théâtre une dame irlandaise de haute naissance. Fille de lord Perry, plus tard lord Limerick, elle s'était fait enlever par Mahon, son maître de chant, le Mario irlandais de son temps, et sa famille ayant refusé de lui pardonner, elle s'était vue forcée de partager la carrière artistique de son mari.

Le Théâtre-National prospéra, en ce sens que tout le monde prit des loges, mais peu de personnes les payèrent. Au milieu de ce succès apparent, le vice-roi accorda à M. Daly, directeur du Théâtre-Royal, le privilége exclusif de faire représenter le drame proprement dit, et le nomma en même temps intendant des menus plaisirs, titre qui était alors presque tombé en désuétude.

Un pareil événement ne pouvait manquer de causer une grande sensation dans une capitale aussi passionnée du théâtre que l'était Dublin. Cependant les choses ne tardèrent pas à s'arranger lorsque les amis de mon père eurent démontré qu'il avait le droit d'exiger une indemnité. Lord Donoughmore et l'honorable Denis Bowes, membre du Parlement, furent choisis à cet effet et se portèrent garants d'un contrat qui assurait à mon père un revenu annuel de trois cents livres sterling pendant dix ans, à condition qu'aucun acteur salarié ne paraîtrait sur le Théâtre-National. Mon père accepta aussi provisoirement les fonctions de régisseur du Théâtre-Royal et chacun eut l'air satisfait, excepté

les créanciers qui avaient fait les avances pour la création de ce théâtre éphémère.

Le cousinage, en Irlande, étend ses ramifications bien au delà des mers qui baignent la verte Erin, et mon père avait, lui aussi, des cousins un peu partout.

Parmi les maisons de commerce les plus respectables de France, celle des Ffrenche, de Bordeaux, était alors, elle est encore une des plus prospères. La consommation de *claret* qui se fait en Irlande eût suffi pour faire sa fortune.

Mon père se vantait de ses liens de parenté avec cette famille, parenté qui ne lui fut jamais contestée et que cimentait une correspondance assez suivie ; aussi, lorsqu'il écrivit à ses cousins de Bordeaux pour leur proposer d'être leur agent commercial à Dublin, accédèrent-ils à sa demande en consignant une cargaison de vin à son compte. Tel était son crédit, qu'avant la remise de la marchandise, il obtint en douane l'immunité du six et dix pour cent ; ce qui était alors considéré comme un grand honneur dans le monde commercial de Dublin, quoique j'en ignore complétement la nature et les avantages. Je ne suppose pas que mon père en sût plus que moi, sauf que sir John Ferns, le grand marchand de vin de cette époque, avait eu quelque difficulté à l'obtenir.

Il s'ensuivit de « grands changements de décoration » dans le Théâtre-National. Les vastes caveaux de l'ancienne église de la Sainte-Trinité, qui avaient servi de lieu de sépulture à Juliette, furent nettoyés, chauffés, éclairés le jour et surveillés la nuit ; les vieux oripeaux de théâtre disparurent pour faire place au vin de Bordeaux.

Le joli théâtre et les salles contiguës furent loués pour des réunions publiques. Notre appartement s'agrandit par l'addition de deux pièces plus commodes, et, peu après, ma mère, dont la tranquillité d'esprit avait été mise à une rude épreuve par tous ces revirements de fortune, vint s'établir à Dublin avec sa petite famille. Elle s'était réservé une charmante habitation champêtre à Drumcondra, et tandis que mon père se livrait à une activité incessante, elle partageait paisiblement son temps entre sa famille et ses devoirs domestiques. Après l'éducation de ses enfants, elle n'avait rien de plus à cœur que le salut de

l'humanité par l'influence de la comtesse d'Huntingdon, qui avait fondé une des nombreuses sectes qui pourraient fournir le texte d'un long supplément à l'ouvrage de Bossuet sur les variations de l'Eglise protestante.

CHAPITRE V.

Mon éducation.

Indépendamment du temps que ses nombreuses occupations lui permettaient de nous consacrer pendant la semaine, mon père passait tous ses dimanches avec nous. Ma mère allait rarement à l'église du culte établi; mais dès que nous pûmes marcher, mon père nous y conduisit lui-même; le supplice de nos petites jambes pendantes et de nos pieds glacés était compensé par la belle musique pour laquelle les deux cathédrales étaient et sont encore célèbres.

Mon père partageait toute la sollicitude de ma mère pour l'éducation de ses deux petites filles, éducation qui ne fut cependant pas bien suivie.

Ma mère avait conservé le souvenir d'une enfant modèle qui avait vécu cinquante ans auparavant. C'était la fille du bon sir Rowland Hill, de Hawkesbury près de Shrewsbury. Avant l'âge de cinq ans, cette enfant avait lu deux fois toute la Bible et tricoté tous les bas des cochers de son père. Ma mère aurait voulu me voir marcher sur les traces de ce petit prodige, mais son espoir fut déçu. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'à cet âge j'avais appris par elle les premiers versets qui servent d'introduction à la généalogie des patriarches.

Ma sœur Olivia, abandonnée à la direction de la servante Molly, n'avait guère plus d'aptitude que moi à l'érudition biblique. Ni mon père ni ma mère ne paraissaient comprendre que notre éducation se ressentait d'une influence plus puissante que celle que peuvent exercer les livres. Chaque incident développait en nous une faculté qui n'attendait que ce moment pour se faire jour. Nous nous distinguions surtout par un grand talent pour la musique. Quant à moi, j'imitais à la perfection Jemmy Mac Crackem, le coiffeur des artistes, et j'ouvris sur l'unique

de nos fenêtres qui donnât sur la rue une boutique que je fournis de toutes les perruques du théâtre de mon père. Je mis au-dessus de la croisée un écriteau portant :

SYDNEY OWENSON

SYSTEM, TETE ET PERUKE MAKER.

C'était la formule invariable de toutes les enseignes des coiffeurs irlandais.

Quoique ma mère n'eût jamais pu m'apprendre à lire, elle vint à bout de fixer dans ma mémoire des hymnes et de petites poésies qui développèrent mon goût pour la rime.

J'avais un grand nombre d'animaux favoris, objets de réprobation pour ma mère et source de grands ennuis pour les domestiques, mais je savais en tirer parti en faisant de ceux-ci les héros d'histoires auxquelles je tâchais de donner autant d'intérêt que la vieille mère Hubbard de la ballade en accorde à son chien.

La lionne de ma ménagerie était une magnifique chatte très-intelligente, nommée *Gingembre*, à cause de la couleur de sa fourrure aux teintes dorées. Gingembre était de ma part l'objet tout particulier d'une idolâtrie qui égalait celle des anciens Egyptiens pour la race féline. J'avais fait à ma divinité un petit sanctuaire sous le buffet de la salle à manger, et la ruse instinctive avec laquelle elle se dérobait aux regards de ma mère était pour ma petite sœur et pour moi un sujet de grand amusement. Mais on devine notre inquiétude quand elle eut choisi cette retraite pour y faire ses petits.

Ma mère avait la pieuse habitude de nous faire dire elle-même nos prières tous les soirs ; quand Molly frappait à neuf heures à la porte du salon, nous nous agenouillions devant ma mère, et, nos quatre petites mains serrées dans les siennes, nous répétions ensemble l'Oraison dominicale. Après quoi, nous avions coutume de réciter une autre prière dans laquelle nous implorions la bénédiction de Dieu sur tous ceux que nous aimions : « Mon Dieu, bénissez papa, maman, ma chère sœur et Molly, et Betty, et Joé, et James et tous nos bons amis. » Un soir cependant, avant que ma mère eût prononcé son solennel *amen*, un doux *ronron* se fit entendre sous le buffet ; mon cœur ré-

pondit à cet appel et j'ajoutai : « Mon Dieu, bénissez Gingembre. » Ma mère, scandalisée, me secoua vivement le bras.

« Que voulez-vous dire, petite sotte ?

— Ne puis-je pas dire : Bénissez Gingembre? demandai-je humblement.

— Non, certainement.

— Pourquoi, maman ?

— Parce que Gingembre n'est pas une chrétienne.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est qu'un animal.

— Suis-je une chrétienne, maman, ou un animal?

— Voilà assez de stupides questions pour ce soir. Molly, allez coucher ces enfants et tâchez d'apprendre à Sydney à être plus raisonnable. »

Je sortis la tête basse, mais pas avant d'avoir jeté un petit coup d'œil à Gingembre, dont les yeux intelligents me répondaient à travers la porte entre-bâillée.

Ce petit incident eut pour résultat de donner essor à ma verve poétique, qui se traduisit par l'essai suivant :

My dear pussy cat,
Were I a mouse or rat,
Sure I never would run off from you.
You're so funny and gay,
With your tail when you play!
And no song is so sweet as your *mew;*
But pray keep in your press
And don't make a mess,
When you share with your kittens our posset,
For mamma cant abide you,
And I cannot hide you
Except you keep close in your closet[1].

Je passai la moitié de la nuit à aligner mes rimes, et le lendemain, dès que je pus trouver un auditeur, je les récitai dans

[1] Ma chère petite chatte, si j'étais souris ou rat, jamais je ne fuirais loin de toi, tu es si drôle et si gentille avec ta queue quand tu joues, et nul chant n'est plus doux que ton *miaou*. Mais, je t'en prie, reste dans ta cachette et sois bien sage quand tu partages notre lait avec tes petits, car maman ne peut te souffrir et je ne sais où te cacher, à moins que tu ne restes sous le buffet.

la cuisine, où jamais déclamation n'avait excité plus d'applaudissements, bien que cette cuisine fût dédiée à Melpomène, dont l'image brillait au-dessus d'un banc d'orchestre transformé en dressoir. James entreprit de transcrire en lettres moulées ma brillante composition, et Molly se chargea de la correction. Elle fut servie au déjeuner de mon père et me valut non-seulement ses éloges, mais encore le pardon de ma mère.

Mon père me conduisit à Moira-House et m'y fit réciter mon chef-d'œuvre, qu'il m'avait appris à déclamer avec le ton et les gestes convenables. J'obtins un succès de rire approbateur. La comtesse de Moira ordonna à la femme de charge de m'apporter une assiette de tartines de confitures, — première récompense de mes travaux littéraires.

CHAPITRE VI.

Thomas Dermody, le pauvre écolier.

Un soir que, réunis dans notre petit salon, ma mère racontait une histoire à Olivia, et que mon père fredonnait une chanson du bon vieux temps, les lamentations de *Drimindhu*, ou « l'Homme qui a perdu sa vache, » complainte qui ne manquait jamais de m'attendrir jusqu'aux larmes, le domestique vint nous annoncer l'arrivée d'un jeune garçon couvert de haillons, nommé Thomas Dermody, qui se disait mandé par M. Owenson.

Mon père dit au domestique de se retirer un moment, puis, se tournant vers ma mère qui commençait à s'alarmer, il lui dit avec un air d'embarras :

« A propos, ma chère Jenny, j'ai trouvé le plus grand prodige qu'on ait jamais vu depuis Chatterton ou votre célèbre Pope. C'est un jeune poëte de quatorze ans. » Et il lui raconta en peu de mots la triste histoire de cet enfant.

Obligé de quitter la maison de son père qui exerçait la profession de maître d'école à Ermis, mais qui était un ivrogne, Thomas Dermody, à peine âgé de treize ans et déjà dévoré de l'ambition de s'instruire, était venu à Dublin où, après bien des vicissitudes, il avait trouvé un asile chez un certain docteur Holton, qui revendait aux étudiants des classiques de rencontre

qu'il se procurait parmi les rebuts des bibliothèques dispersées des anciens monastères.

Le principal peintre de décors du Théâtre-Royal fréquentait la maison du savant docteur : il y vit le pauvre écolier, qui, mal vêtu, mal nourri, et surchargé de besogne, offrit à l'artiste d'entrer à son service aux conditions qu'il lui plairait de fixer. Sa position n'en fut guère améliorée, mais la gaieté et l'entrain de la vie de théâtre n'étaient pas sans charmes pour lui, et s'il passait ses journées dans l'atelier à faire bouillir de la colle et à laver des pinceaux, il en était dédommagé le soir en entendant Shakspeare et Ben Johnson. La Muse finit par l'inspirer lui-même. Il composa une galerie poétique des acteurs, qui excita la gaieté et les applaudissements du foyer. C'est là que mon père l'avait rencontré et qu'il l'avait engagé à venir le trouver chez lui le soir même.

Ce récit intéressa vivement ma mère, et lorsque James introduisit un jeune garçon au visage pâle, à l'air gauche et mélancolique, elle lui fit amicalement signe de s'asseoir ; mon père lui versa un verre de vin de Porto et l'encouragea par quelques observations bienveillantes, tandis qu'il racontait à ma mère sa simple et touchante histoire.

Le lendemain, Dermody fut installé, et, à dater de ce jour, il y fut traité comme l'enfant de la maison. Les soins et les bontés dont il était l'objet opérèrent bientôt chez lui une métamorphose complète, mais mon père n'attendit pas cet heureux changement pour le présenter au docteur Young, depuis évêque de Clonfurt, et à cette époque professeur à l'Université.

Le docteur fut enchanté de l'érudition précoce de Dermody, dont les poëmes, la plupart improvisés, rivalisaient selon lui pour la grâce et l'harmonie avec ceux de Pope. Il proposa de se charger de la direction de ses études. Mon père le présenta aussi à lady Moira, à lord Charlemont et à plusieurs autres personnes de distinction. Une souscription fut ouverte en sa faveur dans le but de payer ses dépenses au collége. Le révérend docteur Austen, directeur du premier pensionnat d'Irlande, l'admit à ses cours.

Mrs. Austen, qui recevait beaucoup de monde chez elle, l'invitait souvent à ses soirées, où il improvisait des vers qu'il récitait

avec beaucoup de grâce. C'est ainsi que le jeune poëte se vit introduit dans la meilleure société de Dublin ; mais son domicile était au vieux Conservatoire et dans la modeste petite maison de campagne de Drumcondra.

C'est aussi là qu'il paraissait le plus se plaire, et, quoique ses absences fortuites dans la soirée ne fussent pas d'accord avec les goûts et les habitudes de ma mère, elle n'en était pas moins heureuse des distinctions dont il était l'objet. Elle trouvait dans sa société et dans sa conversation instructive une ressource contre l'ennui des longues soirées solitaires auxquelles la condamnait l'absence forcée de mon père.

Dermody entreprit de nous apprendre à lire et à écrire, tâche qu'il accomplit avec une merveilleuse rapidité, grâce à notre affection pour le jeune maître. Il aimait passionnément la musique, et nous faisait souvent chanter auprès de lui lorsqu'il composait des vers.

Il n'était pas moins aimé des domestiques, et je puis dire que les deux années qu'il vécut notre hôte furent les plus heureuses de sa carrière comme elles en furent sans contredit les moins blâmables.

Il était sur le point d'être inscrit sur les registres de l'Université quand les événements le privèrent de son meilleur protecteur. Le docteur Young ayant été nommé évêque de Clonfurt, la direction des études de Dermody échut exclusivement au docteur Austen.

La distance qui séparait la maison de M. Austen de Drumcondra, où nous passions huit mois de l'année, présentant de sérieux obstacles pour les études du jeune homme, il fut convenu, à notre grand regret à tous, qu'il irait demeurer chez M. et Mrs. Aichbone, dans Grafton-street, près du collége.

M. et Mrs. Aichbone étaient des bourgeois très-respectables, rigides méthodistes wesleyens et propriétaires d'un grand magasin de verreries et de porcelaines. Désapprouvant le genre de vie et les habitudes de Dermody, ils entreprirent sa conversion, ce qui n'eut d'autre résultat que deux ou trois satires très-mordantes que leur jeune locataire se permit sur leur compte et qu'ils trouvèrent parmi ses papiers.

Malheureusement, parmi ces papiers, ils trouvèrent aussi une

satire pour le moins aussi amère que celles qu'il avait faites contre ses hôtes.

Mrs. Austen, très-belle et tant soit peu coquette, recevait chez elle l'élite du beau monde, et comptait au nombre de ses habitués le jeune marquis de Granby, alors en garnison à Dublin, et fils du duc de Rutland, ancien lord lieutenant d'Irlande. A l'occasion d'une fête qu'elle donna en l'honneur du marquis, elle avait prié le jeune poëte de composer une ode sur le gouvernement de l'ex-vice-roi et d'y glisser adroitement un compliment flatteur pour son fils. Soit oubli, soit de propos délibéré, la jeune Muse resta muette. Mrs. Austen, considérant cette négligence comme le refus d'un insolent parasite, se servit, pour la lui reprocher, de certaines expressions qui blessèrent au vif l'amour-propre du Chatterton irlandais. Il ne reparut plus chez Mrs. Austen, en espérant peut-être qu'elle le rappellerait, et ce fut dans la fièvre de son dépit poétique qu'il composa la satire que les Aichbone envoyèrent au docteur Austen ; non-seulement Dermody ne fut pas rappelé, mais le docteur, outragé, renvoya aux donateurs charitables leurs souscriptions respectives, en leur faisant savoir que l'objet de leur générosité s'en était montré indigne.

Dermody se vit donc abandonné à sa destinée. Il s'éloigna pendant quelque temps de tous ses amis. Enfin, grâce à l'intervention bienveillante de mon père, la comtesse de Moira le prit sous sa protection, lui fit quitter Dublin et le plaça dans la famille du révérend M. Boyd, alors occupé de sa traduction du Dante.

Dermody écrivait quelquefois à ma mère, mais ses lettres, bien qu'empreintes d'affection et de reconnaissance, n'en révélaient pas moins un profond mécontentement de son sort.

La mort soudaine de ma mère le priva de sa meilleure amie, et certainement de son guide le plus sage. Lady Moira était bonne et généreuse, mais les personnes de son rang peuvent difficilement comprendre l'humeur impatiente et irritable d'un enfant de génie qui se croit le jouet de la fortune.

CHAPITRE VII.

Mort de ma mère.

Dès les premiers jours du printemps, la santé de ma mère commença à ressentir les symptômes d'une goutte dans l'estomac qui la tint alitée dans sa maison de Drumcondra. Personne (et mon père moins que personne) ne soupçonnait l'issue fatale de cette maladie.

Au commencement de juin, une fête populaire fut célébrée dans le petit village voisin de Glas-Nevin. Mon père était en ville; les domestiques profitèrent de ce relâchement de surveillance pour prendre un instant la clef des champs et courir à Glas-Nevin. Ils emmenèrent ma petite sœur, ne laissant dans la cuisine qu'un vieux jardinier endormi et moi, assise sur le bord de la fenêtre de la chambre à coucher de ma mère, lisant et veillant tour à tour.

Ma mère dormait profondément, le soleil couchant brillait à travers les rideaux sur son pâle visage. Un long soupir me fit approcher de son lit.

« Etes-vous là, chère Sydney? demanda-t-elle d'une voix défaillante.

— Oui, chère maman; je veille sur vous.

— Agenouillez-vous, mon enfant et donnez-moi votre main (la sienne était froide et humide); Sydney, continua-t-elle, vous n'aurez bientôt plus votre pauvre mère... »

Je me mis à fondre en larmes. Après un instant de silence, ma mère reprit: « Je vous donne ma bénédiction; puissiez-vous avoir un jour une fille aussi dévouée que vous l'avez été pour moi! Vous me remplacerez auprès de votre père et vous prendrez soin de votre petite sœur.

— Oui, oui, murmurai-je à travers mes sanglots.

— Et si votre père vous donne une autre maman, comme cela est probable, vous serez pour elle une enfant obéissante.

— Non, non, maman, m'écriai-je suffoquée par mes larmes. Non, certes, je ne lui obéirai pas. »

Ma pauvre mère m'attira à elle, m'embrassa et me dit:

« Maintenant, allez recevoir votre père, et envoyez-moi Molly. »

Mais, hélas ! Molly n'y était pas ; j'étais seule avec ma mère mourante ! Je courus sur la grande route, où travaillaient quelques paveurs, je les suppliai d'aller chercher les domestiques. Emus de pitié, ils se disposaient à partir, quand les domestiques et mon père rentrèrent presque en même temps. La colère que lui causa leur conduite se changea bientôt en désespoir, lorsque, se penchant sur ma mère, il la souleva dans ses bras. Il fit aussitôt chercher deux médecins à Dublin, et envoya un message au pasteur de Drumcondra, mais celui-ci était absent, et avant que tout secours spirituel ou temporel pût arriver, ma mère avait rendu le dernier soupir.

Mon père, qui ne se doutait pas encore de l'affreuse perte qu'il venait de faire, se promenait vivement dans le salon en tenant chacune de nous par la main. Son désespoir faisait pitié. Les pauvres paveurs, debout devant les fenêtres, nous regardaient d'un air attendri. Les médecins arrivèrent ; on brûla des plumes et l'on répandit du musc dans la chambre à coucher ; l'atmosphère que nous respirions était une atmosphère de mort, mais nous ne comprîmes notre malheur que lorsque Molly, entrant dans le salon, présenta à mon père l'anneau de mariage de ma mère ; triste et touchant usage irlandais qui annonce à l'époux la mort de sa compagne et de la mère de ses enfants.

Le lendemain matin de bonne heure, on nous envoya, ma sœur et moi, chez une dame du voisinage qui avait offert de se charger de nous jusqu'après l'enterrement. On lui recommanda de nous surveiller de près, car on se doutait bien qu'il serait difficile de me tenir éloignée de mon père

Deux fois on me surprit au moment où j'étais sur le point de m'échapper, mais au bout de quelques jours je trouvai enfin moyen de tromper la surveillance dont j'étais l'objet. J'avais découvert une issue qu'on avait pratiquée dans la porte de la remise pour laisser passer le chien. Je me levai un matin de bonne heure, et, me glissant à travers l'étroite ouverture, je me mis à courir du côté de Drumcondra, ne m'arrêtant qu'à la porte de notre jardin.

La route était jonchée de paille sur laquelle on pouvait distinguer les traces de roues de voitures. Toutes les portes étaient

ouvertes ; il n'y avait pas longtemps que le cortége funèbre les avait franchies ! Je me précipitai dans la maison ; je jetai un coup d'œil dans le parloir, les restes du repas funèbre y étaient encore. J'entrai dans la cuisine, personne ne s'y trouvait. Alors je montai vivement à la chambre de ma mère, une forte odeur de musc s'en exhalait. Le vieux chien Sarony était couché sur le seuil de la porte ; il fit à peine attention à moi.

Je pénétrai dans le salon, où je trouvai mon père renversé dans un fauteuil et les yeux fermés. Je me précipitai dans ses bras, et nos pleurs et nos caresses confondus allégèrent un instant notre douleur.

Il me blâma cependant d'être venue.

« Mais, papa, lui dis-je, j'ai promis à maman de prendre soin de vous, et me voici. »

Un coup de sonnette m'appela à la porte, car il n'y avait personne autre à la maison.

Un visage pâle était appuyé contre les barreaux de la grille. Je reconnus Dermody.

« Est-il vrai, me dit-il, que j'aie perdue ma meilleure amie?

— Oui, répondis-je, et moi aussi, Dermody. »

Je passai mon bras sous le sien, et nous montâmes ensemble. Il se jeta aux pieds de mon père, et, pour le moment, tout fut pardonné et oublié.

Dermody retourna le même jour chez le docteur Boyd ; il y resta encore quelque temps, puis il disparut, et nous n'en entendîmes plus parler pendant quelques années. Une fois seulement, il envoya à mon père une lettre que lady Moira lui avait écrite, et où elle lui exprimait en termes sévères son vif déplaisir[1].

CHAPITRE VIII.

Après la mort de ma mère.

A dater de cette époque, les événements se succédèrent rapidement dans notre petit cercle domestique.

Mon père sous-loua une partie du Conservatoire ainsi que

[1] La lettre de Dermody a paru dans la *Revue d'Édimbourg*, peut-être pour servir d'excuse aux attaques de cette Revue contre le caractère et les ou-

notre chère petite maison de Drumcondra, et ma sœur et moi, grâce à son abnégation et à sa tendresse prévoyante, nous fûmes placées dans la meilleure maison d'éducation d'Irlande, je pourrais même dire des Trois-Royaumes-Unis.

Mme Terson, l'institutrice, avait promis à ma mère de se charger de moi dès que j'aurais atteint ma neuvième année. Cédant aux instances de mon père, elle consentit à recevoir aussi ma sœur, et, pendant les trois années suivantes, nous jouîmes de tous les avantages d'une éducation dirigée par les meilleurs maîtres et soumise à la discipline la mieux entendue.

La ville de Portarlington était devenue une espèce de petite université étrangère fondée par quelques-uns des réfugiés protestants, victimes de la révocation de l'édit de Nantes. Les Bonnivaux y avaient établi une pension de jeunes gens, où ils avaient introduit, avec les doctrines calvinistes, un esprit de discipline militaire plus en rapport avec l'Ecole polytechnique d'aujourd'hui qu'avec celles de la Sorbonne et de Port-Royal. Parmi les jeunes gens qui y reçurent leur première éducation et qui fournirent plus tard une brillante carrière, se trouvaient les fils du comte de Mornington (père du duc de Wellington), et le jeune Baily, qui mourut marquis d'Anglesea.

A l'époque où nous entrâmes chez elle, Mme Terson s'était décidée, pour des raisons de santé, à aller s'établir à Clontarf-House, près de Dublin, sur les bords de la mer. La situation de cette maison était aussi magnifique qu'intéressante par ses souvenirs historiques, car l'avenue par laquelle on y arrive aboutit au château de Clontarf, ancienne résidence du roi Jean sans Terre durant son court séjour dans le pays. Brian Borrinhe, le dernier roi suprême d'Irlande, avait livré dans le voisinage la célèbre bataille de Clontarf, qui priva pour jamais l'Irlande de son indépendance. Cette sanglante lutte avec les Danois eut des conséquences plus importantes pour le bonheur et la liberté de la verte Erin qu'on ne pouvait le prévoir alors.

Mme Terson se piquait de faire observer dans sa maison la même discipline qu'à Saint-Cyr, autant du moins qu'un établis-

vrages de cet infortuné jeune homme, moins heureux que Byron et Moore, qui ne furent encensés par le recueil écossais qu'après y avoir été non moins cruellement censurés.

sement protestant pouvait rivaliser avec celui qu'avait fondé la femme dont la fatale influence inspira les dragonnades et les persécutions exercées envers ses anciens coreligionnaires. Les élèves étaient divisées en quatre classes, présidée chacune par une institutrice. On y enseignait les langues étrangères, la grammaire, la géographie, l'écriture, l'arithmétique et le dessin. Un cloche donnait régulièrement le signal de chaque leçon. Nous nous levions à six heures en été et à sept en hiver. Quand le temps et la marée le permettaient, nous nous rendions sur le bord de la mer pour nous baigner. Bien que frugale, la nourriture était saine et excellente. On prenait un soin tout particulier de nous faire observer l'étiquette de la table, et la conversation se faisait toujours en français. La prière du soir, également en français, se disait à neuf heures, après quoi nous nous retirions dans nos dortoirs. On n'eût pu imaginer une vie plus salutaire et mieux remplie pour des jeunes filles de douze à quinze ans. Passé cet âge, Mme Terson les rendait à leurs parents.

Mon père venait nous voir aussi souvent que le lui permettaient ses affaires, et, quoique toutes les leçons de professeurs fussent très-chères, il s'imposait de grandes privations pour pouvoir nous en faire donner. Un jour qu'il était assis auprès de nous au piano, et que nous bredouillions un duo de l'ouverture d'*Artaxercès*, miss Buck, notre maîtresse de musique, se plaignit beaucoup de notre paresse. La réponse de mon père fut simple et caractéristique, car, relevant la manche d'un magnifique surtout qu'il portait, il nous montra celle d'un vieil habit noir râpé qu'il cachait dessous, et dit en nous faisant remarquer les coutures usées : « Je ne serais pas obligé de porter par cette chaleur un grand surtout pour dissimuler la pauvreté de ma toilette, si ce n'était que je désire vous faire jouir de tous les avantages de l'instruction que vous négligez. » Ces paroles frappèrent juste, et miss Buck n'eut plus à se plaindre de nous.

Je venais d'entrer dans ma treizième année, et mon père commençait à se demander avec anxiété ce qu'il devait faire de deux jeunes filles privées de leur mère dans un âge aussi critique, quand Mme Terson fut atteinte d'un asthme, maladie à laquelle l'air de la mer est fatal. Ses moyens le lui permettant,

elle résolut de se retirer avec sa fille dans le joli petit village de Ranelagh. Elle eut l'extrême bonté de nous emmener avec elle, désirant nous garder jusqu'au moment où elle aurait trouvé une personne capable de la remplacer auprès de nous. Sous ce rapport, ni elle ni mon père n'étaient faciles à contenter. On nous plaça enfin à Dublin dans une pension fort à la mode, dirigée par Mrs Anderson, ancienne institutrice des filles du marquis de Drogheda.

Ce ne fut pas sans regret que nous échangeâmes la brise marine de Clontarf et ses charmants environs contre le quartier le plus bruyant et le plus fashionable de Dublin. D'ailleurs, l'instruction qu'on recevait chez Mme Anderson était bien inférieure à celle que Mme Terson faisait donner à ses élèves. Le français était un véritable français de pension, et l'anglais n'y était nullement classique. Les élèves étaient pour la plupart des filles de petits bourgeois enrichis, et leurs manières communes et familières contrastaient avec les habitudes polies et distinguées de nos anciennes compagnes de Clontarf-House. A l'exception de M. Fontaine, le maître de danse, tous nos professeurs furent changés ; mais notre séjour dans Earl-street avait au moins pour avantage de nous rapprocher de notre cher père, qui nous menait promener tous les dimanches au mail dans Sackville-street, où l'élite du beau monde avait coutume de se réunir, et bien des personnes disaient en nous voyant passer : « Voilà Owenson et ses deux gentilles petites filles. »

Mon père nous menait aussi quelquefois au théâtre, où nous vîmes pour la première et dernière fois Mrs. Siddons. Nous vîmes aussi miss Farren jouer le rôle de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*. Je crois que c'était sa dernière représentation avant son mariage avec le comte de Derby. En prenant congé d'elle, mon père lui dit : « Après tout, votre bonne fortune est le résultat de votre bonne conduite aussi bien que de vos grands talents.

— Il se peut, mon cher Owenson, répondit-elle, mais remarquez que je me retire juste à temps ; car j'approche de l'âge dangereux de l'imprudence. »

Elle avait alors, pensait mon père, quarante ans.

(*La suite prochainement.*)

LES EXCURSIONS DANS LES MONTAGNES.

Les excursions dans les montagnes sont devenues depuis quelque temps un plaisir à la mode. Rien ne le prouve mieux que l'existence de ce club qui s'est fondé à Londres pour explorer les cimes et les glaciers des Alpes. Si les grands problèmes géographiques des siècles derniers étaient encore à résoudre, peut-être verrait-on se former aujourd'hui des sociétés particulières, et même, s'il y avait de l'argent à gagner, des compagnies commerciales qui entreprendraient d'en chercher la solution. Qui sait si l'amour de la science ou la passion du lucre ne pousserait pas des hommes hardis à s'associer pour s'élancer à la découverte de l'Amérique et des Indes?

Les excursions dans les montagnes ont pour certaines personnes un grand charme, un attrait irrésistible. Le savant s'y voit presque à chaque pas en face de mille questions intéressantes pour la science, le poëte y trouve une source féconde d'inspiration, et le simple touriste y découvre à tout instant des sites, des points de vue, des panoramas toujours nouveaux, qui tiennent sans cesse sa curiosité en éveil sans jamais la fatiguer. Les changements de scène et les contrastes perpétuels que présentent les montagnes sont un sujet bien naturel d'étonnement pour nous autres pauvres habitants des plaines. On part un beau matin d'une vallée où il fait une chaleur intense, et, quand on a franchi la ligne des neiges, on se trouve, dans l'après-midi, dans des régions où règne un hiver éternel. On passe sans transition des feux de la canicule au froid le plus vif; on tra-

verse successivement des forêts plantées d'arbres magnifiques, des vignobles chargés de grappes dorées, et des régions arides, nues, où l'œil n'aperçoit pas un brin d'herbe, une fleur, un fruit ; on a tour à tour, au-dessus de sa tête, les rayons d'un soleil brûlant, et, sous ses pieds, une masse épaisse de neige ; et c'est ainsi qu'une seule excursion, une seule journée vous fait voir tous les climats, toutes les saisons, toutes les latitudes !

Si nos lecteurs veulent bien nous suivre dans une ascension imaginaire, commençons par choisir la montagne que nous voulons explorer. Ce n'est pas là, comme on pourrait le croire au premier abord, une question indifférente. Un voyageur hardi se fait un point d'honneur de s'attaquer à une montagne d'un accès difficile, et la perspective de quelque danger à courir ne lui déplaît pas. Les Alpes perdraient à ses yeux la moitié de leur séduction, si l'on pouvait en franchir les cimes altières en chaise à porteur. Montrez-lui au contraire un pic qu'aucun pied mortel n'ait encore foulé et qui n'ait jamais eu d'autre visiteur que l'aigle ou le chamois, c'est celui-là qu'il choisira, c'est celui-là dont il voudra tenter l'escalade. Notre choix une fois arrêté, nous avons plusieurs choses essentielles à faire avant de partir. Il nous faut chercher des guides et des porteurs, nous approvisionner de vivres, nous procurer des cordes, des perches, des haches, des thermomètres, etc. ; puis, quand tout cela est réuni, il ne nous reste plus qu'à attendre un temps favorable. Hélas ! quelquefois on attend trois ou quatre et même huit jours. Lorsqu'enfin les éléments sourient à l'entreprise, on se met en route entre minuit et une heure du matin. On traverse rapidement les régions habitées et cultivées, et l'on entre dans celle des neiges et des glaces. On arrive bientôt à un endroit où gisent, dans la plus effroyable confusion, des blocs de pierre de toute grandeur ; nous les franchissons et nous nous trouvons en présence de ce que les Alpes offrent peut-être de plus curieux ; nous voulons parler des glaciers. Ce sont des cours d'eau glacée qui descendent comme en rampant du haut des collines. Leur marche est si lente, qu'ils ont l'air de ne point bouger de place ; mais ils ont une force prodigieuse, ils entraînent d'énormes pierres comme des fétus de paille, et réduisent en poussière les rocs qu'ils rencontrent sur leur passage. Notre route est

de passer sur ces cours d'eau. On imaginerait difficilement, dans certaines parties du moins, un voyage plus pénible, car, là où le glacier s'est jeté dans un précipice, il s'est brisé en mille blocs qui ont toutes les dimensions et toutes les formes. C'est dans ce chaos, au cœur même du glacier, qu'il faut se frayer un chemin ; on marche l'un après l'autre, et souvent la troupe s'allonge et serpente comme une couleuvre captive qui cherche à sortir de sa prison. Ce qui rend le voyage non moins dangereux que pénible, ce sont les crevasses plus ou moins larges, plus ou moins profondes, causées par le mouvement inégal de la glace. Ces fissures sont généralement cachées par la neige ; aussi, pour prévenir les accidents, les voyageurs s'attachent les uns aux autres au moyen d'une corde qu'ils tiennent à la main ou qu'ils se passent autour du corps. Si quelqu'un de la troupe vient à disparaître dans une crevasse, ses compagnons l'en retirent à l'aide de cette corde ; mais, si l'on néglige la précaution dont nous venons de parler, il peut en résulter de fâcheuses conséquences. En exécutant le passage du col de Miage, en 1859, M. Fox, qui marchait en tête de la troupe, se trouva arrêté tout à coup par un abîme d'une profondeur insondable. Il s'apprêtait à gravir une rampe de glace contiguë, lorsque soudain le pied lui manqua et il disparut dans la crevasse.

« Je sentis un frisson courir par tout mon corps, dit M. Dodson, un de ses compagnons, en le voyant tomber; mais presque aussitôt je me rassurai, lorsque, en me penchant le plus possible, j'aperçus à douze ou quinze pieds au plus un chapeau et un bras. Par un bonheur providentiel, mon ami était tombé à califourchon sur un bloc de glace faisant saillie, qui l'arrêta dans sa chute, et où il réussit à se maintenir lui-même en enfonçant la pointe de sa hache dans le flanc de la crevasse. Les guides s'approchèrent avec précaution du bord, lui jetèrent une corde et le retirèrent, sans qu'il eût eu d'autre mal que la peur. Mais ce fut pour nous un avertissement de prendre plus de précautions. »

M. Packe nous raconte que, lorsqu'il fit l'ascension de la Maladetta, dans les Pyrénées, ses compagnons et lui s'assirent pour se reposer à un endroit du glacier où la neige paraissait tout unie. Un des guides se débarrassa de sa corde pour faire

circuler à la ronde la bouteille de vin. « Il passait devant moi, dit ce voyageur, à moins de deux pieds certainement de l'endroit où j'étais assis, lorsque la neige s'entr'ouvrit soudain et l'engloutit. Nous n'entendîmes pas un bruit, pas un craquement, pas un cri. Un tremblement convulsif s'empara de moi, quand je vis ce malheureux tomber et l'abîme dévorer paisiblement sa proie. Ce fut un spectacle horrible, mais il fallait sauver l'infortuné. Nous ôtâmes précipitamment la corde que nous nous étions passée autour du corps, nous la jetâmes dans la crevasse en poussant tous ensemble un grand cri, et nous attendîmes avec anxiété la réponse à notre appel. Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'une voix faible, indistincte et paraissant venir de bien loin, arriva jusqu'à nous, comme étouffée par la neige et les murailles de glace. Selon le calcul de Pierre Barrau, mon guide, son camarade était tombé à une profondeur de cinquante-neuf pieds, mais, d'après la longueur de la corde que nous avions lancée, j'estimai qu'il ne devait se trouver qu'à une trentaine de pieds. Grâce à la masse de neige qu'il avait entraînée dans sa chute et dans laquelle il avait été enseveli en partie, l'homme n'était pas blessé; il put s'attacher la corde autour du corps, et, cinq minutes après, nous échangions avec lui une cordiale poignée de main en nous félicitant les uns les autres de son salut. Il n'avait pas grand mal, mais très-froid. »

D'autres voyageurs ont subi au fond des crevasses un emprisonnement beaucoup plus long. Un malheureux chasseur, qui traversait le glacis du Trift en 1803, tomba dans une crevasse d'une effroyable profondeur. Il eut la chance d'être arrêté dans sa chute par une saillie de glace, mais il fut contraint de rester là tandis que ses compagnons couraient au village le plus voisin pour se procurer les moyens de le retirer de l'abîme. Quand ils revinrent au bout de quatre heures, ils lui jetèrent une corde qu'il se passa autour des reins ; mais tout à coup la corde cassa, et le malheureux retomba. Le restant de la corde se trouvant trop court pour arriver jusqu'à lui, il fallut de nouveau courir au village. Il passa ainsi seize longues heures dans le gouffre, mais enfin il fut sauvé ; plus heureux que ce pauvre tambour français qui, traversant, en 1800, la passe Cardinelli avec son corps d'armée, sous les ordres de Macdonald, fut pré-

cipité dans une crevasse, sans que ses camarades pussent le secourir. En vain, pendant des heures entières, il battit de son tambour pour appeler à son aide. L'armée passa, et le pauvre diable fut abandonné au fond de l'abîme.

Pour nous, nous échappons à ces périls et nous recommençons à gravir les rocs, en nous efforçant de franchir de notre mieux l'intervalle qui souvent sépare le glacier du flanc de la montagne, comme si la masse de glace évitait de se trouver en contact avec la masse de pierre où viennent s'absorber les rayons brûlants du soleil. Dans la partie supérieure du glacier, la neige est à l'état poreux granulaire et n'a pas encore contracté cette dureté qu'elle présente dans la partie inférieure. Là aussi on rencontre d'énormes fissures, et parfois on aperçoit sous ses pieds des cavernes étincelantes où la lumière du soleil se joue à travers mille petits glaçons aux formes fantastiques, suspendus aux voûtes, aux colonnes et aux murailles. Tout en marchant, nous arrivons à un ravin ; nous le suivons avec notre précaution habituelle, quand tout à coup un bruit assez fort se fait entendre. Nous levons la tête et nous voyons une grosse pierre qui bondit et rebondit dans notre direction. Elle passe en sifflant au-dessus de nous et elle est suivie d'une grêle d'autres qui tombent tout à l'entour de la troupe. Le professeur Tyndall, qui fit, il y a deux ans, l'ascension du Weisthor, échappa avec peine à cette espèce de lapidation.

« Mon compagnon, dit-il [1], était encore cramponné à la muraille de glace, lorsqu'un craquement se fit entendre au-dessus de nos têtes. C'était une avalanche de pierres qui fondaient sur nous de tous côtés. Le danger était sérieux, mais heureusement je pus m'abriter derrière un rocher, et quand la première pierre se détacha, elle passa au-dessus de moi. Ce projectile fut accompagné d'une foule d'autres plus petits, mais assez gros encore pour écraser un homme. A un certain moment, une pierre se dirigea vers moi ; j'aurais peut-être réussi à l'esquiver, mais Beneu, mon guide, la vit venir, la reçut sur le manche de sa hache, comme un joueur de paume reçoit une balle sur sa ra-

[1] *Excursions dans les montagnes en* 1861. — *Les Glaciers des Alpes*. Chez Longman, Londres, 1862.

quette, et la détourna de moi. Nous imitâmes son procédé pour écarter les projectiles, et si le péril eût été moindre, nous nous serions certainement amusés des contorsions que faisait chacun de nous en s'escrimant avec ces ennemis d'un nouveau genre. Enfin nous parvînmes à sauter sur une espèce de digue, hors de la direction de l'avalanche. »

Le phénomène dont parle le professeur Tyndall est facile à expliquer. Lorsque la chaleur du jour fait fondre la glace qui retient un bloc mal en équilibre, un souffle de vent suffit pour le précipiter de sa base et il roule, entraînant avec lui d'autres masses qui volent de tous côtés dans les vallées. Quelquefois, au lieu de pierres, c'est de la glace qui tombe. Il existe sur le Todi un ravin enserré dans de hautes murailles de glace, où ce dernier phénomène est si fréquent, que les voyageurs franchissent habituellement ce passage avec toute la rapidité possible. Le docteur Hegetschwyler, le botaniste de Zurich, faillit périr dans ce terrible défilé. Une masse énorme se détacha du glacier avec un bruit épouvantable, et il tomba une cascade de quartiers de rocs qui balaya tout le ravin sans atteindre, par bonheur, les voyageurs collés contre les murailles.

Il peut se faire maintenant que nous rencontrions sur notre route une rampe escarpée couverte de verglas. L'escalader avec les moyens ordinaires serait trop difficile, pour ne pas dire impossible, et, dans ce cas, on a recours à la hache pour fendre la glace et y creuser des espèces d'escaliers. Dans l'ascension de l'Eiger Joch, les guides de M. Stephen creusèrent ainsi cinq cent quatre-vingts marches sur une pente ayant une inclinaison de cinquante degrés; et dans l'ascension du Grand-Paradis, le guide de M. Cowell en creusa de même douze cent soixante-quinze en un seul jour. Quelquefois il arrive que le verglas est recouvert d'une couche de neige fraîchement tombée, et que cette masse sans cohésion cède sous le pied. Il se produit alors des éboulements qui ne sont pas sans danger, car ils s'étendent à droite et à gauche sur un large espace, et entraînent tout dans leur course impétueuse. M. Tuckett manqua de perdre la vie sur l'Aletschorn par suite d'un de ses éboulements de neige; mais lorsque Hamel, le voyageur russe, fit l'ascension du mont Blanc, il vit périr sous ses yeux trois de ses guides, et ne par-

vint lui-même à se dégager qu'avec peine de la neige amoncelée autour de lui. Ces éboulements ne doivent pas être confondus avec les avalanches proprement dites. Lorsque celles-ci fondent sur les lieux habités, on peut les considérer comme le fléau le plus terrible des montagnes. Il y en a de plusieurs sortes. Tantôt la neige est emportée dans les airs par un vent violent, et quand le vent a cessé, elle s'abat comme une masse sur la terre, où elle engloutit hommes, bestiaux, maisons. Tantôt, au contraire, enlevée par un ouragan, elle s'en va retomber au loin en poussière argentée. Ces dernières avalanches sont remarquables par l'agitation qu'elles produisent dans l'atmosphère. Le vent qui les accompagne déracine les arbres, renverse les toits et les cheminées des maisons, et précipite du haut en bas des collines les voitures, les chevaux, etc. On raconte de curieuses et incroyables histoires des accidents causés par ces avalanches. On a vu des meules de foin enlevées de devant une maison et déposées loin de là à la porte d'une autre ; on a vu de même des cabanes hissées en l'air comme des ballons, et les habitants lancés dehors sans autre mal que la peur. En 1754, le souffle d'une avalanche, qui passait en tourbillonnant à plus d'un quart de lieue de distance, abattit la coupole de l'une des tours du monastère de Dissentis. Chose plus étonnante encore, l'air renvoyé par les rochers suffit pour causer des dégâts considérables, ainsi que cela est arrivé au petit village de Banda, dans la vallée du Visp. En 1819, un de ces ouragans assaillit le hameau, mais en se détournant vers le nord, il démolit plusieurs maisons et emporta une cabane en bois habitée par deux pauvres vieilles femmes qu'on retrouva saines et sauves, bien qu'à demi mortes de frayeur, à une distance de plus de cent mètres.

Les avalanches de terre sont beaucoup plus dangereuses ; elles sont formées de matières plus compactes et plus dures que les avalanches de poussière de neige dont nous venons de parler. Au commencement de l'été, on voit sur le sommet des montagnes, la neige se fondre insensiblement sous les rayons du soleil. L'eau filtre par tous les pores, amollit la terre et détruit la force de cohésion qui tenait unies toutes les parties du roc et de la glace. Lorsque le vent l'ébranle ou que son propre poids l'entraîne, la neige se détache de la montagne avec un lé-

ger sifflement, et si doucement, que les habitants des vallées ne l'entendent pas; mais bientôt elle court, elle bondit, elle se précipite comme un torrent furieux; le bruit qu'elle fait ressemble aux roulements du tonnerre, et avant que les malheureux villageois aient eu le temps de s'enfuir, elle arrive, écrasant tout dans sa course effrénée, arrachant les forêts, bouleversant le sol et anéantissant en un clin d'œil des centaines d'habitations. Certaines avalanches ont fait horriblement de mal. En 1719, le village de Lenkerbad fut englouti, et cinquante-cinq personnes périrent dans ce désastre. Le reste des habitants fut sauvé, et entre autres un petit garçon qu'on avait entendu chanter des psaumes d'une voix forte, bien qu'il fût resté emprisonné dans une cave pendant près de huit jours. En 1720, quatre-vingt-quatre personnes et plus de quatre cents têtes de bétail furent ensevelies sous la neige à Obergenstelen, dans le Valais. La même année, une autre avalanche fit soixante et une victimes à Fethau, dans la basse Engadine. Mais, hélas! contre ces fléaux destructeurs, les habitants des vallées n'ont qu'une bien faible protection. Si la forêt qui domine le hameau se trouve près de l'endroit où se forme l'avalanche, elle peut la contenir, les troncs et les branches des arbres, dans ce cas, remplissent le même but que les pieux qu'on enfonce dans la terre pour empêcher les éboulements du sol. Si, au contraire, la forêt est éloignée, il va sans dire qu'elle n'oppose à l'avalanche qu'une impuissante barrière; les arbres tombent comme l'herbe moissonnée par la faucille. Aussi les villages s'établissent-ils autant que possible à l'abri d'une plantation, et celle-ci devient aussi sacrée pour les habitants que les forêts druidiques l'étaient autrefois pour les Gaulois ou les Bretons. Ajoutons qu'elle est infiniment plus utile. On comprend dès lors le sentiment qui porte les villageois à ne jamais abattre leurs arbres, et pourquoi, en hiver, ils vont au loin chercher du bois pour se chauffer plutôt que de brûler une branche de la forêt protectrice. Là où manque ce rempart naturel, les villageois protégent leurs maisons en construisant deux hautes murailles qui se réunissent au sommet en forme de coin et brisent la force de l'avalanche en la divisant. On élève aussi des digues légèrement inclinées pour que le torrent passe par-dessus les maisons, et

c'est par la même raison que, dans certaines parties des grandes routes que l'on sait exposées aux visites des avalanches, on a établi des galeries pour garantir les voyageurs, ou plafonné le chemin de manière à faire passer la neige par-dessus leurs têtes.

Aux avalanches de terre il faut joindre les avalanches de glace et de boue. Les avalanches de glace sont déterminées par les éboulements des glaciers. Un de ces éboulements eut lieu en 1636, au Bisgletscher, et écrasa tout un village. Les annales du siècle dernier citent deux événements de ce genre; un autre se produisit de nos jours, en 1819. Quant aux avalanches de boue, elles arrivent au moment où le sol, sur les flancs des montagnes, est détrempé par de longues pluies; elles descendent alors dans les vallées aussi lentement, mais avec des résultats aussi funestes que la lave d'un volcan. Le 15 juillet 1795, au point du jour, les habitants du village de Weggis, situé au pied du Rhigi, aperçurent un fleuve de boue large d'un quart de lieue, qui allait fondre sur leurs habitations. Heureusement l'avalanche s'avançait avec une telle lenteur, qu'ils eurent le temps d'emporter leurs meubles, mais la plupart de leurs maisons furent détruites, et sur un vaste espace le sol fut inondé de limon et de détritus de tout genre.

Laissons de côté les avalanches et continuons notre route. Le jour s'avance, il s'agit de passer la nuit sur les montagnes, et ce n'est pas chose facile que de s'y loger. A dix mille pieds d'élévation, la plus misérable cabane serait regardée comme un petit palais. En l'absence de tout gîte préparé, ce qu'il y a de mieux à faire est de chercher l'endroit où le roc est le moins dur et le vent le moins pénétrant. On peut, il est vrai, improviser une hutte, si l'on trouve assez de pierres plates pour les superposer les unes aux autres. On élève à cet effet un mur à une hauteur raisonnable, on place en travers les alpinstocks[1] en guise de solives et l'on recouvre le tout avec les vêtements dont on dispose. M. Tuckett, dans son ascension de l'Aletschorn, eut le bonheur de découvrir sur le flanc d'une colline une petite grotte. Il y entra, s'enveloppa dans une couverture et y passa la nuit avec ses guides, qui avaient eu soin de murer

[1] Bâtons ferrés dont se servent les touristes dans les Alpes.

l'entrée de la grotte à l'intérieur, en ne laissant que de petites fentes pour permettre à l'air de pénétrer. Mais le plus souvent les voyageurs doivent se contenter du lit que leur offrent la terre et le roc ; il faut bivaquer là où l'on se trouve et ne pas s'étonner si, comme M. Stephen, dans son ascension de l'Eicher Joch, on n'a pour tout matelas que de grosses pierres pointues qui vous entrent de tous côtés dans le corps. Pour nous consoler d'avance de ce désagrément inévitable, jouissons du moins à notre aise de la magnificence du spectacle que nous offre le coucher du soleil.

« Comment, dit M. Kennedy [1], l'honorable président du Club des Alpes, comment ne pas admirer ces splendides couleurs qui inondent les sommets des glaciers au moment où le soleil achève sa carrière du jour ! Le géant que nous devons attaquer demain est là devant nous, tout couronné de feux, et telle est sa majestueuse tranquillité, qu'il semble que le pied d'un enfant pourrait, sans difficulté et sans danger, fouler ses cimes glorieuses. La soirée s'avance, et les lignes des montagnes commencent à devenir moins distinctes. Dans un instant, la nuit, qui a déjà étendu ses voiles sur les vallées, enveloppera les plus hauts sommets. La lune se lève à l'horizon, mais le soleil semble ne se retirer qu'à regret. Ses rayons se jouent encore sur les glaciers onduleux, et de longues ombres vacillantes tournées vers l'Orient attestent l'obstination avec laquelle il dispute à l'astre rival le champ de bataille. »

A mesure que nous avançons, des difficultés nouvelles se présentent. Nos forces s'épuisent, et si nous n'étions retenus par un sentiment de honte, nous serions tentés de retourner sur nos pas. Ici nous rencontrons une corniche, peu solide peut-être, et la pensée que nous sommes suspendus au-dessus d'un gouffre où le seul poids de notre corps peut nous précipiter doit nous rendre plus attentifs et plus prudents que jamais. Dayné, l'un des guides de M. Tuckett, traversa, sans le savoir, une de ces corniches qui formait sur le roc une saillie d'environ seize pieds et qui dominait une rampe de quinze cents pieds. « Quand il connut le danger qu'il avait couru, il trem-

[1] *Pics, passes and glaciers*, ou récits d'excursions faites par les membres du club des Alpes. Chez Longman, Londres, 1862.

bla, dit M. Tuckett, de tous ses membres, tomba en syncope, et fut incapable de rien faire le jour suivant. » Plus loin, nous gravissons une pente où le roc s'émiette sous nos pas et où il faut tâter chaque pierre avant d'y poser le pied. Mais nous voici tout à coup arrêtés par une haute tour. Il est impossible de l'escalader, et force nous est de la tourner, si nous voulons poursuivre notre ascension. Sur le Pizzo Bernina, M. Kennedy rencontra un obstacle de ce genre ; c'était comme un amas de cheminées sortant d'un toit extrêmement roide. Jenni, le guide, se fit attacher une corde autour du corps, et, en introduisant ses pieds et ses mains dans les crevasses de la neige, il réussit à passer de l'autre côté de la tour. Ses compagnons le suivirent en tenant la corde, et toute la troupe se trouva réunie sur une petite saillie où l'on pouvait à peine rester debout.

Maintenant, la cime que nous voulons atteindre n'est plus bien loin de nous ; nous y touchons presque; encore un effort et nous sommes au but! Enfin un cri de joie s'élève et annonce que l'un de nous est arrivé sur le plateau où nous ne tardons pas à le rejoindre. Mais comment peindre notre déception? Nous nous croyions au terme de nos fatigues, et voilà qu'à une certaine distance du lieu où nous sommes parvenus, se dresse devant nous un autre pic plus élevé que celui que nous venons d'emporter d'assaut si vaillamment. Nos calculs trigonométriques nous ont donc trompés! Que faire? Reculerons-nous devant cette cime impertinente qui nous brave? Mais c'est renoncer à toute la gloire de notre entreprise, car, à quoi sert d'avoir franchi une hauteur de douze ou quatorze mille pieds, si l'on s'arrête devant un dernier obstacle? C'est ce qui arriva pourtant aux professeurs Escher von der Linth et Desor en 1842. Croyant avoir atteint le sommet du Shreckhorn, ils reconnurent qu'il leur restait encore un pic à gravir, mais, soit fatigue, soit insuffisance des moyens dont ils disposaient, ils jugèrent ce pic inaccessible, et descendirent, désespérés de laisser ainsi leur victoire incomplète. C'est ce même pic que M. Stephen a eu l'honneur d'escalader en août 1861.

Remettons-nous donc en marche pour atteindre ce *summum culmen*, objet de nos désirs, et redoublons, en avançant, de précautions. Quelquefois cette dernière chaîne est très-étroite,

ou bien le sol est friable ou couvert d'une couche de glace ; de plus, à droite et à gauche, s'ouvrent des abîmes dont l'œil ne peut mesurer la profondeur, et, au moindre faux pas, la mort est certaine. Plus d'un hardi voyageur a reculé devant ces périls de la dernière heure. Lorsque le professeur Hugi tenta, pour la troisième fois, l'escalade du Finster-Aarhorn, il eut à gravir une rampe où ses guides ne purent creuser de marches qu'avec une extrême difficulté, en se collant comme des mouches contre la muraille de glace et au risque d'avoir les pieds gelés dans les trous qu'ils avaient pratiqués. L'escalier fait, ni Hugi ni ses compagnons n'osèrent suivre les guides. Quand M. Hardy fit l'ascension du Pizzo Bernina, son guide, craignant que le poids de plusieurs personnes ne déterminât une avalanche dans l'endroit où il fallait passer, insista pour qu'une personne seule l'accompagnât dans la dernière partie du voyage.

Supposons enfin tous les obstacles vaincus et représentons-nous au vrai sommet de la montagne. Nous avons beau tourner de tous côtés nos regards, il ne reste plus rien à gravir. C'est alors qu'il s'élève en nous un rude combat entre la prose et la poésie. La prose nous dit : « Songez à votre estomac, » et la poésie s'écrie de son côté : « Jetez les yeux autour de vous et contemplez ce splendide panorama ! » Nous le regrettons pour la nature humaine, mais, dans cette lutte, c'est généralement l'estomac qui l'emporte ; une fois arrivé, on commence par boire et par manger, sans se soucier des beautés qui s'étalent à vos pieds. Ce n'est pas là, du reste, une loi pour tout le monde. Ainsi, en 1860, la première chose que firent des Anglais parvenus au sommet du Lyskamm, ce fut d'entonner l'hymne national. Albert Smith, au mont Blanc, n'eut rien de plus pressé que de dormir, tant il était harassé de fatigue. Quant à MM. Dundas et Cowell, ils trouvèrent sur le plateau du Grand-Paradis un froid si vif, qu'ils se hâtèrent de descendre. Mais lorsque l'estomac est apaisé et que les circonstances vous permettent de jouir de la scène qui s'offre à vos regards, la poésie reprend ses droits. Ecoutons M. Tyndall sur le Weishorn :

« La journée était superbe; on ne voyait pas un nuage au ciel ; les vapeurs brumeuses qu'on apercevait dans le lointain, bien que suffisantes pour adoucir les lignes des montagnes,

étaient trop légères pour les obscurcir. Le soleil dardait ses rayons sur les pics et dans les vallées ; sur certains points, les montagnes projetaient au loin leurs ombres noires. Je n'avais jamais vu de spectacle qui m'eût aussi vivement impressionné. Supposez les vagues de la mer élevées à près de mille fois leur hauteur normale, couronnez-les d'écume et représentez-vous vous-même sur la crête la plus haute de ces vagues. Imaginez, en outre, le soleil brillant dans un ciel d'azur et illuminant toute cette scène, et vous aurez quelque idée de la forme sous laquelle les Alpes se présentent à vous du sommet du Weishorn. J'ouvris mon carnet pour y consigner quelques observations scientifiques, mais j'y renonçai bientôt ; il me semblait qu'il y avait quelque chose d'inconvenant, de profane, à faire intervenir la science là où la seule attitude raisonnable était d'adorer en silence. »

Pendant que nous sommes sur le point culminant de la montagne, n'oublions pas de faire une réflexion qui est là on ne peut mieux à sa place. Ces pics orgueilleux, qui perdent leurs cimes dans les nuages et semblent se confondre avec les étoiles, comme s'ils étaient composés d'une matière plus noble que les humbles mottes de la vallée, se réduisent petit à petit en poussière sous l'influence d'éléments hostiles. On dirait que les forces de la nature prennent plaisir à se liguer contre eux, comme pour montrer que ce qui s'élève sera abaissé. L'humidité qui s'insinue dans les pores du roc en détache sans cesse des particules ou des fragments. Des millions de coins glacés s'introduisent dans cette masse solide et y font leur office aussi efficacement que si les petites crevasses étaient chargées de poudre. On voit souvent de gros blocs fendus par ce procédé. La force destructive de l'eau est irrésistible ; les Alpes nous en offrent un exemple remarquable. En certains endroits, tels qu'au Silberen, au Semmi, au Faulhorn, au Brünig, la pluie a usé la pierre calcaire et creusé des sillons, des grottes, des trous, des canaux, comme si le roc eût été de la simple argile, et elle a converti d'immenses espaces en déserts où il ne pousse pas un brin d'herbe, où pas un animal ne trouve à brouter et où l'oiseau lui-même évite de se poser. Lorsque l'action du froid s'ajoute à l'action de l'eau, les masses les plus rebelles doivent finir par succomber sous ces forces réunies ; aussi n'est-il pas rare, au sommet des montagnes,

de trouver le sol en état de décomposition réelle. C'est ce qui explique ces chutes de pierres qui ont lieu à certains moments et qui menacent, comme nous l'avons vu, la vie des voyageurs. Les glaciers emportent également dans leurs cours d'immenses quantités de détritus calcaires ; enfin les avalanches contribuent pour leur bonne part à cette œuvre de destruction, œuvre lente, mais sûre, infaillible. La nature, en effet, a ainsi ordonné les choses, que la matière circule comme dans un cercle mystérieux et que le même élément qui mine la base des montagnes emporte leurs dépouilles, soit dans les plaines, soit dans les profondeurs de la mer. Et peut-être, en vertu de cette loi qui, dans le monde physique comme dans le monde moral, tend sans cesse à abaisser ce qui s'élève et à élever ce qui s'abaisse, peut-être verrons-nous un jour les particules qui constituent aujourd'hui les montagnes les plus hautes de l'Europe ensevelies dans le sein de la Méditerranée et de l'Atlantique.

A présent que nous avons suffisamment admiré les grandes scènes de la nature, il faut songer à retourner vers nos amis qui nous attendent avec anxiété au bas de la montagne. Mais auparavant, faisons quelques observations scientifiques; constatons, par exemple, au moyen de notre thermomètre, l'état gradué de la température. Laissons aussi un souvenir de notre passage dans ces lieux déserts et, à cet effet, attachons un drapeau au bout d'un bâton ou, à défaut de drapeau, un mouchoir ou une chemise. Peut-être même, en cherchant bien, trouverons-nous, dans quelque coin, une inscription, ou plaisante ou sérieuse, qui nous indique que d'autres voyageurs nous ont précédés sur ce plateau. La descente des Alpes n'est pas aussi facile que celle de l'Averne chantée par Virgile. On peut avoir à traverser des plaines de neiges converties en plaines de boues par les rayons du soleil. Il peut arriver aussi que les ponts qu'on a jetés le matin sur les crevasses aient été emportés dans la journée par un éboulement. En certains endroits, les pentes sont si roides, qu'il faut les descendre au moyen de cordes dont on se sert comme de rampes; mais quand ces pentes sont unies et qu'elles ne sont point entrecoupées de fissures, on se laisse glisser du haut en bas, en s'aidant de son bâton ferré pour se diriger ou pour retarder sa descente,

au cas où elle serait trop rapide. De cette manière, on parcourt quelquefois en cinq minutes un espace qu'on a mis une heure ou deux à gravir. Seulement, il faut bien se tenir, car un faux pas peut vous envoyer rouler au loin comme une avalanche et vous précipiter dans quelque crevasse béante. C'est ainsi qu'en juillet 1861, M. Birbeck, qui descendait du col de Miage, trébucha en glissant et perdit l'équilibre. Il essaya de se retenir en enfonçant ses doigts dans la neige, mais malheureusement celle-ci était trop compacte et trop dure, et il ne put s'accrocher nulle part. Il commença alors à rouler avec une rapidité qui présageait une mort pompte et certaine, et après avoir parcouru, dans cette horrible chute, l'espace d'un quart de lieue, il fut arrêté par une saillie à quelque distance d'une large crevasse. Il rampa quelques pas, puis s'évanouit, ignorant si ses compagnons pourraient le retrouver et si, après l'avoir retrouvé, ils pourraient le sauver. Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'ils réussirent à arriver jusqu'à lui. Favorisés par une réunion de circonstances providentielles, ils le transportèrent à Saint-Gervais, où on lui procura les secours d'un médecin. Dans sa chute, ses vêtements avaient été arrachés ; ses genoux, ses jambes, son dos ne formaient qu'une plaie, les bouts de ses doigts étaient dénudés de chair et littéralement usés par le frottement de la glace. Dans plusieurs parties du corps, la peau était devenue toute noire, la face était gonflée de manière à rendre les traits méconnaissables, et le front ressemblait à une vessie remplie d'eau. En un mot, dit M. Hudson, le malheureux n'était plus qu'une masse informe de chair sanglante. Il n'avait heureusement rien de brisé, mais la secousse avait été tellement violente, qu'il tomba dans un état de stupeur dont on ne parvint à le tirer qu'en lui administrant à force de l'eau-de-vie et du lait.

Pour abréger, toutes les difficultés du retour sont surmontées, et nous voici à la porte de l'auberge d'où nous sommes partis. A notre arrivée, on tire en notre honneur un feu d'artifice ; nos amis nous félicitent et nous embrassent, les habitants se pressent avec admiration autour de nous ; et, si nous sommes à Chamounix, une table garnie de fleurs et couverte de bouteilles de vin de Champagne se dresse sous une large tente

pour fêter les héros qui « ont vaincu » le géant. Peut-être notre exploit sera-t-il mentionné un jour dans une édition des *Guides* d'Ad. Joanne ou de ceux de Murray. Mais, à la base comme au sommet de la montagne, le premier soin du voyageur est de boire et de manger. Ses forces réparées par un bon repas, il se plonge, avant de se coucher, dans un bain chaud qui le délasse ; puis il se met au lit, où il revoit en rêve précipices, fissures, glaciers, avalanches, cimes escarpées, etc.; et le lendemain il se lève dispos, sans ressentir aucun mal de son ascension. Il arrive quelquefois cependant que, pour n'avoir pas pris de voile ou des lunettes noircies, afin de se garantir les yeux tandis que le soleil dardait ses rayons sur la neige étincelante, on se trouve atteint d'une cécité momentanée. Les paupières vous brûlent comme du feu, elles s'ouvrent et se ferment par un mouvement convulsif, des larmes chaudes vous coulent sur les joues, les prunelles vous cuisent et la lumière est intolérable. On risque aussi de rapporter de son expédition quelque membre gelé. Quand on est pris par le froid, il faut se frotter sur-le-champ la partie atteinte avec de la neige pour ramener la chaleur. Il est très-dangereux de laisser son nez, ou ses doigts ou ses jambes, s'engourdir, et ceci arrive d'autant plus facilement qu'on ne ressent aucune douleur et que la vie se retire sans qu'on s'en doute.

Maintenant le lecteur nous demandera peut-être où est le charme de pareils voyages et à quoi sert de se donner tant de peine pour courir la chance de se casser le cou à tout moment, d'être entraîné par une avalanche ou précipité au fond d'une crevasse : M. Tuckett lui répondra qu'il y a un mâle plaisir à mesurer les forces de l'homme avec celles de la nature et à sortir vainqueur de la lutte. Mais cette énergie que l'on déploie pour escalader des pics inaccessibles, ne vaudrait-il pas mieux la consacrer à des entreprises utiles, profitables à soi et aux autres ? C'est une question que le lecteur décidera comme il l'entendra. Pour nous, nous pensons qu'il faut laisser chacun prendre son plaisir là où il le trouve.

(*Quarterly Review.*)

ROMAN.

LE DOCTEUR THORNE.

CHAPITRE XXVI[1].

Guerre.

Nous ne suivrons pas sir Roger jusqu'à son tombeau, et nous ne nous assoirons pas au banquet funèbre de ses obsèques. On ensevelit toujours avec pompe les hommes comme sir Roger, et nous avons déjà vu qu'un littérateur avait adressé à la postérité un récit exact et pittoresque des grandes actions de sa vie. Quelques jours après, le docteur était réinstallé dans son paisible intérieur, et sir Louis régnait à la place de son père à Boxall-Hill, avec un pouvoir très-limité, il est vrai, et un revenu plus que médiocre à son avis. Nous reparlerons sous peu de lui, car nous raconterons sa carrière de baronnet; mais pour le moment, nous retournerons auprès de nos amis plus aimables de Greshamsbury.

Ces amis n'avaient rien fait pour se montrer aimables les uns aux autres. Pendant l'absence du docteur, sa nièce s'était souvent trouvée avec Patience Oriel et plus souvent encore avec Béatrice Gresham. Mary eût sans doute préféré la société de Patience à celle de Béatrice, quoiqu'elle aimât beaucoup plus cette dernière, mais elle n'avait pas la liberté du choix. Quand elle allait au presbytère, Béatrice y allait aussi, et lorsque Patience venait chez Mary, Béatrice l'accompagnait ou ne tardait pas à l'y rejoindre.

[1] Voir la livraison de juin.

Il n'eût guère été possible à Mary d'éviter leur société, alors même qu'elle l'eût jugé plus prudent. Le complet isolement qui en serait résulté pour elle eut été presque intolérable dans d'aussi tristes circonstances.

Les deux jeunes filles connaissaient, non son secret, car elle n'en avait pas, mais l'injustice dont elle était la victime. Elles savaient que, malgré son innocence, Mary supportait seule tout le poids de la punition, et, comme jeunes filles et comme amies, elles ne pouvaient que lui accorder toutes leurs sympathies et en faire ce que nous en faisons nous-même, une petite héroïne de roman. Ce n'était peut-être pas rendre service à Mary, mais à coup sûr cela ne lui était pas désagréable.

Miss Oriel, plus âgée que Béatrice, était par conséquent moins susceptible de sentiments romanesques. Elle s'était jetée dans les bras de Mary, parce qu'elle avait compris que son amitié était nécessaire à la pauvre enfant, et elle cherchait à la distraire de ses chagrins. Béatrice, quoique tout aussi sincère dans ses témoignages de sympathie, voyant plutôt le côté sentimental de la position de Mary, ne demandait qu'à pleurer et à se lamenter avec elle.

Patience avait toujours parlé de l'amour de Frank comme d'un malheur, et de sa conduite comme d'un égarement que sa jeunesse seule excusait; elle n'avait jamais paru supposer que Mary pût répondre à son amour. Mais pour Béatrice, elle ne voyait dans toute cette affaire qu'un labyrinthe de difficultés, un nœud gordien impossible à dénouer. Quand elle était seule avec Mary, elle ne parlait que de Frank, et, à dire vrai, Mary ne s'y opposait pas comme elle aurait peut-être dû le faire. Béatrice convenait bien qu'un mariage entre eux était impossible. Frank, disait-elle, devait faire un mariage d'argent, et elle ajoutait même quelquefois, sans penser à la peine qu'elle faisait à Mary, qu'il devait épouser une femme qui eût non-seulement la richesse, mais aussi la naissance en partage; puis elle n'en déclarait pas moins qu'elle aurait aimé à avoir Mary pour belle-sœur, et que Frank eût été bien digne de son amour, si un pareil amour eût été possible.

« C'est si malheureux! disait-elle; vous vous seriez si bien convenus!

— Quelle folie ! Béatrice ; nous ne nous serions convenus sous aucun rapport.

— Au contraire. Et puis papa vous aime tant !

— Et votre maman aussi. C'eût été charmant.

— Oui, et maman aussi... c'est-à-dire si vous aviez de la fortune, dit naïvement la jeune fille. Personnellement, elle vous a toujours aimée.

— Vous croyez ?

— Toujours, et nous vous aimions tous tellement.

— Particulièrement lady Alexandrina.

— Cela n'aurait rien fait, car Frank lui-même ne peut souffrir les de Courcy.

— Ma chère amie, peu importe que votre frère aime ou n'aime pas pour le moment. Son caractère est encore à former. On ne peut répondre ni de ses goûts ni de son cœur.

— Oh ! Mary ! son cœur !

— Oui, son cœur. Je ne mets pas en doute qu'il en ait un ; mais il ne le comprend pas lui-même.

— Vous ne le connaissez pas, Mary. »

Ces conversations n'étaient pas sans danger pour la pauvre Mary ; elle en vint même bientôt à préférer la sympathie de Béatrice à la douce gaieté de miss Oriel.

C'est ainsi que les jours se passèrent durant l'absence du docteur, ainsi que la première semaine qui suivit son retour à Greshamsbury. Pendant cette semaine, il eut de fréquentes entrevues avec le squire. En sa qualité de dépositaire légal des biens de sir Roger, il avait entre les mains tous les titres hypothécaires sur la propriété de M. Gresham. Il était donc nécessaire qu'ils s'entendissent à cet égard ; mais comme le docteur ne voulait aller au manoir qu'en qualité de médecin, le squire fut obligé de se rendre chez lui.

L'inquiétude commença alors à gagner lady Arabella. Frank, il est vrai, était à Cambridge, et on avait réussi à le tenir éloigné de Mary depuis que sa mère s'était doutée du danger qu'il courait. Mais ce n'était pas assez pour lady Arabella, tant que sa fille entretenait des relations avec la coupable et que son mari voyait journellement le docteur. Il lui sembla tout à coup qu'en

bannissant Mary du manoir, elle s'était par le fait bannie elle-même du cercle social le plus intime de Greshamsbury. Elle s'exagérait l'importance des conversations entre les jeunes filles, et elle n'était même pas sans crainte sur l'influence que le docteur pouvait exercer sur son mari.

Lady Arabella résolut donc de rompre une autre lance avec le docteur. Sa première tentative avait été couronnée d'un plein succès. Personne n'aurait pu se montrer plus débonnaire que le terrible ennemi qu'elle avait toujours redouté d'attaquer. En moins de dix minutes, elle avait réusssi à exiler non-seulement la nièce, mais encore l'oncle, tout en conservant les services de ce dernier comme médecin, et, ainsi que cela arrive toujours, elle commençait à mépriser l'ennemi qu'elle avait vaincu et à croire qu'une fois terrassé il ne se relèverait jamais.

Son but était de rompre les relations intimes qui existaient entre Béatrice et Mary, et d'entraver autant que possible celles du squire et du docteur. On pourrait croire qu'il lui eût été plus facile d'atteindre ce but en manœuvrant habilement chez elle, mais elle l'avait essayé et n'avait pas réussi. Elle avait averti Béatrice du danger de son intimité avec Mary Thorne, et elle avait choisi à dessein, quoique fort mal à propos pour elle, un moment où le squire était présent; celui-ci avait immédiatement pris le parti de Mary en disant qu'il ne voulait pas de querelle entre sa famille et celle du docteur, que Mary était une charmante fille sous tous les rapports et bien digne d'être l'amie de Béatrice. Enfin, il avait fini par déclarer qu'il ne permettrait pas que la pauvre enfant fût persécutée à cause de Frank. La discussion ne s'était pas bornée là, mais, pour en finir, nous dirons que lady Arabella s'était décidée à parler elle-même au docteur. Elle résolut même d'aller le relancer chez lui et de lui tenir tête sur son propre terrain. Ayant appris que Béatrice et Mary devaient passer une après-midi au presbytère, elle profita de cette occasion.

Il y avait bien des années que lady Arabella n'avait honoré cette demeure de sa présence. Mary avait si complétement fait partie de sa famille, qu'à part les rares occasions où la jeune fille avait été malade, lady Arabella n'avait jamais songé à lui rendre visite. Tout cela, elle le comprenait, devait ajouter à

l'importance de sa démarche, et elle se promit d'y ajouter encore par la force de ses arguments.

Elle se trouva bientôt assise en tête-à-tête avec le docteur dans son cabinet d'étude. Elle ne fut nullement intimidée à la vue de l'immense paire de tibias qui était sur la table et que le docteur avait coutume de manier avec beaucoup d'énergie lorsqu'il donnait audience dans ce sanctuaire. Un crâne d'enfant qui semblait faire la grimace sur la cheminée ne la déconcerta pas davantage.

« Docteur, dit-elle après que les premières formalités de la politesse eurent été remplies et en parlant de son ton le plus mielleux, j'ai encore de l'inquiétude au sujet de mon fils, et j'ai cru qu'il valait mieux venir vous voir pour vous dire franchement ce que je pense. »

Le docteur s'inclina en disant qu'il regrettait que son jeune ami Frank donnât quelque sujet d'ennui à sa mère.

« Oui, en vérité, je suis on ne peut plus inquiète, docteur, et, comme j'ai la plus entière confiance dans votre prudence et dans votre amitié, j'ai pensé qu'il valait mieux venir vous parler à cœur ouvert. »

Lady Arabella s'arrêta, et le docteur s'inclina de nouveau.

« Personne mieux que vous ne connaît le terrible état dans lequel se trouvent les affaires du squire.

— Mais pas si terrible, dit tranquillement le docteur, du moins autant que je puis en juger.

— Ah, docteur ! vous savez ce qu'il doit à son fils ; quant à moi, le squire ne me dit jamais rien, mais je sais que la somme est assez forte pour obérer la propriété et ruiner Frank.

— Non, pas pour le ruiner, j'espère.

— Quoi qu'il en soit, je ne suis pas venue pour en causer avec vous. Comme je vous l'ai dit, je ne sais rien des affaires du squire, et je ne vous demande pas de m'y initier. Mais je suis sûre que vous conviendrez avec moi que j'ai le droit de me préoccuper de ce qui concerne mon fils unique. »

Et lady Arabella porta son mouchoir à ses yeux.

« Certainement, dit le docteur. Mais quant à moi, lady Arabella, mon opinion sur Frank est telle, que je suis convaincu qu'il fera bien son chemin. »

Et, dans son énergie, le docteur brandit un des tibias presque sous le nez de lady Arabella.

« Je l'espère, docteur, mais il a des dangers à surmonter ; il est si vif, si inconsidéré, que je crains que son cœur ne l'entraîne trop loin. Vous le savez, il est perdu, s'il ne fait un mariage d'argent. »

Le docteur garda le silence et fronça légèrement le sourcil.

« Il faut qu'il épouse une femme riche, docteur. Or, avec votre concours, nous avons déjà réussi à le séparer de cette chère Mary...

— Avec mon concours! Vous êtes dans l'erreur, lady Arabella ; je ne me suis pas mêlé de cette affaire et je ne m'en mêlerai jamais.

— Bien, bien, docteur. Vous ne vous en êtes peut-être pas mêlé ; mais vous êtes convenu avec moi que les deux jeunes gens avaient été imprudents.

— Je ne suis nullement convenu de cela, lady Arabella. Non-seulement je ne suis pas convenu que Mary eût jamais été imprudente, mais je n'en conviendrai pas maintenant, et, de plus, je ne permettrai à personne de le dire devant moi sans le nier formellement. »

Et le docteur se mit à brandir ses deux tibias d'une manière qui commença à alarmer lady Arabella.

« Dans tous les cas, dit-elle, vous avez pensé qu'il valait mieux que les deux jeunes gens fussent séparés.

— Je n'ai pas non plus pensé cela ; ma nièce, j'en étais sûr, ne courait aucun danger. Je savais qu'elle ne se rendrait jamais coupable d'aucune action qui pût faire rejaillir de la honte sur elle ou sur moi.

— Pas de la honte, dit la grande dame d'un ton doucereux, en prêtant peut-être aux paroles du docteur un sens qu'il ne leur donnait pas.

— Je n'avais aucune inquiétude au sujet de ma nièce, reprit le docteur, et je ne désirais aucun changement dans nos relations. Frank est votre fils; il est de votre devoir de le surveiller. Vous avez jugé à propos, pour arriver à ce but, de prier Mary de s'abstenir d'aller au manoir.

— Oh non! non, non, dit lady Arebella.

— Je vous demande pardon, milady. Et comme Greshamsbury vous appartient, nous n'avions pas le droit de nous plaindre. Nous nous sommes conformés à vos désirs, non sans qu'il nous en coûtât beaucoup, mais enfin nous nous y sommes conformés. Vous n'avez donc pas le droit de vous plaindre de nous. »

Lady Arabella ne s'était pas attendue à se voir si vaillamment tenir tête par le docteur. Il avait cédé si facilement une première fois ! Elle ne comprenait pas que, lorsqu'elle avait prononcé la sentence d'exil de Mary, elle avait rendu un arrêt qu'elle avait le droit de faire exécuter, mais dont l'exécution avait placé Mary en dehors de son pouvoir. Elle fut donc assez surprise de la ténacité du docteur; cependant elle reprit courage, se rappelant sans doute le proverbe qui dit que la fortune ne favorise que l'audace.

« Je ne me plains pas, docteur Thorne, dit-elle d'un ton qui convenait mieux à une de Courcy que celui qu'elle avait pris jusqu'alors. Je ne me plains ni de vous ni de Mary.

— Vous êtes bien bonne, lady Arabella.

— Mais je crois qu'il est de mon devoir de m'opposer formellement à tout ce qui peut ressembler à de l'amour entre mon fils et votre nièce.

— Je ne vous en empêche pas. Si un pareil amour existe, mettez-y fin, c'est-à-dire si vous en avez le pouvoir. »

Le docteur devenait ici un peu imprudent, mais il commençait à trouver qu'il avait assez cédé, et bien qu'il comprît qu'il ne pouvait raisonnablement encourager un pareil mariage, il avait résolu de donner à entendre à lady Arabella que sa nièce à lui valait bien son fils à elle, et que si ce mariage était imprudent, il le serait autant pour l'un que pour l'autre.

« Il est de mon devoir de m'y opposer, reprit lady Arabella un peu plus sur le ton des de Courcy, et c'est aussi le vôtre, docteur Thorne.

— Mon devoir ! dit-il en se levant et en s'appuyant sur la table avec ses deux tibias. Une fois pour toutes, lady Arabella, je ne veux intervenir en rien dans toute cette affaire.

— Mais vous ne voulez pas dire que vous encouragerez mon malheureux enfant à épouser votre nièce.

— Ce malheureux enfant, que je regarde, moi, comme très-heureux, est votre fils et non le mien. Je n'ai pas à m'occuper de son mariage ni d'une manière ni d'une autre.

— Vous trouvez donc convenable que votre nièce se jette ainsi à sa tête?

— Se jette ainsi à sa tête ! Que diriez-vous, lady Arabella, si j'allais à Greshamsbury vous parler de vos filles en ces termes? Que dirait mon excellent ami, M. Gresham, si la femme d'un de ses voisins venait lui tenir un pareil langage? Il lui dirait poliment de retourner chez elle et de se mêler de ses propres affaires. »

La position était délicate pour lady Arabella. Jamais encore le docteur n'avait osé la mettre sur un pied d'égalité avec le commun des mortels, ni la comparer à aucune autre femme du comté. De plus, elle n'était pas bien sûre que lui, le docteur du village, ne la priât pas, elle, la fille d'un comte, de s'en retourner chez elle et de se mêler de ses propres affaires. C'était un point qui admettait quelque doute et elle en profita pour ne pas avoir l'air de comprendre.

« Il ne me conviendrait pas de discuter avec vous, docteur Thorne.

— Non, pas sur ce sujet du moins, dit-il.

— Je ne puis que répéter que je n'ai jamais eu l'intention de blesser notre chère Mary; je crois même lui avoir toujours témoigné l'affection d'une mère.

— Croyez, lady Arabella, que nous n'oublions ni l'un ni l'autre les bontés dont elle a été l'objet à Greshamsbury...

— Mais je dois faire mon devoir, et mes enfants passent avant tout.

— C'est tout naturel, lady Arabella.

— Je suis donc venue pour vous dire que je trouve imprudent que Béatrice et Mary soient aussi souvent ensemble. »

Le docteur, qui était resté debout pendant la dernière partie de cette conversation, commença alors à se promener en tenant toujours ses deux tibias à la main.

« Miséricorde ! lady Arabella ! Vous soupçonnez donc votre fille aussi bien que votre fils? Pensez-vous que Béatrice aide

Mary à accomplir un mariage clandestin? Je vous avoue franchement que je ne vous comprends plus.

— Je ne soupçonne personne, docteur Thorne, mais les jeunes gens se conduisent comme des jeunes gens.

— Et les vieilles gens doivent rester vieilles gens, c'est malheureux! Lady Arabella, Mary est comme ma fille; elle me doit l'obéissance d'un enfant; mais comme je ne désapprouve nullement son intimité avec votre fille Béatrice, que je la vois au contraire avec plaisir, vous ne devez pas vous attendre à ce que je m'y oppose.

— Mais si elle devait renouer des relations entre Frank et Mary?

— Je ne m'y opposerais pas non plus. Frank est un jeune homme charmant, distingué, et très-agréable comme voisin.

— Docteur Thorne...

— Lady Arabella...

— Je ne puis croire que vous ayez l'intention d'exprimer le désir...

— Vous avez raison ; je n'ai pas l'intention d'exprimer le moindre désir. Mary est libre jusqu'à un certain point de choisir ses amis. Je crois qu'elle a fait un très-bon choix en ce qui regarde miss Béatrice Gresham, et s'il lui convient même d'ajouter Frank Gresham au nombre...

— Des amis! mais ils étaient plus que cela; c'étaient des amoureux déclarés.

— J'en doute, lady Arabella, car Mary ne me l'a pas dit. Mais, alors même qu'il en serait ainsi, je ne vois pas pourquoi je m'y opposerais.

— Vous ne vous y opposeriez pas!

— Comme je vous l'ai déjà dit, Frank est, à mon avis, un excellent jeune homme.

— Docteur Thorne! s'écria la grande dame en se levant avec une extrême agitation.

— Pourquoi m'y opposerais-je? reprit le docteur avec calme. C'est à vous de veiller sur votre troupeau et à moi de protéger autant que possible le mien. Si vous trouvez que Mary soit une connaissance à éviter pour vos enfants, c'est à vous de les guider; à vous et à leur père. Faites ce que vous jugerez bon pour

votre fils, mais je ne permettrai à personne de se mêler de ma nièce.

— Se mêler! dit lady Arabella, confondue de l'audace du docteur.

— Oui. Je ne le permettrai à personne. Elle a beaucoup souffert des accusations injustes que vous avez portées contre elle. Vous aviez le droit de la bannir de chez vous, si vous le jugiez à propos, bien qu'après l'avoir connue depuis tant d'années, vous eussiez pu la traiter avec plus de bienveillance. Cependant, vous en aviez le droit et vous en avez usé. Mais là s'arrête votre pouvoir, lady Arabella ; vous ne la persécuterez pas ici, sur le seul terrain qui lui appartienne.

— La persécuter, docteur Thorne ! Voulez-vous dire que je l'ai persécutée ?

— Oui, certes ; et vous continueriez à la persécuter, si je n'y mettais ordre. Non-seulement vous lui avez interdit l'entrée de votre maison, mais vous voudriez encore la priver de tous les plaisirs innocents de son âge. De crainte qu'elle n'entende parler de votre fils par sa sœur, vous voudriez l'enfermer et la priver de la lumière du jour.

— Docteur Thorne, comment pouvez-vous...?

Mais le docteur ne se laissa pas interrompre.

« Il ne vous est jamais venu à l'idée, n'est-ce pas, d'agir de même avec votre fils? Oh ! non, c'est l'héritier de Greshamsbury, c'est votre fils, c'est le petit-fils d'un noble titré. Il est d'ailleurs plus naturel qu'il conte fleurette à la nièce du docteur... Mais quant à elle, c'est déjà un crime impardonnable de sa part que d'avoir été forcée de l'écouter. Entendons-nous bien, lady Arabella ; je serai enchanté de recevoir chez moi les membres de votre famille qui voudront bien y venir et enchanté aussi d'apprendre que Mary s'est trouvée avec eux dans d'autres maisons. Si, demain, elle venait me dire qu'elle a promis sa main à Frank, j'en causerais tranquillement avec elle et en vue de ses propres intérêts, comme cela serait mon devoir, et tout en me disant que Frank serait très-heureux de posséder une femme comme elle. Vous connaissez maintenant ma façon de penser, lady Arabella. C'est ainsi que je comprends mon devoir ; faites le vôtre comme vous l'entendrez. »

Lady Arabella avait déjà compris que, pour cette fois du moins, elle ne devait pas compter sur la victoire. Elle était cependant aussi irritée que le docteur, mais c'était moins l'irritation de son adversaire qui provoquait la sienne, que la détermination évidente qu'exprimait celui-ci de lui enlever le prestige de son rang, et de la mettre sur un pied de complète égalité sociale avec lui. Jamais le docteur Thorne n'avait été aussi audacieux, aussi arrogant. Lady Arabella résolut donc, en se retirant, de rompre toute espèce de relations avec lui.

« Docteur Thorne, lui dit-elle, je crois que vous vous êtes oublié. Vous m'excuserez donc si je vous avertis qu'après ce qui vient de se passer, je... je... je...

— Certainement, » répondit le docteur, qui devina ce qu'elle voulait dire.

Et il s'inclina profondément en ouvrant la porte de son cabinet, puis la porte d'entrée et, en dernier lieu, celle du jardin.

Lady Arabella se retira majestueusement, non sans avoir été vue de Mrs. Yates Umbleby et de son amie miss Gushing, qui demeuraient vis-à-vis du docteur.

CHAPITRE XXVII.

Miss Thorne fait une visite.

En quittant le docteur, lady Arabella était décidée à lui faire une guerre à outrance, quoi qu'il pût lui en coûter. Il l'avait insultée, du moins elle le disait, et elle se préparait à le dire à d'autres. Un médecin de village n'aurait pas insulté impunément une de Courcy. Elle ferait comprendre à son mari, avec toute la dignité dont elle était capable, qu'il était de son devoir de rompre entièrement avec un homme qui s'était conduit de la sorte envers elle. Quant à ses enfants, elle userait de toute l'autorité d'une mère et leur interdirait toute communication avec Mary.

Cette résolution prise, elle retourna promptement au manoir.

Lorsqu'il se retrouva seul, le docteur ne se sentit pas complétement satisfait de son rôle dans cette discussion. Il avait parlé plutôt par impulsion que guidé par son jugement, et,

comme cela arrive toujours en pareil cas, il était forcé de s'avouer qu'il avait été imprudent.

Il est possible qu'il se fît plus de reproches qu'il n'en méritait, mais il n'en était pas moins irrité contre lady Arabella. Elle avait été cruelle, arrogante, déraisonnable, se disait-il, mais cela ne le justifiait pas d'avoir oublié les égards que tout homme bien élevé doit à une femme. D'ailleurs, Mary devait beaucoup à ses bontés, et il sentait qu'il aurait dû se montrer plus généreux.

Tout en faisant ces réflexions, il se promenait dans son cabinet, tantôt se blâmant de son animosité contre lady Arabella, tantôt l'entretenant par la récapitulation de tout ce qu'elle lui avait dit.

Il n'arriva qu'à une conclusion, à savoir : qu'il valait mieux ne pas faire part à Mary de la visite de lady Arabella. L'avenir réservait assez de chagrins à son enfant chérie sans qu'il vînt encore les aggraver. Selon toute probabilité, lady Arabella ne s'en tiendrait pas là ; mieux valait attendre la suite.

De retour au manoir, lady Arabella fit dire à Béatrice de venir lui parler immédiatement, et donna en même temps l'ordre au domestique de l'avertir dès que le squire serait dans son cabinet.

« Béatrice, dit-elle aussitôt que sa fille fut entrée et en prenant son grand air d'autorité, je suis fâchée d'avoir à vous dire des choses qui vous seront très-pénibles, mais je me vois forcée de vous prier de cesser à l'avenir toute relation avec la famille du docteur Thorne. »

Béatrice, qui avait reçu le message de lady Arabella en rentrant de la promenade, et qui s'était empressée d'accourir, croyant qu'il était de toute nécessité de se hâter, se tenait debout, son chapeau à la main et tout essoufflée, devant sa mère.

« Oh, maman ! s'écria-t-elle, qu'est-il donc arrivé ?

— Je ne puis vous l'expliquer, ma chère, mais j'attends de vous la promesse formelle que vous vous conformerez à mes désirs.

— Vous ne voulez cependant pas dire que je ne doive plus revoir Mary ?

— Pardonnez-moi, ma fille, tel est mon désir, du moins pour le moment, et je suis sûre que vous ne vous y refuserez

pas quand vous saurez que l'intérêt de votre frère l'exige. »

Béatrice ne refusa pas, mais elle ne parut nullement disposée à obéir. Elle restait debout, appuyée sur le bras du sofa, et roulait entre ses doigts les rubans de son chapeau.

« Eh bien, Béatrice?

— Mais, maman, je ne vous comprends pas. »

Lady Arabella venait de dire à sa fille qu'elle ne pouvait pas lui expliquer ce qui s'était passé, mais elle s'aperçut qu'il fallait bien en venir là.

« Le docteur Thorne m'a déclaré franchement qu'un mariage entre le pauvre Frank et sa nièce était ce qu'il désirait le plus au monde. Après une pareille audace, votre père lui-même comprendra la nécessité de rompre avec lui.

— Le docteur Thorne ! Oh, maman ! vous ne l'avez pas bien compris.

— Je n'ai pas pour habitude de ne pas comprendre les gens, surtout quand on parle aussi sérieusement que je viens de le faire avec le docteur Thorne.

— Mais, maman, je connais si bien la façon de penser de Mary elle-même à cet égard.

— Et moi, je sais aussi ce que le docteur Thorne en pense. Quoi qu'il en soit, il a été franc, je dois l'avouer, et je ne puis douter de sa véracité. D'ailleurs, il est facile de comprendre qu'un semblable mariage lui ferait le plus grand plaisir.

— Maman, je suis convaincue qu'il y a quelque malentendu là-dessous.

— Très-bien, ma fille. Je sais que vous êtes entichée de ces gens-là, et, de plus, que vous aimez assez à me contredire. Mais rappelez-vous que je m'attends à être obéie.

— Mais, maman...

— Je m'attends à être obéie, je le répète, Béatrice; quoique vous soyez très-disposée à me contredire, vous ne m'avez encore jamais désobéi, et je suppose que vous ne commencerez pas. »

Lady Arabella avait d'abord exigé ou plutôt essayé d'exiger une promesse, mais, voyant qu'elle ne l'obtiendrait pas, elle jugea plus prudent de ne pas insister.

Sur ces entrefaites, un domestique vint l'avertir que le squire

était dans sa chambre, ce qui lui épargna, fort à propos, la peine de continuer la discussion avec sa fille.

« Je vais causer de tout cela avec votre père, lui dit-elle, et vous pouvez être bien sûre, Béatrice, qu'il n'y a qu'un motif bien grave qui puisse me porter à entamer une discussion avec lui au sujet du docteur Thorne. »

Béatrice en était convaincue, et elle comprit que quelque chose de très-sérieux avait dû se passer.

Le squire écouta très-patiemment et avec une certaine déférence le récit des griefs de lady Arabella. Elle crut devoir entrer avec lui dans beaucoup plus de détails qu'elle ne l'avait fait avec sa fille, et elle insista particulièrement sur l'insulte personnelle dont elle avait à se plaindre.

« D'après cela, dit-elle d'un ton où perçait une nuance de triomphe, je pense, monsieur Gresham, que... que...

— Que quoi, ma chère amie ?

— Que vous aurez au moins la bonté d'empêcher qu'un pareil affront se renouvelle.

— Vous ne craignez pas, je suppose, que le docteur Thorne vienne vous relancer chez vous. Il ne vient ici que lorsque vous l'envoyez chercher.

— Non, et je pense bien qu'il ne reviendra jamais. J'ai mis ordre à cela.

— Alors, ma chère, que désirez-vous que je fasse ? »

Lady Arabella réfléchit un instant avant de répondre; il y avait quelque chose de difficile dans ce qu'elle avait entrepris. Elle savait ou croyait savoir que, dans le secret de son cœur, son mari préférait son ami à sa femme, et qu'il ferait semblant, autant que possible, de ne pas voir les torts du docteur. Il s'agissait donc de placer ces torts sous un jour qui l'obligeât à les reconnaître.

« Je suppose, monsieur Gresham, que vous ne désirez pas que Frank épouse Mary Thorne ?

— Je ne crois pas qu'il y ait le moindre danger à cet égard, et je suis convaincu que le docteur Thorne ne ferait rien pour encourager ce mariage.

— Mais quand je vous dis qu'il avoue lui-même son intention de l'encourager.

— Vous l'avez mal compris.

— Sans doute. Je ne comprends rien. Je m'étais aussi trompée lorsque je vous ai dit de ne pas prendre cette vilaine meute.

— J'ai eu des charges plus fortes que l'entretien de la meute, dit le pauvre squire en soupirant.

— Je sais ce que vous voulez dire : une femme et des enfants, mais il est trop tard pour s'en plaindre.

— Ma chère amie, il est toujours trop tard pour se plaindre d'un malheur qu'on ne peut plus éviter. Nous ne reparlerons plus de la meute pour le moment.

— Je ne désire pas en parler, monsieur Gresham.

— Ni moi non plus.

— Mais vous trouverez au moins naturel que je désire savoir ce que vous comptez faire à l'égard du docteur.

— Ce que je compte faire ?

— Oui, je suppose que vous prendrez un parti quelconque ; vous ne voudriez pas que votre fils épousât une fille comme Mary Thorne.

— Pour ce qui la concerne personnellement, dit le squire en s'animant, je ne crois pas qu'il pût trouver mieux. Je ne vois rien à reprocher à Mary ; mais je conviens que Frank ne peut songer à un pareil mariage ; ce serait sa ruine.

— Certainement, sa ruine complète ; jamais il ne s'en relèverait, et c'est pour cela que je vous demande ce que vous comptez faire. »

Le squire était vraiment embarrassé, il ne voyait aucune urgence de prendre un parti quelconque, et, de plus, il n'ajoutait nullement foi aux accusations que sa femme portait contre le docteur ; mais il ne savait quelle excuse alléguer pour les écarter. Elle lui adressait sans cesse la même question, et revenait avec tant d'insistance sur l'insulte qu'elle avait reçue, qu'il lui demanda enfin ce qu'elle désirait qu'il fît.

« Puisque vous me le demandez, monsieur Gresham, je vous avouerai que je trouve que vous devriez cesser toute relation avec le docteur.

— Quoi ! rompre avec lui ?

— Oui.

— Que voulez-vous dire? Vous l'avez mis à la porte et vous voulez encore que je n'aille pas le voir chez lui?

— Oui, vous devriez discontinuer tout à fait vos visites au docteur Thorne.

— Mais c'est absurde, ma chère, véritablement absurde.

— Non, monsieur Gresham, ce n'est pas absurde, et puisque vous le prenez sur ce ton, je vais vous dire sans détour ce que je pense. Je remplis autant que possible mon devoir envers mon fils. Vous venez vous-même de dire qu'un pareil mariage causerait la ruine de Frank. Lors donc que je me suis aperçue que les jeunes gens en étaient venus à échanger des promesses de mariage, j'ai vu qu'il était temps d'y mettre ordre. Je ne les ai cependant pas mis à la porte, comme vous voulez bien le dire; je m'y suis prise de la manière la plus bienveillante, et...

—Très-bien, très-bien; je sais tout cela, mais maintenant qu'ils sont partis, en voilà bien assez. Je ne me plains pas et cela devrait vous suffire.

— Me suffire! non certes, monsieur Gresham; quand je découvre qu'en dépit de ce qui s'est passé, la plus grande intimité règne entre les deux familles; quand je vois que l'on abuse de la jeunesse et de l'inexpérience de Béatrice... quand j'en parle au docteur dans l'espoir qu'il secondera mes efforts pour prévenir un malheur, non-seulement il me répond qu'il encouragera les projets de Mary, mais il m'insulte en face, me nargue parce que je suis la fille d'un comte, et pousse l'audace jusqu'à me dire de sortir de chez lui! »

Disons-le à la honte du squire, son premier sentiment, en écoutant lady Arabella, fut un sentiment d'envie et de regret de ne pouvoir en faire autant que le docteur, non que ce mari résigné eût positivement désiré mettre sa femme à la porte de chez lui, mais il eût été enchanté de pouvoir la prier de sortir de sa chambre. Comme la chose était impossible, il se vit forcé de lui répondre.

« Vous ne l'avez pas compris, ma chère amie; il ne pouvait avoir l'intention de vous dire cela.

— Oh! certainement, monsieur Gresham, c'est une erreur; c'est une erreur du commencement à la fin. Ce ne sera encore

qu'une erreur quand vous découvrirez que votre fils est marié avec Mary Thorne.

— Dans tous les cas, il m'est impossible de rompre avec le docteur. »

Le squire disait vrai : il ne lui eût guère été possible de cesser toute relation avec son ami, alors même qu'il l'eût désiré.

« Alors, je vous avertis que moi, je romprai avec lui. Je n'avais pas fait grand fond sur votre concours dans cette affaire, monsieur Gresham, mais je croyais que vous auriez au moins témoigné quelque mécontentement en apprenant de quelle manière j'ai été traitée. A l'avenir, je saurai me faire respecter et protéger Frank contre ces intrigants. »

En disant ces mots, lady Arabella se retira non sans avoir réussi à troubler la paix de tous nos amis de Greshamsbury.

Le squire avait bien dit qu'il ne pouvait pas rompre avec le docteur, mais il ne voulait pas non plus que son fils épousât Mary Thorne, et de même que l'eau mine à la longue la pierre sur laquelle elle tombe, de même, à force de répéter la même chose, lady Arabella avait fait naître un soupçon dans l'esprit de son mari. Quant à Béatrice, quoiqu'elle n'eût rien promis, elle n'était nullement disposée à entrer en lutte ouverte avec sa mère.

Le docteur Thorne n'ayant rien dit à sa nièce, celle-ci n'aurait pas manqué d'être surprise si Patience Oriel ne lui eût appris ce qui s'était passé à Greshamsbury. Après mûre délibération, Patience et Béatrice étaient convenues qu'il valait mieux faire connaître à Mary les ordres de lady Arabella. De cette manière, Patience se vit appelée à se promener un jour avec Béatrice et le lendemain avec Mary, et c'est ainsi que les choses allèrent pendant quelque temps à Greshamsbury, — peu agréablement, il faut en convenir.

Les mois de mai et de juin se passèrent de la même manière ; Béatrice et Mary se voyaient quelquefois au presbytère ou dans d'autres maisons, mais plus de conversations intimes entre les deux amies ; le nom même de Frank était exclu de leurs entretiens.

Quant au squire et au docteur, ils n'avaient malheureusement que trop sujet de se voir souvent. Quoique Louis-Philippe ou

sir Louis, ainsi que nous devons l'appeler, n'eût pas la direction de ses biens, il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ses futurs priviléges de propriétaire, et il indiquait constamment au docteur Thorne la manière la plus avantageuse, selon lui, de servir ses intérêts. Le jeune baronnet n'avait que des idées très-erronées sur la délicatesse, car il n'hésitait pas à dire au docteur que son amitié pour le squire ne devait porter en rien préjudice à ses intérêts à lui. Sir Louis avait aussi un homme d'affaires qui donnait à entendre au docteur Thorne que la somme prêtée sur la propriété de M. Gresham était trop considérable pour qu'on en restât là. Il fallait, disait-il, que le squire livrât les titres de sa propriété ou que, par ce qu'on appelle un jugement de forclusion, on lui enlevât le droit d'éteindre l'hypothèque. Tout cela ajoutait à la tristesse qui semblait envelopper le village de Greshamsbury tout entier.

Frank devait revenir dans les premiers jours de juillet. Il faut convenir que les allées et les venues du jeune homme troublaient fort désagréablement la vie de la plupart de ses amis. Et cependant peut-on dire que ce fût sa faute? Pendant les vacances de Noël, miss Oriel s'était soumise à l'exil, afin d'éloigner Mary du jeune héritier, et il devenait encore nécessaire de prendre un parti analogue pour les vacances d'été.

Qu'on ne suppose pas qu'aucun conseil à cet effet eût été donné à Mary ou à son oncle ; ils en avaient eu l'idée eux-mêmes, et ils n'en avaient parlé qu'à Patience, qui n'avait pas manqué d'en parler à son tour à Béatrice ; celle-ci s'était empressée d'en faire part à sa mère, dans l'espoir de la convaincre de l'innocence de Mary. Mais les dragons-femelles comme lady Arabella ne sont pas si facilement convaincues de l'innocence des autres. Elle admit que Mary se conformait aux bienséances en s'éloignant pour laisser la place libre au *pauvre Frank*, mais elle ne demanda pas même où elle allait. Cela ne l'empêcha cependant pas de parler des intrigues des Thorne, et l'absence de Mary sembla l'encourager même à en parler davantage.

Le domaine de Boxall-Hill, y compris la maison et l'ameublement, avait été laissé à sir Louis, qui pouvait y résider, quoiqu'il dût n'en avoir la pleine jouissance que plus tard. Lady

Scatcherd se voyait donc obligée de chercher une autre maison, à moins qu'elle ne préférât, avec la permission de son fils, rester à Boxall-Hill. Le docteur se chargea de les mettre d'accord. Sir Louis ne demandait pas mieux que d'avoir une maison de campagne à sa disposition, mais il ne voulait pas en faire la dépense. Il voulait bien que sa mère y restât, mais non pas pour rien. Tout fut réglé à l'amiable et, quelques semaines après la mort de son mari, lady Scatcherd se trouva seule à Boxall-Hill; seule sous le rapport de la société dans l'acception ordinaire de ce mot, mais non complétement seule, car la fidèle Hannah était toujours avec elle.

Le docteur venait souvent la voir, et chaque fois elle le priait instamment de lui amener sa nièce. La société de lady Scatcherd n'était pas précisément celle que le docteur eût recherchée pour Mary, et quoique celle-ci eût souvent prié son oncle de la mener à Boxall-Hill, il avait eu ses raisons pour ne pas y consentir. Mais lady Scatcherd avait une si entière confiance en lui, elle était si naturellement bonne, si simple, si exempte de vanité, qu'elle finit par gagner complétement le cœur du docteur Thorne, et lorsque, d'accord avec Mary, il jugea qu'il valait mieux que celle-ci s'absentât pendant quelque temps de Gresshamsbury, il fut convenu, après mûres réflexions, qu'elle irait à Boxall-Hill.

Elle y fut reçue comme une princesse. Accoutumée, depuis son enfance, à la société des femmes d'un rang élevé, elle n'était nullement intimidée en présence des personnes titrées, mais elle s'était préparée à avoir pour lady Scatcherd les plus grands égards, d'autant plus qu'elle était veuve et affligée, que sa naissance était obscure, et que c'était une femme dont son oncle parlait avec affection. Mais lorsqu'elle fut installée à Boxall-Hill, elle s'aperçut que cela lui serait presque impossible. Lady Scatcherd la traitait comme eût pu le faire la femme d'un fermier à laquelle on aurait envoyé, pendant quelques semaines, une jeune duchesse convalescente pour lui faire respirer l'air de la campagne. Elle avait toutes les peines du monde à se décider à s'asseoir et à dîner tranquillement à table avec Mary. Rien n'était assez bon pour la jeune fille. Lady Scatcherd la suppliait presque avec larmes de lui dire ce qu'elle désirait

manger, et elle était désespérée lorsque Mary lui répondait qu'elle n'avait aucune préférence.

« Un poulet rôti, miss Thorne?

— C'est excellent, lady Scatcherd.

— Et de la sauce au pain?

— De la sauce au pain... oui... je l'aime beaucoup, disait la pauvre Mary.

— Et nous ajouterons quelques saucisses. Nous les faisons dans la maison, et nous savons à quoi nous en tenir. Et les pommes de terre en purée, les aimez-vous mieux que cuites au four? »

Mary, se voyant forcée de choisir, votait pour les pommes de terre en purée.

« Mais, miss Thorne, si vous préfériez un poulet bouilli avec un peu de jambon, j'espère que vous me le diriez. Puis nous avons de l'agneau qui est délicieux; choisissez donc, chère miss Thorne. »

Obligée de répondre quelque chose, Mary se décidait pour le poulet rôti, mais elle sentait qu'il lui serait difficile de témoigner beaucoup de respect à une personne qui lui en témoignait tant de son côté.

Deux ou trois jours après son arrivée, il fut convenu qu'elle se promènerait à âne dans le parc. Elle était habituée à monter à cheval, son oncle ayant toujours eu soin d'accoutumer un de ses chevaux à se laisser monter par une dame. Comme il n'y avait pas à Boxhall-Hill de cheval de selle sur lequel une femme pût se hasarder, lady Scatcherd avait offert de lui procurer un poney, mais Mary avait tranché la difficulté en déclarant qu'elle serait ravie de se promener à âne.

Là-dessus, et à la grande confusion de la jeune fille, lady Scatcherd elle-même s'était mise en quête de la monture désirée. Elle ne revint qu'après avoir fait son emplète, suivie de l'animal qu'elle tenait presque par le licou, et elle resta à la porte du vestibule jusqu'à ce que Mary vînt lui donner son approbation.

« J'espère que cette ânesse vous conviendra, je ne crois pas qu'elle rue, dit lady Scatcherd en caressant ses longues oreilles d'un air triomphant.

— Vous êtes mille fois trop bonne, lady Scatcherd ; je suis sûre qu'elle ira parfaitement ; elle a l'air bien tranquille.

— C'est un âne, madame, ne vous déplaise, dit le jeune garçon qui tenait l'animal par la bride.

— Ah! c'est un âne, dit lady Scatcherd ; mais les ânes sont aussi paisibles que les ânesses, n'est-ce pas?

— Beaucoup plus paisibles, madame, et deux fois plus utiles.

— Je suis bien aise, miss Thorne, » dit lady Scatcherd dont les yeux brillaient de plaisir.

Mary se vit donc en possession d'un âne qui remplit toutes les conditions qu'on pouvait exiger d'un pareil coursier.

« Mais, ma bonne lady Scatcherd, dit Mary le même soir, tandis qu'elles étaient assises à la fenêtre du salon, il ne faut pas continuer à m'appeler miss Thorne. On me nomme Mary, vous le savez, » dit-elle en se glissant amicalement à ses pieds et en lui prenant la main.

Lady Scatcherd rougit, comme si elle eût été honteuse.

« Vous avez tant de bontés pour moi, continua Mary, et cela paraît si froid de vous entendre m'appeler miss Thorne.

— Je vous appellerais n'importe comment pour vous faire plaisir, miss Thorne; seulement, je ne savais pas si cela vous conviendrait. Mary est, selon moi, le plus joli nom du monde. Mon pauvre Roger le préférait à tous les autres. J'ai souvent désiré m'appeler Mary.

— Vraiment? Pourquoi aimait-il ce nom?

— Il avait une sœur qui se nommait Mary. Quelle belle créature ! Je me surprends quelquefois à trouver que vous lui ressemblez.

— Dans ce cas, elle devait être bien belle, en effet, dit Mary en souriant.

— Elle était excessivement belle. Je me la rappelle très-bien. C'était une pauvre fille, tout comme moi, dans ce temps-là. N'est-ce pas drôle de m'entendre appeler milady? savez-vous, miss Thorne...

— Mary, Mary, interrompit la jeune fille.

— Ah ! c'est vrai. Mais c'est une liberté que je n'ose guère prendre. Comme je vous le disais, je ne puis souffrir de m'en-

tendre appeler milady. Je crois toujours qu'on veut se moquer, et, en effet, on se moque de moi.

— Quelle idée !

— C'est comme je vous le dis. Mon pauvre Roger ne m'appelait milady que pour se moquer de moi ; de lui, cela m'était égal ; mais, miss Thorne...

— Mary, Mary, Mary !

— Ah ! c'est vrai ; cela viendra avec le temps. Mais, miss... Mary, ah ! ah ! ah ! Bah ! n'importe. Mais voici ce que je voulais dire. Croyez-vous que je puisse mettre ce titre de côté? Hannah me dit que si je m'y prends bien, rien n'est plus facile.

— Mais, lady Scatcherd, vous ne devriez pas même y songer.

— Vraiment?

— Non. Vous devriez, au contraire, en être fière en mémoire de votre mari ; vous savez qu'il a mérité de grands honneurs.

— Eh bien, dit lady Scatcherd en soupirant, je m'y soumettrai si vous pensez que cela vaille mieux pour lui. D'ailleurs Louis serait furieux si j'en parlais. Mais, ma chère miss Thorne, une femme simple comme moi n'aime pas à servir de jouet aux autres pendant toute sa vie.

— Dites-moi, chère lady Scatcherd, reprit Mary, après que la question du titre eut été réglée entre elles, et que miss Thorne eut fait comprendre à la veuve de sir Roger qu'il était de son devoir de supporter son fardeau nobiliaire jusqu'à la fin de ses jours, dites-moi, chère lady Scatcherd, vous parliez de la sœur de sir Roger ; qu'est-elle devenue?

— Oh ! elle a fini par faire son chemin, tout comme son frère, mais dans les commencements elle a eu de grands malheurs. A l'époque de mon mariage avec mon pauvre Roger... »

Et au moment où lady Scatcherd se disposait à raconter ce qu'elle savait de l'histoire de Mary Scatcherd, elle se souvint que l'auteur de tous les malheurs de sa pauvre belle-sœur portait le nom de Thorne et qu'il était le frère du docteur. Il devait donc être parent de la jeune fille. A cette pensée, elle se tut soudain.

« Eh bien? dit Mary. A l'époque de votre mariage?... »

La pauvre lady Scatcherd avait si peu l'usage du monde, qu'elle ne savait ni éluder la question, ni dissimuler son embarras. Elle avait fort peu connu la famille des Thorne dans sa

jeunesse, et, à l'exception du docteur, elle s'en était peu occupée depuis; mais dans ce moment elle se rappela, pour la première fois, qu'il n'y avait eu que deux frères dans la famille. Qui donc pouvait être le père de Mary? Elle comprit tout de suite qu'il serait inconvenant de parler des fautes de Henri Thorne, et par conséquent des malheurs de Mary Scatcherd, mais il lui fut impossible de s'arrêter sans montrer de l'émotion.

« Vous dites qu'elle a été très-malheureuse, lady Scatcherd?

— Oui, miss Thorne... Mary, je veux dire... n'importe, j'y arriverai avec le temps. Oui, elle a été bien malheureuse, mais maintenant j'y pense, je ferais mieux de n'en pas parler; j'aurais même mieux fait de n'en rien dire. Vous n'êtes pas fâchée contre moi, n'est-ce pas? »

Mary la rassura à cet égard, et ne lui fit plus de questions au sujet de Mary Scatcherd. Elle n'y pensa même bientôt plus. Il n'en fut pas ainsi de lady Scatcherd, qui ne pouvait s'empêcher de se rappeler que le vieux ministre de Barchester n'avait jamais eu que deux fils. Qui donc était le père de Mary?

Les jours se passaient paisiblement à Boxall-Hill; Mary faisait tous les matins une promenade sur son âne, qui justifiait en tous points l'éloge qu'on en avait fait, puis elle dessinait ou faisait une lecture; elle allait ensuite se promener avec lady Scatcherd et sortait encore après le dîner. Une fois ou deux par semaine, le docteur venait prendre le thé à Boxall-Hill et s'en retournait à la fraîcheur du soir. Mary reçut aussi la visite de son amie Patience Oriel.

Cette tranquillité fut tout à coup troublée par un message qui arriva de Londres. Sir Louis écrivait en peu de mots à sa mère qu'il lui ferait l'honneur de venir à Boxall-Hill dès le lendemain. Il avait compté, disait-il, aller à Brighton avec quelques amis, mais comme il était un peu souffrant, il préférait passer quelques jours avec sa mère.

Cette nouvelle fut loin d'être agréable à Mary, qui avait compris, ainsi que son oncle, que lady Scatcherd serait seule à Boxall-Hill; cependant elle dut se contenter d'en informer le docteur et se préparer à recevoir sir Louis.

CHAPITRE XXVIII.

Bonne nouvelle pour le docteur.

Lorsque sir Louis arriva à Boxall-Hill, il fut facile de se convaincre qu'il n'avait pas exagéré en annonçant à sa mère qu'il était un peu souffrant. Depuis la mort de son père, il avait eu plus d'un transport au cerveau ; sa vie même avait été en danger. Le docteur Thorne ne l'avait pas ignoré, mais il n'en avait pas parlé à lady Scatcherd. Deux fois il s'était rendu à Londres pour voir sir Louis, et deux fois il l'avait supplié de retourner à la campagne et de s'y faire soigner par sa mère. En dernier lieu, il l'avait menacé du sort fatal qui l'attendait s'il continuait à mener une vie aussi déréglée. Quoique ces menaces n'eussent produit sur le moment aucun effet sur sir Louis, il avait promis d'aller passer quelque temps à Brighton, mais lorsqu'il se sentit plus mal, il commença à s'alarmer, et renonçant à son voyage à Brighton, il partit en toute hâte pour Boxall-Hill, sans en prévenir le docteur.

Mary ne le vit pas le premier jour, mais son oncle, sachant que sa présence pourrait être nécessaire, s'était arrangé pour arriver à Boxall-Hill peu après le jeune homme. Il était bien pénible pour lui d'avoir à recommencer auprès du fils la tâche qu'il avait eue à remplir auprès du père dans cette même maison. Mais tout lui imposait ce devoir ; non-seulement il avait promis à sir Roger de veiller sur son fils, mais encore la voix de sa conscience lui disait que si sir Louis réussissait à détruire son existence, tous les biens des Scatcherd passeraient à sa nièce Mary Thorne.

Il trouva le jeune baronnet dans un état de santé déplorable. Bien qu'un ivrogne consommé comme son père, le fils ne l'était pas dans le même genre. Ce que le père avait coutume d'absorber en un jour eût suffi pour tuer le fils en une semaine, et quoique sir Louis fût presque toujours ivre, ce qu'il buvait aurait à peine produit quelque effet sur son père.

« Vous êtes complétement dans l'erreur, dit-il avec vivacité au docteur. Ce n'est pas cela du tout ; je n'ai absolument rien

pris depuis huit jours. Je crois que c'est le foie qui est malade. »

Le docteur savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la santé de son pupille. Il souffrait également du foie, de la tête, de l'estomac et du cœur. Le père s'était tué avec de l'eau-de-vie ; le fils, dont les goûts étaient un peu moins grossiers, se tuait avec du curaçao, du marasquin et du kirsch.

« Sir Louis, lui dit le docteur, qui était obligé d'être beaucoup plus explicite avec lui qu'il ne l'avait été avec son père, tout dépend de vous ; si vous n'avez pas assez de courage pour vous priver de ce poison, vous n'avez rien à attendre dans ce monde, rien. »

Mary proposa de retourner à Greshambsbury avec son oncle, qui eût aussi bien voulu l'emmener, mais ils y renoncèrent tant par égard pour les vives instances de lady Scatcherd, que pour ne pas donner à supposer qu'ils jugeaient que la présence du maître de la maison en rendait le séjour impossible à des personnes comme il faut. Le docteur s'en retourna donc seul, et lady Scatcherd partagea son temps entre ses deux hôtes.

Le lendemain, sir Louis fut assez bien pour descendre dîner, et Mary lui fut présentée. Il s'était habillé avec soin, et comme il n'osait pas, du moins pour le moment, se livrer à son malheureux penchant, il était disposé à faire l'agréable autant que possible. Sa mère s'empressait autour de lui ; mais elle semblait le faire plutôt avec la crainte d'une esclave qu'avec la tendresse d'une mère.

Quoique sir Louis ne se prêtât pas très-gracieusement aux soins assidus de sa mère, il se montra beaucoup plus complaisant envers miss Thorne. Au bout de huit jours même il était plus que complaisant. Il se piquait d'être un homme galant, et il trouvait une bonne occasion de donner le change à la vie monotone qu'il menait à Boxall-Hill en mettant en jeu sa galanterie. Rendons-lui justice, il n'eût pas été incapable de faire honorablement son chemin s'il eût réussi à obtenir l'affection d'une honnête jeune fille, avant de se décider pour sa bouteille de marasquin. On pourrait en dire de même de bien des jeunes gens qui cèdent à leurs mauvais penchants parce que les bons penchants n'ont pas été encouragés en eux. Combien de pères qui déplorent avec amertume les goûts dépravés de leurs en-

fants, sans songer qu'ils n'ont rien fait pour leur en inculquer de plus élevés !

Poussé en partie par le désir de plaire à Mary, et effrayé peut-être aussi par les menaces du docteur, sir Louis s'abstint de boire pendant quelque temps. Mary ne le voyait guère avant deux ou trois heures de l'après-midi, et quand il paraissait devant elle, c'était avec la ferme détermination de lui plaire. Sa mère en était ravie, et elle ne cessait de chanter ses louanges ; le docteur, qui venait beaucoup plus souvent à Boxall-Hill, commença lui-même à reprendre quelque espoir.

Jusqu'alors la beauté et les mâles attributs de Frank Gresham avaient été pour lady Scatcherd un thème inépuisable, je ne dirai pas de conversation, mais bien de déclamation. Elle ne tarissait pas sur les qualités du jeune squire, et surtout sur ses prouesses dans l'affaire de M. Moffat. Mary ne l'avait pas écoutée avec indifférence, elle se fût même volontiers étendue sur le même sujet, mais elle ne désirait pas mettre lady Scatcherd dans sa confidence. Elle avait donc montré beaucoup de réserve dans ses réponses, de sorte que lady Scatcherd avait fini par en conclure que son cher Frank n'était pas un favori de miss Thorne.

Elle changea donc de thème, et lorsqu'elle vit que son fils se conduisait d'une manière aussi exemplaire, elle cessa de parler de Frank et se borna à faire l'éloge de Louis. Il avait été un peu dissipé, elle en convenait ; les jeunes gens le sont tous plus ou moins, mais elle espérait que tout cela était fini.

« Il est vrai qu'il prend encore le matin une petite goutte de ses liqueurs étrangères, disait l'excellente femme, qui était trop honnête pour tromper même au profit de sa propre cause ; oui, mais presque rien. D'ailleurs, on ne peut pas obtenir tout à la fois, n'est-ce pas, miss Thorne? »

Mary n'avait pas besoin de montrer autant de circonspection sur ce sujet ; elle pouvait donner de l'espoir à la pauvre mère, parler de la jeunesse de sir Louis, et dire qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'il se réformerait, que sa conduite actuelle était bonne, et qu'il paraissait capable de faire mieux encore. Elle n'en dit pas davantage, mais lady Scatcherd interpréta plus favorablement encore sa sympathie.

Sur ce point, au moins, sir Louis et sa mère étaient parfaitement d'accord. Mary avait tout pour plaire au jeune baronnet; non-seulement il la trouvait belle, distinguée et attrayante, mais elle était encore la nièce de l'homme qui, pour le moment, avait la tutelle de ses biens. Elle n'avait pas de fortune, à la vérité, mais elle était distinguée, et sir Louis tenait surtout à la distinction chez lady Scatcherd II.

Mary avait aussi toutes les qualités qui pouvaient la recommander à la mère de sir Louis, et à n'importe quelle mère; aucun obstacle ne s'opposait donc à ce que miss Thorne devînt lady Scatcherd, si tel était toutefois son désir.

Deux ou trois semaines au moins s'écoulèrent avant que Mary découvrît l'avenir brillant qui lui souriait. Sir Louis avait presque peur d'elle, et ne lui témoignait son admiration qu'en termes très-mesurés. Il lui faisait, il est vrai, des compliments qu'elle aurait trouvés de très-mauvais goût de la part de tout autre jeune homme; mais il ne faisait, se disait-elle, que ce qu'il croyait qu'un gentleman dût faire; d'ailleurs elle était disposée à passer sur beaucoup de choses par affection pour lady Scatcherd.

Les premières tentatives de sir Louis pour plaire à Mary furent peut-être plus ridicules que passionnées. Il était encore trop faible pour faire de longues promenades, ce qui épargnait à Mary l'ennui de sa société; mais il avait un cheval de selle à Boxall-Hill et le docteur lui avait recommandé de le monter. Mary montait aussi, un âne seulement il est vrai, mais sir Louis se crut obligé de l'escorter. Le coursier de la jeune fille avait répondu à l'attente de lady Scatcherd, il était d'une impassibilité à toute épreuve, si impassible même, qu'il ne fallait rien moins qu'un bâton pour le décider à prendre le trot, et comme le cheval de sir Louis était très-ardent, il était presque impossible au jeune baronnet de se mettre au pas avec Mary, de sorte qu'en dépit de tous ses efforts il était généralement assez en avant pour qu'une conversation entre eux devînt presque impossible.

La seconde fois qu'il proposa de l'accompagner, Mary fit tout ce qu'elle put pour l'en dissuader. Elle avait vu qu'il avait presque honte de sa monture; d'ailleurs elle eût préféré de

beaucoup être seule ; mais comme elle ne voulait pas contrarier le malade, elle ne lui refusa pas positivement.

« Lady Scatcherd, dit-il au moment de monter à cheval (il appelait toujours sa mère lady Scatcherd), pourquoi n'avez-vous pas un cheval pour miss Thorne? »

Lady Scatcherd répondit qu'elle aurait eu très-volontiers un poney si Mary eût voulu y consentir.

« Non, lady Scatcherd, je n'en veux sous aucun prétexte, j'aime tant ce pauvre âne!

— Mais il ne va pas du tout, dit sir Louis, et pour une personne qui monte comme vous, miss Thorne... une amazone de votre force... C'est absurde, lady Scatcherd, positivement absurde. »

Et lançant un regard courroucé à sa mère, il monta à cheval et prit bientôt les devants en descendant l'avenue.

« Miss Thorne, dit-il lorsqu'il fut arrivé à la grille, si j'avais su que j'aurais le bonheur de vous trouver ici, je vous aurais amené la plus belle bête qu'on puisse voir, une jument arabe. Elle appartient à mon ami Jenkins, mais pour vous, je n'aurais reculé devant aucun chiffre. Morbleu! si vous étiez sur cette jument, je défierais n'importe qui dans Hyde-Park de vous surpasser en élégance. »

Cette espèce de défi, qui aurait probablement flatté Mary, fut entièrement perdu pour elle, car sir Louis avait comme de coutume pris les devants, mais il s'arrêta à temps pour entendre Mary déclarer sa passion pour son âne.

« Si vous pouviez voir la jument de Jenkins, miss Thorne! Dites un mot seulement et je la ferai venir avant la fin de la semaine. Le prix ne sera rien pour moi, rien. Par Jupiter! quel magnifique tableau vous feriez à vous deux ! »

Cette offre généreuse fut au moins répétée quatre ou cinq fois, mais Mary n'en entendit jamais plus de la moitié, et chaque fois le baronnet était trop en avant pour entendre la réponse de la jeune fille. Il se souvint enfin qu'il avait à voir un de ses tenanciers, et pria sa compagne de lui permettre de s'éloigner.

« Mais si vous craignez de rester seule, dit-il, vous savez que...

— Oh ! pas le moins du monde, sir Louis. J'y suis tout à fait accoutumée.

— Parce que je ne tiens nullement à aller plus vite, miss Thorne, seulement il m'est impossible de mettre mon cheval au pas de cette maudite bête.

— Ne dites pas de mal de mon favori, sir Louis.

— C'est vraiment honteux de la part de ma mère. Lorsqu'elle a le bonheur de recevoir chez elle une personne comme vous, elle devrait au moins se procurer une bête présentable ; mais j'y mettrai ordre dès que je serai un peu mieux ; vous verrez. »

Ce disant, sir Louis mit son cheval au trot et laissa Mary jouir paisiblement de sa promenade à âne.

La santé de sir Louis commençait à se ressentir avantageusement de la vie plus régulière qu'il menait depuis quelque temps. Personne ne s'en réjouissait plus sincèrement que le docteur ; c'était même pour lui, ainsi que nous l'avons déjà dit, un cas de conscience. Tout sentiment d'indifférence sous ce rapport eût presque équivalu de sa part au désir de voir mourir le jeune baronnet afin que Mary héritât de ses biens. Le docteur redoublait donc d'énergie pour accomplir dignement la tâche qu'il avait entreprise, et pour contribuer par ses efforts à mettre un jour sir Louis en possession de sa fortune. Mais cette tâche était bien difficile, car à mesure que la santé de sir Louis s'améliorait, il devenait plus exigeant et mettait à de rudes épreuves la patience du docteur et du tuteur.

« Docteur, lui dit-il un jour, que ferez-vous à propos de ces titres de Greshamsbury ?

— Tout cela sera arrangé entre votre homme de loi et le mien.

— Ah ! oui, ces messieurs arrangeront tout cela, et nous aurons un joli mémoire à payer ! Mais, comme dit Tinnie, — c'était son homme d'affaires, — j'ai un énorme intérêt en jeu dans cette affaire. Ce n'est pas le premier venu qui peut fournir quatre-vingt mille livres sterling dans un moment de besoin, et je voudrais savoir à quoi m'en tenir. Je crois que j'en ai le droit, docteur.

— Les titres d'une grande partie de la propriété de Greshamsbury doivent être réunis aux hypothèques avant la fin du mois prochain.

— C'est bien, je voulais savoir où en étaient les choses ; car, quoique mon père ait fait un testament absurde, je ne vois pas pourquoi je ne saurais pas ce qui se passe.

— Vous serez mis au courant de tout ce que je sais, sir Louis.

— Et maintenant, docteur, que ferons-nous pour de l'argent?

— Pour de l'argent?

— Oui, pour des espèces, enfin. *Remplissez votre bourse et faites figure ;* vous savez, docteur. Ce n'est pas que je tienne à faire figure, au contraire; je désire maintenant vivre tranquillement.

— J'en suis enchanté, dit le docteur.

— Je ne veux pas abandonner la place à mes cousins d'outremer, du moins autant que cela dépendra de moi. Je serai bientôt tout à fait remis, n'est-ce pas, docteur?

— C'est beaucoup dire, sir Louis; mais j'espère que cela viendra avec le temps, si vous savez vous modérer, et pour cela vous ne devriez pas prendre cette affreuse liqueur le matin.

— Cette affreuse liqueur ! C'est ma mère qui vous a conté cela? Je la reconnais bien là! Mais ne la croyez pas; il n'y a pas dans tout le comté un seul jeune homme qui soit plus rangé que moi. »

Le docteur fut obligé de convenir que, sous ce rapport, il y avait, en effet, quelque amélioration.

« Et l'argent, docteur? »

Comme tous les tuteurs, en pareille circonstance, le docteur Thorne rappela à sir Louis qu'il avait déjà touché beaucoup d'argent, et il allait lui promettre de lui en donner davantage, s'il se conduisait bien à l'avenir, lorsque sir Louis l'interrompit assez vivement.

« Très-bien, docteur, et maintenant j'ai à vous apprendre quelque chose de nouveau ; quelque chose qui vous étonnera. »

Le docteur ouvrit de grands yeux et eut l'air de se préparer à être surpris.

« C'est quelque chose qui vous étonnera réellement et qui, dans le langage des journaux, vous sera très-avantageux.

— Avantageux ! dit le docteur.

— Oui, du moins j'espère que vous serez du même avis. Que diriez-vous si je me mariais?

— J'en serais enchanté, plus enchanté peut-être que je ne puis l'exprimer, c'est-à-dire, bien entendu, si vous faisiez un mariage convenable. C'était le vœu le plus ardent de votre père.

— C'est en partie à cause de cela que je m'y décide, dit le jeune hypocrite. Mais si je me marie, il faudra bien que j'aie un revenu suffisant. »

Le docteur commença à craindre que son intéressant protégé ne désirât une femme que pour obtenir le revenu, au lieu de ne désirer le revenu que pour obtenir la femme. Mais quel que fût le mobile qui le dirigeât, il était probable que le mariage serait une planche de salut pour le jeune baronnet. Le docteur n'hésita donc pas à lui donner l'assurance que, s'il se mariait convenablement, il jouirait d'un revenu qui lui permettrait de soutenir dignement le rang de la nouvelle lady Scatcherd.

« Oh ! quant à cela, vous serez, je crois, le dernier à désapprouver mon choix.

— Vraiment ! dit le docteur en souriant.

— Je parie que non. Que diriez-vous de miss Mary Thorne ? »

Disons-le pour la justification de sir Louis ; il n'avait probablement pas la moindre idée de la valeur que les jeunes personnes comme Mary Thorne ont aux yeux de ceux qui les aiment et auxquels elles appartiennent. Il ne savait pas que son oncle la considérait comme un trésor inestimable, presque trop précieux pour l'abandonner à n'importe quel mari et infiniment au-dessus de la fortune de n'importe quel baronnet avec huit ou dix mille livres de revenu. Sir Louis était riche, il avait un titre, et Mary était sans fortune. Selon lui, il offrait tout et ne demandait rien. Il savait que les jeunes filles sont quelquefois timides, et qu'il faut les encourager en leur faisant la cour sous la forme de petits cadeaux et de discours flatteurs, quelquefois même en les embrassant. Il s'était déjà acquitté, pensait-il, des discours flatteurs, et il s'imaginait qu'ils avaient été bien reçus. Le reste viendrait ensuite, — un cheval arabe par exemple, et les baisers avec le cheval. Toutes les difficultés seraient donc aplanies.

Mais jamais il ne lui était venu à la pensée que l'oncle pût mettre obstacle à ce mariage. Pourquoi s'y serait-il opposé ?

N'avait-il pas tout ce qu'un père peut désirer pour une fille sans dot ou un oncle pour une nièce à sa charge?

Et cependant le docteur n'avait nullement l'air enchanté. « Que diriez-vous de miss Thorne? » lui avait demandé sir Louis, et au lieu de répondre avec empressement, il restait confondu et comme frappé de stupeur.

« Eh bien, ne serait-elle pas une excellente femme? dit sir Louis piqué au vif de l'évidente désapprobation du docteur. Je croyais que vous en seriez enchanté.

— Mary Thorne! dit enfin le docteur. En avez-vous parlé à ma nièce, sir Louis?

— Oui et non. Je lui en ai bien dit quelque chose et cependant je ne lui en ai rien dit.

— Expliquez-vous.

— Je ne me suis pas déclaré positivement; mais je lui ai fait des compliments, et si elle a le nez fin, comme je le suppose, elle doit savoir à quoi s'en tenir. »

« Le nez fin! » Quelle expression en parlant de sa Mary, de sa nièce chérie!

« Je crois que vous êtes dans l'erreur, sir Louis. Vous verrez que Mary n'est pas disposée à profiter des grands avantages, — car je conviens qu'ils sont grands, — que vous pouvez offrir à votre femme. Si vous voulez suivre mon conseil, vous cesserez de penser à Mary; elle ne vous conviendrait pas.

— Elle ne me conviendrait pas! Je crois, moi, tout le contraire. Est-ce parce qu'elle n'a rien?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Que votre femme soit riche ou non, peu importe. Vous n'avez pas besoin de songer à la fortune. Mais vous devez chercher quelqu'un qui convienne mieux à votre caractère. Je suis sûr que ma nièce vous refuserait. » Le docteur donna à ces dernières paroles une accentuation significative, mais il connaissait mal le jeune baronnet. Sir Louis aimait Mary à sa manière, et il ne pouvait se persuader qu'elle ne répondrait pas tôt ou tard à sa passion. De plus, il était entêté, — nous devrions peut-être dire ferme, puisque le but qu'il se proposait était bon, — et il résolut d'en venir à ses fins en dépit de l'opposition du docteur.

« Mais si elle y consent, vous consentirez aussi ? dit-il.

— Il est impossible qu'elle y consente.

— Impossible ! Je ne vois rien d'impossible à cela. Mais enfin si elle dit oui ?

— Elle ne le dira pas.

— Très-bien..... c'est ce que nous verrons. Cependant, répondez-moi. Si elle dit oui, consentirez-vous aussi ?

— Jamais ! Les étoiles tomberaient plutôt du ciel ! Tout cela n'est que de l'enfantillage ; renoncez-y encore, mon jeune ami ; croyez-moi, vous ne feriez que vous préparer du chagrin. »

Et le docteur posa affectueusement sa main sur le bras du jeune homme.

« Elle n'acceptera pas, elle ne peut accepter votre offre, continua-t-il.

— Elle n'acceptera pas ! Elle ne le peut pas, » dit le baronnet en énumérant à part lui toutes les raisons qui pouvaient porter l'oncle de Mary à se montrer si hostile à sa cause, et en repoussant la main du docteur :

« Elle n'acceptera pas ! Allons, voyons, docteur, répondez-moi franchement. Si elle consent à m'épouser, vous ne ferez rien pour l'en empêcher ?

— Mais elle n'y consentira pas. Pourquoi donc vouloir lui donner ainsi qu'à vous le chagrin d'un refus ?

— Oh ! quant à cela, j'en courrai la chance tout comme un autre ; et quant à elle, du diable, docteur, si vous me ferez croire qu'aucune jeune fille trouve bien affreux de voir à ses pieds un baronnet avec dix mille livres de rente, surtout quand ce baronnet n'est ni vieux, ni très-laid. Je ne suis pourtant pas si sot que cela, docteur.

— Je vois bien qu'il faudra qu'elle en passe par là, se dit le docteur à part lui.

— Je m'attendais à une réponse plus amicale de votre part, docteur, après tout ce que vous dites de votre amitié pour mon père. Je pensais au moins que vous répondriez à ma question. »

Mais c'était précisément à cette question que le docteur ne voulait pas répondre. Si par un hasard impossible Mary consentait... il ne refuserait pas son consentement, quelque révolté qu'il

pût être de ce choix. Mais il ne voulait pas donner à sir Louis le prétexte de pouvoir dire à Mary que son oncle approuvait un mariage aussi odieux.

« Je ne puis dire que, dans aucun cas, j'approuverais une semblable union, sir Louis. Je ne le puis, parce que je sais que vous seriez malheureux l'un et l'autre. Mais cela regarde ma nièce ; elle en décidera elle-même.

— Et l'argent, docteur?

— Si vous faites un mariage convenable, vous jouirez d'un revenu qui suffira amplement à tous vos besoins. »

En disant ces mots, le docteur s'éloigna, laissant sir Louis à ses méditations.

CHAPITRE XXIX.

La promenade à âne.

Resté seul, sir Louis se sentit un peu intimidé et découragé, mais il ne renonça pas pour cela à son projet. Sa première pensée fut de se demander quels pouvaient être les motifs qui portaient le docteur à empêcher sa nièce d'épouser un baronnet jeune et riche. L'idée que cette opposition le concernait tout personnellement ne se présenta pas même à son esprit. Se pouvait-il que le docteur ne voulût pas que sa nièce fût plus riche, plus haut placée que lui? Ou bien son tuteur désirait-il mettre obstacle à son mariage en vue de la réversion possible de sa fortune?

Quoi qu'il en fût, sir Louis était décidé à déjouer ses plans. Il savait bien, se disait-il, à quoi s'en tenir sur l'ambition des jeunes filles. Les baronnets ne foisonnaient pas comme la mauvaise graine. Et tout en faisant ces raisonnements philosophiques, il résolut de faire sa déclaration à miss Thorne.

Il choisit à cet effet l'heure qui précédait le dîner, mais il arriva que, le jour même de sa conversation avec le docteur, il en fut empêché par la visite d'un étranger. Pour bien faire comprendre cette visite, il est nécessaire de retourner un moment à Greshamsbury.

Lorsque Frank revint passer les vacances d'été à la maison, il ne tarda pas à s'apercevoir que Mary avait de nouveau disparu. Son absence contribua plus à accroître son amour que ne l'eût probablement fait sa présence. De plus, lady Arabella avait trouvé un ennemi acharné là où elle avait espéré autrefois trouver son plus puissant allié. Frank correspondait régulièrement avec miss Dunstable, qui lui recommandait sans cesse en termes énergiques et chaleureux de rester fidèle à Mary. Il y était parfaitement décidé ; aussi, lorsqu'il découvrit qu'elle avait pris la fuite, résolut-il de se mettre à sa poursuite.

Il ne prit cependant cette détermination qu'après y avoir été poussé en quelque sorte par les paroles mordantes et les remarques ironiques de sa mère. Pour lady Arabella, ce n'était pas assez d'avoir éloigné Mary et d'avoir empoisonné la vie du docteur Thorne ; il ne lui suffisait pas d'obséder son mari en lui répétant constamment que Frank devait épouser une femme riche, ni de tourmenter la pauvre Béatrice en lui parlant à tout propos des défauts de son amie. Le serpent n'était que blessé ; — pour le tuer il s'agissait d'amener Frank à renoncer à Mary Thorne.

Elle l'essaya bien, mais ses efforts furent inutiles.

« Ma mère, dit enfin le jeune homme en rougissant tout à la fois de honte et d'indignation, puisque vous insistez là-dessus, je dois vous avouer franchement que je suis décidé à épouser Mary tôt ou tard, si...

— Oh, Frank ! bonté divine ! méchant enfant ; vous ne dites cela que pour me pousser au désespoir.

— Si, continua Frank sans faire attention à l'exclamation de sa mère, si elle y consent.

— Si elle y consent ! répéta lady Arabella. O ciel ! »

Et se laissant tomber sur le sofa, elle cacha son visage dans son mouchoir.

« Oui, ma mère, si elle y consent ; et maintenant que je vous ai dit cela, il est bon d'ajouter que jusqu'ici je n'ai pas eu lieu d'espérer qu'elle y consente.

— Oh, Frank ! cette fille est bien adroite, dit lady Arabella en oubliant toute prudence.

— Non, ma mère, vous lui faites cruellement tort.

— Méchant enfant ! vous m'appelez cruelle ?

— Je ne vous appelle pas cruelle, mais je dis que vous lui faites cruellement tort. Lorsque je lui ai parlé de mon amour, — car je lui en ai parlé, — elle s'est conduite comme vous auriez pu le désirer vous-même, mais nullement comme je le désirais, moi. Vous l'avez chassée d'ici (Frank commençait à s'animer) et elle n'a rien fait pour le mériter. Si quelqu'un a eu tort, c'est moi. Mais il est bon de nous entendre. Mon intention est de l'épouser si je le puis. »

En disant ces mots, qui certes n'étaient pas prononcés avec tout le respect filial voulu, Frank se dirigea vers la porte.

« Frank ! s'écria sa mère en se levant vivement, vous voulez donc me voir mourir de chagrin !

— Vous savez parfaitement, ma mère, que je voudrais pouvoir vous rendre heureuse, si cela m'était possible.

— Si vous voulez me rendre heureuse, si vous ne voulez pas que je meure le cœur brisé, vous renoncerez à ce malheureux projet. » Et réunissant toute son énergie, lady Arabella ajouta : « Frank, il n'y a qu'une planche de salut pour vous. *Il faut* que vous *épousiez de l'argent !* »

Et lady Arabella se tint debout devant son fils comme aurait pu se tenir lady Macbeth, si elle eût assez vécu pour avoir un fils de l'âge de Frank.

« Miss Dunstable, je suppose, dit Frank avec dédain. Non, ma mère ; on m'a déjà fait jouer le rôle d'un sot personnage et l'on ne m'y reprendra plus. J'ai l'argent en horreur.

— Oh, Frank !

— J'abomine l'argent !

— Mais la propriété, Frank !

— Je la déteste ou plutôt je finirai par la détester, s'il faut la racheter à ce prix. D'ailleurs elle appartient à mon père.

— Oh non ! Frank.

— Elle lui appartient selon moi ; il est libre d'en faire ce que bon lui semble. Jamais je ne lui ferai le plus petit reproche. Je suis prêt à embrasser une profession. Je serai avocat, médecin, ingénieur, peu m'importe. — Dans son enthousiasme, Frank oubliait probablement quelques-unes des difficultés pré-

liminaires. — Ou bien je ferai valoir une ferme et je gagnerai ma vie de cette manière, mais je vous en conjure, ma mère, ne me parlez plus d'épouser de l'argent. »

En disant ces mots il sortit.

Frank, on s'en souvient, avait vingt et un ans lorsque nous l'avons présenté pour la première fois à nos lecteurs. Il en avait maintenant vingt-deux, et une année, à cette époque de la vie, amène souvent de grands changements; mais chez lui ces changements se faisaient plutôt remarquer dans ses sentiments que dans son caractère.

En quittant sa mère il se rendit tout droit aux écuries et fit seller son cheval noir. Son intention était de se rendre à Boxall-Hill. En rentrant à la maison pour prendre sa cravache et ses gants, il rencontra Béatrice dans le corridor.

« Béatrice, lui dit-il, entrez ici un instant. » Et elle le suivit dans sa chambre.

« Je ne puis plus supporter tout cela, dit-il ; je vais de ce pas à Boxall-Hill.

— Oh, Frank ! comment pouvez-vous être si imprudent !

— Vous, du moins, vous avez de bons sentiments pour Mary. Je crois que vous l'aimez, et c'est pour cela que je vous en parle. Avez-vous quelque message pour elle ?

— Oh ! oui, faites-lui mes plus tendres amitiés, c'est-à-dire si vous la voyez. Mais, Frank, vous êtes bien inconsidéré, elle en sera elle-même vivement contrariée.

— N'en parlez à personne, du moins pour le moment. Ce n'est pas que je veuille en faire un secret. Je dirai tout à mon père. Et je pars. »

Et, sans faire plus attention aux remontrances de Béatrice, Frank descendit l'escalier et fut bientôt à cheval.

Il prit la route de Boxall-Hill, mais non d'un pas rapide, comme l'eût fait un amant heureux. Par moments même il semblait hésiter et se demander s'il ne ferait pas mieux de retourner sur ses pas, non par un motif de prudence ou par crainte pour sa mère, non parce que la leçon qu'on lui avait répétée mille fois commençait à produire quelque effet sur lui, mais bien parce qu'il n'était pas tout à fait rassuré sur l'accueil que lui ferait Mary.

Il réfléchit, il est vrai, à son avenir ; il avait parlé pompeusement à sa mère de son aversion pour l'argent et pour la propriété. La ténacité de sa mère à ce sujet exigeait peut-être qu'on lui opposât quelque réplique éloquente ; mais il n'avait en réalité aucune aversion pour le domaine de Greshamsbury, et il était loin de haïr la position de gentilhomme propriétaire. Cependant l'éloquence de miss Dunstable lui tintait aux oreilles, — car miss Dunstable avait une éloquence toute particulière, même dans ses lettres. — « Ne vous laissez jamais aller à oublier vos bons et honnêtes sentiments, lui disait-elle. Greshamsbury, j'en suis sûre, est un charmant séjour, mais ses beaux jardins ne valent pas à beaucoup près les battements de votre cœur. Voilà votre véritable propriété, votre bien, à vous... à vous et à *une autre*. Que le reste passe aux mains des usuriers, mais gardez au moins cela. Ne vendez jamais vos affections, monsieur Gresham. »

« Non, se dit-il résolûment en mettant son cheval au trot, je ne vendrai pas mes affections. Ils feront ce qu'ils voudront du domaine, mais mon cœur est à moi. »

Et tout en se disant cela presque à haute voix, il tourna rapidement un angle de la route et se trouva face à face avec le docteur.

« Holà ! docteur, est-ce vous ? dit-il passablement contrarié.

— Comment, c'est vous, Frank ? Je ne m'attendais pas à vous voir ici, » dit le docteur non moins contrarié.

Ils n'étaient qu'à un mille tout au plus de Boxall-Hill ; le docteur ne pouvait donc se méprendre sur le but de la promenade du jeune squire. Ils s'étaient souvent vus depuis le retour de Frank soit dans le village, soit chez le docteur, mais jamais ils n'avaient fait allusion à Mary. C'était le seul sujet sur lequel, malgré leur mutuelle affection, ils n'avaient pas le courage de parler à cœur ouvert.

« Oui, dit Frank, je vais chez lady Scatcherd. Trouverai-je ces dames à la maison ?

— Lady Scatcherd y est, sir Louis aussi, mais il est malade, et vous ne désirez peut-être pas le voir.

— Cela m'est bien égal, dit Frank en essayant de sourire ; je suppose qu'il ne me mangera pas. »

Le docteur aurait bien voulu prier Frank de revenir sur ses pas et de ne pas aller commettre quelque nouvelle imprudence qui donnât lieu à de plus graves malentendus entre lui et le squire, mais il ne pouvait se décider à accuser le jeune homme d'aimer sa nièce. Ils se séparèrent donc après avoir échangé quelques paroles banales, et chacun d'eux continua sa route.

Chemin faisant, le docteur se surprit à établir une comparaison entre Frank Gresham et sir Louis Scatcherd comme celle qu'Hamlet fait entre le roi mort et le roi vivant. C'était opposer Hypérion à un satyre. N'était-il pas aussi impossible à Mary de ne pas aimer l'un que d'aimer l'autre?

Il n'était que trop vrai que Mary n'était pas insensible. Elle ne l'avait jamais été depuis le jour où Frank lui avait fait presque en plaisantant l'aveu de son amour. Longtemps avant que Frank lui eût parlé de cet amour, Mary l'avait lu dans ses regards, et son cœur y avait répondu presque à son insu. Lorsqu'elle l'avait vu redoubler d'attentions auprès de Patience Oriel, une larme était venue, en dépit d'elle-même, lui obscurcir la vue; mais lorsqu'il avait pressé chaleureusement la main qu'elle ne lui tendait qu'en signe de bonne amitié, son cœur lui avait pardonné son infidélité avant même que sa bouche eût proféré un reproche. Lorsqu'elle avait entendu parler des projets de mariage entre Frank et miss Dunstable, et qu'elle avait appris que cette dernière possédait une grande fortune, elle avait pleuré dans la solitude de sa chambre; — elle avait pleuré, s'était-elle dit, parce que Frank avait des sentiments mercenaires, mais pleuré, aurait-elle dû se dire, parce qu'il lui était infidèle.

Enfin, lorsqu'elle avait appris que le bruit était mal fondé, lorsqu'elle s'était vue bannie de Greshamsbury à cause de lui et obligée de s'éloigner avec Patience Oriel, oh! comment alors aurait-elle pu ne pas aimer Frank, puisqu'il n'avait pas des sentiments mercenaires et qu'il lui était fidèle?

Oui, Mary l'aimait; elle l'aimait de toutes les forces de son âme, et dans ses longues promenades solitaires elle commençait à s'avouer la vérité.

« S'il vous plaît, milady, voilà le jeune *squire* Gresham, » dit un des domestiques rustiques de Boxall-Hill en ouvrant la porte

de la petite salle basse où lady Scatcherd se tenait habituellement et où la digne femme s'amusait en ce moment à plier et à replier du linge de ménage uniquement pour se donner de l'occupation.

Lady Scatcherd, qui tenait une grande couverture dans ses bras, tourna la tête et aperçut Frank, qui était déjà entré. Elle rejeta la couverture et Frank se trouva bientôt dans la position que cet utile article de ménage venait d'occuper.

« Oh ! master Frank ! master Frank ! » s'écria lady Scatcherd dans un accès de joie spasmodique ; et elle l'étreignit et l'embrassa comme elle n'avait jamais étreint et embrassé son propre fils depuis qu'il avait quitté le toit paternel.

Frank supporta patiemment ses caresses et tout en riant de bon cœur.

« Mais que va-t-on dire, lady Scatcherd? Vous oubliez que je suis un homme maintenant. »

Et il baissa la tête pour qu'elle pût de nouveau l'embrasser au front.

« Je me soucie fort peu de ce qu'on dira, s'écria lady Scatcherd tout entière aux souvenirs d'autrefois. Je veux embrasser mon enfant, moi, et je l'embrasserai. Ah ! master Frank, que c'est bien à vous d'être venu me voir ; votre vue réjouit mes pauvres yeux. J'ai bien souffert depuis que je vous ai vu. » — Et elle essuya une larme avec son tablier.

« Oui, dit Frank en essayant mais en vain de se dégager, vous avez fait une perte douloureuse, lady Scatcherd, et j'ai pris une part bien vive à votre affliction.

— Vous avez toujours eu un excellent cœur, master Frank ; que Dieu vous bénisse ! Mais comme vous êtes devenu bel homme ! Dire que vous avez vingt-deux ans ! et il me semble qu'il n'y a que quelques jours de ça !... »

Et elle s'éloigna de lui pour l'examiner plus à son aise.

« Eh bien, dit-il, êtes-vous satisfaite? Je pensais que vous me reconnaîtriez à peine avec mes favoris.

— Vous reconnaître ! je vous reconnaîtrais si je ne voyais que votre talon. Quelle épaisse chevelure vous avez ! Est-elle noire ! Mais vos cheveux ne frisent plus comme autrefois. » Et elle

passa sa main dans ses cheveux et le caressa, tout en le regardant avec des yeux brillants de tendresse. « Vous allez penser que je suis une vieille folle, master Frank, mais vous pouvez penser tout ce que vous voudrez. Si je vivais encore vingt ans, vous seriez toujours mon enfant. »

Frank réussit, non sans peine, à donner un autre tour à la conversation et à amener lady Scatcherd à parler d'autre chose que de ses perfections enfantines. En parlant de sa jeune hôtesse, il affecta une indifférence qui n'eût trompé personne ; mais la bonne lady Scatcherd s'y laissa prendre. Il lui demanda enfin où était Mary.

« Elle vient de sortir avec son âne ; elle doit être quelque part dans le parc ; elle fait une promenade à âne presque tous les jours... Mais vous dînerez avec nous, n'est-ce pas, master Frank ? »

Frank s'excusa. Il ne voulait pas s'engager à dîner en compagnie de Mary avant de savoir comment les choses se passeraient. Il dit donc qu'il allait essayer de trouver miss Thorne et qu'avant de partir il reviendrait prendre congé de lady Scatcherd. Elle excusa alors son fils auprès de Frank. Il était très-souffrant, dit-elle ; le docteur Thorne avait passé toute la matinée avec lui et il n'était pas encore sorti de sa chambre.

Frank accepta très-volontiers ses excuses et se dirigea vers la pelouse. Un jardinier auquel il s'adressa lui offrit d'aller avec lui à la recherche de miss Thorne, mais il refusa et se dirigea seul du côté où cet homme lui dit que Mary avait coutume de se promener. En effet, au bout de vingt minutes environ, il aperçut à travers les arbres les jambes de l'âne, qui venait de son côté. Il s'arrêta et attendit. Mary sortit bientôt du milieu des arbres et se trouva tout à coup devant lui.

Son cœur bondit, mais elle réussit assez bien à réprimer tout signe visible d'émotion. Elle ne se laissa pas choir de son âne, elle ne cria ni ne fondit en larmes ; elle prononça simplement ces mots : M. Gresham ! d'un ton de surprise assez naturel.

« Oui, dit-il en s'efforçant de sourire, M. Gresham ! Je suis enfin venu vous présenter mes respects. Vous avez même dû me trouver bien impoli de ne pas l'avoir fait plus tôt. »

Elle le nia. Elle ne l'avait nullement trouvé impoli, dit-elle.

Etant venue exprès à Boxall-Hill pour s'éloigner de Greshamsbury, elle n'avait pu s'attendre à une semblable politesse de sa part.

En disant ces mots, elle se prit à rougir d'avoir laissé échapper brusquement la vérité; mais, prise au dépourvu, elle n'avait pu dire que la vérité toute pure.

« Pour vous éloigner de Greshamsbury? dit Frank. Et pourquoi seriez-vous obligée de vous en éloigner?

— Il y a des raisons, dit-elle en riant. Peut-être me suis-je querellée avec mon oncle! »

Frank n'était nullement en train de plaisanter, n'ayant pour le moment aucune parole banale à sa disposition. Il continuaà marcher en silence à côté de Mary.

« J'espère que tous mes amis de Greshamsbury se portent bien, dit-elle. Comment va Béatrice?

— Très-bien.

— Et Patience?

— Qui? miss Oriel? Je crois qu'elle va bien; je ne l'ai pas vue depuis quelques jours. »

Pourquoi Mary éprouva-t-elle un sentiment de joie intérieure en entendant Frank parler avec indifférence de la santé de miss Oriel?

« Je croyais que vous aviez pour elle une affection toute particulière.

— Pour qui?... pour miss Oriel? Oui, c'est vrai, je l'aime beaucoup, et Béatrice aussi. »

Puis il fit quelques pas en silence et tâcha de recueillir tout son courage pour la grande attaque qu'il méditait.

« Mary, dit-il tout à coup en posant sa main sur le cou de l'âne et en regardant tendrement la jeune fille... — son regard était tendre et l'oreille de Mary l'avertit aussitôt que sa voix avait un accent plus doux et plus caressant que d'habitude — Mary, vous souvenez-vous de la dernière fois que nous nous sommes vus? »

Elle s'en souvenait bien. C'était le jour où, devenu libre de par la loi, il lui avait traîtreusement pris la main et outragé tous les sentiments des de Courcy, en lui déclarant son amour de-

vant Augusta. Mary s'en souvenait parfaitement, mais il lui était difficile d'en parler.

« C'était, je crois, à l'anniversaire de votre naissance, dit-elle.

— Oui ; et vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit ce jour-là ?

— Je me rappelle que vous m'avez dit des folies, monsieur Gresham.

— Mary, je suis venu tout exprès pour vous les répéter, si toutefois ce sont des folies. Je vous ai dit alors que je vous aimais ; je vous l'ai dit gauchement, sans doute, comme un grand niais. Peut-être même vous paraîtrai-je aussi gauche aujourd'hui; mais vous devriez au moins me croire, puisqu'une année n'a amené aucun changement dans mes sentiments. »

Mary ne le trouvait nullement gauche, et elle ajoutait foi à ses paroles ; mais elle n'avait encore pris aucun parti sur la réponse qu'elle devait lui faire, s'il persistait dans sa résolution. Elle s'était contentée de s'éloigner de lui, mais elle ne l'avait fait que pour qu'on ne l'accusât pas d'avoir agi sans indélicatesse en se mettant en avant. Elle l'avait repoussé lorsqu'il lui avait parlé d'amour, parce qu'elle avait pris ses paroles pour un jeu d'enfant. Elle s'était conformée à la doctrine des Gresham, mais existait-il réellement une bonne raison, un motif sérieux qui l'empêchât d'être la femme de Frank Gresham, quoiqu'il dût être un jour Francis Newbold Gresham de Greshamsbury?

Mary avait tour à tour donné tort ou raison à Frank et à sa noble famille, à son propre cœur et à sa raison. Dans ses longues promenades solitaires sous les arbres de Boxall-Hill, tantôt elle pensait au squire, et alors elle prenait la résolution de rejeter Frank ; tantôt à lady Arabella, et elle se décidait à accepter la main du jeune homme. Elle était dans une de ces incertitudes rêveuses, quand Frank lui apparut tout à coup pour lui renouveler l'assurance de son amour, et, faute de savoir que lui répondre, il lui arriva ce qu'il arrive à tant d'autres jeunes filles dans les mêmes circonstances : elle abandonna tout au hasard.

« Vous devriez au moins me croire, lui dit Frank, puisqu'une année n'a amené aucun changement dans mes sentiments.

— Une année aurait dû vous apprendre à être plus sage, lui dit-elle. Vous devriez maintenant savoir, monsieur Gresham, que votre destinée ne peut rien avoir de commun avec la mienne. Nos positions sociales sont tout à fait différentes. Votre père et votre mère approuveraient-ils la démarche que vous faites aujourd'hui? »

En prononçant ces paroles que lui dictait la raison, Mary en sentit toute l'inutilité; elle se dit aussi qu'elles manquaient d'une certaine franchise, puisqu'elles ne partaient pas de son cœur. D'ailleurs Frank ne les avait pas méritées, et elle ne put s'empêcher de rougir de sa dureté.

« J'espère que mon père m'approuvera, répondit Frank. Quant à la désapprobation de ma mère, c'est un malheur auquel je ne puis remédier; mais, sous ce rapport, je n'ai à prendre conseil que de moi-même; c'est une affaire qui m'est toute personnelle. Mary, si vous me dites que vous ne voulez pas ou que vous ne pouvez pas m'aimer, je partirai, non-seulement d'ici, mais de Greshamsbury. Ma présence ne doit pas vous éloigner de tout ce qui vous est cher. Si vous pouvez me dire en toute conscience que je ne vous suis rien, que je ne puis rien vous être, je dirai à ma mère qu'elle peut se tranquilliser; je m'en irai n'importe où, et je supporterai mon malheur comme je le pourrai... mais... »

Il s'arrêta à ce mot: *mais*. Tout était compris dans ce *mais*. Il lui avait dit ce qu'il ferait si elle l'assurait qu'elle ne pouvait l'aimer; mais si, au contraire, elle convenait que cela lui était possible, il était prêt à tenir tête à son père et à sa mère, et à vaincre courageusement tous les obstacles.

Ah! s'il eût été possible à Mary de lui dire toute la vérité, elle la lui aurait dite d'une manière qui l'eût étonné! mais, placée comme elle l'était, elle trouva plus facile de se taire. Elle se mordit les lèvres pour ne pas éclater en sanglots; elle essaya, mais en vain, de ne pas trembler; il lui semblait qu'elle allait tomber de sa monture; elle eût donné tout au monde pour se sentir sur ses propres pieds.

Si jeunesse savait !... Ce malin proverbe dit tant de choses! Si Frank avait eu un peu plus d'expérience du cœur féminin; s'il avait eu quarante-deux ans au lieu de vingt-deux, il

aurait tout de suite été sûr de son fait ; le silence de Mary lui eût appris tout ce qu'il désirait savoir. Il est vrai que, s'il avait eu quarante-deux ans, au lieu de vingt-deux, il est probable qu'il n'eût pas risqué si facilement les terres de Greshamsbury pour un sourire de miss Thorne.

« Si vous ne pouvez pas me dire un mot qui me rende quelque espoir, je partirai, lui dit-il tristement. J'étais décidé à avoir une explication avec vous ; je suis venu exprès pour cela. J'ai dit à lady Schatcherd que je ne pouvais pas rester même pour le dîner.

— Je ne savais pas que vous fussiez si pressé, » lui dit-elle d'une voix à peine intelligible.

Frank s'arrêta tout à coup, et tirant la bride de l'âne, il le força à s'arrêter aussi. La pauvre bête n'exigeait pas de grands efforts pour rester parfaitement immobile ; elle y mit même beaucoup de complaisance.

« Mary ! Mary ! dit Frank en jetant ses bras autour des genoux de la jeune fille et en appuyant son visage contre elle, Mary, vous avez toujours été vraie ; soyez-le comme toujours. Je vous aime..., voulez-vous être ma femme ? »

Mary ne répondit pas. Elle ne songeait pas à se mordre les lèvres ; elle réunissait maintenant tous ses efforts pour empêcher ses larmes de tomber sur le visage de Frank. Il lui était aussi impossible de l'encourager que de l'éloigner. Elle ne pouvait que trembler et pleurer tout en souhaitant de se sentir ferme sur ses pieds. Quant à Frank, l'âne le servait à merveille ; la position de Mary lui permettait de s'approcher un peu plus d'elle qu'il n'eût probablement osé le faire s'ils eussent été tous deux sur leurs pieds. Quant à l'âne lui-même, il était parfaitement satisfait et avait l'air d'approuver tout ce qui se passait derrière ses oreilles.

« J'ai droit à un mot de votre part, Mary ; dites-moi : Partez ! et je partirai. »

Mais Mary ne dit pas : « Partez ! » Peut-être l'eût-elle dit si elle s'en fût senti le courage ; mais, faute d'avoir pris une résolution sur ce qu'elle avait à faire, elle se trouva réduite au silence.

« Un mot, Mary, un seul mot... Tenez, si vous ne voulez pas

parler, voici ma main ; si vous l'acceptez, laissez-la dans la vôtre ; sinon repoussez-la. »

En disant ces mots, il réussit à glisser ses doigts dans la main de Mary, et ils y restèrent sans être repoussés. A dire vrai, Mary n'avait pas la force de repousser la main de Frank.

« Mon amour ! ma bien-aimée ! dit Frank en prenant son silence pour un consentement ; ma vie ! ma Mary adorée ! »

Et il réussit à saisir la main de Mary et à la porter à ses lèvres, avant que la jeune fille pût s'en défendre.

« Regardez-moi, Mary ; dites-moi un mot, un seul mot. »

Elle poussa un long soupir.

« Oh ! Frank ! dit-elle.

— Monsieur Gresham, j'espère que j'ai le plaisir de vous voir en bonne santé, dit une voix derrière Frank ; vous êtes le bienvenu à Boxall-Hill. »

Frank se tourna et se trouva en présence de sir Louis, qui lui tendait la main. Il ne vit pas comment Mary réussit à cacher sa confusion, il avait assez à faire pour dissimuler la sienne. Il s'éloigna d'elle involontairement et se mit à causer avec le baronnet. Celui-ci n'eut pas l'air de faire attention à miss Thorne, mais il se dirigea vers la maison d'un air d'assez mauvaise humeur, en faisant toutefois tous ses efforts pour jouer le gentleman. Mary, heureuse de se retrouver seule, se raffermit sur son âne, et l'âne, tant par amour pour la société que par amour pour son écurie, se mit à suivre ces messieurs.

Frank ne resta que quelques minutes dans la maison. Il embrassa lady Scatcherd, qui lui rendit sa caresse avec usure, au grand scandale de sir Louis ; il donna froidement la main au baronnet et serra en passant celle de Mary ; mais il ne lut rien moins que de l'indifférence dans le dernier regard qu'elle lui jeta, et il retourna heureux chez lui.

CHAPITRE XXX.

Après dîner.

Frank retourna heureux chez lui et en se félicitant de son excursion. Ce ne fut qu'en arrivant à Greshamsbury qu'il se prit

à réfléchir à ce qui lui restait à faire. C'était beaucoup d'avoir obtenu de Mary de garder pendant quelques instants sa main dans la sienne ; certes, un grand obstacle était déjà surmonté, mais il en avait encore beaucoup d'autres à combattre avant d'arriver à un heureux résultat.

Ces idées devaient aussi se présenter tout naturellement à l'esprit de Mary, mais ce n'était pas à elle de vaincre ces difficultés, et elle éprouvait une espèce de consolation à la pensée qu'on ne pourrait jamais l'accuser d'avoir nui de propos délibéré à la cause des de Courcy. Son devoir se bornait à avouer à son oncle tout ce qui s'était passé. Cette confession était assez difficile à faire, mais elle n'en redoutait pas les suites ; elle savait bien qu'entre elle et son oncle il n'y aurait jamais qu'une sollicitude pleine d'affection. Cependant elle avait encore un autre devoir à remplir. Frank devait apprendre le secret de sa naissance. Il aura ainsi, se dit-elle, l'occasion de rétracter ses paroles, s'il le désire. Il est juste qu'il en ait la possibilité.

La tâche de Frank était plus compliquée. Il avait dit à Béatrice qu'il ne ferait pas un mystère de son amour pour Mary, et il comptait tenir parole. Il devait une entière confiance à son père ; il était prêt à la lui accorder. Il savait que, pour le moment, il lui était impossible d'épouser une jeune fille sans fortune, qu'il obtînt ou non le consentement de son père ; mais il était de son devoir, pensait-il, de lui faire part de ses projets et de délibérer avec lui sur ce qu'il y avait à faire. Il résolut donc de lui en parler lorsqu'il se trouverait seul avec lui après le dîner.

Il s'habilla à la hâte, car la cloche du dîner avait sonné au moment où il rentrait, et il s'empressa de se rendre à la salle à manger, tout en se fortifiant dans sa bonne résolution ; mais, lorsqu'arriva le dessert, lorsque lady Arabella but son verre de vin de Bordeaux et que ses sœurs mangèrent leurs fraises, Frank commença à sentir faiblir son courage. Sa mère et ses sœurs ne vinrent nullement à son secours en prolongeant leur dessert. Il pressa bien lady Arabella de prendre un second verre ; mais lady Arabella était non-seulement très-modérée dans ses habitudes, mais encore elle était très-mécontente de

son fils. Elle se doutait de sa visite à Boxall-Hill, et n'attendait qu'une occasion favorable pour le questionner sévèrement à ce sujet. Elle se retira bientôt, suivie de son cortége maternel.

« Donnez-moi une de ces belles groseilles, Frank, » dit la petite Nina en se glissant sous le bras de son frère, avant d'opérer sa retraite. Frank lui en eût volontiers donné une douzaine, mais elle s'échappa après avoir obtenu celle qu'elle désirait.

Le squire était très-gai ce soir-là, nous ne saurions dire pourquoi. Peut-être avait-il réussi à négocier un nouvel emprunt et à calmer momentanément ses inquiétudes.

« Eh bien, Frank, qu'avez-vous fait aujourd'hui? dit-il en poussant le carafon vers son fils. Pierre m'a dit que vous étiez sorti sur le cheval noir. Suivez mon conseil, mon ami, ne l'exercez pas trop pendant les chaleurs. Ses jambes ne le supporteraient pas, quelque bonnes qu'elles soient.

— J'étais obligé de sortir aujourd'hui, mon père. Je ne pouvais donc choisir qu'entre la vieille jument et le jeune cheval.

— Pourquoi ne pas prendre Ramble? — Ramble était le cheval de selle du squire, celui dont il se servait quand il allait visiter ses fermes, et de temps à autre pour se joindre à la chasse.

— Je n'y aurais jamais songé, mon père.

— Mon cher enfant, il est entièrement à votre service. — Donnez-moi un peu de vin, je vous prie. — Il est à votre service, Frank. Les seules courses à cheval que je fasse sont pour surveiller la rentrée des foins.

— Merci, mon père, ce n'est pas de refus, si j'en ai besoin.

— Ne vous gênez pas, mon enfant, mais surtout ménagez les jambes de votre cheval noir. Il devient plus beau que je ne l'espérais, et ce serait bien dommage de le gâter. Où avez-vous été aujourd'hui?

— Mon père, j'ai quelque chose à vous dire.

— Quelque chose à me dire! » Et la gaieté du squire fit tout à coup place à cette expression morose et inquiète que les ennuis et le chagrin n'avaient rendue que trop habituelle chez lui. « Quelque chose à me dire! » Pour le squire, ces mots présageaient toujours quelque difficulté pécuniaire. Il avaitpour

son fils une affection sans bornes..., il l'eût aimé en toutes circonstances, mais Frank s'était rendu plus cher à son père par la raison qu'il ne lui avait jamais causé d'ennuis sous ce rapport. Il n'était ni exigeant comme lady Arabella, ni égoïste comme son cousin lord Parlock. Mais il avait peut-être quelque embarras d'argent. Telle fut du moins la première pensée du squire.

« Qu'y a-t-il, Frank ? Vous avez rarement eu à me dire quelque chose qui ne me soit pas agréable. Et l'expression de son visage se radoucit un instant lorsque ses yeux tombèrent sur son fils.

— J'ai été à Boxall-Hill, mon père. »

Les pensées du squire prirent alors un tout autre cours, la crainte d'une vexation passagère fit place à une anxiété véritable pour son fils. Il n'avait été pour rien dans l'exil de Mary, et il l'avait vue avec peine s'éloigner une seconde fois de Gresharnsbury, mais il n'avait jamais mis en doute la nécessité de séparer Frank de Mary Thorne. Hélas ! il n'était que trop nécessaire, et cela par sa propre faute, que son fils épousât une dot !

« A Boxall-Hill, Frank ! Etait-ce bien prudent, était-ce même généreux vis-à-vis de miss Thorne, que votre imprudence a forcée à y chercher un refuge ?

— Je crois qu'il est bon que nous nous entendions à ce sujet, mon père.

— Remplissez votre verre, Frank. — Frank obéit machinalement et passa la bouteille.

— Je ne me pardonnerais jamais si je vous trompais ou si je vous cachais quelque chose.

— Je ne crois pas qu'il soit dans votre caractère de me tromper, Frank.

— Le fait est, mon père, que je suis décidé à épouser tôt ou tard Mary Thorne, à moins qu'elle ne me refuse formellement. Jusqu'à présent elle m'avait refusé, mais maintenant je crois que je puis me considérer comme accepté. »

Le squire porta son verre à ses lèvres et ne répondit pas sur le moment. Il y avait chez son fils une volonté mâle et calme, mais en même temps modeste, dont il ne s'était pas encore

douté. Frank avait atteint légalement sa majorité à l'âge de vingt et un ans, mais la nature avait attendu pour sanctionner cet acte qu'il eût atteint sa vingt-deuxième année. La nature attend quelquefois bien davantage.

Le squire continuait à savourer son vin de Bordeaux. Il importait qu'il réfléchît avant de répondre à une déclaration aussi formelle de la part de son fils.

« Je crois pouvoir le dire, continua Frank avec une modestie peut-être inutile. Elle est si droite que, si telle n'était pas son intention, elle me l'aurait déclaré franchement. Ai-je raison, mon père, de penser que, quant à ce qui la concerne personnellement, vous ne vous opposeriez pas à l'avoir pour belle-fille ?

— Pour ce qui la concerne personnellement, dit le squire, heureux que son fils lui présentât le sujet sous un point de vue qui lui permît de se prononcer, oh ! pour ce qui la concerne, elle, je ne m'y opposerais nullement, car je l'aime beaucoup. C'est une excellente fille ; j'ai toujours eu du plaisir à la voir ici, mais...

— Je sais ce que vous allez dire, mon père. — C'était plus que le squire n'en savait lui-même. — Un pareil mariage est imprudent, n'est-ce pas ?

— Il est plus qu'imprudent, Frank. Je crains qu'il ne soit impossible.

— Impossible ! mon père. Il n'est point impossible.

— Oui, mon fils, matériellement parlant, il est impossible. De quoi vivriez-vous ? Que feriez-vous de vos enfants ? Vous ne voudriez pas voir votre femme malheureuse et dans le besoin ?

— Non, certes.

— Vous ne voudriez pas commencer avec la gêne et finir avec la ruine, et tel serait votre sort si vous épousiez maintenant miss Thorne. »

Frank saisit le mot *maintenant*.

« Je ne compte pas me marier tout de suite, mon père. Je sais que ce serait imprudent ; mais j'ai donné ma parole et je ne puis me rétracter. Et, à présent que je vous ai tout dit, que me conseillez-vous de faire ? »

Le squire resta un instant silencieux, tenant toujours son

verre en main. Il n'y avait dans la conduite de son fils rien qui pût provoquer sa colère. Comment donc lui répondre? Le fait est que M. Gresham avait conscience de la supériorité intellectuelle de son fils, et qu'il ne se sentait pas le plus fort dans cette discussion.

« Connaissez-vous l'histoire de Mary...? l'histoire de sa naissance? dit-il enfin.

— Je n'en sais pas un mot. Je ne savais pas qu'elle eût une histoire.

— Ni elle non plus, du moins je ne le crois pas. Mais vous allez la connaître. Je vais vous la dire, Frank, non pour vous éloigner d'elle, — tel n'est pas mon but, quoique je ne doute pas que vous n'en reconnaissiez bientôt vous-même la nécessité. — La naissance de Mary n'est pas telle qu'on peut la désirer pour votre femme ; elle ne pourrait que nuire à vos enfants.

— S'il en est ainsi, mon père, j'aurais dû le savoir auparavant. Pourquoi l'avoir introduite parmi nous?

— C'est vrai, Frank ; c'est ma faute et celle de votre mère ; mais les circonstances l'ont ainsi voulu il y a bien des années, alors que nous ne pensions pas à ce qui pouvait en résulter. Je vais vous raconter son histoire, mais souvenez-vous que, quoique je vous le dise sous le sceau du plus profond secret, vous êtes parfaitement libre de dire au docteur que je vous l'ai révélée. Du reste, si cela est nécessaire, je le lui dirai moi-même. »

Et le squire raconta à son fils ce que nous savons de l'histoire de Mary.

Frank resta tout interdit. Lui aussi, comme tous les Gresham, attachait une grande importance à la naissance. Il avait dit à sa nièce qu'il haïssait l'argent et la propriété, mais il aurait eu de la peine, même dans ses moments de plus vive opposition, à lui dire qu'il haïssait son arbre généalogique. Il y tenait beaucoup au contraire, bien que, comme tous les hommes de bonne famille, il en parlât rarement ou jamais. C'est une de ces choses dont la possession suffit. Un homme qui a un arbre généalogique n'éprouve pas le besoin de se vanter de ce qu'il possède, ni d'en faire parade, mais il n'y attache peut-être que plus d'importance.

Frank avait toujours regardé Mary comme un rejeton de

l'arbre d'Ullathorne, non, sans doute, comme une des principales tiges de la branche mère, mais comme n'en participant pas moins à la pure séve de ce vénérable tronc. Aussi fut-il consterné en apprenant son origine.

« C'est une triste histoire, dit le père.

— Oui, bien triste, dit le fils en se levant et en s'appuyant sur le dossier de sa chaise. Pauvre Mary ! pauvre Mary ! Il faudra bien qu'elle sache cela un jour.

— Je le crains, Frank. » Et ils restèrent quelques instants silencieux.

« J'apprends cela trop tard, mon père, dit enfin Frank ; cela ne peut désormais influer en rien sur ma résolution. A vrai dire, ajouta-t-il en soupirant, je l'aurais su plus tôt, qu'il en eût été de même.

— J'aurais dû vous le dire il y a longtemps, Frank.

— Cela n'aurait rien fait, mon père. Dites-moi, qui étaient les parents de miss Dunstable ? Et la famille de ce Moffat, d'où sortait-elle ? »

Cette question était peut-être cruelle de la part de Frank. Le squire toutefois n'y répondit pas.

« J'ai cru de mon devoir de vous dire ce qu'il en est, reprit-il. Vous êtes libre de faire là-dessus vos commentaires, mais je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'en pensera votre mère.

— Que pensait-elle de la naissance de miss Dunstable ? dit Frank avec un redoublement d'amertume. Non, mon père, continua-t-il après un moment de silence, cela ne peut ni ébranler ma résolution ni diminuer mon amour pour Mary. Et alors même que cela serait possible, — ce qui ne peut l'être, — cela n'annulerait point mon engagement. Je suis fiancé à Mary Thorne. Que me conseillez-vous donc de faire dans les présentes circonstances ? »

La conversation du squire et de son fils fut longue, assez longue pour déranger tous les plans de lady Arabella. Elle avait résolu de rappeler son fils à l'ordre ce soir-là même, et, dans ce but, elle s'était installée dans le petit salon où son auguste belle-sœur avait précédemment fait la leçon à Frank. Elle avait chargé ses filles de lui envoyer leur frère dès qu'il sortirait de la salle à manger. Pauvre femme ! elle attendit jusqu'à dix

heures, et dut se passer de son thé ! Le squire tenait très-peu de la nature de Barbe-Bleue ; mais il avait réussi à faire comprendre dans sa maison qu'il n'entendait pas être interrompu par les messages de sa femme pendant l'heure qui suivait le dîner.

Comme nous aurons à laisser passer toute une année avant de reprendre le fil de notre histoire, nous nous hâterons de faire connaître le résultat de cette conversation.

Le squire, voyant bien qu'il serait impossible de persuader son fils de renoncer à son projet de mariage, se contenta de lui faire observer qu'il était bien jeune pour songer à se marier.

« Vous vous êtes marié à vingt et un ans, dit Frank. — Oui, et je m'en suis repenti avant d'en avoir vingt-deux, » ne lui dit pas son père.

Il proposa enfin de laisser à Mary le temps de consulter son oncle, et finit par obtenir de Frank la promesse qu'après avoir pris ses degrés universitaires au mois d'octobre, il irait passer quelque temps à l'étranger, et qu'il ne reviendrait à Greshamsbury qu'après avoir atteint sa vingt-troisième année.

« Il l'oubliera peut-être, » se dit le père en posant ces conditions.

« Il pense que je l'oublierai, se dit Frank en y souscrivant ; mais il ne me connaît pas. »

Quand lady Arabella réussit enfin à voir son fils, elle découvrit que le moment de lui faire la leçon était passé. Il lui dit presque avec sang-froid que ses plans étaient arrêtés, et, lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé à Boxall-Hill, elle ne put blâmer le parti qu'avait pris son mari. Elle se dit, avec plus d'assurance encore que le squire, que Frank oublierait Mary avant la fin de l'année. Lord Buckish est à Paris avec l'ambassadeur, se dit-elle, — lord Buckish était son neveu, — et Frank oubliera bientôt Mary Thorne lorsqu'il sera avec lord Buckish, et qu'il fréquentera des femmes vraiment belles et à la mode. Mais elle n'abandonna pas pour cela son système de persécution contre les Thorne. Elle y réussit d'autant mieux que le docteur Fillgrave était déjà réinstallé à Greshamsbury.

Frank alla faire une autre visite à Boxall Hill, et eut aussi une entrevue avec le docteur. Mary lui apprit tout ce qu'elle savait

de sa triste histoire. Il ne lui répondit que par un baiser, un baiser qu'il lui fut impossible d'éviter, le premier, le seul qu'il eût jamais déposé sur ses lèvres, et il partit.

Le docteur lui révéla toute l'histoire.

« Oui, dit-il, je la connaissais déjà. Chère, bien chère Mary. Ne croyez pas, docteur, que je puisse l'oublier jamais. »

Et ils se séparèrent. Frank quitta Greshamsbury et fut absent tout le temps de son exil, c'est-à-dire un an et un jour.

(La suite en août.)

CORRESPONDANCES

DE LA REVUE BRITANNIQUE

NOUVELLES DES SCIENCES

DE LA LITTÉRATURE

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

I

CORRESPONDANCE D'ALLEMAGNE.

LES ÉLECTIONS FRANÇAISES ET L'ALLEMAGNE. — SITUATION RESPECTIVE DE LA PRUSSE ET DE L'AUTRICHE. — LE ROI DE HANOVRE ET LA FLOTTE ALLEMANDE. — LE DUC DE SAXE-COBOURG-GOTHA A VIENNE. — LA MISSION DE LA FEMME. — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU MOYEN AGE, PAR M. SEMMIG. — LA POSITION DU CHRÉTIEN VIS-A-VIS DE LA POLITIQUE. — L'EXPOSITION DE CHIENS ET DE CHEVAUX A HAMBOURG. — LE MONUMENT DE HERMANN A DETMOLD.

Le résultat des élections a produit en Allemagne une immense sensation, comme l'on devait s'y attendre. Les libéraux se sont réjouis, les conservateurs se sont émus, et la nation tout entière, depuis le cosmopolite à la Clootz jusqu'au gallophobe le plus enragé, s'est inquiétée sérieusement de la manifestation du bon peuple de la bonne ville de Paris.

S'il est vrai qu'à distance on juge souvent mieux les événements politiques que lorsqu'on est au milieu même du mouvement qui les produit, il arrive souvent aussi que, de loin, on

s'exagère les proportions des choses, qu'on les grossit outre mesure, sans compter qu'on prend quelquefois des mannequins pour des hommes et des vessies pour des lanternes. On est d'autant plus exposé à ce dernier genre d'illusion qu'on a l'esprit moins calme ; or, ce n'est pas précisément par le calme que brillent aujourd'hui les Allemands. Ils s'imaginent donc, — à tort selon nous, — que si la France s'agite chez elle, il faudra nécessairement qu'on trouve à cette agitation un dérivatif au dehors, et il ne leur est pas bien démontré que, dans telle éventualité fort possible, leur frontière du Rhin soit parfaitement en sûreté. L'Europe a encore présent à l'esprit le souvenir des grandes guerres qui ont suivi la prodigieuse secousse de 1792. Aussi jugeant par comparaison,

Si minima licet componere magnis,

l'Allemagne, qui sait que jusqu'à présent la liberté française a enfanté la guerre, se recueille, se tâte et interroge avec anxiété l'avenir. Ce qui augmente encore cette anxiété, c'est la situation actuelle de la Prusse. Jamais la division entre le gouvernement et la nation n'y fut plus profonde, et jamais par conséquent on n'y fut moins en mesure de tenir tête à une attaque de l'étranger. Après avoir prorogé la Chambre des députés, qui se montre inflexible et maintient son droit sans forfanterie comme sans faiblesse, le gouvernement a rendu l'ordonnance que vous savez en matière de presse (la loi électorale et le droit de réunion auront, dit-on, leur tour), et les avertissements ont aussitôt commencé à pleuvoir sur les journaux prussiens. Grands journaux politiques, journaux pour rire, journaux anecdotiques, journaux de finances, tous sont atteints pour les causes les plus futiles par l'ordonnance du 1er juin. L'historien de cette époque pourra prendre pour épigraphe ce vers des *Animaux malades de la peste :*

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Ainsi la *Gazette du lundi*, journal pour rire, a reçu un premier avertissement, « parce qu'il manifeste des tendances dangereuses depuis sa fondation, » l'*Observateur de la Sprée*, petit journal hebdomadaire, qui raconte des anecdotes et la chronique scandaleuse de la ville, a également reçu un avertissement,

« parce qu'il professe des principes dangereux pour le bien public. » Une toute petite feuille, qui communique aux journaux le cours de la Bourse, et qui s'est permis d'imprimer : « Cours faibles à cause du mécontentement général, » a été avertie « pour avoir excité à la haine contre les mesures du gouvernement ; » enfin, et ceci est le chef-d'œuvre du genre, le président de la régence de Magdebourg (province de Saxe) vient de donner un avertissement à un petit journal de Salzwedel « pour avoir excité à la haine et au mépris des institutions de l'Etat et des mesures du gouvernement, en disant que l'ordonnance du 1er juin a rendu illusoire la liberté de la presse garantie par l'acte constitutionnel. »

En revanche, les organes du parti féodal paraissent jouir d'une liberté absolue. Ils peuvent attaquer impunément la Constitution et manquer de respect aux représentants du peuple prussien. La *Revue de Berlin*, entre autres, peut imprimer, sans que personne songe à l'avertir, les énormités suivantes : « Ne peut-on avoir l'espoir que la Prusse, la plus petite des grandes puissances, a été choisie par Dieu pour former le modèle de la véritable monarchie chrétienne ? Beaucoup de signes n'indiquent-ils pas qu'elle en possède les conditions plus que tout autre Etat européen ? *Où trouve-t-on une Chambre des seigneurs pareille ?* Quel est le pays qui a été gouverné par un roi chrétien comme Frédéric-Guillaume IV, et a reçu de son prince autant d'éléments chrétiens ? Quel est le roi qui a rendu témoignage à la royauté par la grâce de Dieu comme notre roi Guillaume Ier, lors de son couronnement ? Ses paroles n'ont-elles pas été interprétées comme une *déclaration de guerre contre l'empire par la grâce du peuple établi en France ?* Si la démocratie est parvenue à faire proclamer une constitution libérale et démocratique, comment le parti conservateur n'arriverait-il pas à formuler un projet de constitution dans le sens conservateur ? Ce projet pourrait être présenté sous forme d'une adresse ou d'une pétition au roi. Si déjà les adresses de loyauté ont été couvertes de nombreuses signatures, celle-ci en trouvera bien davantage. La Constitution actuelle contient évidemment des principes *antichrétiens* et *antimonarchiques*. Si l'on insiste sur le caractère chrétien, la *grande masse des ecclésiastiques sou-*

tiendront le projet à la tête de leurs paroisses. Si le roi adopte le projet, il sera voté par la Chambre des seigneurs et rejeté par la Chambre des députés. Alors on dissoudra la Chambre, et on convoquera les électeurs. Si, dans ce cas, le gouvernement pose comme programme conservateur ce projet, il est certain que le résultat des élections sera dans le sens conservateur.

« Rappelons-nous la grande masse de ceux qui s'abstiennent dans les élections, le grand nombre de ceux qui disent : « Il faut « que le roi gouverne seul, comme avant 1848. » Du moment qu'on ne met pas le peuple dans l'alternative d'élire pour ou contre sa bourse, il vote dans le sens conservateur. Il en a assez des Chambres ! »

Le parti féodal prussien veut imiter de son mieux, vous le voyez, un acte célèbre de notre histoire contemporaine ; mais il est de ces choses qui ne s'imitent pas, et qui ne peuvent plus se faire, précisément parce qu'elles ont déjà été faites ; cependant, même en supposant qu'elles soient bonnes à imiter, les féodaux feront bien de se rappeler le *Decipimur specie recti* d'Horace, et cet autre vers de l'Épître aux Pisons qui contient un enseignement non moins utile en politique qu'en littérature :

In vitium ducit culpæ fuga si caret arte.

Or, il y a généralement peu d'art dans les contrefaçons.

Toujours est-il que, lorsque la fièvre autoritaire et monarchique a atteint un pareil degré de violence, il faut tout craindre du malade en délire. Aussi le *Charivari* berlinois, le spirituel *Kladderadatsch*, ne se sentant plus en sûreté, et craignant de commettre, sans s'en douter, quelque bel et bon crime de lèse-majesté, va-t-il, dit-on, transporter à Gotha, sous des dieux plus cléments, sa plume et son crayon, sa malice et sa verve. S. M. Guillaume Ier devrait ici intervenir, car Sa Majesté se permet parfois elle-même, malgré la gravité des circonstances, des saillies du meilleur aloi. On se rappelle qu'au plus fort de la discussion du budget de la guerre, que la Chambre refusait obstinément de voter, le roi, ayant aperçu à une revue un soldat qui galopait sur un cheval sans selle parce que ses sangles s'étaient cassées, dit d'un air confidentiel au général qui commandait les troupes : « Recommandez à ce soldat d'être

discret, car si la Chambre venait à savoir ce qu'il a fait là, elle serait capable de rayer aussi les selles du budget, sous prétexte qu'on peut s'en passer. » Le roi est donc tant soit peu le complice du *Kladderadatsch*, et à ce titre il lui doit, sinon aide, du moins protection. D'ailleurs, est-ce que les dieux de l'Olympe, — des païens pourtant ! — ont jamais songé à exiler Momus ou à lui imposer silence, parce qu'il critiquait leurs œuvres? L'esprit, quoi qu'on en dise, n'est jamais de trop nulle part; il désarme ceux qu'il fait rire, il rend la politique plus humaine, les hommes plus indulgents; il est enfin le sel de la terre, le condiment indispensable des monarchies aussi bien que des républiques, le gage d'alliance et de fraternité entre les membres de cette grande franc-maçonnerie du bon mot et du bon rire qui embrasse le monde entier et ne connaît d'autres profanes que les béotiens de tous pays. Aussi, combien il nous paraît malavisé ce journaliste trop zélé qui, en annonçant la résolution prise par le journal satirique, lui adresse cette menace aussi brutale que ridicule : « Si vous vous imaginez pouvoir tout dire impunément à Gotha, vous vous trompez, et l'on pourrait bien vous y envoyer un gendarme (*Feldjæger*) ». Allusion délicate au fameux *Feldjæger* qui fut récemment chargé d'aller porter à l'électeur de Hesse-Cassel l'ultimatum prussien que Son Altesse avait refusé de recevoir du général envoyé par le roi Guillaume. Pareil moyen est de mise quand il s'agit de rappeler aux convenances un principicule récalcitrant qui veut trancher du potentat; mais quelle figure ferait un gendarme porteur d'un *ultimatum* à l'adresse du *Kladderadatsch?* Ce journal, qui rit de tout, transformerait, soyons-en sûrs, le gendarme le plus sérieux en un gendarme pour rire.

Enverrez-vous, d'ailleurs, votre gendarme aux Conseils municipaux de Berlin, de Stettin, de Magdebourg, de Breslau et de tant d'autres villes qui, en dépit des défenses administratives, protestent contre l'ordonnance du 1er juin et votent des adresses au roi pour en demander le rappel? Autant vaudrait imiter le langage poli, digne et tout à fait gentleman, de la *Gazette de la Croix*, qui, parlant de la députation de Breslau, composée, dit-elle, « d'un avoué démocrate, de deux athées et d'un marchand de pains d'épice, » la raille sur son ignorance de l'étiquette

de cour, parce que, s'étant rendue au château de Babelsberg, elle avait demandé à un des laquais de l'annoncer au roi qui, soit dit en passant, a refusé de la recevoir. L'histoire de ce laquais est de pure invention, comme le prouve une lettre rendue publique et adressée par le président du Conseil municipal de Breslau à M. de Bismarck, pour lui exposer les refus successifs que la députation a essuyés de la part du grand maréchal du palais et du ministre de l'intérieur. Et, d'ailleurs, à supposer même que cette députation fût peu au courant des questions d'étiquette, qu'est-ce que cela prouverait?

Outre les votes de pétitions par les Conseils municipaux de la plupart des grandes villes, il s'est encore produit dernièrement, lors du voyage du prince et de la princesse de Prusse dans les provinces orientales du royaume, des manifestations non moins significatives. Le 5 juin, l'héritier présomptif de la couronne *ayant été visiter l'hôtel de ville de Dantzig* (notez qu'on n'a pas été le chercher), y fut reçu et complimenté par les autorités municipales. Le premier bourgmestre, M. de Winter, un libéral, ami personnel du prince, avec lequel il était parti de Berlin, exprima le regret que les circonstances ne permissent pas à la ville de Dantzig de manifester plus hautement la joie qu'elle éprouvait de la visite de Leurs Altesses. A quoi le prince royal répondit : « Je regrette, de mon côté, d'être venu ici au moment où il existe de pareils dissentiments entre le gouvernement et la nation; j'ai été surpris au plus haut point de ce qui est arrivé ; je ne savais rien des ordonnances récentes ; absent de Berlin, je n'ai pris aucune part aux délibérations ministérielles d'où elles sont sorties. Mais nous tous, et moi surtout, qui connais les nobles et paternels sentiments du roi, nous avons la certitude que la Prusse, sous le sceptre du roi, marche sûrement vers les grandes destinées que lui réserve la Providence. »

La presse étrangère, et notamment la presse française, a fait grand bruit de ce petit discours dans lequel on a voulu voir une preuve du libéralisme du prince de Prusse et une condamnation de la politique de M. de Bismarck. La vérité est que M. de Winter, connaissant les dispositions peu bienveillantes des populations de la Prusse orientale, avait voulu ménager au prince une occasion de sauvegarder sa popularité de présomptif

par quelques paroles peu compromettantes et calculées de manière à lui concilier l'opinion publique. Toutefois le résultat qu'on s'en promettait n'a guère été atteint, car à Gumbinnen le 8 juin, à Angerbourg le 11, et à Insterbourg le 15, les Conseils municipaux décidaient, à une forte majorité, qu'ils s'abstiendraient de toute espèce de fête et de réception lors du passage du prince dans leurs murs. A Gumbinnen, il y eut même cela de particulier que la Société d'agriculture, dont le prince de Prusse est le protecteur, se trouvait alors réunie. Un membre proposa d'envoyer au prince une députation pour le complimenter, mais la majorité repoussa cette proposition, en déclarant que, malgré toute la joie que la Société éprouverait à manifester à son auguste bienfaiteur ses sympathies et sa reconnaissance, il lui était impossible de faire une démarche à laquelle s'opposait la situation du pays.

Aussi le ministère, qui avait pris bonne note de l'attitude de cette ville, infligeait-il, cinq jours plus tard, une amende disciplinaire de 20 thalers et une verte réprimande au bourgmestre « pour n'avoir pas usé de tous les moyens en son pouvoir afin d'empêcher le vote et l'envoi d'une adresse au roi contre l'ordonnance sur la presse. » Il est grand temps que cette situation ait un terme, car elle est violemment tendue, et il ne faut rien moins que toute la sagesse, toute la modération du peuple prussien pour conjurer une catastrophe. Enfin, voilà le roi à Carlsbad, et la série des mesures extraconstitutionnelles est arrêtée jusqu'à nouvel ordre. Puisse ce temps d'arrêt faire prendre un autre cours aux idées du roi.

Il semble que la Prusse et l'Autriche forment à elles deux une sorte de Janus allemand. Quand l'une de ces puissances regarde en avant, l'autre tourne aussitôt ses regards en arrière ; quand l'une progresse, l'autre rétrograde ; quand l'une monte, l'autre descend. Pour le moment, c'est l'Autriche qui regarde en avant, qui progresse et qui monte. Grâce à une sorte de mystérieuse conspiration des destinées, — car en tout ce qui lui arrive d'heureux, il est impossible de ne voir qu'un résultat de la sagesse et de la prévoyance de ses hommes d'Etat[1], — l'Autriche, hier

[1] Voir le remarquable article sur l'Autriche dans la *Revue Britannique*, livraison d'avril.

encore ballottée en tous sens comme un navire sans lest et sans gouvernail sur une mer orageuse, est poussée maintenant vers le port par la main d'une puissance invisible qu'on appellera, si l'on veut, le hasard, ou si l'on aime mieux, la Providence. Tout lui réussit, et ses espérances les plus invraisemblablés de la veille deviennent les réalités du lendemain. Ainsi, l'an passé, à la fête de la constitution, à Prague, M. de Schmerling, qui y assistait, en sa qualité de député de la diète de Bohême, exprima l'espoir que, dans un an, il célébrerait cette même fête à Pesth. Eh bien, grâce à la tournure qu'ont prise depuis quelques mois les affaires intérieures de l'Autriche, cette parole, qui semblait alors d'un optimisme si hyperbolique, qu'on la prit plutôt pour l'expression d'une tendance, pour le résumé d'un programme, que pour l'énoncé d'une espérance véritable, cette parole pourrait bien se réaliser sous peu, s'il ne survient aucune de ces crises imprévues qui changent pour longtemps le cours des événements et dérangent les plans les mieux conçus. Ce *si* est de notre part une précaution que justifie l'histoire de ces dernières années. En effet, avant la guerre d'Italie, on s'en souvient, tout paraissait aussi couleur de rose en Autriche; les finances se relevaient, la joie et la confiance renaissaient dans tous les cœurs; mais, quelques mois plus tard, l'orage avait éclaté, et de tant de promesses il ne restait que des ruines, ou plutôt la ruine. Malheureusement pour l'Autriche, la période actuelle présente plus d'une analogie avec celle qui précéda la campagne de 1859; mais ne nous mêlons pas de faire le prophète, et, qui pis est, le prophète de malheur. Constatons seulement que la nouvelle constitution de l'Autriche fonctionne à merveille, et qu'avec une douzaine de petits Parlements, M. de Schmerling a trouvé le moyen de gouverner aussi bien, sinon mieux, que beaucoup de ministres avec un seul. Que la Hongrie, bien inspirée, se décide enfin à entrer dans cette fédération libérale, et l'Autriche sera pour l'Europe un pays modèle. Quelques Tchèques russophiles se sont bien abstenus, il est vrai, de paraître au *Reichsrath* qui vient de s'ouvrir, parce que, depuis l'insurrection polonaise, ils ne veulent plus faire cause commune avec leurs collègues de Gallicie; mais cela n'a pas grande importance, et leur absence n'entravera nullement la marche des affaires. Les Polonais sont

venus au Reichsrath ; ils y ont entendu reconnaître les droits de leurs héroïques compatriotes, ils ont, comme la majorité, rendu hommage à la sagesse de la politique extérieure suivie par l'Autriche ; M. de Schmerling ne peut rien espérer de mieux jusqu'au jour où les Magyares, abdiquant leurs stériles rancunes, saisiront la proie qui leur est offerte, au lieu de s'épuiser en vains efforts à courir après son ombre. Dans un pays comme l'Autriche, qui réforme dans le sens le plus libéral son instruction publique, qui accorde à la presse une liberté que plus d'une nation a sujet d'envier, qui admet la responsabilité ministérielle et donne surtout à l'Europe le spectacle neuf, autant qu'instructif, d'une fédération rationnelle accomplie au milieu d'obstacles sans nombre, il y a place assurément pour les Magyars les plus exigeants, et s'ils persistent à se tenir à l'écart, ils pourront se faire soupçonner de vues et de tendances inspirées par de tout autres motifs que l'amour de la liberté et le bien de leur pays.

La jeunesse autrichienne, qui n'a pas, elle, les mauvaises raisons des Magyars pour repousser la liberté qu'on lui offre, en profite au contraire en tout et partout. Voici un petit fait, entre mille, qui en fournit la preuve, et qui a une signification des plus heureuses pour quiconque connaît tant soit peu le pays. Il y a cinq ou six ans, à peine, que les chants et les drames du poëte national Koerner étaient défendus à Vienne, où ils ne pouvaient circuler que clandestinement. Aujourd'hui les choses ont changé à tel point que la Société des gymnastes viennois va élever au barde de la guerre de l'indépendance un monument dont l'exécution est confiée au sculpteur Vincent Pilz. Ce monument consistera en un buste colossal de Koerner placé sur un piédestal orné d'emblèmes appropriés, et il sera érigé à Moedling, où résida longtemps le poëte. On sait, en effet, qu'il séjourna à Vienne, en qualité d'auteur dramatique, depuis 1811 jusqu'au moment où éclata la guerre.

Vaillante et confiante jeunesse! Elle est partout la même! Elle ne redoute ni ne prévoit jamais les retours parfois si étranges des choses d'ici-bas, elle s'abandonne à la liberté qui l'enivre avec toute la fougue d'un premier amour, et ne soupçonne pas même qu'elle pourrait un jour pleurer la perte de son idole ou,

ce qui est pire encore, lui devenir infidèle. L'âge est, hélas! coupable de tant d'inconstances, il calme tant d'ardeurs, détruit tant de généreuses illusions! Mais croyons, comme la jeunesse, à la liberté toujours jeune, et souhaitons bonne chance à tous les Etats qui, comme l'Autriche, lui accordent une intelligente hospitalité.

Que font, cependant, au milieu du mouvement qui emporte l'Allemagne, tous les rois et princes de second, de troisième ou de quarantième ordre? sont-ils pour la liberté? sont-ils pour l'absolutisme? Ni l'un ni l'autre. *Ils pensent,* c'est plus commode et moins compromettant. Tandis que les gouvernements de Prusse et d'Autriche portent tout le poids des affaires, tandis que Guillaume Ier et François-Joseph se rencontrent à Carlsbad pour y agiter les questions les plus palpitantes pour la grande patrie allemande, leurs augustes satellites, grâce aux loisirs que leur font *messieurs leurs frères* de Vienne et de Berlin, se livrent sans inquiétude aux spéculations métaphysiques les plus abstraites, comme il convient à tout bon Allemand qui a des loisirs; car que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe? Ils daignent même parfois, appliquant à la politique les résultats de leurs méditations souveraines, communiquer à la Diète de Francfort ce qu'ils ont imaginé pour changer *in abstracto* la face du monde. C'est ainsi qu'à la séance du 11 de ce mois, la Diète a été informée que S. M. le roi de Hanovre offrait pour la flottille allemande son port allemand de Geestemünde, car on sait que le fameux port de la Jahde continue d'être en guerre avec la mer du Nord. La proposition, malgré tout son intérêt, n'a cependant pas été discutée séance tenante : 1° parce que cet empressement n'est pas le fait des Allemands en général et de la Diète en particulier, qui a pris pour devise :

Hâtez-vous lentement quelque roi qui vous presse;

2° parce que, — ceci est plus grave, — la flottille pour laquelle ce port est offert n'existe pas encore, et n'existera probablement pas de sitôt. Cependant il n'en est pas moins acquis à l'histoire que, Sa Majesté Hanovrienne méprisant, comme il convient à un vrai philosophe spéculatif, le fait brutal qui ne prouve rien, a offert pour la *catégorie* flottille, comme dirait Kant, pour une

flottille sans réalité objective, pour un pur *phénomène*, un port très-réel objectivement; qu'il l'a offert avec une spontanéité toute subjective et un patriotisme éminemment *apodictique* qui l'honorent au plus haut point. Il en sera parlé dans toutes les cours de la Confédération, depuis Hesse-Hombourg jusqu'à Litchtenstein et aux deux Lippe.

Il est pourtant un prince en faveur duquel il convient de faire une remarquable exception, c'est S. A. de Saxe-Cobourg-Gotha, qui a rendu et rend encore, autrement qu'en idée, des services signalés à la cause nationale. Ces jours derniers il était à Vienne, où il plaidait en faveur d'une réforme indispensable de la constitution fédérale; il en est revenu avec l'impression la plus favorable de la force que prend en Autriche le sentiment constitutionnel, aussi bien dans le gouvernement que dans la population, et avec l'espérance fondée de voir enfin aborder sérieusement la question allemande. Il ne s'agirait plus cette fois, dans les réformes projetées, de misérables réunions de délégués, mais d'institutions qui répondraient approximativement aux vœux les plus légitimes de la nation, et pourraient recevoir plus tard d'heureux développements. Le duc de Saxe-Cobourg ne pourrait-il pas dire au roi de Prusse, comme dans la chanson de Béranger, avec une légère variante :

Nous devrions être cousins
Et cependant je suis à Vienne !

Mais trêve à la politique pour aujourd'hui. Il nous a semblé que la situation actuelle de l'Allemagne offrait un assez grand intérêt pour nous permettre cette excursion trop longue peut-être dans un domaine qui ne doit pas ordinairement être le nôtre. Comme nous n'avons nullement l'intention de récidiver, nous espérons que le lecteur voudra bien nous pardonner, en considérant qu'une fois n'est pas coutume.

Prenons donc quelques-uns des livres nouveaux qui nous sont parvenus dans le courant du mois, et voyons ce que nous pourrons y trouver de meilleur que des ordonnances et des discours officiels. Au milieu d'une foule de romans insignifiants et insipides signés Fanny Arndt, Hedwig Wolf (pseudonyme de Louise Thal), Amélie Boelte, et autres *auteuresses* plus ou

moins connues, nous découvrons un in-8° d'apparence modeste qui semble comme égaré au milieu de toutes ces couvertures bariolées et provoquantes comme des bouquets de Saint-Jean. Cet in-8° est intitulé : *la Mission de la femme,* et a pour auteur Mme Anna de Wachter. C'est une œuvre de haute raison, d'un sens éminemment positif et pratique, et en même temps d'un grand cœur. Tandis que certaines femmes, à l'esprit plus aventureux que solide, réclament à corps et à cris l'égalité des sexes, l'émancipation de la femme, et autres belles choses qui vont tout droit à transformer une ménagère en bas-bleu, ou une matrone en courtisane, Mme de Wachter, repoussant de toutes ses forces ces doctrines, condamnées et par l'expérience et par la nature, invite son sexe au travail utile, au travail modeste, attendu, dit-elle, que ce qui honore le travailleur, ce n'est pas tant ce qu'il fait que la façon dont il le fait. Sans prétendre qu'il faille absolument interdire aux femmes la littérature, Mme de Wachter est d'avis qu'il faut, au contraire, les mettre à même par leur éducation d'y obtenir des succès, si leurs capacités, leurs aptitudes leur permettent d'en espérer dans cette difficile et ingrate carrière. La peinture et tous les beaux-arts, le théâtre, le chant, l'éducation de la jeunesse, elle ne leur ferme l'accès d'aucune de ces professions, brillantes et lucratives lorsqu'on y occupe un rang distingué. Mais elle veut, elle demande plutôt avec énergie qu'avant de se lancer dans les beaux-arts ou dans l'enseignement, on consulte moins sa vanité que ses forces ; et que si, après mûr examen, l'on se reconnaît impropre à charmer ou à instruire ses semblables, on sache se résigner à les servir encore dans de plus humbles conditions. Faites-vous, dit-elle, couturières, lingères, modistes, demoiselles de magasin, femmes de chambre, etc., etc. Mais, si vous voulez vous *émanciper,* apprenez à suffire par vous-mêmes à vos besoins, vous toutes qui n'avez pas connu les travaux et les joies du ménage ; soyez laborieuses pour être heureuses, et vous n'aurez alors plus besoin que l'on vous *apprenne à vieillir*. Vous serez aussi naïves, aussi confiantes sur le déclin de l'âge que dans votre jeunesse, vous aurez été, en un mot, les saintes fiancées du travail. Voilà certes un langage qui scandalisera nos illustres novatrices françaises ; mais dussent-elles nous traiter

de *cuistre,* ou nous gratifier de quelque autre gracieuseté de leur vocabulaire par trop émancipé, nous ne pouvons qu'applaudir aux doctrines saines et bienfaisantes de Mme de Wachter, et si jamais nous avons le bonheur d'être père d'une fille, nous nous promettons bien de lui faire lire l'excellent livre qui s'appelle : *la Mission de la femme*.

En remettant en place l'in-octavo de Mme Wachter (car même dans le désordre il faut avoir de l'ordre), nous en faisons tomber un autre qui s'ouvre devant nous et semble nous demander quelques instants d'attention. Quel est cet empressé ? que nous veut-il et qu'a-t-il à nous dire ? Il s'appelle *Histoire de la littérature française au moyen âge*, et a pour père M. Hermann Semming. Singulière complaisance du hasard ! le livre s'est ouvert précisément à un endroit qui nous révèle que l'auteur est un exilé. A ce titre, son livre a droit à une double sympathie de la part d'un Français, et d'un Français qui fut exilé comme lui. Lisons : « C'est (la Touraine) le jardin de la France. Je l'ai parcouru à pied en 1851, en me rendant à Nantes, lieu de mon exil. Quel riant pays ! et comme les manières élégantes, le cœur chaud des habitants s'harmonie bien avec cette gracieuse et riche nature ! Je n'oublierai jamais le jour où, harassé de fatigue, je suivais la magnifique chaussée qui longe la Loire, hâtant le pas pour rejoindre mon gîte. La nuit approchait et il commençait à tomber quelques gouttes de pluie. Un voyageur attardé vint se joindre à moi ; c'était un habitant du bourg le plus prochain. Nous parlâmes de choses et d'autres ; il m'adressa aussi les questions d'usage : D'où venez-vous ? où allez-vous ? D'où je venais, hélas ! je ne le savais que trop ; je laissais derrière moi des ruines ; mais où j'allais, ce qui m'attendait sur ma route, c'était le secret de l'avenir. « Vous êtes un démocrate « exilé ? me demanda mon compagnon. — Oui, répondis-je. — « Le chemin de l'exil est pénible, reprit-il alors ; venez vous re« poser cette nuit chez moi. » On me retint pendant plusieurs jours, et chaque ami de mon excellent hôte se fit un honneur et un plaisir de me faire asseoir à son foyer. On parle beaucoup de l'hospitalité allemande et on la vante avec raison ; mais, depuis ce soir-là, je ne puis plus entendre sans sourire les Allemands, qui exagèrent toutes leurs vertus. Croyez-moi, chers

compatriotes, je connais la France mieux que les touristes, qui ne font que la traverser en courant ; mieux que les correspondants de *Revues*, qui n'ont jamais quitté Paris ; j'ai étudié le peuple français pendant douze ans en toutes sortes de localités et dans toutes les classes, eh bien, je vous le dis, c'est un bon et noble peuple, et il n'a pas plus de défauts que nous. »

Vous voyez bien que cet exilé était digne d'estime et de sympathie, et que le hasard n'est pas si aveugle qu'on veut bien le dire, puisqu'il nous présente un homme de cœur, de bon sens et de justice.

Voici une autre anecdote que nous recueillons dans ce volume, parce qu'elle a dû laisser un souvenir non moins ineffaçable que la précédente dans l'esprit de notre démocrate, qui, sans doute, rêve aussi l'unité de sa patrie.« J'étais à Strasbourg, dit-il ; je rencontre dans la rue une petite fille de dix ans qui avait une physionomie tout à fait raisonnable. Je lui demande : « Qu'es-tu, ma petite, Française ou Allemande ? — Française, « me répondit-elle en allemand. — Mais cependant, lui dis-je, « tu parles allemand et non pas français ! — Cela ne fait rien, « repartit cette naïve enfant, il y a parmi les Français des Fran- « çais et des Allemands. »

Tandis qu'en Allemagne il y a, parmi les Allemands parlant la même langue, des Pussiens, des Autrichiens, des Bavarois, des Saxons, des Hanovriens, des Wurtembergeois, etc., etc., etc. Grande matière à réflexions pour un démocrate unitaire ! grande matière à réflexions pour un partisan du fédéralisme ! Quant à nous, nous doutons que l'Allemagne sache bien ce qu'elle demande en demandant l'unité. On a essayé de la fonder par le Zollverein, et voilà bientôt le Zollverein qui croule ; on a essayé de la fonder par l'hégémonie prussienne, la Prusse elle-même y renonce ; on a voulu offrir au feu roi Frédéric-Guillaume IV la couronne unitaire de l'Empire, il l'a refusée. Serait-ce donc qu'il n'y a pas d'unité allemande possible et que l'Autriche fédérative est seule dans la voie de l'ordre et du progrès ? Mais nous retombons dans la politique. Revenons vite à M. Semming. S'il sait nous rendre justice pour ce que nous avons de bon, il nous montre aussi nos défauts avec la franchise et la cordialité d'un véritable ami. Il exprime quelque part le

regret de voir si peu en France la verdure des bois, et il raconte à ce sujet l'historiette suivante : « Je parlais à une femme de lettres de la magnificence de nos forêts allemandes et de la vue qu'on a sur la Wartbourg, d'où l'on aperçoit jusqu'aux dernières limites de l'horizon un véritable océan de verdure; spectacle bien fait pour inspirer Luther, lorsque, par son immortelle traduction de la Bible, il rajeunissait notre langue et notre poésie. « Votre pays n'est donc pas encore tout à fait civi-« lisé? me dit alors la femme auteur qui m'écoutait. — Au « contraire, répondis-je, c'est parce qu'il est civilisé que mon « pays prend soin des forêts, car elles protégent ses moissons. » Cette dame nourrissait au fond le même préjugé que Boileau, lorsqu'il parlait avec un si superbe dédain de *ces siècles grossiers* et de *l'art confus des vieux romanciers*. Une épopée lui semblait ridicule par le seul fait qu'elle portait le nom barbare de *Childebrand*, et les élégants écrivains du grand siècle classique n'admettaient d'autre poésie que la poésie grecque et romaine. Aujourd'hui les historiens littéraires de France traduisent le vieux fragment de la légende germanique d'Hildebrand et d'Hadubrand; le goût français est devenu plus naturel, tant sous le rapport de l'art que sous celui de la nature. »

Mais tous ces charmants détails ne disent pas ce qu'est la partie solide et savante du livre de M. Semming. Ce livre, qui contient les plus intéressantes révélations sur la Bretagne et les débris de la langue celtique, a valu à son auteur, grâce au rapport très-favorable d'un membre de l'Académie de Nantes, qui était à même de le lire en allemand, d'être nommé membre correspondant de cette académie. Nous en félicitons le savant, et nous en sommes heureux pour l'exilé.

Voici un autre ouvrage auquel la Circulaire électorale des évêques français, qui vient d'être déférée au Conseil d'Etat, donne un intérêt d'actualité. C'est la *Position du chrétien vis-à-vis de la politique*, par M. le docteur Frédéric Fabri, inspecteur de mission.

« Ce n'est pas, dit l'auteur, un des spectacles les moins curieux de l'histoire que l'opposition complète que présentent, sous le rapport religieux, les deux révolutions d'Angleterre et de France. Dans la première, le parti qui, en politique, défend

la cause du progrès se regarde en même temps comme le plus chrétien, tandis qu'en France c'est le parti réactionnaire. Ce simple rapprochement prouve que, dans les deux cas, on a mésusé de la religion et qu'on l'a exploitée dans des intérêts de parti qui lui étaient entièrement étrangers ; car le fondateur de l'Eglise a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Le Christ n'a pas voulu être un réformateur politique, et il ne convient pas plus aux socialistes et communistes de nos jours qu'aux hussites et aux puritains d'autrefois de prétendre en faire le chef de leur parti. La réaction politique n'y a pas plus de droit. Qui donc nous permet de charger le christianisme de toutes les fautes, de tous les crimes, de tout l'odieux des partis? L'Eglise a pour mission d'annoncer la révélation divine, et nous ne pouvons en faire la servante d'aucun parti politique. La persécution de l'Etat vaut mieux à l'Eglise que la trop grande protection de l'Etat. La liberté est son élément, et c'est pour cela qu'il ne faut jamais compromettre dans nos mesquines querelles politiques la cause de l'Evangile, ce boulevard de toutes les libertés humaines. »

Que vont dire de cette doctrine, que, pour notre part, nous approuvons fort, Mgr Dupanloup et ses collègues, qui croient devoir donner, comme évêques, des consultations électorales? Mais leur circulaire est déférée au Conseil d'Etat, nous n'insisterons pas.

Quelques menues nouvelles pour finir. L'Allemagne va avoir aussi son Exposition de chiens à Hambourg. On n'y admettra aucun bâtard, et il sera décerné un prix aux chiens vraiment bons de chaque race, pourvu qu'ils soient de sang parfaitement pur. Si une *classe* ne contient aucun *bon sujet*, le prix ne sera pas décerné. On assure que M. Jadin doit être membre du jury. Il y aura en outre à Hambourg une Exposition de chevaux. S. M. la reine d'Angleterre, le roi de Wurtemberg et celui de Bavière doivent y envoyer des étalons de grand prix. Voilà des exposants qui sont sûrs d'avance d'être *couronnés*.

On travaille en Hanovre à une statue colossale d'Hermann, qui doit être érigée entre Detmold et Wiederbrück, dans le défilé de la *Höllenschlucht* (Gorge d'enfer), où furent défaites par le chef des Chérusques les légions commandées par Varus. L'ar-

gent manque encore au comité, mais, à défaut d'argent, il a déjà mis du cuivre à la disposition du sculpteur, et le comité de Detmold lui a donné un pouce, une paire de bottes et un fragment de casque, provenant d'une ancienne statue en bronze du héros. C'est ainsi qu'en Allemagne on sait toujours rattacher l'avenir au présent et utiliser les reliques. La paire de bottes nous semble surtout un souvenir éminemment patriotique chez un peuple qu'Homère eût certainement baptisé, comme ses Achéens, le peuple aux grandes bottes, sinon aux belles bottes. Mais n'allons pas rire d'Hermann ; on serait capable de croire que nous songeons à venger les légions de Varus. C'est l'affaire d'Auguste et non pas celle de

ABRAHAM ROLAND.

P. S. M. Thiers a reçu l'accueil le plus flatteur des Viennois. La cour et la ville, l'aristocratie et la bourgeoisie, qui sont dans toute la ferveur du constitutionnalisme, l'ont fêté à l'envi. L'empereur l'a invité à dîner, le président du Reischrat a fait comme l'empereur.

II

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

DERNIÈRES FÊTES DE LA SAISON DE LONDRES. — SÉANCES DU PARLEMENT. — BANQUETS POLITIQUES. — POIDS ET MESURES. — LE VRAI NOM DE ZADKIEL. — LES VOYANTS DU CRISTAL. — LE COMMODORE WILMOT ET LE ROI DE DAHOMEY. — LA SOURCE DU NIL. — BANQUET DE LA SOCIÉTÉ D'ACCLIMATATION. — ANECDOTES. — THÉATRES, ETC.

Londres, juillet 1863.

Quelques courtes apparitions de la reine semblent annoncer à ses loyaux sujets qu'elle se laisse un peu moins absorber par sa douleur, quoique ce soit encore à un souvenir du regretté prince Albert qu'on ait dû ces apparitions de Sa Majesté, qui vient de quitter sa solitude du château de Windsor pour celle d'Osborne. Elle est, d'ailleurs, bien remplacée dans toutes les fêtes de la saison par la princesse de Galles, qui recueille toujours les mêmes témoignages d'admiration et d'adoration... Le mot n'est pas trop fort pour donner une idée de l'enthousiasme affectueux avec lequel on la salue partout. Sa présence produit de vrais coups de théâtre : à la *commémoration* solennelle de l'université d'Oxford, par exemple, dont l'usage traditionnel fait une espèce de saturnales scolaires, où tour à tour les étudiants applaudissent et sifflent professeurs, ministres et personnages en dignité, etc., une déesse olympienne, Minerve ou Vénus, descendant soudain de son char mythologique, n'eût pas plus émerveillé cette jeunesse turbulente que la princesse : celui qui la harangua perdit la parole au second vers latin, et l'Université compte parmi ses jeunes lauréats deux ou trois Hamlets amoureux fous d'une autre Ophélia danoise que celle de Shakspeare. Il est temps cepen-

dant que la saison se termine : on abuse un peu de cette représentation imposée à la future reine, et elle finirait par perdre, dans une succession de bals, de réceptions, de concerts, de soirées, de banquets, ces couleurs si fraîches et si brillantes qui rappellent les aurores boréales de son climat natal. On sait en France aujourd'hui qu'il n'y a rien d'exagéré dans tout ce qu'on a dit de cette grâce et de cette beauté, puisque la princesse s'est montrée dernièrement aux hôtes français qu'un mariage (conclu aussi sous d'heureux auspices, quoique dans l'exil) réunissait autour d'une reine plus cruellement éprouvée que la reine d'Angleterre.

Le Parlement a eu quelques séances assez dramatiques, les unes consacrées à la politique étrangère, les autres aux questions d'intérêt intérieur. Ni la Chambre des lords, ni la Chambre des communes ne font volontiers intervenir le nom de la reine dans leurs débats : on a donc trouvé assez insolite qu'un membre radical, M. Roebuck, invoquât, sur l'intervention qu'il sollicitait en faveur des Etats du Sud, l'opinion de l'empereur des Français. M. Roebuck, qui, naguère, parlait de ce souverain avec très-peu de respect, a compté sur sa mansuétude lorsqu'il est allé à Fontainebleau lui demander s'il n'avait en rien modifié sa manière de voir sur ce qui se passe de l'autre côté de l'Atlantique. Je vois par le *Moniteur* que M. Roebuck n'a pas rendu avec toute l'exactitude sténographique désirable les paroles de son auguste interlocuteur. La visite à Fontainebleau est encore ici un texte de commentaires, dont quelques-uns font faire la moue, dit-on, à lord Palmerston, quoique ce ne soit pas cette visite qui ait causé l'accès de goutte de Sa Seigneurie. Lord John Russell en avait eu aussi un peu d'humeur, mais l'ambassadeur de France l'a complétement rassuré en lui certifiant que Napoléon III n'avait rien dit d'officiel à M. Roebuck, et qu'il connaissait trop bien l'esprit et la lettre de la constitution anglaise pour vouloir faire de l'opposition dans le Parlement[1].

[1] Le *Times* disait le 3 juillet : « Peut-on être surpris que ces surprenantes révélations aient été pendant quarante-huit heures le sujet de tous les entretiens? On les a probablement à cette heure discutées dans tous les cafés depuis Lisbonne jusqu'à Saint-Pétersbourg, en citant les relations familières qui existent entre Napoléon III et la Chambre des communes

En attendant, les confédérés du Sud paraissent ne compter réellement que sur eux-mêmes : on a fait à Londres la gageure que le général Lee serait à Washington avant la fin de cette campagne. Je me hâte d'ajouter que la gageure a été acceptée sans hésitation, et que, selon moi, ce ne sont pas les partisans du Sud qui la gagneront; mais la guerre, véritable partie de barres, avec des centaines de mille hommes dans chaque camp, risque de se prolonger au delà de cette année, malgré un parti de la paix qui commence à se former dans New-York même[1].

L'insurrection de Pologne inquiète plus que celle des Etats-Unis, parce qu'elle est d'une solution bien plus obscure. Les sympathies sont toujours polonaises; elles vont jusqu'à déclarer que si la France envoyait une armée à Varsovie, on l'y laisserait volontiers aller, comme à Mexico... mais à condition qu'elle n'y irait pas par la Belgique, les provinces Rhénanes, Berlin et Vienne! L'Angleterre se réserverait le droit de tracer l'itinéraire, ou mieux encore, elle voudrait qu'on ne délivrât la Pologne que par une guerre maritime, en détruisant la flotte russe, en bombardant les ports russes, etc., etc. La flotte anglaise serait un auxiliaire très-ardent de la flotte française. Dans cette question, comme dans mainte autre, le cabinet whig ne cherche qu'à éluder tout ce qui l'engagerait dans une action immédiate. Il n'est pas muet, il a des discours sur tous les points en litige; mais il attend. Les torys feraient probablement de même s'ils étaient au pouvoir; mais dans l'opposition ils ont une opinion plus décidée : ils se vantent aussi de recruter chaque année de nouveaux adhérents. Au banquet annuel de l'*Association conservatrice,* présidée par lord Shrewsbury, M. Disraeli a prononcé une harangue triomphale. « Qu'étions-nous il y a douze ans? a-t-il dit, on nous croyait morts et enterrés : notre chef lui-

comme une preuve de la faiblesse des hommes d'Etat anglais, comme une preuve surtout de la haute position qu'occupe M. Roebuck lui-même dans les conseils souverains de l'Europe, etc. »

[1] Le grand phénomène de cette guerre, c'est que les grandes villes des Etats du Nord y trouvent une sorte de prospérité par les fortunes que font les fournisseurs, grâce au système protecteur appliqué à leur commerce et à la création d'un papier-monnaie qui est provisoirement une Californie artificielle.

même (sir Robert Peel) avait passé à l'ennemi. Nous étions de véritables naufragés sur la plage, il ne s'agissait plus que de partager nos épaves entre les radicaux, les whigs et les déserteurs. Peu à peu nous voici ressuscités, notre barque est remise à flot : nous pouvons affronter la barque rivale avec un équipage égal au sien par le nombre, le courage et le talent. Lorsque, il y a quelques années, nous prîmes en main le timon de l'Etat, nous étions en minorité, nous le savions, et ce fut un dévouement de notre part ; cependant nous ne succombâmes que par l'effet d'une coalition : aujourd'hui une coalition même ne nous renverserait pas. Nous avons non-seulement recruté nos rangs, mais encore ravivé la force de nos principes. Messieurs, les élections nouvelles approchent, préparons-nous à une nouvelle lutte et profitons de la réaction. »

Il a été tenu un autre parlement tory au petit pied, chez le lord-maire, qui, d'opinion très-conservatrice lui-même, s'est cru obligé, plus encore que ses prédécesseurs, d'offrir un banquet successivement à chacun des deux grands partis des trois royaumes. Lord Derby a complimenté l'amphitryon municipal de son impartiale hospitalité : « Vous avez reçu, lui a-t-il dit, mylord maire, très-somptueusement les ministres de Sa Majesté auxquels Votre Seigneurie, je m'en félicite, ne prête pas son concours (rires et applaudissements). En vérité, je crois que si le trône municipal était occupé par un dissident enragé, il n'en témoignerait pas moins de respect aux évêques de l'Eglise anglicane. Je crois même que si nous avions pour lord-maire un quaker, membre de la Société de la paix, il n'en proposerait pas moins un toast à l'honneur de l'armée de terre et de la marine ! » Avec la même ironie aristocratique lord Derby a dit que le parti conservateur, par suite de sa tolérance, pouvait rendre justice à ses propres adversaires. Et il est parti de là pour vanter lord Palmerston : « Que d'esprit, que d'amabilité ! quel charme dans son assurance... modeste ! Quel malheur que ce grand ministre ne soit pas à la tête d'un parti plus dévoué, et qu'il ait besoin de l'appui de ses antagonistes quand il propose une mesure vraiment utile ! Quant à lui, lord Derby, il aimerait mieux être à la tête d'une forte opposition que d'un gouvernement faible et n'existant que sous le bon plaisir de l'opposi-

tion[1] ! » M. Disraeli a repris son thème du banquet de l'Association conservatrice, et faisant allusion aux priviléges de la Cité, il s'en est déclaré le défenseur décidé en sa qualité de membre du parti conservateur. C'est ce parti qui les a récemment sauvés dans la Chambre des communes, et, selon M. Disraeli, le maintien des priviléges de la Cité est essentiellement associé à ce *self-government* qui doit se retrouver en Angleterre dans toutes les institutions du pays, « y compris les *magnifiques* banquets du lord-maire, où la rencontre amicale de convives de toutes les classes contribue à les entretenir toutes dans le respect réciproque de leurs droits. » Evidemment les torys espèrent qu'aux élections prochaines, la Cité leur tiendra compte de leur vote sur les priviléges des corporations, et ne se fera plus représenter exclusivement au Parlement par quatre membres libéraux[2].

Comment les corporations municipales ne tiendraient-elles pas à leurs priviléges et à la routine de leurs us et coutumes, dans un pays où l'adoption du système métrique et du système décimal serait considérée comme une *révolution?* Le 1er de ce mois, la Chambre des communes a voté la seconde lecture du bill auquel je fais allusion, et d'après lequel le nouveau système deviendrait obligatoire dans trois ans. Le *Times* en parle avec

[1] Lord Derby prétend toujours que c'est par l'appui et le contrôle alternatifs du grand parti conservateur que lord Palmerston gouverne, en se résignant aux échecs qui l'avertissent de temps en temps de sa dépendance : « Je n'irai pas jusqu'à dire que le noble vicomte à la tête du gouvernement soit un homme d'Etat très-distingué ; mais je lui accorde beaucoup de qualités sociables et beaucoup de popularité personnelle. Nul ne saurait être plus agréable ; aux qualités qui lui font des amis, il joint l'élasticité de sa verte vieillesse, élasticité de jeune homme qui égale presque l'élasticité de ses principes politiques, etc. »

(Discours de lord Derby au banquet de Mansion-House.)

[2] « Je puis vous assurer que quelles que soient les vicissitudes de la vie politique, soit que mon noble ami (le comte de Derby) occupe le poste auquel il est si éminemment propre, soit qu'il reste ce qu il est, le gardien des droits du peuple, dans un poste de moindre responsabilité, je crois que nous ferons toujours notre devoir à l'égard du pays en défendant les droits des anciennes corporations, qui, entre autres services, rendent celui de contribuer à former le caractère du peuple anglais. »

(Discours de M. Disraeli.)

ce mélange d'effroi et d'ironie : « Une grave épreuve menace la libre et heureuse Angleterre. Ce n'est pas la perte de notre industrie cotonnière, de nos colonies, de notre prestige, ou de notre suprématie maritime; ce n'est pas l'épuisement de nos houillères, la dégénération de nos chevaux de course, ou la chute de l'Eglise anglicane; c'est un changement bien autrement profond et étendu, car il n'est pas une demeure qu'il ne remplisse de perplexité, de confusion et de honte. Nous sommes sérieusement menacés de l'assimilation complète de tous nos poids et mesures au système français. On nous donnera trois ans pour désapprendre les tables d'après lesquelles se calculent aujourd'hui nos ventes et nos achats; au bout de cette période, si le bill passe, il n'y aura plus de *yards* (toises), de *feet* (pieds), d'*inches* (pouces), de *naïls* (ongles ou demi-pouce), de *fathoms* (toises), de *furlongs* (furlongs), de *miles* (milles), de *chains* (chaînes), d'*acres* (acres), de *roods* (roods), de *poles* (perches), de *gallons* (gallons), de *quarts* (quartauts), de *pints* (pintes), de *gills* (gills), de *pounds* (livres), d'*ounces* (onces), etc., ni aucune des autres mesures qui règlent notre industrie et notre commerce. Chacun de ces termes sera non-seulement suranné, mais encore illégal, et s'opiniâtrer à en faire usage nous exposerait à l'amende et à la prison. Qu'on ne nous dise pas que d'autres peuples ont subi cette révolution et y ont survécu! Que nous font la France, le Zollverein et le Portugal?... Ces pays sont habitués aux révolutions, aux tremblements de terre, à la guerre. L'Anglais trouve physiquement impossible d'apprendre et d'oublier si vite, etc. »

Le *Times* rappelle qu'il fallut cent cinquante ans à l'Angleterre pour adopter le calendrier grégorien ; il en demande autant pour qu'un épicier anglais traduise ses comptes en *décas, hectos*, *kilos, stères, litres, mètres, millimètres* et *centimètres.* Il cite lord Dundreary calculant sur ses doigts, et il prétend que ce ne serait pas le seul lord qui, comme les épiciers, deviendrait tout à fait fou avant d'avoir compris le système décimal et le système métrique.

Il est des jours où cette nation si intelligente, cette nation de libres penseurs et d'esprits forts, semble justifier la partie ironique de l'article du *Times*. Pendant qu'un évêque refuse de

croire au miracle de Josué arrêtant la marche du soleil, un autre consulte le cristal magique pour y voir Judas Iscariote et lui demander s'il est réellement en enfer. Oui, un évêque, un ancien ministre, un membre de la Chambre des lords et autres témoins de haut parage, ont comparu la semaine dernière en justice, devant la Cour du Banc de la reine, pour déclarer qu'on avait calomnié le propriétaire du Globe de cristal, en l'accusant de s'en servir pour leur extorquer de l'argent. Le magicien n'est autre que le fameux Zadkiel, le rédacteur de l'*Almanach* dont les prédictions annuelles, les horoscopes et les supputations astrologiques ne font pas rire tout le monde. Nous connaissons enfin le vrai nom et la profession primitive de cet astrologue soi-disant chinois, et voici comment il a conquis une nouvelle notoriété au moment où son astre s'éclipsait auprès de celui de M. Mathieu de la Drôme :

L'*Almanach* de Zadkiel avait prédit en 1861 la mort du prince Albert ; il en a prédit tant d'autres avec des termes ambigus, qui n'empêchent pas lord Brougham et lord Palmerston d'être des octogénaires très-vivants ! Mais, le prince étant mort, l'Almanach de 1863 n'a pas manqué d'interpréter la formule dans le sens du funeste événement : « Quel est donc ce merveilleux prophète ? demandait, le 1er janvier de cette année, un journal quotidien, le *Daily Telegraph ;* quel est ce Zadkiel ? Ne pourrait-on le découvrir et le traduire au tribunal de police, en invoquant contre lui la loi contre les bohèmes et les vagabonds ? » En réponse à cette question, sous la signature d'Antihumbug (anti-charlatanisme), le journal reçut et inséra le lendemain une lettre qui disait au rédacteur :

« Pour vous mettre sur la piste, je vous informerai d'abord que Zadkiel est un lieutenant de vaisseau en retraite ; ensuite, qu'il a ses admirateurs à Greenwich parmi les invalides de la marine, et enfin qu'il ne se contente pas de faire l'astrologue dans un almanach, mais qu'il a lui-même, comme président d'une Société astrologique, livré au public son nom de R. I. Morrison. Un de mes amis me rappelle que l'auteur de *Zadkiel* est le célèbre Voyant du globe de cristal, qui prit pour dupes plusieurs membres de notre noblesse, vers l'année 1852. Se servant d'un jeune garçon de quatorze ans et d'une jeune fille de

douze, il prétendait, par leur intermédiaire, converser avec les âmes des apôtres, ou même avec notre Sauveur, avec les anges de lumière ou les anges de ténèbres, et nous revéler ce qui se passait n'importe en quelle partie du monde. Une noble lady lui paya cinq livres sterling pour obtenir des nouvelles de son fils, qui était dans la Méditerranée. Le jeune page du prophète le trahit; mais le prophète n'en empocha pas moins l'argent, prix de ses prétendues nouvelles, qui étaient fausses, etc. »

Le lieutenant Morrison, ayant su que Antihumbug était l'amiral Belcher, a demandé des dommages-intérêts à la Cour du Banc du roi, dénonçant la lettre comme un libelle. M. Shea, son avocat, a écarté du débat les prédictions de l'Almanach, et a soutenu que le cristal magique avait été montré gratuitement à ceux qui avaient voulu le consulter. Le lieutenant Morrison a complété cette défense en faisant venir à la barre des adeptes et des croyants de tout rang et de tout sexe, qui ont tous nié avoir payé des honoraires au magicien, mais qui n'ont pas nié avoir vu réellement des choses plus ou moins extraordinaires dans le cristal magique. Une lady a assuré avoir vu ses anges gardiens au nombre de sept, — ce qui, a-t-elle remarqué, lui avait paru un nombre d'anges bien capable de la faire respecter. Une autre y a vu sa mère, morte depuis cinquante ans, sa mère habillée de rouge et appuyée sur l'épaule d'un guerrier armé de pied en cap.

L'avocat de l'amiral : M. Morrison vous a-t-il dit quel était ce guerrier ? — *Rép.* Oui ; l'Esprit président du cristal.

L'avocat : Etes-vous un des médiums de Zadkiel ? —*Rép.* Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur.

L'avocat : Vous avez toujours vu quelque chose dans le cristal : vous êtes probablement certaine d'y voir encore ? — *Rép.* Parfaitement, monsieur.

Ici l'avocat a voulu présenter au témoin le globe de cristal, apporté à l'audience comme pièce au procès, et dans lequel les jeunes confrères de M. Ballantine, l'avocat de l'amiral, se sont empressés de jeter un coup d'œil curieux : « Ces messieurs y cherchent leurs futurs clients ! » a dit l'avocat; et tout le monde a ri, excepté la dame, qui a refusé de regarder, « parce que, a-t-elle dit, c'est chose trop solennelle pour que je me prête à la dérision. »

Les témoins ont obtenu de ne pas être nommés dans le compte rendu des journaux, dont cependant quelques-uns ont nommé lord Wilton et sir Edward Bulwer Lytton, celui-ci accompagné de sa servante, douée d'une clairvoyance extraordinaire [1]. Le lieutenant Morrison a naturellement excité la curiosité plus qu'aucun de ces messieurs ou qu'aucune de ces dames. Il a révélé l'histoire de son talisman, qui provenait du mobilier de lady Blessington, et qu'il avait eu la bonne fortune de découvrir chez un brocanteur. Il a exhibé les dessins par lesquels il fixe sur carton les images que lui décrivent les voyants, et, entre autres, la vision de quelques-uns des miracles de l'Evangile, reproduits ainsi pour l'édification des fidèles : *le miracle de la multiplication du pain et des poissons ; saint Pierre marchant sur l'eau ; la Cène,* etc. C'est ainsi qu'il a pu raffermir la foi des évêques et des archidiacres eux-mêmes ; c'est ainsi qu'il a remonté le cours des siècles jusqu'à la création du monde, en voyant dans le cristal Ève, notre mère commune ; et à plus forte raison, c'est ainsi qu'il a pu interroger les apôtres sur les actes principaux de l'avénement du Christ ; saint Luc, l'architraître Iscariote, etc.

Malheureusement pour le lieutenant Morrison, l'avocat de la partie adverse ne s'est pas laissé convertir par ce pieux emploi du cristal magique ; il n'a pas péroré moins cruellement contre les charlatans dévots que contre les faux prophètes, et, quoique le lord chief-justice, en résumant les débats, ait reconnu que le lieutenant pouvant être lui-même de bonne foi, il y avait calomnie et libelle de la part de l'amiral Belcher dans l'imputation d'imposture vénale, — comme il a reconnu aussi que l'amiral n'avait dénoncé Zadkiel que par un sentiment d'indignation désintéressée, le jury n'a condamné l'honnête libelliste qu'à vingt shillings de dommages-intérêts ! Laissez-moi emprunter encore au *Times* la moralité de ce singulier procès :

« Ce qu'un évêque, un romancier éminent et divers autres grands personnages croient peut bien être cru par un vieux lieutenant de marine. On peut douter de son bon sens plutôt que de sa bonne foi... D'autant plus que Zadkiel n'est pas le seul pro-

[1] Les lecteurs de la *Revue Britannique* ne peuvent avoir oublié le rôle attribué au cristal magique dans le roman *Qu'en fera-t-il ?*

phète qui ait été honoré de l'attention de personnes titrées, de révérends prélats et d'ecclésiastiques. Il y a quelques mois à peine, des prétentions non moins absurdes et également blasphématoires faisaient l'amusement des soirées de notre société élégante. Là où les médiums sont tolérés, il serait dur de convaincre M. Morrison d'imposture. Mais il est triste de penser que des gens de bon sens se prêtent à de pareils jeux. Le fait est qu'il n'est pas de soif aussi insatiable pour l'esprit humain que la soif de l'extraordinaire. C'est le trait caractéristique des enfants, et les hommes faits conservent plus du caractère de l'enfant qu'ils ne veulent en convenir. C'est ce qui les met à la merci des charlatans. Qu'un docteur proclame qu'il guérira toutes les maladies sous le soleil avec une pilule infaillible, et il est sûr de faire fortune. Nous abolissons tôt ou tard une vieille superstition ; mais la nature humaine reprend le dessus d'une manière ou d'une autre : l'*Almanach* de Zadkiel et le Globe de cristal sont pour les Anglais ce qu'est le sang de saint Janvier pour les Napolitains ! »

Les Anglais cherchent à concilier comme ils peuvent leurs sympathies pour les propriétaires d'esclaves de l'Amérique du Nord et leurs sympathies pour les noirs eux-mêmes. « Je voudrais, disait l'autre jour lord Brougham à la Chambre des lords, qu'on envoyât au gouvernement d'Espagne un exemplaire des dépêches que nous a adressées le commodore Wilmot sur sa visite au roi de Dahomey, et que mon noble ami le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères représentât à ce gouvernement qu'il ne remplit pas ses obligations en laissant importer annuellement vingt-huit mille esclaves à Cuba. Je suis fâché de voir que le roi de Dahomey appelle la traite une institution de son royaume à peu près comme un autre peuple désigne l'esclavage. » Ces dépêches du commodore Wilmot forment un des plus curieux *blue books* imprimés cette année par ordre du Parlement. Le commodore y raconte dans les plus grands détails la mission qu'il a remplie en décembre 1862 et janvier 1863 *à la cour* du roi de Dahomey, où il dit avoir été parfaitement reçu, quoique ce ne fût pas sans trembler un peu qu'il fit à Sa Majesté noire des remontrances sur la vente des esclaves, qui est non-seulement une *institution,* mais encore une source de revenus, sans la-

quelle il y aurait un funeste déficit dans le budget royal. Ce souverain redouté n'aurait pas envie de se faire assassiner par ses propres sujets, comme le feu roi de Madagascar; mais il s'est montré au commodore anglais sous un jour relativement assez libéral, prétendant ne vendre des noirs que parce que les blancs lui en achètent. Quant aux sacrifices humains qui ensanglantent les fêtes de Dahomey, on a exagéré beaucoup le nombre des victimes. Le commodore refusa d'assister à la mort de quatre, offertes aux fétiches pendant son séjour auprès du roi, et le monarque, loin de s'en formaliser, lui fit présent de la quatrième, au lieu de l'immoler, « pour le récompenser, dit-il, de son bon cœur, de sa patience et de sa sympathie pour les noirs. » Certes, le trait était délicat. Le roi se montra aussi très-reconnaissant des présents que lui fit le commodore, « et, lui dit-il en admirant beaucoup entre autres un portrait de la reine Victoria, désormais la reine d'Angleterre et le roi de Dahomey ne font qu'un. La reine est le plus grand des souverains blancs, moi, le plus grand des souverains noirs. *Je tiendrai la tête du royaume de Dahomey, et vous en tiendrez la queue.* » J'avoue ne pas bien comprendre le sens de cette métaphore, et j'espère que le roi noir n'a pas entendu faire par là une proposition de mariage. Il a parlé cependant d'envoyer un ambassadeur à Londres, et il paraît avoir une idée du climat anglais, car son principal présent pour le plus puissant des souverains blancs est un parapluie, « un vaste parapluie en bandes de velours de diverses couleurs, avec des devises emblématiques. » Je pense que la *Revue Britannique* publiera pour ses lecteurs, au moins par extraits, la Mission du commodore Wilmot[1]; ce serait déflorer ce document intéressant que de lui emprunter ses révélations sur cette troupe d'amazones qui forment réellement la garde royale du roi de Dahomey. Ces amazones sont des janissaires femelles, un corps tout privilégié, qui s'élève à quatre ou cinq mille, et chacune de ces guerrières semble avoir sa servante ou sa *brosseuse* pour prendre soin d'elle, fourbir ses armes, etc. Un des grands honneurs faits par le roi au commodore est de l'avoir nommé colonel d'un des régiments de sa garde, après une revue où il fut invité.

[1] C'est l'intention de la Rédaction.

Quand le nouveau colonel eut régalé ses amazones, selon l'usage, et complimenté, en marin galant, celles qui lui paraissaient les plus jolies sous les armes, il eut, comme colonel, la satisfaction de s'entendre dire qu'elles se montreraient bientôt dignes de lui en égorgeant le plus grand nombre possible d'Abbéokatans, tribu ennemie à laquelle le roi de Dahomey venait de déclarer la guerre. « Cependant, dit le commodore, ces amazones n'ont pas du tout l'air féroce ni cette expression sanguinaire qui devraient caractériser leur profession. »

Les dépêches du commodore Wilmot n'ont guère moins intéressé, ce mois-ci, que les lectures faites à la Société de géographie et ailleurs par le capitaine Speke. Naturellement tout le monde ne veut pas convenir que les vraies sources du Nil soient enfin découvertes, et par contre, d'autres opposants prétendent qu'elles le sont depuis plus d'un siècle. Aussi le capitaine a-t-il jugé à propos de suspendre la controverse en écrivant au rédacteur du *Times :*

« Ne voulant pas discuter dans les journaux mes récentes explorations en Afrique, j'ose vous prier de me laisser dire sommairement qu'après avoir deux fois cherché la source du Nil, j'en suis arrivé à déterminer que le lac Victoria est le grand réservoir du fleuve, mais que sa source émane des nuages... Si quelqu'un veut encore agiter la question après cela, je le prie d'attendre que mon éditeur, M. Blackwood, ait eu le temps de publier mes neuf années de voyages en Afrique. »

Si vous le jugez à propos, nous attendrons aussi la publication annoncée, et qui probablement paraîtra d'abord dans le *Blackwood-Magazine*.

Le capitaine Speke et son compagnon le capitaine Grant étaient au nombre des convives du banquet anniversaire de la Société d'acclimatation d'Angleterre, et il a payé son écot en annonçant avoir tué, dans ses quinze années de vie nomade, à peu près tous les oiseaux et tous les animaux dont les dépouilles servaient à la décoration de la salle. Un chasseur vantard aurait annoncé au moins la découverte d'un gibier nouveau. Le capitaine Speke se contente modestement d'avoir découvert la source du Nil. Le président du banquet, tout en exaltant les conquêtes de l'acclimatation, avait cependant prouvé qu'il lui

en reste encore beaucoup à faire, soit par la chasse, soit par la domestication, puisque sur les quatorze mille espèces d'animaux et d'oiseaux énumérées par feu Geoffroy Saint-Hilaire, quarante-trois seulement ont été *domestiquées* et utilisées par l'homme. Quant aux conquêtes culinaires, texte plus naturel des discours d'une réunion semblable, elles n'ont pas été toutes approuvées, et l'on a beaucoup ri des grimaces faites par un membre du Parlement, M. Bernal Osborne, à propos de la *soupe blanche* des îles Jersey. Ce joyeux convive a comparé aussi très-facétieusement les canards hybrides à certains membres ministériels, et les moutons chinois à ces orateurs qui bêlent beaucoup et produisent peu de laine. Au reste, quoique les discours spirituels n'aient pas fait faute au banquet, M. Buckland les a surpassés tous par sa réponse au toast en l'honneur de la Société. Quant aux mets nouveaux, les convives les plus anglais ont été réconciliés avec les *grenouilles à la poulette*, si souvent mentionnées avec dérision par le préjugé britannique ; la *bouillabaisse* marseillaise a été aussi d'autant plus goûtée que, déjà il y a quelques années, Thackeray avait osé la célébrer en vers. Enfin dites à notre jeune collaborateur Pierre Pichot qu'on a trouvé exquis ses coqs à la chair noire, qu'on a baptisés dans le menu : *Poulets à l'émancipation des nègres.* — Quel dommage que les œufs d'autruche aient été oubliés cette année-ci comme l'autre! Combien je regrette aussi l'arrivée tardive de ce panier de vin de Lunel offert par le docteur Chrestien, qui aurait prouvé aux convives de Saint-James Hall que la *Revue Britannique* n'a pas trop vanté ce nectar de la côte du Mazet[1] !

Une seconde série des *Souvenirs* et *Anecdotes* du capitaine Gronow n'obtient pas le succès de la première. Les critiques la comparent à la lie du tonneau délayée en piquette. Nous y apprenons que lord Wellington se rasait lui-même, était jaloux de

[1] Le *Field* du 4 de ce mois rend un compte très-détaillé de ce joyeux banquet, nomme tous les convives, n'oublie même pas les absents, transcrit tous les toasts et apprécie les mets du menu. Ce journal hebdomadaire, rédigé par des naturalistes et des chasseurs, des hommes de science et des gentlemen-farmers, est un des miroirs les plus piquants de la vie anglaise : *The mirror and fashion of the times.*

ses rasoirs autant que de son épée, brossait ses habits, aurait voulu cirer ses bottes, et regrettait que son rang le forçât d'entretenir des laquais dont le service l'importunait ! Qui sait si, par réciprocité, les laquais du duc ne réalisaient pas trop à la lettre, à l'égard de leur illustre maître, le proverbe qui dit que « Nul n'est un héros pour son valet de chambre ! » Le capitaine, qui a fréquenté les notabilités de la société parisienne, aussi bien que celles de la société de Londres, trace de Balzac et d'Eugène Sue des portraits moins flattés que celui de son héros le duc. A propos de ce dernier, qu'il appelle un dandy et un Sardanapale, il prétend qu'un Français ne redoute rien tant que de « prendre du ventre, » et qu'un type, plus rare cependant en France qu'en Angleterre, une grosse bedaine, supportée par des jambes grêles, justifierait au besoin le sobriquet de *French frog* ou Johny Crapaud, qu'on a longtemps donné aux Français en Angleterre. On préfère à ce volume du capitaine les *Cinquante années de réminiscences biographiques*, par lord Lennox, tout en trouvant le noble mémoriographe parfois très-indiscret, parce que quelques-uns des personnages de ses anecdotes vivent encore. Dans ces *réminiscences,* le duc de Wellington est également mis en scène, et la bataille de Waterloo racontée pour la cent-unième fois.

Comme d'usage, les *bénéfices* des principaux artistes sont, dans les grands théâtres, des solennités qui raniment la curiosité un peu épuisée par les cent et quelques représentations d'une même pièce. *Le Spectre,* autre élément de vogue, s'introduit peu à peu dans toutes les salles ; vous n'êtes pas le seul qui ayez pensé que ce nouveau personnage de l'illusion physico-dramatique avait un cadre tout préparé depuis dix ans dans le conte de *l'Homme hanté*, par Charles Dickens. Le nouveau théâtre d'Adelphi s'est emparé de cette histoire d'un *vivant* doublé par anticipation de son propre fantôme, qui le persécute de son identité à la fois visible et impalpable [1]. Au-dessus du succès des *Spectres* il faut mettre celui de l'opéra de *Faust*, de

[1] On dispute au professeur Pepper, de l'Institut polytechnique, la priorité de son invention fantastique : un vieux bouquin a été exhumé dans lequel on lit : « Les miroirs concaves ont la propriété de créer des images dans l'air. Le miroir et l'objet reproduit étant caché derrière un paravent,

M. Gounod. On le chante le même soir en italien au Théâtre de la Reine, avec Mlle Titiens, et à Covent-Garden avec Mme Miolan-Carvalho elle-même. Il est question de le chanter en anglais à Drury-Lane et dans les théâtres de province. Les critiques ne refusent pas à Mme Carvalho l'originalité de la vraie Marguerite, quand elle chante en italien comme en français; mais ils se permettent de trouver que, dans le calme de son jeu et de sa physionomie, elle ressemble à la Charlotte de *Werther*, devenue somnambule. Ce n'est pas non plus en Angleterre qu'on songe à chercher querelle à son accent italien ; et cependant Mme Miolan alterne dans la même salle du Théâtre de Sa Majesté avec Mme Ristori, qui fait parler le vrai toscan à Médée, à Elisabeth, à Marie Stuart, à lady Macbeth et à Adrienne Lecouvreur. En vérité, peut-on appeler une moderne *Babel* cette ville de Londres où l'on parle et comprend toutes les langues? Avant M. Fechter, une Française, Mlle Céleste, jouait en anglais. Depuis M. Fechter, voici une élève du Conservatoire, une actrice du Théâtre-Français, Mlle Stella Colas, qui, en trois semaines, a appris le rôle de Juliette, et qui, dit le *Bill*, « fait fureur [1] » dans ce rôle tous les soirs au Théâtre de la Princesse, où il a fallu prendre sur le parterre deux rangs de stalles supplémentaires. Enfin sachez qu'une seconde traduction du *Bossu* est représentée au théâtre de Surrey avec cette variante, qu'on lui a conservé son titre français sur l'affiche.

La Chambre des communes, après avoir approuvé l'acquisition des terrains sur lesquels s'élevait l'édifice de la dernière exposition, a rejeté le crédit demandé pour l'acquisition de l'édifice lui-même. Il sera donc démoli ! Le gouvernement aurait voulu y transférer la galerie Nationale et le Muséum d'histoire naturelle dont il s'agit, depuis longtemps, de débarrasser le *British Musæum*. — L'exposition de peinture de cette année va se clore avec la saison.

---

et l'objet fortement illuminé, les rayons dudit objet tombent sur le miroir, qui les réfléchit, et en renvoie l'image à distance, par une ouverture pratiquée dans le paravent, etc., etc. »

[1] « She has created a perfect *furore* : » car le *Bill* parle moitié anglais, moitié italien !

M. et Mme Charles Kean sont partis pour faire une tournée dramatique en Australie : ils ont pris congé du public de Londres par une *séance de lecture*, dont la recette a été attribuée à la souscription du *fonds shakspearien*.

Ce n'est pas sans avoir été forcés de faire un détour de trente lieues que les capitaines Speke et Grant ont pu parvenir à Gondoroko, le dernier établissement formé par les missionnaires européens sur le fleuve Blanc, à 4 degrés et demi environ au nord de l'équateur. C'est là qu'ils ont eu l'heureuse chance de rencontrer M. Baker, autre explorateur intrépide, plus favorisé que M. Petherick, et qui les attendait avec des barques et des provisions. M. Baker leur a prêté une de ses barques pour descendre le fleuve jusqu'à Khartoun, d'où ils sont partis pour Alexandrie.

Sans prétendre rabaisser en rien le mérite du capitaine Speke, un M. T.-H. Noyes est intervenu ces jours-ci dans la presse, pour faire remonter à plus d'un siècle la première découverte des sources du Nil, si définitivement ces sources sont bien le fleuve Nyanza. Ce même lac, nommé alors le lac Zambre, est très-correctement décrit dans un atlas anglais intitulé : *The complete system of geography,* par Emmanuel Bower, et publié en 1747 (2 volumes in-folio, p. 384 et 480). Le chapitre consacré au Congo contient ce paragraphe :

« Le royaume de Congo est arrosé par plusieurs fleuves, dont le plus considérable est le Zaïre ou grand fleuve du Congo, que Dapper dit sortir de trois lacs. *Le premier de ces lacs est appelé Zambre, et c'est de celui-là que sort le Nil;* le second est le Zaïre, qui forme les rivières Lelund et Counze; le troisième est un lac formé par le Nil; mais le principal est le Zambre, qui est en quelque sorte le réservoir central d'où proviennent tous les fleuves de cette région de l'Afrique. »

L'ÉGLISE DE SANTA-CROCE A FLORENCE.

Florence, 5 mai 1863.

L'église de Santa-Croce à Florence est la nécropole des illustrations toscanes, un réceptacle de mausolées et de sculptures monumentales, comme, à Londres, l'abbaye de Westminster. Ce temple national n'avait pas de façade. Il en a une depuis le 3 mai dernier. Ce jour-là avait été choisi pour découvrir les tentures qui cachaient encore au peuple le travail exécuté depuis six ans par Nicolo Matas, chargé de compléter l'édifice. Honneur à ce grand artiste ! il aura bien mérité d'avoir, lui aussi, son tombeau à côté de celui de Michel-Ange !

Le dimanche 3 mai était le cinq cent soixante et dixième anniversaire du jour où eut lieu la pose de la première pierre de Santa-Croce, jour de fête solennelle, décrit par Villani, qui, dans sa Chronique, nous dit quel fut le concours de « prélats, de prêtres, de moines, de citoyens et de femmes » rassemblés autour du podestat et des priori de la république. Dans cinq siècles, on parlera encore du dimanche 3 mai 1863 qui a vu la même affluence de Florentins et d'étrangers se pressant au pied du baldaquin royal où siégaient le prince de Carignan avec sa suite ; des spectateurs enthousiastes garnissaient tous les balcons et toutes les croisées de la place ; toutes les maisons étaient parées de leurs plus riches tentures, les bannières de l'Italie indépendante se déroulaient au souffle de la brise, etc. Après le *Te Deum* chanté dans l'église, la musique de la garde nationale donna le signal en faisant entendre une marche guerrière, et la toile, tombée comme un rideau de théâtre, laissa la décoration de marbre exposée à la lumière du soleil dans toute la magnificence de son dessin et de ses couleurs.

Oui, c'est une magnifique page d'architecture, qu'on admire doublement quand on apprend qu'il n'a fallu à Nicolo Matas que six ans pour l'achever, et que, combinant l'économie avec l'art, il a pu le faire avec la somme de trois cent mille francs. De peur de dépasser son devis, l'artiste avait soin de faire tailler à la carrière même chaque pièce de marbre, qui arrivait à Florence pour être immédiatement mise en place. E de quels appointe-

ments s'est contenté N. Matas pendant ces six années? De deux mille deux cent cinquante francs! Aussi le roi Victor-Emmanuel lui a-t-il conféré la croix de l'ordre de Savoie, à laquelle est afférente une pension équivalant à la somme qui lui a suffi pour diriger et surveiller scrupuleusement l'exécution de son plan.

Ce plan est une idée originale; mais Nicolo Matas laisse dire qu'il a copié un dessin à la plume qu'on découvrit dans les archives du couvent de Santa-Croce, dont les moines déménagèrent en 1844 dans un autre édifice, lorsqu'ils s'étaient vus menacés par un débordement de l'Arno. L'auteur serait, ajoute-t-on, Simone del Pollaiulo. Ce nom a fermé la bouche aux critiques, à qui il faut en imposer par un nom ancien, et qui prétendaient que la façade de Santa-Croce n'aurait pas dû être revêtue de marbre, tandis que cette décoration est en parfait accord avec l'ornementation intérieure. Ce revêtement, d'un style sévère d'ailleurs, participe cependant des couleurs mêlées de la mosaïque par la combinaison des divers panneaux, les uns d'un blanc sans tache, les autres alternativement d'un vert sombre et d'un rouge brun. Ces matériaux sortent des carrières appartenant au cavaliere Guglielmo de Pazzi et au comte della Gherardesca, qui les ont gratuitement mises à la disposition du comité de construction.

Les trois porches sont riches en ornements de sculpture, auxquels ont contribué les principaux statuaires de Florence, Dupré-Cambi, Salvini, etc. Les portes mêmes seront un cadeau du roi et un vrai cadeau royal, étant commandées en bronze à Papi, d'après les dessins de Santarelli. Il manque encore au-dessus des portes trois bas-reliefs en marbre dont on a l'idée déjà par trois peintures en clair-obscur qui en reproduisent provisoirement les figures.

La forme de la façade est triangulaire avec des pinacles latéraux cette forme est aussi celle des principaux dessins présentés pour la façade projetée du duomo et rejetée par le comité. Nicolo Matas a lui-même fait un projet pour cette façade du duomo, et l'opinion presque générale à Florence est qu'on devrait lui confier ce nouveau travail sans attendre un concours. Un amateur anglais résidant en Toscane, M. Sloane, qui avait souscrit deux cent soixante mille *lire* pour la façade de Santa-Croce,

offre de souscrire la même somme pour celle du duomo, à la seule condition que ce sera encore Nicolo Matas qui en sera chargé. Ce riche et généreux Anglais est membre du comité de construction. Il a été le plus libéral des souscripteurs, mais non pas le seul, car presque tous les fonds de cette œuvre considérée comme nationale provenaient de donations privées, etc. Le comité, en rendant ses comptes, a proposé à la commune de Florence de lui laisser gratuitement pour le dôme l'échafaudage qui a servi pour Santa-Croce. Or, cet échafaudage n'a pas coûté moins de cent mille francs.

On raconte que, lorsque le roi Victor-Emmanuel, à son dernier séjour à Florence, visita la façade de Santa-Croce et l'examina dans tous ses détails, il complimenta l'artiste non-seulement sur la beauté et la solidité de l'œuvre, mais encore sur l'économie extraordinaire qui en avait réglé la dépense. « Comment avez-vous fait? lui demanda-t-il. — Sire, répondit l'architecte, j'ai autant que possible fait tout moi-même et laissé à l'écart les mangeurs affamés (*mangià pani*). » Ceux qui rapportent cette anecdote ajoutent que le roi prit la réponse de Nicolo Matas comme une leçon à son adresse.

Th. T. (*Athenæum.*)

DU COMMERCE DU FROMAGE EN ANGLETERRE.

La Grande-Bretagne est assurément un des pays qui consomment le plus de fromage, mais bien qu'indépendamment de ce qu'elle produit elle-même, elle tire d'une foule de points du globe le complément de ses approvisionnements, ce ne sont pas les produits européens qui viennent pour la plus grande part satisfaire aux besoins de sa consommation. Malgré la guerre américaine, les Etats-Unis n'ont pas cessé d'être, ainsi qu'on le verra plus bas, les grands pourvoyeurs du Royaume-Uni.

Quand on examine les faits et qu'on relève les chiffres de l'année 1862, on remarque que non-seulement la production s'est accrue, mais encore que la consommation a pris un plus grand essor. Les importations, déjà considérables, de l'Amé-

rique se sont encore augmentées, l'Ecosse a fourni des quantités énormes, les stocks ont été immenses, et cependant les prix de toutes les qualités réellement bonnes du fromage de Chester se sont bien soutenus. Sans aucun doute, il faut attribuer à l'accroissement continu de la population de Londres ce progrès dans la consommation.

Au commencement de l'année passée, les stocks étaient très-lourds et en général ne renfermaient que des qualités communes. Aussi, concurremment avec les importations considérables de fromage américain qui ont eu lieu, les prix des fromages anglais de toutes les qualités ont-ils baissé de 6 à 8 shillings (de 7 fr. 50 c. à 10 francs) par quintal au-dessous des prix actuels. Le fromage réellement fin était plutôt meilleur marché relativement. A mesure que la saison s'est avancée, on vit s'augmenter la demande des qualités supérieures, et on put obtenir des prix plus élevés. Les sortes inférieures, et celles qu'on ne pouvait que difficilement classer, restèrent à bas prix et se vendaient de 36 à 46 shillings (45 francs à 57 fr. 50 c.) le quintal anglais.

A partir du mois de juin, on commença à obtenir sur les qualités fines un prix plus avantageux, mais celui des sortes communes resta stationnaire. En juillet, lorsque les fromages nouveaux commencèrent à arriver sur le marché, le stock des anciens était presque égal à celui des années antérieures. Toutefois, le vieux, de bonne qualité, se faisait rare, et on vendit jusqu'à 80 shillings (100 francs) les produits de choix. Le fromage nouveau était arrivé d'Amérique, mais comme il était tendre et de qualité ordinaire, il se vendit à bas prix.

Depuis cette période jusqu'à la morte saison d'hiver, les demandes furent abondantes, et les approvisionnements en mesure d'y satisfaire, aussi pour toutes les qualités les prix devinrent plus faciles.

L'année 1863 s'est ouverte avec un stock en fromage de Chester et autres fromages anglais plus élevé que l'année précédente et une vente un peu plus lourde. On espère cependant sous un court délai plus d'activité dans les affaires, bien qu'on ne pense pas qu'il soit probable que les prix haussent avant quelque temps.

Les expéditions de fromage américain ont été en 1861, de janvier à décembre, de. . . . . 735,854 caisses ou 23,000 ton.
Elles n'avaient été en 1861 que de. 716,673 —
Différence en faveur de 1862. . 19,181 caisses.

Le stock, tant à Londres qu'à Liverpool, est moins important qu'au commencement de l'année dernière. L'Amérique a envoyé en outre 421,145 barils ou 18,000 tonnes de beurre, dont une bonne partie reste encore en mains.

Le saindoux d'Irlande et d'Amérique est de 10 shillings (12 fr. 50 c.) par quintal plus bas que l'année dernière, le beurre de 6 à 8 shillings (7 fr. 50 c. à 10 francs), et on s'attend à voir toutes les denrées alimentaires se vendre à des prix raisonnables.

En face de cette énorme consommation de l'Angleterre, il y a lieu de s'étonner que la part de la France, dans l'approvisionnement de la Grande-Bretagne, ne soit pas plus considérable. Le beurre seul donne lieu, malgré la concurrence de l'Allemagne et celle de la Hollande, à des affaires de quelque importance, et qui sont du reste en voie d'accroissement depuis quelques années. Les Anglais, dira-t-on, préfèrent les fromages de pâte dure, et la France fabrique surtout des fromages de pâte molle ; mais il est certaines variétés de pâte dure ou semi-dure qui pourraient trouver un débouché avantageux sur le marché anglais. On pourrait aussi augmenter nos expéditions de saindoux au grand bénéfice de nos porcheries, et faire ainsi concurrence à l'Amérique du Nord, qui a à payer des frais de transport assez élevés, car ces produits, qui sont principalement fournis par les comtés de l'Ouest, ont à supporter un assez long trajet avant d'arriver au port d'embarquement.

L. N. (*Farmer's Magazine.*)

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

DE LONDRES ET DE PARIS.

Astronomie : Dessin de la planète de Mars ; où est situé le centre de notre univers ? Encore M. Goldschmidt ; nouvelle édition des *Mondes,* de M. Guillemin. — *Chimie :* Purification du nickel; origine des météorites. — *Géologie :* Tout le charbon du globe. — *Industrie :* Chemins de fer aux Indes ; les locomobiles. — *Météorologie :* Une pluie noire. — *Physique :* Le plus sensible des thermomètres. *Statistique :* Combien y a-t-il de locomotives en Angleterre ? de mines de plomb ? de tonnes de fer manufacturé ?

Dans une réunion d'une Société scientifique de Manchester, M. Nasmyth, auquel on doit la découverte des *feuilles de saule* de l'atmosphère solaire, présenta un magnifique dessin de la planète Mars, dans les nuits du 25 septembre et du 11 octobre 1862. On se souvient[1] qu'à cette époque la planète se trouvait dans d'excellentes conditions d'observation, étant en opposition et au périgée. Le dessin réunit donc toutes les conditions de fidélité et reproduit surtout les glaces polaires australes de la planète. De ces observations, il semble ressortir que, comme dans notre bas monde, les pôles de froid ne coïncident point avec les pôles géométriques.

Mais M. Nasmyth s'est posé en émule de Colomb, et a hautement revendiqué le droit de baptiser de son nom une île se détachant en rouge sur le bleu profond de l'océan martial ; il va sans dire qu'on ne saurait s'y opposer. Le moyen de rien refuser à un homme qui manie si proprement le télescope, et dévisage les astres par ... raison démonstrative !

Depuis que William Herschell a découvert non-seulement le

[1] *Revue Britannique*, octobre 1862, p. 500.

mouvement de translation du système solaire, mais même le point d'attraction qui y donne lieu, plusieurs astronomes se sont imposé la tâche de vérifier les résultats obtenus. Plusieurs étoiles, mais toutes dans la constellation d'Hercule, ont été désignées, non point comme le point central, mais comme le point *visible* le plus rapproché. Ainsi Herschell avait indiqué l'étoile *Lambda*, puis, refaisant ses calculs, il désigna l'étoile *Sigma*. Argelander, à son tour, indique l'étoile *Pi* à 9 degrés plus au nord, et M. Struve, l'étoile *Rhô*, un peu plus à l'est de cette dernière. Nous-même, avec des éléments fort incomplets, il faut le dire, nous avons fait aussi notre petit travail, et sommes arrivé à ce dernier résultat, mais le travail le plus sérieux et le plus minutieusement exécuté, basé sur la discussion des éléments de 1,167 étoiles, opéré par M. Dunkin, indique, comme résultat final, l'étoile *Pi*, c'est-à-dire un point situé par 17 heures 5 minutes d'ascension droite, et 39 degrés de déclinaison boréale.

Maintenant il ne reste plus qu'à *voir* le point lui-même, ce qui sera peut-être, certainement même, fort long, car le point visible que nous avons indiqué est à une distance telle, que le rayon qui nous arrivera ce soir est en route depuis 1816; combien plus éloigné doit donc être le centre d'attraction!

M. Hermann Goldschmidt déniche plus que jamais des satellites et des astéroïdes; aujourd'hui il dédouble les étoiles. Dans les derniers jours d'avril, il a dédoublé l'étoile *Gamma* de la Balance. Nous devons dire toutefois qu'il rencontre beaucoup d'incrédules; seulement, comme sa véracité est inattaquable depuis l'aveu spontané qu'il a fait à propos du satellite de Saturne, on n'ose pas l'accuser d'imposture, comme l'on ferait du premier inconnu quelconque qui se permettrait de telles trouvailles; on en accuse son instrument. Pour M. Goldschmidt et pour la science, espérons que la découverte sera confirmée.

Il y a à peu près un an, nous signalions aux lecteurs de la *Revue Britannique* un petit livre sur l'astronomie pour les gens du monde, les voyageurs, en un mot, pour tous ceux qui n'ont ni le temps, ni le goût d'étudier des formules abstraites tout en voulant s'instruire, au moins d'une manière générale. Nous annonçons aujourd'hui une seconde édition des *Mondes* de

M. Amédée Guillemin[1], toujours conçue dans le même style clair, facile et pourtant élégant, et, ce qui est inappréciable dans un ouvrage de ce genre, ne s'appuyant que sur des faits observés et dûment constatés. Ce livre, divisé en causeries, permet au lecteur de déposer le livre quand il lui plaît, et de le reprendre sans fatigue ni sans effort. L'astronomie, présentée de cette façon, est bien autrement émouvante que la fiction la plus poétique; au reste, cette seconde édition est une preuve que l'esprit du jour tend de plus en plus à goûter la connaissance des sciences physiques. Ce n'est pas nous qui y trouverons à redire. Nous ajouterons enfin que cette édition, par ses nombreuses additions et de précieuses annotations, équivaut presque à un nouvel ouvrage, et qu'à ce titre elle mérite toute attention.

— Un métal qui occupe beaucoup le monde scientifique et industriel, à cause de sa grande utilité, c'est le nickel, aussi est-il soumis à toutes sortes d'expérimentations concernant ses diverses propriétés et surtout sa production économique. M. Louis Thompson a redressé quelques notions fautives que l'on possédait sur la fusibilité de ce métal, que l'on avait considéré comme plus réfractaire et moins malléable que le fer. Le savant chimiste a démontré que ces défauts provenaient de la présence du cobalt, en proportions infinitésimales, il est vrai, mais tout à fait suffisantes pour en altérer les propriétés. Le nickel pur du commerce n'a donc été jusqu'ici qu'un alliage de cobalt. Nous extrayons du *Weldon Register* le passage suivant sur la manière dont M. Thompson obtient le nickel pur : « Le nickel obtenu par M. Thompson provient de la réduction de l'oxyde à la chaleur rouge dans un courant d'hydrogène, et de la fusion du métal très-divisé au moyen du borax dans un creuset rempli d'alumine. Sa couleur est blanc d'argent, inaltérable pendant plusieurs jours; il se soude comme le fer et le platine, à une haute température, et allié au cuivre et au zinc donne un magnifique alliage, bien supérieur au métal blanc ordinaire. » Vu la quantité du nickel répandu dans la nature, et les débouchés considérables qui lui sont et lui seront ouverts, nous sommes convaincu que le procédé de M. Thompson, donnant un produit si parfait, pourrait être mis en œuvre sur une grande échelle.

[1] Michel Lévy, in-18.

D'où viennent les météorites? Préciser l'endroit est assez difficile; mais si l'on en croit le docteur Roscoe, ils proviendraient de planètes sur lesquelles existeraient, ou auraient existé des êtres organisés. Cette hypothèse, qui paraît passablement risquée, trouve une explication plausible dans la découverte, faite par le docteur, d'hydrogène carboné dans la fameuse pierre d'Alais, tombée en 1806. Or, jusqu'ici on ne reconnaît que la vie organique comme la seule origine possible de ce composé. Cette découverte est certainement fort remarquable, et mériterait d'être poussée plus loin sur d'autres météorites, car la découverte de Berzélius, en 1834, ayant été faite sur la même pierre, n'est pas suffisamment concluante.

— Nous trouvons dans un Mémoire anglais du professeur Rogers un compte rendu assez curieux, c'est le tableau des surfaces houillères du globe, et en le reproduisant, nous pensons calmer un peu les terreurs des alarmistes qui s'épouvantent de l'éventualité d'un épuisement causé par les formidables exploitations de la veine carbonifère. La veine du sud du pays de Galles, la plus considérable en Europe, couvre une surface de 1,600 kilomètres carrés, d'une puissance variant de 2,000 à 3,000 mètres. Le bassin houiller de la forêt de Dean a une puissance de 800 mètres. Le nord du Staffordshire a une profondeur de 1,500 mètres, et le district de Newcastle, de 600 mètres. En Ecosse, la puissance moyenne est d'environ 550 mètres.

Dans l'Amérique du Nord, les proportions sont également gigantesques. Ainsi, elle possède plusieurs bassins énormes, dont trois au moins sont certainement les premiers du globe. Celui des Apalaches présente une surface de 90,000 kilomètres carrés; le second, celui de l'Illinois, d'Indiana et du Kentucky, en présente presque autant; le troisième enfin, à peine exploité, a une superficie de *cent quatorze mille kilomètres!* La somme des autres bassins des deux Amériques représente 320,000 kilomètres superficiels, ou environ vingt fois la superficie des bassins houillers de tout le continent oriental. Avec des données comme celles-là, recueillies avec le plus grand soin sur place et sur les cartes géologiques les mieux construites, les alarmistes les plus nerveux peuvent dormir sur leurs deux oreilles.

— Enfin, après bien des vicissitudes, des délais et même des interruptions, le réseau indien commence à prendre tournure. Il offre aujourd'hui un développement de 2,235 milles et demi, soit 3,576 kilomètres. Ce réseau se décompose en neuf lignes, qui sont les suivantes : le Grand Péninsulaire, 772 kilomètres ; la ligne de l'Est, 1,100 ; celle de Madras, 716 ; l'Indien central, ou Bombay et Baroda, 300 ; la ligne du Scinde, 168 ; du Punjab, 51 ; l'Est du Bengale, 175 ; la ligne de Calcutta, 45 ; la ligne du Midi, 127. Encore une ou deux années, et le grand continent indien n'aura plus rien à envier à l'Europe.

Jusqu'à ce que nous commencions à voir en France employer dans l'industrie et la grande traction la locomotive routière au lieu du cheval, infiniment plus dispendieux d'entretien et moins efficace dans ses services, nous ne cesserons de publier tous les exemples d'application que nous trouverons dans les pays étrangers. Cela stimulera peut-être notre amour-propre et nous fera rougir de notre esprit routinier. En outre, on finira peut-être par demeurer enfin convaincu que ces monstres d'airain ne sont pas aussi terribles qu'ils en ont l'air, mais qu'au contraire ils sont dociles, serviables et aussi intelligents que leurs compagnons en chair et en os. La jeune Australie, cette colonie qui a pris une devise aussi belle, mais plus raisonnable que celle de l'Amérique : *Advance, Australia !* l'Australie fait la leçon à ses aînés, car c'est elle qui emploie le plus le nouveau mode de traction, et voici une compagnie minière qui a commandé à Rochester *vingt* de ces locomotives pour son service particulier.

MM. Aveling et Porter, les constructeurs, ont fait l'essai de la première qui doit être expédiée dans les rues étroites de la ville. La locomotive traînait quatre waggons chargés à cinq tonnes chacun. Les angles furent tournés sans la moindre difficulté ; une rampe de 9 pour 100, longue de 1,600 mètres, fut franchie au pas de 8 kilomètres à l'heure. Le convoi fut ensuite dirigé vers une autre pente de 14 pour 100, et, quoique le sol eût été fortramolli par la pluie, cette seconde rampe fut gravie au pas de 4 kilomètres par heure. Les expériences inverses se firent sans danger et même sans difficulté. Après trois heures de travail, il fut encore ajouté deux lourds waggons, ce qui porta le

le poids total du convoi, locomotive comprise, à 40 tonnes.

Tout cela manœuvra encore pendant deux heures sans effort apparent sur toute espèce de terrain. L'*Artizan*, d'où nous extrayons ces curieux détails, déclare que jusqu'ici aucune locomotive de ce genre n'a franchi de semblables rampes. Nous le croyons sans peine ; mais il y a encore un avantage, qui n'est pas le moindre, c'est l'économie dans la dépense. Les transports de minerai opérés par la Compagnie de la mine jusqu'au port d'embarquement, sur un trajet de 190 kilomètres, lui coûtent 250 francs par tonne ; les hommes compétents ont calculé qu'avec la locomotive ces frais seront réduits au cinquième. Au reste, nous ne cesserons d'insister sur l'économie des frais d'entretien, en ce sens qu'un cheval, s'il travaille ou non, consomme toujours, tandis qu'une locomotive, dès que ses services ne sont plus requis, se remise sous un hangar et n'a point d'appétit à satisfaire ; et, s'il est vrai que S. M. l'Empereur fait sérieusement étudier les facultés motrices de la batterie voltaïque, nous ne voyons pas, en vérité, où s'arrêteront les services que pourra rendre le nouveau mode de traction, qui est déjà passé dans la vie privée, témoin l'entrée triomphale du comte de Caithness dans ses domaines, il y a deux ans.

— Dans le mois de mars, un petit village d'Ecosse était tout en émoi à cause d'une pluie noire qui tombait et qui, pour le moins, indiquait, sinon la terminaison de toutes choses, une manifestation terrible de la colère céleste. Et les commères de se raconter les légendes de pluies rouges, jaunes et autres averses multicolores. Malheureusement, un amateur de microscopie, — ces gens-là ne respectent rien, — s'avisa de porter une lentille irrévérencieuse sur ces gouttes diaboliques, et n'y put découvrir autre chose que des molécules siliceuses anguleuses et quelques petits résidus d'apparence végétale, le tout de l'aspect le plus innocent du monde.

— Le docteur Joule, un célèbre physicien au delà du détroit, vient de construire un thermomètre assez sensible pour accuser des millièmes de degré centigrade, et, qui plus est, il n'est pas encore satisfait. Il veut perfectionner encore son instrument. Quoi qu'il en soit, il a fait l'épreuve de son thermomètre au moyen de la chaleur de l'éclat lunaire, ce grand *desideratum*

des physiciens, qui a tant exercé la patience et la sagacité de Melloni et de Piazzi Smyth. Voici à peu près la description de cet appareil, dont nous regrettons de ne pas avoir une image devant les yeux, à cause de quelques détails que nous ne saisissons pas bien : on prend un tube de verre de deux pieds de long et de quatre pouces de diamètre, que l'on partage dans sa longueur par un diaphragme en carton noir, n'atteignant pas les deux extrémités, mais y laissant un espace d'un pouce. A l'extrémité supérieure est suspendue par un fil de soie une aiguille à coudre aimantée, munie d'un petit index de verre. Le moindre excédant de température d'un côté du diaphragme occasionnera une circulation dans l'air, qui s'élèvera du côté affecté, passera par-dessus l'aiguille et redescendra de l'autre côté. En même temps, la sensibilité de l'instrument sera en raison du degré d'aimantation de l'aiguille. De l'eau chauffée à 30 degrés agit sur ce thermomètre à trois mètres de distance. Un rayon de la lune fut introduit dans une chambre close, par une fente dans le volet. Il traversa l'instrument et l'aiguille dévia de plusieurs degrés ; déviation équivalente, dit l'auteur, à la lumière absorbée par la surface noircie du diaphragme.

Certainement ces résultats sont merveilleux, mais, dans la description, nous aurions voulu trouver le rapport entre la déflexion de l'aiguille et le degré thermométrique ; jusque-là, tout en admettant les effets de la chaleur sur l'appareil, nous ne saurons apprécier complétement sa sensibilité.

— Ce que nous admirons dans les publications anglaises, c'est le soin avec lequel est rédigée la statistique industrielle, et même la statistique en général, ce qui permet de saisir la situation d'un coup d'œil et de faire d'utiles travaux de comparaison. Voici trois branches qui portent avec elles leur intérêt et que nous croyons ne pas devoir passer sous silence.

La première nous donne le nombre de locomotives en exploitation en 1860 et en 1861. En 1860, elles étaient de 5,801, ce qui n'est déjà pas trop mal ; mais, en 1861, elles étaient de 6,156, soit une augmentation de 355, environ 6 pour 100. On suppose, d'après les exigences du service, que ce formidable matériel sera encore insuffisant et qu'il faudra encore au moins 500 locomotives pour organiser un service complet.

L'exploitation des mines de plomb présente aussi des documents intéressants ; ainsi, le nombre de mines exploitées était respectivement :

En 1859,	en 1860,	en 1861,
264	340	390

ayant donné 63,233, 63,317 et 65,634 tonnes de minerai. L'île de Man figure dans le tableau pour cinq mines.

Quant à la fabrication du fer, elle s'est montée, pour l'année 1861, à 1,080,000 tonnes, donnant un accroissement de 70,000 tonnes sur l'année 1860, et de 305,000 sur 1851, soit 30,35 pour 100 ; ce qui est vraiment surprenant en un si court espace de temps, ainsi que la fermeté des prix, qui s'est maintenue en dépit de l'encombrement du marché, ce qui tient à l'énorme demande occasionnée par les constructions navales.

— A propos de la dernière éclipse de soleil, qui n'a pas daigné se laisser voir à Paris, nous nous permettrons une très-humble et très-timide observation. Ne vaudrait-il pas mieux, puisque aujourd'hui tous les grands journaux ont un rédacteur scientifique, ou soi-disant tel, ne vaudrait-il pas mieux que ce fût lui qui rédigeât les entre-filets ayant trait aux sciences ? Au moins on ne serait plus exposé à lire des énormités comme celle qui a paru dans un journal des plus sérieux, laquelle a dû faire lever, dimanche 17 mai, le nez à trois ou quatre millions de lecteurs au moins trois grandes heures avant le temps. Le rédacteur dudit entre-filets avait copié dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* les détails de l'éclipse *pour toute la terre*. Mais il n'a pas vu qu'il y avait un paragraphe spécial pour le phénomène tel qu'il devait être visible à Paris et en France. Ce qui fait qu'il a annoncé une éclipse beaucoup plus grande, plusieurs heures avant son apparition sur notre horizon. Mais les chats retombent toujours sur leurs pattes ; le mauvais temps, à Paris du moins, a voilé la bévue.

Pourvu que la suivante soit annoncée d'une manière plus intelligente !

ENDYMION PIERAGGI.

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, juillet 1863.

Painting is welcome.

La peinture est la bienvenue.

(SHAKSPEARE, *Périclès*, acte I, sc. I.)

My education being in arts and arms, etc.

Mon éducation ayant été dans les arts et les armes, etc.

(SHAKSPEARE, *Périclès*, acte II, sc. III.)

Peut-être, à l'exemple de nos chefs de file les grands journaux, allions-nous saluer dans le ministre-orateur un président du Conseil responsable devant les Chambres ; dans le ministre de l'instruction publique, qui rétablit les chaires de philosophie, un universitaire renforcé qui va fermer la porte aux jésuites ; dans le ministre de l'intérieur, qu'on dit protestant, un ennemi personnel de Rome papale, etc., etc. ; bref, interpréter la modification ministérielle comme un retour au régime parlementaire. Les nouvelles de Madagascar sont venues à propos nous faire couper court à ces comparaisons inexactes, dont les conséquences logiques doivent faire peur à ceux qui parlent si légèrement de donner des leçons aux gouvernements. Le *Times* nous dit très-sérieusement que la révolution qui a mis sur le trône de Radama II la reine Rabodo, sous le nom de Rasoherina, n'est qu'une nouvelle édition de la glorieuse révolution de 1830, puisque les Malgaches ont conservé la monarchie et laissé la couronne dans la même famille, l'étranglement du roi et l'égorgement de ses ministres ne pouvant être considérés que comme une légère variante, et la nouvelle reine ayant prêté serment à la Constitution [1]. C'est aussi à peu

[1] En publiant la lettre dans laquelle le révérend méthodiste Ellis raconte les événements de Madagascar, les secrétaires de la Société des missionnaires de Londres, MM. Ebenezer Prout et Arthur Tidman, disent textuellement : « Le change-

près l'opinion du révérend M. William Ellis, le chef des missionnaires anglais, qui voit dans la nouvelle forme du gouvernement malgache un *epitome* du gouvernement anglais, avec les trois pouvoirs pondérés de la reine, de l'aristocratie et du peuple. Comme, jusqu'à plus ample informé, nous douterons de l'exactitude de l'imitation signalée par le révérend M. Ellis, aussi bien que de l'exactitude de la comparaison du *Times*, nous laisserons de côté l'élément politique de notre modification ministérielle pour n'y remarquer ce mois-ci que les fonctions attribuées à un illustre maréchal, qui s'est tout à coup trouvé chargé de présider la distribution des récompenses accordées aux artistes de l'Exposition de 1863. « L'armée a souvent bien mérité des artistes, » leur a dit le maréchal Vaillant, qui avait personnellement le droit de rappeler que naguère encore l'armée française assiégeant Rome ne se montrait pas moins préoccupée de son respect pour ce sanctuaire de l'art païen et de l'art chrétien que de l'honneur du drapeau. Le maréchal, homme de goût aussi bien qu'homme de science, a parfaitement défini les limites que le génie lui-même ne franchit pas toujours impunément. Tel se croit original qui n'est qu'excentrique, thème très-ingénieusement développé aussi par M. de Nieuwerkerke, quand, pour prouver que les artistes de la France sont, comme ses soldats, les premiers du monde, il n'a point exclu de la glorieuse famille de l'art ces *enfants prodigues* qui, à l'inverse de celui de la parabole, reviennent parfois les mains pleines. Peut-être M. de Nieuwerkerke, parmi les grands artistes dont nous portons le deuil récent, aurait-il dû nommer Ary Scheffer ; mais citons ce que le maréchal Vaillant a dit d'Horace Vernet, celui de ces peintres dont l'éloge venait si heureusement se placer dans la bouche d'un maréchal de France :

« Pourquoi faut-il qu'un douloureux souvenir attriste la joie de cette fête ! Moins que personne et moins ici que partout ailleurs, au milieu de ces toiles animées qui nous parlent de combats et de victoires, je ne puis oublier que, dans le cours même de cette année, il y a quelques mois à peine, l'armée des arts perdait l'un de ses plus illustres maréchaux.

« Vous l'avez reconnu, messieurs, et vos cœurs ont nommé avant moi le troisième, le dernier, le plus grand des Vernet.

« Peintre de l'épopée impériale, Horace Vernet, dans son inépuisable fécondité, s'est associé à tous les triomphes de la France. Pendant

ment qui fait passer Madagascar d'un despotisme absolu à un régime qui approche du régime constitutionnel, doit réjouir cordialement les Anglais. » Les révérends secrétaires n'expriment toutefois qu'avec doute leur espoir d'une amélioration permanente. (Voir le *Times* du 9 juillet.)

une longue vie, qui égala presque celles du Titien et de Michel-Ange, cet infatigable créateur ne cessa pas un jour de travailler, et, sans jamais avoir vieilli, ne s'arrêta que pour mourir !

« Nul plus que lui, sans doute, n'aurait eu droit à d'éclatantes funérailles ; le peuple eût porté l'artiste populaire à sa suprême demeure ; jeunes et vieux, les soldats de l'empire eussent voulu honorer encore celui qui avait reproduit tous leurs combats et popularisé toutes leurs victoires; et vous, messieurs, ses derniers élèves, ses premiers admirateurs, quelle escorte vous eussiez faite à sa cendre !

« Il ne l'a pas permis, Lassé de la gloire, il a refusé pour sa tombe tous les hommages; mais dans cette tombe il a emporté tous les regrets.

« Ce que la reconnaissance du pays n'a pu faire alors, messieurs, l'Empereur, inspiré par sa grande âme, l'avait fait d'avance, en accordant à votre vieux maître, à mon vieil ami, un honneur si exceptionnel, qu'il est presque unique dans l'histoire de l'art. »

L'Apelles de la France militaire aurait dû vivre au moins deux ou trois années de plus pour rattacher son nom et son pinceau à la dernière campagne qui vient d'ouvrir les portes de la ville de Montezuma à ce drapeau successivement arboré en moins d'un demi-siècle sur toutes les capitales de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, aussi bien que sur celles de l'Europe. Honneur encore une fois à ce drapeau et à l'artiste improvisateur toujours prêt à répondre à l'appel quand une nouvelle victoire lui offrait l'occasion d'en faire briller sur sa toile les immortelles couleurs.

Nous n'avons qu'à applaudir aux récompenses distribuées aux artistes exposants. Si le nom de notre ami Paul Balze ne figure que dans les médailles de troisième classe, quoique le ministre ait proclamé *l'invention une des plus précieuses qualités de l'art*, c'est qu'il n'a obtenu cette distinction que pour ses copies, et nous ne doutons pas que son merveilleux procédé de la peinture d'émail ne soit bientôt l'objet d'une récompense spéciale. Déjà le gouvernement lui a commandé une copie du *Triomphe de Galatée*, qui mettra complétement en évidence l'importance de sa découverte.

Notre Revue a eu trop d'obligations à lord Macaulay pour que nous puissions passer sous silence la notice historique sur sa vie et ses travaux, prononcée à l'Institut par M. Mignet, le 13 du mois de juin, lorsque notre livraison était déjà imprimée. M. Mignet appelle notre siècle le siècle de l'Histoire. Dans le précis solennel des événements dont le spectacle allait faire l'éducation intellectuelle de lord Macaulay, né au seuil même de ce siècle, on reconnaît déjà un historien qui va juger

un de ses pairs ; « politique par le jugement, peintre par la couleur, poëte par l'art. » C'est avec le même sens exquis d'inspiration et de réflexion que M. Mignet apprécie le développement des facultés éminentes de celui à qui on put prédire dès l'enfance une carrière brillante, quel que fût le but que se proposerait son ambition. Il n'a pas moins bien apprécié l'essayste que l'orateur, le poëte que l'homme d'Etat et le jurisconsulte. Nous reproduirons de préférence le portrait de l'historien :

« Ecrivain de beaucoup d'éclat, M. Macaulay est en général un juge de beaucoup d'équité. Il est attaché au droit, non en whig, mais en Anglais ; il ne condamne pas les méchantes actions et les violences tyranniques par des motifs de parti, mais par des raisons de justice ; il poursuit surtout le mal qu'il hait, en vue du bien qu'il aime, et c'est uniquement par droiture qu'il s'élève contre la duplicité, par honneur qu'il flétrit la perfidie. Il prononce les peines et distribue les blâmes de l'histoire, sans ménager aucune passion répréhensible, sans excuser aucune faute, sans épargner aucune indignité, qui que ce soit qui l'éprouve ou la commette. Jamais indifférent sous prétexte d'être impartial, il considère les faits dans leurs rapports soit avec l'ordre moral, soit avec l'utilité publique. Il ne porte que des sentiments généreux dans l'étude du passé, d'où il tire de nobles leçons tout comme il y montre d'intéressants spectacles. »

Nous avons raconté dans cette Revue les honneurs rendus aux dépouilles mortelles de lord Macaulay, qu'un cortége d'admirateurs et d'amis également attristés suivit jusqu'auprès de la statue d'Addison, où il repose. Citons encore le paragraphe dans lequel M. Mignet a résumé si éloquemment l'homme intellectuel et l'homme moral :

« En déplorant la fin prématurée d'un si brillant esprit, on sentait en Angleterre l'irréparable perte de tout ce qui disparaissait avec lui. Les trésors amassés dans cette vaste mémoire, qui les retrouverait ? Les travaux préparés par cette conception puissante, qui les reprendrait ? qui continuerait l'histoire qu'il avait étudiée d'une manière si fine et si profonde, et que seul il était capable de rendre dans ses traits originaux avec une habileté si savante ? Aussi les expressions de regret se mêlaient-elles aux hommages de l'admiration. Cette admiration, lord Macaulay la méritait par la noblesse de sa conduite, tout comme par la beauté de son talent. Il a toujours agi conformément à ce qu'il a pensé, et les fermes principes de son esprit élevé ont constamment guidé les droites actions de son irréprochable vie. Il a été un fidèle et prudent appui de la liberté qu'il demandait pour tout le monde, un défenseur persévérant et inflexible de la justice qu'il voulait sous toutes les formes, un ami généreux de l'humanité, à laquelle il s'intéressait dans

tous ses états. Ni au Parlement comme orateur, ni dans l'Inde comme législateur, ni dans les conseils du gouvernement comme ministre, ni dans les décisions de l'histoire comme juge, il n'a un seul moment livré le bon droit, abandonné en aucune rencontre l'équité, sous aucun prétexte sacrifié l'honnêteté à l'intérêt. Ses discours comme ses actes, ses pensées constantes comme sa vie entière portent témoignage de la noblesse de son âme et de la hauteur de son esprit. L'homme avait de grands charmes, l'écrivain des dons admirables, et l'historien pouvait encore donner de beaux livres à son pays et au monde. Tout a disparu prématurément dans la triste nuit du 28 décembre 1859 ; mais il reste de Macaulay des œuvres impérissables et un nom immortel. »

Peut-être devrions-nous plutôt reproduire le petit poëme dans lequel lord Macaulay épancha les secrètes agitations de son âme le lendemain de cette élection où la ville d'Edimbourg lui fit un crime d'avoir été conséquent à ses principes. Nous recommandons les extraits qu'en donne M. Mignet aux candidats malheureux que nos électeurs de 1863 ont trouvés trop libéraux. C'est l'apologue d'un poëte et d'un philosophe injustement disgracié par le peuple, et qui se termine comme la fable du *Roi et du Berger*, une de celles que nous nous rappelons avoir opposées, entre autres, à l'illustre historien anglais, pour lui prouver qu'il avait jugé un peu légèrement notre La Fontaine[1] :

Doux trésors, ce dit-il, doux gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends, sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe.

Les allusions aux fables de La Fontaine sont fréquentes dans les lettres de Mme de Sévigné, dont il était le poëte favori. Comme il est bien permis de ne pas les savoir toutes par cœur comme Mme de Sévigné, la nouvelle édition publiée par la maison Hachette vient dans le commentaire au secours de la mémoire des lecteurs. Le sixième volume de cette édition a paru, et il faut encore y admirer la perfection typographique et l'érudition de l'annotateur. Il ne reste plus rien d'obscur dans cette correspondance, qui devient ainsi l'histoire épistolaire de la cour et de la ville sous le règne de Louis XIV. S'il est vrai que les plus petits faits prennent de l'importance, racontés dans ce style, encore faut-il les comprendre et ne pas prendre le Pirée pour un nom d'homme.

Nous sommes à une époque où nous voulons la vérité vraie sur l'histoire du passé, sur celle de Louis XIV comme sur celle de Napoléon ;

[1] Il l'avait appelé *a trifler*, comme si La Fontaine ne s'était jamais élevé au-dessus de la poésie légère ou badine.

que dis-je ? sur celle de Jésus-Christ [1]. Nous aurons donc à remercier M. Ernest Renan de nous donner la biographie exacte du Sauveur, que les évangélistes ont, selon lui, étrangement défigurée « en lui imposant les tours absolus d'une légende idéale. » C'est un grand artiste et un philosophe très-érudit que M. E. Renan. Qu'il nous permette cependant d'attendre les réponses que préparent les théologiens catholiques et protestants, avant d'accepter toutes les négations de son scepticisme. Mais, par anticipation, nous oserons lui avouer que nous avons quelque peine à adopter la légende purement conjecturale qu'il substitue à celle de saint Luc. Il se plaît à nous dire que le fils du charpentier n'était ni fort en physique, ni fort en métaphysique, car, « si l'on excepte Cakya-Mouni, les grands fondateurs religieux n'ont pas été des métaphysiciens. » Il n'était pas fort en histoire non plus ; « car il n'attacha jamais beaucoup d'importance aux événements politiques de son temps, *et il en était probablement mal informé.* » Il croyait au diable, mais cette superstition étant celle de ses compatriotes, M. E. Renan la traite avec indulgence et admet qu'en effet, quand il allait au désert, « Satan venait le tenter ; » mais, dit-il, Jésus croyait plus volontiers à Dieu, sans qu'on puisse dire s'il le comprenait comme les philosophes déistes ou les panthéistes, comme Platon ou Cakya Mouni. Il concevait, il est vrai, un culte, mais celui de la prière et sans sacerdoce ; « jamais on n'a été moins prêtre que Jésus ; » il se contentait d'être un professeur de morale. « C'était un rabbi de plus (il est vrai, le plus charmant de tous, dit une parenthèse), et autour de lui quelques jeunes gens avides de l'entendre et cherchant l'inconnu. »

La parenthèse ci-dessus nous rappelle que M. Renan n'accepte pas la tradition qui fait du jeune charpentier un Juif laid ; non, il le fait aussi beau qu'aimable. Bref, il le traite comme un roi détrôné, à qui, par courtoisie, on donne encore le titre de *Majesté ;* mais ce respect a quelque chose de choquant, et le *bon pasteur* de M. Renan n'est plus que le berger d'une idylle théologico-philosophique. Dans la scène de la mort et de la résurrection de Jésus, que M. E. Renan raconte avec une pitié sincère, en ajoutant même avec éloquence « qu'il vit dans sa mort le salut du monde, et commença sur le gibet la vie divine qu'il allait mener dans le cœur de l'humanité pour des siècles infinis, » nous retombons tout à coup dans l'analyse d'une autopsie matérielle, lorsque nous lisons que « tout porte à croire que la rupture instantanée d'un vaisseau du cœur amena pour Jésus, au bout de trois heures, une mort subite. » Nous n'avons dans la *Vie de Jésus* qu'un roman psychologique, et tout en rendant justice à plus d'un épisode admirable, même à ce point de

[1] *Vie de Jésus*, par M. Ernest Renan. Librairie Michel Lévy.

vue, nous pensons que ce christianisme fictif, où M. Renan conserve l'amour, un de ses éléments constitutifs nécessaires pour *relier* les hommes entre eux et avec Dieu, manquerait d'un autre non moins essentiel à la *religion* : la *vérité*. S'il fallait donc se contenter d'un Christ idéal et de sa vie refaite sur une édition des Evangiles *revue* et *corrigée*, nous croyons qu'il a été conçu avec plus de grandeur par M. G. d'Eichthal, dans le résumé de quinze pages qui termine son examen du texte et de l'esprit des trois premiers évangélistes, résumé extrait surtout de la *logia* de saint Mathieu, que M. d'Eichthal trouve plus fidèle à la tradition primitive (tandis que M. Renan semble lui préférer saint Luc), dont il dit que « quelque chose d'aussi grand peut se faire et non s'inventer. » Au reste, les deux auteurs en conviennent, leur critique et leur exégèse ont pour point de départ les recherches des rationalistes allemands Strauss, Baur, Hilgenfeld, qu'ils ont vérifiés et complétés d'ailleurs. Pour les juger plus conciencieusement nous-même, nous les contrôlerons l'un par l'autre après avoir étudié leurs autorités[1]. Mais c'est un sujet trop sérieux pour une légère chronique.

A défaut de nouveautés bien saillantes sur nos théâtres de Paris, au lieu de parler de ce mélodrame moitié anglais, moitié français, qu'on a intitulé *le Secret de miss Aurore*, mentionnons au moins le premier volume d'une traduction des œuvres dramatiques de Ben Jonson, le plus illustre des contemporains de Shakspeare, et qui fut un *classique* à la manière anglaise. M. Ernest Lafond se propose de nous faire connaître aussi Lilly, Marlowe, Massinger, Beaumont et Fletcher, Shirley, etc. Son succès, pour lequel nous faisons des vœux, attestera le talent du traducteur, car il en faudra beaucoup pour naturaliser en France des génies si excentriques. Ce premier volume contient quatre comédies fort originales, quoique inspirées par l'étude des Grecs et des Romains, entre autres *le Volpone*, chef-d'œuvre du vieux Ben. La notice préliminaire de M. E. Lafond est d'un homme de goût.

Au moment où la découverte des sources du Nil appelle l'attention des géographes et des voyageurs vers les régions qu'il arrose, nous recommandons à nos lecteurs deux excellents volumes de M. P. Tremaux, lauréat de l'Institut, qui, dans ses explorations du Soudan, de l'Egypte et de l'Ethiopie[2], a recueilli les faits les plus intéressants pour l'ethnographie. Car M. Tremaux a relevé avec soin toutes les positions et

[1] *Les Evangiles*, par G. d'Eichthal, etc. M. Renan dit, dans son introduction : « Au moment où ces pages s'impriment, paraît un livre que je n'hésite pas à joindre aux précédents (les ouvrages de MM. Reuss, Michel Nicolas, Reville, etc.), quoique je n'aie pu le lire avec l'attention qu'il mérite. »

[2] *Le Soudan, — Egypte et Ethiopie*. 2 vol., par Tremaux. Librairie Hachette.

déterminé avec exactitude la ligne de partage entre les vallées des deux Nils, sans négliger l'observation des mœurs.

Nous publions dans cette livraison un article sur l'ascension des montagnes, et justement l'auteur de tant d'utiles itinéraires, Adolphe Joanne, complétant par un nouveau volume sa description du Dauphiné, nous rappelle que la France offre encore aux voyageurs et aux touristes bien des régions inexplorées. Ad. Joanne lui-même, quoique son itinéraire de Suisse doive lui tenir au cœur, comme celui de ses ouvrages qui a commencé sa réputation, ne trouve pas les montagnes dauphinoises moins pittoresques que celles de l'Helvétie et de l'Espagne. Ce second volume est digne du premier, où avaient été recueillis de si précieux renseignements sur la Grande Chartreuse. Ad. Joanne n'oublie pas la part de ses collaborateurs ; mais sa modestie ne doit pas nous faire oublier, à nous, que c'est lui qui indique toutes les routes, pose les questions et vérifie l'exactitude des réponses.

Comme on se rend de tous côtés, en cette saison, aux eaux minérales, c'est le cas de signaler la 5e édition du Guide spécial et pratique de M. le docteur Constantin James. Cette 5e édition contient un très-important mémoire sur la concentration des eaux minérales au moyen non plus de l'évaporation par la chaleur, mais bien du froid. Ce procédé est dû à M. Ossian Henry, dont les appareils congélateurs fonctionnent déjà dans plusieurs de nos établissements thermaux. Nous aimons à redire que M. C. James est une autorité en fait d'eaux minérales, parce qu'on ne peut lui appliquer ce que dit le docteur Chrestien, de Montpellier, que l'étude comparative de ces eaux est trop négligée par les médecins les plus renommés, justement parce que les exigences de la clientèle les empêchent de voyager. Aussi le docteur Chrestien, ayant fait lui-même cette étude en conscience, est-il consulté utilement, comme le prouve une correspondance insérée dans le *Montpellier Medical* à propos d'un cas de *pityriasis palmaria* efficacement combattu par les eaux de Baréges. Et puisque nous venons de nommer de nouveau le docteur Chrestien, pourquoi n'exprimerions-nous pas notre étonnement de voir qu'avec tant de titres et une aptitude professorale reconnue, un nom déjà illustré par son oncle, et après plus d'un brillant concours, il ne figure que comme agrégé parmi les professeurs de sa ville natale ? Si le Ludovicée a beaucoup de professeurs qui le valent, nous en faisons compliment au Ludovicée.

AMÉDÉE PICHOT.

Le Directeur, Rédacteur en chef : **AMÉDÉE PICHOT.**

Paris. — Typographie HENNUYER et FILS, rue du Boulevard, 7.

REVUE BRITANNIQUE

ETHNOGRAPHIE. — HISTOIRE.

LA NATIONALITÉ POLONAISE ET LA NATIONALITÉ RUSSE.

I

(Article de la *Quarterly Review* [1].)

En présence de questions qui passionnent les esprits, il n'est guère de position plus embarrassante que celle des hommes modérés. Rarement ils échappent à la destinée proverbiale des tiers partis. Déplaisant et aux rétrogrades et aux exagérés, ils su-

[1] Peut-être nos sympathies polonaises l'eussent emporté sur l'impartialité commandée à la *Revue Britannique* par son programme, et nous n'aurions pas inséré sans regret cet article de la *Quarterly Review*, si nous n'avions pu le faire suivre par celui de la *Westminster Review*, qui n'a été publié que postérieurement. La question polonaise est d'ailleurs traitée dans ces deux articles au point de vue historique, et le lecteur reste libre de conclure.
(*Note de la Rédaction.*)

bissent dans les deux camps la double défaveur d'un adversaire et d'un déserteur. Chaque parti professe le même dédain pour les caractères tièdes et les complaisances banales qui ne savent jamais soutenir une cause qu'à demi. Le partisan des moyens termes doit savoir se contenter de la valeur intrinsèque de la ligne qu'il adopte. Jamais il n'enlèvera les sympathies. On aime mieux un franc ennemi qu'un ami qui vient à votre aide armé de *si* et de *mais*. Le cas devient plus irritant encore quand la tiédeur de votre allié prend la forme de la précision historique. Qu'y a-t-il, en effet, de plus irritant que de voir, au moment où vous êtes engagé dans une lutte écrasante, vos exploits passés au crible d'une critique pédante ?

C'est en connaissant tous les désavantages de notre position que nous allons nous risquer à exprimer une opinion impartiale sur la lutte dont la Pologne est depuis si longtemps le théâtre.

Dans un pareil sujet, il n'est pas facile à l'historien contemporain de donner aux faits leur véritable valeur. L'héroïsme des Polonais, les souffrances par lesquelles ils ont eu à passer depuis un demi-siècle, ont excité une unanimité de sympathie que le mouvement italien même n'avait pas obtenue. Quelle qu'en soit l'issue, — et l'avenir est loin de nous la montrer favorable, — les incidents de cette lutte sont cent fois plus émouvants que ceux qui ont fait de Garibaldi un héros. La cause polonaise a tout l'intérêt que donnent toujours les grandes proportions. La tyrannie a été plus farouche et plus forte, le joug moins accepté, le suprême effort plus désespéré, et les résultats définitifs auxquels cet effort peut conduire ont une portée bien plus considérable.

En outre, les dangers des deux conflits n'ont rien de comparable. Garibaldi semblait être seul ; mais sa force et la terreur qui précédait son nom reposaient dans ce fait qu'on voyait en lui l'avant-garde de la monarchie, qui déjà s'était emparée de la moitié de la Péninsule, et qui, derrière elle, avait toutes les forces de la France. Les Polonais combattent seuls, sans allié d'aucune espèce, sans aucuns préparatifs de guerre, entourés de toutes parts d'ennemis plus ou moins déclarés, et ayant pour adversaire le maître de la moitié d'un continent. De l'insurrection polonaise enfin dépendent les destinées de l'Europe orientale.

L'Autriche doit-elle être broyée entre la pression de ses peuples mécontents et l'extension continuelle de l'empire russe? Le fantôme du Kalmouk avalant l'Europe, — cette vision qui hanta même le calme lord Castlereagh et qui depuis Castlereagh est apparue à une foule d'hommes d'État, — doit-il devenir une réalité terrible ou être rejeté dans le domaine des rêves? L'héritier de l'empire grec, que « le malade » de Constantinople devient de moins en moins apte à arrêter, viendra-t-il de Pétersbourg ou d'Athènes? Mais la crise a un aspect historique aussi bien que politique. Elle prête à la controverse relativement aux faits et du passé et du présent. Sur ce terrain les commentaires sont libres; la substance, la forme et la couleur resteront ce qu'elles sont, malgré la marche des événements.

Une preuve frappante de la valeur que le monde attache à un titre traditionnel, c'est que les hommes qui par leur courage ou leur habileté sont arrivés à un grand succès croient rarement cette base assez sûre pour édifier dessus. Presque toujours ils appellent l'histoire à leur service, et ils la torturent pour prouver que le pouvoir qu'ils revendiquent est ou la remise en vigueur d'un droit oublié, ou la copie de quelque ancien modèle. Napoléon raillait cette faiblesse, ne craignant pas de dire que ses premières lettres de noblesse étaient datées de Montebello. Toutefois, quand il en vint à fonder une dynastie, il ne se crut en sûreté contre les associations d'idées qu'éveillait le nom des Bourbons exilés qu'en s'entourant lui-même d'un prestige plus vénérable encore. Sa copie de la cour de Charlemagne était une muette reconnaissance de la supériorité d'un titre historique sur tout autre.

La controverse de la partition de la Pologne a été remise sur le tapis en Angleterre et plus encore en France. On a fait revivre le fameux réquisitoire contre « le plus grand crime des temps modernes. » Chose plus curieuse peut-être encore, le degré de culpabilité à la charge de chacun a été violemment changé. La plus lourde part du blâme est pour la Russie; la Prusse est un complice entraîné digne d'indulgence; quant à l'Autriche, son rôle a été tellement accessoire, qu'on l'absout presque complétement.

La lutte engagée aujourd'hui en Pologne n'a pas grand rapport avec ces notions historiques. De quelque manière qu'on

juge les actes de 1774-1795, la conscription ordonnée par le grand-duc Constantin n'en est pas moins un outrage à l'humanité; la violation du traité de Vienne, qu'implique le système de gouvernement en vigueur en Pologne, n'en est pas moins flagrante; mais les falsifications en histoire, alors même qu'on pourrait leur supposer une influence quelconque sur les destinées futures de la Pologne, ne sauraient être pour l'insurrection une arme légitime; et le partage de la Pologne est présenté sous un jour tellement partial, qu'il ne saurait être inutile d'étudier ici brièvement les faits à nouveau.

Pour examiner si en se saisissant des provinces polonaises la Russie a commis un « grand crime » dont elle doive être stigmatisée, il faut naturellement décider d'abord ce que signifie cette phrase, appliquée aux transactions politiques. Dans un sens, tout accaparement de territoire ou de quoi que ce soit est un crime. Si la morale de la vie privée doit être appliquée rigoureusement aux actes des nations, il est évident que toute nation qui s'approprie ce qui appartient à une autre est positivement coupable, qu'elle viole directement le huitième commandement de Dieu, et que partant elle commet un grand crime. Jusqu'à quel point la morale de la vie privée est-elle applicable à la vie publique? c'est là une question trop complexe pour être traitée sous forme de parenthèse.

Le fait qu'une nation n'a pas de tribunaux auxquels elle puisse recourir, et qu'elle ne peut espérer de redressement que de son épée ou de celle de ses alliés, crée entre les deux cas une différence dont les limites ne sont pas faciles à tracer. Mais tout ce qu'il nous importe ici c'est de nous former du crime une opinion non pas absolue, mais relative. Le jugement qui condamne la Russie pour s'être emparée du territoire polonais ne se base pas sur une règle de moralité précise comme celle dont nous parlons. Quand les amis de la Pologne parlent de son partage comme du « grand crime de l'histoire moderne, » ils veulent dire que ce partage a été quelque chose d'infiniment plus criminel qu'une annexion ordinaire de territoire. Quoi qu'on puisse penser de la moralité abstraite de la conquête en général, on est d'accord pour admettre que le degré de culpabilité varie énormément selon les motifs qui ont décidé la conquête. Les

conquêtes qui sont cotées le plus bas à l'échelle de la morale sont celles qui n'ont été accomplies que par pur esprit de conquête. Ainsi, par exemple, la conquête de la Silésie par Frédéric, ou de l'Alsace par Louis XIV, sans que la plus petite apparence de droit antérieur, le moindre prétexte de sympathie, de ressentiment ou de nécessité pût être mis en avant pour autoriser le conquérant à consigner le coupable dans le goufre le plus profond de l'enfer des vaincus. Le crime est un peu moins noir pour ceux qui, comme Napoléon, ont été forcés à l'agression par l'impérieuse ambition de leurs sujets, et qui n'ont, en effet, conquis qu'afin de pouvoir eux-mêmes exister. Le besoin de la conservation personnelle est plus excusable que la rapine spontanée. Moins coupables encore sont, au point de vue de la responsabilité, les gouvernements qui ont conquis de larges territoires dans le cours de leurs efforts pour repousser une agression injuste et non provoquée. On peut de la sorte faire valoir des circonstances atténuantes en faveur de la plupart (nous voudrions pouvoir dire *tous*) des agrandissements de l'Angleterre aux Indes.

Mais les motifs les plus faciles à excuser, et dont les souverains ne se font aucun scrupule de se servir comme moyen de justification absolue, ce sont ceux qui reposent ou sur d'anciens droits aux territoires attaqués, ou sur une sympathie dictée par une communauté de race ou de religion. Telle a été la prise de Calais par les Français, celle de Grenade par les Espagnols, et tout récemment de Milan par les Italiens.

En refusant aux annexions de Catherine le titre du « plus grand des crimes de l'histoire moderne, » nous ne voulons pas dire qu'elles soient exemptes de blâme, soit dans leur ensemble, soit dans leurs détails. Les guerres d'agression ne se font pas à l'eau de rose, et les points où l'encre de la diplomatie remplace le sang des champs de bataille excitent ordinairement plus de répulsion que les cruautés inhérentes à une campagne. Tout ce que nous voulons prouver, c'est que dans notre échelle morale elles sont au même degré que les conquêtes de Grenade et de Milan, et infiniment au-dessus de l'annexion du royaume d'Oude.

Pareille comparaison semblera un paradoxe à ceux qui envisagent le sujet au point de vue populaire. La méthode ordinaire

de traiter la question est de commencer par ignorer toute l'histoire antérieure au dix-huitième siècle. A cette époque, deux pays captivaient l'attention de l'Europe occidentale. L'un était faible et chancelant, déchiré par les factions et en proie aux intrigues étrangères. L'autre était fort; il ne demandait qu'à grandir, et, dirigé par un prince d'une merveilleuse habileté, il prenait un dangereux ascendant sur son voisin plus faible. Avec le temps, la puissance forte enleva à la puissance faible un bon morceau de territoire, et les autres voisins faisant la même chose en même temps, la puissance faible cessa d'exister.

Envisagé ainsi, d'une manière abstraite, sans avoir égard à l'histoire qui avait précédé, le partage de la Pologne apparaît sous des couleurs presque aussi sombres que celles sous lesquelles l'ont peint les émigrés polonais. Rien d'étonnant que l'Europe contemporaine, pour qui la question polonaise était une question neuve, se soit simplement contentée de cette manière de la considérer. Si elle avait suivi depuis des siècles les relations des Polonais et des Russes comme elle avait suivi celle des Français et des Allemands, elle aurait probablement pris de l'affaire une idée différente. Elle aurait vu que la conquête n'était qu'une *re*conquête; que les actes qui se passaient sous ses yeux n'étaient que le dénoûment d'un drame long et fécond en péripéties, et que les populations des provinces annexées, loin d'être dépouillées violemment de leur liberté et de leur patrie, ne faisaient qu'être réunies aux hommes de leur race et de leur religion, dont l'ambition des nobles polonais les avaient de longue date séparées.

Parcourons d'un coup d'œil l'histoire des deux races pour mettre dans leur vrai jour les événements de 1764-1795.

Depuis le jour où ils apparaissent dans l'histoire, les Polonais et les Russes semblent avoir été animés réciproquement de toute la haine naturelle aux races sœurs, mais non identiques. La Pologne propre, c'est-à-dire les provinces habitées par les Polonais, s'étendent presque entièrement sur la rive occidentale de la Vistule, à l'exception d'un petit territoire consistant en une portion des provinces de Mazovie et de Sandomir qui empiète sur l'autre rive. Au delà, à l'est, tout était russe. A l'époque où leur histoire prend une forme arrêtée,

c'est-à-dire vers l'an 1000, les deux races existaient côte à côte sous la forme de monarchies puissantes. Boleslas le Brave régnait en Pologne sur un territoire en grande partie composé de pays qui aujourd'hui appartiennent à l'Allemagne. Outre la Pologne, il gouvernait toute la partie orientale de ce qui est aujourd'hui la Prusse, un fragment de la Saxe et une portion considérable de l'empire d'Autriche actuel. Mais, bien que ses domaines fussent si étendus à l'ouest, il ne paraît pas qu'il ait régné sur aucune race purement russe.

Les Russes, à la même époque à peu près, étaient gouvernés par Wladimir le Grand, qui, le premier, fit de la Russie un royaume chrétien, et, bien que la monarchie russe se composât d'une agrégation de petites principautés graduellement réunies sous une même couronne par les descendants de Rurik, aucune portion de cette monarchie n'avait jusque-là souffert de l'esprit d'agression de la monarchie polonaise. La ligne qui séparait les deux royaumes de Boleslas et de Wladimir passait à peu près à cinquante milles à l'est de Memel et descendait tout droit vers le sud jusqu'aux Carpathes. Elle coïncide en grande partie avec la frontière que, huit cents ans plus tard, Catherine donnait, la veille de sa mort, à l'empire russe. La seule différence entre les deux frontières, c'est que l'ancienne était de cinquante milles environ plus favorable que la moderne à la Russie.

Les deux royaumes partant de ce point eurent une destinée bien différente. La Russie était exposée à l'action de deux causes destructives qui, ni l'une ni l'autre, n'affectaient au même degré sa rivale. La première était une extrême subdivision. A la mort de Wladimir, en 1015, l'empire russe fut partagé entre les fils de ce prince, et dans le cours de la génération suivante le démembrement fut poussé plus loin encore. La division créa la division ; des combinaisons nouvelles et transitoires furent formées à l'occasion entre les divers fragments ; mais les Russes ne recouvrèrent l'unité qu'ils avaient perdue que quand une effrayable calamité, qui faillit les entraîner dans une absolue destruction, vint leur en apprendre la valeur. Cette seconde calamité fut l'invasion des hordes mongoles auxquelles Gengis-Khan avait ouvert la route de l'Occident.

Ces hordes, débordant sur l'Europe en immenses multitudes

et portant partout avec elles la dévastation, eurent promptement raison de la Russie divisée. Elles étendirent leurs conquêtes jusqu'à l'embouchure de la Néva au nord, jusqu'à Kiev au sud, et gardèrent les Russes sous leur joug pendant plus de deux siècles. La force acquise de leur irruption les porta au delà des frontières russes jusqu'en Silésie ; mais quand le premier flot revint sur lui-même, les barbares ne rentrèrent plus jamais sur le territoire polonais. Durant ces deux siècles, la Pologne eut tout le temps de profiter des embarras de ses voisins. Dans le fait, ce fut en partie par l'assistance que la Pologne donna aux barbares que l'occupation tartare se prolongea.

La même circonstance profita plus largement encore à un autre voisin de la Russie, qui avait grandi en forces de tout ce que celle-ci avait perdu. Un siècle environ après les divisions fatales qui suivirent la mort de Wladimir, les Lithuaniens, peuple tributaire qui habitait les bords de la Baltique, s'érigèrent en monarchie indépendante, enlevèrent successivement aux princes russes affaiblis Grodno, Minsk, Polocsk et Smolensk, et malgré les Mongols ils poussèrent, en 1320, leurs victoires en Volhynie et dans la Russie méridionale jusqu'à Kiev même. Tous ces succès profitèrent à la Pologne ; car en 1386 les deux couronnes n'en firent plus qu'une par le mariage de Jagellon, grand-duc de Lithuanie, avec la reine de Pologne. Les conquêtes faites par les Lithuaniens sur les Russes et celles que de leur côté avaient faites les Polonais furent réunies sous un même sceptre.

Le résultat de ce partage de la Russie, que les Russes vaincus de l'époque auraient pu, ce nous semble, qualifier du nom du « plus grand crime des temps modernes, » fut que, vers l'an 1450, le territoire se trouvait ainsi réparti entre les provinces spoliatrices : les Mongols détenaient tout le pays arrosé par le Volga et le Don. Les Polonais avaient laissé bien loin derrière eux la Vistule et s'étaient adjugé l'immense plaine de quelque cinq cents milles de largeur qu'arrosent les cours supérieurs de la Dwina et du Niémen vers le nord et du Dnieper vers le sud. Entre leurs deux voisins, les Russes étaient devenus un peuple captif. Les princes nationaux qu'ils avaient encore n'étaient pas indépendants, mais bien vassaux des Polonais ou

des Mongols. Ils étaient traités comme des étrangers non-seulement par la race, mais par la foi religieuse ; car ils appartenaient à l'orthodoxie grecque, tandis que les Mongols étaient mahométans et les Polonais catholiques.

Vers la fin du quinzième siècle toutefois, le flot qui pendant plus de trois cents ans avait déferlé contre les Russes commença à se retirer. Le temps était venu où ceux-ci allaient secouer le joug. Ils commencèrent par les Mongols. La petite principauté de Moscou, un des fragments de l'empire de Wladimir, s'était peu à peu émancipée. Ses princes avaient, moitié par des mariages, moitié par des conquêtes, étendu ses frontières limitrophes. En 1477, son grand-duc Ivan le Grand avait acquis un degré de puissance suffisant pour l'enhardir à refuser le tribut aux Mongols. Sa rébellion fut couronnée de succès, et quatre ans plus tard le dernier khan de la Horde d'Or, comme s'intitulaient les envahisseurs, périssait dans une bataille. La suprématie des Mongols avait cessé complétement comme, à peu près vers la même époque, celle de leurs coreligionnaires les Maures en Espagne.

Délivrés de leurs maîtres asiatiques, les Russes, sans perdre de temps, se retournèrent contre les Polonais. Mais pendant près de deux siècles l'issue définitive de la lutte sembla douteuse. Dans le courant du seizième siècle, les territoires de Smolensk, de Tchernigow et autres furent regagnés, mais le gouvernement russe n'était pas suffisamment consolidé pour garder sa conquête. La force de la Russie a toujours consisté dans celle de ses gouvernants ; quand ceux ci sont au-dessous de la tâche, il n'y a rien dans l'organisation nationale qui puisse les remplacer. Avant qu'Ivan III, Wasilievitch et Ivan le Terrible occupassent le trône, la carrière reconquérante des Russes, bien que soumise de temps à autre à des vicissitudes de fortune, ne subit pas d'échecs matériels. Des populations de sang et de langage russes furent successivement réunies au tronc principal de la race. Mais, en 1598, la longue dynastie de Rurik vint à son terme. Une période d'anarchie suivit. Boris Godounow, beau-frère du dernier czar, se fit élire au trône vacant. Il ne put toutefois se faire héritier du prestige que la lignée de Rurik avait exercé sur l'esprit russe. Le peuple qui avait en-

duré patiemment les cruautés d'un fou sous le dernier Ivan, s'irrita contre les caprices infiniment plus doux du parvenu Boris. Une ou deux années de famine ajoutèrent à l'impopularité de ce règne, et avant la cinquième année d'existence de ce pouvoir le peuple était mûr pour une révolte.

Le trône de Pologne était, à cette époque, occupé par Sigismond III, Suédois de naissance et catholique fanatique. La désaffection des Russes pour le czar parut à Sigismond une occasion favorable d'étendre les domaines de son pays adoptif et de conquérir des âmes à sa foi. Il fit ce qu'un siècle environ auparavant Jacques IV d'Ecosse avait fait contre Henri VII d'Angleterre. Il inventa un prétendant au trône de Russie. L'imposteur était un moine grec, qui avait été chassé de son couvent, et qui, pour échapper à d'autres châtiments, s'était réfugié en Pologne. Le personnage, bien et dûment instruit de son rôle, fut à grand bruit converti à la foi catholique, chargé par le nonce, dans une convention solennelle, d'introduire le catholicisme dans le royaume de Russie, marié à la fille d'un seigneur polonais et proclamé comme étant le fils du dernier Ivan, le Démétrius dont on avait publié la mort, mais qui, en réalité, avait été sauvé. Il fut envoyé en Russie avec une armée polonaise juste au moment où la désaffection contre Boris était à son comble. Reçu avec enthousiasme, il défit les troupes du czar, et fut servi à point par la mort soudaine du czar lui-même, mort que des âmes peu charitables ont attribuée au poison.

Le Perkin Warbeck des Russes dûment installé sur le trône, l'acquisition ne parut pas absolument excellente à ses sujets. Le nouveau czar copiait, dans ses fêtes et ses réceptions, les coutumes polonaises; sa femme prenait plaisir à porter le costume de sa patrie et à afficher sa dévotion à la religion catholique. Un parti rival se forma avec un noble russe à sa tête : le faux Démétrius, inquiet de sa position, sauta par une fenêtre et se rompit le cou.

Mais le roi Sigismond de Pologne, ayant découvert l'utilité des révolutions fréquentes pour absorber les forces de son ennemi héréditaire, n'était pas homme à renoncer à la comédie politique des prétendants parce qu'un de ses acteurs s'était cassé le cou. Un nouveau Démétrius fut trouvé, qui, disposé à

courir les risques de l'aventure, fut envoyé avec une nouvelle armée polonaise sous les murs de Moscou. Nombre de batailles furent livrées, nombre de siéges entrepris. L'armée polonaise vivait à discrétion, ravageait, brûlait, pillait, comme une horde de Tartars. Au bout de quelque temps néanmoins, le roi Sigismond réfléchit qu'il aimerait à tirer un profit plus direct de ces opérations, et cela d'autant mieux que le nouveau Démétrius ne se montrait pas si souple que son prédécesseur sur l'article du catholicisme, et qu'il paraissait assez disposé à garantir sa propre position en se ménageant une certaine popularité dans le clergé grec. Le roi Sigismond avait bien, il est vrai, l'année d'avant, signé un traité solennel avec la Russie; mais cette circonstance ne l'embarrassait guère. Dans l'intérêt et de sa maison et de sa religion, il s'avança à la tête d'une nombreuse armée contre Moscou pour se mettre lui-même sur le trône de Russie. Par décence, toutefois, il finit par consentir à ce que le nom de son fils Ladislas fût substitué au sien. Une élection en forme fut arrachée de vive force aux nobles présents dans la capitale. Le second Démétrius de contrebande fut mis de côté, et, comme Sigismond le remarqua paternellement, afin d'éviter tout sujet de dispute entre lui et son fils, il occupa de nouveau Smolensk et Tchernigow, que, quatre-vingts ans auparavant, Wasiliewitch avait reconquis sur les Polonais.

Pendant ce temps, les parents suédois de Sigismond faisaient de leur mieux pour tirer parti de la situation. Ils étaient soi-disant venus aider le czar contre ses ennemis de Pologne. En réalité, toutefois, sans aucune espèce de droit ni de provocation, ils profitèrent de l'occasion pour s'annexer Novogorod et les provinces russes de la Baltique. Pour le moment, tout accès à cette mer se trouva fermé à la Russie.

Quelques années de confusion suivirent l'élection de Ladislas. Ce prince continua à régner, nominalement au moins, soutenu par une armée polonaise. Ces troupes occupèrent Moscou et y commirent des exactions semblables en beaucoup de points à celles dont Varsovie fut le théâtre au siècle suivant. Elles désarmèrent d'abord la population, et pillèrent ensuite selon leur bon plaisir, ayant eu soin tout d'abord de mettre à sec le trésor public. Les Moscovites souffrirent tout avec calme durant quel-

que temps, même quand les soldats polonais s'ingénièrent à prouver leur zèle catholique en tirant sur les images des saints grecs. Un beau jour cependant, les bonnes gens finirent par ne pouvoir en endurer davantage, et ils se soulevèrent contre leurs oppresseurs. Avec une parfaite présence d'esprit, le commandant polonais donna l'ordre de mettre le feu à Moscou sur plusieurs points à la fois. L'ordre fut exécuté, et, de la ville entière, il ne resta bientôt plus que le Kremlin et quelques églises. Sept cent mille individus se trouvèrent sans ressources et sans abri, en plein mois de mars, sous un climat russe.

L'oppression, à la fin, devint intolérable. Les habitants de la Russie orientale s'insurgèrent, chassèrent les Polonais de Moscou et tinrent Sigismond en respect, jusqu'à ce que la nation eut eu le temps d'élire pour czar Michel Romanow, le fils du patriarche. A partir de cette date (1613), les Polonais continuèrent la guerre cinq ans encore. La paix fut enfin conclue, à la condition que Sigismond conserverait les conquêtes qu'il avait faites, mais qu'il renoncerait à ses prétentions à la couronne de Russie. Michel Romanow devint czar, et Ladislas eut à abandonner ses rêves ambitieux. Mais la Russie fut un demi-siècle à recouvrer les territoires que la Pologne lui avait pris aux jours de sa faiblesse. Ce fut seulement en 1667 que les Russes purent rentrer en possession des provinces de Smolensk et de Tchernigow, sur lesquelles Sigismond avait mis la main, « pour éviter toute cause de différend avec son fils. » Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'elle recouvra les importants territoires que la Suède avait saisi en même temps l'occasion de s'approprier sur une autre de ses frontières.

Ce partage du territoire russe entre les Suédois et les Polonais, qui ne figure pas dans les déclamations libérales comme « le plus grand crime des temps modernes, » eut lieu un siècle avant le partage de la Pologne, et lui ressembla à beaucoup d'égards. L'un et l'autre se passèrent à une époque d'anarchie intestine dont les copartageants surent profiter. L'un et l'autre commencèrent par une installation du candidat de la puissance annexante sur le trône du pays condamné, et finirent par un accaparement de territoire. L'un et l'autre furent entrepris dans le but avoué d'avancer les intérêts d'une croyance religieuse

aussi bien que ceux d'une dynastie ambitieuse. L'un et l'autre furent entachés du reproche de violation des traités. Ils ne diffèrent qu'en un point : Catherine réunit à son empire des populations qui déjà lui appartenaient par la race et par la religion; Sigismond annexa à son royaume des populations qui lui étaient étrangères à ces deux titres. Toutefois, la nature odieuse des actes de Catherine a presque passé en axiome politique, tandis qu'on a fort peu parlé des méfaits de Sigismond. Il n'y a pas eu d'émigration de nobles russes pour les représenter sous les plus noires couleurs dans toutes les capitales de l'Europe.

Dans tous les cas, on ne pouvait pas s'attendre au même oubli de la part de Russes. Après avoir échappé de bien près à la mort comme nation, après avoir perdu pendant un demi-siècle deux grandes et fertiles provinces par suite des ambitions religieuses et dynastiques d'un roi polonais, ils méritent bien qu'on leur pardonne d'être parfois intervenus dans les affaires politiques de leurs remuants voisins. Une douloureuse expérience leur avait appris la signification de la monarchie élective de Pologne. Le dernier des Jagellons n'était mort qu'en 1572, et l'élection des princes appelés à remplir le trône, jusque-là héréditaire dans cette famille, n'était plus déjà qu'une lutte entre les potentats étrangers, pour avoir le bail de la jouissance militaire polonaise.

Après le rapide entr'acte de la souveraineté d'Henri de Valois, Etienne Bathori, le vaivode de Transylvanie, fut le premier successeur des Jagellons. Le résultat fut qu'outre une attaque contre la Russie, la Pologne se trouva entraînée dans des embarras avec les Turcs. Sigismond le fervent catholique vint ensuite. Cette élection eut pour conséquence de lancer sur la Russie, en qualité de prétendant, un imposteur ayant pour engagement de faire prévaloir le catholicisme en Russie. Il devenait donc assez intéressant pour tous les voisins de la Pologne de savoir comment et par qui son trône était rempli.

C'est un curieux échantillon de la loyauté avec laquelle ont été jugées les relations entre la Russie et la Pologne, qu'après les fameux exploits de Sigismond, les czars et czarines de la maison de Romanow aient été hautement blâmés de s'être mêlés des élections à la couronne de Pologne. Un pareil reproche n'a d'explication que dans l'ignorance de l'histoire et de la Po-

logne et de la Russie, antérieure à Pierre le Grand. Ce ne fut pas la Russie qui la première commença à se mêler des élections des rois de Pologne; ce n'est pas elle non plus qui commença le jeu périlleux de combattre une race rivale à l'aide d'intrigues pour la succession de son trône. La lutte sur un pareil terrain ne pouvait finir que par la désorganisation et la mort politique de l'une des parties contendantes. Dans ce duel à outrance, la Pologne a eu le choix des armes. Ce n'est pas à elle maintenant de protester contre ces mêmes armes, simplement parce qu'elle n'a pas su s'en servir aussi habilement que son adversaire.

C'était, en vérité, folie aux Polonais de provoquer le conflit. Les semences d'anarchie étaient déjà répandues bien assez drues sur leur sol sans avoir besoin de la culture de la diplomatie étrangère. En 1668, l'année même qui suivit celle où la Russie avait effacé les dernières traces des incursions de Sigismond et avait forcé la Pologne à rendre gorge, un singulier exemple du fait se présenta. Jean-Casimir, le fils de Sigismond, avait abdiqué, dégoûté de l'anarchie qui entravait son gouvernement et renonçant à tout espoir de mettre en œuvre une constitution impossible. La haute noblesse du royaume, désireuse de donner un contre-poids à l'influence russe, pour elle de plus en plus menaçante, et d'introduire dans la constitution quelque modification capable d'ajouter à son influence personnelle, proposa d'élire quelque grand capitaine français, tel que Turenne ou Condé. Mais la petite noblesse, très-misérable dans la plupart des cas, tenait infiniment à un système qui la faisait politiquement l'égale des plus riches. Elle se cramponna à ses priviléges. Dans une occasion, il lui fut proposé de modifier le *liberum veto* sur ce motif, qu'à moins que la diète pût arriver à s'entendre, l'armée, qui, comme l'armée anglaise, avait son budget voté annuellement, allait nécessairement se débander, ce qui laisserait le pays ouvert à l'invasion étrangère. Sa réponse patriotique fut qu'elle aimait mieux exposer l'Etat à l'invasion étrangère que de souffrir le moindre empiétement sur ses priviléges à elle[1]. Ces priviléges, il est probable, avaient une valeur d'argent. Il est positif que, dans toutes les élections sui-

[1] Rulhière, vol. I.

vantes, la corruption se fit sur une grande échelle, et qu'elle eut pour ceux qui la pratiquèrent des résultats significatifs.

La meilleure explication de la conduite de la petite noblesse à l'occasion de l'élection d'un successeur à Jean-Casimir, c'est que la Russie avait déjà cherché à exercer son influence sur l'élection d'un nouveau monarque. Quels que fussent ses motifs, elle ne voulut point entendre parler d'un candidat français, et elle élut, à sa très-grande surprise à elle-même, un de ses membres obscurs et pauvres, Michel Koributts. La haute noblesse refusa de ratifier cette élection, et mit à sa tête Jean Sobieski. Plusieurs années d'anarchie suivirent. L'un des partis en appela à la France, l'autre à l'Autriche. Au moment même où Sobieski, avec une armée polonaise, sauvait son pays du joug des Turcs, sa tête était mise à prix par le pouvoir légal de Varsovie. La dispute finit par la mort de Michel et l'élection, à l'unanimité, de Jean Sobieski. Mais le nouveau roi ne fut élu qu'à la condition que le *liberum veto* et tous les abus de la constitution polonaise seraient scrupuleusement maintenus.

Le règne de Sobieski fut une succession de brillants exploits. Mais aucun succès militaire ne pouvait sauver la Pologne. L'ulcère des factions l'avait rongée trop profondément. L'un des vices de la constitution, et ils étaient nombreux, était le profit que retirait de l'élection le parti victorieux. Les domaines de la couronne étaient extrêmement vastes, et d'ordinaire le nouveau roi, une fois élu, affermait ces domaines à très-bas prix aux hommes de son parti qui s'étaient montrés les plus ardents. C'était la fortune d'un homme que de s'être distingué parmi ceux qui avaient soutenu le candidat heureux. Le système ressemblait assez à ce que de nos jours on a vu en Amérique; il rapporta exactement les mêmes fruits. L'esprit de parti, développé par ces courses après la fortune, étouffa le patriotisme. Mais les Polonais furent en proie à une autre tentation, à laquelle n'a jamais été exposé le patriotisme américain. La valeur des troupes polonaises et l'emploi sans scrupule de la force armée fit pour les voisins de la Pologne une nécessité de mettre, s'ils le pouvaient, sur le trône de ce pays un roi inoffensif. Il était ainsi de leur intérêt de pousser à la corruption. La noblesse polonaise, d'un autre côté, accoutumée à considérer les élec-

tions comme une question de parti et d'intérêt personnel, n'avait pas assez de force d'âme pour y résister. Il se forma, en conséquence, en Pologne, un parti russe, un parti suédois, un parti français et un parti autrichien, ayant respectivement pour chefs les ambassadeurs de chacune de ces puissances. Un fois ce système politique adopté, on put regarder l'indépendance de la Pologne comme perdue. Le partage était fait d'avance, bien que le territoire restât encore intact.

A la mort de Sobieski, Frédéric-Auguste de Saxe fut élu par l'influence de la Russie. Une alliance étroite se forma dès lors entre les deux pays, 20,000 roubles ayant été envoyés par le trésor russe pour permettre au roi de s'assurer le consentement de son patriotique sénat au traité. Mais Pierre le Grand ayant été battu par Charles XII à Narva, il s'ensuivit naturellement un changement de monarque pour les Polonais. Frédéric-Auguste fut détrôné, et le conquérant suédois donna la couronne à son candidat, Stanislas Leczynski.

Au bout d'un an ou deux, la fortune changea de drapeau sur les champs de bataille. La puissance de Charles XII reçut un coup fatal à Pultava, et, conséquence prévue, Stanislas fut exilé et Frédéric-Auguste revint prendre sa place. Stanislas, pendant son exil, fortifia son parti en donnant sa fille à Louis XV, et, quand son rival mourut, en 1732, il réussit à se faire réélire au trône de Pologne en promettant l'appui de la France. Mais le cardinal Fleury avait l'horreur instinctive de la guerre, et le secours français attendu se borna à l'envoi d'un modeste détachement de 3,000 hommes, qui arrivèrent trop tard pour être d'aucun service. Le parti russe réunit une autre Diète, qui élut le candidat russe, et Stanislas dut de nouveau descendre du trône. Après ce succès, l'influence russe demeura si bien établie, qu'il ne fut plus tenté d'efforts pour la balancer. Le dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, fut nommé par l'impératrice Catherine, en 1764, sans opposition sérieuse de la part des autres puissances de l'Europe. Il fallut dépenser plus de 100,000 roubles pour acheter les patriotes ; — dans le fait, la seule voix du primat coûta 12,000 ducats ; — mais à part la facile tâche de vaincre leurs faibles scrupules, l'impératrice ne rencontra point d'obstacle à l'accomplissement de sa volonté.

En ce qui touche la czarine, il est probable que cet arrangement eût duré indéfiniment. Sans être, en apparence, désagréable aux Polonais, il assurait à la Russie une action aussi complète sur le gouvernement de la Pologne que celle que possède l'Angleterre sur le gouvernement du Deccan. Il donnait satisfaction à tout ce qui pouvait flatter l'ambition, l'orgueil de race et les sympathies religieuses des Russes. Il leur garantissait d'une manière absolue que jamais la puissance polonaise ne serait de nouveau tournée contre eux; que les provinces russes dépendantes de la Pologne auraient une protection efficace, et que l'Eglise grecque serait environnée de toute la tolérance qui, en dernier lieu, avait été érigée en principe par le gouvernement polonais. La Russie donc n'avait pas de raison de désirer de changement. L'état de choses existant lui donnait ce que les transactions postérieures lui firent perdre : une influence qui s'étendait jusqu'aux frontières de Silésie et de Moravie.

Ce ne fut pas de la Russie que vint la proposition de partage. Il en avait été question plus d'une fois. Vers la fin du seizième siècle, l'idée en avait été émise par la cour d'Autriche. Au milieu du dix-septième, Charles XII de Suède, avant l'abdication de Jean-Casimir, avait tenté d'assurer à sa maison une portion au moins du gouvernement de la Pologne, en mettant sur le tapis un projet analogue. Ces propositions tombèrent l'une et l'autre, faute d'être suffisamment appuyées. Il est des fruits qu'on ne juge bons à être cueillis que quand ils commencent à se gâter. La même règle semble avoir été appliquée à la maturité du partage de la Pologne. C'est au roi de Prusse Frédéric le Grand qu'appartient la priorité de conception du plan qui fut mis à exécution. Il est maintenant admis, même par les historiens allemands, que le premier partage fut proposé à Catherine par le prince Henri de Prusse, de la part de son frère Frédéric, et avec le complet acquiescement de l'empereur Joseph.

Frédéric n'avait jamais eu de scrupules en matière d'acquisitions territoriales, et ce n'est pas avec la Pologne qu'il aurait commencé à en avoir. La spoliation était une tradition héréditaire de sa famille. L'histoire tout entière du royaume soumis à son sceptre était une histoire d'annexions illégitimes. Ce royaume était formé de territoires escamotés à d'autres races et à d'autres

puissances, et à la Pologne plus qu'à toute autre. Jusqu'à une époque récente, ses prédécesseurs avaient été vassaux de la Pologne. Plus récemment encore, lui-même, en agrandissant d'un lambeau de l'empire d'Autriche son royaume bigarré, s'était servi de la Pologne, et cela sans la moindre autorisation du gouvernement polonais, comme d'un territoire de recrutement pour son armée et d'approvisionnement pour son intendance. Son projet d'étendre ses frontières au détriment de la Pologne n'était donc pour lui qu'une affaire toute simple. Ses ancêtres l'avaient fait avant lui, et lui-même était devenu un grand homme et occupait une large place dans l'histoire de son siècle par son habileté en fait d'entreprises de cette nature. Si on lui avait dit qu'un jour les ultra-libéraux de l'Europe, sa coterie favorite, pousseraient un tel cri d'indignation parce qu'il traitait Culm comme il avait traité la Silésie, il eût entendu cela sans en prendre souci assurément, mais avec une inénarrable surprise. Les historiens prussiens venus après lui ont fait de leur mieux pour démontrer que Frédéric n'avait eu pour mobile de ses actes que la nécessité, cette éternelle excuse des tyrans. Quant au grand homme, il eût cru probablement superflu de se défendre de ce qu'il regardait comme étant le simple exercice de ses fonctions de roi. Mais s'il eût été étonné de voir ses actes attaqués, il l'eût été bien davantage d'apprendre que dans « le grand crime » sa part de complicité était cotée infiniment moindre que celle de Catherine.

La position prise dans la question par les deux puissances allemandes changèrent naturellement d'une manière complète la politique de la Russie. Si aucun autre gouvernement n'était intervenu, l'existence de la Pologne dans une condition de dépendance et de subordination n'était nullement hostile à ses intérêts. Il eût été absurde de s'attendre à voir la Russie s'abstenir de toute intervention dans les affaires polonaises. Une rivalité séculaire, les événements relativement récents qui prouvaient que dans les cœurs polonais ce sentiment n'était ni mort ni assoupi, les terribles dommages qu'à une époque encore peu éloignée les Russes avaient eu à souffrir de la part des Polonais, l'énorme population de race et de religion russes encore soumise au joug illégitime de la noblesse polonaise, l'anarchie sans frein,

anarchie fatale et à la paix intérieure et aux loyales relations avec l'étranger, dans laquelle la Pologne était plongée depuis plusieurs générations, tout se réunissait pour interdire à la Russie une politique expectante et passive. Mais aussi longtemps que la Russie pourrait contrôler la politique étrangère du gouvernement polonais, et limiter la puissance militaire de la Pologne, l'administration intérieure de celle-ci lui importait peu.

La continuation d'un pareil état de choses toutefois dépendait de la Pologne, tranquille qu'était la Russie sur ses autres frontières. La question tout entière changeait de face du moment qu'une proposition était lancée par deux grandes puissances militaires, parfaitement en état d'exécuter leur projet, d'avancer leurs frontières sur le territoire polonais jusque dans le voisinage de la Russie. Sans doute, un souverain à tempérament de don Quichotte et doué d'une imagination assez subtile pour trouver matière à admiration dans le gouvernement de l'aristocratie polonaise, se fût armé contre la Prusse et l'Autriche pour sauver l'intégrité de la Pologne. Les personnes qui ont suivi attentivement les phases d'une expérience plus moderne, celle du sauvetage du « malade de Constantinople » à l'aide d'une intervention étrangère, se formeront d'elles-mêmes une opinion relativement au succès probable ou à l'avantage d'une telle entreprise. Catherine fut fort loin assurément de donner dans le don quichottisme en tant que souveraine ; mais le parti qu'elle prit fut assurément de ceux dont les Polonais, eux race conquérante et qui avaient en général conquis aux dépens de la Russie, n'avaient point le droit de se plaindre. Elle effaça le dernier vestige de domination polonaise en Russie. Elle réunit au reste de la race russe les Russes qui, pendant des siècles, avaient été sous le joug de la Pologne. Elle occupa ce qui restait encore sous la domination polonaise [1] des pays du Niemen et du Dnieper, pays qui, des siècles auparavant, avaient appartenu à l'empire de Wladimir et de Jaroslaw. Mais cela ne prit pas un seul arpent de sol véritablement polonais. Les seuls Polonais qui passèrent sous sa domination furent les nobles qui avaient reçu

[1] La Poldachie et Chelm, originairement à la Russie, et qui avaient été conquises par la Pologne, ne furent pas gardées par Catherine. L'une passa à la Prusse, l'autre à l'Autriche.

de larges concessions de territoires dans les pays conquis par la Pologne, et un certain nombre de fugitifs qui, pour échapper à la rigueur du servage polonais, avaient été chercher un refuge au milieu des Cosaques de l'Ukraine. Mais partout où elle planta le drapeau de la Russie, la masse de la population était russe, la langue était russe, et la religion, celle de l'Eglise grecque, à l'exception de quelques domaines sur lesquels la persécution des nobles avait fait des conversions forcées.

Maintenant, est-ce là cet acte que le comte Zamoiski appelait naguère à Manchester « le plus grand crime du siècle? » Alors même qu'on le jugerait intrinsèquement, nous hésiterions à lui donner ce caractère de gravité. Son exécution a prêté sans doute à ces accusations de violation de traité dont on a fait tant de bruit. Ce sera toujours matière à dispute que la question de savoir jusqu'à quel point la conduite hostile d'une des parties contractantes peut affranchir l'autre de ses engagements. On est donc libre de discuter éternellement la question de savoir si les efforts du parti dominant, pour mettre la Pologne aux mains de l'Autriche, affranchissaient Catherine de l'obligation par elle contractée de maintenir l'intégrité de la Pologne.

Dans tous les cas, ses actes furent la loyauté même, comparés à certains contrats qu'avait vus la même génération. Ils n'impliquent pas de mauvaise foi flagrante comme l'annexion de la Silésie ou la conquête du Bengale par l'Angleterre. Faire abstraction de tout le reste de l'histoire de la Russie et de la Pologne, c'est n'envisager la question que d'un point de vue étroit et la juger en vertu de principes qu'on ne songe jamais à appliquer aux actes des nations dont l'histoire antérieure nous est plus familière. Ce ne fut, à vrai dire, qu'une bataille unique dans une longue campagne qui durait depuis huit siècles et qui n'est point encore terminée. On ne trouve de parallèle que dans la lutte des Maures et des chrétiens en Espagne. En l'an 700, les chrétiens goths sont maîtres de toute la Péninsule. Ils sont vaincus et conquis par les envahisseurs maures, et pendant des siècles ils n'ont pour pays leur appartenant véritablement qu'une étroite bande de leur splendide empire passé. De génération en génération, la lutte reprend à intervalles avec des chances diverses. La monarchie chrétienne est affaiblie en se

trouvant scindée en plusieurs petits Etats. A la fin, les dissensions civiles des Arabes présentent aux chrétiens une occasion favorable, et les voilà qui commencent à recouvrer le terrain perdu. Peu à peu, à de longs intervalles et en dépit de revers accidentels, ils reconquièrent pied à pied leurs anciens domaines. Puis, après un laps de huit siècles environ de domination étrangère, la plus grande partie de ce qui leur avait été enlevé se trouve réunie sous le sceptre d'un seul roi chrétien. Il ne reste plus aux envahisseurs que l'unique province de Grenade. Que fait Ferdinand le Catholique? Admet-il en raison de son antiquité le joug étranger auquel sont soumis les Espagnols chrétiens? Regarde-t-il comme un grand crime de faire rentrer ceux de sa race et de sa foi sous le même sceptre que leurs compatriotes et coreligionnaires? A la vérité, Grenade était depuis huit cents ans possession arabe incontestée. C'était là un titre de propriété beaucoup plus solide que celui que pouvaient faire valoir les Polonais quand Catherine reprit la souveraineté de Vitebsk et de Volhynie. Cependant, les conquêtes de Ferdinand n'ont jamais été considérées comme le grand crime de son siècle. Tout ce qui, selon la théorie populaire, aurait dû protéger les Polonais contre Catherine, aurait dû protéger les Maures contre Ferdinand : une longue possession, une grande histoire et la faiblesse d'une décadence imminente. Mais les historiens politiques, parfaitement au courant de la lutte dont la conquête de Grenade n'était que le couronnement, n'ont pas voulu condamner une reprise de possession, comme s'il s'agissait d'une agression pure et simple, ou passer condamnation sur les mouvements séparés dont était faite la lutte séculaire entre deux grandes races. S'ils avaient suivi la longue lutte entre les Russes et les Polonais avec l'intérêt qu'ils ont accordé à celle des chrétiens contre les musulmans, ils n'auraient pas jugé d'une manière si superficielle les événements de 1773-1795. La guerre, sous quelque forme qu'elle se présente, est une chose horrible et barbare. Elle enfante nécessairement le meurtre et la rapine, elle impose souvent le joug à des hommes libres, elle sème la ruine là où était la prospérité, et plus d'une fois elle réduit à l'insignifiance et au néant des nationalités fières et renommées. Mais son caractère moral ne change pas par le fait

qu'elle est de longue ou de courte durée. Il faut la juger d'après les mêmes règles, et la condamner ou l'absoudre d'après les mêmes principes, qu'elle soit une guerre de siècles ou une guerre d'années.

Nous avons à plusieurs reprises fait allusion à la différence de religion entre les Polonais et les populations à eux soumises à l'est du Niemen et du Bug, comme constituant un élément important dans l'affaire du partage. C'est un point sur lequel Catherine elle-même insista avec force, et les mauvais traitements que les dissidents, ainsi qu'on appelait tout ce qui n'était pas catholique, recevaient au nom de la religion dominante, le catholicisme, fut un texte à réclamations fréquentes de la part de la Prusse protestante d'un côté et de la Russie orthodoxe de l'autre. Les écrivains partisans de la Pologne ont affecté de traiter ce chapitre avec dédain, attendu les vices notoires de Catherine, peu compatibles avec son zèle pour une religion quelconque. Mais un raisonnement pareil ne porte pas. La question des mœurs privées de Catherine n'a rien à faire dans ces événements, bien qu'elles aient exercé une notable influence sur la manière dont on a jugé ceux-ci. Les défenseurs de la foi en tous temps et en tous lieux ont pu s'indemniser de leur ferveur officielle par une très-grande tolérance pour eux-mêmes dans leurs pratiques privées. Il n'est pas besoin de croire que l'empereur Napoléon III ait été animé d'un zèle de croisé quand il a revendiqué avec tant d'ardeur les droits des moines latins aux clefs du Saint-Sépulcre, ou que la persistance avec laquelle il soutient l'indépendance du pape soit le résultat d'une dévotion ardente. Mais son droit à élever la voix dans ces questions n'en est pas moins admis. Quand il arrive à un souverain de faire des réclamations ayant pour objet de donner l'essor à des sentiments religieux, ce n'est pas sur ses convictions personnelles qu'il l'appuie, mais sur celles de ses sujets ; et si le zèle de ceux-ci, en ce qui touche la question, est ardent et sincère, le titre du prince à paraître un champion de la foi est incontestable, quelle que soit sa moralité personnelle. Il n'y a rien d'inconséquent chez un prince vicieux tirant l'épée dans une cause religieuse, parce qu'il agit alors, non pour son propre compte, mais comme le représentant de ses sujets. Catherine

peut n'avoir pas été poussée personnellement par un zèle très-vif pour la foi grecque, mais elle régnait sur des milliers de prêtres et des millions de sujets qui appartenaient à cette croyance, et elle avait un intérêt manifeste à prendre conseil de leurs sentiments sur un point qui remue toujours si énergiquement les masses. En outre, comme elle avait été portée au trône en grande partie par le mécontentement qu'excitèrent dans le clergé les mesures de son mari, elle avait toute raison d'apprécier la valeur de l'adhésion politique de ce même clergé.

Son intervention donc en faveur des dissidents polonais ne saurait être taxée de mauvaise foi qu'autant que leurs plaintes seraient démontrées dénuées de fondements. Mais c'est là précisément le point faible de la cause polonaise. Malgré l'admiration enthousiaste que les institutions polonaises ont inspirée aux libéraux d'Europe, les Polonais sont la seule nation qui, en pleine civilisation du dix-septième et du dix-huitième siècle, se soit départie de son ancienne tolérance pour entrer dans les voies de la persécution religieuse. La cause de ce revirement étrange est assez obscure. Il faut, semble-t-il, l'attribuer partie au fanatisme du Suédois Sigismond, partie au prosélytisme persévérant des jésuites, partie à ce croissant esprit de faction qui, chaque jour, battait en brèche, chez les nobles, les idées de tolérance et de fraternité.

Quelle que fût la cause, l'effet ne se manifesta pas moins d'une manière évidente. Dans la Pologne proprement dite et dans les provinces occidentales, le changement de politique affecta surtout les protestants. Au commencement du dix-septième siècle, Sigismond inaugura la mesure de ne point admettre de dissidents dans les fonctions publiques ou le Sénat. Dans un pays où le règne de la loi était presque inconnu, c'était, en pratique, enlever toute protection aux individus. Des mouvements populaires s'organisèrent contre les dissidents. Certaines sectes furent chassées du pays, d'autres dépossédées de force de leurs églises. La persécution ne se borna pas à leur interdire d'enseigner; le recours au meurtre pour extirper le schisme continua longtemps jusque dans le dix-huitième siècle. En 1687, on voit encore un Polonais brûlé vif pour crime d'erreur reli-

gieuse, et même, en 1724, un magistrat exécuté pour ses opinions protestantes.

Dans les provinces orientales, ce furent les dissidents grecs de sang russe qui eurent à souffrir. L'animosité des Polonais contre l'Eglise grecque s'augmentait assurément de rancunes politiques. Leur guerre avec la Russie, en 1610, fut principalement une guerre de prosélytisme, et ils ne pardonnèrent pas aux Russes leur inébranlable attachement à leur foi. Il en résulta contre les Cosaques de l'Ukraine une persécution violente. Les cruautés qui se commirent dans ce pays furent, dit-on, — comme celles qui vouent à une infamie éternelle le nom du marquis Wielopolski, — organisées dans le but d'exciter le peuple à une révolte ouverte avant que la désaffection eût fait trop de progrès pour qu'on en pût aisément triompher. Une loi fut passée qui réduisait en servage toute la population cosaque en bloc. Les prêtres qui refusèrent d'embrasser le catholicisme furent jetés en prison. Les églises furent enlevées aux schismatiques et données aux catholiques. Les cimetières furent fouillés et la cendre des morts jetée au vent. Les tribunaux mêmes subirent cette toute-puissante influence et la justice fut administrée, selon l'expression d'un historien [1], *instinctu Reverendorum Patrum Societatis Jesu.*

Le plan réussit à merveille. Aiguillonnés par ce mélange d'insulte et d'oppression, les Cosaques se soulevèrent. Pendant un temps, sous la conduite de l'héroïque Sulima, ils tinrent bravement tête à leurs oppresseurs, à peu près comme on voit aujourd'hui les Polonais dans leur lutte désespérée tenir tête aux forces écrasantes des Russes. Mais leur valeur indisciplinée ne devait pas résister à l'organisation militaire encore entière de la Pologne. La révolte fut noyée dans le sang, Sulima fut pris et empalé, ses officiers furent exécutés avec un degré de barbarie proportionnée, et pour le moment « l'ordre régna » dans l'Ukraine.

Cette féroce évangélisation fut poursuivie sans trêve pendant le reste du dix-septième siècle. Les plaintes des populations russes et même des nobles établis parmi elles relativement à l'oppression à laquelle leur foi religieuse était en but, retenti-

[1] Grondski, p. 33.

rent hautes et constantes. Pendant la grande rébellion cosaque de Chmelnicki, en 1648, les appels que ses chefs adressèrent aux chrétiens grecs pour se joindre à eux contre leurs maîtres catholiques excitèrent encore un grand enthousiasme.

Bien qu'à la suite de ces événements l'oppression n'eût plus une pareille intensité, les dissidents eurent encore beaucoup à souffrir et ils en vinrent à être traités comme un parti antinational. Les efforts des propriétaires polonais pour convertir leurs serfs russes au catholicisme ont été rappelés fréquemment dans le siècle qui a précédé le partage, et ils ont dû avoir pour mobile, comme la conduite inverse de Catherine, non la ferveur évangélique, mais des raisons politiques toutes naturelles. Ils eurent pour résultat d'ajouter un élément formidable aux dissensions qui hâtèrent la chute de la Pologne. Après deux siècles de persécution, la fidélité des dissidents en tant que sujets s'était fort attiédie. Ils s'appuyaient ouvertement sur la Russie et sur la Prusse pour obtenir aide et protection contre leurs adversaires catholiques. Au moment où Catherine faisait élire Poniatowski, le dernier roi, deux partis de dissidents se groupaient autour d'elle. Dans le cours de ce règne, deux soulèvements distincts des paysans appartenant à l'Eglise grecque vinrent ajouter aux autres embarras de l'Etat et furent remarquables par ce fait qu'ils furent les seuls signes d'existence que donnèrent les paysans pendant que la destruction menaçait ce qu'on se plaît à appeler leur patrie. Quand, à la fin, le partage eut lieu, il ne se trouva parmi les habitants non anoblis des provinces adjugées à la Russie personne pour prendre les armes et défendre la Pologne.

En tant qu'il est possible de justifier les conquêtes, la justification de Catherine nous paraît complète. La communauté de religion, argument jadis d'une très-grande force en pareil cas; la communauté de nationalité, autre argument qui, de nos jours, a été jugé une excellente excuse des plus sanglantes batailles et de la plus flagrante violation des traités; l'antiquité de la possession, excellente excuse dans tous les temps pour toutes les guerres; les exigences de frontières et les nécessités de contrepoids aux agrandissements de puissants voisins, principe qui n'est pas tout à fait inconnu de la diplomatie européenne de la

génération présente ; tous ces arguments sont autant de moyens de justification valables à l'annexion des provinces que Catherine avait reconquises sur l'ennemi héréditaire de son empire. Tout ce qu'on peut mettre en avant pour excuser la conquête de Grenade par les Espagnols, de Calais par les Français, du Bengale par les Anglais, de la Lombardie par les Italiens et de la Savoie par l'empereur Napoléon III, peut aussi l'être pour excuser ce que l'Europe, à force de se l'entendre répéter, a appris à appeler « le plus grand crime des temps modernes. »

Par suite et de la juste réprobation qu'a excitée l'histoire personnelle de Catherine et des cruautés qu'à une époque postérieure les czars ont exercées contre les Polonais, il a toujours été de mode de concentrer sur Catherine l'indignation qu'a excitée l'extinction de la Pologne. Nous avons énuméré nos raisons pour absoudre cette princesse, nous allons maintenant parler de ses coadjuteurs. Leur défense n'est pas si facile. Sybel s'est fait l'avocat de la Prusse et il s'en est tiré avec son habileté ordinaire. Toutefois, il ne peut pas établir pour ses clients, les souverains de Prusse, autre chose que ceci : il admet que le partage de la Pologne n'entrait pas dans les vues politiques de Catherine, qu'elle s'y laissa entraîner à regret par les cours de Vienne et de Berlin. Mais il prétend que, si les puissances allemandes n'avaient pas insisté pour un partage, l'influence de Catherine sur le gouvernement polonais était telle, que, pour tout ce qui était de politique étrangère, la frontière de la Pologne était réellement la frontière de la Russie.

Un tel moyen de défense suppose qu'il est loyal de contrecarrer par une agression armée une influence étrangère à la cour d'un voisin. Il serait très-dangereux d'ériger en principe de droit international une pareille doctrine. Cependant, il est impossible de nier qu'elle n'ait quelque valeur si la doctrine de l'équilibre des puissances n'est pas une pure illusion. L'influence, si elle est excessive et constante, est une conquête déguisée. Le soin extrême qu'ont mis les grandes puissances à éloigner réciproquement leurs familles régnantes des trônes nouveaux de Grèce et de Belgique vient de ce fait incontestable. Les remontrances que les puissances occidentales se sont cru en droit d'adresser à l'Autriche contre les traités secrets par

lesquels elle tenait les petits Etats italiens sous son influence, n'ont pas d'autre base. Il s'ensuit donc que si la conquête peut être opposée à la conquête pour conserver l'équilibre du pouvoir, la conquête peut être aussi opposée à l'influence quand celle-ci arrive à l'état de conquête.

La vérité est que, dans un édifice soigneusement équilibré comme le système des nations européennes, chaque Etat a un droit positif dans la complète et réelle indépendance de son voisin. Ce voisin est si important pour tous les Etats qui l'entourent, que ceux-ci ne peuvent rester dans l'ignorance d'aucun des changements de circonstances qui peuvent avoir compromis son existence réelle. Si, par suite d'une désorganisation intérieure, cette indépendance est devenue une impossibilité absolue, ils ne peuvent pas affecter une ignorance courtoise du fait. Ils doivent, pour leur propre sécurité, prendre des précautions de nature à arriver à ceci, que si l'Etat en question doit dépendre d'une puissance quelconque, il dépende également de toutes. Ils peuvent résoudre ce problème par une tutelle d'ambassadeurs, comme celle qui fonctionne à Constantinople, ou par un partage. L'une ou l'autre de ces mesures est également incompatible avec la véritable vie nationale de l'Etat sur lequel il s'agit d'opérer. On ne peut pas dire que l'arrangement turc ait parfaitement réussi comme garantie contre la guerre. Il est fort douteux également qu'il eût été praticable chez un peuple plus rebelle à la soumission que les Orientaux. Mais, comme préservatif pour elles-mêmes, les puissances voisines doivent exiger l'une ou l'autre de ces sécurités de la part d'un Etat où l'anarchie règne en permanence et qui est incapable de se défendre.

La Pologne était-elle dans cette condition? cela est indiscutable. Depuis la mort de Sigismond un siècle et demi auparavant, l'anarchie avait été l'état normal des choses. Aucun rouage de la constitution ne fonctionnait. Tous les offices étaient mis à l'encan et servaient à payer le prix de l'acquisition à gros intérêts à ceux qui les achetaient. Le pouvoir exécutif était sans force pour corriger, comme cela avait lieu en France, au moyen d'un système d'administrateurs de même ordre dépendant directement de la couronne, l'anomalie qui résultait de là. L'ar-

mée était sous les ordres de généraux que le roi n'avait pas le droit de renvoyer. Elle était payée, comme l'armée anglaise, sur un budget voté annuellement par la Diète ; mais la Diète ne pouvait expédier les affaires qu'autant que le patriotisme de ses membres était assez fort pour empêcher aucun d'entre eux de prononcer le *veto* qui pouvait à tout moment arrêter brusquement les travaux de ce corps. Le député qui s'aventurait à prononcer le mot fatal le payait souvent de sa vie, à moins qu'il ne fût assez habile pour se tirer d'affaire ; mais le mot n'en avait pas moins son effet entier et irrévocable.

A mesure que s'accrut l'antagonisme des factions, cette prérogative insensée fut mise de plus en plus en pratique, et, en conséquence, l'armée fut souvent laissée des années entières sans solde. Les moyens employés pour assurer l'unanimité de la Diète étaient très-divers. Quelquefois les nobles s'assemblaient en force autour de Varsovie pour intimider les récalcitrants ; d'autres fois l'armée elle-même campait sous les murs de la ville, et surveillait de ses yeux les votes la concernant. Dans une circonstance, le roi enferma la Diète et la laissa sans boire ni manger jusqu'à ce qu'elle se fût mise d'accord. Plus tard le soin d'assurer l'unanimité fut dévolu à l'ambassadeur russe, lequel, dans les cas extrêmes, procédait par menace, mais le plus souvent par simple corruption, en achetant les opposants.

Tous ces arrangements n'étaient pas faits pour assurer l'ordre dans l'Etat ; mais, naturellement, s'il y avait eu un peu de patriotisme ou de bon sens dans la noblesse, on eût aisément remédié à ces défauts. Cela n'était rien, comparé au grand obstacle à toute réforme qui gisait dans la singulière institution des confédérations. Ces confédérations ont été décrites avec beaucoup de justesse comme des rébellions légales. Chaque fois que quelque chose, dans la conduite de la Diète ou du roi, déplaisait à un nombre considérable de personnes, celles-ci s'arrogeaient le droit de se constituer en une ligue armée, et d'imposer leurs opinions à leurs adversaires par la pointe de l'épée. Si elles étaient en force, la loi ou l'élection attaquées étaient annulées ; si elles avaient le dessous, on ne les regardait pas comme coupables de trahison, ni comme ayant rien fait qui pût compromettre le pays. Chez une race facilement inflammable et

peu habituée à la contrainte, un pareil abus une fois enraciné devait croître et multiplier. Les confédérations devinrent la ressource ordinaire des minorités. A tous les moments critiques de l'histoire de Pologne, on voit apparaître une ou plusieurs de ces ligues singulières. Toute puissance étrangère qui le voulait bien réussissait généralement à en former une. Les mérites des candidats rivaux au trône, les griefs des dissidents contre les catholiques, les propositions des réformateurs, ou les plaintes des réactionnaires, se décidaient, non par un vote légal quelconque, mais comme une chose toute naturelle, par ce système organisé de guerre civile. Une chose qui prouve à merveille combien peu Jean-Jacques Rousseau était un esprit pratique dans ses conceptions, c'est que, de toutes les institutions de la Pologne, c'était celle-là qui excitait son admiration. C'était la plus forte négation du pouvoir absolu que pût comporter une constitution politique. L'expérience toutefois prouva, ce que des penseurs plus calmes avaient prévu, que l'anarchie complète et la perte de l'indépendance qui en est la conséquence nécessaire, étaient les seuls fruits qu'on pouvait attendre d'un système aussi irrationnel.

Un petit nombre d'hommes qui aimaient véritablement leur pays tentèrent, il faut le dire, un suprême effort pour amender en certains points la constitution avant qu'elle fût renversée à tout jamais, mais leur patriotisme vint trop tard. Les abus s'étaient depuis des siècles accumulés et entassés en Pologne; tout projet de réforme avait été repoussé, les avertissements touchant l'inévitable catastrophe à laquelle devaient conduire les factions avaient trouvé les Polonais sourds. Ce ne fut qu'à la dernière heure de la nation, et alors qu'il n'y avait plus moyen de se faire illusion, qu'ils consentirent à s'occuper d'un projet de réforme. La constitution de 1791, dont on a exalté les mérites, n'était en somme que l'acte de contrition d'un agonisant. Elle était aussi peu capable d'arrêter le châtiment qu'avaient appelé sur la Pologne des siècles d'agitation, que les concessions de Louis XVI d'arrêter la Révolution française, ou la constitution tardivement offerte par François II d'arrêter la marche de Garibaldi.

Mais même cette constitution, spécieux comme étaient quel-

ques-uns de ses articles, n'était en somme qu'un nouvel acte de dépendance, une provocation nouvelle à l'intervention. Il était dans la malheureuse destinée de la Pologne d'être, même dans ses bons mouvements, le jouet d'intrigues étrangères. Sur le papier, la constitution de 1791 semble être un patriotique effort pour réformer des abus notoires, et il n'est pas douteux que beaucoup de ses défenseurs la considérèrent ainsi. Mais dans le fait, elle fut conçue par l'Autriche et conduite jusqu'au bout par l'influence autrichienne. Elle renferme de nombreuses dispositions faites pour intéresser les historiens et les philanthropes du temps présent; mais ses dispositions les plus importantes aux yeux de la diplomatie contemporaine étaient celles qui faisaient la royauté héréditaire, lui donnaient des pouvoirs nouveaux et la conféraient à l'électeur de Saxe, prince catholique dévoué au parti autrichien en Allemagne et foncièrement hostile à la Prusse. Ce n'était, à vrai dire, qu'une tentative déguisée de transfert du vasselage de la Pologne, de Pétersbourg à Vienne, une manière pour l'Autriche d'obtenir, aux dépens de la Prusse, la sécurité dans l'avenir et de s'indemniser des pertes que celle-ci lui avait fait subir.

Il est difficile de blâmer la Prusse d'avoir refusé de laisser transférer à l'Autriche un territoire qui, elle, la coupait en deux. On a reproché amèrement à la Russie et à la Prusse de s'être élevées contre la constitution réformatrice de 1791, et d'avoir fait de son adoption le signal de nouvelles propositions de partage. Le fait est indubitable, mais on s'est trompé sur les motifs. Les réformes polonaises ne tombaient pas sur un sol tellement bien préparé pour recevoir pareille semence, que la perspective de leurs fruits salutaires dût alarmer l'ambition de Catherine et de Frédéric-Guillaume. En tant qu'elles tendaient à rendre à la Pologne l'ordre et l'indépendance, on pouvait se fier à la turbulence des nobles pour faire de ces réformes lettre morte. Les souverains de Russie et de Prusse savaient trop bien comment les Diètes polonaises se gouvernaient pour craindre l'efficacité d'aucune réforme nominale. Mais la puissance autrichienne, s'étendant au Dnieper et au Netze, était un danger d'une bien autre importance. Catherine ne pouvait que répondre par la confédération de Targowiez qui annula la nou-

velle constitution, et Frédéric-Guillaume n'avait d'autre choix que d'occuper en toute hâte les provinces avec lesquelles l'Autriche avait rêvé de tenir Berlin sous le coup d'une menace permanente.

En même temps il est diffcile de nier que des dangers de la même espèce précisément menaçaient l'Autriche, et qu'elle devait, pour sa sûreté, viser à une application réciproque du même moyen de défense. Quand une fois la décomposition s'est mise dans un Etat, il est si difficile d'établir une démarcation entre une influence dominatrice et la conquête, qu'il n'est souvent pas facile de dire lequel de ses voisins commet le premier acte de spoliation véritable, mais il est évident que quand l'un d'eux a commencé, les autres sont contraints de l'imiter par instinct de conservation personnelle. Du moment qu'un Etat doit nécessairement tomber en pièces, il devient d'un intérêt vital pour ses voisins d'avoir tous part à la distribution de son territoire.

Mais ceci, dira-t-on, est la vieille doctrine dynastique. Les bases d'après lesquelles un pays est transféré d'un gouvernement à un autre, ne sont plus maintenant jugées par l'intérêt des maisons royales qui arrangent l'affaire, mais par les vœux des populations qui sont transférées. Les intérêts de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, nous dira-t-on, importent peu si le peuple, qui était l'objet de leurs intrigues politiques, est opposé au changement. Le peuple? Allons donc! Qu'a-t-il pensé de tout cela? — ou plutôt, pour aller au fond même de la question, le peuple, qui était-il? La manière dont l'affaire est ordinairement racontée, c'est que les dix-huit millions d'individus qui habitaient les territoires du royaume polonais ont été partagés, comme un vil troupeau, entre les trois grandes monarchies, en dépit de leur attachement à leur antique nationalité et leur profonde aversion pour leurs nouveaux maîtres. Telle est l'esquisse du tableau que les avocats de la Pologne ont tracé avec une remarquable sûreté de main, et auquel le monde croit implicitement. Mais le portrait ressemble peu au modèle. La Pologne qui, par faiblesse ou corruption, s'est laissé ravir son indépendance était une Pologne de cent cinquante mille âmes. Tel était, à l'époque du partage, le chiffre de la noblesse ca-

tholique, qui seule participait à la direction de cette anarchie organisée qu'on a baptisée du nom de *gouvernement*. Ce fut la nationalité de ces personnages qui fut détruite, et ce sont leurs plaintes qui, depuis un demi-siècle, rebattent les oreilles de l'Europe. Il ne s'agissait pas là d'une « représentation virtuelle. » Ce n'était point une aristocratie dirigeant le gouvernement d'une nation dont elle partageait les sentiments, et qui, dans toute occasion d'importance nationale, était prête à les défendre de sa personne. La noblesse polonaise était la nation polonaise. Au-dessous d'elle étaient des millions de serfs qui, à part les questions religieuses, n'avaient jamais, depuis un siècle, exprimé la plus faible opinion sur un sujet politique quelconque. Aucune des dissensions qui, dans des temps plus modernes, ont divisé ses supérieurs, n'avait excité dans cette masse le plus petit semblant de sympathie. La guerre civile succédait à la guerre civile; les nobles dépouillaient leurs voisins ou étaient dépouillés à leur tour; des territoires étaient annexés ou cédés, partagés et repartagés; mais tandis que au-dessus les querelles des patriciens faisaient rage, les paysans, au-dessous, demeuraient aussi calmes que les profondeurs de l'Océan quand la tempête bouleverse les flots à la surface. Ils gardèrent leur impassibilité pandant toute la période agitée qui termina la vie nationale de la Pologne. A l'exception de deux mouvements religieux qui, en 1768 et en 1789, eurent lieu dans les provinces russes de la Pologne, et que Catherine fut accusée d'avoir excités, les masses abruties qui composaient réellement le peuple polonais, ne montrèrent jamais le moindre symptôme de joie ou de peine à l'occasion des changements sur lesquels étaient fixés tous les regards de l'Europe civilisée.

Après cette explication, la chute de la Pologne n'est pas très-difficile à comprendre. Que dix-huit millions d'hommes aient été courbés sous un joug, en n'essayant de lutter qu'au moment où les étrangers étaient devenus déjà maîtres de tout le territoire, cela est absolument inintelligible tant qu'on ne tient pas compte du fait que, de cette immense population, cent cinquante mille individus seulement étaient quelque peu intéressés au résultat. Mais quelle explication donner à cette absence absolue de sympathie entre les classes supérieures et les classes inférieures?

La sympathie que les libéraux ont prodiguée à la Pologne a toujours été quelque peu paradoxale, les Polonais étant le seul peuple européen qui, en fait de liberté civile et religieuse, ait toujours rétrogradé au lieu de progresser durant les trois siècles qui ont suivi la Réformation. Nous avons parlé plus haut de leur tendance à la persécution, et suivi les phases du système qui fit succéder l'oppression religieuse à la tolérance absolue d'une époque antérieure. Cette tendance, à n'en pas douter, a été en grande partie chez eux une importation. D'un autre côté, leur propension pour le système du servage est née dans le pays. Dans les anciens temps de la Pologne, avant la fin du quinzième siècle, les termes de *nobles* et d'*hommes libres* étaient loin d'être des termes réciproques. Il y avait une classe très-considérable d'individus comprenant la majeure partie de la population ouvrière, appelés *kmetones* ou *plebeii* dans la législation, qui n'étaient pas de sang noble, et qui étaient encore moins libres. Ils ressemblaient aux serfs en ce sens que, s'ils louaient des terres, ils en payaient le loyer non en argent, mais en journées de travail sur le domaine du propriétaire. Mais ils différaient des serfs en ce point essentiel qu'ils étaient parfaitement libres d'aller où ils voulaient. Cette liberté leur était expressément garantie par une loi.

Mais, vers la fin du quinzième siècle, l'esprit de la législation commença à s'altérer. Les nobles, aux mains desquels était le pouvoir législatif, commencèrent à réduire les « plébéiens » dans un état de dépendance de plus en plus sérieuse. En 1496 fut passé le statut qu'on put appeler la grande charte des propriétaires de serfs polonais. En vertu de cette loi, interdiction fut d'abord faite aux plébéiens d'acquérir des terres, ou, s'ils en possédaient, ils furent forcés de les vendre; en second lieu, il leur fut défendu d'aller d'un lieu à l'autre sans une passe du seigneur. Pour assurer l'efficacité de cette nouvelle restriction, il fut promulgué plus d'une loi sévère, analogue à la *fugitive slave law* de l'Union américaine. Ces deux mesures réduisirent du même coup le plébéien en servage. Il cessait d'être lui-même propriétaire du sol pour devenir l'*ascriptus glebæ* d'un autre homme. Dans cet état, sa condition, bien que n'étant pas nominalement l'esclavage, était bien pire que celle de l'esclave. Le

paysan, en effet était, de par la loi, forcé d'occuper la terre du seigneur, et à celui-ci appartenait de régler les conditions auxquelles il permettait que sa terre fût occupée. Il en résulta que le seigneur exigeait du paysan autant de travail que bon lui semblait, et qu'en retour il n'était pas forcé de le nourrir. Parfois le seigneur était raisonnable et ne demandait au paysan que trois jours de travail, lui laissant les quatre autres pour gagner son pain et celui de sa famille. Mais plus tard les nobles devinrent plus exigeants ; il y en eut qui prirent aux paysans six jours de travail par semaine, ne leur laissant que le septième pour eux.

Dans le cours du dix-huitième siècle, — le dernier de l'existence de la Pologne, — le nombre des jours exigés augmenta dans toutes les provinces polonaises. Mais ce ne fut pas la fin des épreuves des paysans. Il y eut nombre de petites redevances extorquées sous divers prétextes, et qu'ils durent s'arranger de manière à payer sur leurs misérables gains. Pour couronner l'œuvre, ils furent tenus d'acheter dans les magasins du seigneur tout ce dont ils avaient besoin en dehors du produit du sol, — et cela naturellement de telle qualité et aux prix qu'il plaisait au seigneur. Il leur fallut prendre la bière que le seigneur fabriquait et les harengs que le seigneur achetait à Dantzig. Et si le résultat de toutes ces exactions était que le paysan ne pouvait pas suffire à son existence, le paysan mourait de faim, — en Pologne du moins. En Lithuanie, où la servitude était moins patente et moins reconnue, le seigneur était forcé de nourrir le paysan, et un statut du pays disposait, avec une prévoyance tout humaine, mais quelque peu irlandaise, que, si le seigneur laissait le paysan jeûner, le paysan deviendrait libre.

Si la condition sociale du paysan était mauvaise, sa position civile ne valait pas mieux. Au commencement du seizième siècle, il fut décidé que ses plaintes en justice ne seraient admissibles qu'avec la sanction de son seigneur. Indirectement cette prohibition le mettait à la discrétion absolue de son seigneur. Mais des droits indirects ne faisaient pas le compte de la noblesse polonaise. En 1573, une loi établit formellement que le seigneur aurait sur les serfs un pouvoir discrétionnaire de punition. Un peu avant cette époque, l'attention des lettrés de Po-

logne se tourna vers le droit romain, et la manie d'en reproduire les dispositions gagna les législateurs. On ne pouvait inventer pour les propriétaires de serfs une théorie plus commode. Ils réclamèrent toutes les prérogatives que le maître romain exerçait sur son esclave, et la réclamation fut admise. « Bref, dit Dresner en 1607, tout le pouvoir légal qu'avaient les anciens Romains sur leurs esclaves, les nobles polonais l'ont aujourd'hui sur les plébéiens qui dépendent d'eux [1]. » Et cela n'était pas une pure théorie : l'application était poursuivie dans ses conséquences les plus extrêmes. Un demi-siècle auparavant, il était formellement admis que la vie des plébéiens était à la discrétion absolue de leurs seigneurs. Un écrivain de la caste noble leur reproche cette barbarie en termes amers, qu'on peut recommander à propos aux personnes qu'on a habituées à voir les intérêts de la liberté gravement compromis dans la chute de la Pologne. « Vous avez toujours à la bouche le mot de liberté, écrit Madrewski en 1559 ; mais il n'y a chez vous qu'une servitude barbare qui abandonne la vie d'un homme à la merci d'un maître indulgent ou cruel [2]. » Ailleurs il leur reproche que, dans certaines provinces, « on vend les serfs comme des bestiaux [3]. »

Plus tard, la protection que les plébéiens recevaient des lois semble aller plutôt en diminuant qu'en augmentant. Le meurtre des serfs, non-seulement sur des motifs de justice, mais sans aucune raison définie, reçut graduellement la sanction de la loi, ou du moins la loi se montra d'une complaisance qui ressemblait fort à une sanction. En 1588, un statut de Lithuanie fixa à une amende d'environ deux cent cinquante francs la peine encourue pour le meurtre d'un serf domestique. En 1651, chacun, suivant Oligarovius, pouvait tuer un serf moyennant dix pièces d'or ; mais le seigneur avait le privilége de tuer son serf gratis ; — tarif qui montre que la valeur commerciale du serf était inférieure de beaucoup à celle du nègre de nos jours. Au commencement du siècle suivant, dans la génération qui

[1] « Ut breviter dicatur, quæ antiquis Romanis in servos fuit, hæc nunc nobilibus Polonis in plebeios subditos est potestas. » (Dresner, *Simil.*, p. 57.)

[2] *De Republica emendanda*, I, 19.

[3] *Id.*, I, 79.

précéda immédiatement le partage, nous avons sur ce point le témoignage d'un homme qui a toute espèce de droit à être cru, — Stanislas Leczinski, le roi de Pologne deux fois exilé :

« On devrait certainement estimer des individus aussi nécessaires (les serfs) ; mais à peine si l'on fait de différence entre eux et les animaux qui traînent nos charrues. On les épargne souvent moins que les bestiaux, et il arrive trop souvent aussi qu'on les vend à des maîtres également cruels, qui leur font payer par un surcroît de travail le prix de leur nouvelle servitude. C'est avec horreur que je cite la loi qui atteint tout noble coupable d'avoir tué un serf : — une simple amende de quinze francs [1] ! »

La dissolution imminente de l'Etat n'augmenta pas le respect de la noblesse pour les plus simples des droits et les sentiments les plus sacrés de l'humanité. Même en 1781, le voyageur Bernouilli raconte que les nobles outrageaient toutes les jeunes filles qu'il leur plaisait, et renvoyaient avec cent coups de verges quiconque venait se mêler de l'affaire [2].

Pour se faire une juste idée de la dégradation à laquelle les nobles polonais avaient réduit leurs serfs, il faut ne point perdre de vue que ceux-ci n'étaient pas des nègres, des hommes d'une race inférieure importés d'une terre barbare et étrangers à la délicatesse de sentiment de l'homme blanc. C'était des hommes de la même race qu'eux-mêmes, qui ne différaient d'eux que par le hasard de la naissance, et qui avaient été réduits par eux à l'esclavage le plus abject et à une misère que généralement les esclaves ne connaissent pas. Avec ces faits en perspective, tout le monde acceptera le jugement que porte M. de Sybel : « Quand on pèse ces conditions relatives, dit-il, il est difficile de dire que la nation polonaise a été écrasée par la partition. Ce qui tomba en 1793, ce fut la domination d'un petit nombre de nobles sur le peuple polonais. Celui-ci n'a fait que changer de maîtres, et il a vu le changement avec une indolente indifférence, un changement qui, même du côté russe, ne pouvait pas le rendre plus malheureux. »

[1] *Œuvres du Philos. bienf.*, III, 3, Lelewel.

[2] Bernouilli, IV, 129.

Ce n'est point sur un passé comme celui-là que les Polonais, s'ils sont sages, fonderont leurs réclamations pour invoquer les sympathies de l'Europe. Ils sont évidemment dans leur rôle en essayant de vider, une fois pour toutes, la vieille querelle des deux nationalités. Ils ont hérité du droit de jouer leurs vies dans une tentative désespérée de restauration de la Pologne des anciens temps. Si la Russie est justifiable dans ses efforts pour rétablir l'empire de Wladimir, les Polonais ne sauraient être blâmés de tout risquer plutôt que de renoncer au rêve de renouveler les gloires des Jagellons. Mais, dans une pareille entreprise, ils ne doivent point compter sur la sympathie de l'Europe. Le souvenir des cruels apôtres du servage, dont Catherine a brisé les factions corrompues et anarchiques, n'est point un texte heureux à mettre en avant par ceux qui viennent solliciter l'aide des Anglais, amis de l'ordre et de la liberté.

L'histoire du partage de la Pologne, alors même que les dommages soufferts par la noblesse polonaise seraient aussi cruels que les exilés se plaisent à le dire, ne saurait en aucune façon être applicable à la lutte actuelle. Quelque défectueux qu'aient pu être les titres de Catherine, ils ont été plus que validés par les événements subséquents. Depuis cette époque, les nobles polonais ont tenté de nouveau la fortune des armes. Dans le but de rétablir leur indépendance ou au moins de transférer leur vasselage de la Russie à la France, ils se firent les alliés de Napoléon guerroyant pour détruire l'indépendance de toute nation européenne. C'était aventurer beaucoup pour gagner beaucoup. Si le jeu avait réussi, la Pologne aurait sans doute recouvré tout ce qu'elle avait perdu en Russie, de l'époque de Vasili à celle de Catherine. La Russie eût été réduite aux dimensions d'une principauté semi-asiatique, et la Pologne, sous la puissante égide de la France, fût devenue la plus grande monarchie de l'Europe orientale. Il ne manquait pas non plus de motifs sérieux pour les Polonais de penser que, une fois Napoléon mort, de nominale l'indépendance deviendrait réelle, et que la Pologne reprendrait le rang national qu'elle avait tenu au moyen âge. Ce beau rêve fut suivi d'un triste réveil. Le sort des batailles auquel les Polonais en avaient appelé décida contre leur cause. Les rigueurs de l'hiver de 1812, en rendant la liberté à tant de na-

tions européennes, donna le coup de la mort aux espérances des Polonais. La Russie, attaquée sans prétexte et sauvée par un dévouement qui n'a pas son pareil dans l'histoire, put, par droit de conquête, et de conquête parfaitement légitime, mettre la main sur le territoire de la race qui avait comploté sa perte. Le duché de Varsovie, qui avait espéré partager la fortune de Napoléon, partagea aussi sa ruine. Alexandre devint maître non-seulement des provinces russes que Catherine avait revendiquées, mais de la Pologne proprement dite, qui s'étend sur la rive occidentale de la Vistule, et cela par le droit que donne toujours l'agression à ceux contre qui elle est dirigée. Les Polonais avaient remis leur nationalité à l'arbitrage de l'épée, ils n'avaient plus le droit de murmurer quand l'épée la condamna à périr.

Mais à dater de 1815 la force de la cause polonaise commença à se montrer. Comme nation, la Pologne était tombée par la plus juste des représailles. Mais les Polonais n'avaient pas perdu leurs titres comme hommes. Ils avaient droit à un bon gouvernement et au moins à quelque reste de la liberté qu'ils avaient perdue. C'était un droit si clair, que les plénipotentiaires de Vienne ne voulurent pas l'abandonner à la discrétion du nouveau maître et qu'il fut intercalé dans les dispositions du plus important traité signé en Europe depuis le traité de Westphalie. Il est notoire que l'observation de ces dispositions ne survécut pas à Alexandre. Depuis 1815 les mauvais traitements infligés à la Pologne n'ont pas seulement été constants, ils ont été croissant. Le mécontentement a grandi au moins en raison directe de l'oppression.

Les Polonais ne devaient cependant pas être une race difficile à gouverner. Les abus mêmes auxquels ils avaient été exposés depuis des siècles eussent dû rendre facile la tâche de les satisfaire. L'Autriche a du moins réussi à satisfaire les Galliciens jusqu'à empêcher que, même au milieu de la surexcitation actuelle, la contagion de l'insurrection franchît leur frontière. Si elle n'a pas su se concilier les nobles, son gouvernement libéral à l'égard des paysans l'a, dans tous les cas, mise à l'abri d'une désaffection assez étendue pour être dangereuse. La Prusse elle-même a fait en sorte de persuader à ses sujets po-

lonais qu'il n'y a rien dans sa manière de gouverner d'assez mauvais pour courir les risques d'une révolte.

Les Polonais d'ailleurs n'étaient pas exigeants en matière de gouvernement. Les traditions de leur race ne leur fournissaient pas de type de perfection bien dangereux à opposer à leurs gouvernants actuels. C'est ce qui met d'autant plus la Russie dans son tort. La tyrannie même de la vieille noblesse polonaise, qui aurait rendu les classes inférieures très-tolérantes à l'égard de leurs nouveaux maîtres, devient une charge accablante contre ceux-ci. Tous ces faits, à mettre en ligne de compte en faveur de la Russie du passé, s'élèvent avec une force irrésistible contre la Russie d'aujourd'hui. Plus sombres sont les couleurs sous lesquelles un historien impartial doit peindre le vieux gouvernement de la Pologne, plus manifeste devient la brutalité ou l'incompétence du gouvernement qui a fait même regretter l'ancien gouvernement polonais.

La remarquable unanimité avec laquelle tous les signataires du traité de Vienne, à la seule honteuse exception de la Prusse, ont reconnu le droit de s'interposer entre Alexandre II et ses sujets opprimés, ouvre aux Polonais les chances d'un avenir que personne, il y a quelques années, n'eût osé espérer pour eux. Mais pour le succès d'une telle intervention, il est absolument nécessaire que ceux qui dirigent l'opinion publique en Europe distinguent nettement entre les buts possibles et les mirages de l'illusion. Une Pologne absolument indépendante est une pure chimère. Il n'est pas de puissance qui puisse la créer, et si on la crée, en admettant que la Russie garde tous ses autres membres, il n'est pas de puissance qui puisse la maintenir. Des événements récents ont montré que le caractère polonais rend l'unité d'efforts aussi impossible qu'aux jours de la confédération de Bar et de Radom. Un royaume polonais indépendant, alors même qu'on pourrait l'établir, ne serait jamais autre chose que le pupille d'ambassades dominantes. L'ambition individuelle qui, même à cette heure de crise suprême, n'a pas pu s'empêcher d'amener la division dans le camp polonais, donnerait à chaque ambassadeur d'abondantes facilités de se faire un parti dans l'intérêt de son gouvernement. Un pays gouverné d'après un pareil système n'est pas, dans le sens vrai, une na-

tion. C'est un simple champ de bataille pour l'intrigue étrangère. Une Pologne indépendante deviendra possible quand les chefs polonais auront individuellement montré qu'ils ont acquis le sens moral du désintéressement personnel. Mais une nation qui, même dans sa plus grande affliction, est encore déchirée par les partis, ne saurait tenir tête aux forces du plus grand empire du monde.

Le mieux qu'on puisse espérer pour la Pologne est une amélioration de condition sous le sceptre russe. Les conditions requises pour réconcilier les Polonais à un souverain russe sont assez manifestes et ne paraissent pas très-difficiles à observer. Les Polonais n'ont pas été seulement opprimés, mais insultés ; et, dans leur état, l'insulte est plus rude à supporter que l'oppression. Une nation réduite sous un joug étranger est susceptible pour ce qui touche sa nationalité. Comme un gentilhomme déchu, elle attache une grande importance à la forme. Elle invoque constamment sa généalogie et elle est toujours sur le qui-vive pour tout manque d'égards, réel ou supposé. Si la Russie voulait gouverner la Pologne en paix, elle devrait faire des concessions à une susceptibilité que la coercition ne vaincra jamais. Tout le pouvoir en substance peut être exercé aussi bien par des administrateurs polonais que par des russes. L'union entre les deux pays peut être complète en pratique, bien que tout acte légal et toute espèce d'instruction scolaire puisse se faire en langue polonaise. Quant à revoir jamais reparaître un acte de barbarie comme celui de la récente conscription, le caractère bien connu d'Alexandre II nous rassure complétement sur ce point. S'il y avait moyen de rétablir quelques garanties de liberté comme celles que contenait la charte de 1815, on n'aurait pas à craindre, dans l'état actuel de l'opinion en Europe, de les voir mises de nouveau de côté. Il n'est pas probable non plus qu'aucun gouvernement russe renouvelle jamais l'ingrate entreprise de dénationaliser de vive force les Polonais. Si la médiation que les puissances européennes ont heureusement et la volonté et le droit d'offrir pouvait obtenir un pareil résultat, l'insurrection n'aurait pas réalisé toutes les espérances qu'avait d'abord encouragées sa première explosion ; mais du moins le sacrifice volontaire de tant de sang versé n'aurait pas été stérile.

O. S. (*The Quarterly Review.*)

II [1]

(Article de la *Westminster Review.*)

L'insurrection polonaise a fait naître une nouvelle classe d'ouvrages dont le but est de plaider une cause condamnée par la voix unanime de l'Europe. La Russie a trouvé des apologistes et même des défenseurs qu'il est juste d'entendre, lorsque depuis cent ans nous n'avons guère prêté l'oreille qu'à ceux de la Pologne. Notre siècle est le siècle des réhabilitations. De graves historiens nous disent que Richard III fut un prince sage et politique, Henri VIII, un consciencieux réformateur de la religion, lord Bacon, un homme aussi pur dans ses actes que dans ses écrits, etc. Pourquoi Catherine II et Frédéric Ier n'auraient-ils pas leur tour? Non, la czarine et le roi de Prusse ne commirent pas le plus grand crime du dix-huitième siècle. Le partage de la Pologne ne fut pas un vol politique, mais une reconquête. C'est une assertion qui vous étonne, mais on l'appuie de preuves, en remontant le cours de l'histoire jusqu'à l'année 1000, où il existait deux Etats, situés côte à côte au nord de l'Europe, l'un, le royaume de Pologne sous le roi Boleslas le Brave, l'autre, le grand-duché de Kiew sous Wladimir le Grand. Les sujets

[1] L'auteur de cet article a pris pour texte, outre l'article de la *Quarterly Review*, les ouvrages suivants :

1° *Russia for the Russians, and Poland for the Poles*, by S. Sulima (Leipsig et Londres, 1863);

2° *La question polonaise au point de vue de la Pologne, de la Russie et de l'Europe*, par M. Schedo-Ferroti (Bruxelles) ;

3° *Voyage en Turquie* (Appendix), par M. Viquesnel (Paris, 1863);

4° *The Polish captivity*, by Sutherland Edwards (Londres, 1863) ;

5° *Correspondence respecting the insurrection in Poland.* Documents imprimés pour le Parlement d'Angleterre.

6° *Geschichte des Revolutionszeit von Sybel* (Dusseldorf, 1860).

Nous signalerons en outre, comme un plaidoyer historico-politique plus complet encore que l'article de la *Westminster : la Pologne et ses frontières,* par M. le marquis de Noailles, qui fait de la cause polonaise une cause toute française.

On ne peut se dispenser enfin de consulter le volume de documents publiés par le comte d'Angibert : *Recueil des traités, conventions, etc., concernant la Pologne* (Paris, Amyot).

de Boleslas s'appelaient les Polonais, ceux de Wladimir les Russes. La frontière des deux Etats traçait une ligne droite autant que possible, s'étendant vers le sud d'un point à 50 milles à l'est de Memel jusqu'à la chaîne des monts Carpathes. A la mort de Wladimir, ses domaines se divisèrent en petits duchés, qui furent subséquemment attaqués du côté du nord par les Lithuaniens, peuple qui vivait sur la côte de la Baltique, et du côté de l'est par les hordes mongoles qui suivaient les traces de Gengiskan. Après avoir passé tour à tour sous la domination de ces deux races envahissantes, les Russes furent finalement réunis aux Lithuaniens en 1320. Les deux couronnes de Lithuanie et de Pologne n'en firent plus qu'une en 1386 par le mariage du grand-duc lithuanien et de la reine polonaise, qui fit des Russes les sujets du roi de Pologne. Mais il restait un Etat russe encore sous le sceptre des Mongols. C'était la principauté de Moscou. En 1481, ce petit Etat secoua le joug de son envahisseur asiatique, et par degrés s'assura une partie considérable du territoire russe précédemment réuni à la Pologne ; il devint ainsi peu à peu l'empire connu aujourd'hui sous le nom de Russie, et, de 1772 à 1795, par les partitions de la Pologne, Catherine recouvra presque tout le territoire sur lequel Wladimir avait régné huit cents ans auparavant.

Tels sont les faits allégués par la théorie de la reconquête, faits exacts, mais choisis avec un art suspect, comme s'en apercevront les esprits accoutumés aux recherches historiques. Ces esprits-là demanderont quelle était l'origine et comment s'était opérée la formation des deux Etats qu'on nous introduit si brusquement comme formés et organisés en l'an 1000. En se rappelant qu'en septembre dernier la Russie célébrait le millième anniversaire de la fondation de son empire par Rurik, il est permis d'être curieux de connaître ce Rurik et le propriétaire primitif des pays ainsi transférés à diverses reprises d'un Etat à un autre. Heureusement, les documents antérieurs à l'an 1000 ne manquent pas, Hérodote a consacré un livre entier (celui qui est intitulé *Melpomène*) aux provinces en litige. En ne remontant qu'à l'an 550 avant Jésus-Christ, Jornandès, Procope, les empereurs Maurice, Léon VII, Constantin Porphyrogénète, et finalement le moine Nestor, dont la chronique est acceptée

comme authentique par les Russes, forment une chaîne non interrompue d'autorités sur l'histoire slave jusqu'au onzième siècle.

Dans tous ces annalistes, nous trouvons un grand peuple indo-européen (appelé par Hérodote Νευροί, par Jornandes et les autres historiens latins, *Sclavenii* ou *Sclavi*, et par Nestor, *Slowiene*), comme les premiers occupants de la région située entre la Baltique et la mer Noire[1]. On le représente comme un peuple simple, agricole, aimant son sol natal et ne l'abandonnant que forcé par l'invasion des races asiatiques venues de l'Orient. Ses frontières occidentales étaient donc exposées à une variation constante, mais plus distinctement marquées à l'est. Une ligne droite, tirée d'un point un peu à l'est de Novogorod jusqu'à l'embouchure du Dnieper, donnerait une idée assez exacte de ses frontières orientales.

De l'autre côté de ces frontières étaient diverses races turaniennes, les Tchoudes, les Ves, les Meras, les Bulgares, etc., mais pas d'Indo-Européens. Parmi les Sclavons, la tribu la plus ancienne et la plus puissante était celle des Lechs, Polane ou Polonais[2]. Dans le huitième siècle, nous trouvons cette tribu s'organisant en Etat sur la Vistule et fondant une colonie à Kiew, sur le Dnieper, que Nestor appelle un territoire polonais. Il n'y avait point de Russes dans la contrée occupée aujourd'hui par la Russie et la Pologne, il n'y en eut pas jusqu'au milieu du neuvième siècle, alors qu'eut lieu l'événement célébré, en 1862, par les Russes comme la fondation de leur empire. En 863 eut lieu une invasion normande de la Sclavonie, semblable sous plus d'un rapport à l'invasion danoise de la France, environ à la même époque. Les Normands sous Rurik, appelés Russes[3], traversèrent la mer de la côte opposée de la Suède, pénétrèrent

[1] « Certum quidem est, ista loca (Novogorod au nord, le Dniéper à l'est et le Dniester au sud) recte a Jornande, pro terminis sclavicæ gentis haberi, tum ulterius fennicæ solum gentes, Nestore ipso, teste siderunt. » Uphagen, Parenga.

[2] Karamsin, Surowietzki, Schafaryk. Voir aussi Slavisch-Alterthumer; Leipsic, 1842.

[3] Les Suédois sont appelés Russiens aujourd'hui encore par les habitants de la Finlande.

jusqu'à Novogorod et s'y établirent après avoir soumis les habitants sclavons. Deux ans après, un autre corps de Russo-Normands, sous Dyr et Oskold, débarquèrent dans le pays des Sclavons, s'emparèrent de la ville polonaise de Kiew et y fondèrent un nouvel Etat sous le nom de duché de Kiew. Les Slaves ou Esclavons luttèrent énergiquement pour briser le joug des envahisseurs, mais sans succès. De nouvelles bandes de Russo-Normands se répandirent sur leur pays, et l'année 1000 de Jésus-Christ, Wladimir, arrière petit-fils de Rurik, devint le chef russo-normand du grand-duché sclavon de Kiew, territoire originairement polonais, mais qui, sous la nouvelle dynastie, s'étendit du golfe de Finlande au delà du confluent du Dnieper et de la Dusna.

Nous voici arrivés au point de départ des avocats de la théorie de reconquête. L'ancienne histoire du pays nous apprend que les royaumes de Boleslas et de Wladimir étaient l'un et l'autre des Etats slaves, avec cette seule différence entre eux, que le premier était indépendant et le second asservi ; composés d'ailleurs tous les deux de diverses tribus, appartenant toutes à la même race esclavone et comprenant également des Polonais. Dans le royaume de Wladimir, l'obéissance des Sclavons au gouvernement russo-normand n'était pas obtenue avec moins de difficulté que celle des Polonais actuels au gouvernement russe. Les meilleurs historiens russes, en nous disant que, pendant les deux premiers siècles de l'occupation normande, des guerres continuelles éclataient entre les Slaves et leurs vainqueurs scandinaves, ajoutent que la démarcation des deux races était telle que chacune conservait ses lois et sa langue [1]. Les Russo-Sclavons ne furent jamais par le fait que des tributaires à l'égard des Russo-Normands, qui adoptèrent la langue ainsi que la religion sclavone, et disparurent insensiblement du pays. On peut donc douter que le territoire gouverné par Wladimir fût un *Etat* dans l'acception ordinaire du terme. Mais, même en accordant cela, sur quels fondements s'appuie-t-on pour en faire le berceau de l'empire russe? L'Etat, connu aujourd'hui sous le nom d'empire russe, n'est-il pas provenu du duché de Moscou? Tout

[1] Karamsyn, t. Ier, note 102. Pogodyn, *Recherches et Leçons*. Moscow, 1846. Prawa Ruska, § 1, 28, 30.

le monde l'admet; or, du temps de Wladimir, le territoire constituant ce duché n'était pas seulement loin des limites de l'empire de Wladimir, mais encore le duché lui-même n'existait pas. Ce ne fut qu'en 1155, après que le royaume de Wladimir avait été fractionné en petits Etats, que André Bogolubski, un des chefs russo-normands, voyant se perdre rapidement le pouvoir conquis par sa race sur les populations sclavones, traversa le Dnieper avec quelques Scandinaves, envahit le pays habité par les tribus finlandaises, et fonda à Wladimir sur la Klasma l'Etat qui fut le berceau de l'empire russe. Les belliqueux Normands soumirent bientôt les Finlandais et les Ouraliens dans leur voisinage; le nouvel Etat s'agrandit rapidement, et, sous le nom de duché de Moscovie, comprit le territoire occupé aujourd'hui par les gouvernements de Jaroslaw, Kostrom, Moscou, Wladimir, et par une partie de ceux de Twer, Nisgorod, Tulsk et Kalouga. Un coup d'œil sur la carte suffit pour voir que tous ces territoires sont sur le côté droit de l'ancienne frontière orientale des races slaves. Ils étaient occupés par les *Fins* et les *Ouraliens,* perpétuellement en guerre avec les Slaves, de l'autre côté de la frontière, qui parlaient un dialecte finnois (l'emmanski) que parlent encore les paysans de plusieurs provinces de Russie, et qui restèrent opiniâtrément attachés à leurs rites païens longtemps après que les Slaves étaient devenus chrétiens[1].

Ainsi, le duché de Moscovie, lorsqu'il fut établi en 1155 sur la rive orientale du Dnieper, étant habité par des tribus finnoises et ouraliennes, soumises à des chefs russo-normands, tandis que le royaume de Wladimir, sur la rive occidentale du Dnieper, était, en l'année 1000, habité par des Slaves tributaires d'une dynastie russo-normande. La seule connexion entre ces deux Etats est qu'ils étaient gouvernés par des chefs de même race, ce qui est la même connexion existante entre tous les autres Etats nombreux qui furent fondés en Europe à la même époque par les Normands. Par la suite cependant, même cette connexion se perdit. Les Russo-Normands, sur la rive orientale du Dnieper, furent absorbés par les Finnois qu'ils avaient

[1] *Istoria Rossiiskoi Tsierkwi.* Moscou, 1848, p. 35. — *Lectures de la Société impériale d'histoire,* 1847, vol. Ier. — *Journal des écoles militaires.*

conquis, et plus tard par les Mongols qui les envahirent, et ceux de la rive occidentale disparurent dans les ruines du royaume de Wladimir, qui, après s'être divisé en plusieurs petits Etats (dont le grand-duché slave de Ruthénie ou Russ était un), fut envahi par les Lithuaniens, qui occupèrent finalement toute sa partie centrale et méridionale, les républiques slaves de Novogorod et de Pskow restant indépendantes au nord. Le duché de Moscovie, devenu l'empire russe, continua d'être un pays habité par des races turaniennes[1]. L'Etat slave de Wladimir, par l'union volontaire de la Pologne et de la Lithuanie dans le quatorzième siècle, devint partie de la Pologne, de la même manière que l'Ecosse, par son union volontaire avec l'Angleterre, devint partie de la Grande-Bretagne, et, quoique ni les nobles ni les paysans de Lithuanie ne soient Polonais de race, pas plus que ceux d'Ecosse ne sont Anglais, l'histoire a prouvé qu'ils sont aussi attachés à la Pologne que les Ecossais à l'Angleterre.

On voit donc que le seul argument sur lequel se fonde la théorie de la reconquête est le fait que Rurik soumit les Slaves sur la rive droite du Dnieper, et qu'un de ses descendants soumit les Finnois sur la rive gauche. La dynastie demi-allemande et demi-mongole qui gouverne aujourd'hui sur la rive gauche a, nous dit-on, un titre pour gouverner les peuples sur la rive droite. Ce mode de raisonnement aurait des conséquences absurdes : citons-en un exemple, — celui de la conquête scandinave de la Normandie, qui est sous plus d'un rapport semblable à celle de l'Esclavonie. Les Scandinaves, sous Rollon, s'emparent de la Normandie et adoptent la langue des Français qu'ils ont vaincus ; les Scandinaves, sous Rurik, s'établissent dans les provinces de la Baltique et du Dnieper, où ils adoptent la langue des Slaves qu'ils ont rendus leurs tributaires. Les descendants de Rollon conquièrent l'Angleterre et introduisent la langue française dans ce pays ; les descendants de Rurik conquièrent le duché de Moscovie et y importent le dialecte slave. Les droits de l'Angleterre sur la Normandie sont donc précisément les mêmes que ceux de la Russie sur les provinces polonaises, et si les Moscovites veulent s'appeler Russes, parce qu'ils

[1] Tourguenef, *la Russie et les Russes.*

descendent de Rurik et de ses guerriers, les Anglais pourraient, avec la même raison, s'appeler Normands, parce qu'ils descendent de Guillaume et de ses compagnons. Justifier comme une reconquête la prise de possession par la Moscovie des provinces polonaises qui furent autrefois sous le sceptre du grand-duc scandinave Wladimir, est donc une absurdité aussi palpable que de dire que la saisie par l'Angleterre de la province française de la Normandie, autrefois sous le gouvernement de Robert, le duc scandinave, serait aussi une reconquête.

D'un autre côté, nous doutons qu'un Etat puisse avoir des droits plus sérieux sur son territoire que ceux qu'avait la Pologne sur les provinces qui lui furent arrachées par Catherine en 1772 et 1795. Si nous écartions la question de fait déjà mentionnée, que les Polonais avaient été les premiers occupants de la contrée arrosée par le Dnieper — la *Polskoja ziemlega* de Nestor — ils ont pour eux une possession non interrompue de trois siècles, une identité complète de mœurs, de coutumes et d'organisation politique avec la contrée sœur; plus un désir évident et maintes fois exprimé de la part de celle-ci pour une union qui existait avant la partition. La théorie de la reconquête est simplement un ingénieux moyen inventé par l'impératrice Catherine pour justifier ses desseins sur les provinces polonaises. La première manifestation de ces desseins fut son adoption du titre d'impératrice de toutes les Russies. Comme les seules Russies qui existassent alors appartenaient à la Pologne, dont les provinces orientales, faisant autrefois partie du royaume de Wladimir, s'appelaient la Russie blanche, la Russie noire et la Russie rouge, cette prétention de Catherine provoqua de justes alarmes parmi les Polonais, et, pour apaiser ces alarmes, Catherine déclara solennellement qu'en prenant son nouveau titre, « elle ne prétendait réclamer aucun droit pour elle, pour ses successeurs ou son empire, sur les pays ou territoires qui, sous le nom de Russie ou Ruthénie, appartenaient à la Pologne, » ajoutant même qu'elle les maintiendrait et protégerait toujours contre quiconque tenterait de troubler les Polonais dans leur possession[1].

[1] D'Angibert, *Archives diplomat.*, *Pologne*, p. 24.

On sait comment ces promesses furent tenues, mais on sait moins généralement que la théorie de la reconquête fut imaginée à l'époque où Catherine, en prenant le titre d'impératrice de toutes les Russies, préméditait et préparait les annexions de 1772 à 1795. Tant que le czarat de Moscovie n'afficha aucune prétention aux provinces ruthéniennes de la Pologne, les historiens moscovites ne songèrent pas à chercher aucune connexité entre les Etats slaves libres de la rive droite du Dnieper et les populations ouraliennes sous l'oppression tartare de la Moscovie. La théorie nouvelle fut inventée par le gouvernement du nouvel empire de toutes les Russies, et quoique la promulgation dans toutes les écoles de Russie et de Pologne en ait été ordonnée depuis par de nombreux décrets officiels, aucun historien russe éminent ne l'a jamais complétement adoptée. L'un d'eux, Müller, fut cruellement persécuté par Catherine pour avoir tenté de la réfuter[1], et dernièrement encore sa fausseté a été démontrée par un savant historien et ethnologiste russe, M. Duchinski[2]. Il paraît donc que les auteurs qui adoptent la théorie que la partition de Pologne par la Russie fut une reconquête, ne représentent pas même l'opinion des Russes lettrés sur la matière. Ils ne font qu'exposer une théorie qui, en Russie même, a été imposée malgré eux aux historiens par le gouvernement et réfutée ou reconnue erronée par les érudits russes assez osés pour dire ce qu'ils pensaient.

En récapitulant tous les faits de la discussion, il nous est impossible d'être de l'avis des publicistes qui prétendent que l'appellation du *plus grand crime du siècle*, par laquelle la partition de la Pologne a été stigmatisée, n'est point juste; il nous est impossible aussi d'admettre qu'elle soit le résultat d'une histoire falsifiée par des émigrants polonais pour donner un droit historique aux sympathies qu'ils invoquent. Toutes les falsifications de l'histoire sont du côté de la Russie et inventées par elle pour excuser un crime qui l'exposait à la réprobation universelle.

Comment donc expliquer le paradoxe par lequel un publiciste de la *Quarterly Review*, écrivain d'un incontestable ta-

[1] Karamsyn.

[2] Voir sa brochure intitulée *la Moscovie et la Pologne*, publiée à Constantinople en 1855, et ses autres ouvrages publiés depuis à Paris.

lent, essaye de trouver dans la conquête de Grenade par les Espagnols un exemple ou une justification de la partition de la Pologne et d'appeler cet acte, accompli par la plus basse des perfidies, un péché véniel, tandis que la saisie de l'Alsace par Louis XIV serait le plus noir des crimes politiques ? Quant à l'argument du danger que couraient les trois puissances copartageantes par le voisinage d'un royaume tellement affaibli par leurs intrigues qu'il ne pouvait plus se défendre, c'est l'argument du loup contre l'agneau. Dire que Catherine fut forcée par la nécessité de sa défense personnelle à s'emparer des provinces ruthéniennes parce que la Prusse et l'Autriche, se préparant à avancer leurs frontières sur le territoire polonais, auraient menacé la frontière russe, c'est encore une raison sans valeur. La puissance de Catherine s'étendait sur toute la Pologne, et s'il se fût agi pour elle d'une question de défense personnelle, c'est la Pologne même qu'elle aurait dû défendre contre les envahissements de la Prusse et de l'Autriche. Certes, elle adopta un singulier moyen de défense contre ces deux puissances en saisissant des territoires habités par une race si hostile à la Russie et qui n'a jamais cessé de combattre ou de pétitionner pour une réunion avec la Pologne. La vérité est que Catherine n'agit point par peur de la Prusse ou de l'Autriche, mais par le désir d'avoir un pied en Europe : tel a été notoirement le but favori de tous les souverains russes depuis Pierre le Grand, et ce but, la Pologne seule y faisait obstacle, si elle ne consentait pas à servir d'instrument pour qu'il fût plus sûrement atteint. Les intrigues de la cour de Russie et son intervention continuelle dans les élections au trône de Pologne, pendant le siècle qui précéda la partition, n'avaient pas d'autre mobile, et il serait plus vrai peut-être de dire que la Prusse et l'Autriche ne concoururent au partage qu'afin de prévenir les résultats de la politique d'agression et d'envahissement de la Russie. Quant à l'intervention de la Russie dans les élections polonaises, comment peut-on la justifier en prétendant que c'était de son côté un acte de représailles ? Parce que, en 1610, un roi de Pologne mit son fils sur le trône de Russie et, dans une guerre de religion, conquit deux de ses provinces, la Russie pouvait, nous dit-on, justement s'emparer d'une bonne partie de la Pologne en 1775-1795, après

une longue combinaison de perfidies et d'intrigues. Une fois ce principe admis parmi les nations de l'Europe, il n'est aucune puissance ambitieuse et agressive qui n'eût sous la main un *casus belli*. L'invasion de la Prusse et de l'Angleterre serait justifiée par Waterloo; la campagne de 1812 donnerait à la Russie le droit d'envahir la France. La France aurait-elle besoin d'un autre prétexte pour déclarer la guerre à l'Angleterre... elle s'appuierait sur l'invasion de la France par le roi d'Angleterre Henri V, qui prit Paris et conféra à son fils la couronne de France à peu près de la même manière que le roi polonais Sigismond conféra au sien la couronne de Russie.

Mais il est un autre prétexte avancé en faveur de Catherine. On nous dit que la persécution des dissidents par les catholiques de Pologne motiva l'intervention de la czarine, cette souveraine sans mœurs et d'un despotisme intolérant! L'intervention de Napoléon III en faveur des Latins à Jérusalem et du pape à Rome est invoquée ici comme un cas analogue. Les vices de Catherine et son despotisme ne sauraient lui interdire le droit de secourir les peuples opprimés et de protéger ses coreligionnaires, nous l'accordons; mais quand la Pologne mérita-t-elle le reproche d'intolérance? N'oublions pas que, dans le seizième siècle, c'était le pays le plus tolérant de l'Europe, le refuge de tous les persécutés pour cause religieuse à la suite de la Réforme. Quoique sa religion nationale fût le catholicisme, son parlement se composait d'une majorité protestante : la seule protestation élevée contre la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes vint de la Pologne. Si le poison des dissensions religieuses y fut introduit plus tard, ce fut par un roi suédois, une irruption de jésuites et l'influence étrangère. Dans la Lithuanie et la Pologne proprement dite, les querelles entre les catholiques et les dissidents, qui sous ce nom comprenaient des calvinistes, des luthériens et des membres de l'Eglise grecque, n'eurent pas ce caractère d'animosité qui fit éclater ailleurs la guerre civile, jusqu'à ce que les Cosaques de l'Ukraine, qui par l'influence russe avaient adopté le culte de la secte greco-russe, s'exaspérèrent tellement de griefs réels et supposés, qu'ils levèrent l'étendard de la révolte. La Russie vint à leur secours, et, après des luttes sanglantes, ils réussirent à se sé-

parer de la Pologne pour s'unir à la Russie. Depuis ils ont fait plusieurs tentatives pour se réunir à la Pologne, et d'ailleurs cet épisode de l'histoire polonaise est bien antérieur à la partition. Les provinces que Catherine enleva à la Pologne ne professaient pas la religion grecque; si depuis leurs habitants l'ont adoptée, c'est à la pointe de la baïonnette. Dans ce sens peut-être, on serait admis à reconnaître là un mobile religieux ; mais dans notre siècle nous ne sommes plus accoutumés à appeler la persécution une preuve de zèle pieux, et certes un despote comme Catherine n'aurait jamais été contraint par le fanatisme de son peuple à convertir *per fas et nefas* quatre millions de ses ennemis à la croyance gréco-russe.

Nous pouvons disposer à présent des arguments que les avocats de la Russie font valoir en faveur de la partition. A l'argument d'une possession ancienne et d'une nationalité commune, l'histoire répond que les provinces dont la Russie s'empara lors de la partition ne lui avaient jamais appartenu et qu'elles formaient des Etats séparés, habités par une race distincte de la race moscovite un siècle avant que l'empire des czars fût fondé. A l'argument de la nécessité de sa défense personnelle, l'histoire oppose à la Russie le danger dont son extension menaça l'Allemagne et l'affaiblissement de la Pologne, que ses dissensions intérieures mettaient à la merci de trois puissantes monarchies, quand une seule eût suffi pour l'écraser. La protection des dissidents polonais par Catherine n'est pas un argument plus sérieux que les autres, quand il est prouvé que la czarine se servit de ses protégés comme d'instruments pour sa politique agressive et devint elle-même leur persécutrice acharnée quand elle eut atteint son but par la possession des provinces polonaises. La communauté de religion n'était donc qu'un prétexte encore moins plausible pour motiver une usurpation de territoire, puisque la religion des provinces polonaises différait de celle des Russes.

Il nous reste à réfuter les avocats de la Russie sur un nouveau terrain où, s'ils sont plus rationnels, ils montrent peu de générosité en reprochant aux Polonais d'aujourd'hui l'esprit querelleur de leurs ancêtres, la faiblesse de leur gouvernement quand la Pologne était une nation, et la tyrannie exercée sur

les paysans par leurs maîtres. Ce sont là des torts que les historiens ne nient pas, mais desquels les Russes se hâtent peut-être trop de conclure que, si les Polonais parvenaient à reconquérir leur indépendance, ils seraient incapables de se gouverner eux-mêmes.

Il n'est malheureusement que trop vrai qu'il n'est guère dans l'histoire de spectacle plus triste que celui que donnait la Pologne à l'Europe avec sa noblesse turbulente et corrompue, son trône électif, sa Diète, qui, à peine convoquée, pouvait être presque immédiatement dissoute par le *veto* d'un seul membre dissident, et ses paysans opprimés, dépouillés de tous priviléges politiques. Certes, ce n'est pas avec ces éléments qu'un peuple fonderait un gouvernement libéral et constitutionnel. On ne pourrait définir par ce nom le gouvernement de la Pologne pendant les cent ans qui précédèrent la perte de son indépendance. Mais ce ne fut là qu'une des périodes de sa vie de nation qui a duré dix siècles, et il serait injuste d'en conclure qu'elle serait condamnée, en ressuscitant, à ne pas profiter de sa dernière expérience. Parce qu'un homme a été malade pendant dix ans, s'ensuit-il qu'il était naturellement maladif? La Pologne succomba, non-seulement parce qu'elle avait une mauvaise constitution, mais encore parce que justement ses voisins étaient devenus plus forts en même temps qu'elle était devenue plus faible, et qu'ils firent tout ce qu'ils purent pour hâter sa ruine. Pendant les sept premiers siècles de son existence politique, non encore minée par l'hostilité tantôt ouverte, tantôt dissimulée de Pierre et de Frédéric, la Pologne fut réellement un Etat constitutionnel, ressemblant beaucoup à l'Angleterre de ces temps-là.

Comme en Angleterre, la monarchie, quoique nominalement élective, était en réalité héréditaire ; point d'armée permanente ; le souverain était tenu en échec, d'abord par une puissante classe de chefs militaires jaloux de leurs priviléges, et ensuite par un Parlement indépendant, composé des délégués de tous les francs-tenanciers du pays qui exerçaient un contrôle intelligent sur le gouvernement. Les *nobles*, comme on les désignait, comprenaient tous ceux qui, par leur mérite ou une propriété territoriale, avaient droit à un rôle dans la représentation natio-

nale. Tel était leur patriotisme, que plus d'un se ruinait au service de l'Etat. Quant aux classes non représentées, qui ne constituaient pas en Pologne une population plus nombreuse qu'ailleurs, elles étaient traitées, sinon par la loi, au moins par leurs maîtres, aussi bien qu'en Angleterre et mieux que dans la plupart des autres pays. Malheureusement les intrigues de l'étranger et l'absence d'une bonne organisation politique changèrent tout cela dans le dix-septième siècle, époque où l'esprit de faction montra pour la première fois son venin dans l'Etat. Les grands princes lithuaniens, qui, quoique nominalement ils ne possédassent pas d'autres priviléges que le plus pauvre électeur, jouissaient d'une énorme influence, commencèrent à former des partis politiques. Le droit de *veto* qui, dès les âges les plus reculés, existait chez les nations slaves, mais qui n'avait jamais été exercé en Pologne, fut introduit pour la première fois dans les Diètes polonaises et en paralysa l'action. Finalement, la monarchie cessa d'être héréditaire, et au lieu d'un souverain formellement élu par le Sénat, comme précédemment, la couronne fut décernée à un candidat qui avait dû briguer les suffrages de tous les hommes libres ou nobles. Les dissensions et l'anarchie qui résultèrent de ces abus furent entretenues par la Russie et les autres puissances voisines. En 1764, la Russie et la Prusse signèrent un traité qui les obligeait réciproquement à contrarier par tous les moyens possibles les tentatives que feraient les Polonais pour changer le mode d'élection de leurs rois. Le *veto* et la souveraineté élective furent également imposés aux Polonais par la Russie et la Prusse en 1768. Affaiblis ainsi par l'intrigue étrangère et l'anarchie intérieure, les infortunés Polonais virent leur pays ravagé par le passage des armées suédoise, russe et turque pendant les guerres de Charles XII et de Pierre le Grand. Aux horreurs de la guerre s'ajoutèrent celles de la peste, et les confédérations armées que formèrent les sectes dissidentes, encouragées encore par l'étranger, achevèrent d'épuiser le royaume. Ces fléaux amenèrent à leur suite les abus ordinaires : un goût de dépense et une vénalité inconnue jusque-là en Pologne. Les Polonais abandonnèrent la vie patriarcale et les vertus antiques de leurs pères : en violation de toute loi et de toute justice, les riches seigneurs se pillèrent les uns les autres, particulièrement

les pauvres, et maltraitèrent les paysans. Ce fut quand la Pologne avait elle-même préparé ainsi son dernier désastre, que les trois puissances coalisées déclarèrent ouvertement leurs desseins, et se partagèrent entre elles trois gros lots de son territoire. Les Polonais, revenus alors à leur bon sens, mais trop épuisés pour reprendre aux voleurs ce qu'ils leur avaient pris, firent de leur mieux pour conserver le reste. Ils s'adonnèrent à l'agriculture et au commerce ; ils ne négligèrent rien pour améliorer la condition morale et matérielle du peuple ; plusieurs grands propriétaires firent de leurs paysans des francs-tenanciers, et avec avantage ; l'éducation fit de véritables progrès dans toutes les classes, et les classes supérieures produisirent de sages politiques qui se livrèrent à la tâche de corriger les abus de l'Etat. Le résultat de leurs efforts fut la fameuse Constitution du 3 mai 1791, qui a mérité les éloges de tous les sincères amis de la liberté politique et religieuse. Ses principaux statuts consacraient l'établissement d'une monarchie héréditaire, l'émancipation des paysans, — l'abolition du *liberum veto*, — la suppression des confédérations et la tolérance pour toutes les religions. Cette constitution, immédiatement adoptée par le roi et les deux Chambres, fut reçue avec la plus vive approbation par le peuple. Justement son adoption fut aussi le signal de la seconde partition : la Russie et la Prusse déclarant dans leurs manifestes que cette Constitution nouvelle était pleine d'idées extravagantes et antisociales, un dernier reliquat des anciennes dissensions éclata dans la conspiration de Targowica, qui fit cause commune avec les Russes pour s'opposer aux nouveaux statuts. Mais ici s'arrête la longue liste des fautes de la Pologne : tout ce qu'elle a fait depuis a été digne des plus beaux jours de sa gloire et de sa liberté antiques. Les insurrections de 1794, de 1812 et de 1830 furent d'admirables efforts pour reconquérir une indépendance dont la Pologne avait été lâchement et traîtreusement dépouillée. Dire avec la *Quarterly Review* qu'en supprimant ces insurrections, la Russie obtint la possession de la Pologne par droit de conquête, c'est admettre que vous perdez votre droit de propriété quand vous échouez dans vos efforts pour la recouvrer sur les voleurs qui s'en sont emparés ! Une bravoure brillante et un héroïque dévouement ont chaque fois attesté

que le patriotisme, qui est, après tout, la meilleure garantie d'une nationalité, entretient toujours sa sainte flamme dans les cœurs indomptables des Polonais :

Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum.

Le développement politique de la Pologne subit nécessairement un temps d'arrêt sous les trois gouvernements étrangers, dont le but unique était d'étouffer la nationalité polonaise ; mais la direction éclairée des Czartoryski, des Czacki et d'autres, a fait faire des progrès réels à l'éducation populaire, aux arts industriels, aux sciences, aux lettres. La révolution de 1830, suivie d'une période de découragement, n'avait pas éteint toutes les espérances, et la glorieuse résurrection dont nous sommes les témoins a été précédée par des actes qui témoignent de certaines qualités que les Anglais pourraient envier à ce peuple qu'ils accusent d'être brouillon, querelleur, impatient. Qu'on relise les pétitions qui furent signées par toutes les classes; qu'on se retrace le spectacle de cette merveilleuse résignation d'une ville entière en appelant à Dieu par la prière avant d'en appeler aux armes ; qu'on étudie, enfin, ce qui se passe depuis quelques mois en Pologne, — ce gouvernement secret dont les membres sont inconnus, mais dont les décrets sont scrupuleusement obéis d'une frontière à l'autre, établissant une complète organisation nationale en face du despotisme russe, — comment ne pas reconnaître que les Polonais possèdent à un degré éminent les facultés du *self-government?*

Mais on nous dira que tout cela ne s'applique qu'aux *nobles :* Selon l'écrivain auquel nous avons déjà répondu, la Pologne, qui perdit son indépendance par sa faiblesse et sa corruption, était une Pologne de cent cinquante mille âmes : — la noblesse polonaise était la nation polonaise. Sous cette noblesse existait une vaste population de serfs qui, excepté sur les questions religieuses, n'exprimait, depuis des siècles, aucune opinion, aucun sentiment politique. Les serfs, ajoute-t-on, étaient par le fait des esclaves. En 1496 fut formulé le code, *la grande charte* du propriétaire d'esclaves polonais : vinrent ensuite

les lois contre les esclaves fugitifs, et le serf devint attaché à la glèbe, *adscriptus glebæ*. D'autres statuts légalisèrent le mauvais traitement des esclaves par leurs maîtres, et les placèrent dans la condition des esclaves de Rome païenne. Un statut de 1586 sanctionna le droit de tuer un esclave en fixant le taux de l'amende imposée à celui qui en tuait un. « Bref, le gouvernement qui tomba en 1793 était la domination inhumaine de quelques nobles sur le peuple polonais. » Avant de relever ces allégations, nous devons protester contre la doctrine que les paysans polonais étaient indifférents à la destinée de leur pays, parce que, pendant le siècle antérieur à la partition, ils n'avaient exprimé ouvertement aucune opinion ou sentiment politique. Les paysans de France et d'Italie en avaient-ils exprimé davantage avant leur émancipation? Les faucheurs polonais ont figuré dans toutes les insurrections, et l'insurrection actuelle, dont la bourgeoisie a eu l'initiative, n'a laissé indifférents ni les paysans ni les nobles. C'est ici une question purement historique. Quelles que soient les persécutions que les paysans aient jadis endurées de la part de leurs seigneurs, elles n'ont pas étouffé le sentiment patriotique dans leurs cœurs, elles n'en ont pas fait des Russes. Examinons, d'ailleurs, la position respective du noble et du paysan polonais au temps jadis. Le terme *noble* ou *szlacheic* n'avait pas en Pologne le même sens qu'en Angleterre. La *noblesse* polonaise se composait de tous ceux qui avaient reçu de l'éducation, et c'est ainsi qu'elle pouvait être appelée la nation. Tous les francs-tenanciers, descendants de francs-tenanciers, et les Polonais introduits dans la haute classe par leur mérite personnel, étaient nobles, et, comme les classes correspondantes en Angleterre, jouissaient seuls des priviléges politiques de l'électorat et de la représentation nationale. Quant aux nobles de naissance, ils n'étaient pas cent cinquante mille, mais bien un million [1].

Les priviléges politiques de l'élection étaient restreints à la classe éclairée; oui, mais cette exclusion des paysans était plus rationnelle en Pologne qu'elle ne l'est en Angleterre, car les paysans polonais vivaient dans l'ignorance et la superstition,

[1] Mickiewicz. — Edwards.

tandis que les paysans anglais ont fréquenté l'école et sont intelligents. Mais, objectera-t-on, les paysans polonais n'étaient ignorants et superstitieux que parce que les nobles leur interdisaient les moyens de s'instruire et les traitaient comme des êtres inférieurs. Nous ne prétendons pas le nier. Qu'on nous dise seulement si les paysans des autres pays étaient dans une condition meilleure. En Russie, n'étaient-ils pas serfs comme en Pologne? En Allemagne, étaient-ils beaucoup plus libres? En France, ne subissaient-ils pas la taille et la corvée? En Angleterre même, étaient-ils donc si satisfaits de leur sort, et les émeutes populaires étaient-elles inconnues? Jamais, enfin, le paysan polonais n'a été précisément esclave. Il ne pouvait être vendu aux enchères, joué dans une partie de cartes, ou échangé contre un chien, comme cela a eu lieu en Russie jusqu'au règne d'Alexandre Ier [1]. Les statuts relatifs aux paysans polonais avaient été rédigés d'après les lois romaines, mais comme le *veto* et autres institutions impraticables de la vieille Rome qui s'étaient implantés dans le Code de Pologne, on y avait bien rarement recours. L'historien Lelewel, républicain et ennemi des nobles, en convient, et il ajoute que, lorsque les paysans polonais passaient sous la loi russe, ils regrettaient les temps où ils vivaient sous un maître en Pologne. Leur condition n'était pas bonne sans aucun doute : ils ne pouvaient posséder un lot de terre, ils étaient exposés aux caprices et à la mauvaise humeur d'un maître; la loi les regardait comme des êtres inférieurs. Tout cela est vrai. Mais encore une fois, ils n'étaient pas plus à plaindre que les paysans du reste de l'Europe, et nous n'avons pas le droit de chercher querelle aux nobles polonais, parce qu'ils n'étaient pas, sous ce rapport, en avant de leur siècle. Bien mieux, ils furent les premiers sur le continent européen à admettre l'égalité de toutes les classes devant la loi. Dès 1778, quelques-uns des plus riches seigneurs de Pologne avaient renoncé au servage, et l'émancipation des serfs devint un des statuts obligatoires de la Constitution de 1791, tandis que, sous la domination des trois puissances copartageantes, le servage fut maintenu partout, et ce fut même la Russie qui l'introduisit la

[1] Edwards.

première dans la Samogitie et l'Ukraine. Peu de temps après l'avénement d'Alexandre II, la question de l'émancipation des serfs fut de nouveau soulevée par les Polonais, et ils l'auraient résolue si leur Société agricole n'avait été dissoute par le gouvernement en 1861. Evidemment, si les Polonais n'avaient pas été entravés dans le développement de leurs institutions politiques, leurs paysans auraient aujourd'hui les mêmes priviléges que ceux d'Angleterre.

Quelle que soit l'issue de la présente insurrection, elle a du moins produit un fruit remarquable. La conduite de la Russie en Pologne depuis 1815 est reconnue par tous les partis avoir été, sinon un crime, au moins une faute. Un demi-siècle de mécontentement chronique a abouti à deux formidables soulèvements. Le premier n'a pu être écrasé que par toutes les forces militaires de la Russie, alors la puissance la plus forte de l'Europe ; le second, qui l'attaque dans un moment de faiblesse, menace son existence même. Cela ne s'explique pas par la turbulence naturelle d'un peuple ni par l'agitation d'une faction. Tout le monde en a conclu que tant qu'il y aura une administration russe en Pologne les Polonais resteront mécontents et seront une cause incessante de trouble pour l'Europe. Un gouvernement national est donc indispensable... Comment l'obtenir pour la Pologne? Est-ce en rétablissant la charte de 1815? Les Polonais continueront-ils de vivre sous le sceptre de la Russie avec un vice-roi russe et une armée russe, mais avec une Diète nationale et des ministres polonais investis de la confiance du peuple? Le royaume de Pologne, le duché de Posen et la Gallicie formeront-ils une confédération de petits Etats? Constituera-t-on un royaume de Pologne séparé avec un roi russe? Finalement, est-ce à la Pologne entière de 1772 qu'on rendra son indépendance? Avant d'examiner ces questions, il faut poser ce principe qu'on perd trop souvent de vue, que, quelque remède qu'on applique au mal, il ne sera efficace que s'il est appliqué à tout le territoire que la Russie a arraché à la Pologne depuis 1772. C'est sur tout ce territoire que les insurrections de Pologne, depuis cette date, se sont étendues, et une concession faite aux Polonais du royaume de Pologne seul ne saurait être une satisfaction pour les Polonais de Lithuanie ou de Volhynie.

Quelles que soient les prétentions historiques de la Russie sur ces provinces (et nous avons démontré qu'elles n'étaient pas fondées), il est impossible d'ignorer le fait, que leurs habitants, paysans et nobles, sont hostiles à la Russie et désirent évidemment leur réunion à la Pologne. Cette considération écarte la proposition de rétablir la charte de 1815, qui ne s'appliquait qu'au seul royaume de Pologne, et qui d'ailleurs fut un essai malheureux. Détacher le royaume de la Russie et former une confédération polonaise est encore un projet exposé à la même objection. Il est de fait plus facile de suggérer des solutions ingénieuses, mais impraticables, que d'aborder franchement la question réelle. Il ne reste qu'un dernier plan, à moins qu'on ne tranche le nœud gordien en rendant à la Pologne son ancienne indépendance tout entière. Avant l'insurrection actuelle, les Polonais pétitionnaient pour obtenir une représentation nationale : on la leur refusa. Si on la leur offrait aujourd'hui, l'accepteraient-ils ? C'est douteux. La conscription et ses barbares conséquences, l'insurrection qui en a été de toutes la plus terrible, ont creusé entre la Russie et la Pologne un abîme plein de sang et de larmes. La réconciliation est bien difficile. Les continuelles déceptions, les promesses non tenues, les réformes introduites pour être immédiatement annulées, une générosité apparente et une tyrannie trop réelle, empêcheront longtemps les Polonais de croire à la bonne foi de leurs oppresseurs. Le cri de leurs frères immolés crie vengeance ; ils ont les armes à la main et derrière eux les sympathies de l'Europe ; ils n'accepteront rien de moins que leur indépendance complète. Les avocats de la Russie nous disent que cette indépendance est une chimère : nous espérons avoir prouvé le contraire. Comparer une nation comme les Polonais, nation jeune, énergique, enthousiaste de sa nationalité, remplie d'aspirations libérales ; la comparer à la Turquie, languissant sous un despote, moralement tributaire de ses défenseurs, c'est absurde. Pourquoi la Pologne, rendue à elle-même, ne serait-elle pas protégée efficacement par cette diplomatie européenne qui protégea si bien la renaissance politique de la Belgique, et qui protége aujourd'hui la renaissance politique de l'Italie ? Mais comment la rendre à elle-même ? La laisser combattre seule, c'est presque la con-

damner à périr après quelques années de cette guerre de guérillas qui, depuis six mois, brave les armées disciplinées du czar; c'est condamner ses derniers héros aux forteresses de la Sibérie ou aux mines de l'Oural, c'est condamner ses campagnes à la stérilité du désert, ses villes à la ruine, ses femmes et ses enfants à mourir par la famine et la peste.

Trois puissances seulement peuvent prévenir cette horrible destinée, l'Angleterre, la France, l'Autriche. La première ne veut point prendre l'initiative, parce que, en outre de son aversion naturelle pour la guerre, elle redoute de la faire avec un allié qui l'entraînerait à des complications dans lesquelles disparaîtrait la question première et dont le dénoûment serait peut-être une nouvelle délimitation des bords du Rhin. L'empereur Napoléon ne veut pas non plus commencer, de peur de ne pas être suivi jusqu'au bout par l'Angleterre. Nous pensons que l'Angleterre et la France ont raison toutes les deux d'être prudentes et de se défier l'une de l'autre. Il serait aussi impolitique à l'Angleterre de faire la guerre seule qu'à la France de la faire sans l'Angleterre. Une guerre européenne ne serait évitée que si l'Autriche se faisait le champion de la Pologne.

La position de l'Autriche à l'égard de la Pologne a toujours été toute particulière. Depuis que Marie-Thérèse signa, en protestant, le premier traité de partition, les souverains et les hommes d'Etat de l'Autriche ont mainte fois exprimé leur regret du démembrement de la Pologne et leur désir de restituer la Gallicie, pourvu qu'une Pologne forte et indépendante fût interposée entre l'Autriche et la Russie. Ils ont compris quels avantages il y aurait non-seulement pour l'Autriche, mais encore pour toute l'Allemagne, à fermer ce que lord Ellenborough a appelé la porte de la Russie sur l'Europe. Trop souvent l'influence russe a paralysé la politique autrichienne. La Gallicie était appelée jadis la *Russie rouge*, et plus d'une fois les czars ont laissé voir qu'ils lui appliqueraient volontiers la théorie de la reconquête. L'Autriche possède d'autres provinces slaves, et la prétention qu'a la Russie d'être une puissance slave est un autre danger qui menace l'existence même de l'Autriche. Or, justement, tant que tous ces dangers l'inquiètent, l'Autriche est forcée malgré elle de suivre une politique très-timide relative-

ment à la Pologne. Elle voit, ce qu'elle a vu lors de la guerre de Crimée et en d'autres circonstances, que, si elle faisait une démarche décisive en faveur de la Pologne, sans le concours déclaré de la France et de l'Angleterre, elle s'exposerait au risque de subir le premier choc d'une guerre dont le résultat pourrait bien être de porter les frontières russes plus près de la route militaire de Vienne. Si donc la France et l'Angleterre veulent faire quelque chose de sérieux et d'efficace en faveur de la Pologne, elles doivent donner à l'Autriche des garanties qui lui permettent de s'engager sans crainte dans le sens de son intérêt vital. Ces garanties peuvent se déduire d'un franc appel aux anciens traités. L'unique sanction accordée par l'Angleterre et la France à la souveraineté de la Russie sur les territoires polonais acquis depuis ceux de 1772, est celle qui est stipulée dans le traité de Vienne [1]. Ce traité imposait à la Russie des conditions relatives à cette souveraineté, conditions que mainte fois l'Angleterre et la France ont déclaré violées systématiquement et complétement par la Russie. Que l'Angleterre et la France révoquent leur sanction. Dénier à la Russie son droit de gouverner la Pologne aurait pour conséquence logique la déclaration que la Pologne a le droit de reconquérir son indépendance. L'Autriche pourra enfin se décider. En proclamant elle-même la Gallicie un Etat libre et séparé, avec une représentation nationale, un souverain autrichien et une armée de quatre-vingt mille hommes composée de Polonais aujourd'hui sous les drapeaux de l'Autriche, elle établirait simultanément une base d'opérations pour les Polonais, où ils pourraient organiser leurs troupes, développer leur administration et communiquer librement avec les puissances amies, dont le secours ne leur ferait pas défaut, soit en armes, soit en munitions, soit en volontaires, soit en concours moral. La Russie, affaiblie et désorganisée comme elle est, ne pourrait longtemps résister à une combinaison si formidable. C'est ainsi que la Pologne re-

[1] Le traité de Vienne n'a pas stipulé, comme on le suppose communément, pour le royaume de Pologne *seul*. Il donne au royaume une *constitution*, aux provinces « une représentation nationale et des institutions nationales, avec des priviléges commerciaux à l'ensemble de la Pologne » telle qu'elle existait en 1772.

couvrerait son indépendance par ses propres efforts, la crainte d'une guerre européenne serait écartée, et l'Europe affranchie de la honte de sa complicité tacite dans le plus grand crime des temps modernes [1].

(*Westminster Review.*)

On a publié à Saint-Pétersbourg l'*Atlas ethnographique des provinces habitées en totalité ou en partie par des Polonais.*

[1] Les amis de la Pologne qui voudraient se rattacher à l'espérance que peut leur inspirer cette conclusion de la *Westminster Review*, feront bien de ne pas lire la brochure que M. Alfred Michiels vient de publier sous le titre de : *l'Autriche dans la question polonaise.* M. A. Michiels non-seulement ne croit pas aux sympathies de l'Autriche pour la Pologne, mais il la considère comme sa plus mortelle ennemie, complice intéressée de la Russie, et prête à s'unir à elle pour promener partout l'incendie et le carnage. Ce qui nous rassure un peu, c'est que M. A. Michiels s'est proclamé lui-même l'ennemi mortel de l'Autriche par un ouvrage qui a fait du bruit. Nous aimons à croire, nous, à la conversion sincère de l'Autriche aux idées libérales. Nos espérances se fondent d'abord sur les mêmes documents qui ont servi de texte à l'article publié dans la *Revue Britannique* en avril dernier. Depuis, nous avons vu des Français qui ont entendu, à Vienne même, les opinions nouvelles exprimées avec une véritable unanimité. Relativement à l'émancipation de la Pologne, question encore réservée en Autriche, la vieille politique semble aussi avoir fait son temps. Par son concert diplomatique avec l'Angleterre et la France, le gouvernement de l'empereur François-Joseph a prouvé déjà qu'il a rompu avec le système de la Sainte-Alliance.

Nous ne savons pas malheureusement si l'Autriche consentira à nous suivre quand l'intervention diplomatique aura épuisé toutes ses réclamations en faveur de la Pologne. Les Polonais exigent beaucoup de leurs amis quand ils prétendent reconquérir ces anciennes provinces, qui constitueraient un *empire* égal à celui de la Russie, et qui ne serait jamais reconnu par les Russes, dont nous devons respecter aussi le patriotisme et la nationalité jalouse [*]. Un correspondant du *Times* comparait dernièrement la Pologne à une femme outragée qui demande le divorce pour s'affranchir d'un mari qu'elle a toujours haï et tenté de tuer plus d'une fois. « Elle sait qu'elle risque sa propre vie contre la sienne, qu'il est dix fois plus fort qu'elle, et

[*] Le prince Gortchacow est certainement dans le vrai quand il dit que l'insurrection polonaise a provoqué en Russie un redoublement énergique du sentiment national.

Cet atlas est composé par le capitaine d'Erkert, de la garde russe. Il se divise en six cartes ; la première est le tableau général des anciennes provinces polonaises, coloriées de manière à montrer l'occupation du sol par les Polonais, les Allemands, les Russes de la Russie Blanche, les Schecks, les Wends, les Livoniens, les Juifs et les autres races. De l'ouest à l'est, depuis Posen jusqu'à Lublin ; du nord au sud, depuis Allenstein, les Polonais de sang non mêlé n'occupent sur cette carte qu'une petite portion du sol, qu'on appelle communément Pologne.

qu'au fond du cœur, quoi qu'il dise, il ne lui pardonnera jamais d'avoir cherché à le détruire juste au moment où, pour la première fois, il était occupé à faire une bonne œuvre. Entreprendre d'arranger cette querelle conjugale en réclamant du mari un petit douaire indépendant pour sa femme, qui a déclaré n'en pas vouloir, c'est avoir peu de chances de succès : pire encore, c'est s'exposer à être attaqué simultanément par le mari et la femme, qui nous demandera pourquoi nous nous sommes mêlés de ses affaires, si nous n'avions pas l'intention de la rendre complétement libre, et qui nous reprochera de n'avoir fait qu'exaspérer son *seigneur et maître* contre elle. »

Au reste, il est difficile de juger en parfaite connaissance de cause la situation respective des puissances sympathiques à la Pologne; car elles n'ont pas le même intérêt dans la question, ou plutôt la France seule est complétement désintéressée.

Nous ne pouvons pas non plus nous dissimuler que les Polonais sont loin d'être eux-mêmes parfaitement d'accord, soit sur le but de l'insurrection, soit sur les moyens de la faire triompher. De ces moyens, il en est même un qui ne serait accepté qu'avec défiance par les démocrates polonais, et c'est justement l'intervention étrangère, à moins qu'elle ne marche à leur secours sous la bannière révolutionnaire. Les correspondances anglaises nous ont révélé, sans réticence, certaines protestations auxquelles nos journaux libéraux font à peine allusion. Nous maintenons là-dessus toutes les réserves que nous fîmes dans notre Revue, lorsque nous exprimâmes pour la première fois nos vœux pour une Pologne indépendante. Nous oserons enfin déclarer notre opinion sur la dernière dépêche explicative du prince Gortchacow au baron de Budberg, en date du 18/30 juillet 1863 : Du moment où le prince répudie toute intention de blesser le gouvernement français, il nous sera bien permis d'avouer que cette réplique est parfaitement logique, et nous dirons que même quand il s'agit de la Pologne, objet de nos plus sincères simpathies, « c'est le devoir des gouvernements, c'est la tâche de la diplomatie d'écarter de la conduite des grandes affaires les entraînements passionnés qui les compliquent et qui pourraient mettre sérieusement la paix en danger. »

C'est un carré irrégulier de quatre degrés géographiques environ. Des villages isolés sont parsemés çà et là sur une étendue considérable de territoire occupée principalement par les Russes de la Russie Blanche, les Russes de la Petite Russie et des Livoniens; mais les groupes sont très-peu nombreux, séparés par de grandes distances, comme les colonies saxonnes dans la Tartarie russe. Bref, la Pologne des Polonais, d'après l'Atlas ethnographique russe, n'est qu'un territoire à moitié aussi grand que l'Irlande. Les planches 2, 3, 4, 5 et 6 développent l'idée dans tous ses détails.

VOYAGES. — MŒURS.

DE YEDDO A LONDRES.

JOURNAL DU VOYAGE DES AMBASSADEURS JAPONAIS.

Le 21 janvier 1862, à cinq heures dix minutes de l'après-midi, les illustres Japonais *Také no Ouchi Shimodzuké no Kami*, *Mathidaira Jwami no Kami, Kiogoku Noto no Kami,* ambassadeurs de S. M. le tycoun du Japon, dix-neuf officiers de leur suite, et quatorze domestiques, prêts, « entièrement prêts, » disaient-ils, à faire voile pour l'Europe, furent reçus à bord du vaisseau de la marine royale anglaise l'*Odin,* portant le pavillon du commodore lord John Hay.

Leurs Excellences venaient de faire leurs adieux à leur pays et à leurs amis. Elles craignaient la mer, le mal de mer et mille périls inconnus ; l'inquiétude et l'angoisse étaient peintes sur leurs visages. Moins de cinq minutes après leur arrivée, le premier lieutenant vint annoncer que diverses provisions destinées au personnel de l'ambassade n'avaient pas été embarquées. Ainsi les ambassadeurs étaient à bord, mais où étaient leurs vivres? Un tiers de leur *saké* (vin, ou plutôt liqueur spiritueuse), leur riz, leurs canards et leurs poulets faisaient défaut. Est-ce qu'au Japon plus qu'ailleurs la diplomatie néglige le soin de son estomac? Leurs Excellences parurent fort surprises de cette absence de leurs provisions, et envoyèrent chercher le vice-gouverneur ou principal *yaconin*, qui témoigna le même étonnement et ne put rien expliquer. Force était donc d'attendre, en souhaitant aux poulets et aux canards, au riz et au saké un prompt embarquement, car il se faisait tard, et l'*Odin* stationnait à une distance d'au moins quatre milles du rivage. On attendit jusqu'à six heu-

res, jusqu'à sept heures, et l'on aurait pu attendre jusqu'au jour du jugement dernier... on ne voyait rien venir. On fit mettre les canots à la mer pour aller prendre les retardataires, qui devaient être sur la jetée du port, et, si on ne les y trouvait pas, le yaconin se chargerait d'acheter, d'emprunter ou de voler les provisions de bouche nécessaires à l'ambassade. L'officier qui commandait les canots avait ordre de ne pas perdre de vue ce fonctionnaire japonais, et la précaution n'était pas inutile, car il n'y avait pas trace d'un envoi de provisions sur le port, et il fallut que le yaconin déployât son énergie pour se procurer, n'importe comment, toutes celles qui ne purent être embarquées sur l'*Odin* qu'après minuit.

Le lendemain, au point du jour, nous quittâmes la rade de Yeddo pour nous rendre à Yokohama, où nous devions prendre les dépêches et un second interprète japonais, qui avait reçu avis de se tenir prêt à monter à bord dès que l'*Odin* arriverait. Un coup de canon annonça la présence du vaisseau à l'agent consulaire, qui vint à temps avec les dépêches ; mais l'interprète (à l'exemple des vivres de l'ambassade) fit défaut. Un lieutenant se rendit en canot à l'*Unjo-Sho* ou douane, et ne l'y découvrit pas. Ce ne fut qu'à un second voyage au même lieu qu'il aperçut ce digne Japonais causant tranquillement avec un de ses amis. L'officier lui dit que, s'il consentait à venir de bon gré, on n'emploierait pas la moindre violence; mais que, s'il était récalcitrant, ses matelots allaient l'emporter sur leurs épaules. Il n'en fallut pas davantage, et nous pûmes partir.

De pareils procédés seraient inexplicables en Europe ; mais les Japonais, à quelque classe qu'ils appartiennent, n'ont aucune idée de la valeur du temps. Quand on a un rendez-vous avec eux, ils vous font perdre des heures entières à les attendre. Leur manque d'exactitude mit les Anglais au supplice. L'envoyé britannique, sir Rutherford Alcock, avait réglé avec les ministres du Japon que les ambassadeurs s'embarqueraient le 1er janvier : nous ne levâmes l'ancre que le 21, ou, plus exactement, le 22 au matin, et ils gémissaient sur la précipitation de leur départ !...

Les Japonais voyagent, dans leur île, en *norimons,* espèce de palanquin, et l'on regarde trois milles (une lieue) à l'heure

comme une grande célérité. Un Japonais qui voyage à cheval est escorté de deux valets de pied, qui tiennent chacun une des rênes de sa monture et s'avancent de ce pas *tranquille et lent* que le satirique français fait rimer avec l'épithète *indolent,* appliquée à la majesté des rois d'une certaine époque. On a entendu parler au Japon des voitures, des chemins de fer, des télégraphes électriques, etc.; mais on ne peut s'en faire une idée. « Chez nous, disait en Angleterre un des ambassadeurs japonais, chez nous, nos yeux étaient petits; mais ils s'agrandissent de plus en plus depuis que nous sommes en Europe, et maintenant nous sommes prêts à voir les plus étonnantes merveilles sans surprise et sans incrédulité. »

Une fois l'interprète à bord, on se remit en mer, et la mer, après nous avoir d'abord balancés mollement, ne tarda pas à nous faire sentir les fatigues du roulis et du tangage. On prit cependant place autour de la table du dîner comme si de rien n'était, et en parlant de faire un bon repas pour bien passer le temps pendant la brise *carabinée* qui commençait à souffler. Cinq minutes après, le second et le troisième des ambassadeurs japonais demandèrent la permission de se retirer!...

Nous eûmes six jours consécutifs de mauvais temps. Nous avions ce que les marins appellent le vent *debout,* vent qui faisait craquer nos mâts et déchirait nos voiles. On peut imaginer mieux qu'on ne peut décrire ce que souffrirent alors nos Japonais, dont la plupart se tinrent enfermés dans leurs cabines, où ils déploraient leur dure destinée. Il y eut cependant un court répit à leurs peines; car, le 28, nous nous arrêtions dans le port de Nagasaki pour y prendre du charbon, et ce temps d'arrêt nous fut fort agréable. Le havre de Nagasaki a un charme indescriptible, et sa rade est une des plus sûres qui soient au monde. Après le déjeuner, le second et le troisième des ambassadeurs, MM. Mathidaira Jwami no Kami et Kiogoku Noto no Kami, descendirent à terre pour faire une visite au gouverneur. Le chef de l'ambassade, Také no Ouchi Shimodzuké no Kami, préféra rester à bord, sans doute dans la pensée que le gouverneur ne lui offrirait pas, à dîner, une chère aussi substantielle et d'aussi bon vin que le commodore, dont il avait appris à apprécier la table. Il maniait le couteau et la fourchette avec

adresse, bien différent, à cet égard, de son collègue Kiogoku Noto no Kami, qui, il est vrai, n'avait pas eu comme lui l'avantage de *s'instruire* dans les fonctions de gouverneur d'Hakodadi, où, pendant plusieurs années, S. Exc. Také no Ouchi Shimodzuké avait reçu et donné des repas *à la fourchette*. Il déclarait tous les mets excellents à la table du commodore, avalait la bière et sablait le vin de Bordeaux avec autant de plaisir que le vin de Champagne. Ses deux collègues furent quelque temps à triompher de leur répugnance pour notre cuisine, et ne s'habituèrent jamais bien à nos vins. Quant aux membres inférieurs de la mission japonaise, le livre qui a enregistré leur consommation en fait de *liquides* et de *solides* atteste qu'ils étaient de joyeux convives. Le principal envoyé supporta bien le passage maritime ; mais il est vrai qu'il se disait un vieux marin, pour avoir fait souvent la traversée entre Yeddo et Kakodadi. Il n'en était pas de même des deux autres, et leurs mines, quand nous débarquâmes à Nagasaki, étaient piteuses à voir. Le chef de la mission rendit, le lendemain, visite au gouverneur de Nagasaki, qu'il ramena avec lui pour examiner l'*Odin*, et aussi, à ce que nous crûmes, pour partager le festin du bord. Le soir, Son Excellence fit une chute qui lui meurtrit considérablement les côtes, et cet accident, auquel vint se joindre une attaque de pleurésie, retint Shimodzuké no Kami pour longtemps dans sa cabine.

On leva l'ancre le 30 au matin, et, à l'aide d'un vent favorable, nous arrivâmes, le 4 février, au point du jour, en vue de Hong-Kong. Nos Japonais se trouvaient là, pour la première fois, en face d'une rive étrangère. Les bateaux pêcheurs, leur construction singulière, le gréement des voiles, le costume des marins, tout était pour eux un sujet d'étonnement et de longues discussions. L'absence de toute verdure autour de Hong-Kong excitait vivement leur surprise. Accoutumés, dans leur île, à voir la terre couverte de magnifiques ombrages, ils ne s'expliquaient pas qu'il n'en fût pas de même partout. On convint avec le gouverneur d'Hong-Kong, sir H. Robinson, que les envoyés japonais débarqueraient dans l'après-midi, et l'on retint des appartements pour eux à l'hôtel du Commerce. On les y conduisit en voiture, après qu'ils eurent été reçus par une garde d'honneur, au bruit de décharges de mousqueterie. Ce mode de transport, sa rapidité, la do-

cilité des chevaux, les maisons de pierre devant lesquelles on passait si vite, les nombreuses fenêtres de ces maisons, la largeur des rues, la diversité de races des hommes qui s'y croisaient, les femmes qu'on y voyait montées sur des chevaux de fougueuse apparence, les chaises à porteurs, les coolies, tout était autant de prodiges à leurs yeux, et quand ils contemplèrent de nouveau ce spectacle du haut du balcon (*verandah*) de l'hôtel, on les entendit s'écrier : « Hong-Kong doit être une des plus belles villes de l'univers ! »

Après le dîner, le second et le troisième envoyés exprimèrent le désir de sortir incognito (*naïboon*), de se mêler à la foule et d'examiner les boutiques resplendissantes de lumière. Une douzaine de personnages de leur suite et quelques-uns de nous les suivirent dans cette excursion. Ils s'arrêtèrent à l'aspect d'un lieu tout éblouissant de clartés et tout garni de bouteilles de diverses dimensions ; ils demandèrent quel était ce palais : « C'est, leur fut-il répondu, ce que vous nommeriez au Japon un magasin de saké, et ce qu'à Hong-Kong on nomme un débit de liqueurs. » Ils voulurent entrer, et l'on entra. Le débitant de spiritueux était un Américain qui, pour se faire honneur de la présence des ambassadeurs dans son établissement, s'écria tout haut qu'il les avait déjà reçus chez lui à New-York et vint, à leur grand ébahissement, leur offrir de cordiales poignées de main à titre d'ancienne connaissance. « Mais nous ne l'avons jamais vu, dirent-ils ; nous n'avons jamais fait partie de la mission japonaise en Amérique. » Le liquoriste n'en persista pas moins dans son dire, et soutint qu'aux Etats-Unis il avait vidé avec eux plusieurs verres de vin de Champagne à leur santé. Nous pûmes nous éloigner du comptoir de cet industriel sans être forcés de goûter à ses liqueurs. Notre nombre le détourna de nous en offrir, si toutefois il avait eu jamais l'intention de le faire, ce dont je doute ; car un bon Américain n'échange ses denrées que contre des dollars, et ne se paye pas de politesses. Nos Japonais s'arrêtèrent encore devant un établissement du même genre, mais cette fois sans y entrer. Leur promenade aux boutiques chinoises dura une heure, et ils revinrent à leur hôtel, charmés de tout ce qu'ils avaient vu et comptaient bien revoir encore.

Le lendemain, ils firent leur visite officielle à sir H. Robin-

son, et le remercièrent de ses attentions pour eux. La résidence du gouverneur, ses vastes appartements et le riche mobilier les frappèrent beaucoup. La vue magnifique dont on jouit sur les balcons qui dominent le port et la côte ne leur fit pas moins de plaisir; car les Japonais ont un vif sentiment du pittoresque. En prenant congé de sir Robinson, ils reçurent et acceptèrent une invitation à dîner pour le lendemain. La pleurésie du chef de l'ambassade l'empêcha d'être de cette fête, qui, à ce qu'on sut depuis, ennuya mortellement ses collègues, quoique par courtoisie ils se prétendissent enchantés. L'éclat des lumières dut y fatiguer leurs yeux. Au Japon on ne connaît ni le gaz, ni les lampes Carcel, ni les bougies, et les maisons ne sont éclairées qu'au moyen de lanternes de papier ou de chandelles de la plus détestable espèce. Quelques jours après, lady Robinson les invita à un grand bal, où, comme de raison, toutes les beautés de Hong-Kong se donnèrent rendez-vous, et où, si les ambassadeurs causèrent un grand étonnement, ils n'en éprouvèrent pas un moindre. « Quoi ! disaient-ils, voici une femme habillée de blanc et une autre habillée de noir ! En voici vêtues de toutes couleurs; les unes sont coiffées d'une façon, les autres d'une autre. Quelle est donc chez vous la loi qui règle les costumes?... » On leur expliqua qu'en Angleterre et dans le reste du monde civilisé, chacun s'habillait à sa guise, et que les dames choisissaient les couleurs qui leur allaient le mieux. « *Narahoddo !* » (c'est merveilleux) fut leur seule réponse. Quand les danses commencèrent et surtout à la vue de la valse, leur surprise ne connut plus de bornes. Ils se regardaient, ils échangeaient entre eux leurs remarques, ils riaient de bon cœur, et probablement trouvaient excessivement bouffon que des hommes permissent à leurs femmes de tournoyer ainsi avec le premier danseur venu [1]. Ils déclarèrent qu'il devait être impossible d'apprendre à valser, à moins d'étudier cet art dès l'enfance. Ils pensaient sans doute tout bas que chez eux on entend

[1] Ceci me rappelle qu'à un bal de l'ambassade de France à Constantinople, sous le règne de Mahmoud, je demandai au séraskier Chosrew-Pacha ce qu'il pensait du spectacle qu'il avait sous les yeux : « Ma foi, me répondit-il, ou vos femmes sont des poupées de bois, ou vous êtes des insensés. »

C. N.

mieux le plaisir, et que, sans se donner la moindre fatigue, il vaut mieux envoyer chercher des danseuses qui déploient leur souplesse tandis qu'on savoure le thé dans les plus petites tasses et qu'on fume le tabac le plus doux dans les pipes les plus légères. L'idée de voir un haut fonctionnaire, un gouverneur sauter, glisser, tourbillonner et gigoter ainsi leur paraissait la plus burlesque des idées, et ils ne pouvaient la concilier avec la dignité du personnage. « C'est merveilleux ! c'est merveilleux ! (narahoddo ! narahoddo !) » répétaient-ils sans cesse. Leur admiration pour les dames de ce bal était extrême et les menait si loin, qu'il fallut les avertir qu'en Europe les gens bien élevés ne se permettaient ni de toucher à la robe ou aux bijoux d'une femme, ni de discuter si elle était maigre ou grasse. Lorsqu'au buffet de rafraîchissement on offrit une glace à chacun d'eux, la première cuillerée leur fit faire une telle grimace et de tels roulements d'yeux, qu'il était impossible de n'en pas rire. Leur premier effroi passé, ils se mirent aussi à rire eux-mêmes, et ils s'écrièrent : « C'est merveilleux ! (narahoddo !) nous mangeons de la neige. »

Du reste, ces ambassadeurs s'acquittaient en conscience de leur rôle d'observation : ils voulaient s'informer de tout; ils ne cessaient de faire des questions sur le gouvernement d'Hong-Kong. A quelle époque les Anglais étaient-ils devenus maîtres de cette île ? Les résidents chinois étaient-ils soumis à la loi anglaise ? Quel était le régime municipal ? etc., etc., etc. Leur curiosité les conduisit dans le quartier européen comme dans le quartier chinois ; ils visitèrent les principaux magasins, assistèrent à une vente à l'encan et allèrent à la Banque, à la cathédrale, aux casernes, à l'hôpital militaire, au parc d'artillerie, etc., etc. Les manœuvres des troupes européennes, qu'ils voyaient pour la première fois se mouvoir en masses, les frappèrent d'une admiration qu'ils accordèrent aussi à un régiment d'Indiens dressés et commandés par des officiers anglais.

Ils se rembarquèrent à regret, et en souhaitant de pouvoir emporter une provision de ces *aliments de neige* qui leur avaient causé tant de surprise, mais étaient si agréables au milieu des chaleurs. Arrivés à Singapore le 17 février, les illustres Kamis et leur suite furent accueillis avec tous les égards possibles. Les

notabilités du lieu se firent présenter à Leurs Excellences, et, dans la soirée, on les mena entendre la musique militaire sur l'esplanade, et jouir de la promenade à la mode de Singapore ; mais la musique ne les charma pas, et les belles dames elles-mêmes ne captivèrent pas leur intérêt. Ils se hâtèrent de rentrer et de se débarrasser de leurs longues épées, que leurs domestiques, un genou en terre, recevaient respectueusement, non dans la main nue, mais dans les plis d'une étoffe de crêpe ou de soie. Enfin ils s'accroupirent sur leurs sofas en demandant leurs pipes et leurs tasses de thé.

Les fenêtres de leurs appartements s'ouvraient sur le port. Le second des envoyés, Mathidaira Jwami no Kami, en prenait occasion de demander s'il y avait une douane, quels étaient les objets de trafic, le nombre des vaisseaux et les droits de pilotage. Il avait été gouverneur d'Yokohama, et disait : « Après m'être instruit de ce qui se fait dans les pays étrangers, je pourrai, à mon retour au Japon, introduire des améliorations urgentes et faire faire des changements aux lois de douane, si c'est nécessaire. » On s'efforça de démontrer à ces Japonais que leur véritable intérêt était d'encourager le commerce avec l'étranger, et qu'ils ne pourraient maintenir leur antique système d'isolement après être entrés dans la famille des nations au moyen de traités avec les puissances occidentales. « Ah ! dirent-ils, c'est là le malheur. Le Japon n'était pas préparé à ces rapports avec les étrangers. — Pourquoi donc avoir conclu ces traités?... — Ne parlons plus de ce triste passé ; les hommes qui ont signé ces traités ont mal agi et ont placé le pays sous la menace de grandes calamités. Il y a au Japon de puissants daimios vivement opposés à l'introduction des étrangers et au commerce avec eux. Il y aura entre leurs partisans et les étrangers une hostilité et des voies de fait qui pourront amener une déplorable rupture entre le Japon et les puissances de l'Occident[1]. Nous sommes chargés de demander au gouvernement anglais et aux autres puissances d'ajourner d'ici à quelques années l'ou-

[1] Cette prévision se réalise aujourd'hui qu'une escadre anglaise prend une attitude hostile sur les côtes du Japon et que des troupes anglaises doivent y être envoyées de l'Inde. Les débats du Parlement, dans la séance du 11 juillet, ne sont pas un présage des plus pacifiques.

verture des ports d'Yeddo, d'Osaka et d'Hiogo, parce que, chez nous, l'opinion publique s'est fortement prononcée contre cette mesure. » Ainsi, trois années de rapports avec les Japonais ne leur avaient pas ouvert les yeux sur les avantages du commerce avec l'Europe, quoique les recettes de la douane eussent créé pour leur gouvernement un revenu considérable.

On quitta Singapore le 18 février, le 25 on signala en vue l'île de Ceylan, et bientôt après on entra dans le port de Trinquemale, mais on s'y arrêta à peine, et on se rendit à Galle, où on ne séjourna que deux jours, qui suffirent pour voir ce qui méritait d'être vu.

De Galle on partit pour Suez, et on y arriva le 20 mars, après avoir touché Aden, où les Japonais visitèrent de magnifiques réservoirs d'eau pendant que l'*Odin* embarquait cent tonnes de charbon qui encombrèrent son tillac et n'y rendirent pas la promenade fort agréable. La traversée de la mer Rouge ne fut pas trop pénible, car, en dépit de la chaleur accablante du jour, les soirées étaient d'une délicieuse fraîcheur : nous n'en fûmes pas moins charmés de changer de mode de transport. Après un cordial adieu au commodore et à ses officiers, Leurs Excellences japonaises montèrent dans les waggons du pacha d'Egypte pour se rendre au Caire par un train spécial. Un voyage en chemin de fer ! quelle nouveauté pour nos Japonais ! Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur costume n'était pas très-approprié à la circonstance : il fallut d'abord se défaire de leurs longues épées, puis leurs immenses chapeaux ronds, avec lesquels il était impossible de s'adosser, eurent à être mis de côté comme les épées, puis ils ôtèrent leurs pardessus, car ils se sentaient embarrassés par leurs grandes manches (qui sont aussi leurs poches) toutes bourrées de mouchoirs, de papier, de notes de voyage et de sucreries japonaises. Ils ne se trouvèrent à leur aise que lorsque, après s'être aussi débarrassés de leurs sandales, ils parvinrent à s'installer sur les coussins, les jambes repliées sous leur corps, et s'armèrent de leurs petites pipes. Tout fut alors pour le mieux, c'était *otium cum dignitate,* et cette paisible jouissance occupa leurs instants presque sans interruption jusqu'à notre arrivée au Caire. Là, des voitures qui les attendaient au débarcadère nous conduisirent au *Missaferhana* (maison

des hôtes), d'autres résidences étant occupées par le prince de Galles et le duc de Cobourg qui se trouvaient alors au Caire. Pendant notre séjour dans cette ville, nous en avons visité les curiosités les plus intéressantes et fait avec les Japonais une excursion aux pyramides, en prenant pour monture des ânes de préférence à des chameaux. Les ânes d'Egypte ont en Europe une réputation contemporaine de celle des savants de l'Institut qui accompagnèrent sur ces rivages l'expédition du général Bonaparte.

Nous étions partis le matin de très-bonne heure afin d'échapper autant que possible aux rayons du soleil de midi : arrivés au lieu où il fallait traverser le Nil, nous vîmes tous les bateliers se précipiter vers nous, et ils nous étourdirent de leurs cris, chacun d'eux vantait son bateau et faisait assaut d'injures avec ses voisins : c'était un vacarme étourdissant, une véritable bagarre, et nos graves Japonais en étaient fort scandalisés. Heureusement, notre protecteur, l'inspecteur des chemins de fer d'Egypte, qui nous accompagnait depuis Suez, nous fit faire place à coups de bâton et nous sautâmes avec lui dans le bateau le plus près de nous. Sur l'autre rive du Nil il fut impossible de garder notre sérieux en voyant la cavalcade des ambassadeurs qui, pâles comme la mort, s'accrochaient aux selles de leurs montures et suppliaient les conducteurs des ânes de modérer leurs pas : ces conducteurs, qui ne comprennent pas le japonais, croyaient qu'on leur demandait d'accélérer l'allure et faisaient pleuvoir une grêle de coups redoublés sur les malheureux quadrupèdes. En Egypte, comme ailleurs, l'âne aime son libre arbitre, et sa patience a un terme ; quand il juge qu'on le pousse trop, il saisit un moment d'inattention de son cavalier, fléchit les genoux et vous envoie rouler dans la poussière : c'est ce qui arriva aux ambassadeurs japonais en dépit de leur dignité. A la suite de cette mésaventure, on ne marcha plus qu'au pas. Lorsque nous arrivâmes aux pyramides, le vent soufflait et soulevait des nuages d'un sable fin qui aveuglait nos Japonais et leur desséchait le gosier. « A quoi servaient ces monuments? demandèrent-ils. — Ce sont les tombeaux des anciens rois d'Egypte. — Des tombeaux! *Narahodda ! narahodda !* (C'est merveilleux !) » Ils demandèrent ensuite comment les Egyptiens faisaient mon-

ter de si énormes masses de pierre à une pareille hauteur ; c'est là un mystère pour nous comme pour eux.

Notre drogman déclara qu'il serait dangereux, à cause du vent qui régnait, de tenter une ascension au sommet des pyramides, mais il proposa d'en explorer l'intérieur. Parvenus à l'entrée du couloir qui y conduit, nous nous aperçûmes que nos compagnons japonais ne nous avaient pas suivis, et nous les attendîmes en vain. Un de leurs interprètes vint nous dire qu'ils nous attendaient en bas, et qu'à demi morts de soif ils voulaient repartir le plus tôt possible. Il fallut donc redescendre à notre grand regret, et nous rejoignîmes les ambassadeurs, qui, blottis au pied de la pyramide, maudissaient la folie d'avoir entrepris une excursion aussi fatigante. La soif les dévorait; heureusement on découvrit dans le voisinage un marchand d'oranges, et les Japonais repartirent pour le Caire enchantés d'en avoir fini avec les monuments du roi Chéops.

L'Egypte n'a pas eu l'honneur de plaire à ces envoyés des extrémités de l'Orient ; la poussière et les mouches gâtaient le peu de plaisir qu'ils auraient pu trouver à examiner les antiquités ou les mosquées, et leur départ du Caire pour l'Europe ne leur fit aucune peine. Un train spécial les conduisit à Alexandrie, où ils s'embarquèrent pour Malte à bord de l'*Himalaya*.

La traversée fut de trois jours, et elle fut pénible ; le roulis et le tangage firent éprouver à Leurs Excellences toutes les abominables souffrances du mal de mer. Les immenses fortifications de Malte excitèrent leur curiosité ; ils voulurent s'enquérir si les Anglais avaient construit tous ces remparts, à quelle puissance ils avaient succédé, quel était le nombre des pièces de canon et la force de la garnison. Les artistes de la mission se mirent à l'œuvre pour esquisser le port avec ses défenses, et les ambassadeurs veillaient eux-mêmes à ce que ces croquis fussent exacts.

Le gouverneur de Malte, sir Gaspard le Marchant, ouvrit ses salons en l'honneur des Japonais et leur fit visiter les appartements de son palais, y compris la célèbre galerie des chevaliers revêtus de leurs anciennes armures. Le jour suivant, l'amiral sir W. Martin les reçut à bord de son vaisseau l'*Amphion*, où ils admirèrent la rapidité et la précision des manœuvres : le même

soir ils assistèrent à l'Opéra dans la loge de lady le Marchant. L'invitation d'aller au théâtre les avait d'abord jetés dans une singulière perplexité : ils pensaient que leur dignité leur défendait de l'accepter, et ils ne pouvaient croire qu'ils retrouveraient au théâtre le gouverneur, lady le Marchant, les officiers de la garnison et les principaux habitants de la ville : cela bouleversait leurs idées, car au Japon les gens *comme il faut* ne vont jamais au théâtre, et, quand ils veulent se donner le plaisir d'une représentation dramatique, ils font venir les acteurs chez eux. Les trois Kamis se décidèrent cependant à honorer l'Opéra de Malte de leur présence, et ne se gênèrent pas pour observer la scène et le public à l'aide des lorgnettes que leur prêta lady le Marchant. La musique parut assez de leur goût, mais en rentrant chez eux ils avouèrent qu'ils avaient trouvé le chant bien singulier, que la prima donna faisait des grimaces et qu'elle avait une bien grande bouche.

Le lendemain, il y eut une grande revue dans laquelle on fit manœuvrer environ six mille hommes devant eux ; cela intéressa nos Japonais au plus haut point, et ils allèrent ensuite inspecter les batteries et les casemates des forts. A leur départ de Malte, le vaisseau amiral le *Marlborough* vint se mettre bord à bord de l'*Himalaya;* ils y montèrent donc un instant, et ses dimensions énormes, la hauteur de ses mâts, le calibre de ses canons, le nombre de son équipage, firent sur eux une profonde impression. Après cette visite, ils retournèrent sur leur navire et continuèrent leur route pour Marseille, où ils arrivèrent le 3 avril 1862.

L'ambassade japonaise était à Paris le 7 avril et y séjourna jusqu'au 29 du même mois ; comme les journaux français ont enregistré les faits et gestes des trois Kamis et de leur suite pendant qu'ils habitaient l'Hôtel du Louvre, nous n'en parlerons pas et nous les suivrons à Londres, où ils descendirent à l'hôtel Claridge, encore tout étourdis de la traversée de la Manche et de la réception qui leur avait valu à Douvres un discours du maire de Douvres et une présentation aux membres de la corporation municipale de cette ville.

Dès le lendemain ils demandèrent une entrevue officielle au comte Russell, et passèrent le reste de la journée à ranger et à

déballer leurs bagages : ce n'était pas une petite besogne ! car le personnel de l'ambassade se composait de trente-huit personnes, qui traînaient avec elles au moins trois cents malles et caisses ! Ce que pouvaient contenir tant de coffres est resté un mystère, mais de nombreux témoins sont prêts à certifier que tous ces coffres étaient pleins et lourds. Au Japon, tout personnage de haut rang qui voyage, ou va seulement faire une visite, est suivi d'une troupe de serviteurs chargés de boîtes de laque attachées à de longues perches portées sur les épaules. Ces boîtes sont censées contenir des vêtements de rechange en cas de pluie, ou des chaussures dont il faut aussi changer en cas d'une visite de cérémonie ; mais que ce changement de vêtements ou de chaussures, soit nécessaire ou non, les boîtes sont une partie indispensable du cortége d'un Japonais, à moins qu'il ne consente à passer pour un homme de peu ou un homme de rien. Si les ambassadeurs envoyés en Europe comptaient donner une grande idée d'eux-mêmes aux étrangers par le déploiement de leur suite et de leurs bagages, ils auront été cruellement désappointés en Angleterre. A leur arrivée à Londres, au lieu de trouver pour eux des chevaux magnifiquement caparaçonnés, d'être conduits lentement à travers les rues par deux estafiers à droite et à gauche, ou d'être pompeusement portés dans des norimons (chaises à porteurs) de laque avec une escorte militaire devant et derrière eux, au lieu de voir de longues files de valets chargés de leurs ballots et de leurs caisses, les Kamis eurent à monter sans cérémonie dans un carrosse de louage à deux chevaux, et les autres personnages de l'ambassade entrèrent pêle-mêle dans des fiacres, des cabs et des omnibus, pour se rendre à leur destination. Ce défaut d'étiquette était à leurs yeux une véritable indécence, et on a dû leur dire que les escortes de cavalerie et les voitures de la cour étaient exclusivement réservées aux membres de la famille royale.

La plupart de toutes ces caisses venues de si loin renfermaient probablement une immense variété d'articles d'habillement dont les Kamis comptaient faire usage dans les divers pays qu'ils avaient à parcourir, et nous avons su que les tailleurs de Yeddo avaient passé plusieurs mois à travailler à leur garde-robe. L'ambassade pensait avoir à subir tant de variations

de température, qu'il lui fallait se munir d'étoffes et de tissus de toute espèce, et elle avait fouillé toutes les factoreries d'Yokohama pour y chercher les flanelles les plus chaudes, les bas les plus épais, les bottes et les souliers aux plus fortes semelles, afin de se défendre contre les neiges éternelles dont elle croyait la Russie couverte. On avait dit aux chefs de la mission qu'ils trouveraient tout cela de meilleure qualité et à meilleur marché en Europe, mais ils avaient jugé plus sage d'acheter au Japon que d'avoir à s'en rapporter aux marchands de nos capitales. De tous ces bagages qui encombraient leurs cabines sur les navires et leurs chambres dans les hôtels, on ne les a pas vus en ouvrir plus d'une ou deux douzaines !... La quantité de leurs boîtes avait encore été augmentée par la crainte qu'ils avaient eue de souffrir d'une disette de riz s'ils n'en embarquaient pas assez pour fournir à leur consommation jusqu'à leur retour sous le ciel bien-aimé du Japon. Vainement leur avait-on mille fois répété qu'il ne fallait s'approvisionner de riz que pour la traversée de Hong-Kong (une traversée de huit jours au plus), ils en avaient embarqué à Yeddo deux cents grandes caisses et en avaient ajouté au moins autant à titre de leurs bagages personnels. De plus, ils avaient entassé sur le pont de l'*Odin* des tonneaux d'huile, des barils de *soy*[1], des boîtes de chandelles du Japon et des jarres de saké. A l'arrivée à Hong-Kong, le changement de température occasionna des fissures dans les tonneaux, et on devine quels suintements d'huile tachèrent le pont du navire ; le premier lieutenant, indigné, déclara qu'il allait faire jeter ces tonneaux à la mer si on ne l'en débarrassait pas au plus vite. On finit par faire comprendre aux Kamis qu'il était absurde et incommode d'emporter des tonneaux d'huile en Europe, et ils chargèrent le quartier-maître de l'*Odin* d'en opérer la vente. Les caisses de vin ayant pour la plupart été déposées à fond de cale, on n'eut pas le temps d'avoir recours pour le vin au même expédient ; elles firent le voyage de France, mais là enfin les Kamis se virent convaincus sans réplique qu'on trouvait du riz ailleurs qu'au Japon, et elles n'allèrent pas plus loin que Paris.

Dans la matinée du 1er mai 1862, les trois ambassadeurs et

[1] Sauce très-épicée et que quelques gastronomes d'Europe apprécient comme leurs confrères du Japon.

les quatre principaux officiers de leur suite assistèrent à la cérémonie de l'ouverture de la grande Exposition universelle. Des siéges leur étaient destinés dans l'enceinte réservée au corps diplomatique. En traversant les galeries pour se rendre à leurs places, Leurs Excellences auraient cru compromettre leur dignité s'ils avaient témoigné la moindre curiosité en jetant les yeux à droite et à gauche, ou en hasardant quelque remarque sur l'imposant édifice qu'on allait inaugurer, mais les Kamis, une fois assis et munis de leurs grands éventails, se permirent de regarder furtivement autour d'eux, demandèrent quels étaient leurs voisins, et exprimèrent leur admiration de la grandeur et de la beauté de ce palais industriel. La cérémonie achevée, nous pûmes circuler avec eux, examiner les objets les plus intéressants, et leur demander si la musique qu'ils venaient d'entendre leur paraissait supérieure à leur musique nationale. Leurs Excellences, tout en imitant de la façon la plus comique, à l'aide de leurs éventails, les mouvements du bâton du chef d'orchestre et de l'archet des violons, déclarèrent que la musique européenne, quoique sublime, leur paraissait un peu trop bruyante, qu'on ne la comprendrait pas plus au Japon que la musique japonaise ne serait comprise en Europe, qu'il n'y avait donc pas de comparaison à établir et que toutes deux étaient admirables.

Le lendemain eut lieu leur entrevue officielle avec le comte Russell ; on n'y fit qu'une échange de compliments, et ils remercièrent de toutes les facilités dont on avait entouré leur voyage. En revenant de chez le ministre des affaires étrangères, on les conduisit en voiture à Hyde-Park. La fraîcheur des gazons, la taille des arbres, l'animation de cette promenade les charmèrent. « Voyez, s'écriaient-ils, comme ces jeunes filles et ces jeunes gens montent bien à cheval ! quelle grâce ! quelle adresse ! quelle rapidité ! » Lorsque quelque jolie enfant de onze ou douze ans passait près d'eux, avec sa chevelure blonde flottante au vent, ils proféraient des exclamations d'enthousiasme. Les Japonais aiment beaucoup les enfants, et la beauté des enfants anglais était vivement sentie par eux. La foule des deux sexes qui se pressait à Hyde-Park leur semblait inexplicable. « Que viennent faire toutes ces personnes qui s'assoient sur les bancs ou s'appuient sur les balustrades ? — On se rencontre au parc,

on cause, on regarde passer les cavaliers. — Mais de quoi cause-t-on ainsi? — De tout un peu, de ses affaires et de celles d'autrui, du beau et du vilain temps, des nouvelles du jour. — Et tous ces promeneurs et promeneuses viennent là tous les jours, au même endroit, dans le même but, narahoddo! (C'est merveilleux!) »

Il serait long de raconter toutes les visites de nos Kamis aux curiosités de Londres et de ses environs. On leur fit voir l'arsenal de Woolwich et les docks de Portsmouth, où ils assistèrent à des essais de tir des célèbres canons Armstrong et d'autres pièces de moindre calibre. Ils examinèrent avec une minutieuse attention les détails de la construction du vaisseau *le Prince Noir*. Au camp d'Aldershott, les charges de cavalerie et les manœuvres de l'artillerie volante leur parurent des prodiges. A Newcastle, ils descendirent dans les mines de charbon de terre. Le Japon serait riche en mines de ce genre, mais on est loin d'y bien connaître l'art de les exploiter. Liverpool offrit à leurs yeux le plus important des ports de commerce de la Grande-Bretagne, et de Liverpool ils allèrent visiter les manufactures de Birmingham. Enfin, pour couronner cette série de merveilles, on les conduisit aux courses d'Epsom le fameux jour du Derby; tout ce qu'ils y ont vu et entendu leur a fait pousser bien des cris de narahoddo! narahoddo! (c'est merveilleux!) mais il ne faudrait pas jurer que ce fussent toujours des narahoddos d'admiration et d'approbation.

Il est temps de nous séparer des trois ambassadeurs japonais, puisque nous ne les avons pas accompagnés dans la suite de leurs pérégrinations, mais, avant de les quitter, nous croyons ne faire que leur rendre justice en reconnaissant que pendant leur séjour de six semaines en Angleterre ils ont su mettre le temps à profit pour s'instruire, et ont fait preuve d'un singulier esprit de perspicacité dans leurs observations. Il en aura été de même dans les autres contrées parcourues par eux, et, lorsque après avoir passé en revue l'Egypte, la France, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, la Russie et le Portugal, ils auront été de retour au Japon, leur tête devait être bien remplie, si même elle n'était un peu troublée, de tout ce qu'ils avaient remarqué.

(Extrait du *Cornhill Magazine.*)

AUTOBIOGRAPHIE.

LES MÉMOIRES DE LADY MORGAN.

(3me extrait.)

CHAPITRE IX [1].

Kilkenny.

Vers la fin de notre première année chez Mme Anderson, mon père nous emmena à Kilkenny pour y passer le temps de nos vacances. Son séjour dans cette ville et les circonstances qui s'y rattachent eurent une grande influence sur notre avenir.

On se rappelle qu'un des articles du contrat passé entre mon père et M. Daly portait qu'aucun acteur salarié ne paraîtrait sur le Théâtre-National; mais, peu de temps après, cette clause fut violée par les amateurs auxquels mon père avait loué son théâtre. Les membres de la Commission, désireux de réparer, autant que cela leur était possible, le tort qu'ils avaient fait à mon père, lui proposèrent de bâtir un théâtre à Kilkenny, petite ville qui, sous le rapport de la société et des goûts de ses habitants, était le véritable Versailles de l'Irlande. Des connaisseurs sévères sur les principes de l'art, parmi lesquels quelques jeunes lords, désiraient établir un théâtre modèle, digne de faire époque dans les annales dramatiques de l'Irlande. Mon père accepta avec empressement une proposition qui semblait devoir réaliser ses rêves les plus chers.

Lord Thurles, fils aîné du marquis d'Ormond, était à la tête

[1] Voir la livraison de juillet.

du comité. Il invita mon père à aller faire une visite au château de Kilkenny, afin de fixer les premières conditions et de s'entendre avec lui sur l'emplacement du nouveau théâtre.

Lord Ormond ne demandait pas mieux que d'encourager un projet qui engagerait son écervelé de fils à résider plus souvent au château de Kilkenny. Il fit présent à mon père d'un vaste terrain situé sur *la Parade,* le Corso de Kilkenny, et s'inscrivit pour la somme de cinquante livres sterling sur la liste des souscripteurs qui devaient faire la moitié des frais. L'autre moitié regardait mon père.

La liste fut bientôt couverte de noms; mais les souscriptions vinrent si lentement, que celle de lord Ormond y figura pendant longtemps toute seule.

Le charmant petit théâtre s'éleva comme par enchantement; car les gages des ouvriers étaient non-seulement élevés, mais payés régulièrement. Avant d'être achevée, la salle fut hypothéquée pour la somme de cinq cents livres sterling à un M. Welsh, homme de loi très-riche et à la tête d'une belle clientèle. Mon père avait obtenu de divers côtés des avances à gros intérêts; mais, à part celle du colonel Wemyss, aucune souscription ne vint s'ajouter à celles de la famille d'Ormond.

Des acteurs de premier ordre furent appelés de Dublin et de Londres, et, dès l'été suivant, le théâtre de Kilkenny (si célèbre plus tard par les représentations d'amateurs qui s'y donnèrent) fut inauguré avec grand éclat et envahi tous les soirs par une foule de spectateurs venus de Dublin et des localités voisines.

Ce fut à cette époque que mon père nous emmena à Kilkenny pour y passer nos vacances. Nous descendîmes chez une charmante douairière, qui avait la coquetterie de son âge et qui se rappelait avoir vu la grande-duchesse d'Ormond se promener dans les rues de Kilkenny dans une voiture à six chevaux, précédée de deux piqueurs.

J'aime à citer souvent ces vers touchants de Goldsmith à sa mère et à son foyer paternel dans son *Traveller* (le Voyageur) :

« Where'er I roam, whatever climes I see,
My heart still fondly turns to home and thee. »

En quelques lieux que j'erre et sous tous les climats,
Mon cœur au sol natal voudrait guider mes pas.

Chaque pas que nous faisions loin des lieux chéris de notre enfance était une page dans l'histoire de notre développement moral. — Heureuses vacances!

L'aspect enchanteur de la ville de Kilkenny, avec son château historique, où s'étaient assemblés les anciens Parlements, les ruines pittoresques de ses nombreuses abbayes, dont chacune avait ses légendes et ses traditions populaires, celles surtout de Black Abbey, célébrées depuis par les poëtes modernes comme la scène d'événements intéressants; en un mot, tout ce qui nous entourait nous procurait une diversion à la fois charmante et instructive.

Ce fut dans la galerie de tableaux que je fis pour la première fois connaissance avec les grands maîtres de l'art divin qui sait reproduire sur la toile la nature humaine sous toutes ses formes. Je fais remonter à cette date le culte passionné de l'art, qui se révéla plus tard dans ma *Vie de Salvator Rosa,* celui de tous mes ouvrages dont l'exécution m'ait offert le plus d'attraits.

Je m'étais fait prêter la *Vie des grands peintres* du seizième et du dix-septième siècle, et je songeais dès lors à écrire celle de Rubens, dont Moore rapporte une anecdote intéressante dans son journal. La galerie de Kilkenny était riche en œuvres de Lely, ce peintre des brillants courtisans et des plus belles femmes de la cour galante de Charles II.

Les fils et les filles de la maison d'Ormond étaient au nombre des personnages les plus célèbres dont les portraits figuraient dans cette splendide collection, *illustrée* par les piquants Mémoires du chevalier de Grammont L'auteur réel de ces mémoires était Antoine Hamilton, neveu du grand-duc d'Ormond. Peut-être s'inspira-t-il dans cette même galerie, en contemplant le portrait de son idole, Elisabeth Buller, comtesse de Chesterfield.

Quelques-uns des officiers de la brigade irlandaise au service de France, descendants des Dunois et des Bayards de la bataille de la Boyne, que la pauvreté retenait obscurs dans leurs nobles familles, avec lesquelles ils étaient venus chercher un refuge dans le voisinage de Kilkenny après la Révolution française, contribuaient par leur présence à donner à la société un ton élégant et un certain raffinement de manières. Ils parlaient le français de l'Académie française, mais l'anglais

avec le pur accent irlandais, seul héritage de leurs braves ancêtres que la guerre et l'adversité leur eussent laissé.

Plusieurs années après, ces officiers me fournirent le cadre et les personnages de mon roman de *O'Donnel.* Je me rappelle encore le capitaine Southwell, le général Conway, le colonel Eugène Macarthy de Spring-House, et, il va sans dire, le cousin au vingtième degré de ma Florence Macarthy.

On comprend que ces jeunes et brillants gentilshommes me frappèrent par la différence qu'ils offraient avec nos graves professeurs de la pension. Cependant l'impression qu'ils me produisirent agit plus sur mon imagination que sur mes sentiments, alors beaucoup moins développés. La seule impression durable qu'ils exercèrent sur moi me porta plus tard à en tirer parti dans tous mes romans.

Une vieille bibliothèque de paroisse ayant été mise à ma disposition, j'en profitai pour parcourir un bon nombre d'anciens ouvrages irlandais ; cette lecture développa en moi un goût prononcé pour les antiquités de mon pays, goût que les circonstances favorisèrent dans la suite.

La vanité paternelle avait encouragé mon père à publier un petit volume de mes poésies, intitulé : *Poésies d'une jeune fille âgée de douze à quatorze ans.* Ces vers avaient tous les défauts des poëtes précoces. Je n'en étais pas toujours contente moi-même : ils rendaient si faiblement tout ce que je rêvais en vers et même en prose. Mon imagination enfantait les histoires les plus bizarres, et lorsque, dant la suite, je m'entendis féliciter sur mes ouvrages, j'aurais pu répondre avec J.-J. Rousseau : « Ah ! si vous aviez pu lire ceux que je n'ai pas écrits ! » Entre autres compositions, je commençai à cette date un conte dont les aventures de Dermody me fournirent le texte.

Jamais trois mois ne furent plus utilement et plus agréablement employés ; mais déjà la prochaine rentrée des classes projetait une ombre sur notre bonheur, lorsque notre départ de Kilkenny fut accéléré par un douloureux événement qu'on nous cacha jusqu'au moment où le mystère ne fut plus possible.

Le quart d'heure de Rabelais avait sonné pour mon pauvre père. M. Welsh se décida tout à coup à forclore l'hypothèque, et des mémoires exorbitants furent présentés de tous côtés. La

saison dramatique de Kilkenny se termina au milieu de ces embarras; mon père nous ramena à Dublin, où notre bonne Molly nous avait précédés de quelques jours, et avait loué pour nous un appartement dans Saint-Andrews street.

Quoique nous ne fussions pas au courant d'affaires que nous n'eussions probablement pas comprises, nous n'en étions pas moins affligées du changement qui s'était opéré chez mon père et des préoccupations qui paraissaient le ronger. Son départ subit pour le sud de l'Irlande et sa promesse de revenir bientôt ou de nous rappeler auprès de lui calmèrent un peu notre inquiétude, quoique notre isolement nous pesât beaucoup.

Les faits, tels qu'ils vinrent plus tard à ma connaissance, se bornaient à ceci : une déclaration de faillite était sur le point d'être prononcée contre mon père. Ses cousins de Bordeaux, malgré leurs bienveillantes dispositions pour lui, furent obligés de veiller à leurs intérêts. En dépit de l'immunité du 6 et 10 pour 100, le commerce de vin de mon père ne s'était pas ressenti avantageusement de la construction du théâtre de Kilkenny, et le chiffre des consommateurs avait généralement dépassé celui de la recette. On lui conseilla donc de s'éloigner. Il accepta l'obligeante invitation d'un de ses amis, partit pour le comté de Limerick et nous laissa aux soins de Molly jusqu'à la rentrée des classes.

Dans l'intervalle, un incident me fournit l'occasion de m'édifier sur un sujet dont mon instinct plutôt que mon expérience me permit de me rendre compte.

Ouvrant un jour les Mémoires de Mossop, je tombai sur le paragraphe suivant :

« M. Mossop comparut pour la troisième fois devant les membres de la Commission des faillites assemblés à Guildhall. Il subit un interrogatoire et livra ses effets, qui se composaient de treize cents livres sterling en caisse, d'un mémoire de quarante livres, d'un autre de dix et de sa montre en or, que les créanciers bienveillants lui rendirent, ainsi que les mémoires. M. Garrick était présent et réclamait le payement d'une dette de deux cents livres, etc., etc. »

Je compris alors le mot de *faillite,* et pourquoi, peu de jours auparavant, Molly avait décroché de la muraille la montre et la

chaîne de ma pauvre mère, que j'avais coutume de porter à ma ceinture. La pauvre fille avait prétendu que la montre avait besoin d'être nettoyée, mais ses yeux étaient remplis de larmes.

Dans ces circonstances, mon caractère semble s'être développé rapidement; l'adversité est une sage institutrice.

En prenant congé de nous, mon père nous avait recommandé de lui écrire tous les jours. Je lui obéis avec d'autant plus d'empressement que cette recommandation s'accordait en tous points avec mes goûts.

CHAPITRE X.

Adolescence.

Quelques copies de mes vieilles lettres, conservées par notre bonne et fidèle Molly, furent retrouvées après sa mort dans une boîte contenant plusieurs autres curieuses reliques de la famille. L'excellente fille avait écrit sur le papier qui les enveloppait : « Lettres de miss Sydney Owenson à son père pendant ses dernières vacances de pension. Que Dieu la bénisse ! »

La suivante fut écrite le lendemain du départ de mon père :

Saint-Andrew's-street, lundi matin, 9 heures[1].

Cher père,

Hier au soir, au moment où nous allions nous coucher, Molly nous dit qu'elle avait à nous raconter quelque chose qui nous surprendrait beaucoup, et vous allez voir qu'elle avait raison. Tandis que ma sœur et moi nous dînions chez nos bons voisins Carter, et que, selon son habitude, elle regardait par la fenêtre, elle vit passer et repasser sous les murs de l'église de Saint-André un jeune homme, qu'elle prit d'abord pour un des officiers que nous avons vus l'année dernière à Kilkenny, car il portait un uniforme bleu et rouge; mais, à la fin, il traversa la rue, et, s'arrêtant devant elle, il la salua. Vous ne devinerez jamais qui c'était. Tom Dermody !

Molly descendit précipitamment et le fit entrer dans le salon. Vous savez combien elle l'a toujours aimé. Elle espère que vous

[1] L'année est probablement celle de 1796. (Ed.)

ne serez pas fâché contre elle. Il lui raconta toutes ses aventures, *depuis le jour où vous l'avez abandonné* (ce sont ses propres paroles) *vous, son meilleur et son seul véritable ami.* Il était resté dans l'ignorance la plus complète sur notre sort jusqu'au moment où il avait vu un livre de poésies composées par une jeune fille de douze à quatorze ans, et signées de mon nom. Il s'était rendu aussitôt chez l'imprimeur pour obtenir notre adresse. Il a demandé avec tant d'instance à nous voir avant de quitter l'Irlande, que Molly l'a autorisé à venir aujourd'hui. Il lui a dit qu'il pourrait éclaircir bien des points sur lesquels vous avez été mal renseigné à son sujet.

Lundi soir.

Dermody est venu ce matin, cher papa. Il a été bien surpris du changement qui s'est fait en nous, et nous l'a exprimé dans les termes les plus flatteurs. Il me semble qu'on a agi bien mal envers lui.

Vous savez qu'à la suite de sa brouillerie avec M. et Mme Austen, il fut obligé de travailler pour gagner sa vie, et qu'il écrivit pour le *Magasin anthologique*. M. Berwick, chapelain de lady Moira, fut si charmé de son poëme, qu'il le fit lire à lady Moira, et celle-ci le plaça aussitôt chez le docteur Boyd, le traducteur de Dante. Les années qu'il y passa furent, à ce qu'il dit, perdues pour lui; le docteur ne désirait le garder que pour l'exploiter et lui faire recopier sa traduction. Il écrivit donc à lady Moira pour la prier de lui continuer sa protection lorsqu'il serait en état de gagner sa vie. Quelque temps après, le docteur Berwick lui écrivit que lady Moira pouvait le placer comme apprenti chez M. Miller, le grand libraire de Londres. Mais jugez donc! Entraîné par son impétuosité habituelle, Dermody écrivit pour refuser cette offre, et se dit très-mortifié de s'entendre faire une pareille proposition! Lady Moira chargea le docteur Berwick de lui envoyer vingt livres et de lui faire savoir qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui. Il retourna à Dublin et recommença à écrire pour le *Magasin anthologique;* mais, gagnant à peine sa nourriture, il s'enrôla dans un moment de désespoir et fut envoyé en Angleterre, où il servit une année comme simple soldat. Un jour de revue, le colonel de son régiment, qui se promenait

de long en large devant les rangs, fut abordé par un gentleman à l'air noble et distingué, qui, chaque fois qu'il passait devant Dermody, le regardait fixement. Dermody le reconnut enfin. C'était le comte de Moira, qui, comme vous le comprenez bien, ne fut pas peu surpris et scandalisé ; car Dermody avait souvent dîné avec lui à Moira-House. Le jour suivant, son sergent vint lui dire que le comte désirait lui parler. Il se rendit à son hôtel et fut reçu assez froidement ; mais, sans lui faire plus de reproches, lord Moira lui dit qu'il ne pouvait voir un jeune homme qui avait été l'hôte de sa mère dans une condition aussi abjecte, bien qu'elle ne fût que la juste rétribution de ses folies ; qu'il avait usé de son influence pour lui obtenir le grade d'enseigne, et qu'il recevrait le lendemain son nouvel uniforme, avec l'ordre de rejoindre immédiatement son régiment à Cork, d'où il doit mettre à la voile pour se rendre en Flandre.

Vous n'avez jamais vu une pareille métamorphose, cher papa. Dermody est maintenant un beau jeune homme ; il a perdu toute sa timidité d'autrefois. Il nous a dit qu'il nous avait cherchés partout depuis son arrivée à Dublin, qu'il avait été vous demander au Théâtre-Royal, mais qu'on n'avait pas pu lui donner de vos nouvelles. C'est grâce à mon petit livre qu'il a pu se procurer notre adresse et venir nous voir aujourd'hui. Il part demain. Il nous a fait les compliments les plus flatteurs sur les progrès que nous avons faits chez Mme Terson, et surtout sur mes productions poétiques.

Il vient de m'envoyer par la poste une poésie que j'aurais presque honte de vous montrer, tant elle est élogieuse pour moi, si je ne tenais à vous prouver qu'il n'a rien perdu de son talent.

Il vous écrira de Cork pour se recommander à votre bienveillance. Il dit que vous et notre chère maman, vous avez été les seuls véritables amis qu'il ait jamais eus. Adieu, cher papa ; mes doigts ont la crampe à force d'écrire.

SYDNEY OWENSON.

Cher papa,

Vous voyez que j'ai laissé passer deux jours sans vous écrire ; mais je sais qu'Olivia vous a envoyé une lettre très-drôle au sujet de Molly. Pour ma part, je n'ai rien d'aussi amusant à

vous mander; mais j'ai pris une résolution à laquelle j'espère que vous ne vous opposerez pas, car il serait inutile de la combattre. Je suis si convaincue de son urgence et de son utilité, que, bien qu'il dût m'en coûter beaucoup de vous désobéir, je n'en poursuivrais pas moins un plan qui aura, je l'espère, d'heureux résultats pour nous tous. M. O'F*** est venu nous voir. Il m'a tout dit, et j'ai vu votre nom sur la liste des déclarations de faillites. Il pense que vous avez pris le parti le plus sage, et que vous sortirez de cette affreuse alternative aussi estimé et aussi respecté que vous l'avez toujours été; mais que le temps, l'économie et surtout un nouvel engagement avec M. Daly au Théâtre-Royal sont indispensables pour remettre en ordre vos affaires. Or, cher père, pour atteindre ce but, il est de notre devoir de mettre un terme à toutes les dépenses que vous avez faites pour notre éducation. J'ai donc résolu de gagner de l'argent pour vous, au lieu de dépenser le peu qui vous reste. *Je ne veux pas retourner dans une pension* où l'on ne m'enseignerait rien que je ne sache déjà. J'étais la première de ma classe chez Mme Terson, et quant à Mrs. Anderson, il ne vaut pas la peine de parler de cette vulgaire créature; enfin, mon cher père, *j'ai presque terminé deux romans*. Le premier est intitulé *Saint-Clair;* c'est, je crois, une imitation de *Werther*, que j'ai lu pendant les dernières vacances de Noël. Le second m'a été suggéré par la lecture des *Mémoires de Sully* et par mon enthousiasme pour Henri IV. Or, si j'avais le temps et la tranquillité d'esprit nécessaires pour les terminer, je suis sûre que je pourrais les vendre. Remarquez bien, cher papa, que miss Burney reçut trois mille livres sterling pour *Camilla*, et qu'elle publia *Evelyna* à l'insu de son père.

Mais tout cela demandera du temps, et, dans l'intervalle, il s'agit de trouver un asile pour Olivia et pour moi. L'éducation de ma sœur est loin d'être terminée, et elle n'a pas mes ressources, quelque spirituelle et bonne musicienne qu'elle soit. Or, Mme Dacier, qui était première institutrice chez Mrs. Anderson, a quitté cette pension, dont elle était dégoûtée, et s'est établie pour son compte dans une charmante maison à Richmond, où elle se propose de recevoir une douzaine d'élèves. Elle est très-désireuse de se charger d'Olivia; le prix de la pen-

sion, tout compris, ne se monte qu'à vingt-cinq livres sterling par an. Mme Dacier est tout particulièrement recommandée par nos chers maîtres, signor Pellegrini et M. Fontaine, et elle consent à prendre Molly comme bonne d'enfants; voilà donc, cher père, les choses arrangées pour Olivia et pour Molly, et maintenant parlons de moi. Hier matin, j'ai fait part de mes projets à M. et à Mme Pellegrini, qui les approuvent en tous points, bien qu'ils insistent pour que j'aille passer six mois avec eux. M. Pellegrini a été nommé professeur des langues italienne et espagnole à Trinity-College, avec de très-beaux émoluments. Il demeure dans une charmante maison près de Merrion square. J'y ai pris le thé hier au soir avec la famille du vice-prévôt; Olivia était au théâtre avec nos amis Douglas.

Pour en revenir à mes projets, le docteur Pellegrini approuve, comme je vous l'ai déjà dit, mon intention, qui est de me placer comme institutrice ou dame de compagnie auprès de jeunes filles. Mes romans, contre lesquels il ne trouve rien à redire, sauf ma jeunesse, défaut dont je me corrigerai bien vite, ne seront pas terminés avant une année. Il dit qu'il connaît, parmi ses anciens élèves, deux familles qui seraient enchantées de me recevoir; l'une est celle de M. Sheridan, le secrétaire de la guerre; l'autre celle du docteur Dickson, évêque de Limerick. Si cette dernière place pouvait réussir, je la préférerais à l'autre, parce qu'elle m'éloignerait de Dublin et de nos connaissances; non que j'aie honte d'être institutrice, mais parce que je pense que votre fierté irlandaise en souffrira pour moi. Quant à Olivia et à Molly, je redoute de leur parler de tout cela; mais ma résolution est inébranlable; je me sens à la hauteur de ma tâche, et, comme dit Shakspeare : *All my corporel faculties are bound up to the purpose* [1]. Je n'en dirai pas davantage pour le moment; mais j'espère que tout sera arrangé vers la fin de la semaine prochaine, époque où, quoi qu'il arrive, il nous faudra quitter cet appartement coûteux.

Votre SYDNEY.

P. S. Le capitaine Earl et le capitaine White Benson, du 6e, qui, ainsi que vous vous le rappelez, couraient toujours à Kil-

[1] Je m'attache *de toutes mes forces* à ma résolution.

kenny après nous, se sont présentés hier ; mais Molly n'a pas voulu leur permettre d'entrer, ce que je trouve passablement impertinent de sa part. Mais peut-être vaut-il mieux qu'il en ait été ainsi.

CHAPITRE XI.

Bracklin.

Castledown-Delvin, comté de Westmeath.

Cher père,

J'ai laissé passer plusieurs jours sans vous écrire, mais c'est parce que j'avais tellement de choses à vous dire que je ne savais par où commencer. Vous allez être bien surpris ; quant à moi, je n'en reviens pas.

Jeudi dernier, M. Fontaine[1] m'envoya une lettre qu'il avait reçue de Mrs. Featherstone de Bracklin-Castle, où cette dame lui exprimait le désir d'avoir auprès de ses deux filles une charmante jeune personne comme moi ! Elle était descendue pour quelques jours chez sa mère, la douairière lady Steele, dans Dominic street; mais désireuse de ne pas perdre un moment, elle enverrait sa voiture à la jeune personne dont M. Fontaine lui avait parlé dès qu'elle aurait reçu son adresse. Et c'est ainsi que les choses se passèrent. La voiture arriva, et je partis assez découragée après mes deux derniers désappointements.

Vous connaissez Dominic street ; représentez-vous une magnifique maison, deux domestiques à la porte et votre fille immédiatement introduite dans un grand et sombre parloir, au centre duquel et assises devant une table étaient deux dames, dont l'une, remarquable par son extérieur et son costume, semblait porter ses quatre-vingt-dix ans avec une parfaite conscience de sa dignité. Lorsque j'entrai, elle rejeta la tête en arrière et me regarda avec de petits yeux perçants en fronçant une bouche qui ne ressemblait pas mal à la coulisse d'une

[1] « L'ami le plus dévoué d'Owenson, dit sir Jonah Barrington, fut le vieux Fontaine, célèbre maître de danse, depuis longues années établi à Dublin, où il était généralement respecté. Il vint en aide à Owenson et à sa famille tant qu'il en eut les moyens. Ils moururent tous deux presque à la même époque. »

bourse de quêteuse. Elle portait sur ses cheveux crêpés et d'un blanc d'argent un bonnet échafaudé (dont j'ai pris le patron); son ex-joli visage était couvert de rides qu'on eût dites burinées avec la fine pointe d'une aiguille sur ses traits délicats; et quand vous saurez qu'elle a été l'amie et la rivale de la belle lady Palmer, un astre de la cour de lord Chesterfield et celle qui inspira les vers du vice-roi que vous récitiez si souvent, vous conviendrez qu'elle a droit aux rides et aux restes de la beauté.

L'autre dame se leva et me reçut de la manière la plus gracieuse; deux charmantes jeunes filles, dont l'aînée paraît avoir de treize à quatorze ans, s'empressèrent de m'avancer une chaise, puis elles reprirent leur poste d'observation derrière les fauteuils de leur mère et de leur aïeule.

Mrs. Featherstone entama la conversation en me disant qu'elle avait été une des élèves de M. Fontaine, comme ses filles l'étaient maintenant, et que c'était le meilleur des hommes.

« A quoi bon tout cela? dit sèchement la vieille dame. Abordez tout de suite la question avec cette jeune personne; vous savez que vous n'avez pas de temps à perdre. » Puis se tournant vers moi, elle me dit: « Vous êtes bien jeune pour vous charger d'une tâche aussi importante! »

Les jeunes filles me regardaient comme pour me dire : Ne vous inquiétez pas de ce que dit bonne maman, et Mrs. Featherstone ajouta :

« Chère maman, laissez-moi m'arranger avec miss Owenson.» Puis elle me dit: » Je me sens toute disposée en votre faveur, d'après tout ce que m'a dit de vous notre bon Fontaine. Vous êtes, dit-il, excellente musicienne et très-enjouée : cela est beaucoup pour nous, car nous sommes un peu apathiques et moroses.

— Mais, pour arriver au fait, interrompit lady Steele, quelles sont les conditions de cette jeune personne? Elle est beaucoup trop jeune pour s'offrir comme une institutrice consommée. »

Les jeunes filles me jetèrent un autre coup d'œil significatif.

« Elle s'offrira premièrement comme mon hôte à Bracklin-Castle pendant les vacances de Noël, dit Mrs. Featherstone avec bonté; puis nous verrons si nous nous convenons mutuellement, ce dont je ne doute pas.

— Je n'ai jamais rien ouï d'aussi absurde ! » dit la vieille dame en frappant sur la table.

Au même instant, un domestique vint annoncer que la voiture était à la porte, et une femme de chambre entra tenant à la main le châle et le chapeau de Mrs. Featherstone.

« Venez, ma chère, me dit celle-ci. Je vous reconduirai chez vous et nous causerons chemin faisant. J'ai un rendez-vous qui m'oblige à sortir. »

Les jeunes filles coururent après nous et me dirent, en me serrant amicalement la main : « Je vous en prie, venez chez nous ; nous serons si heureuses à Bracklin ! Et ne vous inquiétez pas de bonne maman. Personne ne fait attention à ce qu'elle dit. »

Ce qu'il y a de plus amusant dans tout cela, c'est que je n'avais pas encore ouvert la bouche. Ce ne fut que lorsque je me trouvai dans la voiture que je remerciai Mrs. Featherstone de son aimable accueil et que j'acceptai de grand cœur son invitation à Bracklin. En somme, il y avait entre nous une mutuelle sympathie, résultat de l'affinité qui existe entre nos caractères.

Il fut convenu que je partirais pour Bracklin le lundi suivant (cela se passait le vendredi) par la malle-poste, qui me conduirait jusqu'à Kinigad, où je trouverais la voiture de Mrs. Featherstone, mais que, comme la malle-poste n'arrive à Kinigad qu'à une heure très-avancée de la nuit, je n'en partirais qu'au jour.

Olivia et Molly n'apprirent pas tout cela sans étonnement, mais elles convinrent que c'était le parti le plus sage. Le docteur et Mrs. Pellegrini, qui vinrent nous chercher pour nous emmener dîner chez eux, approuvèrent aussi tous ces arrangements.

Le lendemain, je conduisis ma chère Olivia chez Mme Dacier.

« Some natural tears, we dropped, but wiped them soon, »
Après avoir pleuré, nous séchâmes nos larmes,

dans l'espérance de nous revoir au printemps prochain.

Molly revint avec moi pour m'aider à faire mes préparatifs de départ. Le lendemain, ayant reçu de Mrs. Featherstone une lettre avec tous les renseignements nécessaires pour

le voyage, j'acceptai un dîner et une petite soirée dansante que le bon M. Fontaine appelait un *petit bal d'adieu* donné en mon honneur. « La malle-poste, me dit-il, part au coin de notre rue ; le conducteur sonnera le cor quand il sera prêt à partir, et nous vous conduirons tous à votre voiture. »

Tout cela venait bien à propos, cher papa, car j'avais grand besoin d'être consolée. Je mis donc ma robe de bal de la pension, des souliers et des bas de soie roses. Molly tenait prêts mes vêtements de voyage, afin que je pusse les mettre à temps avant le départ de la voiture.

Or, cher papa, nous calculâmes mal notre temps, et je dansais avec un charmant jeune homme, M. Buck, le neveu de miss Buck, quand le cor se fit entendre à l'extrémité de la rue ! Jugez de notre terreur ! Tout ce que Molly put faire fut de jeter son grand manteau sur moi et de me donner mon chapeau et le paquet de mes vêtements, afin que je pusse m'habiller convenablement en arrivant à Kinigad.

Un des jeunes gens s'empara de ma malle, et nous nous mîmes tous à courir au risque de nous rompre le cou, car les rues étaient couvertes de verglas. Nous arrivâmes à la diligence au moment où le conducteur, perdant patience, se disposait à partir. Je m'élançai dans la voiture, qui m'emporta comme l'éclair le long des quais et s'arrêta au bout de quelques minutes devant une immense porte, auprès de laquelle une sentinelle se promenait de long en large tenant une lanterne à la main, ce qui me rappela le château d'Otrante. Le conducteur sonna du cor, la porte s'ouvrit avec un grand fracas, et une foule de messieurs et d'officiers parurent escortant un personnage avec lequel ils échangeaient des poignées de mains, tout en lui recommandant de leur donner bientôt de ses nouvelles.

La portière s'ouvrit et le personnage demanda au conducteur : « Y a-t-il quelqu'un à l'intérieur ?

— Seulement une vieille dame, monsieur, répondit cet homme. Elle va jusqu'à Kinigad.

— Par Jupiter ! dit le voyageur en reculant. Dites donc, cocher, faites-moi place à côté de vous. »

La portière se referma, et l'instant d'après nous partîmes à fond de train.

Ah! cher père! je tremble encore en pensant à tout cela!

Nous ne nous arrêtâmes qu'une fois pour changer de chevaux; notre second relais était à Kinigad, où nous n'arrivâmes qu'à trois heures du matin.

L'auberge offrait le tableau le plus étrange. Figurez-vous l'aubergiste à moitié vêtu arrivant avec les chevaux et appelant à grands cris un garçon ou Caty la chambrière. L'officier sauta lestement à bas du siége et s'avança pour prendre son chapeau dans la voiture, au moment où je me disposais à en descendre aidée par l'aubergiste. Je suppose qu'il fut très-surpris en voyant mon soulier de soie rose, car, s'emparant de mon pied et repoussant l'hôtelier, il s'écria :

« Comment un pied comme celui-ci foulerait-il la neige! Jamais! » Et, sans plus de façon, il me prit dans ses bras, me porta dans la cuisine et me déposa dans un fauteuil, devant un immense feu de tourbe. Puis, d'un ton d'autorité, il ordonna que la fille d'auberge et Mrs. Kearney (la femme de l'aubergiste, je suppose) *fissent du thé et préparassent tout ce qui était nécessaire pour la jeune dame.*

Chacun s'empressait de lui obéir.

« Oui, major... Sans doute, monsieur... Tout ce que Votre Honneur ordonnera. Votre cabriolet vous attend depuis une heure, monsieur. »

En somme, il semblait être le commandant de la place.

Il s'approcha ensuite de moi et me dit :

« Je ne savais pas du tout qui était dans la voiture; le conducteur m'avait dit que c'était une vieille dame. Permettez-moi de réparer mes torts en vous offrant mes services dans cette triste localité. J'espère que vous voudrez bien les accepter. Je suis en garnison à Kinigad; on y trouve fort peu de ressources. Vous ne continuerez pas votre voyage cette nuit, je suppose? »

J'étais horriblement embarrassée, mais je répondis :

« Non, monsieur. J'attends une voiture qui doit me conduire chez M. Featherstone, à Bracklin. »

Il ôta son chapeau et me fit un profond salut. Il paraissait vivement surpris; puis, rappelant l'hôtelière, il me dit :

« Je vais vous faire donner un peu de vin chaud, car vous paraissez avoir très-froid. »

Au même instant, le garçon vint nous dire que la voiture et les domestiques de M. Featherstone étaient arrivés depuis une heure, mais qu'on avait dételé les chevaux pour ne repartir qu'au jour. La fille d'auberge vint à son tour m'annoncer qu'on m'avait préparé une chambre avec un bon feu. J'en fus ravie, mais le jeune officier en parut beaucoup moins enchanté. Il me dit qu'il connaissait M. Featherstone et qu'il prendrait la liberté de venir demander de mes nouvelles.

Je me retirai dans ma chambre enfumée ; mais, en demandant mon petit paquet et ma malle, j'appris qu'ils étaient restés dans la diligence, déjà bien loin de Kinigad !

Jugez de ma position, cher père ! Tout mon bagage consistait en une robe de mousseline, des bas et des souliers roses, le grand manteau de Molly et un vieux chapeau !

Mais que pouvais-je y faire? Je bus donc mon verre de vin chaud et, me jetant sur le lit, je dormis jusqu'au moment où l'on vint m'avertir que la voiture m'attendait.

La triste route de Kinigad au village de Castledown-Delvin conduit à l'avenue de Bracklin-Castle, dont les sapins d'un aspect monotone masquent les noires tourbières qui s'étendent au delà, et où gisent ensevelis les arbres des anciens temps, vieux témoins de la résistance héroïque que le pauvre Irlandais opposa aux envahisseurs saxons.

Bientôt une belle loge et une grande grille, qui nous fut ouverte par un joli enfant, m'annoncèrent que j'approchais du terme de mon voyage, et, peu d'instants après, je m'arrêtai devant une belle et grande maison de pierre blanche. Deux voitures se promenaient au pas devant la porte, sur le seuil de laquelle se tenaient deux laquais qui m'introduisirent immédiatement dans un magnifique salon où plusieurs dames, enveloppées de fourrures et de manteaux, se tenaient en cercle devant le feu. Transie, misérable et couverte de confusion comme je l'étais avec ma toilette de bal et mes souliers de soie rose, je m'aperçus que mon apparition excitait l'envie de rire, mais la bonne Mrs. Featherstone et ses filles vinrent tout d'abord à mon secours ; elles m'embrassèrent en me souhaitant la bienvenue, tandis que M. Featherstone, homme grave, à l'aspect sévère, qui était assis à l'écart, lisant son journal, me regardait

par-dessus ses lunettes. Je pus voir dans son regard combien il désapprouvait le choix imprudent de sa femme.

Mrs. Featherstone me demanda comment il se faisait que j'eusse voyagé dans un aussi léger costume. Je pensai qu'il valait mieux lui dire tout simplement la vérité. Je lui racontai donc tout ce qui s'était passé, à partir du bal d'adieu jusqu'à mon arrivée à Bracklin, sans omettre le petit paquet et la malle oubliés dans la diligence. Mon récit eut un véritable succès ; chacun se récria sur ma singulière aventure, et j'entendis murmurer de tous côtés : « Chère enfant! pauvre enfant! » Puis les deux jeunes filles s'empressèrent de me conduire dans la chambre qui m'était destinée, où elles m'apportèrent, je crois, la moitié de la garde-robe de leur mère et toute la leur. Comme elles sont toutes de petite taille, je réussis à me composer une toilette convenable.

Après m'être un peu reposée et avoir écrit à Olivia pour lui annoncer mon arrivée, je redescendis au salon. Les voitures et les personnes en visite au château étaient parties pour aller passer deux jours chez sir Thomas Featherstone.

Notre société à dîner se composa de Mrs. Featherstone, des jeunes filles, de deux professeurs, à savoir : un maître de danse et un M. O'Hanlon, maître d'écriture et d'élocution ; du père Murphy, le prêtre de la paroisse, et du révérend M. Beaufort, le pasteur de Castledown-Delvin.

J'étais d'humeur très-enjouée, et Mrs. Featherstone mit, je crois, une certaine malice à faire parler les deux précepteurs. Elle pria M. O'Hanlon (le plus grand fat qu'on puisse voir) de me raconter son histoire et comment, en vertu de ses droits héréditaires et comme descendant des princes O'Hanlon, il était souverain de presque tout le pays qui l'entourait. Or, vous savez, papa, que, grâce à vous, je ne chante pas mal une ballade irlandaise, surtout *Emunc ach Nuic*. Je la leur chantai après le dîner, ce qui ne rabattit pas peu l'orgueil de M. O'Hanlon et le dépita singulièrement. Les domestiques comprimaient avec peine leur envie de rire, et James Moran, le sommelier, regardait tout le temps du coin de l'œil le digne ecclésiastique qui semblait goûter la plaisanterie plus que tous les autres, à l'exception du maître de danse, qu'on dit très-spirituel et très-bon

mathématicien. Nous finîmes par être si gais, que le père Murphy proposa un toast à ma santé d'une façon qui vous fera sourire. Il se leva tenant son verre de vin de Porto à la main, et saluant Mrs. Featherstone, il lui dit : « Avec votre permission, madame. » Puis se tournant vers moi, il ajouta : « Une cordiale bienvenue pour vous à Westmeath, miss Owenson. Je bois à votre santé... à votre santé morale et physique. » Vous comprenez les éclats de rire qui accueillirent ce singulier toast.

Après le thé, James Moran vint nous annoncer que le joueur de cornemuse était venu de Castledown *pour fêter miss Owenson.* Les deux jeunes filles proposèrent aussitôt une petite sauterie dans l'arrière-vestibule, et quand je leur dis que je passais pour danser admirablement le *jig*, leur joie ne connut plus de bornes.

Je dansai naturellement avec le disciple de Terpsichore, miss Featherstone avec le prince O'Hanlon et miss Margaret avec le révérend M. Beaufort. C'était grand dommage que nous n'eussions pour spectateurs que les domestiques groupés devant les portes du vestibule, car nous dansions tous parfaitement, et vu que c'était mon premier jig en public, j'en sortis enseignes déployées.

C'est ainsi que se termina ma première journée à Bracklin. Il me semble, cher papa, que vous n'avez plus aucun motif de vous tourmenter à mon sujet ni d'être fâché de la détermination que j'ai prise. Je vous écrirai dorénavant une fois par semaine.

Votre fille dévouée,

SYDNEY.

Je me fis bientôt à ma nouvelle position, pour laquelle je me reconnaissais de jour en jour plus de vocation. C'était quelque chose de si nouveau pour moi que d'enseigner et de ne plus apprendre, d'user d'autorité et de ne plus obéir, de dérober quelques heures à des devoirs agréables pour les consacrer à un travail plus attrayant encore, d'être gâtée comme un enfant et de gouverner comme une maîtresse ! Le grand air, l'exercice, de spacieux appartements, une nourriture abondante et choisie produisirent un effet immédiat sur ma santé. La conscience de

mon indépendance influant sur mon développement intellectuel, je profitai avec reconnaissance des sages conseils de M. Featherstone, homme de grand sens, dont le ton grave et sententieux rappelait le raisonneur d'une comédie française.

Les habitudes d'ordre et de bienséance qui distinguaient en tous points l'administration de la maison et le sage emploi des heures qui s'y écoulaient régulières et faciles, me donnèrent les premières notions de la discipline domestique qui fit de tout temps la base de ma conduite.

On était alors à une époque de réaction morale et politique qui introduisit dans les maisons des plus simples gentilshommes campagnards un raffinement de civilisation inconnu à la noblesse irlandaise d'autrefois.

Mon intimité avec mes jeunes élèves prolongea la période de mon adolescence, et quelques heures de sommeil me suffisant alors, comme elles me suffisent, hélas! aujourd'hui, j'étais toujours levée avant la famille. J'en profitais pour errer dans la campagne, et souvent je m'engageai dans des aventures qui faillirent me faire perdre les bonnes grâces du positif et très-compassé M. Featherstone.

L'événement le plus remarquable de la première année de mon séjour dans cette famille fut la mort de la douairière lady Steele. Son aimable fille hérita de ses biens et de sa maison de Dublin. Il s'en fallut de peu que je ne fusse présente à la mort de cette excentrique belle de la cour de lord Chesterfield. Pope n'a jamais rien écrit de plus caractéristique sur la passion dominante chez l'homme à l'article de la mort, et sa description de la coquette mourante n'est pas plus éloquente qu'une des toutes dernières paroles de lady Steele, qui, en entendant une marchande de poisson crier dans la rue : « Huîtres fraîches, » se prit aussitôt à dire : « C'est un mensonge ! » se rappelant le mauvais poisson que la même voix lui avait annoncé quelques jours auparavant.

A partir de cette époque, nous résidâmes fréquemment dans la vieille maison de Dominic-street, dont l'ameublement du dix-huitième siècle m'offrait une étude des plus agréables.

Le grand salon, où personne n'était entré depuis plusieurs années, était littéralement tendu de toiles d'araignées. Les ri-

deaux, doublés, ouatés et terminés par des poids de plomb destinés à en régulariser les plis, étaient du plus riche satin cramoisi, et un bas de soie plein de pièces d'or qui tomba de la corniche, lorsqu'on essaya de les enlever, ne fut pas l'incident le moins intéressant qui s'y rattacha. La soigneuse douairière avait plusieurs cachettes de ce genre pour serrer son argent.

La magnifique cheminée en marbre sculpté, s'élevant jusqu'à mi-hauteur du plafond, était surmontée d'une rangée de vases étrusques. Les siéges massifs et les sofas étaient alignés contre les murs et alternés par des armoires ensevelies sous une épaisse couche de poussière. Une immense table au centre de la salle était couverte d'in-folio. C'est là que j'ouvris pour la première fois un volume de Cowley. J'étais ravie, et la plus grande faveur qu'on pût me faire, c'était de me laisser seule dans cette salle lorsque mes élèves étaient dans la pièce voisine, occupées à prendre une leçon de sir John Stephenson ou de quelque autre éminent professeur.

C'est vers cette époque que le sommelier ayant demandé du papier pour mettre autour de ses bougies, Mrs. Featherstone me pria de voir s'il en restait encore dans le vieux coffre du grenier où la femme de charge de lady Steele avait coutume de s'approvisionner.

J'entrepris joyeusement la *fouille*, et quand, quelques années plus tard, je vis déterrer à Pompéi la statue d'une prêtresse depuis longtemps cherchée par les antiquaires napolitains, mon émotion ne fut guère plus vive que celle que je ressentis lorsque, me penchant sur le coffre ouvert, je lus le nom d'Alexandre Pope au bas d'une lettre jaunie par le temps, et celui de Jonathan Swift sur une autre. Je laissai le sommelier se servir lui-même, et je courus avec mes trésors épistolaires auprès de Mrs. Featherstone, qui me dit tout simplement : « Ces lettres sont bien à votre service, ma chère. »

Mon premier mouvement fut d'envoyer la lettre de Pope à lady Moira, car c'était la première occasion qui s'offrît pour moi de reconnaître son patronage littéraire en général et sa bonté pour ma famille en particulier. Peu de jours après, elle chargea le révérend M. Gouldsbury, qui était aussi un ami des Featherstone, de venir me faire une visite et de me remettre une lettre

très-gracieuse de sa part. J'envoyai naturellement cette lettre à mon père, qui écrivit à son tour à lady Moira pour la remercier de sa bienveillance, tout en exprimant des souhaits où perçaient plus de vanité et d'ambition paternelle que de discrétion.

La fierté de mon père se révoltait à l'idée de ma position dans la famille Featherstone. Il m'avait écrit qu'il espérait pouvoir me placer bientôt sous la protection de quelques-uns de nos cousins du Connaught, mais ma propre fierté ne se révoltait pas moins à la pensée d'une oisive dépendance. Il m'envoya la réponse suivante de lady Moira :

Moira-House, Dublin, 28 mars 1800.

Cher monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre datée du 24, et, quoique mes yeux soient encore faibles par suite d'une ophthalmie, je m'empresse de vous répondre, de peur d'en être empêchée par les mille incidents de la vie qu'on ne peut ni éviter ni prévoir. Je comprends votre anxiété paternelle, et, en toute occasion, vous me trouverez disposée à être utile à vos filles. Je n'ignore pas la peine que vous avez prise pour leur faire donner une bonne éducation, et le succès qui a couronné vos efforts. J'ai le plaisir de vous annoncer que mon ami, M. Gouldsbury, a conçu l'opinion la plus favorable des talents littéraires de votre fille Sydney. Vous ne pouvez douter de ma bonne volonté et de mon intérêt pour elle, mais malheureusement le changement qui s'est fait dans ma position, changement qui est le lot inévitable de toute femme appelée à échanger une grande fortune contre un douaire, ne me permet pas de dépenser autant que lorsque je venais en aide à Dermody. Cet excentrique jeune homme vous devait tout, même mes bontés pour lui. Il avait des talents, et il aurait pu réussir grâce à votre amitié et à l'empressement que vous mettiez à lui procurer des protecteurs. Plusieurs personnes, auxquelles il m'a été autrefois possible de faire donner une bonne éducation, ont réussi dans le monde ; quelques-unes se sont montrées ingrates, d'autres, au contraire, m'ont donné des preuves irrécusables de leur reconnaissance ; mais si j'ai pu être utile à l'une d'elles, cela suffit pour compenser l'insuccès

des autres. Je n'ai donc aucune raison de me plaindre, je regrette seulement qu'il ne soit plus en mon pouvoir de faire des ingrates. Votre fille est parfaitement libre de me dédier son ouvrage, mais je vis si retirée, que je ne puis guère lui être utile. Je vous conseille donc, ainsi qu'à elle, de bien réfléchir, et de voir si quelque autre personne, vivant plus dans le monde que moi, ne pourrait pas mieux servir ses projets en lui procurant des souscripteurs. S'il en est ainsi, qu'elle se décide pour ceux qui peuvent lui être plus utiles que moi ; mes vœux n'en seront pas moins les mêmes pour elle et pour toute votre famille. Croyez-moi toujours, je vous prie,

Votre sincère amie,

E. MOIRA HASTINGS.

Après avoir lu la lettre de lady Moira, j'écrivis la suivante à mon père :

Mon cher père,

Je vous remercie mille fois de m'avoir envoyé la lettre de lady Moira, mais je regrette que vous lui ayez écrit à mon sujet.

L'idée d'être dame de compagnie d'une si grande dame est par trop présomptueuse, et, quant à n'être qu'une humble suivante, je n'y consentirai jamais. Je ne pourrais me décider à aller promener les petits chiens de madame ou à porter des messages à la femme de charge, comme la pauvre miss Henriette Ronker m'a dit qu'elle était obligée de le faire chez lady Shannon, quoiqu'elle soit d'une des meilleures familles qui aient émigré en Irlande à la révocation de l'édit de Nantes.

Que pouvez-vous trouver à redire à la position que j'occupe comme institutrice? C'est une profession qui compte dans ses rangs Mme de Maintenon, Mme de Genlis, et, si je ne me trompe, le jeune duc d'Orléans. Le docteur Pellegrini l'a vu dans une école en Suisse, lors du grand voyage qu'il a fait sur le continent. Et le docteur Moore, n'est-il pas le précepteur du duc d'Hamilton? A propos, je viens de lire son délicieux ouvrage intitulé : *Voyages en France, en Italie et en Allemagne*. Quant à moi, il me semble que nous avons demandé bien assez à lady

Moira, en la priant d'accepter la dédicace de mes poésies, demande à laquelle elle a si gracieusement accédé.

Toujours votre fille soumise,

SYDNEY.

CHAPITRE XII.

De Bracklin à Dublin.

Sir John Stephenson était à cette époque le coryphée de la Société philharmonique de Dublin, et se trouvait à la tête de la nouvelle école, essentiellement vocale, qui avait succédé à la musique de Bach, de Handel et de lord Mornington. Ses compositions se distinguaient par l'emphase de leur expression. Ossian lui-même n'est pas plus éloquent dans ceux de ses poëmes que sir John a mis en musique. Je citerai entre autres *The Maid of the Rock*. Mais en fait de passion et de sentiment musical, nul ne l'emportait sur un jeune amateur, disciple et ami intime de sir John. Je veux parler de *Thomas Moore*.

Sir John connaissait très-bien mon père, et me témoignait beaucoup de bienveillance chaque fois qu'il venait donner des leçons à mes élèves. Souvent même, lorsque l'heure était passée, il prolongeait la séance et chantait soit seul, soit avec moi, et toujours à mon grand ravissement.

Un jour qu'il me voyait ravie d'un nouveau morceau de musique qu'il venait de jouer, il me dit : « Vous allez l'entendre avec les paroles de Moore. » Puis il se mit à chanter :

« Friend of my soul, this goblet sip,
'Twill chase away thy tear,
'Tis not so sweet as woman's lip,
But oh, 'tis more sincere. »

Viens, vide cette coupe, ami cher à mon âme,
Elle calmera ta douleur,
Elle est moins douce, hélas ! qu'une lèvre de femme,
Mais plus sincère est sa douceur.

J'étais enthousiasmée; on eût dit qu'un nouveau sentiment musical se développait en moi.

« Que serait-ce donc, me dit alors sir John, si vous entendiez l'auteur les chanter lui-même? Aimeriez-vous à l'entendre? C'est un trop grand personnage pour que je puisse l'amener ici, car de ma vie je n'ai vu un homme aussi couru. »

Puis il me proposa de me procurer une invitation de la part de la mère de Moore, qui devait donner une petite soirée musicale la semaine d'après, et, comme il comptait y conduire sa petite-fille, il m'offrit de venir me chercher.

La proximité du village de Richmond, où l'on pouvait se rendre en une demi-heure, et où ma sœur Olivia était toujours en pension chez Mme Dacier, n'était pas un des moindres avantages que m'offrît mon séjour à Dominic-street. Mme Featherstone avait une bonté sans bornes pour Olivia, qui venait ordinairement passer avec nous ses congés du samedi soir au lundi matin. Je résolus donc qu'elle aurait sa part du plaisir projeté, plaisir que, plus que tout autre, elle était à même d'apprécier.

Thomas Moore était justement de retour en Irlande après son premier ou second voyage à Londres; j'ai oublié lequel. L'hôte des princes, disaient les journaux, l'ami des pairs d'Angleterre et le traducteur d'Anacréon, avait quitté les palais de la royauté et les somptueuses demeures des nobles lords pour rejoindre sa famille dans le modeste appartement qu'elle occupait au-dessus d'une boutique d'épiceries, située au coin de Little-Longford-street.

Ses deux sœurs, Kate et Ellen, et leur excellente mère (qui était le portrait vivant de son fils) nous firent le plus aimable accueil. Leurs cheveux noirs et leur peau brune formaient un singulier contraste avec la jolie petite Olivia Stephenson, dont le souvenir comme marquise de Headfort, immortalisée par l'admiration de Byron, n'est pas effacé des annales du monde élégant de Londres.

Les dames étaient peu nombreuses, mais toutes très-jolies, et les hommes remarquables par leur talent musical. Je me les rappelle tous; c'étaient les docteurs Warren Ray, Wesley Doyle et M. Casky, — la plus belle basse-taille — qu'à l'exception de Lablache j'aie jamais entendue.

Au premier moment, nous pûmes craindre une répétition de

l'opéra du *Gueux*, sans le capitaine Macheath, car, hélas! Moore n'était pas présent. Mais il arriva plus tard dans la soirée; il avait dîné chez le lord prévôt avec Croker et quelques autres favoris de la femme de ce dignitaire municipal, qui était à cette époque la reine des *bas-bleus* de Dublin, quoique Mrs. Lefanu, la sœur de Sheridan, partageât cette royauté avec elle.

Moore nous annonça qu'il se rendait à une grande soirée chez la comtesse d'Antrim, mais il s'assit au piano pour complaire au désir de sa mère. A la demande de sir John, il chanta premièrement: *Friend of my soul.* Ma sœur et moi, en vraies petites filles embarrassées de leurs personnes, nous nous étions blotties dans un coin tout près du piano. Les larmes d'Olivia tombaient comme la rosée.

Moore s'aperçut de notre enthousiasme et en parut flatté. Mrs. Moore nous présenta à son fils; il s'inclina et se mit à chanter: *Will you come to the bower*[1]? romance, par parenthèse, assez peu convenable pour des jeunes filles, puis, quittant le piano, Moore se hâta de se rendre chez la belle comtesse d'Antrim.

Mrs. Featherstone nous envoya sa voiture pour nous ramener à la maison. Nous étions dans une telle extase, que nous oubliâmes presque de nous déshabiller, et que nous nous réveillâmes plusieurs fois l'une l'autre en fredonnant: *Friend of my soul.*

Ma sœur se leva pour faire le portrait de Moore, portrait qui ressemblait plus à un jeune nègre qu'à un jeune poëte; quant à moi, je jetai sur le papier la première scène de la *Novice de saint Dominique*, c'est-à-dire la description du ménestrel chantant sous les fenêtres de lady Magdalen.

Moore disparut, et ma vocation d'auteur, dans laquelle je voyais le moyen de tirer mon père de ses embarras pécuniaires, devint une idée fixe. Cette idée avait pris naissance dans un sentiment essentiellement inhérent à ma nature, l'amour filial, mais je crois que le développement en fut hâté par le succès de Moore, le fils de l'épicier de Little-Longford-street.

J'avais déjà terminé *Saint-Clair*, ébauche imparfaite et ignorée de tout le monde. La famille Featherstone était sur le point

[1] « Veux-tu venir sous le berceau. »

de partir pour la campagne, je pris donc la résolution désespérée de publier mon roman, m'en remettant à la Providence pour trouver un éditeur à Dublin.

J'avais remarqué que la vieille cuisinière de Dominic-street avait l'habitude d'accrocher son manteau et son chapeau de marché dans l'arrière-vestibule. Un matin, de bonne heure, je descendis sans bruit; je m'affublai du manteau et du chapeau, et, mon manuscrit sous le bras, je partis pour ma première expédition littéraire.

J'enfilai Britanic-street, et, passant devant les nobles édifices de l'Hospital des femmes en couches et de la Rotonde, je m'acheminai rapidement le long de Sackville-street, alors habitée par la fleur de la noblesse irlandaise. Arrivée à l'extrémité de la rue, j'hésitai un instant sur la direction que je devais prendre. Enfin, me confiant au hasard, je tournai à droite dans Henry-street. A ma gauche s'élevait l'église de Saint-Pierre, où j'avais été confirmée, et vis-à-vis de laquelle était la maison où la Stella de Swift et Mrs. Dingley tenaient leur bureau d'esprit. A l'autre extrémité du carrefour et du même côté que l'église, mes yeux tombèrent tout à coup sur l'inscription suivante placée au-dessus d'une porte :

T. Smith, libraire-imprimeur.

Comme je montais les marches du perron, un jeune garçon, à la mine malpropre et occupé à balayer la boutique, me lança, soit à dessein, soit accidentellement toute sa poussière au visage, puis, jetant son balai et enjambant lestement le comptoir, il me dit en s'accoudant d'un air narquois :

« Que désirez-vous, miss?

— Je voudrais parler au maître de la maison, dis-je après un moment d'hésitation.

— Lequel? Le jeune ou le vieux? »

Avant que j'eusse pu répondre, une porte vitrée s'ouvrit au fond de la boutique, et un jeune milicien en grande tenue, le fusil au bras, se dirigea droit sur moi en sifflant l'air des volontaires irlandais. Le jeune impudent lui dit en clignant de l'œil :

« Voici une jeune miss qui vous demande, master James. »

Master James s'approcha de moi et me donna une petite tape

sous le menton. J'étais indignée ; j'aurais voulu les tuer tous deux. Tout à coup, une voix se fit entendre dans l'arrière-boutique.

« Que faites-vous là, Jim? Pourquoi n'êtes-vous pas encore parti ? Il y a déjà une heure que le bataillon du Phénix et des avocats est parti. »

Et un homme d'environ cinquante ans, à l'air jovial et bienveillant, mais qui pour le moment paraissait fort en colère, sortit de l'arrière-boutique, le visage à moitié rasé et tenant à la main une serviette avec un rasoir.

« Allons, monsieur, dit-il, décampez, et un peu lestement. »

Jim ne se le fit pas répéter deux fois, et le jeune commis, repassant au plus vite par-dessus le comptoir, reprit son balai et se hâta de regagner le temps perdu.

Le vieux monsieur me regarda avec bonté et me dit :

« Asseyez-vous, mignonne ; je suis à vous dans l'instant. »

Il revint au bout de quelques minutes, avec l'autre moitié de son visage rasée, et tout en s'essuyant les mains avec une serviette il s'assit derrière le comptoir en me disant :

« Eh bien, mignonne, qu'y a-t-il à votre service ? »

Tout cela était si loin de l'idée que je m'étais faite des Tonsons, des Dodley et de la grande miss Burney, que j'avais tout à la fois envie de rire et de pleurer, de sorte que le vieux libraire répéta sa question.

« Eh bien, que désirez-vous, ma chère enfant?

— Vendre un livre, dis-je après un instant d'hésitation.

— Vendre un livre ! Un vieux livre? J'en vends des neufs, moi... Quel en est le titre, et quel sujet traite-t-il? »

Pendant ce temps, j'étais occupée à dénouer le petit ruban rose qui entourait mon manuscrit.

« Comment, dit-il, c'est un manuscrit !

— Oui, monsieur, intitulé : *Saint-Clair*.

— Mais, ma chère enfant, je ne m'occupe pas de livres de piété. D'après le titre, je suis sûr que c'est un livre catholique.

— Non, monsieur, il ne traite que de sentiment ; c'est un ouvrage dans le genre de *Werther*.

— Je n'ai jamais entendu parler de *Werther*, dit-il en passant sa main sur son visage et en souriant d'un air bonhomme ; d'ailleurs, je ne publie jamais de romans. »

Là-dessus, je me mis en devoir de rattacher mon manuscrit. J'étais confuse, mortifiée au plus haut degré, et, en dépit de mes efforts, les larmes me vinrent aux yeux.

« Ne pleurez pas, ma chère, ne pleurez pas, me dit le bon monsieur Smith. Tout espoir n'est pas perdu ; mais vous êtes bien jeune pour vous faire auteur. Comment vous appelez-vous?

— Owenson, monsieur.

— Owenson ! Etes-vous parente de M. Owenson du Théâtre-Royal?

— Oui, monsieur, je suis sa fille.

— Sa fille ! Vous m'étonnez. » Et, quittant vivement le comptoir, il s'approcha de moi. « Venez dans le parloir, continua-t-il, vous déjeunerez avec nous et nous parlerons de tout cela. Votre père est mon meilleur ami.

— Je vous remercie, monsieur, répondis-je, on m'attend chez les personnes avec lesquelles je demeure. Il faut que je m'en aille.

— Mais alors que puis-je faire pour vous? Voulez-vous que je vous recommande à un éditeur?

— Oh, monsieur, si vous vouliez avoir cette bonté !

— Mais, sans doute. »

Il prit une feuille de papier, écrivit quelques lignes à la hâte, cacheta sa lettre et l'adressa à M. Brown, libraire-éditeur, Crafton-street.

« Tenez, ma chère, me dit-il ; M. Brown est notre grand éditeur de romans et de poëmes ; c'est lui qui a publié les œuvres de l'avocat Curran et de M. O'Callaghan, — un grand poëte, mais peu convenable. — Et maintenant, ma chère, ne perdez pas un instant ; voici justement le moment où l'on peut trouver le vieux Brown chez lui. Faites-moi savoir si vous réussissez et ce que je puis faire pour vous. »

J'essuyai mes larmes, et, après avoir remercié le bon M. Smith, je me mis à courir plutôt qu'à marcher dans la direction de Crafton-street.

Je me trouvai bientôt admise dans le sanctuaire de M. Brown. Un vieux monsieur, tout habillé de brun et portant une petite perruque ronde, était assis au comptoir, examinant des papiers. Sur ma demande si je pouvais parler à M. Brown, il me dit : « Je suis monsieur Brown. »

Je lui présentai la lettre de M. Smith, et, tandis qu'il la lisait, je jetai un coup d'œil dans le parloir, où une vieille dame préparait le déjeuner. Un monsieur lisait auprès d'elle. La lettre de mon protecteur semblait intriguer et impatienter la vieille dame qui dit en s'avançant : « Monsieur Brown, votre thé est complétement froid ! » Elle me regarda attentivement, puis, prenant la lettre des mains de son mari : « Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— C'est une jeune miss qui voudrait que je publiasse son roman ; ce qui m'est impossible, car je suis surchargé de manuscrits. »

Je portai mon mouchoir à mes yeux, et la vieille dame dit d'un ton compatissant :

« Attendez un peu. M. J*** pourrait le parcourir et vous dire ce qu'il en pense. » Puis, se tournant vers moi, et m'indidiquant du geste le monsieur qui lisait dans l'arrière-boutique, elle me dit : « Ce monsieur, qui est notre lecteur, nous donnera son opinion sur votre livre ; revenez dans quelques jours, je suis sûre que M. Brown sera heureux de vous rendre service, si cela est en son pouvoir. »

Je ne pus que répondre : « Je vous remercie, madame, » et, déposant mon manuscrit sur le comptoir, je sortis de la boutique et arrivai à Dominic-street juste à temps pour remettre inaperçue le manteau et le chapeau où je les avais pris, me laver les mains et le visage et rejoindre la famille au déjeuner.

« Je vois que vous avez fait votre promenade matinale, miss Owenson, me dit Mrs. Featherstone. Je suis bien aise que vous n'ayez pas emmené les enfants, car il fait extrêmement chaud. »

Le jour suivant, nous partîmes pour Bracklin, et j'abjurai, comme je le pensais alors en toute sincérité, le *métier* d'auteur, avec toutes ses inquiétudes et ses déceptions. Je n'entendis plus parler de mon livre, par la raison peut-être que je n'avais pas même songé à laisser mon adresse à M. Brown.

N. B. Ici se termine l'*autobiographie* écrite sous la dictée de lady Morgan : la suite sera extraite en grande partie de son journal et de sa correspondance.

PENSÉES DIVERSES.

* En France, depuis que le Code civil a dissous la famille en morcelant chaque héritage et que la loi sur l'expropriation pour cause ou sous prétexte d'utilité publique ne laisse à personne la certitude de vivre et mourir dans sa maison, on s'est avisé de penser que la famille et la propriété pourraient bien être deux éléments essentiels à l'ordre social : on a détruit la réalité et on veut défendre l'ombre.

* Il en est de la chasse aux préjugés comme de la chasse à la grosse bête ; c'est un plaisir que de poursuivre le gibier, même quand on ne parvient pas à l'abattre.

* En fait de science comme en fait de *tunnel,* il est inutile de creuser si on ne sait pas faire arriver l'air et la lumière dans les profondeurs qu'on a fouillées.

* Les nageurs n'oublient jamais et les princes oublient toujours qu'il y a moins de danger à lutter contre les vagues qu'à se laisser emporter par elles.

* La civilisation doit être pour la nature ce que le vêtement doit être pour le corps : elle est faite pour l'orner et la protéger et non pour la défigurer et l'entraver.

* N'est-ce pas l'imagination de l'homme qui se crée le type idéal le plus pur et le plus charmant de la femme ?... N'est-ce pas le cœur de la femme qui rêve le modèle le plus noble et le plus accompli des vertus viriles?... Aussi, contrairement aux opinions et aux habitudes reçues, je voudrais voir les pères exercer la plus grande part d'influence sur l'éducation de leurs filles, et les mères être très-écoutées dans les conseils sur l'éducation de leurs fils.

* La photographie opère pour les figures vulgaires ce que l'imprimerie opère pour les œuvres médiocres, une multiplication qui ne les sauve ni du mépris ni de l'oubli.

* L'écueil des rois sur le trône est de prendre l'ambition pour de la grandeur d'âme, et l'écueil des rois dans l'exil est de prendre l'inertie pour de la dignité.

LE DOCTEUR THORNE.

CHAPITRE XXXI [1].

Habile stratégie de lady Arabella.

Frank Gresham fut absent un an et un jour. On ajoute toujours vingt-quatre heures aux absences de ce genre, ainsi qu'on a pu le voir dans l'histoire de lord Bateman et de tant d'autres nobles héros. Nous ne détaillerons pas toutes les circonstances de son exil, ni les conditions du pacte qui fut conclu. La seule qu'il soit nécessaire de faire connaître, c'est qu'il ne devait avoir aucune correspondance avec Mary ; ce fut un point sur lequel le squire trouva très-difficile d'obtenir le consentement de son fils.

Qu'on ne suppose pas que Mary ou son oncle eussent connaissance de ce qui se passait. Ces arrangements furent faits, signés et scellés au manoir, et rien ne transpira au-dehors. Qu'on ne s'imagine pas non plus que lady Arabella et le squire fussent disposés à céder aux vœux de leur fils, si son amour résistait à l'absence. On convint simplement que Frank ne serait soumis à aucun système de persécution, qu'on n'exigerait de lui aucune promesse, et qu'on ne le tourmenterait pas au sujet de Mary, s'il consentait à s'absenter pendant une année. Ce temps expiré, on remettrait l'affaire en délibération, s'il y avait lieu. Frank consentit à cet arrangement et partit, comme nous l'avons vu.

[1] Voir la livraison de juillet.

Nous retournerons un instant auprès de miss Thorne avant de continuer notre récit, à dater d'un mois environ avant le retour du jeune squire.

En voyant Frank Gresham, debout à côté de Mary, et les bras passés autour de ses genoux, sir Louis avait conçu quelques soupçons. Il avait résolu de se jeter ce jour-là même aux pieds de Mary, et il craignait qu'un rival n'eût pris les devants. Cela ne contribua pas à le mettre de bonne humeur, de sorte qu'après avoir pris assez peu gracieusement congé de son visiteur, il monta à sa chambre et se mit à boire du curaçao au lieu de redescendre pour le dîner. Il continua cette vie pendant deux ou trois jours, puis, se ravisant tout à coup, il récapitula tous les avantages qu'il avait sur le jeune Gresham. Outre qu'il était baronnet et qu'il pouvait faire de sa femme une lady, le père de Frank vivait et pouvait vivre longtemps encore, tandis que le sien, à lui, était mort. Puis Boxall-Hill lui appartenait en propre, tandis que son rival n'avait ni terres ni maison. Après tout, pourquoi n'aurait-il pas réussi aussi bien que lui auprès de miss Thorne? Jamais cœur timide ne l'emporta auprès d'une belle. Pour réussir il fallait essayer, et il essaya.

Il est presque inutile de parler du résultat de ses tentatives auprès de Mary. Dès la première, il put se convaincre que *ça ne prendrait pas*, ainsi qu'il le dit à sa mère dans son style imagé. Il essaya de nouveau, mais inutilement. La première fois, Mary avait été très-polie quoique très-ferme ; la seconde, elle fut moins polie quoique beaucoup plus ferme, et elle ajouta que, s'il insistait davantage, il l'obligerait à quitter la maison de sa mère. Il y avait dans le regard de Mary et dans l'expression de sa bouche quelque chose qui dénotait une volonté si arrêtée, que sir Louis, découragé, ne revint plus à la charge. Il quitta immédiatement Boxall-Hill et retourna à Londres, où il se livra plus que jamais à l'usage immodéré du curaçao. Le docteur fut bientôt obligé d'aller le trouver ; alors se renouvelèrent ces scènes terribles où l'infortuné jeune homme avait à expier, soit dans un délire affreux, soit dans une prostration morale plus affreuse encore, le vice honteux que son père lui avait inculqué de si bonne heure.

Mary retourna chez son oncle ; Frank était parti, elle pouvait

donc reprendre sa place à Greshamsbury. Mais Greshamsbury n'était plus pour elle ce qu'il avait été autrefois. Toute relation avait presque entièrement cessé entre le docteur et la famille du manoir. Il ne voyait que rarement le squire, et seulement pour affaires, non que M. Gresham eût rompu avec lui, mais parce que le docteur lui-même préférait qu'il en fût ainsi depuis que Frank avait ouvertement demandé la main de sa nièce. Il ne voulait pas qu'on pût l'accuser d'entretenir des relations intéressées avec le squire.

Mary se trouva donc complétement séparée de Béatrice ; elle ne put même pas lui expliquer ce qui s'était passé entre elle et son frère, ni chercher quelque soulagement à ses peines dans la sympathie de son amie. Lady Arabella poussa si loin la vigilance, que les deux jeunes filles ne pouvaient même pas se voir sur un terrain neutre. Elle avait fait entendre à miss Oriel que sa fille ne devait désormais plus se rencontrer avec Mary Thorne, même comme de simples étrangers se rencontrent ; elle le fit entendre ou le dit sans précaution oratoire à d'autres encore. Mrs. Yates et sa bonne amie miss Gushing, aux charmantes réunions desquelles les demoiselles Gresham se rendaient tout au plus une fois par an, se firent son écho dans la paroisse. Elles auraient été si heureuses d'inviter cette chère Mary Thorne, si les dames de Greshamsbury ne l'eussent pas désapprouvé !!!

Mary se vit donc exclue de la société dont elle était l'âme une année auparavant. A cette époque, aucune réunion de jeunes personnes n'eût été complète si Mary n'en eût fait partie. Certes, Patience Oriel ne l'abandonna pas ; elle venait souvent la voir ; elle l'invitait à se promener avec elle et à aller au presbytère. Mais Mary n'acceptait ces invitations qu'avec une extrême réserve, et elle finit par déclarer franchement à son amie qu'elle ne retournerait dans aucune maison où on ne la jugerait pas digne de se trouver avec les autres personnes qui y venaient habituellement.

Le docteur et sa nièce avaient le cœur profondément ulcéré, mais il était un de ces hommes qui savent concentrer leur tristesse et n'en faire part à personne. Mary se promenait hardiment seule et feignait une profonde indifférence pour les regards du monde. Il faut convenir qu'elle était traitée bien

cruellement. En général, on fait un mystère du mariage d'une jeune fille jusqu'au moment où l'époque en est fixée. Mais un mois s'était à peine écoulé depuis le jour où Mary avait négligé de repousser la main de Frank, qu'on se disait dans tout le Barsetshire-Est qu'elle avait avoué son amour pour le jeune squire. Or, s'il est toujours pénible pour une jeune fille, dans de pareilles circonstances, d'affronter seule les regards du public, n'est-ce pas plus pénible encore quand le jeune homme a autant d'importance que Frank en avait dans cette localité? Il n'y avait pas de fermier ni de fermière qui ne se demandassent quelle serait celle des deux épouses en question que Frank choisirait, à savoir : Mary Thorne ou une dot.

Un jour que Mary se promenait dans un chemin étroit, elle rencontra le père de la jeune servante à laquelle elle avait autrefois rendu un si grand service. « Dieu vous garde, miss Mary! lui dit-il. (Il invoquait toujours la bénédiction de Dieu sur elle lorsqu'il la rencontrait.) Et, miss Mary, s'il m'est permis de dire ma façon de penser, vous le valez bien; oui, certes, vous le valez, quand même il serait dix fois squire. »

Il y avait peut-être quelque chose de consolant dans ces paroles prononcées avec tant de cordialité, mais il était en même temps affligeant pour Mary de voir que son amour servait de texte à la conversation de tout le voisinage.

Elle n'avait jamais parlé à personne de ce qui se passait dans son cœur, pas même à son oncle, à qui elle n'avait communiqué de son entretien avec Frank que ce qui équivalait à une demande en mariage.

« Et qu'avez-vous répondu, ma chérie? dit son oncle de sa voix la plus tendre et en l'attirant affectueusement à lui.

— Je lui ai à peine répondu, mon oncle.

— Vous ne l'avez pas refusé, Mary?

— Non, mon oncle. » Et elle s'arrêta. Il ne l'avait jamais vue trembler comme elle tremblait en ce moment. « Mais si vous pensez que je l'aurais dû, je le refuserai, ajouta-t-elle en faisant évidemment un violent effort sur elle.

— Je pense que vous le deviez, Mary. Mais c'est à vous d'en décider.

— Vraiment? » dit-elle d'une voix plaintive. Et elle resta long-

temps la tête appuyée contre l'épaule de son oncle. Mais ils ne revinrent plus sur ce sujet. Tous deux se soumettaient à la sentence qui avait été prononcée contre eux et ils ne s'en aimaient que davantage.

Le docteur était aussi faible que sa nièce, plus faible peut-être. Mary hésitait sur la conduite qu'elle avait à tenir, mais la perplexité de son oncle était plus pénible encore. Comme curateur des biens de sir Louis, il avait en sa possession tous les titres de la propriété de Greshamsbury; la plus grande partie de cette propriété appartenait plus aux héritiers de sir Roger qu'au squire lui-même. Il était probable que Mary hériterait un jour de l'immense fortune de sir Louis, qu'aucun effort humain ne réussirait à faire vivre jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Le docteur agirait-il donc sagement et dans les véritables intérêts du squire, de Frank et de sa nièce, s'il prenait quelque mesure qui tendît à séparer deux personnes qui s'aimaient, et dont le mariage, selon toute probabilité, serait si avantageux?

Et cependant il ne pouvait se décider à l'encourager. La pensée de spéculer sur la mort d'un homme lui était odieuse, d'autant plus que cet homme lui avait été confié par un père mourant. Placé comme il l'était, il ne pouvait que se taire et s'abstenir de donner des conseils à sa nièce.

D'un autre côté, il avait ses ennuis particuliers, qui étaient bien de nature à aggraver son chagrin. La voiture du docteur Fillgrave, ou plutôt sa chaise de poste, se croisait constamment avec lui dans le village ou sur les routes avoisinantes. On aurait dit que le docteur Fillgrave ne pouvait se rendre au manoir sans se montrer à son rival, soit en allant, soit en revenant. Cette circonstance seule n'eût probablement pas beaucoup affecté notre ami le docteur Thorne, mais ce qui l'affectait profondément, c'était de savoir que le docteur Fillgrave soignait le squire pour un léger accès de goutte, et que la chère petite Nina, atteinte de la rougeole, était soignée aussi par cet Esculape mercenaire.

Puis on vit aussi le vieux phaéton du vieux docteur Century se diriger vers le manoir, et l'on commença à se dire tout bas que lady Arabella n'était pas très-bien. *Pas très-bien!* Quand on prononce ces mots tout bas et d'un air grave, en parlant de

grandes dames comme lady Arabella, cela implique toujours quelque chose de sérieux.

En effet, lady Arabella n'était pas seulement malade, elle était encore très-effrayée. Il lui semblait que le docteur Fillgrave n'était pas aussi confiant dans son art que le docteur Thorne. Comment aurait-il pu en être autrement, puisque le docteur Thorne l'avait soignée depuis dix ans?

Si être assis avec dignité dans sa chaise de poste et monter gravement et d'un air capable les marches du perron de Greshamsbury eussent pu produire quelque heureux résultat sur la santé de lady Arabella, le docteur Fillgrave n'eût rien laissé à désirer. Ses grands airs avaient imposé à la noble dame la première fois qu'il était venu la voir, et ce ne fut que peu à peu, et lorsqu'elle vit que les symptômes qu'elle connaissait si bien ne cédaient pas aux grands airs de son nouveau docteur, qu'elle commença à douter de sa science.

Au bout de quelque temps, le docteur Fillgrave proposa lui-même une consultation avec le docteur Century.

« Non que j'aie la moindre crainte à votre égard, lady Arabella, dit-il en mentant grossièrement, car il craignait et pour elle et pour lui. Mais le docteur Century a une longue expérience, et dans un pareil cas, quand il s'agit d'une santé si importante, on ne peut être trop prudent. »

Le docteur Century fut donc appelé et entra à pas tremblotants dans la chambre à coucher de lady Arabella. Il ne dit pas grand'chose et laissa à son savant confrère le soin de faire les frais de la conversation, partie du traitement dont celui-ci était parfaitement capable de s'acquitter.

Mais si le docteur Century ne parla pas beaucoup, il prit un air très-grave qui ne tranquillisa nullement lady Arabella. En les voyant se consulter, elle commença à avoir de sérieuses appréhensions. Elle se dit qu'elle ne pouvait se rétablir sans les soins du docteur Thorne, et reconnut qu'elle avait agi témérairement en l'expulsant de Greshamsbury.

« Eh bien, docteur? dit-elle aussitôt que le docteur Century fut descendu pour se rendre auprès du squire.

— Oh ! nous nous en tirerons bientôt, lady Arabella. Mais il faut être prudent, très-prudent. Je suis bien aise d'avoir fait

venir le docteur Century, quoiqu'il n'y ait rien ou fort peu de chose à changer aux prescriptions. »

Le docteur Century n'échangea que quelques mots avec le squire, mais le peu qu'il dit suffit pour effrayer M. Gresham.

Lorsque le docteur Fillgrave descendit à son tour, il trouva un domestique qui l'attendait au bas de l'escalier et qui le pria d'aller parler à M. Gresham.

Il n'avait jamais existé une grande cordialité entre le squire et le docteur Fillgrave, quoique M. Gresham eût consenti à prendre une de ses pilules ; de sorte que le petit homme suivit le domestique en se rengorgeant d'un air plus important que jamais.

« Docteur Fillgrave, dit le squire en abordant aussitôt la question, je crains que lady Arabella ne soit en danger.

— Mais non... pas positivement en danger, monsieur Gresham. Son état est grave, sans doute; assez grave, ainsi qu'a pu vous le dire le docteur Century. »

Et le docteur Fillgrave fit un petit salut à son vieux confrère, qui était assis tranquillement dans un fauteuil.

« Docteur, reprit le squire, je n'ai pas de raison pour douter de votre jugement. »

Le docteur Fillgrave fit une légère inclination de tête de l'air le plus roide du monde. Il pensait que M. Gresham n'avait en effet aucun motif pour douter de son jugement.

« Et je n'en doute pas non plus, » continua le squire.

Le docteur Fillgrave s'inclina de nouveau, mais avec un peu moins de roideur.

« Cependant je crois qu'il devrait y avoir quelque chose à faire. »

Cette fois-ci le docteur se contenta de fermer un instant les yeux et de se pincer les lèvres, puis, d'un air solennel, il se frotta les mains.

« Je crois, docteur Fillgrave, que vous ne vous entendez pas très-bien avec mon ami Thorne?

— Non, monsieur Gresham ; je dois en convenir.

— J'en suis fâché.

— Il est peut-être inutile de discuter sur ce point, monsieur Gresham, mais il y a des circonstances...

— Je ne veux rien discuter du tout, docteur Fillgrave ; je dis seulement que je le regrette, parce que je crois que la prudence exigera que je rappelle le docteur Thorne. Or, si vous ne vous refusez pas à le rencontrer...

— Monsieur Gresham... vous voudrez bien m'excuser. Selon moi, le docteur Thorne a...

— Mais, docteur Fillgrave...

— Vous m'excuserez, monsieur Gresham. A part cela, je suis au service de lady Arabella, mais après ce qui s'est passé je ne puis me trouver en consultation avec le docteur Thorne ; je ne le puis, en vérité. D'ailleurs, monsieur Gresham, lady Arabella m'a donné à entendre que le docteur Thorne s'était conduit envers elle d'une manière si... si indigne, que... que... que... Enfin, monsieur Gresham, vous savez ce que vous avez à faire ; mais je croyais que lady Arabella n'était nullement disposée à rappeler le docteur Thorne. »

Ayant dit ces mots, le docteur Fillgrave se redressa sur ses hauts talons et prit son air le plus digne.

Le squire n'insista pas davantage, car il n'était pas sûr que lady Arabella consentît à recevoir le docteur Thorne, s'il se présentait chez elle, et il vit bien qu'il serait inutile de chercher à vaincre la rancune d'un homme aussi récalcitrant que le petit Esculape qui était devant lui. D'autres propositions furent mises sur le tapis, et il fut enfin décidé qu'on ferait venir le célèbre sir Omicron Pie, de Londres.

Sir Omicron Pie arriva et eut une consultation avec les docteurs Fillgrave et Century. Lorsque lady Arabella les vit assemblés dans sa chambre, le cœur de la pauvre femme se serra. Ah ! que n'eût-elle pu concilier le rappel du docteur Thorne avec sa dignité et les principes des de Courcy ! Frank ! Frank ! à quel désespoir votre conduite avait réduit votre mère !

Sir Omicron et ses deux moins illustres confrères procédèrent à la consultation, puis ces deux messieurs s'en retournèrent, l'un à Barchester, l'autre à Silverbridge, laissant sir Omicron jouir de l'hospitalité de Greshamsbury.

« Vous devriez rappeler Thorne, monsieur Gresham, dit sir Omicron d'un ton confidentiel lorsqu'ils se retrouvèrent seuls. Le docteur Fillgrave est un excellent homme, ainsi que Century,

mais Thorne a soigné si longtemps lady Arabella, qu'il doit nécessairement mieux connaître son tempérament. »

Sir Omicron partit le lendemain matin, et aussitôt après son départ le squire se rendit auprès de sa femme.

Lady Arabella avait cru faire preuve d'habile stratégie lorsqu'elle était parvenue à décider le squire à prendre la pilule du docteur Fillgrave. Cette pilule devait servir admirablement ses projets. Jusqu'alors tous ses efforts pour amener la désunion entre son mari et le docteur Thorne avaient été infructueux. Cette pilule devait atteindre ce but. Elle sut en tirer le meilleur parti possible en faisant publier dans tout le village que le squire avait confié son pied goutteux au docteur Fillgrave, et surtout en faisant savoir dans certaine humble maison, située au coin de la rue de Greshamsbury, que les prescriptions du médecin de Barchester faisaient maintenant loi au manoir. Le docteur ne manqua pas de l'apprendre et il en fut vivement affecté. Il avait donné des preuves d'affection au squire, et il trouvait que celui-ci aurait dû prendre plus fermement son parti.

« Après tout, se dit-il, il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi... je ferais peut-être bien d'aller m'établir ailleurs... »

Puis il pensa à sir Roger et à son testament, à sa nièce et à Frank, à la naissance de Mary et à ses propres théories sur la pureté des races, méditation qui ne fit que l'embarrasser de plus en plus.

Tel avait été le résultat de l'habile stratégie de lady Arabella, et elle s'en fût réjouie si ses craintes pour elle-même ne fussent venues troubler son triomphe et sa joie. Elle n'avait encore avoué à personne qu'elle regrettait l'ami qu'elle avait si imprudemment éloigné. Elle se l'avouait à peine à elle-même.

« Ma chère amie, lui dit le squire en s'asseyant près de son lit, vous désirez sans doute savoir ce que sir Omicron a dit avant de partir?

— Eh bien? fit lady Arabella en se soulevant avec inquiétude.

— Je ne sais comment vous accepterez la proposition, Bell, mais, pour moi, je ne puis que l'approuver. — Le squire n'appelait jamais sa femme Bell que quand il avait des raisons toutes particulières pour être bien avec elle.

— Eh bien? répéta-t-elle, assez peu disposée en apparence à être gracieuse et à répondre sur le même ton à son mari.

— Sir Omicron a dit que vous devriez rappeler Thorne, et je ne puis qu'être du même avis. Thorne est un homme habile... personne ne le nie, et vous savez que...

— Pourquoi sir Omicron ne me l'a-t-il pas dit? interrompit sèchement lady Arabella, dont les bonnes dispositions en faveur du docteur Thorne commençaient à faiblir singulièrement devant le plaidoyer de son mari.

— Je suppose qu'il a pensé qu'il valait mieux me le dire, répondit le squire d'un ton assez bref.

— Il aurait dû me le dire à moi, reprit lady Arabella, qui, bien qu'elle ne doutât pas complétement de la véracité de son mari, ne le soupçonnait pas moins d'avoir influencé sir Omicron. Le docteur Thorne s'est conduit envers moi d'une façon si grossière, si indigne! Puis j'ai tout lieu de croire qu'il encourage de parti pris cette fille...

— Quant à cela, Bell, vous avez tort...

— Naturellement; j'ai toujours tort.

— Tout à fait tort de confondre deux choses toutes différentes: le docteur Thorne comme relation et le docteur Thorne comme médecin.

— Mais c'est affreux. Le revoir ici, être avec lui dans la même chambre! Comment peut-on parler en toute confiance à un médecin que l'on considère comme son plus cruel ennemi? »

Et, se radoucissant, lady Arabella fondit en larmes.

« Ma chère amie, vous ne devez pas être étonnée de ma sollicitude pour vous. »

Lady Arabella fit une petite moue qu'on pouvait accepter comme l'expression peu éloquente de sa reconnaissance pour la sollicitude de son mari, ou comme un reproche ironique de son manque de sincérité.

« Aussi me suis-je hâté de venir vous dire ce que sir Omicron a conseillé, reprit M. Gresham. « Vous devriez rappeler « Thorne; » ce sont ses propres paroles. Réfléchissez-y, ma chère, et souvenez-vous, Bell, que si vous voulez profiter de ses conseils, il n'y a pas de temps à perdre. »

Ce disant, le squire sortit de la chambre, et lady Arabella resta seule, en proie à mille doutes pénibles.

CHAPITRE XXXII.

M. Oriel.

Nous devons maintenant présenter un nouveau personnage à nos lecteurs, et nous tâcherons de le faire aussi brièvement que possible.

Nous avons déjà parlé du recteur de Greshamsbury, mais jusqu'ici aucune occasion favorable ne nous a permis de mettre le révérend Caleb Oriel en évidence.

M. Oriel était un homme riche et de bonne famille, qui avait puisé à l'université d'Oxford les principes les plus ultramontains de l'Eglise anglicane, et qui était entré dans les ordres sous l'influence d'une admiration enthousiaste pour le saint ministère. Ce n'était ni un ascétique, ni encore moins un bigot ; il était parfaitement capable de remplir les devoirs d'un pasteur, et il s'en acquittait avec zèle. Mais on peut dire sans médisance que, comme jeune homme, sa vocation l'attirait plus vers le côté extérieur et visible de la religion que vers ses grâces spirituelles et latentes. Il se complaisait dans les services religieux célébrés à l'aube du jour pendant les froides matinées d'hiver et auxquels personne n'assiste, dans l'intonation monotone de la litanie et des prières, dans le service chanté en chœur, en un mot, dans tout ce pompeux cérémonial du culte anglican, qui scandalise si fort ceux de nos frères qui vivent dans la crainte perpétuelle de nous voir passer à l'Eglise de Rome. Maint ami de M. Oriel déclarait qu'il y passerait tôt ou tard; craintes mal fondées, car, quoiqu'il fût suffisamment enthousiaste pour se lever en hiver à cinq heures du matin (il le fit du moins pendant le premier hiver qu'il passa à Greshamsbury), il n'eût pas changé son irréprochable habit noir contre le sale froc du capucin, ni son agréable presbytère contre quelque ignoble cellule de Rome. Il valait mieux qu'il en fût ainsi, et pour lui et pour les autres. Les véritables Huss et les véritables Luther sont rares. On ne gagne pas grand'chose à être un faux Huss et un

faux Luther, — ni celui qui aspire à l'être, ni ses voisins moins encore.

Quoi qu'il en fût, M. Oriel s'imposait certaines privations. Par exemple, il fuyait le mariage, s'imaginant que le mariage ne convenait pas à un pasteur; il jeûnait rigoureusement le vendredi, et quelques-uns de ses voisins prétendaient qu'il se donnait la discipline.

Nous avons dit que M. Oriel était riche, c'est-à-dire qu'à sa majorité il se vit en possession d'une fortune de trente mille livres sterling. Lorsqu'il se décida à entrer dans l'Eglise, sa famille acheta pour lui la présentation ou survivance au bénéfice de Greshamsbury, et une année après son ordination, ce bénéfice étant devenu vacant, M. Oriel et sa sœur vinrent s'installer au presbytère.

M. Oriel ne tarda pas à se faire aimer dans sa paroisse. C'était un homme d'extérieur agréable, aux manières distinguées et charmant en société, ni trop adonné aux austérités monacales; — excepté toutefois en ce qui regardait le jeûne du vendredi, — ni trop partisan des sévères principes de la basse Eglise. Somme toute, c'était un parfait gentleman. Il n'avait qu'un défaut : il fuyait le mariage !

Sous ce rapport, il souleva contre lui une espèce de conspiration qui faillit un moment lui être funeste. Non-seulement, se disait-on, ses inclinations le portaient à se prononcer contre le mariage, lui à qui la fortune avait donné tous les moyens de maintenir une famille, mais quel exemple donnait-il à ses confrères? Que deviendrait la province si les autres pasteurs allaient aussi se déclarer contre le mariage des ecclésiastiques? Les doctrines d'un Brigham Young, le pape des Mormons, sur la polygamie, n'auraient guère plus révolté que celles qu'on supposait à M. Oriel.

Il y avait dans le voisinage de Greshamsbury bon nombre de demoiselles à marier; je crois qu'elles abondent généralement dans les localités analogues. M. Oriel n'eut pas à se plaindre des avances importunes des dames du manoir. Béatrice était à peine arrivée à l'âge d'être présentée dans le monde, et, selon toute probabilité, elle était peu disposée à se préoccuper d'un jeune pasteur; quant à Augusta, elle avait, certes, de

plus hautes visées. Mais il y avait les demoiselles Atheling, filles d'un pasteur du voisinage, qui étaient toutes on ne peut mieux disposées à se joindre à M. Oriel dans tout ce qui concernait les cérémonies de l'anglicanisme, excepté, bien entendu, dans le saint état du célibat; puis les deux miss Hesterwell, de Hesterwell-Park, dont la plus jeune avait hardiment déclaré son intention de civiliser le sauvage pasteur; puis Mrs. Opie Green, très-jolie veuve, avec un très-joli douaire, qui habitait une très-jolie maison située à un mille environ de Greshamsbury, et qui partageait, déclarait-elle, la manière de voir de M. Oriel sur les devoirs et la position d'un ministre de l'autel.

Puis il y avait la jeune miss Gushing; et celle-ci avait un grand avantage sur ses compétitrices : il lui était facultatif d'assister au service du matin. Or, s'il y avait possibilité d'arriver à M. Oriel, c'était probablement par ce moyen. Si quelque chose pouvait le civiliser, c'était sans doute cette conformité pratique avec sa manière de voir ; de sorte que, pendant un long et rigoureux hiver, la jeune miss Gushing s'arracha tous les matins à cinq heures de son lit pour se rendre à six heures à l'église de M. Oriel. Là, agenouillée dans un coin obscur, elle faisait les réponses aux prières avec une assiduité infatigable et une voix animée par l'enthousiasme religieux.

Miss Gushing ne manqua pas complétement son but. Quand l'auditoire quotidien d'un pasteur se compose d'une seule personne, et que cette personne est une jeune fille, il est presque impossible qu'il ne s'établisse pas entre eux quelques relations, presque impossible que le digne ministre n'ait pas pour la jeune fille quelque reconnaissance. Miss Gushing répondait avec tant de ferveur aux prières, elle demandait des conseils spirituels avec un désir si manifeste d'apaiser ses scrupules religieux, que M. Oriel se prêta jusqu'à un certain point aux efforts qu'elle faisait en vue de sa civilisation.

Peu à peu il arriva que la jeune miss Gushing ne put jamais venir à bout de faire sa dernière prière, de rajuster son châle et son boa, et de serrer son joli livre de prières, avant que M. Oriel se fût débarrassé de son surplis et fût sorti de la sacristie. Ils se rencontraient alors sous le porche de l'église, et cheminaient tout naturellement ensemble jusqu'à ce que la cruelle grille du jar-

din de M. Oriel vînt les séparer. La jeune miss Gushing se disait quelquefois, en constatant les progrès de la civilisation du pasteur, qu'il aurait au moins pu l'accompagner jusqu'à la porte de Mrs. Yates Umbleby, mais l'espoir la soutenait quand même, et elle était fermement résolue, sinon de réussir, du moins de le mériter.

« N'est-ce pas bien dommage, lui dit-elle un jour, que personne ici ne profite de l'inestimable privilége dont nous jouissons depuis votre arrivée? Oh, monsieur Oriel! si vous saviez combien cette indifférence me surprend! Pour moi, j'éprouve tant de bonheur dans l'accomplissement de ce devoir! Le service du matin dans le demi-jour d'une église a quelque chose de si beau, de si touchant!

— Je suppose que pour la plupart de mes paroissiens c'est un ennui de se lever de si bonne heure, dit M. Oriel.

— Un ennui! s'écria la jeune miss Gushing d'un ton enthousiaste. Qu'ils sont insensés! Pour moi, cela donne un nouveau charme à la vie. Cela repose l'esprit et nous dispose à mieux supporter les épreuves de la journée. Ne le pensez-vous pas, monsieur Oriel?

— Certes, je considère la prière du matin comme un devoir impérieux.

— Oui, un devoir impérieux, mais en même temps délicieux! J'en ai parlé à Mrs. Umbleby, mais elle m'a répondu qu'elle ne pouvait quitter ses enfants.

— Non, je comprends, dit M. Oriel.

— Et M. Umbleby dit que ses occupations l'obligent à veiller si tard!

— Sans doute, je ne m'attends pas à voir des hommes d'affaires assister au service du matin.

— Mais les domestiques pourraient au moins y venir; ne le pensez-vous pas, monsieur Oriel?

— Les domestiques ont, je crains, rarement le temps d'assister aux services religieux de la semaine.

— Oh!... oh!... non!... Peut-être que non. »

Et miss Gushing se prit alors à se demander de quelles personnes devait se composer l'auditoire que M. Oriel désirait voir

assister à ses prières. Mais M. Oriel ne l'éclaira pas sur ce point.

Puis la jeune miss Gushing commença à jeûner les vendredis et fit même quelques vaines tentatives pour amener son pasteur à lui offrir les consolations de la confession. Mais malheureusement le zèle du maître se ralentit à mesure que celui de la néophyte redoubla, et quand la jeune miss Gushing revint à Greshamsbury, après une excursion qu'elle avait faite avec Mrs. Umbleby à Weston-super-Marl, elle trouva que les *délicieux* services du matin étaient morts de mort naturelle. Cependant elle ne perdit pas courage, et continua à poursuivre son but en dépit du peu de complaisance qu'y mettait M. Oriel.

Miss Patience Oriel, bien que sincèrement pieuse, ne partageait pas le rigorisme de son frère et ajoutait peut-être très-peu de foi à la dévotion des Gushing, des Atheling et des Opie Green; mais elle n'en était pas moins attachée à son frère, ne perdant pas l'espoir de le voir un jour revenir de ses préjugés et reconnaître qu'un pasteur anglican peut faire plus de bien dans sa paroisse avec l'assistance d'une vertueuse épouse, qu'il ne le peut sans cet auxiliaire. La jeune fille qu'elle avait choisie pour l'épouse de son frère n'était pas l'innocente miss Gushing, mais bien miss Béatrice Gresham.

Peu à peu les plus intimes amis de M. Oriel constatèrent un changement notable dans ses dispositions. Non qu'il eût commencé à faire la cour à Béatrice, ni qu'il se fût compromis en exprimant une opinion favorable au mariage des pasteurs; mais de jour en jour il se relâchait quelque peu de sa rigidité, fulminait avec moins d'ardeur qu'auparavant contre l'usage antifraternel des bancs de famille dans les églises, et profitait de quelques occasions pour s'entretenir en particulier avec Béatrice Gresham. Béatrice avait toujours témoigné une extrême indignation lorsque, dans leurs jours heureux d'autrefois, Mary s'était plu à faire quelques commentaires à ce sujet, et l'innocente miss Gushing avait ri du bout des lèvres en faisant observer que les filles de bonne famille pouvaient impunément être aussi effrontées que cela leur plaisait.

Tout cela s'était passé avant que la guerre intestine fût venue diviser les habitants de Greshamsbury. M. Oriel prit insensible-

ment l'habitude de pousser sa promenade jusqu'au manoir, dans le but, il le croyait du moins, de causer avec lady Arabella ; puis il retournait chez lui, après avoir ordinairement trouvé l'occasion d'échanger quelques mots avec Béatrice. Les choses continuèrent ainsi pendant toute la guerre entre le docteur Thorne et lady Arabella, puis un beau matin, un mois environ avant le jour fixé pour le retour de Frank, M. Oriel se trouva l'heureux fiancé de miss Béatrice Gresham.

A dater du jour où la jeune miss Gushing en eut connaissance, — ce qui toutefois ne fut que longtemps après, — elle devint méthodiste indépendante. Elle ne pouvait plus, dit-elle dans le premier moment, avoir foi dans aucune secte, et, pendant une heure au moins, elle fut tentée de jurer qu'elle ne pouvait plus avoir de confiance dans aucun homme. Elle avait presque achevé de broder un tapis de table de communion sur la destination duquel elle n'avait pu, dans l'enthousiasme de son jeune cœur, garder le silence : elle l'avait déjà promis à M. Oriel ; cette promesse, elle jura de ne pas la tenir. C'était un apostat, disait-elle, un homme faux et pervers avec lequel elle ne se serait jamais aventurée seule dans l'obscurité pendant les froides matinées d'hiver si elle s'était doutée de ses inclinations mondaines. L'innocente miss Gushing devint donc méthodiste; le tapis de table de communion fut découpé en pantoufles pour les pieds du prédicant méthodiste et la jeune miss elle-même, plus heureuse sous ce rapport qu'elle ne l'avait été sous l'autre, devint l'arbitre de la félicité domestique du prédicant.

Mais nous avons anticipé sur le dénoûment de cette petite histoire de la vie de miss Gushing. M. Oriel fut fiancé à Béatrice presque à huis clos, et personne, en dehors des deux familles, n'en fut informé. Tout le Barsetshire avait eu vent des projets de mariage entre Augusta et M. Moffat, entre Frank et Mary Thorne, mais ceux de M. Oriel et de Béatrice furent tenus dans le plus profond secret.

« Je vous trouve bien heureuse, dit un jour Patience à son amie Béatrice.

— En effet, je le suis.

— Il est si bon ! Vous ne vous en doutez pas encore ; il

ne pense jamais à lui ; il ne vit que pour ceux qu'il aime. »

Béatrice prit la main de son amie et la porta à ses lèvres. Quand une jeune fille est sur le point de se marier, quand elle peut parler sans contrainte de son amour, il n'y a pas de musique plus douce à ses oreilles que l'éloge de son fiancé.

« J'avais résolu, dès le principe, qu'il vous épouserait, continua miss Oriel.

— Quelle folie, Patience !

— C'est comme je vous le dis ; j'y étais décidée ; d'ailleurs, il n'avait à choisir qu'entre deux personnes.

— Miss Gushing et moi ? dit Béatrice en riant.

— Non, pas miss Gushing. Sous ce rapport, je n'avais aucune crainte pour Caleb.

— Mais je la trouve très-jolie, dit Béatrice, qui savait être bienveillante. — Miss Gushing était certainement jolie, et elle l'aurait été davantage si son nez eût été moins en l'air et qu'elle eût pu séparer ses cheveux par une ligne plus régulière. — Enfin, je suis très-flattée que vous m'ayez choisie, ajouta Béatrice, bien qu'elle fût convaincue que M. Oriel avait choisi pour lui-même, et sans la moindre hésitation. Et quelle est l'autre personne ? demanda-t-elle.

— Ne pouvez-vous pas deviner ?

— Je ne veux plus deviner. Mrs. Green, peut-être ?

— Oh non, certainement ; pas une veuve. Je n'aime pas que les veuves se remarient. Mais vous pourriez deviner, si vous le vouliez ; c'est Mary Thorne, naturellement. Mais je me suis vite aperçue que Mary ne conviendrait pas à Caleb. Il ne l'aurait jamais assez aimée, et Mary ne l'aurait pas aimé du tout.

— Elle ne l'aurait pas aimé ! Oh ! j'espère bien qu'elle l'aimera ! Je l'aime tant, elle !

— Et moi aussi, ma chère. Caleb l'aime également, mais il n'aurait jamais pu l'aimer comme il vous aime.

— L'avez-vous dit à Mary, Patience ?

— Non, je ne l'ai dit à personne, et ne le dirai pas sans votre autorisation.

— Dites-le-lui, je vous prie, en lui faisant mes plus sincères amitiés. Dites-lui combien je suis heureuse et combien je désire lui parler ! Dites-lui que je veux l'avoir pour ma demoiselle

d'honneur. Oh! j'espère qu'avant cette époque cette affreuse querelle sera terminée. »

Patience transmit à miss Thorne le message de Béatrice. Mary se réjouit en apprenant le mariage de son amie, car, quoiqu'elle ne se fût, en effet, jamais sentie disposée à avoir de l'amour pour M. Oriel, elle était convaincue qu'entre ses mains le bonheur de son amie était assuré.

Peu à peu la conversation des jeunes filles prit une autre direction, et de l'amour de M. Oriel et de Béatrice elles passèrent aux malheurs de Frank Gresham et de Mary Thorne.

« Béatrice dit que, quoi qu'il arrive, elle veut vous avoir pour une de ses demoiselles d'honneur.

— Chère Béatrice ! Oui, cela avait été convenu entre nous dans le bon vieux temps, mais ces projets sont complétement renversés maintenant. Non, je ne puis être sa demoiselle d'honheur, mais j'espère la voir au moins une fois avant son mariage.

— Et pourquoi ne le pouvez-vous pas? Lady Arabella ne s'y opposera probablement pas.

— Lady Arabella ! dit Mary avec une moue dédaigneuse et en jetant d'un air indifférent son dé sur la table. Si Béatrice m'invite à son mariage, c'est sans doute parce qu'elle le peut. Je ne m'inquiète nullement de lady Arabella.

— Alors, pourquoi ne voulez-vous pas y venir? »

Mary garda un moment le silence, puis elle dit avec fermeté :

« Quoique je ne me soucie pas de lady Arabella, je me soucie de M. Gresham... et de son fils.

— Mais le squire vous a toujours beaucoup aimée.

— Oui, et c'est pour cette raison que je ne veux pas le persécuter de ma présence. A dire vrai, Patience, je ne puis retourner au manoir avant que Frank Gresham soit marié ou que je sois mariée moi-même. Je ne pense pas qu'ils aient bien agi à mon égard, mais je ne tiens pas à leur rendre la pareille.

— J'en suis bien sûre, Mary.

— Et voilà pourquoi je ne veux pas me rendre à leurs fêtes. Non, Patience... » Et Mary, appuyant sa tête sur le bras de son fauteuil et cachant son visage, essaya de dissimuler ses larmes. Un instant elle avait été sur le point de révéler toute la vérité à

son amie, mais elle y renonça tout à coup. Pourquoi aurait-elle parlé de son propre chagrin? Pourquoi aurait elle parlé de son amour, puisqu'elle était fermement décidée à ne pas parler des promesses de Frank?

— Mary! chère Mary!

— Tout, excepté la pitié, Patience; tout, hormis cela! dit-elle en étouffant ses sanglots et en essuyant ses larmes. Je ne puis supporter la pitié. Dites à Béatrice que je lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite, et avec un mari comme M. Oriel, je ne doute pas qu'elle ne soit heureuse. Je lui souhaite toutes les joies possibles; mais dites-lui que je ne puis assister à son mariage. Oh! je serais si heureuse de la voir! non là-bas, mais ici, dans ma chambre, où je puis encore parler en liberté.

— Mais pourquoi une telle décision maintenant? Elle ne se marie pas encore.

— Ce serait à présent ou dans un an, que cela ne ferait aucune différence. Je ne retournerai plus au manoir, à moins...; mais n'importe. Je n'y retournerai jamais, jamais. Si je pouvais pardonner à lady Arabella sa conduite envers moi, je ne pourrais lui pardonner ses procédés envers mon oncle. Mais, dites-moi, Patience, Béatrice ne pourrait-elle pas venir ici? C'est si pénible pour moi de la voir chaque dimanche à l'église sans pouvoir jamais lui parler, jamais l'embrasser! Elle paraît éviter mon regard, comme si elle était décidée à rompre aussi avec moi. »

Miss Oriel promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle à cet égard. Elle ne conseillerait certainement pas à Béatrice de venir chez Mary à l'insu de sa mère, mais elle n'imaginait pas que lady Arabella s'y opposât; car elle devait bien savoir qu'une fois mariée, sa fille serait libre de choisir ses amies.

« Adieu, Mary, dit Patience. Je voudrais pouvoir vous offrir de meilleures consolations.

— Des consolations! Je n'en ai pas besoin. Je demande seulement qu'on me laisse tranquille.

— Oui, c'est cela. Vous êtes si fière, si inflexible, si décidée à n'accepter que le triste côté des choses!

— Ce que j'accepte, je l'accepte sans me plaindre, » dit Mary.

Et les deux amies se séparèrent en s'embrassant.

CHAPITRE XXXIII.

Une visite du matin.

On doit se rappeler qu'indépendamment de tous ses chagrins, Mary était depuis près d'un an sans nouvelles de Frank. Elle n'avait jamais entendu parler de lui, ou plutôt elle avait ouï dire qu'il était éperdument amoureux d'une demoiselle de Londres. Cette nouvelle venait d'une source si douteuse, elle lui parvenait d'une manière si détournée et sentait tellement la politique de lady Arabella, qu'elle l'attribua à la malignité et n'y attacha aucune importance. Il se pouvait que Frank lui fût infidèle; il était plus que probable qu'il s'amuserait à faire la cour à quelque dame, puisque c'était là son péché dominant, et que l'on ne manquerait pas d'en tirer parti contre elle; mais elle attendrait des preuves moins suspectes pour en être convaincue.

La demoiselle de Londres, hélas ! n'était pas une pure fiction. Frank, après avoir pris ses grades universitaires, était parti, ainsi qu'il en avait été convenu, pour l'étranger et avait fait le grand voyage à la mode, c'est-à-dire qu'il avait remonté le Nil, traversé la mer Rouge, visité le mont Sinaï; de là, il s'était rendu, à travers le désert, à Jérusalem et était revenu par Damas, Beyrout et Constantinople, rapportant avec lui une longue barbe, un fez rouge et un chibouck. Puis il avait passé deux mois à Londres, où il avait été reçu dans tous les salons que le crédit des de Courcy lui avait ouverts, et il était vrai qu'une certaine beauté de la saison, — de cette saison et de plusieurs précédentes, — avait été captivée par l'éclat soyeux de sa longue barbe. Frank avait probablement été plus démonstratif, plus sensible même qu'il n'aurait dû l'être, et de là cette nouvelle qu'on n'avait colportée qu'avec trop d'obligeance dans Greshamsbury.

Mais Frank Gresham avait aussi vu une autre demoiselle à Londres, à savoir : miss Dunstable, et Mary eût sans doute voué beaucoup de reconnaissance à cette demoiselle, si elle eût pu se douter de tout ce qu'elle faisait pour elle. Miss Dunstable ne permettait pas à l'amour de Frank de se ralentir. Quand il parlait

des difficultés qu'il rencontrait à chaque pas, elle lui reprochait de se laisser entraver par des niaiseries et lui disait que tout homme qui recule devant chaque obstacle n'est pas digne d'arriver à son but. Quand il faisait allusion à l'argent, elle lui disait de le gagner lui-même, et finissait toujours par lui offrir d'aplanir toute difficulté à cet égard.

« Non, se disait Frank, je n'ai jamais eu l'intention de la prendre elle et son argent, et je ne prendrai certainement pas son argent tout seul. »

Un jour ou deux après la visite de miss Oriel, Mary reçut de Béatrice le billet suivant :

« Chère, bien chère Mary,

« J'irai vous trouver demain à midi. Je serai si heureuse de vous voir. Je l'ai demandé à maman, qui m'a répondu qu'elle ne s'y opposait pas pour cette fois. Vous savez que si je n'ai pas été vous voir, ce n'était pas ma faute. Frank revient le 12. M. Oriel désire que notre mariage ait lieu le 1er septembre ; cela ne vous semble-t-il pas bien prompt ? Mais papa et maman se rangent de son côté. Je n'en dirai pas davantage, puisque nous aurons une si délicieuse causerie ensemble. Oh ! Mary ! j'ai été si malheureuse sans vous ! BÉATRICE. »

Quoique Mary fût enchantée à la pensée de revoir son amie, il y avait cependant dans cette lettre quelque chose qui l'oppressait. Elle ne pouvait supporter l'idée que Béatrice fût obligée de solliciter la permission de la voir. Cependant, elle ne refusa pas cette visite, et dès qu'elle vit Béatrice, dès qu'elle se sentit pressée dans ses bras, son ressentiment fut apaisé.

Alors Béatrice se laissa aller sans réserve à la délicieuse causerie qu'elle s'était promise. Mary la laissa donner libre cours à sa joie, et pendant deux heures les deux amies discutèrent avec une ardeur presque égale des devoirs, des priviléges et de la responsabilité d'une femme de pasteur. Ces devoirs et cette responsabilité n'étaient pas précisément les mêmes que ceux qui ne tombent que trop souvent en partage à la maîtresse d'un presbytère anglais. Béatrice ne serait pas condamnée à rendre la vie confortable à son mari, à élever ses enfants, à s'habiller convenablement et à exercer une charité libérale avec un re-

venu de deux cents livres sterling par an. Ses devoirs et sa responsabilité devaient être d'autant plus agréables qu'elle aurait au moins huit fois le montant de ce fardeau mondain à dépenser. De plus, vivant comme elle le ferait tout près du manoir et non loin du château de Courcy, elle jouirait de tous les avantages et de tous les priviléges que pouvait lui offrir la bonne société du comté. Dans le fait, tout était couleur de rose pour elle; aussi se laissait-elle aller à une causerie pleine de charmes avec son amie.

Il était cependant impossible qu'elles se séparassent sans qu'il eût été question de la position de Mary. Il eût peut-être mieux valu qu'il en fût ainsi, mais c'eût été trop exiger de la nature humaine.

« Vous savez, Mary, que je pourrai vous voir aussi souvent que je le voudrai... vous et le docteur, quand j'aurai une maison à moi. »

Mary essaya vainement de sourire.

« Et vous savez combien cela me rendra heureuse, continua Béatrice. Maman, bien entendu, ne pourra plus exiger que je me conforme en tout à ses ordres. S'il le permet, lui, il n'y aura pas d'empêchement; et il le permettra, vous pouvez en être sûre.

— Vous êtes bien bonne, Béatrice. » Mais Mary prononça ces mots d'un ton bien différent de celui avec lequel elle les eût prononcés un an auparavant.

— Voyons, qu'y a-t-il, Mary? Ne serez-vous pas contente de venir nous voir?

— Je ne sais pas, ma chérie; cela dépendra des circonstances. Ce sera toujours un véritable bonheur pour moi de vous voir, vous.

— Et ne serez-vous pas contente de le voir, lui?

— Oui, certes, s'il vous aime.

— Mais, c'est bien sûr qu'il m'aime.

— Cela seul devrait me suffire, Béatrice. Mais qu'arriverait-il si des circonstances qui nous sépareraient encore venaient cimenter la division entre vos amis et les miens. Le mien... devrais-je dire, car je n'en ai qu'un.

— Des circonstances... quelles circonstances?

— Vous allez épouser l'homme que vous aimez, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Et n'est-ce pas pour vous une pensée délicieuse?

— Oui, délicieuse, en vérité. Mais je ne suis pas aussi pressée que lui, dit Béatrice, dont les pensées retournaient sans cesse à ses propres affaires.

— Et supposé que je désire épouser l'homme que j'aime? » dit lentement et gravement Mary en regardant en face son amie.

Béatrice, étonnée, comprit à peine ce qu'elle voulait dire.

« J'espère bien que vous le pourrez un jour, dit-elle enfin.

— Non, Béatrice, vous espérez justement le contraire. J'aime votre frère, j'aime Frank Gresham aussi sincèrement, aussi tendrement que vous aimez M. Oriel.

— Vraiment! dit Béatrice en la regardant fixement et en poussant un long soupir.

— Cela vous semble-t-il si étrange? Vous aimez M. Oriel, quoique vous l'ayez à peine connu deux ans. Est-ce donc si singulier que j'aime votre frère que j'ai connu presque toute ma vie?

— Mais, Mary... je croyais... j'avais toujours cru comprendre que vous ne teniez pas à lui ; que vous ne l'aimiez pas d'amour, j'entends. J'ai toujours cru que vous le disiez, et je l'ai dit à maman comme venant de votre part.

— Béatrice, ne dites rien à lady Arabella comme venant de ma part. Je ne désire pas qu'on lui parle de moi d'aucune manière. Dites-moi vous-même ce que vous voulez; de vous, rien ne me fâchera. Je sais déjà tout ce que vous voudriez me dire, et cependant je vous aime. Oh! je vous aime tant, Béatrice ! je vous aime tant! Ne m'abandonnez pas. »

Il y avait chez Mary un tel mélange de tendresse et d'impétueuse fierté, que la pauvre Béatrice pouvait à peine la comprendre.

« Vous abandonner, Mary! non, jamais.

— Il vaut mieux que vous sachiez tout, Béatrice, et alors vous ne combattrez plus pour moi ; vous ne pouvez d'ailleurs me faire remporter la victoire. J'aime votre frère ; je l'aime véritablement, tendrement. Je voudrais l'épouser comme vous désirez épouser M. Oriel.

— Mais, Mary, vous savez que vous ne le pouvez pas.

— Pourquoi? dit vivement Mary. Pourquoi ne puis-je pas l'épouser? Si le prêtre prononce la bénédiction sur nous, ne serons-nous pas mariés aussi bien que vous et votre mari?

— Mais vous savez que Frank ne peut épouser qu'une femme riche.

— Une femme riche! Il doit se vendre pour de l'argent! Ah! Béatrice, vous du moins ne me parlez pas d'argent. C'est horrible! Mais, Béatrice, j'en conviens... je ne puis l'épouser, et cependant je l'aime. Il a un nom, un rang dans le monde, de la fortune, une famille, de la naissance, une position. Il a tout, et moi, je n'ai rien.

— Vous êtes-vous engagés réciproquement, Mary?

— Il ne s'est pas engagé, mais moi je le suis.

— Non, Mary! cela est impossible.

— Il en est cependant ainsi. Il a ma promesse et je n'ai pas la sienne.

— Mais, Mary, à quoi bon vous être engagée envers lui, si vous ne pouvez l'épouser?

— A rien, j'en conviens; mais puis-je y faire quelque chose, si je l'aime? Suffit-il, pour m'empêcher de l'aimer, que je le désire? Ah! je le ferais, si je le pouvais. Mais vous comprendrez maintenant pourquoi je me refuse à aller chez vous. Nous suivons deux chemins complétement opposés. »

Béatrice, consternée, resta un moment silencieuse. Ce que Mary disait de la différence de leurs positions était parfaitement vrai. Béatrice aimait tendrement son amie, mais cette affection reposait en grande partie sur la conviction que Mary elle-même désapprouvait la conduite de Frank. Et maintenant un changement devait nécessairement s'opérer dans ses idées. Mary avouait sa faute, se reconnaissait coupable de tous les torts dont lady Arabella l'avait accusée, et se déclarait prête à commettre le crime dont Béatrice l'avait toujours disculpée avec tant de chaleur.

Rendons justice à Béatrice. Si elle se fût doutée auparavant de l'amour de Mary pour Frank, elle eût fini par lui témoigner plus ou moins de sympathie, et après cette confession il ne devait pas tarder à en être de même; mais la soudaineté de cette

déclaration sembla pour le moment paralyser son cœur, et elle oublia de parler avec tendresse à son amie.

Elle gardait donc le silence, et semblait se dire qu'elles avaient en effet des chemins tout différents à suivre.

Mary vit tout ce qui se passait dans le cœur de Béatrice, mais non ; elle n'y vit que la désapprobation, le regret, et non ce fonds caché d'affection qui était capable avec le temps d'étouffer tous ces sentiments hostiles à sa cause.

« Je suis contente de vous avoir dit la vérité, reprit-elle en contenant son irritation, car je déteste la fausseté et l'hypocrisie.

— C'était un malentendu ; ce n'était pas de l'hypocrisie, dit Béatrice.

— Très-bien, et maintenant nous nous comprenons. Vous savez que j'ai un cœur qui, comme celui de beaucoup d'autres jeunes personnes, n'est pas toujours facile à gouverner. Lady Arabella croit que j'intrigue pour devenir un jour la maîtresse du manoir; vous, du moins, vous ne le croirez pas. S'il pouvait se faire que Frank ne fût plus l'héritier de Greshamsbury, je pourrais avoir quelque espérance de bonheur.

— Mais, Mary...

— Eh bien ?

— Vous dites que vous l'aimez ?

— Oui, je le dis.

— Mais s'il ne vous aime pas, cesserez-vous de l'aimer ?

— Si j'ai la fièvre, je dois tâcher de m'en guérir ; en pareil cas, il faut m'en débarrasser ou mourir.

— Je crains que vous ne connaissiez pas très-bien le véritable caractère de Frank. Il n'est pas fait pour se marier de bonne heure; dans ce moment, il s'est épris d'une jeune personne, à Londres, qu'il ne peut naturellement pas épouser. »

Ce que Béatrice disait là, elle le disait dans toute la sincérité de son cœur. Elle avait entendu parler de la nouvelle passion de Frank, et, y ajoutant foi sur parole, elle pensait qu'il valait mieux dire la vérité à son amie. Mais cette information n'était pas de nature à calmer Mary.

« Très-bien, dit-elle ; qu'il en soit ainsi. Je n'ai rien à redire à cela.

— Mais ne vous préparez-vous pas de grands chagrins?

— Très-probablement.

— Oh! Mary! ne soyez pas si froide avec moi. Vous savez combien je serais heureuse de vous avoir pour belle-sœur, si cela était possible.

— Oui, Béatrice ; mais c'est impossible, n'est-ce pas? Impossible que Francis Gresham de Greshamsbury se déshonore en épousant une pauvre créature comme moi. Je le sais, je me prépare une existence malheureuse. Il peut me faire une déclaration à moi, puis à une autre ; c'est son privilége. Et pour s'en tirer, il suffit de dire qu'il n'est pas fait pour se marier de bonne heure. Je connais ma position, et... cependant je l'aime.

— Mais, Mary, vous a-t-il demandé de l'épouser? S'il en est...

— C'est une question bien oiseuse que vous me faites là, Béatrice. Permettez-moi de vous en faire une à mon tour. Vous a-t-il dit qu'il me l'eût demandé? »

Béatrice n'était pas disposée à récapituler tout ce que Frank lui avait dit à ce sujet. Un an auparavant, avant son départ, il avait répété vingt fois à sa sœur qu'il avait l'intention d'épouser Mary Thorne, si elle l'acceptait. Mais Béatrice considérait maintenant tout cela comme des propos de jeune évaporé. Il était bien malheureux que Mary les eût considérés autrement.

« Nous garderons chacune notre secret, dit Mary ; seulement rappelez-vous, Béatrice, que si Frank se mariait demain, je ne me croirais nullement le droit de l'en blâmer. Il est parfaitement libre en ce qui me concerne. Il peut épouser cette dame de Londres, si cela lui plaît. Vous pouvez le lui dire de ma part. Mais, ce que je vous dis, indépendamment de cela, je ne le dis qu'*à vous*.

— Oui, dit tristement Béatrice ; je n'en parlerai à personne. C'est triste ! bien triste ! J'étais si heureuse en arrivant, et maintenant me voilà toute désolée. »

Telle était la conclusion de la délicieuse causerie que Béatrice et Mary avaient si ardemment désirée !

« Ne vous affligez pas à cause de moi, chère Béatrice. Je supporterai mon chagrin. Je m'imagine quelquefois que je suis née pour être malheureuse. Embrassez-moi, Béatrice, et ne vous désolez plus. Pensez à M. Oriel.

Au moment de sortir de la maison, Béatrice aperçut le docteur Thorne dans sa petite pharmacie. Elle eût volontiers passé outre, si elle eût été sûre de pouvoir le faire sans être remarquée, car son cœur débordait et ses yeux étaient remplis de larmes; mais il y avait si longtemps qu'elle n'était venue chez le docteur, qu'elle aurait craint de paraître impolie et peu aimable.

« Bonjour, docteur, lui dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Ah! ma petite fée! dit-il en guettant son alambic et en s'approchant d'elle. Et vous aussi vous vous disposez à devenir une respectable matrone.

— Non, certes, docteur; pas avant dix ans au moins. Mais qui vous l'a dit? Je suppose que Mary m'a trahie.

— Oui, je le confesse. Mais n'avais-je pas le droit de le savoir, moi qui vous ai si souvent porté des bonbons dans mes poches? Je fais des vœux bien sincères pour votre bonheur... Oriel est un excellent homme.

— N'est-ce pas, docteur?

— Excellent. Je ne lui avais jamais entendu reprocher qu'un seul défaut.

— Et lequel?

— Celui de croire que les pasteurs ne devaient pas se marier. Mais vous l'avez corrigé, et maintenant il est parfait.

— Merci, docteur. Je dois dire qu'aucun de mes amis ne m'a fait un compliment plus agréable.

— Et aucun de vos amis ne vous souhaite plus de bonheur. Je vous félicite, Béatrice, et j'espère que vous serez heureuse avec l'époux que vous avez choisi. »

Et prenant les deux mains de la jeune fille dans les siennes, il les pressa affectueusement en invoquant sur elle la bénédiction du ciel.

« Oh, docteur, j'espère que le temps viendra bientôt où nous serons de nouveau tous amis.

— Je l'espère aussi, chère Béatrice. Mais, que ce temps arrive ou non, mes sentiments pour vous seront toujours les mêmes. »

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, le docteur entra

dans la salle à manger en tenant une lettre ouverte à la main. Il paraissait vivement contrarié.

« Ce malheureux jeune homme a encore fait des siennes, dit-il à Mary. Voici une lettre de Greyson. — Greyson était un médecin de Londres qui soignait sir Louis, mais dont la véritable mission était de veiller de près sur le baronnet et de prévenir le docteur Thorne quand les choses allaient par trop mal. — Voici une lettre de Greyson ; sir Louis a été ivre pendant trois jours, et maintenant il est dans un état nerveux terrible.

— Vous ne retournerez pas à Londres, n'est-ce pas, mon oncle ?

— Je sais à peine ce que je dois faire. Non, je ne pense pas y aller. Il parle de venir à Greshamsbury.

— Qui? sir Louis?

— Oui. Greyson dit qu'il viendra aussitôt qu'il pourra quitter la chambre.

— Comment? Ici, dans cette maison?

— Sans doute. Où voulez-vous qu'il aille?

— Oh ! mon oncle ! j'espère qu'il ne viendra pas. Je vous en prie, ne le laissez pas venir ici.

— Je ne puis lui fermer ma porte, ma chérie. »

Ils se mirent à déjeuner, et Mary servit le thé en silence.

« Je vais à Boxall-Hill avant le dîner, dit enfin le docteur. N'avez-vous aucun message pour lady Scatcherd?

— Non. Vous lui ferez mes amitiés, naturellement, » dit Mary d'un air distrait.

Puis une pensée sembla la frapper tout à coup, et elle reprit avec vivacité :

« Mais ne pourrais-je pas retourner à Boxall-Hill? J'en serais enchantée.

— Comment? Pour fuir sir Louis? Non, ma chérie ; nous ne nous séparerons plus pour faire plaisir aux autres. D'ailleurs sir Louis ira probablement aussi à Boxall-Hill, et il pourrait vous y ennuyer plus qu'ici.

— Mais, mon oncle, dit-elle en rougissant, M. Gresham sera de retour vers le 12.

— Comment ? Frank ?

— Oui. Béatrice dit qu'il revient le 12.

— Et vous voudriez aussi le fuir, Mary?

— Je ne sais pas... je ne sais que faire.

— Non; vous ne vous éloignerez plus. Je regrette maintenant que vous vous soyez jamais éloignée. Je n'aurais jamais dû y consentir; c'était une folie.

— Mon oncle, je ne suis pas heureuse ici. »

Et en disant ces mots, Mary posa sa tasse de thé, et, s'accoudant sur la table, elle inclina son front sur ses mains.

« Et seriez-vous plus heureuse à Boxall-Hill?

— Non, je le sais. Je ne m'attends pas à être heureuse nulle part. Mais je serais plus calme, plus tranquille ailleurs qu'ici.

— Je me dis aussi quelquefois qu'il vaudrait mieux quitter tout à fait Greshamsbury et aller nous établir loin, bien loin. Qu'en pensez-vous, ma chérie?»

Loin, loin de Greshamsbury! Il y avait dans ces paroles quelque chose qui résonnait si tristement aux oreilles de Mary! Greshamsbury lui était encore si cher, en dépit de tout ce qui s'y était passé! Etait-elle bien préparée à s'en éloigner dans l'intention de n'y plus revenir et de rompre toute relation avec ses habitants? Telle était, elle le savait, la nature de la proposition de son oncle, aussi restait-elle, la tête toujours appuyée sur sa main, sans répondre à la question qu'il lui avait adressée.

« Non, dit-il enfin, nous resterons encore quelque temps. Nous en viendrons peut-être là, mais pendant quelques mois encore faisons face..., je ne dirai pas à nos ennemis, car je ne puis appeler mon ennemi aucun de ceux qui portent le nom de Gresham. »

Puis il continua en silence son déjeuner.

« Ah! Frank revient le 12? dit-il enfin.

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, ma chérie, je n'ai pas de question à vous faire, pas de conseil à vous donner. Je sais combien vous êtes prudente. Je ne m'inquiète que d'une chose, c'est de votre bonheur, et nullement...

— Quant à du bonheur, mon oncle, c'est une chose impossible.

— Le bonheur n'est jamais une chose impossible, mon enfant. Mais, comme je vous le disais, je suis convaincu que votre

conduite vous fera honneur; je n'ai donc aucune question à vous faire. Nous resterons ici et, quoi qu'il arrive, nous pourrons lever la tête sans rougir! »

Mary gardait le silence et recueillait tout son courage pour le sujet qui lui tenait le plus à cœur. Elle eût donné tout au monde pour que son oncle lui adressât quelques questions. Il lui était impossible de lui parler franchement de Frank, à moins qu'il ne l'y encourageât lui-même.

« Viendra-t-il ici? demanda-t-elle à voix basse.

— Qui? sir Louis? Oui, selon toute probabilité, il viendra.

— Non, je parle de Frank, dit-elle plus bas encore.

— Ah! ma chérie, c'est ce que je ne puis vous dire. Mais serait-ce bien qu'il vînt ici?

— Je ne sais pas, dit-elle. Je suppose que non. Mais, mon oncle... je ne pense pas qu'il vienne. »

Elle avait quitté la table et s'était assise sur le sofa. Son oncle se leva, s'assit à côté d'elle et lui prenant la main :

« Mary, lui dit-il, montrez de la force, de la force pour souffrir, non pour attaquer. Je crois que vous possédez cette force, sinon, il vaudrait mieux nous éloigner.

— Je serai forte, dit-elle en se levant et en se dirigeant vers la porte. Ne vous inquiétez pas de moi, mon oncle; ne me suivez pas. Je serai forte. Ce serait lâche, à moi, de fuir, lâche de vous entraîner dans ma fuite.

— Non, ma chérie, cela me serait parfaitement égal.

— Non, je ne veux pas fuir lady Arabella... et quant à lui, s'il aime cette autre femme, je ne lui ferai aucun reproche. Mon oncle, je serai forte, » répéta-t-elle en courant à lui et en se précipitant dans ses bras. Puis, retenant toujours ses larmes, elle se retira dans sa chambre, où nous ne la suivrons pas pour constater la mesure de sa force.

CHAPITRE XXXIV.

Une voiture à quatre chevaux arrive à Greshamsbury.

Pendant les douze derniers mois, sir Louis avait réussi à porter le trouble dans Greshamsbury. Maintenant qu'il était

trop tard pour le sauver, le docteur se disait que le testament de sir Roger ne pouvait lui imposer des devoirs qu'il lui était impossible de remplir. Bien que son père eût désiré faire de lui un enfant aux yeux de la loi, sir Louis ne l'était plus. Il connaissait ses droits, il était décidé à les faire valoir, et trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis la mort de sir Roger, que le docteur Thorne s'était trouvé en perpétuelles contestations avec un petit procureur de Barchester, auquel sir Louis avait confié ses intérêts.

Si le docteur eut à souffrir, il en fut de même pour le squire et pour ceux qui avaient eu jusqu'alors la direction de ses affaires. Le docteur s'aperçut bientôt qu'il aurait à débattre non-seulement avec Me Fennie, de Barchester, mais encore avec le squire lui-même. Lorsque Me Fennie le harcelait, il était forcé de harceler à son tour M. Gresham. Il ne se donnait pas pour un jurisconsulte consommé : quoiqu'il eût très-bien arrangé les affaires entre le squire et sir Roger, et qu'il se fût peut-être flatté de s'en tirer très-habilement, il lui était complétement impossible d'établir la bonne entente entre sir Louis et M. Gresham.

Il fut donc obligé de recourir lui-même à un homme de loi, et, selon toute probabilité, le montant du legs que lui avait laissé sir Roger devait peu à peu être dépensé de cette manière. Puis les hommes de loi du squire durent aussi intervenir, au grand détriment du pauvre M. Yates Umbleby, qu'on accusa d'avoir embrouillé les affaires confiées à ses soins. Les comptes de M. Umbleby étaient en désordre, il n'avait pas des idées très-lumineuses, et lorsqu'il se vit poussé à bout par le subtil légiste qui vint tout exprès de Londres, il avoua être au bout de son latin, de sorte qu'il fut suspendu de ses fonctions, et M. Gazebee, le subtil légiste de la capitale, régna à sa place sur le rôle des rentes très-diminuées de Greshamsbury.

C'est ainsi que tout allait de travers à Greshamsbury, excepté pour Béatrice et pour M. Oriel. Miss Gushing attribuait la déposition de M. Umbleby à la petite victoire que Béatrice avait remportée en lui enlevant M. Oriel. — Car miss Gushing était parente des Umbleby et demeurait avec eux depuis plusieurs années. — Si elle avait voulu intriguer comme miss Gresham, disait-elle, elle

aurait pu facilement épouser M. Oriel, oh ! très-facilement ! Mais elle avait dédaigné de s'en donner la peine. Toutefois, quoiqu'elle l'eût dédaigné, les Gresham n'en avaient pas moins été irrités, et M. Umbleby s'était vu mis de côté. Nous ne pouvons guère le supposer, car généralement la victoire rend l'homme généreux, mais il est possible qu'à force de le répéter, miss Gushing finit elle-même par le croire.

Le squire avait surtout à souffrir de ce triste état de choses. Umbleby était pour lui une espèce de factotum qu'il pouvait mener comme il lui plaisait. Il pouvait le voir quand il voulait et où il voulait, le gourmander quand il était de mauvaise humeur, et se moquer de lui quand il était en humeur de rire. M. Umbleby savait et supportait tout cela. Mais M. Gazebee était d'une autre trempe. C'était le plus jeune associé de la célèbre maison d'affaires Gumption, Gazebee et Gazebee, maison qui n'avait jamais dérogé à sa dignité en négociant d'autres affaires que celles de l'ordre le plus élevé ; elle dressait des baux et gérait des terres pour le duc d'Every et pour lord de Courcy, et, depuis son mariage, un des plus chers désirs de lady Arabella, avait été de voir les intérêts de Greshamsbury confiés à la sage direction de cette respectable maison.

Le squire avait longtemps résisté; mais maintenant, hélas ! il ne pouvait plus reculer. Il avait ajourné le fatal moment et différé d'odieuses investigations aussi longtemps qu'il l'avait pu ; et quand il fut absolument nécessaire de renvoyer M. Umbleby, il ne lui resta plus qu'à se mettre entre les complaisantes mains de MM. Gumption, Gazebee et Gazebee.

Qu'on ne suppose pas que MM. Gumption, Gazebee et Gazebee ressemblassent en rien aux procureurs ordinaires. Ils n'écrivaient pas de lettres à raison de dix-huit pence ; ils ne faisaient pas rentrer de dettes ; ils n'enfilaient pas des liasses de comptes, ne faisaient pas payer tant par feuille pour des *attendu que* et des *susdits*, etc. Non, leurs occupations consistaient à gérer les biens des grands seigneurs, à dresser des baux, à faire de légales assignations, à rédiger des contrats de mariage et à veiller à l'exécution des testaments. Parfois aussi ils avaient à faire rentrer de l'argent, mais il était généralement sous-entendu qu'ils le faisaient par procuration.

Leur maison avait existé pendant cent cinquante ans, et la raison commerciale avait souvent varié dans l'ordre des noms, mais jamais dans les noms eux-mêmes. Elle avait été toujours Gazebee, Gazebee et Gumption, puis Gazebee et Gumption, puis Gazebee, Gumption et Gumption, puis Gumption, Gumption et Gazebee, et maintenant c'était Gumption, Gazebee et Gazebee.

M. Gazebee *junior* était un jeune homme très-élégant. En le voyant chevaucher dans Hyde-Park, vous l'eussiez à peine pris pour un homme de loi, et lui-même eût été bien étonné si on l'eût pris pour ce qu'il était. Il était passablement chauve, et il n'était plus, ainsi que s'expriment quelques personnes, aussi jeune qu'il l'avait été. Il n'avait que trente-huit ans et il avait des favoris couleur de jais. Il avait aussi des yeux noirs, un nez pointu, une bouche qu'on pouvait appeler aristocratique, et sa mise était toujours d'une élégance irréprochable. Le fait est que M. Gazebee, l'associé de la maison Gumption, Gazebee et Gazebee, ne se considérait nullement comme fait de la même pâte que le commun des mortels.

Quand cette célèbre maison fut appelée à tirer M. Gresham d'embarras et qu'on lui eut exposé l'état de ses affaires, elle se montra assez peu disposée à entreprendre cette tâche. Mais, même probablement par son respect pour les de Courcy, elle y consentit enfin, et M. Gazebee junior partit pour Greshamsbury. Le pauvre squire eut bien des mauvais jours à passer avant de pouvoir de nouveau se sentir maître chez lui.

Cependant quand M. Mortimer Gazebee venait au manoir, ce qu'il fit à plusieurs reprises, il y était toujours reçu en grand seigneur. Il était toujours le bienvenu pour lady Arabella, qui, pour la première fois de sa vie, pouvait parler confidentiellement des affaires de son mari avec la personne chargée de l'administration de sa fortune. M. Gazebee était aussi le favori de la comtesse de Courcy, et comme c'était un homme à la mode à Londres, et bien différent du pauvre M. Umbleby, il était toujours accueilli au manoir avec des sourires. Il avait mille petites manières de se rendre agréable, et au bout de quelques mois de relations avec lui, Augusta déclara à sa cousine lady Amélia que M. Gazebee serait un parfait gentleman s'il n'était pas descendu

d'une famille où il n'y avait jamais eu que des procureurs ou des notaires. Lady Amélia sourit de son sourire aristocratique, haussa légèrement les épaules et dit que « M. Gazebee était en effet un excellent homme. » La pauvre Augusta se sentit toute confuse ; elle pensa peut-être au fils du tailleur, mais, comme les jugements de lady Amélia étaient sans appel, elle ne dit plus rien pour le moment en faveur de M. Gazebee.

Tels étaient donc les fléaux (et le pire de tous était M. Gazebee) que sir Louis avait accumulés sur la tête du pauvre squire. Il y aura des personnes qui diront qu'il se les était attirés lui-même en contractant des dettes. On ne peut le nier, mais il n'en est pas moins vrai que l'intervention du baronnet était inutile, vexatoire, méchante même, pourrait-on presque dire. Ses intérêts étaient en parfaite sûreté entre les mains du docteur, et il n'avait, dans le fait, aucun droit de se mêler de cette affaire, mais ni le squire ni le docteur ne pouvaient l'en empêcher, et si sir Louis ne savait pas ce qu'il faisait, Me Fennie le savait pour lui. C'est ainsi que tous trois continuaient la lutte, chacun par l'intermédiaire de son homme de loi et beaucoup d'ennuis de part et d'autre. Cela était dur pour le docteur, qui n'avait jamais emprunté d'argent.

Il n'y avait guère lieu d'espérer que la visite de sir Louis à Greshamsbury arrangerait les affaires. On pouvait présumer qu'il n'y venait pas dans des vues conciliatrices, mais dans le but de *veiller sur ses biens,* phrase qu'il avait constamment dans la bouche. Il pouvait trouver nécessaire, tout en veillant sur ses biens, de dire des choses très-désagréables au squire, et le docteur n'osait se flatter que tout se passerait à l'amiable.

La première lettre de M. Greyson fut suivie d'une seconde, et la seconde fut suivie par le baronnet en personne. Lui aussi demandait à être reçu en grand seigneur, plus impérieusement peut-être que M. Mortimer Gazebee lui-même. Il arriva de la station de Barchester dans une voiture traînée par quatre chevaux de poste, et se fit conduire devant la porte du docteur avec un fracas qui faillit étourdir tout Greshamsbury. Depuis longues années, le squire se contentait de revenir chez lui avec deux chevaux de poste. On n'en voyait jamais quatre dans le village, excepté quand les de Courcy venaient au manoir ou que

lady Arabella revenait avec toutes ses filles de ses expéditions de Londres.

Quoi qu'il en fût, sir Louis arriva dans une voiture à quatre chevaux, et il n'avait pas peu l'air arrogant, couché à demi dans le fond de sa voiture et enveloppé de fourrures, quoiqu'on fût alors en plein été. Sur le siége de derrière était un groom à l'air plus arrogant que son maître, si cela était possible, et l'objet tout particulier du dégoût et de l'aversion du docteur Thorne. C'était un petit homme choisi comme groom à cause de la légèreté de son poids à cheval; mais si cela peut être considéré comme un mérite, c'était le seul qu'il possédât. Sa livrée se composait d'un petit frac très-juste, autour duquel une courroie de cuir bien poli était toujours étroitement serrée, d'une cravate blanche empesée, de culottes de peau, de bottes à revers et d'un chapeau à cocarde. Son nom était Jonas, que son maître et les amis de son maître avaient abrégé pour en faire Joé. Mais il n'y avait que les intimes de sir Louis qui pussent l'appeler ainsi impunément.

Joé, avons-nous dit, était l'objet tout particulier de l'aversion du docteur Thorne. Dans son désir de faire tout ce qui dépendait de lui pour empêcher sir Louis de précipiter la fin de ses jours, le docteur avait d'abord tenté de gagner le domestique du baronnet. Joé avait fait les plus belles promesses, mais il n'avait pas tardé à trahir le docteur et était devenu un des plus terribles instruments des vices de son maître.

Lorsque Mary vit arriver la voiture, elle se réfugia dans sa chambre, et le docteur, qui était avec elle dans le salon, se disposa à aller à la rencontre de son pupille. Mais, quand il aperçut le chapeau à cocarde de Joé, son irritation fut à son comble ; il s'élança presque involontairement dans sa pharmacie et en ferma la porte. Cependant il ne tarda pas à comprendre que la bienséance l'obligeait à aller au-devant de son hôte, et il se décida à faire face à l'ennemi.

« Hé donc ! vous autres, s'écria Joé en s'adressant à Janete, qui faisait la révérence devant la porte avec Brigite, n'y a-t-il personne ici pour prendre ces effets ? Allons, venez ici ! »

Le domestique du docteur était par hasard absent, et là se bornait tout le personnel masculin de sa maison.

« Prenez ces effets, Brigite, » dit le docteur en s'avançant et offrant la main au baronnet.

A la vue de son hôte, sir Louis se souleva lentement dans sa voiture.

« Comment vous portez-vous, docteur ? dit-il. Quels affreux chemins vous avez par ici ! et, ma parole, il fait aussi froid qu'en hiver. » Ce disant, il descendit lentement de voiture.

Sir Louis était d'un an plus âgé que lorsque nous l'avons vu pour la dernière fois à Boxall-Hill, et d'un an plus sage aux yeux du monde. Il s'était d'abord montré passablement humble devant le docteur ; mais il était fermement décidé à lui prouver qu'il savait jouer son rôle de baronnet et qu'il avait acquis les manières d'un grand seigneur. C'était lui donner à entendre qu'il n'était nullement disposé à se laisser guider comme un enfant. Il avait pris quelques leçons de Jenkins à Londres et de quelques autres amis du même genre; il se proposait de les mettre à profit.

Le docteur le conduisit dans la chambre qui avait été préparée pour lui ; puis il lui demanda des nouvelles de sa santé.

« Mais je suis très-bien, dit sir Louis. Il ne vous faut pas croire tout ce que dit Greyson. Il veut toujours que je prenne ses sels et ses drogues. Il pense à ses intérêts, comme tous vos confrères, docteur ; mais je ne veux pas m'y prêter, moi... à aucun prix, et alors il vous écrit.

— Je suis charmé de voir que vous êtes assez fort pour voyager, dit le docteur qui ne pouvait se décider à dire à son hôte qu'il était charmé de le voir chez lui.

— Oui, je suis assez bien pour voyager. Mais je voudrais que vous eussiez de meilleures routes par ici ; je suis littéralement rompu. Dites-moi, docteur, voudriez-vous dire à vos gens de m'envoyer mon domestique avec de l'eau chaude ? »

Ainsi congédié, le docteur descendit et rencontra Joé, qui se promenait d'un air fanfaron dans le corridor, tandis que Janete et sa compagne traînaient une immense malle.

« Janete, dit-il, portez de l'eau chaude à sir Louis, et vous, Joé, chargez-vous de la malle de votre maître. »

Joé obéit d'un air rechigné.

« Il me semble, dit-il à Brigite en parlant de manière à être

entendu du docteur, il me semble, ma chère, que vous n'êtes pas nombreux ici pour faire la besogne... Beaucoup de peine et peu de profit, hein? »

Brigite était trop modeste et trop réservée pour répondre à une semblable question de la part d'un homme qu'elle voyait pour la première fois. Après avoir aidé à transporter la malle jusqu'à la porte de sir Louis, elle battit en retraite dans la cuisine.

Sir Louis avait affirmé au docteur qu'il se portait très-bien, mais son aspect démentait ses paroles. Un an auparavant, une vie de dissipation, ou plutôt une vie d'orgies continuelles, n'avait pas encore produit tellement d'effet sur lui que quelques restes de la séve et de la fraîcheur de la jeunesse ne se distinguassent pas sur son visage; mais il n'en était plus ainsi. Ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, ses joues étaient creuses et livides, sa bouche contractée et ses lèvres sèches comme du parchemin; son dos même commençait à se voûter, et ses jambes fléchissaient tellement sous lui, qu'il avait été obligé de descendre de voiture comme un vieillard invalide.

Mary resta dans sa chambre toute l'après-midi et ne se décida à descendre au salon que quelques minutes avant le dîner. Elle ouvrit la porte et jeta un regard timide dans la chambre; elle s'attendait à y trouver sir Louis; mais, quand elle vit que son oncle était seul, elle s'approcha vivement de lui.

« Il descendra au dîner, n'est-ce pas, mon oncle?

— Je le suppose bien.

— Que fait-il maintenant?

— Je présume qu'il s'habille.

— Mais, mon oncle...

— Eh bien?

— Pensez-vous qu'il monte au salon après le dîner? »

L'entrée du baronnet épargna au docteur la peine de répondre.

Sir Louis était habillé d'après ce qu'il considérait comme la dernière mode du jour. Il avait un frac doublé de satin, un pantalon noir, un gilet de soie couvert de chaînes d'or, une cravate blanche, des boutons de diamants à sa chemise, des escarpins vernis et des bas de soie. Il tenait à la main un mouchoir parfumé, ses doigts étaient chargés de bagues, et il s'exhalait de

toute sa personne une odeur de patchouli. Mais il trébuchait à chaque pas.

En dépit de son aversion pour sir Louis, Mary ne put s'empêcher d'être péniblement affectée en le voyant. Lui, au contraire, semblait se trouver parfait, ne paraissant nullement gêné en présence de la jeune personne qui, un an auparavant, avait si mal accueilli sa déclaration galante. Mary lui tendit la main, que sir Louis prit en lui adressant un compliment qu'il croyait sans doute des plus flatteurs :

« Ma parole, miss Thorne, toute résidence semble vous convenir, et cela de mieux en mieux. Vous étiez charmante à Boxall-Hill, mais, ma parole, aujourd'hui charmante n'est plus assez dire. »

Mary s'assit sans répondre. Le docteur avait peine à surmonter son impatience. Tel était l'être pour lequel toutes ses sympathies avaient été invoquées, toute son énergie mise en réquisition ; pour l'amour duquel il devait se quereller avec ses plus anciens amis, sacrifier la paix de son foyer et remplir tous les devoirs d'un tuteur dévoué ! C'était là le convive qui s'était convié lui-même, qu'il était tenu de surveiller et de protéger, et qu'il ne pouvait renvoyer de chez lui.

On annonça le dîner, et Mary fut obligée de passer son bras sous celui du baronnet. Certes elle ne s'y appuya pas, au contraire, elle fut une ou deux fois obligée de le soutenir pour l'empêcher de tomber. Ils arrivèrent cependant sans accident à la salle à manger, suivis du docteur, et ils s'assirent tous trois. Janete servait à table, selon sa coutume.

« Docteur, dit le baronnet, mon domestique ne ferait-il pas mieux de venir aider à servir ? Il n'a rien à faire, vous savez. Qu'en pensez-vous ?

— Janete saura très-bien se tirer d'affaire, dit le docteur.

— Oh ! vous ferez mieux d'avoir Joé ; il n'y a rien de tel qu'un bon domestique pour servir à table. Dites donc, Janete, faites-le venir, voulez-vous ?

— Nous pourrons parfaitement bien nous passer de lui, dit le docteur d'un ton si décidé, que Janete crut devoir ne pas se conformer aux ordres du baronnet.

— Quelle folie, docteur ! Vous le trouvez insolent, je le sais ;

mais, quand je suis là, il est souple comme un gant. Faites-le venir, voulez-vous?

— Sir Louis, dit le docteur, je suis accoutumé à n'avoir ici que ma vieille Janete, et, si vous voulez bien le permettre, je m'en tiendrai à mes habitudes. »

Le baronnet n'insista plus : le dîner se passa lentement et assez tristement.

Quand Mary, après le dessert, se fut esquivée, le docteur s'installa dans un fauteuil et sir Louis dans un autre.

« Vous avez de bien bon vin de Porto, dit-il ; il est excellent. »

C'était peut-être la seule matière sur laquelle sir Louis pouvait parler en vrai connaisseur.

Le docteur aimait son vin de Porto, et cet éloge ne le trouva pas indifférent. Il ne l'aimait pas comme un ivrogne, mais comme un amateur aime ses tableaux favoris. Il aimait à en parler, à le louer et à l'entendre louer, à le regarder à travers la lumière et à compter les années qu'il avait passées dans sa cave.

« Oui, dit-il, il est assez bon. Il l'était du moins, il y a vingt ans, quand je l'ai acheté, et je ne suppose pas que le temps lui ait nui. »

Il tenait son verre à la hauteur de la fenêtre. Il regarda les teintes du couchant à travers le rouge et transparent liquide.

« Hélas ! ajouta-t-il, il n'en reste plus beaucoup ; c'est bien dommage.

— Une bonne chose ne peut durer éternellement. Je voudrais bien avoir apporté un panier de bouteilles de vin de Bordeaux. J'en ai de fameux à Londres ; il me coûte quatre-vingt-seize shillings les douze bouteilles, et cela par grande faveur. J'en ferai venir deux douzaines. Je ne veux pas mettre votre cave à sec, docteur. »

Le docteur fronça le sourcil.

« Ne prenez pas cette peine, dit-il; je ne bois jamais de vin de Bordeaux... jamais ici du moins, et ma cave ne sera pas de sitôt mise à sec. »

Sir Louis but coup sur coup deux ou trois verres de vin de Porto, et l'effet fut immédiat sur son estomac malade. Cependant, avant d'être tout à fait ivre, il redoubla d'outrecuidance.

« Docteur, dit-il, quand verrons-nous cet argent de Greshamsbury? C'est ce que je voudrais bien savoir.

— Votre argent est en sûreté, sir Louis, et les intérêts sont payés à jour fixe.

— Les intérêts, oui ; mais reste à savoir combien de temps cela durera. Je voudrais bien voir le principal, moi. Cent mille livres sterling, ou quelque chose comme cela, c'est un fameux enjeu entre les mains d'un seul homme, aussi ne se presse-t-il pas de le rendre. Je vous dirai une chose, j'irai relancer moi-même le squire.

— Le relancer ?

— Oui, le relancer, le traquer, si vous préférez, lui dire un peu ma façon de penser... Passez-moi la bouteille, s'il vous plaît... De par tous les diables ! j'entends et prétends savoir comment vont les choses !

— Votre argent est parfaitement en sûreté, répéta le docteur, et, selon moi, il ne pourrait être mieux placé.

— Oh ! tout cela est bel et bon... bel et bon pour vous et pour le squire Gresham.

— Que voulez-vous dire, sir Louis ?

— Mais je veux dire que j'irai relancer le squire... voilà ce que je veux dire... La !... je vous demande pardon, je veux être pendu si je n'ai pas cassé la carafe ! Voilà ce que c'est que d'avoir de l'eau à table. Damnation ! »

Et, se levant pour éviter l'inondation qu'il avait occasionnée, il tomba presque à la renverse dans les bras du docteur.

« Vous êtes fatigué du voyage, sir Louis ; vous feriez mieux de vous retirer.

— Le fait est que je me sens un peu étourdi ; vos infernales routes ébranlent tellement les nerfs... »

Le docteur sonna, et cette fois il donna l'ordre de faire monter Joé. Joé entra, et, quoiqu'il fût plus ferme sur ses jambes que son maître, il paraissait avoir aussi trouvé quelque boisson cordiale qui avait eu son approbation.

« Sir Louis désire se coucher, lui dit le docteur ; vous ferez bien de lui donner le bras.

— Naturellement, je le lui donnerai, dit Joé en restant immobile près de la porte.

— Je prendrai encore un verre de ce vieux vin, si vous le permettez, docteur, » dit sir Louis en saisissant le carafon. »

Il est bien difficile de refuser quelque chose à un hôte. Le docteur n'aurait su comment s'y prendre en ce moment, de sorte que sir Louis but encore un verre de vin de Porto après en avoir répandu la moitié sur la table.

« Avancez, dit le docteur d'un ton irrité, et donnez le bras à votre maître.

— Je le lui donnerai naturellement si mon maître me le dit; mais, s'il vous plaît, docteur Thorne (et Joé porta la main à son front d'une manière plus impudente que polie), je désire vous demander quelque chose. Où dois-je coucher ?

— Coucher ! dit le docteur. Je n'en sais rien et ne m'en occupe pas. Adressez-vous à Janete.

— Cela est très-bien, mon maître...

— Tenez votre langue, belître ! dit sir Louis. Que diable avez-vous besoin de dormir ? Venez ici. »

Et il se retira dans sa chambre avec l'aide de son domestique.

« S'est-il grisé? demanda tout bas Mary quand son oncle la rejoignit dans le salon.

— Ne m'en parlez plus ce soir, dit-il. Le malheureux !... Et maintenant prenons le thé, Mary. »

Que pouvait-on faire d'un pareil hôte ? Il s'était invité lui-même, et il était impossible au docteur de lui dire de s'en aller, impossible même de le dire à son insolent valet. Il n'y avait aucune raison de ne pas le croire quand il disait qu'il était venu à Greshamsbury pour relancer le squire. Telle était sans aucun doute son intention ; peut-être relancerait-il aussi lady Arabella. Frank lui-même devait bientôt arriver, et il se pouvait que le baronnet le relançât également.

Mais l'affaire prit une tournure très-singulière et toute différente de celle à laquelle s'attendait le docteur. Le lendemain matin, un des grooms de Greshamsbury arrêta son cheval devant la porte du docteur Thorne. Il était porteur de deux lettres, l'une pour le baronnet ; l'autre, adressée au docteur, était ainsi conçue :

« Cher docteur,

« Venez, je vous prie, dîner avec nous demain et amenez sir Louis Scatcherd. Si vous êtes l'homme que je crois connaître, vous ne refuserez pas. Lady Arabella écrit un mot à sir Louis. Il n'y aura qu'Oriel et M. Gazebee, qui est en ce moment au manoir.

« Toujours à vous.

« F-N. GRESHAM. »

Grehamsbury, juillet 185...

« *P. S.* Je vous prie instamment de venir, et j'espère que vous n'aurez pas le courage de me refuser. »

Le docteur lut deux fois cette lettre avant de pouvoir y croire, puis il dit à Janete de porter l'autre à sir Louis.

Comme ces invitations étaient en contradiction avec la tactique à l'ordre du jour à Greshamsbury, l'extrême politesse de lady Arabella doit être expliquée.

M. Gazebee était alors au manoir, et il est permis de présumer que les choses ne s'y passaient pas comme autrefois. Non-seulement M. Gazebee était un homme à la mode, mais c'était encore un esprit sagace, et il avait résolu d'employer tous ses efforts en faveur de la cause de Greshamsbury. On verra plus tard où il voulait en venir.

Il n'était guère probable que l'arrivée dans le village d'un personnage comme sir Louis pût échapper à l'attention. M. Gazebee en avait eu connaissance avant le dîner et en avait parlé dans la soirée avec lady Arabella.

La noble dame n'était nullement disposée à faire grand cas de sir Louis, et tout d'abord elle se révolta quand M. Gazebee essaya de lui faire comprendre qu'il était d'une sage politique de faire acte de courtoisie. Elle finit cependant par se laisser persuader.

« Mais ne sera-ce pas très-singulier, monsieur Gazebee, de l'inviter chez le docteur Thorne ?

— Oh ! nous devons aussi inviter le docteur, lady Arabella ; de toutes manières, il faut l'inviter. »

Le front de lady Arabella se rembrunit.

« Monsieur Gazebee, dit-elle, vous ne pouvez vous faire une idée de la conduite de cet homme à mon égard.

— Mais il n'est pas même digne de votre ressentiment, dit M. Gazebee en s'inclinant.

— Je ne sais trop... dans un sens, oui ; mais dans un autre, non. Je crois vraiment qu'il me serait impossible de m'asseoir à la même table que lui. »

M. Gazebee n'en gagna pas moins ce second point. Une semaine s'était écoulée depuis la visite de sir Omicron Pie, et le squire avait journellement rappelé à sa femme le dernier conseil de ce grand prince de la science. Lady Arabella lui avait toujours répondu sur le même ton : « Vous ne savez pas comme cet homme m'a insultée, monsieur Gresham ! » Cependant l'avis du médecin n'avait pas été sans poids pour elle ; il s'accordait trop bien avec son intime conviction. Elle eût bien voulu revoir le docteur à son chevet, si elle avait pu l'y rappeler sans préjudice pour son orgueil. Son mari, pensait-elle, l'y ramènerait probablement sans sa permission, et alors il lui serait possible de montrer son mécontentement tout en profitant des bons soins du docteur. Mais il ne vint jamais à la pensée de M. Gresham de heurter ainsi de front l'entêtement de sa noble épouse, de sorte que le docteur Fillgrave continuait ses visites.

Cependant la proposition de M. Gazebee lui ouvrait une porte qui pouvait la mener à son but.

« Eh bien, dit-elle avec une parfaite abnégation d'elle-même, si vous pensez que cela puisse servir les intérêts de M. Gresham, et s'il lui convient d'inviter le docteur Thorne, je ne me refuserai pas à le recevoir. »

Puis M. Gazebee eut à discuter cette affaire avec M. Gresham. Ce n'était pas non plus chose si facile, car M. Gazebee n'était nullement dans les bonnes grâces du squire. Il finit cependant par le persuader aussi. M. Gresham fut heureux de pouvoir inviter de nouveau son vieil ami dans sa propre maison, et, quoiqu'il eût préféré que cette preuve de condescendance de la part de sa femme lui fût parvenue par un autre canal, il écrivit au docteur la lettre que nous avons citée plus haut.

Le docteur, ainsi que nous l'avons dit, la lut deux fois et résolut d'abord de refuser l'invitation du squire.

« Oh ! acceptez, acceptez, je vous en prie, lui dit Mary ; acceptez, je vous en supplie.

— Non certes, dit-il, je n'accepterai pas. Il y a des choses qu'on doit supporter, mais il y en a d'autres qu'on ne doit pas supporter.

— Allez-y, mon oncle, dit Mary qui avait pris la lettre des mains du docteur et qui l'avait lue. Vous ne pouvez refuser ce qu'on vous demande avec tant d'instance.

— Cela me fera beaucoup de peine, mais je me vois forcé de refuser.

— Je suis aussi très-fâchée contre lady Arabella, mon oncle; mais, quant au squire, j'irais chez lui sur mes genoux, s'il me le demandait.

— Oui ; et, s'il vous avait invitée, ce serait bien différent.

— Mais c'est lui qui invite, mon oncle, et non lady Arabella. D'ailleurs sir Louis ne peut guère y aller sans vous, et je suis sûre qu'il acceptera.

— Oui, et qu'il se conduira comme une brute. »

Ce colloque fut interrompu par un message de sir Louis, qui faisait prier le docteur de monter auprès de lui.

Le jeune baronnet, enveloppé dans sa robe de chambre et assis devant sa table de toilette, prenait une tasse de café, pendant que Joé préparait ses rasoirs et de l'eau chaude. L'odorat du docteur lui révéla aussitôt qu'il y avait avec le café un ingrédient qui ne provenait pas de sa cave.

« Prenez-vous de l'eau-de-vie si matin, sir Louis ?

— Hum ! seulement un petit *chasse-café*, dit le baronnet, qui ne comprenait pas exactement le sens du mot français dont il se servait. C'est tout ce que je prends maintenant, et c'est excellent pour l'estomac.

— Ce n'est point excellent pour votre estomac, au contraire ; c'est la pire chose que vous puissiez prendre, si vous désirez vivre.

— N'importe pour le moment, docteur. Regardez ceci : c'est ce qu'on peut appeler poli, hein ? (Et il lui tendit le billet de lady Arabella.) Non qu'ils n'aient pas quelque objet en vue... Je comprends... ils ont une ribambelle de filles... hein ? »

Le docteur prit le billet et le lut.

« C'est très-poli de leur part, dit-il, très-poli.

— J'accepte, naturellement. Je n'en veux pas au squire

parce qu'il ne peut pas me payer l'argent qu'il me doit. Je ferai honneur à son dîner, et je regarderai ses filles. Avez-vous aussi reçu une invitation, docteur ?

— Oui.

— Et vous irez ?

— Je ne pense pas ; mais cela ne doit en rien vous influencer, sir Louis...

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Descendez un moment, dit le docteur en se tournant vers Joé, et attendez qu'on vous appelle. Je désire parler à votre maître. »

Joé regarda un instant le baronnet, comme s'il n'eût attendu que le plus petit encouragement pour résister aux ordres du docteur ; mais, voyant que sir Louis ne disait rien, il se retira lentement, et resta, cela va sans dire, derrière la porte, l'oreille collée au trou de la serrure.

Alors le docteur commença un long et inutile sermon. Son but, avant tout, était de recommander à son pupille de ne pas s'enivrer chez le squire ; arrivé à ce point, il continua sa mercuriale et réussit à effrayer sir Louis. Celui-ci n'avait pas les nerfs d'acier de son père, nerfs que l'eau-de-vie elle-même n'avait pu dompter tout à fait. Le docteur lui parla avec énergie et le menaça d'une mort prompte, presque immédiate, s'il ne mettait un terme à ses excès ; il lui démontra l'impossibilité où il serait de vivre assez longtemps pour disposer lui-même de sa fortune, et réussit, comme nous venons de le dire, à l'effrayer. Il n'avait jamais pu réussir à effrayer le père. Mais il est des hommes qui, malgré leur peur de la mort, redoutent encore plus les souffrances du moment, et qui ne supporteront pas la moindre douleur s'il y a moyen d'y échapper. Sir Louis était un de ces hommes ; il n'avait ni le courage ni la force de prendre une bonne résolution et de la tenir. Il promit au docteur de se réformer, et, en le promettant, il avala sa tasse de café et d'eau-de-vie, dans laquelle les deux liquides étaient mêlés à proportions égales.

Le docteur se décida à accepter enfin l'invitation du squire. Quelque parti qu'il prît, il était peu satisfait de lui. Il ne se fiait pas assez au baronnet pour le laisser aller seul au manoir,

et, d'un autre côté, il n'aimait pas à montrer son irritation. La pensée de s'asseoir à la table de lady Arabella avant qu'elle eût réparé ses torts envers Mary ne lui était pas moins désagréable ; mais son affection pour le squire finit par l'emporter sur toutes ces considérations.

La visite de sir Louis était, sous tous les rapports, très-préjudiciable au docteur. Il ne pouvait faire ses tournées quotidiennes, ne voulant pas laisser Mary seule avec un pareil homme. Dans l'après-midi du second jour, elle se réfugia au presbytère, où elle resta une heure ou deux ; puis elle alla faire quelques visites chez ses vieilles amies les fermières du voisinage. Le docteur n'en craignit pas moins de quitter sir Louis. Que pouvait-il faire, laissé seul dans un village comme Greshamsbury ? Il resta donc à la maison, et ils vérifièrent ensemble leurs comptes; car le baronnet ne plaisantait pas au sujet de ses comptes. Il insista même beaucoup pour faire venir Finnie à Greshamsbury; mais le docteur s'y opposa formellement.

Cette soirée se passa mieux que la précédente; du moins, la première partie de la soirée. Sir Louis ne se grisa pas; il monta au salon pour prendre le thé, et Mary, qui n'éprouvait pas à ce sujet la même anxiété que son oncle, regretta presque sa sobriété. A dix heures, il se retira dans sa chambre.

Mais les troubles de la journée n'étaient pas à leur fin. Le docteur était descendu dans son cabinet de travail pour tâcher de réparer un peu le temps perdu, et il venait de s'installer à son bureau, quand Janete entra à l'improviste dans la chambre, suivie de Brigite, qui fondait en larmes.

« S'il vous plaît, monsieur, dit Janete, que l'indignation rendait, à son insu, un peu moins respectueuse que de coutume, s'il vous plaît, monsieur, ce jeune homme doit quitter la maison; sans cela, aucune jeune femme respectable ne voudra y rester... aucune, monsieur.

— Quel jeune homme ? sir Louis ? demanda le docteur.

— Oh non ! il est presque toujours au lit, lui ; il ne fait pas de mal, que je sache. Ce n'est pas lui ; c'est son domestique ; c'est cet homme...

— Cet homme ! dit Brigite en sanglotant. Certes, ce n'est pas un homme; si Thomas avait été ici, il ne l'aurait pas osé. »

Thomas était le groom du docteur, et, s'il fallait en croire la rumeur publique, il était probable que Thomas et la jeune Brigite serreraient un jour les doux nœuds de l'hyménée.

« S'il vous plaît, monsieur, continua Janete, les choses iront mal si ce jeune homme ne quitte la maison ce soir même. Tom se bat pour un rien. Il est sorti maintenant ; mais si ce jeune homme est encore ici quand Tom reviendra, Tom lui cassera la tête, à coup sûr.

— Tom ne supporterait pas de voir insulter une pauvre fille, » murmura Brigite à travers ses sanglots.

Le docteur apprit enfin que M. Jonas avait exprimé son admiration pour les jeunes attraits de Brigite, et qu'en l'absence de Janete et de Thomas, il s'était jeté à ses genoux avec des gestes contre lesquels Brigite s'était défendue avec le rouleau à pâtisserie, dont un coup vigoureux l'avait laissé tout couvert de sang dans l'arrière-cuisine.

En entendant le récit de son exploit, Brigite redoubla ses sanglots ; mais le docteur, ayant remarqué le bras de la pauvre fille lorsqu'elle porta son tablier à ses yeux, se prit à désirer, dans le fond de son cœur, que la correction eût été assez forte pour rendre inutile toute intervention de Thomas.

Il en fut ainsi. Le docteur eut à panser le nez de Jonas dans une petite chambre du cabaret du village, Brigite ayant positivement refusé de rester sous le même toit qu'un adorateur aussi malappris.

(*La suite en septembre.*)

PENSÉES DIVERSES.

---

* L'usage d'atteler plusieurs bêtes aux carrosses des souverains est si ancien et paraît si respectable, qu'il reste immuable.

* Se faire suivre et se laisser pousser sont deux choses parfaitement différentes, et, en temps de révolution, on prend sans cesse l'un pour l'autre.

* Il est sage de croire à la vertu de sa femme, et plus sage encore de n'en pas parler.

* Quelque diverses, multiples et nouvelles que paraissent les sottises humaines, elles ne sont que des variations brodées sur quatre thèmes identiques et déjà aussi vieux que le monde, l'orgueil et l'envie, l'amour et la haine.

* Voulons-nous prédire les fautes de nos enfants? souvenons-nous des nôtres : chaque génération recommence par le même homme.

* Dans le chemin de la vie, il est aussi funeste de prendre l'imagination pour guide qu'il est doux de l'avoir pour compagne.

* Plaignons les serviteurs, les femmes et les fils de ces amants de l'égalité qui ne veulent rien voir et ne voient rien au-dessus d'eux-mêmes : cette idée doit faire et fait d'eux les plus despotiques et les plus durs de tous les maîtres, de tous les maris et de tous les pères.

* L'esprit s'enrichit de ce qu'il reçoit, et le cœur s'enrichit de ce qu'il donne.

* L'aveugle amour excuse tout sans avoir rien à expliquer selon les lois de la raison : au contraire, la clairvoyante amitié doit rendre compte de ses motifs et en alléguer de valables. On nous pardonne donc quelquefois de nous attacher à des femmes indignes de nous, et jamais de nous lier avec des hommes de basse et mauvaise compagnie.

* On meurt d'inanition à bord d'un navire qui n'a que du lest dans sa cale, et on meurt d'ennui dans la société des hommes qui n'ont que de l'érudition dans leur tête.

* Les succès de la science doivent se mesurer à ce qu'elle cherche, et les succès de l'esprit à ce qu'il rencontre. C. N.

MISCELLANÉES. — SPORT.

I

LES CHASSEURS DE CHAMOIS.

Le chamois, cette antilope des Alpes, est une des apparitions les plus gracieuses du paysage helvétique ; mais ce n'est plus guère qu'une apparition très-incertaine et très-fugitive pour le simple touriste, qui est fort désappointé quand on lui apprend qu'il lui faudra peut-être gravir des rochers à pic et attendre patiemment des heures entières, assis au bord d'un abîme sans fond, avant d'apercevoir ces charmants animaux brouter un étroit ruban d'herbes vertes, pendant que leur sentinelle avancée veille au salut de tous, prête à signaler le danger par un cri aigu assez semblable au sifflet des voleurs. A ce son redouté, tous s'évanouissent comme des spectres, à moins que la difficulté des lieux ou quelque autre cause insurmontable ne les oblige à se lancer dans les champs de glace, car l'homme a si inexorablement poursuivi les chamois, qui jusqu'au commencement de ce siècle animaient encore les crêtes revêtues de quelque végétation, qu'aujourd'hui réfugiés dans les solitudes les plus sauvages, voisines des neiges éternelles, ils ne les quittent que l'hiver pour venir chercher un refuge contre l'inclémence de l'air dans les forêts abritées par les montagnes.

Aux pâles rayons d'une lune sans nuages, ou bien aux premières lueurs du jour, les chamois descendent des hauteurs

pour chercher une nourriture plus fortifiante. Ils choisissent toujours un lieu entouré de rochers. De neuf à onze heures, ils se permettent une sieste réparatrice ; mais, à midi, ils remontent invariablement, jusque vers quatre heures, à peu de distance des glaciers. Ces animaux, toujours si vifs, redoublent d'activité en automne et au commencement de l'hiver ; on les voit alors se jouer gaiement près des profondeurs les plus affreuses, se renverser mutuellement, et se livrer à des combats simulés là où la fière et grimpante chèvre des Alpes, presque leur congénère, n'oserait s'aventurer. Sur quelques brins d'herbe couronnant les pics les plus inaccessibles, ou sur des bords à peine larges d'un pied qui surplombent les précipices, l'antilope des montagnes se meut avec une grâce, une aisance, une élasticité, qui tiennent du prodige. Vif, d'une structure élégante, doué d'un regard doux et perçant, de couleur fauve en été, presque noire en hiver, le front orné de cornes polies, brillantes et recourbées, le chamois est un des chefs-d'œuvre de la création ; ses muscles, à mesure qu'il grossit, deviennent à la fois souples et résistants, comme des ressorts d'acier ; rivalisant de vitesse avec le vent, il bondit au delà du vide et des glaces. On mesura un jour, sur le mont Rosa, un ravin franchi par un chamois, et on lui trouva vingt-quatre pieds de largeur.

L'odorat du chamois est aussi richement organisé que ses muscles et ses nerfs ; il reconnaît au flair le chasseur posté à d'énormes distances, et paraît alors beaucoup plus inquiet, beaucoup plus agité que s'il le voyait réellement. Si dans sa fuite il s'élance contre un rocher et se trouve dans l'impossibilité, soit d'avancer faute de pouvoir percer une masse compacte, soit de reculer sans tomber dans l'abîme, son indécision dure peu ; il mesure avec autant de rapidité que de précision la distance qui le sépare d'un nouveau point d'appui ; il tente un effort impossible à réaliser, et bondit dans le gouffre au fond duquel il arrive en atomes, à moins que l'intelligent animal, que sa présence d'esprit n'abandonne jamais, n'aperçoive, en tombant, un point de projection hors du rocher à pic ; dans ce cas, il se rapproche de ce but par un nouvel effort, en se repliant sur lui-même, et cette tentative est souvent couronnée de succès. Si un chasseur est le seul obstacle qui s'oppose à sa retraite,

il s'élance vers lui, rapide comme une flèche ; l'homme alors, s'il veut éviter d'être lancé dans le vide ou seulement renversé par le choc de l'animal, n'a d'autre ressource que de se coucher à plat ventre; le chamois le franchit sans le toucher.

Les chasseurs poursuivent cet intéressant animal jusqu'à ses derniers refuges par des chemins d'un accès des plus vertigineux. Malgré ses merveilleuses qualités, malgré son incroyable rapidité, sa timidité, sa finesse, ils le forcent souvent et l'emportent en triomphe au bas des vallées; mais, parfois aussi, ils y perdent la vie, comme il arriva à David Zricki et à Kasper Blümer, les deux plus renommés chasseurs du canton de Glaris, qui, après avoir tué plusieurs centaines de chamois, tombèrent victimes de leur passion insatiable pour la chasse, en dépit de leur étonnant sang-froid et de leur science d'escalade. Le premier disparut sans que, pendant neuf mois, on pût savoir s'il existait encore. Enfin, son squelette fut trouvé gisant sur le versant d'une montagne escarpée, rongé par les vautours et les renards. Il eut à souffrir cruellement, puisque, en calculant l'espace entre un pied brisé et l'endroit où le cadavre fut découvert, on jugea qu'une fois tombé, il avait dû se traîner à une grande distance et périr de faim et de froid, après avoir tiré des coups de feu en signe de détresse. Blümer disparut dans un précipice du Vorder-Glarnish, d'où son corps mutilé ne fut tiré que l'été suivant.

On connaît l'histoire de ce chasseur bernois qui, sur le glacier très-fréquenté du Grindelwald, tomba aussi dans la crevasse inaperçue d'un glacier, mais put y suivre un ravin creusé par un cours d'eau, et gagner ainsi avec une incroyable difficulté, sans toutefois éprouver aucun mal, l'extrémité de la glace aboutissant à un terrain sec. Ces bonnes fortunes sont rares, et il est souvent arrivé que des hommes ainsi précipités dans de larges fissures durent y attendre des heures, des jours, des nuits même, avant que leurs compagnons fussent parvenus à les en retirer au moyen de leurs cordes et de leurs bâtons. Le célèbre Marcus Colani, de Pontresina, fut plus heureux que la plupart de ses collègues. Cet homme, si étrangement hardi, s'était emparé d'un immense terrain sur lequel aucun de ses compagnons n'avait osé s'aventurer, et où il entretenait des troupeaux en-

tiers de chamois à demi apprivoisés; il n'avait pas, à l'âge de soixante-six ans, tué moins de deux mille huit cents de ces animaux, nombre que jamais chasseur n'avait atteint auparavant, ni n'atteignit après lui. Ce digne fils de Nemrod mourut tranquillement dans son lit, bien que sa mort fût l'effet de fatigues contractées dans une de ses expéditions.

Ces dangers ne sont toutefois pas les seuls que le chasseur ait à affronter dans ses entreprises hasardeuses. Son ennemi le plus redoutable est, sans contredit, le brouillard, qui, parfois, l'enveloppe tout à coup, au moment où il vient d'atteindre les crêtes extrêmes, et dont la densité extraordinaire lui interdit de rien distinguer à la distance d'un pouce devant ou derrière lui. Affreuse position pour un homme que d'être obligé de chercher à tâtons son chemin sur un terrain large d'un pied, au-dessus d'un abîme, ou d'éviter une crevasse sur un immense glacier couvert de neige! Pour échapper à une mort si imminente, il faut être doué d'un imperturbable sang-froid, joint à une longue expérience. En thèse générale, cependant, le chasseur cherche les lieux qui lui offrent le plus de sécurité; pour éviter de rouler dans le précipice, il s'attache à une roche au moyen d'une corde qu'il porte toujours sur lui, et passe ainsi la nuit dans le voisinage immédiat des aigles et des vautours; bivouac glacial! puisque, après avoir soupé d'un potage préparé dans sa marmite de fer, il est souvent obligé, pour ne pas se laisser gagner par le froid, d'aller et de venir pendant des heures entières, et parfois avec une grosse pierre sur les bras.

Les aventures suivantes seront de nouvelles preuves des péripéties qui attendent les chasseurs de chamois.

Matthias Héfli, ancien praticien, et aujourd'hui excellent guide pour l'exploration de la montagne, me disait l'an dernier:

« J'avais quinze ans lorsque, à l'insu de mes parents, je partis pour la chasse aux chamois sur le Bachi-Alp. Je perdis ce jour-là, et mon temps et ma peine. Il me fut impossible de prendre le vent au-dessous de ces rusés animaux qui ne manquèrent pas de m'assentir; aussi, quand j'arrivai au faîte de la montagne, j'eus le plaisir d'apercevoir un petit troupeau de cinq têtes descendre, avec la rapidité de l'éclair, le versant opposé. Démoralisé par ce mauvais début, je me dirigeais tristement

vers la demeure paternelle alors que la nuit commençait à tomber. Je descendis d'abord par un chemin où le roc s'émiettait tellement sous mes pieds, que je glissais plutôt que je ne marchais. J'atteignis un plateau sur lequel s'élevait une hutte de pâtres, abri du moins assuré, si le mauvais temps m'empêchait de pousser plus avant. J'avais remarqué cette cabine lors de mon ascension, et, d'après les taches de sang et quelques autres indices, je me persuadais qu'un porc avait dû y être tué quelques jours auparavant. Malheureusement, il n'y avait personne à l'intérieur. Les habitants s'étaient éloignés depuis très-peu de temps, chose qui n'a rien d'extraordinaire dans les Alpes. Comme je marchais donc soucieusement en jetant un coup d'œil sur la hutte déserte, je vis dans l'obscurité croissante apparaître au seuil même une figure que je n'avais pas encore vue, et dont la tête ronde contenait deux yeux brillants comme deux balles de fer rougies au feu. Cette créature ne me parut pas animée de sentiments très-sympathiques, car, grâce au peu de clarté qui régnait encore, je pus aisément distinguer de longs crocs aigus d'une blancheur éclatante, qu'elle me montrait avec un air de défi. Je vous avoue, mon cher monsieur, que la situation me parut tellement critique, que mes jambes adultes commencèrent à trembler sous moi. Oh! ne riez pas! je suis sûr qu'en pareil cas vous auriez fait un usage accéléré de vos facultés de locomotion. J'aurais agi de même si ma seule voie de retraite n'avait été tellement rapide que je ne pouvais la suivre sans être sûr de me rompre le cou. Le désespoir a quelquefois fait des héros; aussi, quoique tremblant de tous mes membres, j'abaissai ma carabine, j'ajustai attentivement la bête, qui grinçait toujours des dents, au beau milieu du poitrail; au moment où je fis feu, je la vis opérer sur elle-même deux ou trois soubresauts, en poussant des rugissements que centuplèrent les échos de la montagne; en vérité, les oreilles m'en tintent encore. Je passai en courant devant la cabine sans regarder, et dévalai comme un mouton ayant un vautour à ses trousses. Je ne suis descendu aussi vite qu'une autre fois dans ma vie, et je vous dirai tout à l'heure à quelle occasion. Quant à ce dont il s'agit, lorsque je racontai mon histoire à mon père, plusieurs voisins avaient fait irruption chez nous, ce qui arrive

souvent dans les villages de montagnes. Mon récit ne leur paraissant apparemment pas assez clair, tous convinrent de monter le lendemain matin pour voir quel était le monstre que j'avais privé de la vie. Ils partirent au point du jour et trouvèrent près de la cabine ma victime, la poitrine percée et gelée roide. C'était un magnifique lynx mâle ayant acquis toute sa croissance, et qui était probablement venu là chercher sa part d'un potage aux tripes de porc.

« Une aventure d'un autre genre, poursuivit mon conteur pittoresque, me fit un jour descendre la montagne plus vite encore que la première fois. J'étais parti, dès le matin, avec mon frère, plus âgé que moi de quelques années, pour aller chasser sur le Vorder-Glarnisch où, par parenthèse, on trouve une montée qui, non-seulement fait oublier de voir et d'entendre, mais glace la moelle dans les os. Arrivé là, le promeneur n'a autre chose à faire qu'à se glisser sur une arête de rocher, large environ comme votre jarretière, ayant au-dessus de lui le ciel bleu, et au-dessous, de chaque côté, un gouffre perpendiculaire, noir, béant, de quatre à cinq mille pieds de profondeur, ce qui est bien de nature à troubler la tête la mieux organisée. Si, dans cette situation peu commode, il éprouve le moindre étourdissement, il peut se figurer qu'un fantôme le tire par les jambes ; bientôt il tombe à droite ou à gauche, peu importe, au fond de l'abîme sans avoir le temps de faire son testament ni de recevoir l'absolution.

« Né comme moi dans le Glarnisch, mon frère trottait gaiement sur les fragments mal affermis des rochers, quand nous arrivâmes à un talus couvert d'une neige perpétuelle depuis le haut jusqu'à un fond semé de blocs de granit, que nous avions à traverser pour atteindre le versant opposé derrière lequel se trouvait un lieu recherché des chamois, qui s'y rendaient pour se baigner. Après avoir rampé à quatre pattes, comme des couvreurs qui travaillent au toit d'une église, nous gravîmes audacieusement la pente escarpée de l'autre côté de la vallée, les rocs saillants qui perçaient la neige nous étant, de temps à autre, de quelque secours. Une heure de rude travail nous conduisit enfin à la crête de la montagne, formée d'un rocher à pic d'au moins dix pieds de haut, qui, d'en bas, ne nous avait pas paru

un obstacle. Cette roche abrupte, contre laquelle nous étions venus littéralement nous coller le nez, régnait quelque temps à l'extrême sommet, déclinait peu à peu, et devenait ainsi plus aisée à franchir. Le chemin pour redescendre ne paraissait pas fort difficile, pourvu qu'on se tînt tout près du rocher, au pied duquel les pâles rayons du soleil avaient dégagé de la neige une étroite bande de terrain. Nous marchions donc avec précaution et accélérions le pas quand nous commençâmes à descendre. Nous glissions plutôt que nous ne marchions dans un épais lit de neige. Tout à coup nos oreilles furent frappées d'un bruit sourd semblable à celui qu'auraient fait des milliers de vautours battant des ailes autour de nous. « Grand Dieu, une avalanche « de neige! Lève la tête ou tu es mort, » me cria mon frère. C'est tout ce que j'entendis au milieu de ce tapage infernal, car je perdis aussitôt tout instinct; mon dernier sentiment fut que j'étais lancé en l'air comme par un mortier, puis... plus rien...

« Revenu à moi, il me sembla qu'on m'attirait doucement. C'était, en effet, mon frère qui m'écartait d'un gouffre, au bord duquel l'avalanche m'avait mollement déposé sur une neige épaisse, après m'avoir fait parcourir de haut en bas, et bien involontairement, une distance de trois cents pieds suisses, bonne mesure. Quand je pus garantir mes yeux de la neige, qui voltigeait autour de moi comme une poussière, et les porter sur un abîme sans fond, il me vint cette singulière pensée, que si l'avalanche eût été un coup de canon, il n'aurait pas fallu plus d'une once de poudre pour m'envoyer jusqu'aux portes du royaume à venir. »

Emu et frissonnant au récit de ce voyage dans les airs, « je suppose, dis-je à mon vieux brave, que vous eûtes pour ce jour-là une indigestion de chasse au chamois, et que vous fîtes alors comme après votre glorieux coup contre le lynx?

« —Vous croyez, me répondit-il de sa voix traînante ; quand je fis ce saut, je n'étais plus un enfant de quinze ans ; ma bouteille d'eau-de-vie avait été brisée, il est vrai, mais celle de mon frère était intacte. Dès que nous eûmes secoué la neige qui couvrait nos habits, travail assez difficile, à cause de son adhérence, nous reprîmes courage, escaladâmes de nouveau le talus main-

tenant dégagé de neige, et gagnâmes enfin le sommet sans encombre. Deux heures après, un magnifique chamois, que mon frère avait poussé à portée de ma balle, gisait sur le sol : nous eûmes donc tout lieu d'être satisfaits de notre journée, qui ne fut qu'un instant troublée par le petit accident que je viens de vous raconter. »

Outre ces dangers de voyages aériens, toujours possibles et toujours imprévus, le brave chasseur de chamois en courait autrefois d'autres que lui ménageait la jalousie de ses rivaux nés dans d'autres cantons. Les chasseurs suisses, qui se rencontraient sur leurs frontières, il y a quarante à cinquante ans, ne s'abordaient qu'en ennemis. Des meurtres en résultaient souvent, surtout dans les districts montagneux qui séparent le canton de Berne de celui du haut Valais. Un de mes amis, passionnément adonné à la poursuite des chamois, et sur la véracité duquel je n'élève aucun doute, m'a conté l'anecdote suivante à l'appui de beaucoup d'autres du même genre :

« L'un des plus habiles et des plus célèbres chasseurs de chamois du canton de Berne se disposait un matin à franchir les limites du Valais, lorsqu'il se trouva face à face avec un confrère venant du Valais et se préparant à entrer sur le territoire de Berne. Le Valaisien, qui, évidemment, ne professait pour son vis-à-vis qu'une confiance fort médiocre, réfléchit un instant, puis, trouvant prudent de recourir à une mesure préventive, il mit en joue son importun rival et le gratifia d'une balle de trois onces. Le Bernois tomba et descendit, en roulant rapidement, la pente qu'il venait de gravir non sans peine, suivi du Valaisien, avide de lui enlever sa carabine et ses instruments de chasse ; mais jugez du désappointement de ce dernier, lorsque, arrivé à dix pas du prétendu moribond, il le vit ressaisir avec agilité sa perpendiculaire, abaisser à son tour sa carabine et lui crier d'une voix menaçante que son heure avait sonné. Le Valaisien, qui, contrairement à toutes les lois de la chasse, avait négligé de recharger son arme à un coup, dut se résigner. Toutefois, ses vives supplications attendrirent son adversaire qui, pour tout châtiment, lui retint son fusil et ses munitions, et lui asséna un vigoureux coup de crosse. »

Les gens du pays m'ont assuré que ces sortes de rencontres

n'avaient pas toujours eu une issue si plaisante. Les progrès de l'éducation ont, il est vrai, presque mis un terme à ces coutumes barbares, et les chasseurs des diverses parties de la Suisse se croisent aujourd'hui sans hostilité aucune sur des points limitrophes autrefois théâtres de débats sanglants. Dans notre siècle d'activité inquiète, on s'est souvent plaint de la trop grande facilité des communications qui avait porté des atteintes sérieuses aux mœurs primitives des vallées écartées ; nous admettons volontiers que la vapeur aura, d'ici à un demi-siècle, altéré de plus en plus les mœurs primitives ; mais quand, dans ce mouvement, elle ne nous aurait enlevé que la haine mutuelle de deux hommes ardents à s'entre-tuer pour la possession d'un chamois, nous applaudirions avec chaleur à un changement qui cause de si vifs regrets aux admirateurs du bon vieux temps.

Tschudi confirme un fait vraiment curieux ; c'est qu'une pierre qui roule produit sur l'homme placé à une hauteur considérable l'effet irrésistible de la suivre de l'œil, et que cette curiosité machinale, cause inévitable de sa perte, s'accroît en raison du moins de distance qui l'en sépare. En pareil cas, et il se présente fréquemment pour eux, les chasseurs de chamois se hâtent de se tourner vers la falaise et s'arrêtent un instant pour laisser passer leur étourdissement avant de se remettre en marche.

De temps à autre, particulièrement dans les sentiers de l'Engadine, le chasseur éprouve subitement l'agréable surprise de rencontrer, au lieu d'un chamois qu'il convoite, un gros ours qu'il ne désire pas. En cette occurrence, bien ou mal ajuster la bête devient une question de vie ou de mort ; car, s'il n'est que blessé, maître Martin est d'humeur à prendre ce jeu en très-mauvaise part ; il se dresse sur ses pattes de derrière, marche à grands pas vers le malencontreux agresseur, l'entoure de ses jambes de devant, le presse, le pétrit comme un citron. Ces rencontres donnent souvent lieu à des luttes corps à corps, luttes désespérées, où les deux adversaires sont précipités, dans un embrassement très-peu fraternel, sur les pointes ou les saillies tranchantes des rochers. Et pourtant, chose merveilleuse, l'avantage reste généralement au chasseur dont le couteau va traîtreuse-

ment fouiller jusqu'aux entrailles les flancs de son ennemi ; mais il a aussi d'excellentes raisons pour garder le souvenir de sa victoire, toujours accompagnée de la fracture de deux ou trois côtes et de l'abandon de quelques bons lambeaux de chair entre les griffes de l'ours.

L'équipement du chasseur est fort simple. Ses vêtements sont tissés de laine ; il porte une carabine de fort calibre, un bâton de longueur et de grosseur raisonnables, une poche giberne contenant sa poudre et ses balles, une lunette et une marmite de fer. Sa nourriture consiste généralement en fromage, pain, beurre et certaines galettes salées et grillées, qu'il convertit, matin et soir, en une soupe épaisse mitonnée dans sa marmite. S'il jouit de quelque aisance, il se permet la bouteille d'eau-de-vie de cerise (*kirschwasser*). Il soigne particulièrement sa chaussure, dont les fortes semelles sont semées de gros clous à tête pointue pour prévenir les glissades sur les roches et les champs de glace. Des souliers ordinaires ne protégeraient pas assez les pieds et ne suffiraient d'ailleurs pas à la marche d'un jour.

Ces observations succinctes prouvent évidemment que la chasse au chamois a dû cesser depuis longtemps d'être un divertissement de *gentleman*. Quoique nous lisions de temps à autre dans les journaux que quelque prince ou quelque ministre a exécuté une audacieuse ascension sur l'Oberland bernois, et a été assez heureux pour tuer un magnifique chamois, j'avoue franchement que je n'ai jamais ajouté foi à ces rapports. J'ai vu souvent les chasseurs qui avaient accompagné ces nobles *sportsmen* en qualité de guides rire à plein gosier de leurs prétendues aventures.

D'un autre côté, on remarque chez le chasseur montagnard une espèce d'entraînement irrésistible ou plutôt une passion indomptable qui pourrait être comparée à celle des joueurs de profession. Une ardente soif de gain n'excite pas seule ces hommes entreprenants, qui ignorent la peur, à risquer constamment leur vie. Les chasseurs sont pauvres pour la plupart, capables d'affronter toute espèce de fatigue, et initiés aux moindres détails des localités des montagnes ; silencieux, pratiques, n'attendez pas d'eux qu'ils vous disent combien de ducats leur

a valus la cession de leur juste droit à la gloire d'un beau coup de fusil.

Je ne vais cependant pas jusqu'à prétendre que des amateurs n'aient jamais tenté d'excursion et ne puissent tirer avantage d'un incident heureux. Non. Cela s'est vu dans les chasses à battue peu dangereuses en elles-mêmes, et presque toujours fructueuses quand des montagnards expérimentés se coalisent pour une expédition en commun. Les chamois sont alors tellement circonvenus, qu'il suffit d'un seul homme pour les mettre sur pied dans leurs pâturages inférieurs et les pousser vers les hauteurs, tandis que d'autres occupent les passes qu'ils suivent de préférence et qui sont toujours connues. Ces parties de plaisir ont habituellement lieu dans l'Appenzell, et offrent un exercice salutaire aux visiteurs qui, l'été, vont habiter ce canton. J'y ai assisté une fois, sans avoir, comme on va voir, grand sujet de m'en glorifier.

Nous nous étions réunis avant l'aube dans la salle à manger de l'auberge. Hazi, Buschli et Sepitoni, tous trois jeunes gars d'Appenzell, illustres braconniers, s'étaient engagés à nous servir de guides. Après un déjeuner frugal, nous partîmes et gravîmes en silence les premières hauteurs. Nous avions marché deux heures quand nous atteignîmes les huttes alpines, d'où, au moyen de nos lunettes, nous pûmes observer les versants au-dessous de nous. « Huit têtes ! » s'écria soudainement une voix contenue par la prudence. Suivant la direction que l'homme nous indiquait, nous aperçûmes de fort loin le petit troupeau broutant tranquillement sous la surveillance de sa sentinelle, qui, immobile sur une pointe presque à pic, se bornait à tourner la tête de tous côtés. Notre plan d'opérations fut bientôt arrêté. Nous étions huit : deux formèrent le centre ; deux l'aile droite, deux l'aile gauche. Les derniers devaient suivre les chamois et les pousser vers leurs pâturages habituels.

Le temps que nous employâmes à garder les passes ne fut pas perdu, car nous eûmes la bonne fortune de pouvoir contempler le lever du soleil par delà les montagnes. Les forêts de sapins qui nous entouraient étaient encore plongées dans l'ombre, tandis que les plateaux élevés se trouvaient déjà inondés des premières lueurs du jour. Vers le sud, les pics gigantesques du Glaris et

des Alpes grisonnes brillaient comme de l'argent masqué par des nuances orangées ; de plus, le tintement lointain des clochettes agitées par les troupeaux, couvert de temps en temps par les cris aigus des pâtres, complétaient cette scène pittoresque et sublime, qui me fit, je l'avoue, oublier complétement ma passion cynégétique. Un coup de feu parti à ma droite me tira de mon état contemplatif ; je portai les yeux de ce côté et vis deux chamois accourir dans le ravin dont la garde m'avait été confiée. J'abaissai ma carabine et lançai mes deux balles, dont l'effet fut d'accélérer encore la course déjà rapide des chamois inoffensés. Honteux de ma maladresse, je regardais fuir mon gibier, quand un jeune chamois, qui fixait sur moi un œil doux comme celui d'une gazelle, vint se placer en quelque sorte sous ma main ; il paraissait surpris, mais nullement effrayé. Témoin apparemment de ce qui venait de se passer, il croyait peut-être avoir de bonnes raisons pour ne rien craindre de moi. Je ne me rappelle dans ma vie aucune occasion où je dus paraître aussi ridicule. Des cris effrénés partis de tous côtés m'excitèrent à recharger mon arme et à tuer cette charmante créature ; mais ma main tremblait tellement, que j'eus beaucoup de peine à introduire la baguette dans le canon. J'y parvins cependant et me disposais à faire feu, quand l'animal, prenant l'alarme, disparut en deux sauts, comme s'il se fût effondré sous terre.

« A vous, à vous ! me cria le pâtre placé dans une hutte au-dessus de ma tête ; en voici un autre ! » Avant que j'eusse pu vérifier le fait, un coup sec, suivi d'un écho prolongé, retentit dans les montagnes, et au même instant un formidable chamois du poids de soixante-dix livres tomba aux pieds du tireur bienheureux. De toutes parts des hourras s'élevèrent, auxquels se joignirent ceux des pâtres. Et c'était justice, car la victime possédait depuis longtemps, sous le nom de *Laseyrer Bock*, une haute célébrité pour avoir constamment su déjouer toutes les ruses des chasseurs.

Nous portâmes ce noble trophée à la hutte. Là notre chamois fut lavé, paré et rempli d'herbes aromatiques des Alpes. Le foie, fricassé au beurre, nous parut, grâce à nos appétits, un mets digne des dieux. Mais, pendant le dîner, un chasseur aperçut au

bout de sa lunette une harde de seize chamois au moins sur le versant de l'alpe Mügelis. « Partons ! » fut le cri général. Et, laissant aux bergers les restes de notre banquet, nous reprîmes avec une ardeur toute nouvelle le chemin de la montagne. Arrivés à notre but, une seule chose nous fit faute, les chamois ; ils avaient disparu. Nous nous dirigeâmes alors sur Weissbad, où nous arrivâmes à la nuit fermée, tirant des coups de fusil en guise de triomphe et portant de joyeuses torches enflammées. Et quoique, pendant le souper, je me sentisse profondément humilié de mon revers du matin, je notai cette journée d'une croix blanche sur mes tablettes.

Cependant ces chasses à battue diffèrent essentiellement des expéditions individuelles, presque toujours accompagnées de dangers. C'est ainsi qu'un Anglais, descendu il y a quelques années à l'hôtel de Bellevue, à Thunn, se rendit avec quelques amis dans la vallée de Kien. Comme il escaladait une pente escarpée, le pied lui glissa ; il tomba en roulant, son fusil partit et la balle lui traversa le corps.

On ne voit pas ordinairement dans les chasses d'horribles accidents comme celui de Rudolphe Blasi, de Schwanden, qui, aveuglé par son ardeur à poursuivre un chamois blessé, sauta sur une projection de roc à peine large d'un pied, et s'aperçut trop tard qu'il avait à dos une falaise unie et perpendiculaire, tandis que devant lui s'ouvrait un affreux abîme au fond duquel le moindre mouvement devait le précipiter. Croirait-on que Blasi resta ainsi suspendu entre ciel et terre pendant soixante mortelles heures avant de pouvoir être délivré par son compagnon de chasse ? mais n'est-il pas plus incroyable encore que ce chasseur intrépide, bien que sa tête eût entièrement blanchi pendant ce temps d'horreur, n'eut pas même la pensée de renoncer à sa profession, tant l'amour de la chasse passionne profondément ces fils endiablés des montagnes ?

De nos jours, les plus célèbres chasseurs de chamois sont Johann Rudi, de Pontresina ; Carl-Joseph Inferger, d'Isenthal, dans le canton d'Ury ; Bénédict Catomen, du canton des Grisons, et Ignaz Troger, de celui du Valais. Quoique chacun d'eux ait, comme bien d'autres, tué plusieurs centaines de chamois, rien n'autorise à craindre la destruction de ces charmants

antilopes, trop rapides, trop rusées, connaissant trop bien les inextricables labyrinthes, les refuges cachés de la montagne et du glacier, pour ne pas échapper à ceux qui les poursuivent sans pitié. En outre, le nombre des bons chasseurs a décru plutôt qu'augmenté, et des observateurs attentifs ont signalé un accroissement marqué du chamois pendant ces dernières années.

(*Bentley's Miscellanies.*)

II

LÉGENDES HÉBRAIQUES [1].

(2e extrait.)

LA MORT DE DAVID.

Une grande faveur fut conférée à David, fils de Jessé, notre roi-poëte. Il pria le Dieu tout-puissant de lui faire connaître à l'avance le moment de sa mort ; mais Dieu lui dit : « Une telle connaissance est refusée aux mortels dans leur intérêt même ; sache seulement que tu mourras un jour de sabbat.

— O Seigneur, dit David, j'aimerais mieux mourir le premier jour de la semaine, afin que mon agonie ne vînt point assombrir le jour qui t'est consacré.

— David, mon serviteur, montre-toi digne de la grâce que tu as obtenue. Ne t'attache pas à la vie avec une frayeur puérile, mais que l'ange de la mort te trouve aussi ferme que si tu étais sur le champ de bataille combattant pour ma cause. »

Depuis lors, David consacra le jour du sabbat tout entier à la lecture du saint livre, sachant bien que l'ange de la mort n'oserait pas fermer ses yeux pendant qu'ils étaient fixés sur la parole de Dieu. Car nul mortel ne peut échapper à la crainte de la mort ; l'âme se trouble à la pensée de ce grand changement, même lorsqu'elle sait qu'elle ne fait que retourner vers Dieu.

Mais l'heure de David avait sonné, le sabbat fatal était arrivé ; c'était un jour de printemps. Le roi était comme de coutume occupé à lire la sainte Ecriture, et l'ange de la mort rôdait autour de lui sans pouvoir exécuter sa tâche.

[1] Voir la livraison de mai.

Tout à coup Bethsabé, son épouse bien-aimée, vint lui présenter quelques-unes de ses fleurs favorites, et, tandis qu'il la regardait avec ravissement, l'ange de la mort toucha son cœur. Puissent tous les fils d'Israël avoir une fin aussi douce !

LES TÉMOINS.

Chiajim Eliézer avait une fille, la belle Rebecca, qui, se promenant un jour à une certaine distance de la tente de son père, tomba dans une citerne. Après avoir appelé du secours pendant plusieurs heures sans que l'écho même répondît à sa voix, elle se résignait à son sort, priant seulement Dieu de lui accorder une mort douce et de combler son père de ses bénédictions, quand un étranger, le jeune Nathaniel, venant à passer, le bruit de ses pas lui rendit quelque espoir. En entendant des cris, Nathaniel fixa les yeux vers la citerne et fut ébloui à la vue de cette belle fille. Dans son saisissement, il ne savait point s'il devait la prendre pour un ange qui se révélait à lui, ou pour un démon cherchant à l'attirer dans un piége ; mais quelques paroles de Rebecca dissipèrent promptement les images de son illusion, et, se mettant à l'œuvre avec ardeur, il eut bientôt tiré Rebecca de ce péril.

Rebecca le remerciait et le bénissait, mais lui, il ne lui répondit qu'en arrêtant sur elle un regard plein d'une admiration passionnée : « C'est moi au contraire qui remercie le Ciel de m'avoir accordé le privilége de vous contempler et de vous rendre un service dont tout autre eût pu s'acquitter aussi bien que moi. Je ne suis que l'instrument du Seigneur qui vous aime, et je sens qu'à partir de ce jour mon sort est fixé ; je ne vivrai plus que pour vous, ma vie vous sera désormais consacrée. » Le soleil couchant brillait au-dessus de leurs têtes, et, sous l'influence de ses rayons, la reconnaissance qui remplissait le cœur de Rebecca se transforma bientôt en amour. Ils étaient encore au bord de la citerne, et déjà ils avaient échangé des serments de fidélité éternelle. Nathaniel annonça à la jeune fille qu'il était forcé de se rendre auprès de ses parents, mais qu'il reviendrait bientôt, et il ajouta : « Je jure de t'épouser, et, comme il n'y a ici aucun être humain qui puisse entendre ma promesse,

je prends à témoin cette citerne et cette jolie petite belette qui se glisse en ce moment le long de ses bords. »

Ils se séparèrent; mais Nathaniel, en retournant dans son pays, vit une autre femme qui était belle aussi, et il oublia le serment fait à Rebecca. Il devint père d'un enfant, d'une fille, qui, à l'âge de six mois seulement, fut mordue à la gorge par une belette et mourut. Il eut encore un autre enfant, un garçon, mais, avant qu'il eût atteint sa deuxième année, il tomba dans une citerne et mourut aussi. Quand la mère vit son second enfant étendu sans vie sous leur tente, elle dit à son mari : « Ceci est bien étrange, Nathaniel, et mon cœur me dit que l'un de nous doit avoir offensé Dieu, ou sciemment ou à son insu. Ecoute-moi donc, ô mon époux, je te confesserai toutes mes pensées, tous mes sentiments et toutes mes actions, autant du moins que je puis me les rappeler, puis tu me jugeras et tu me diras quelle expiation je puis offrir au Seigneur.

— Non, s'écria Nathaniel en se précipitant la face contre terre; c'est moi qui ai transgressé, moi qui ai offensé Dieu et les hommes : la belette qui a mordu notre fille et la citerne qui a englouti notre fils ont été les témoins de mon serment, et ils sont devenus les vengeurs de mon parjure. »

Il confessa tout alors à sa femme, qui lui dit : « Je vois, Nathaniel, que si j'ai été ta femme légitime aux yeux des hommes, je ne l'ai point été devant Dieu. Tu dois me répudier, ajouta-t-elle, et aller expier ta faute. »

Pendant ce temps, Rebecca continuait à vivre auprès de son père, le vieux Chiajim Eliézer, qui la pressait souvent d'accepter un des nombreux soupirants à sa main, et de réjouir sa vieillesse par la fête de ses noces; mais elle répondait toujours que sa foi était engagée à l'homme qui lui avait sauvé la vie, et qui, sous le regard de Dieu et en présence de la belette et de la citerne, avait juré de l'épouser. C'est ainsi qu'elle attendait patiemment depuis des années, lorsqu'elle commença à s'apercevoir que sa jeunesse s'envolait.

Elle était assise un soir avec son père à l'entrée de leur tente. Le soleil allait se coucher, ajoutant ainsi un jour d'amertume à tous ceux qui s'étaient écoulés déjà, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre et Nathaniel apparut à leurs yeux : « Dieu soit béni !

s'écria Chiajim Eliézer, je vivrai pour voir ma fille mariée! »

Rebecca, sans dire une parole, s'était jetée dans les bras de son sauveur ; puis, levant les yeux vers lui, et apercevant sur son visage une nuance de tristesse qu'elle attribua au changement opéré par les années dans ses propres traits, elle baissa la tête et se mit à pleurer en silence.

Nathaniel, soulevant doucement la tête de la jeune fille, lui raconta l'histoire de sa vie depuis le jour où ils s'étaient séparés.

Alors Rebecca le conduisit auprès de la citerne d'où il l'avait tirée et s'écria : « Ciel qui as été témoin de la promesse de Nathaniel, écoute et porte témoignage devant Dieu et devant les hommes que je lui rends sa parole et que je le relève de son serment, de sorte que son mariage est légitime. Belette et citerne, soyez-lui favorables aussi bien qu'aux enfants que le Dieu tout-puissant lui accordera à l'avenir. »

L'IVROGNE ET SES FILS.

Un juif vivait autrefois à Damas avec ses quatre fils qu'il désespérait par ses habitudes d'ivrognerie. N'osant pas lui adresser de reproches, mais craignant en même temps qu'il ne dissipât tout leur bien, ils formèrent un complot pour le corriger. La première fois qu'il but au point de perdre la raison, ils l'emportèrent hors de la ville, dans le cimetière, et le laissèrent au milieu des tombes, afin qu'en s'éveillant il fût effrayé et commençât à réfléchir à la honte et au danger auxquels il s'exposait aussi bien que sa famille.

La même nuit, vers le point du jour, une caravane passa sur la route ; et, comme il se fit à ce moment-là même grand bruit aux portes de la ville, les marchands, craignant d'être attaqués et dépouillés par les habitants, résolurent de cacher dans le cimetière leurs marchandises, dont la plus grande partie consistait en outres remplies de vin.

Le juif, que ses fils avaient amené là, se vit à son réveil entouré de ces outres : il en ouvrit une aussitôt et commença à boire, sans s'inquiéter du lieu où il se trouvait, de sorte qu'il fut bientôt plus ivre que jamais.

Lorsque ses quatre fils retournèrent vers lui, et qu'ils le vi-

rent dans cette position, ils se dirent : « Si le vin vient le trouver, même en pareil lieu, c'est assurément la volonté de Dieu que nous le laissions en repos ; et, afin de ne pas commettre un nouveau péché et de ne point imiter la conduite de Cham, chacun de nous travaillera alternativement une semaine par mois pour gagner autant de vin que notre père en pourra boire. »

NOS GARANTS.

Le Seigneur, avant de donner la loi sur le mont Sinaï, demanda aux Hébreux un gage de leur fidélité à l'observer. Ceux-ci proposèrent leurs ancêtres Abraham, Isaac et Jacob. Mais Dieu leur répondit : « Comment pourrais-je les accepter comme garants ? Abraham n'a-t-il pas douté des promesses qui lui ont été faites ? Isaac n'a-t-il pas aimé son fils Esaü en dépit de ses offenses envers moi ? Jacob n'a-t-il pas dit dans un moment de désespoir : « Ma voie est obscure devant le Seigneur ? »

Les Hébreux offrirent alors leurs enfants, ceux qui étaient nés aussi bien que ceux qui n'étaient pas nés, et le Seigneur les accepta : c'est pourquoi il frappe les enfants lorsque les pères sont infidèles à leurs engagements.

AMBITION.

Jéroboam se disposait à se révolter et à usurper le trône de David ; Dieu s'efforça au dernier moment de le retenir dans le sentier du devoir en lui disant : « Tu seras un jour avec moi dans le paradis, tu parcourras le jardin d'Eden avec David en ma présence. » Jéroboam demanda : « Qui aura la préséance, David ou moi ? » Le Seigneur répondit : « Mon serviteur David, assurément. » Et Jéroboam répliqua : « Alors, j'aime mieux renoncer au paradis. »

LE JUIF ERRANT.

La célèbre légende concernant Ahasverus, le cordonnier, qui fut maudit à cause de sa conduite envers le Christ — et dont la vie a été considérée par quelques auteurs comme le symbole de la nation juive après sa dispersion — n'a naturellement pas

cours parmi les juifs, et les deux histoires suivantes y sont aussi, malgré leur titre, complétement étrangères. Leur date est plus récente, et la première, dont la scène se passe à Londres, peut être considérée comme un exemple de la raillerie satirique par laquelle les Juifs dénoncent eux-mêmes la cupidité de ceux d'entre eux qui sacrifient Dieu à Mammon.

Un juif polonais, nommé Abraham Kalisch, étant venu à Londres gagner sa vie en faisant le métier de colporteur et en demandant l'aumône à ceux de ses frères que la fortune avait plus favorisés que lui, fut un jour assailli sur le pont de Londres par un chrétien à qui sa longue barbe rousse paraissait déplaire, et qui, après lui avoir dit des injures, lui tira violemment ladite barbe. La foule, qui s'était assemblée autour d'eux, eut pitié du pauvre juif, arrêta l'assaillant et le livra à la police; il fut poursuivi devant les tribunaux et condamné à payer à Abraham Kalisch la somme de trente livres à titre de dommages. Aussitôt qu'Abraham fut en possession de ces trente livres, auxquelles il joignit dix livres qu'il avait amassées dans son commerce, il retourna en Pologne et reparut dans sa ville natale, devenu comparativement un homme riche, — car il avait ajouté à ses quarante livres plus de six cents florins! Dédaignant désormais la vie misérable d'un colporteur, il loua une boutique avec une devanture vitrée et la remplit d'habits vieux et neufs. Il devint ainsi un objet d'envie et d'orgueil à la fois pour ses coreligionnaires; mais personne ne pouvait comprendre par quels moyens il avait si vite fait fortune à Londres; et jamais, jusque-là, il ne lui était échappé un mot qui fût de nature à trahir son secret. Un soir cependant, Leib Chasid, un de ses vieux amis qui avait la barbe rousse comme la sienne, étant assis avec lui au coin du feu, lui dit tout à coup: « Abraham Kalisch, puissiez-vous vivre longtemps! Avez-vous le projet de retourner à Londres?

— Non, non, répliqua Abraham Kalisch, aussi vrai qu'il y a un Dieu.

— Alors, Abraham, pourquoi voulez-vous cacher à un frère le secret grâce auquel vous avez fait fortune dans cette ville? Lorsque vous avez quitté le pays, vous étiez pauvre et déguenillé; vous êtes maintenant l'opulent Abraham Kalisch. Croyez-

vous que le Seigneur accomplisse de telles merveilles dans l'intérêt d'un seul individu? Puisse-t-il vous accorder de longs jours! mais voudriez-vous paraître devant lui avec le remords d'avoir laissé un frère dans la misère, lorsque d'un mot vous auriez pu le rendre heureux? Je veux croire qu'une basse jalousie est étrangère à votre cœur, mais, en continuant à vous taire, ne vous exposerez-vous pas au soupçon d'avoir envié à un frère la chance de devenir aussi heureux et aussi riche que vous. Au nom du Dieu que nous adorons, confie-moi ton secret et je jure de ne jamais revenir dans cette ville pour te faire concurrence. »

Abraham Kalisch répliqua : « Qui peut discerner les voies du Seigneur? Elles sont mystérieuses, et la façon dont j'ai fait fortune est également un mystère, mais, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je vous dirai toute la vérité.

— Parle, frère, j'écoute ; l'anxiété a suspendu les battements de mon cœur.

— Eh bien, Leib Chasid, je suppose donc que vous vous rendiez à Londres ; arrivé là, vous demanderez un pont connu sous le nom de London Bridge, puis vous vous promènerez sur ce pont jusqu'à ce qu'un homme vienne vous dire des injures et vous tirer la barbe ; ensuite cet homme vous payera trente pièces d'or. C'est là tout. »

Le soir même, Leib Chasid partit pour Londres. Quoique bien des années se soient écoulées depuis lors, il continue à se promener sur London Bridge, et si, à minuit, en traversant ce pont, vous rencontrez un homme enveloppé d'un caftan avec une longue barbe rousse qui vous dise à l'oreille : « Zupf mer » (tirez-moi la barbe), c'est Leib Chasid.

Voici l'autre histoire. Il y avait autrefois à Nuremberg, en Bavière, deux juifs d'un caractère bien différent, l'un était un ouvrier habile, un homme pieux et doux, l'autre un riche marchand, fier, dur et irréligieux. On avait remarqué (et ce fut depuis le sujet de bien des commentaires) que le marchand, bien qu'impérieux envers tout le monde, semblait éviter avec une sorte de crainte ou de respect son voisin le mécanicien, et on l'entendit même une fois dire : « Je sais que mon sort est entre les mains de cet homme, mais je n'y puis rien. »

Un vendredi, pendant l'après-midi, le marchand était debout sur son perron, occupé à fumer sa pipe tout en grondant ceux qui rentraient des ballots et des barils dans sa maison, quand une pauvre femme, tenant un enfant entre ses bras, vint lui demander l'aumône, ajoutant que son mari était mort pendant qu'elle était en couches. « Laissez-moi la paix et allez-vous-en, lui dit-il durement.

— Je puis supporter bien des choses pour l'amour de ce pauvre orphelin, répondit-elle. Le Dieu tout-puissant qui vous a accordé la fortune doit aussi vous avoir donné un cœur.

— Je n'ai point de cœur pour des paresseux tels que vous, s'écria-t-il, je ne puis changer la loi qui permet aux mendiants de se marier, mais je ne nourrirai certainement pas leurs enfants du prix de mes sueurs.

— Prenez garde que Dieu ne vous frappe dans les vôtres, dit-elle en s'éloignant tout en larmes.

— Des menaces, des malédictions, misérable sorcière? » s'écria le marchand, et levant le pied pour la frapper, il perdit l'équilibre, roula le long des degrés et se cassa la jambe.

On reconnut bientôt que l'amputation était nécessaire, et lorsqu'il fut rétabli, il lui fallut une jambe de bois; mais il se sentait humilié en songeant que tous ceux qui le verraient en cet état se rappelleraient la cause de son accident. Il alla donc trouver plusieurs mécaniciens de la ville, et leur demanda de lui fabriquer une jambe artificielle qu'il pût faire mouvoir comme une jambe naturelle; mais ceux-ci avouèrent leur incapacité, et lui conseillèrent de s'adresser à son voisin. Il s'y résigna à la fin et fut bientôt en possession d'une jambe si bien exécutée, qu'elle faisait illusion non-seulement aux autres, mais à lui-même. « Maintenant que je n'ai plus peur de vous, dit le marchand à son voisin, je vous avouerai que j'ai fait une fois un rêve étrange; j'ai entendu une voix qui me disait que mon sort était entre vos mains, mais je vois maintenant que c'est le bien et non le mal que je devais attendre de vous.

— Que ce bienfait ne vous trouve pas ingrat, répondit le voisin.

— Mais, je crois vous avoir payé généreusement et ne vous devoir rien de plus.

— Ce n'est pas envers moi, mais envers Dieu que je vous engage à être reconnaissant.

— Quelle plaisanterie ! Si Dieu se mêle de semblables affaires, j'ai d'abord un compte à régler avec lui pour la perte de mon ancienne jambe ; et je suis bien sûr que je n'aurais jamais eu la nouvelle si j'avais été pauvre. M'en auriez-vous par hasard fait présent pour l'amour de Dieu? »

Et il reprit son ancienne vie;—il devint même plus dur qu'auparavant, car il éprouvait un profond ressentiment contre la pauvre femme, cause de son accident, et il cherchait un moyen de satisfaire sa haine contre elle, ou tout au moins de l'éloigner de la ville et de la renvoyer dans la paroisse à laquelle son mari avait appartenu, et où elle serait traitée comme une mendiante. Cette femme, qui travaillait courageusement pour subvenir à ses propres besoins et à ceux de son enfant, ne pouvait être chassée tant qu'elle n'acceptait pas d'aumônes; il se rendit donc chez elle un samedi matin, accompagné d'un témoin, et, lui parlant avec bienveillance, il l'amena à dire quelque chose qui l'autorisait à lui donner de l'argent. Il retournait chez lui, triomphant, lorsqu'il s'aperçut que sa jambe artificielle ne fonctionnait plus aussi bien, et ayant rencontré son voisin qui sortait de la synagogue, il se plaignit de cette imperfection : « C'est sans doute quelque ressort qui est dérangé, répondit le mécanicien, je verrai cela demain.

— Demain? et pourquoi pas aujourd'hui, à l'instant même? Entrez avec moi sous cette allée et voyez ce qu'il y a.

— Pas aujourd'hui, répliqua le mécanicien, c'est le jour du sabbat.

— Laissez là votre hypocrisie! Croyez-vous qu'il soit plus méritoire d'observer le jour du sabbat que de faire votre devoir comme un honnête ouvrier? D'ailleurs, je ne vous propose pas de travailler ; vous n'avez besoin que d'examiner le mécanisme de ma jambe; c'est comme si vous remontiez votre montre.

— Soit, je vais l'examiner. » Ils entrèrent sous l'allée, et le mécanicien dit au marchand de poser sa jambe sur une pierre ; mais celui-ci, dans son impatience, frappa la pierre avec une telle force que, recevant une impulsion soudaine, les ressorts se mirent en mouvement avec une vitesse effrayante. Il traversa

ainsi la rue, sortit de la ville, s'enfonça dans les montagnes, où il n'a cessé d'errer jusqu'à ce jour, et où on l'entend parfois crier : « Arrêtez ma jambe! » Mais on ne sait s'il veut parler de la jambe artificielle ou de celle qu'il avait levée contre la pauvre femme.

TOLÉRANCE.

Un jour qu'Abraham était assis devant sa tente, il vit un voyageur, un vieillard, passer sur la route inondée de poussière et de soleil; et allant à sa rencontre, il lui dit : « Etranger, puisses-tu vivre de longs jours, et puisse ton entrée sous ma tente être bénie! »

Le voyageur accepta l'invitation du patriarche et, à l'heure où les ombres s'allongent et où la brise, commençant à souffler, vient rafraîchir l'homme et les animaux, ils s'assirent pour souper : le vieillard à la droite d'Abraham et trois cents hommes de chaque côté.

Lorsque le repas fut terminé, Abraham dit à son convive : « Maintenant nous allons remercier notre Dieu. Tu peux remercier le tien, quel qu'il soit, ô étranger.

— Je ne crois point aux dieux de pierre, d'agile ou de bois, répondit celui-ci.

— Je m'en réjouis, dit Abraham. Tu offriras alors tes remercîments et tes prières à mon Dieu, au Créateur du ciel et de la terre.

— Je ne l'ai jamais vu, répliqua l'étranger. J'ai vécu quatre-vingt-dix ans sans apercevoir la trace d'un Dieu tel que celui dont tu parles.

— Quel est donc ton Dieu? qui révères-tu? demanda le patriarche avec impatience.

— Je ne révère que les hommes âgés et vertueux, tels que toi. Je suis moi-même très-révéré chez moi, parce que je suis vieux. »

Là-dessus Abraham se leva avec indignation et s'écria : « Hors d'ici, impie, que ton haleine ne souille pas l'air que je respire. »

Et le vieillard se leva et s'éloigna, tandis qu'Abraham et ses trois cents hommes restaient assis en silence.

Mais pendant la nuit Dieu apparut à son serviteur et lui dit : « Pourquoi as-tu repoussé un homme, ton semblable et ton hôte? Pourquoi ne l'as-tu pas laissé s'abriter sous ta tente pendant la nuit à l'heure où les lions et les bêtes de proie sortent de leur tanière?

— Parce qu'il ne te connaissait ni ne te révérait.

— Mais ne lui ai-je pas permis de demeurer pendant quatre-vingt-dix ans sous la tente des cieux? Ai-je jamais défendu à la rosée ou à la pluie de le rafraîchir? Ai-je rendu ses champs stériles, ai-je fait mourir ses dattiers ou ses oliviers? Ecoute ma parole : Parce que tu as fait ceci, parce que tu as rejeté ton hôte au milieu des ténèbres, tes descendants deviendront des étrangers parmi un peuple inhospitalier, et les ténèbres de la crainte et de l'angoisse envelopperont leur esprit jusqu'à ce que moi, leur Dieu, je juge qu'il est temps de montrer mon pouvoir. »

LA SOLIDARITÉ DU PÉCHÉ.

Nos sages d'autrefois ont toujours enseigné cette doctrine, qu'il n'y a point de péché individuel, et que la société tout entière est mise en danger par les péchés, les vices et les crimes commis même en secret. A l'appui de cette proposition, ils racontaient le fait suivant.

Un vaisseau quitta Joppa, et il y avait à bord un homme qui creusa un trou dans le flanc du vaisseau, au-dessous de son hamac. L'équipage et les passagers, se précipitant vers lui, lui reprochèrent son action criminelle. Mais il leur répondit : « Que vous importe? je ne creuse le trou que sous mon propre hamac. »

LES MARTYRS.

Pendant les cruelles persécutions qui suivirent la grande lutte des Juifs et leur défaite sous Bar Cochba, une veuve et ses cinq fils furent amenés en présence de l'empereur, qui, leur montrant une statue, leur dit : « Ceci est mon Dieu, pliez le genou et adorez-le. » Et comme ils refusèrent de le faire, l'empereur ordonna que le fils aîné fût décapité; il renouvela ensuite son ordre au second, mais avec le même résultat. Il continua

ainsi jusqu'à ce que le plus jeune des cinq fils restât seul : c'était un garçon de quatorze ans, beau et à l'air candide. « Sauve ta vie et prosterne-toi, » lui dit l'empereur; mais l'enfant, le regardant avec dédain, se contenta de répéter les derniers mots de ses frères mourants : « Schema, Yisroul, Adonaï Elohornan, Adonaï Echah ! — Allons, enfant, laisse-moi te sauver la vie. Je vais jeter ma bague à terre, ramasse-la afin que le peuple te voie te prosterner et croie que tu as adoré. » L'enfant répondit : « Si tu crains tant des mortels parce qu'ils te regardent, comment ne craindrais-je pas bien davantage mon Dieu qui est au ciel, et dont les yeux sont fixés sur moi ! » Et il fut condamné à partager le sort de ses frères.

(*Chambers Scots' Miscellany.*)

SCIENCES PHYSIQUES.

—

LA CHIMIE DE LA MER.

L'eau de mer diffère matériellement de l'eau de source et de l'eau de pluie, par la quantité des divers sels et des matières organiques qu'elle contient; c'est un fait que personne n'ignore. On a souvent demandé pourquoi l'on trouve tant de sel dans l'eau de mer. On pourrait aussi bien demander pourquoi l'on trouve tant de sel dans le sang, car, si l'on calcine du sang desséché, la cendre qui en résulte contient plus de la moitié de son poids de sel marin. Au lieu de répondre à ces questions faites au hasard, produisons des faits qui répondront d'eux-mêmes. Jusqu'à présent, nous connaissons plus ou moins soixante-deux éléments chimiques ou substances simples indécomposables, et de ces soixante-deux, l'exacte moitié, ou trente et un, ont été trouvés dans l'eau de mer, ce sont les suivants :

L'oxygène, l'hydrogène et le nitrogène, dans l'ammoniaque; le carbone, dans l'acide carbonique; le chlore, le brome et l'iode, dans les fucus; le fluor, en combinaison avec le calcium; le soufre, sous forme d'acide sulfurique; le phosphore, d'acide phosphorique; le silicium, de silice; le bore, d'acide boracique, tant dans l'eau de mer que dans les plantes marines; l'argent, dans la *pocillopora alcicornis;* le cuivre, très-abondant dans les animaux et les végétaux marins; le plomb, dans les organismes marins; le zinc, principalement dans les plantes marines, ainsi que le cobalt et le nickel; le fer, le manganèse, l'aluminium, le magnésium, le calcium, le strontium, le barium; ces deux derniers sous forme de sulfate, dans les fucoïdes; le

sodium et le potassium. Ces vingt-sept éléments ont été dénoncés dans l'eau de mer par le docteur Forchhammer. La présence des quatre éléments restants, c'est-à-dire le lithium, le cœsium, le rubidium et l'arsenic, a été découverte par d'autres chimistes.

De ces substances, il n'est qu'un petit nombre dont la quantité ait une notable influence sur l'analyse quantitative de l'eau de mer ; ce sont le chlore, l'acide sulfurique, la magnésie, la chaux, la potasse et la soude. Plusieurs semblent se dissoudre sous l'influence de l'acide carbonique, et se retrouvent dans le résidu qui provient de l'évaporation de l'eau de mer et d'une nouvelle dissolution des sels.

La matière saline de la mer existe à peu près dans la même proportion à quelque latitude qu'ait été pris l'échantillon analysé, pourvu qu'il provienne de la pleine mer. Cette proportion est d'environ 3,5 pour 100, soit trois livres et demie de matière saline, principalement de sel ordinaire, par cent livres d'eau. Mais la quantité moyenne de cette matière, dans les différentes mers, varie selon le voisinage des côtes ou certaines conditions météorologiques spéciales. Ainsi, dans la mer du Nord, la moyenne de matière solide est de 3,28 pour 100 ; dans le Cattegat et le Sund, de 1,51 ; dans la Baltique, de 0,48, ou moins d'un demi pour 100 ; dans la Méditerranée, de 3,75 ; dans la mer Noire, de 1,58 ; dans la mer des Caraïbes, 3,61. Dans les régions équatoriales, il existe une plus haute dose de matières salines, à cause de la grande quantité d'eau qui s'évapore journellement sous la chaleur solaire. Ainsi, la moyenne des sels à l'équateur est de 3,68, tandis que celle des pôles n'est que de 3,35.

Plus l'eau contient de sels, plus elle est dense ; par conséquent, on trouve une plus haute proportion de sels à de grandes profondeurs, si bien que là où ce phénomène n'a pas lieu, c'est qu'il existe une source ou un courant sous-marin d'eau douce.

Il existe une source d'eau douce dans le golfe de Xagua, sur la côte méridionale de Cuba. A environ trois milles de la côte, l'eau douce jaillit en pleine mer comme d'une source. Ce phénomène est sans doute bien connu des navigateurs qui fréquentent ces parages, car, plus d'une fois, lorsqu'un navire y passe sans relâcher à Cuba, les équipages renouvellent leur

provision d'eau fraîche à cette merveilleuse fontaine au sein de l'Océan. On a observé quelque chose d'analogue près de Goa, sur la côte occidentale de l'Inde, ainsi que dans la Méditerranée, à peu de distance de Marseille, où l'eau douce sort de couches au fond de la mer, mais sans jaillir jusqu'à la surface.

Les mers intérieures, telles que la Baltique, la mer Noire, le lac Baïkal, contiennent beaucoup moins de matières salines que n'en contient l'Océan, comme l'on peut voir d'après les chiffres donnés plus haut. La Méditerranée fait exception à cette règle, car non-seulement le vent chaud d'Afrique donne lieu à une prompte évaporation à la surface, mais en outre elle reçoit par le détroit de Gibraltar de nouvelles quantités d'eau salée, qui remplace le sel perdu dans l'évaporation. De plus, si l'on compare cette mer avec la Baltique, on trouve un double courant à l'entrée de cette dernière, aussi bien qu'à Gibraltar, mais c'est le courant inférieur qui sort de la Méditerranée et le courant supérieur qui y rentre, tandis que c'est l'inverse dans la Baltique.

La cause qui fait que plusieurs mers intérieures sont moins salées que l'Océan est évidente : ces mers ou lacs intérieurs ont des *émissaires* ou rivières qui s'en échappent, en emportant leur eau salée, pendant que l'eau perdue de cette façon est renouvelée par les pluies ou les sources d'eau douce des montagnes. Il est donc évident que ces mers intérieures doivent continuer à perdre leurs sels, jusqu'au point d'arriver à l'état d'eau douce ordinaire, comme celle des lacs. Et c'est, en effet, ce qui arrive, comme de nombreux exemples le démontrent. Mais que deviennent les plantes et les animaux nés et nourris dans l'eau salée ? Nous les trouvons vivant parfaitement dans ces mers devenues des lacs d'eau douce ! C'est ce qui est arrivé au lac Baïkal, situé au sud de la Sibérie. La puissante rivière d'Angara a graduellement entraîné les sels, et cette vaste étendue est devenue douce, mais ses animaux et ses plantes n'ont pas varié ; on y trouve des bancs de harengs que l'on prend et que l'on sale comme ceux des mers européennes, et qui forment une importante branche du commerce. Là aussi on trouve des phoques exactement semblables à ceux des mers scandinaves et polaires, que M. Babinet voudrait voir acclimatés dans le bois

de Boulogne ; des éponges et des coraux de très-belle qualité, ainsi que plusieurs autres organismes marins, vivant très-bien dans l'eau douce. A quatre cents milles à l'est du lac Baïkal, on trouve des phoques dans le petit lac, aujourd'hui d'eau douce, de l'Oron, qui n'a que quelques milles de circonférence. La transition de l'eau salée à l'eau douce a été si graduelle, que ces animaux marins ne paraissent pas en avoir souffert.

Mais nous avons maintenant à examiner la face opposée de la question. Nous venons de voir des plantes et des animaux vivant d'une manière prospère, pendant que le sel diminue graduellement jusqu'à ce que l'eau devienne douce, ce phénomène s'opérant au moyen des rivières ou des émissaires qui s'écoulent des lacs. Mais dans d'autres mers intérieures, c'est l'inverse qui a lieu, comme, par exemple, dans le lac Asphaltite, qui *reçoit* les eaux du Jourdain et de plusieurs autres rivières, mais qui n'a point de *débouché*. L'excédant d'eau est si rapidement entraîné par l'évaporation, que le lac ne déborde jamais, et les sels s'accumulent constamment. Ici, la quantité de sel accumulé est déjà si considérable (plus de 20 pour 100) que non-seulement la densité (1,24) de l'eau est plus grande que celle d'aucune autre, sauf peut-être celle du grand lac Salé dans la région des Mormons, mais encore qu'aucun animal ou aucune plante n'y peut vivre, même dans le voisinage, de là son nom de mer Morte. Cette mer se trouve dans des circonstances particulières, étant, malgré son voisinage, séparée de la Méditerranée par une haute chaîne de montagnes. Sa surface s'étend à 1312 pieds (398^{m},76) au-dessous de celle de la Méditerranée ; c'est par conséquent de beaucoup la plus profonde fissure connue sur la face du globe.

Dans l'autre hémisphère, nous avons un exemple analogue dans le grand lac Salé de la Californie supérieure. Ce lac, comme le lac Asphaltite, n'a point de dégagement, mais reçoit les eaux d'une rivière considérable, provenant des montagnes Rocheuses, sur son rivage septentrional, et de deux ou trois petits ruisseaux venant du midi. Aussi, l'eau est devenue si salée qu'aucun animal ni végétal n'y peut vivre[1] ; elle est aussi

[1] Il serait intéressant de vérifier si certains infusoires ou certaines algues inférieures, qui vivent dans des sources minérales, ne se retrouveraient pas ici.

remarquable par sa transparence. La proportion de sel est de 27 pour 100.

La mer Caspienne, l'une des plus grandes énigmes de la géographie physique, au lieu d'avoir un déversatif comme l'Angara qui s'écoule du lac Baïkal, reçoit les eaux du Volga, de l'Oural, du Terek, du Kour, de l'Aras, etc., et, quoiqu'elle n'ait aucun débouché apparent, ses eaux sont moins salées que celles de l'Océan, ce qui prouve qu'il doit exister un dégagement souterrain. Les eaux de la Caspienne sont très-peu profondes le long de la côte et même à plusieurs milles du rivage, où la profondeur atteint à peine 12 pieds, mais vers le centre, elle varie de 120 à 300 pieds (36 à 90 mètres), et dans le milieu on n'a pu trouver fond à 2800 pieds (840 mètres). D'après l'uniformité des sondages sur certaines largeurs et leur accroissement un peu subit, le lit de la Caspienne paraît descendre en terrasses. Et, quoiqu'il semble évident qu'il n'existe aucune communication entre la mer Noire et la mer Caspienne, le niveau de cette dernière étant de 83 pieds 1/2 (25^{m},05) plus bas que celui de la première, il ne faut pas oublier que cette dépression n'est nullement constante; qu'elle augmente et quelquefois diminue, en variant périodiquement et irrégulièrement, de sorte qu'à la rigueur il se pourrait qu'il existât une communication souterraine. D'ailleurs, des tonneaux qu'on a abandonnés aux flots de la Caspienne ont été retrouvés dans la mer Noire. Il est aussi fort possible que la mer Caspienne communique avec le volcan encore actif qui s'élève au sud-ouest, à une distance relativement faible.

Le goût nauséabond de l'eau de mer provient des divers sels qu'elle tient en dissolution, mais elle contient en outre des myriades d'animalcules et de végétaux microscopiques. A part ces matières organiques, l'analyse de l'eau de la mer d'Allemagne a donné pour 100 :

Chlorure de sodium (sel de cuisine). .	2,66
— de magnésium.	0,51
Sulfate de soude.	0,46
Chlorure de calcium.	0,12
Iodure de potassium, de silice, etc. . .	0,01
Total.	3,76

La pesanteur spécifique de l'eau de mer varie évidemment selon la proportion de sels et le degré de chaleur qu'elle reçoit du soleil ou le mélange de courants de différentes températures. Dans nos latitudes, cette pesanteur est d'environ 1,028, c'est-à-dire, qu'un volume donné d'eau pure distillée, pesant 1000 grammes, le même volume d'eau de mer pèsera 1028 grammes.

Tous les jours on extrait de la mer diverses substances pour l'usage de l'homme, telles que l'eau pure pour les navires, le sel, l'iode, le brome, etc.

On a fait plusieurs tentatives pour purifier l'eau de mer afin de la rendre potable, pour approvisionner non-seulement les navires, mais aussi les villes et villages maritimes, où l'eau de pompe est souvent saumâtre, et où les habitants sont souvent obligés de recourir à l'eau de pluie. Or, lorsque l'eau de mer est soumise à la congélation, elle abandonne ses sels presque complétement, phénomène qui paraît avoir été découvert il y a plusieurs années par le chevalier Lorgna, qui constata qu'un mélange de trois parties de glace pilée et deux de sel ordinaire produit un poids de 4 degrés au-dessous du zéro de Fahrenheit (—20 c.), suffisant pour congeler rapidement l'eau de mer. Plus récemment, on a proposé d'employer le froid produit par l'évaporation de l'éther[1]. La purification est complète lorsque cette glace est fondue et congelée de nouveau. Dans les régions polaires, la glace provenant de l'eau de mer est plus ou moins opaque, excepté lorsqu'elle est en petits fragments, et alors elle laisse passer la lumière en rayons verts bleuâtres. Fondue, elle produit de l'eau tantôt parfaitement douce, et tantôt légèrement saumâtre. La glace d'eau douce provenant de la pluie ou de la neige, que l'on voit flotter sur les mers polaires, se distingue de la glace d'eau de mer par son apparence sombre, surtout en petits morceaux, et par sa transparence, lorsque de l'eau on la porte à l'air. Cette transparence est si complète, en comparaison de la glace d'eau de mer, que le docteur Scoresby amusait ses matelots en coupant de grosses lentilles dans cette

[1] On a pu voir à la dernière Exposition de Londres plusieurs appareils réfrigérants donnant la solution pratique de ce problème.

(*Note du Traducteur.*)

glace et en faisait des verres ardents pour allumer leurs pipes. Grand était leur étonnement de voir que la glace ne fondait pas, pendant que les rayons solaires qui la traversaient étaient si chauds que l'on ne pouvait tenir la main au foyer de la lentille.

Le docteur Lind, de Portsmouth, fut le premier qui purifia l'eau de mer par la simple distillation; ce fut vers l'an 1740, après plusieurs insuccès par d'autres moyens. Plusieurs expérimentateurs imaginèrent plus tard divers appareils plus ou moins économiques, et permettant en même temps à l'eau ainsi distillée de dissoudre une quantité convenable d'air atmosphérique, sans lequel elle est extrêmement insipide. De ces divers appareils, celui du docteur Normanby semble le plus généralement en faveur. Un appareil ordinaire livre environ deux pintes ($1^{lit.}$,12) d'eau douce aérée, dans une minute. Un kilogramme de charbon produit 20 kilogrammes ou litres d'eau potable. J'ai une fois essayé de purifier l'eau de mer à l'aide d'un appareil électrique, destiné à extraire et à décomposer les sels, et la filtrai ensuite au moyen du charbon de bois. Par ce moyen on peut obtenir en même temps du carbonate de soude.

De tous les produits que l'Océan livre à la consommation, le sel de cuisine (chlorure de sodium) est peut-être le plus important. Ni les plantes ni les animaux ne pourraient vivre s'ils étaient entièrement privés de sel. J'ai déjà mentionné la présence d'une grande quantité de cette substance comme un des principaux éléments du sang. Dans presque tous les pays il existe des mines plus ou moins considérables de sel, identiquement pareil à celui qui s'extrait de la mer. En Europe, les mines les plus célèbres de sel gemme sont celles qui s'étendent de Wielischka et Bochnia, près de Cracovie, jusque dans la Moldavie, découvertes dans le milieu du treizième siècle, sous le règne de Boleslas V, roi de Pologne. Depuis cette époque, elles ont toujours été un trésor inépuisable, et six cents millions de tonnes de sel ont été extraites. Dans le midi de la France, on conduit l'eau de la mer dans des étangs quadrangulaires sans profondeur, appelés *marais salants,* où elle est soumise à l'évaporation et produit du sel brut qui se vend environ 24 centimes les cent kilogrammes.

Nous avons vu plus haut que l'eau de mer abandonne ses

sels durant la congélation ; c'est une propriété dont on tire parti à Bergen, située à environ 300 kilomètres à l'ouest-nord-est de Christiania en Norwége, vers le parallèle des îles de Shetland. Profitant de la sévérité du climat, on fait geler l'eau de mer, et, en enlevant la glace, on fait évaporer le liquide salin qui en résulte.

Autrefois, tout le carbonate de soude employé dans les arts et l'industrie provenait des cendres des plantes marines et des herbes du rivage. Depuis quelques années cependant, cet utile produit est presque exclusivement tiré du sel marin, que, dans ce but, on traite par l'acide sulfurique, ce qui le convertit en sulfate de soude et en acide chlorhydrique. Le sulfate de soude se vend en partie aux verriers, mais la plus grande partie est convertie en carbonate de soude, en la chauffant au charbon et à la chaux, tandis que l'acide chlorhydrique est en partie aussi vendu, et en partie converti en poudre à blanchir, etc. Cette série d'opérations constitue une des plus importantes branches de l'industrie chimique actuelle.

En considérant donc l'importance physiologique du sel, tant pour les plantes que pour les animaux, ses usages multipliés et les innombrables industries dont il est la base fondamentale, nous ne pouvons, nous l'avouons, nous montrer partisan des impôts qui le grèvent.

L'eau des salines d'évaporation paraît souvent jaunâtre, et plus souvent d'un rouge brillant. Cette même coloration en rouge s'observe dans le sel gemme provenant de mines fort éloignées de la mer. Cette matière rouge a été minutieusement étudiée par plusieurs éminents naturalistes. On a trouvé qu'elle était due à la présence d'une infinité de plantes microscopiques du genre *protococcus*. On voit souvent l'eau de la mer colorée par les mêmes individus sur de vastes espaces. Pendant que le *protococcus nivalis* colore çà et là la neige des Alpes et d'autres hautes montagnes, et les recouvre d'une couche rouge brique de matière organique, le *protococcus atlanticus* colore l'eau de l'Océan atlantique par zones ou par bandes rouges, se développant sur plusieurs milles de superficie. Ces petits êtres apparaissent sous le microscope comme des milliers de cellules sphériques transparentes, contenant quelques petits noyaux rouges.

Dans les eaux de la mer Rouge, on trouve quelquefois en prodigieuse quantité une autre espèce d'algue, le *trichodesmium erythræum*, appartenant au groupe des oscillaires. C'est encore une plante microscopique, et d'une couleur de sang si splendide, qu'on ne saurait douter qu'Hérodote ait donné le nom de mer Rouge au golfe Arabique à cause de cette circonstance. Après un certain temps, ces algues perdent complétement leur couleur rouge et deviennent vertes, de sorte que le phénomène est intermittent.

Lorsqu'on extrayait encore le carbonate de soude des cendres de plantes marines, il se fit une intéressante découverte, celle de l'iode. C'était en 1811. C'était l'habitude alors d'envoyer le carbonate impur aux raffineurs, qui le purifiaient et le convertissaient en d'autres sels pour la droguerie. A Paris demeurait alors un raffineur, nommé Courtois, qui, après avoir extrait autant de carbonate de soude qu'il lui fut possible par la cristallisation, pensa qu'il pouvait encore rester dans les eaux mères d'où provenaient ces cristaux une certaine quantité de carbonate que l'on pourrait convertir en sulfate par l'addition de l'acide sulfurique. Cette addition effectuée, le liquide fut chauffé dans une cornue. Courtois aperçut bientôt une riche vapeur violette s'élever en remplissant la cornue, puis se précipiter sur le vase sous forme d'écailles métalliques brillantes d'une couleur sombre. Cette curieuse découverte ne fut connue que deux années plus tard, lorsque le chimiste Clément en fit part à l'Académie des sciences. Sir Humphrey Davy, alors à Paris, et Gay-Lussac, membre de l'Institut, étudièrent cette nouvelle substance et trouvèrent que c'était un corps simple ou élément qu'ils dénommèrent *iode*. C'est un des corps les plus intéressants et les plus utiles, non-seulement dans le laboratoire, mais aussi en médecine et en photographie.

C'est d'une manière analogue que l'élément brome fut, quelques années plus tard, découvert dans l'eau de mer par Balard. Ce savant, pensant qu'il pourrait obtenir une certaine quantité d'iode en faisant passer un courant de chlore (qui a la propriété de chasser l'iode de ses combinaisons) à travers l'eau de mer, ou plutôt à travers la liqueur mère du sel marin, dégagea le brome en même temps. Comme le mercure, le brome est liquide

à la température ordinaire ; il est rouge brun sombre, hautement corrosif et volatil, et fort intéressant au point de vue chimique. La médecine et la photographie en font un grand usage.

Une autre substance chimique curieuse se rattache à la chimie de la mer, c'est la mannite. Ce produit, qui forme la base de la manne, est une espèce de sucre qui existe dans la séve du frêne ; il est sécrété pendant les chaleurs par le tamarisc et autres arbrisseaux.

Mais la mannite a aussi été observée sur certaines grandes plantes marines (*fucus*), surtout sur la *laminaria saccharina*, qui doit son qualificatif à la présence de la mannite. Je crois que le docteur Stenhouse fut le premier à attirer l'attention sur ce sujet. Presque toutes les grandes espèces d'herbes marines peuvent, en certaines circonstances, produire la mannite. On a cru que ces algues marines produisaient cette matière sucrée de la même manière que la canne produit le sucre, c'est-à-dire sous l'influence des fonctions vitales ; mais j'ai démontré [1], il y a quelques années, que la formation de la mannite n'a pas lieu durant *la vie* de la plante, mais que ce n'est qu'après qu'elle est morte et exposée à l'air, que la mannite commence à se former à la surface, où elle se montre en aiguilles cristallines microscopiques, solubles dans l'alcool. Elle semble se former aux dépens du mucilage particulier qui enveloppe ces algues durant leur existence et les met à l'abri des influences dissolvantes de la mer.

Plusieurs essais ont été tentés pour protéger les navires contre l'action corrosive de l'eau de mer, et surtout contre ces vers perforants, le *teredo*, ou les mollusques destructeurs, le *pholas*. Autrefois, le minium ou oxyde rouge de plomb était employé comme peinture, mais se montra bientôt sans efficacité ; à vrai dire, rien que le métal lui-même ne peut résister à l'action de ces animaux mous et gélatineux. Alors, on se posa la question : Quel métal? Le fer ne pouvait convenir à cause de sa rapide oxydation dans l'eau de mer, en formant une couche de rouille qui cimente ensemble les plantes, les pierres, les mollusques, etc., dont l'adhérence à la quille entrave la marche du navire. Le zinc présente les mêmes inconvénients, quoique à

[1] *Comptes rendus de l'Acad. des sciences*. Paris, 1856.

un moindre degré, la couche d'oxyde qui s'y forme le protégeant complétement contre toute rouille ultérieure, ce qui n'arrive pas au fer. Le zinc est donc quelquefois employé pour doubler les vaisseaux marchands, mais malheureusement il donne une prise considérable aux coquillages et aux herbes, que l'on n'en peut détacher qu'avec beaucoup de peine. Les feuilles de cuivre sont généralement employées dans la marine, et en dépit de son haut prix, ce métal a paru bien supérieur au fer et au zinc. Mais, depuis quelques années, une espèce de laiton, composé de cuivre, d'étain, de zinc, de plomb et de fer, connu sous le nom de *métal jaune*, est presque exclusivement employé dans la marine marchande, et commence à prendre, dans la marine militaire, la place du cuivre. Ce métal jaune paraît réussir parfaitement et est encore le métal le plus économique. Il s'oxyde bien plus lentement que le fer ou le zinc, et ne donne point de prise aux coquilleges et aux herbes.

Ce fut en analysant ce métal jaune que l'on découvrit la présence de l'argent dans la mer. Des plaques de ce métal qui, avant d'être clouées aux navires, ne dénonçaient que des traces infinitésimales d'argent, et même point du tout, après trois ou quatre ans de voyages, en contenaient une quantité appréciable. Or, l'argent existe dans la nature, çà et là, sous forme de chlorure, et ce composé, quoique insoluble dans l'eau, fond parfaitement dans une solution saline, ce qui explique facilement sa présence dans l'Océan. Une analyse délicate en démontre la présence même dans les polypes (*pocillopora*) et autres organismes maritimes.

Dans le voisinage de volcans en activité, l'eau de mer devient facilement acide, par suite des grandes quantités d'acide sulfurique et chlorhydrique dissoutes dans l'eau. Ainsi, on en voit un exemple dans la baie de Vulcano, à Santorin. Depuis quelque temps déjà on parle des eaux de cette petite baie comme étant douées de la propriété de nettoyer la doublure métallique des navires. Les vaisseaux doublés de cuivre ou de métal jaune feront bien d'éviter de séjourner pour un laps quelconque de temps dans ces parages, quoique leur simple passage à travers ces eaux acides leur sera plutôt avantageux que préjudiciable. Néanmoins, depuis 1821, la baie de Vulcano a été presque

abandonnée des navires. Il y a deux ou trois ans, *le Solon*, paquebot français à hélice, de l'escadre du Levant, reçut l'ordre de stationner quelques heures dans cette baie. La quille en fer, quoique revêtue de plusieurs couches de minium, était couverte d'un nombre infini de coquillages, d'algues et de zoophytes, qui entravaient notablement sa marche. Mais, après un court séjour à Santorin, ces parasites se détachèrent facilement sous la brosse, et le navire regagna aussitôt un nœud par heure en vitesse.

On pourrait écrire des volumes sur les changements chimiques qui s'opèrent dans la formation de roches nouvelles, de couches sédimentaires, et sous l'action de l'eau de mer sur les côtes. Sir Charles Lyell, Beudant, Bischoff, ont donné beaucoup de temps à cette étude. On comprendra facilement qu'un liquide comme l'eau de mer, tenant en solution tant d'éléments si différents, peut développer une variété indéfinie de réactions chimiques. Examinons, par exemple, l'action de l'eau de mer sur la fonte, qui, comme l'on sait, contient du carbone, du silicium et du phosphore. Sous l'influence de l'eau de mer, elle s'oxyde ou se rouille, et en même temps le phosphore se transforme en acide phosphorique, qui, combiné avec le fer, donne l'admirable phosphate bleu de fer, connu des minéralogistes sous le nom de *vivianite*. Le silicium s'oxyde également et forme un silicate de fer, tandis que le carbone le plus souvent se précipite sous forme de graphite ou de plombagine. Il se forme une grande quantité de rouille ou oxyde de fer hydraté, cimentant fortement les pierres, les coquillages, le bois et les métaux.

Par l'acide carbonique qu'elle contient, l'eau de l'Océan a la propriété de corroder les roches crayeuses et de dissoudre le carbonate de chaux qui se dépose ensuite dans d'autres endroits sous forme de calcaire tufau ou de calcaire argilacé. Telle est la roche de formation moderne qui se développe sur certaines côtes de l'ancien et du nouveau continent, et que j'ai trouvée en cours de formation sur la côte de Flandre, aux dépens des roches calcaires de l'Angleterre et de la France. J'en ai ailleurs donné l'analyse [1]. Je trouve aussi que le carbonate de chaux,

[1] *Comptes rendus* (1857-1860).

déposé par la mer de cette façon, a la propriété de cimenter un peu plus du double de son propre poids de matières étrangères, tels que le sable et l'argile, ce qui nous explique comment se forment dans la nature les calcaires argileux ou les grès calcaires.

Les coraux, les madrépores et les mollusques enlèvent à la mer le carbonate de chaux dont se forment leurs tentacules et leurs coquillages. Mes analyses du *madrepora muricata* de l'océan Indien et du *cardium edule*, ou clovisse ordinaire de nos côtes, m'ont démontré que les tentacules du premier et les coquillages du second contiennent plus de 90 pour 100 de carbonate de chaux. D'autres chimistes ont démontré que la mer contient moins de chaux dans les régions des récifs de coraux.

Aussi, les madrépores des nombreux récifs de coraux donnent une chaux excellente lorsqu'on les brûle, et sont employés à cet usage dans les îles tropicales, où la chaux, ainsi obtenue, entre dans les constructions.

Une des formations marines les plus curieuses et en même temps les plus utiles est, sans aucun doute, la roche appelée *sombrérite*, que j'ai récemment analysée[1]. Cette roche, qui consiste principalement en phosphate de chaux et en phosphate d'alumine, forme la plus grande partie de plusieurs petites îles des Antilles, surtout de celle de Sombrero, d'où j'ai cru pouvoir lui donner ce nom. Elle est très-précieuse dans la préparation du phosphore des allumettes, ainsi que du phosphate de chaux pour l'agriculture.

Les algues et les herbes marines de toute espèce abondent en nitrogène, et sont depuis plusieurs années employées comme engrais, avec assez d'avantage, je crois. Toutefois, non-seulement elles émettent des odeurs fort repoussantes durant leur préparation, mais encore il leur est impossible de rivaliser avec les engrais artificiels, que l'on fabrique aujourd'hui en si grande quantité, si bien qu'il me semble infiniment préférable de brûler ces herbes et d'en recueillir les cendres pour en extraire l'iode, ainsi que le font les fabricants de soude. Dans les opérations du docteur Stenhouse, les herbes marines ont donné

[1] *Journal of the Chemical society*, july 1862.

un produit particulier, appelé *furfurol* ou *fucusol*, substance volatile et huileuse, sous l'influence de l'acide sulfurique et la distillation [1].

Le sable du rivage est invariablement et intimement mêlé avec les débris de coquillages et une certaine quantité de matières organiques, et, de plus, il est constamment imbibé de sels alcalins et d'autres éléments dissous dans l'eau de mer, ce qui lui donne toutes les conditions de fertilité. Le vent le soulève en petites collines appelées *dunes*, qui présentent la même composition que le sable de la côte.

Deux circonstances cependant se réunissent pour empêcher ces dunes d'être aussi fertiles qu'elles pourraient l'être si l'on pouvait en arrêter l'influence. La première est l'extrême mobilité du sable, qui déplace continuellement ces dunes et les fait avancer chaque année dans la direction du vent régulier. L'autre circonstance est la rapidité avec laquelle l'eau de pluie s'infiltre à travers le sable, laissant ces éminences dans un état constant de dessiccation, au moins à la surface. Dans toute tentative de cultiver les dunes, il y a toujours ces deux influences à combattre. La première peut être détruite par des plantations d'*elymus arenarius*, d'*arundo arenaria* et autres herbes semblables, qui viennent très-bien dans le sable, et dont les racines ou rhizomes énormes, s'y ramifiant et le pénétrant dans toutes les directions, le maintiennent solidement. L'arbuste appelé *hippophaë rhamnoïdes* est aussi fort utile dans les mêmes circonstances. Ces plantes non-seulement cimentent le sable en quelque sorte, mais, par leur décomposition, garnissent les dunes d'une certaine quantité de terre végétale, de sorte qu'en peu d'années leur fertilité est assurée.

La seconde influence, celle de l'infiltration trop rapide, se combat aussi, jusqu'à un certain point, par le même moyen, et avec plus d'avantage, partout où cela peut se faire, par un mélange d'argile. La constante humidité, la pureté de l'air de la mer et la chaleur du soleil sur les pentes à l'abri du vent constituent un admirable climat pour toute sorte de végétation,

[1] Le furfurol se transforme aisément en un autre composé, la *furfurine*, qui jouit de toutes les propriétés de la quinine. Le nitrate de furfurine s'emploie même pour combattre la fièvre intermittente.

mais plus spécialement pour les plantes annuelles. L'éclat des fleurs et l'abondance des huiles essentielles ou odorantes que l'on remarque dans les plantes originaires de ces régions vraiment favorisées, indiquent clairement qu'il faut bien peu de travail pour rendre un côté des dunes extrêmement fertile. Quoique le climat maritime ne soit pas favorable aux arbres, le pin maritime est très-prospère sur certaines côtes, surtout dans les landes de Gascogne.

Dans quelques régions du globe, on trouve le sable siliceux ordinaire de la côte recouvert d'une couche de sable noir, brillant et métallique, comme sur quelques-unes des côtes de l'île Bourbon, de l'île Maurice, d'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Des spécimens de ce sable noir m'ont, depuis quelques années, été envoyés, pour être analysés, de Bourbon, de Maurice et de diverses régions de l'Australie occidentale. La partie essentielle de ce sable est un minéral noir appelé l'*isérine,* très-commun dans les contrées basaltiques, composé d'oxyde de titane et d'oxyde de fer. D'après mes expériences, ce sable peut donner 59 pour 100 de la plus belle qualité de fer. Mais avec ce sable noir se trouvent mêlés des grains innombrables de topaze, de zircone, de rubis, de saphir et d'autres pierres précieuses, avec de l'oxyde magnétique de fer ou aimant, et quelquefois même avec des grains d'oxyde d'étain et d'or. Quelques-uns des plus grands échantillons provenant de ces régions arrivent jusqu'aux écrins des bijoutiers. C'est de la même manière que l'on trouve de l'ambre sur les côtes de Prusse et que l'on voit flotter le bitume sur les mers asiatiques intérieures.

Je dois dire maintenant quelques mots sur l'air de la mer. Je ne parle pas de cette portion d'air dissous par l'eau de mer, et que l'on peut chasser par l'ébullition, quoique je devrais peut-être mentionner que, des deux gaz, l'oxygène et l'azote, qui constituent l'atmosphère, l'oxygène est deux fois plus soluble que l'azote, et que, par conséquent, la mer en dissout deux fois davantage. Ce qui fait que l'air expulsé de l'eau de mer par l'ébullition contient un mélange d'azote et d'oxygène un peu différent de celui qui constitue notre air. L'excès d'oxygène dans l'eau de mer contribue à soutenir les organismes marins et à corroder les plaques métalliques des navires.

Mais considérons pour un instant l'air qui repose sur la surface de l'Océan et sur ses côtes, — air qui est absorbé par les malades du rivage. Les nombreuses recherches chimiques faites jusqu'à ce jour démontrent toutes que l'air de la mer, sauf celui d'une proximité immédiate, est exactement de la même composition que l'air de l'intérieur du continent. Et cependant les médecins envoient continuellement leur clientèle à la mer pour *changer d'air*. Mais il faut dire que partout où l'air est analysé, à la surface de la terre ou au sommet des plus hautes montagnes, aux pôles ou à l'équateur, sur la côte ou en plein continent, il contient constamment 4 volumes (disons 4 litres) d'azote et un seul d'oxygène, quelque climat que nous habitions ; telle est la composition de l'atmosphère. Mais l'air contient invariablement d'imperceptibles quantités d'acide carbonique, environ 1 volume par 5,000 d'air. Il contient aussi des traces de matière organique volatile, de la poussière, etc., et se trouve plus ou moins humide, suivant les localités. En conséquence, quoique les proportions fondamentales de l'oxygène et de l'azote demeurent partout identiquement les mêmes, cependant ces autres éléments, qui n'entrent dans sa composition que sous forme de traces, varient dans leurs proportions et exercent sur notre organisme une influence si caractérisée, en dépit de leur imperceptible quantité sur un volume donné, que cette influence ne peut s'expliquer qu'en réfléchissant que leur action est constante dans un endroit donné, et, par suite, que leur action délétère augmente avec le temps de notre séjour dans cet endroit. Il a été prouvé par le docteur Verhaege, d'Ostende, que l'acide carbonique et les matières organiques abondent moins dans l'air de la mer que dans celui du continent, et que, par conséquent, le premier est plus pur que le second. Mais ce n'est pas tout ; il y a encore une autre considération fort importante. L'air sur les montagnes est, dans certains cas, plus pur même que celui de la mer ; mais il ne produit pas cette sensation vivifiante que l'on oublie rarement, ou même jamais, une fois que l'on a respiré l'air de la mer. La raison de cette différence provient de la densité de l'air au niveau de la mer, comparée avec celle de l'air recueilli sur les montagnes. Tout le monde sait que, toutes choses égales d'ailleurs, le baromètre est plus haut au bord de la

mer que partout ailleurs ; par suite, qu'un litre d'air pèse un peu plus au niveau de la mer qu'au sommet d'une montagne. Mais, comme nos poumons ont la même capacité partout où nous nous trouvons, il est clair qu'au bord de la mer nous respirons, dans un temps donné, un plus grand poids d'oxygène que partout ailleurs, et c'est à ce plus grand poids d'oxygène, introduit dans les poumons à chaque inspiration que nous devons cette impression exhilarante ou stimulante qui caractérise l'air de la mer. Au lieu de poussière, la brise de mer entraîne des molécules salines qui s'attachent aux plantes, aux animaux, aux rochers du rivage. C'est ce ce qui explique le goût salé qu'éprouvent les personnes qui marchent en faisant face au vent. Verhaege a trouvé que lorsque 445 gallons (2,022 litres) passent à travers une solution de nitrate d'argent, il se fait une précipité de chlorure d'argent pesant 6 grains ($0^{gr\cdot}$,384), ce qui correspond à 2 grains 4 ($0^{gr\cdot}$,1536) de sel ordinaire par 2,000 litres d'air.

C'est à ces particules salines, comprenant tous les divers éléments minéraux dissous dans la mer, et aux quantités si ténues d'acide chlorhydrique, d'iode et de matières organiques, séparées de l'eau par l'action mécanique des vents, par les fonctions vitales des herbes marines, des mollusques, ou dégagées par les algues en putréfaction, c'est à toutes ces émanations que l'air de la mer doit son odeur particulière. Quelques médecins attribuent à cette odeur la rareté des cas de consomption sur les bords de la mer, et le savant chirurgien Laennec avait tant de confiance dans l'effet de ces particules salines sur la constitution, que lorsqu'il ne pouvait pas envoyer ses patients à la mer, il leur procurait, à grands frais, des masses d'algues marines, qu'il faisait placer dans leurs chambres, afin d'obtenir, pensait-il, une atmosphère marine artificielle.

L'odeur particulière et caractéristique de la mer, dont je parle ici, avait attiré l'attention des anciens. Quinte-Curce, dans son histoire d'Alexandre le Grand, dit que les pilotes d'Alexandre, étant sur terre, reconnaissaient la mer à son odeur, *agnoscere se auram maris*, c'est-à-dire qu'ils sentaient qu'ils en approchaient par l'odeur particulière entraînée par l'atmosphère. En explorant les formations tertiaires de Bruxelles, je découvris que les mers antédiluviennes étaient de

la même odeur caractéristique que les mers actuelles. J'ai trouvé que les *teredos* fossiles fraîchement extraits des couches de sable, raclés avec un couteau ou cassés au marteau, émettent la même odeur. Or, ces couches où se trouvent ces fossiles appartiennent, selon les géologues, à la période eocène moyenne ; ils ont donc conservé leur odeur pendant des milliers de siècles.

J'ai traité ailleurs [1] tout au long de la phosphorescence ou de la lumière émise par la mer : je dirai donc seulement ici que ce magnifique phénomène est dû à des myriades d'êtres microscopiques qui sont lumineux comme le ver luisant ordinaire. L'animalcule qui illumine les flots de l'océan du Nord est la *noctiluca miliaris*, rhizopode imperceptible, à peu près de la taille d'une pointe d'épingle. La curieuse mer de lait, ou surfaces lumineuses s'étendant sur plusieurs kilomètres de superficie dans les mers plus chaudes, est due au *pyrosoma atlantica* et à plusieurs espèces de *salpa*, qui, en nageant, s'agglomèrent par myriades. Dans la Baltique, dans l'Adriatique et même dans nos parages, on a découvert et décrit de nombreux *infusoires*, *néréides*, *méduses*, etc.

L'abondance d'animalcules marins, la matière animale fournie par leur rapide décomposition, par celle des algues marines, variant en dimensions depuis le microscopique *fucus ferruginea* lusqu'au gigantesque *macrocystis*, se développant sur des centaines de mètres, font de l'eau de mer un liquide nutritif pour les animaux plus considérables, et sans aucun doute elle contient plusieurs substances organiques bien définies, semblables à celles que nous trouvons dans les sources, quoique personne n'ait encore cherché à les en extraire.

C'est un phénomène assez curieux, découvert par Franklin, et qui a attiré l'attention de sir Humphrey Davy, que, dans le voisinage des bancs de sable et des bas-fonds où l'eau est peu profonde, la température de la mer est beaucoup plus basse que dans l'eau profonde adjacente. Cette circonstance produit souvent au-dessus des bas-fonds des brouillards qui en indiquent très-nettement l'étendue. D'après Davy, ce refroidissement de l'eau près des bancs de sable s'opère ainsi : la chaleur perdue

[1] *La Phosphorescence*. Londres, 1862.

par l'irradiation nocturne fait descendre pendant le jour l'eau plus froide, et par conséquent plus pesante, vers le fond ; mais là où il existe des bancs de sable, cette descente de l'eau refroidie ne pouvant avoir lieu, celle-ci reste à la surface. Avec cette connaissance, on peut dire que Franklin a converti le thermomètre en sonde.

J'ai maintenant terminé cette très-incomplète esquisse de ce que l'on sait sur la chimie de la mer ; il reste encore beaucoup à apprendre, et nous avons sous les yeux un admirable exemple dans les recherches continuées avec tant de persévérance pendant les vingt dernières années pour ramener les phénomènes de la mer dans le domaine des lois physiques. La lecture de l'intéressant ouvrage du lieutenant Maury sur la géographie physique de la mer, de l'admirable traité de sir W. Snow Harris sur le magnétisme, et des infatigables travaux du général Sabine sur le même sujet, nous prouve que, tout en étudiant les différents courants, les températures et les profondeurs des mers, nous ne pouvons donner trop d'attention aux évolutions de l'aiguille, si nous voulons arriver à des résultats également importants et pratiques.

En terminant, je veux parler d'une admirable alternation de phénomènes relative aux eaux de la mer. Tous les jours, des tonnes d'eau s'évaporent de la surface de l'Océan ; l'eau qui s'élève ainsi est pure et constitue les nuages. Ces nuages donnent naissance à la pluie, laquelle, filtrant à travers le sol, forme les sources, les ruisseaux et les rivières. Celles-ci, sur leur passage, dissolvent tout élément soluble qu'elles rencontrent et l'emportent à la mer ; de plus, la mer elle-même ronge ses côtes et dissout journellement diverses matières salines. Par ce moyen, l'Océan est comme ces mers intérieures dont j'ai parlé ; il reçoit les sels par les rivières qui s'y déversent et n'ont aucune issue. Mais nous avons aussi vu que ces lacs intérieurs deviennent si salés qu'aucune plante ni aucun animal n'y peut vivre ; tandis que la mer montre toujours la même proportion de 3,5 pour 100 de sels, depuis qu'elle a été analysée pour la première fois. Dans ce mémoire, j'ai légèrement indiqué la cause de ce phénomène, et je veux compléter mon idée. Les matières salines de l'Océan sont nécessaires aux plantes et aux animaux qui l'habitent. Nous avons vu que,

dans le voisinage des récifs madréporiques, la mer contient moins de calcaire, parce que ces animaux en soustraient continuellement la chaux. D'autres animaux et les plantes de leur côté en soustraient la silice, la potasse, la soude, l'acide sulfurique, etc. Dans les cendres de la *laminaria saccharina*, dont j'ai déjà parlé, ce sont les carbonates qui dominent ; dans celles du *fucus vesiculosus* et *serratus*, ce sont les sulfates. Il est aussi curieux de noter que les sels de potasse sont en faible proportion, tandis que les sels de soude abondent, quoique néanmoins, dans certains fucus, on trouve quelquefois plus de potasse que de soude, comme dans la *laminaria saccharina*, par exemple. Dans d'autres plantes marines, mais croissant sur le rivage, la quantité de soude prédomine, et c'est sur ce fait qu'était basée l'ancienne méthode d'extraire le carbonate de soude. Mais, dans les herbes marines croissant près du rivage, on trouve de 5 à 8 pour 100 de potasse. Mais, outre le sel extrait de la mer par les plantes et les animaux, l'Océan reçoit chaque année une énorme quantité d'eau distillée sous forme de pluie, et ces deux causes réunies expliquent pourquoi la proportion des matières salines demeure constamment la même.

(*Mac Millan's Magazine.*)

CORRESPONDANCES

DE LA REVUE BRITANNIQUE

NOUVELLES DES SCIENCES

DE LA LITTÉRATURE

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

I

CORRESPONDANCE D'ESPAGNE.

LE THÉATRE ANCIEN EN ESPAGNE [1].

A M. LE DIRECTEUR DE LA *Revue Britannique*.

Madrid, juillet 1863.

C'est l'imagination encore toute remplie des créations originales de Tirso Molina, c'est le cœur encore tout ému, c'est le regard encore charmé du jeu tour à tour pathétique ou étincelant de Matilde Diez dans le rôle principal de *Mari-Hernandez la Gallega*, que j'aimerais à vous parler de ce moine de la Merci qui, avant d'être un moine, avait été un si grand poëte dramatique. Ce tragique Calderon fut prêtre, cet épique Lope de Vega fut inquisiteur, Tirso, nous venons de le dire, fut

[1] 1° *Théâtre de Cervantes*, traduit par M. Alphonse Royer;
2° *Théâtre de Tirso de Molina*, traduit par le même. Paris, Michel Lévy, 2 vol. in-18.

moine, et il fut même revêtu, dans son ordre, de dignités importantes. Ajoutons cependant que depuis l'âge de quarante ans environ qu'il entra dans un couvent de Tolède, il cessa d'écrire pour la scène, et ne composa plus que des livres qu'il devait croire plus graves, et dont quelques Nouvelles, où l'on sent encore le poëte comique, furent le délassement.

Un écrivain distingué, conteur comme Tirso de Molina, et qui a le goût délicat des choses du théâtre, M. Alphonse Royer, vient de publier en France une traduction de quelques pièces de Tirso. J'ai réclamé comme un droit le plaisir de rendre compte de cette traduction, et je sais gré à M. Alphonse Royer de chercher, comme moi, à mieux faire connaître l'Espagne. Je n'ai jamais considéré la littérature espagnole comme une de ces mines d'or où celui qui a découvert un filon se hâte de planter son drapeau à côté et de dire à ceux qu'il voit venir : Passez, vous autres, ceci est à moi. Je ne suis pas de ceux qui chassent les autres à coups de fusil des environs de leur *placer*. J'espère qu'à son tour M. Alphonse Royer me permettra, si l'occasion s'en présente, de ramasser dans le sable qu'il a lavé quelques grains d'or qu'il pourrait par mégarde avoir laissé échapper. J'ai, le premier, je crois, donné une analyse détaillée du *Don Juan* de Tirso et de sa comédie originale : *Tolède à Madrid*. Je remercie M. Alphonse Royer d'avoir traduit le drame, et je regrette qu'il n'ait pas cru devoir traduire aussi la comédie.

M. Alphonse Royer ne s'est pas de prime abord attaqué à Tirso. Comme pour amadouer le public français toujours un peu dédaigneux à l'endroit des traductions, il a commencé par lui offrir un volume de Cervantes. Quoi donc? ne savait-on pas de Cervantes tout ce qu'il fallait en savoir? Le *Don Quichotte*, tant de fois traduit, l'a été plusieurs fois encore de nos jours. M. Viardot, après son excellente traduction de *Don Quichotte,* en a donné assez récemment une autre des *Nouvelles,* et le *Persilès,* cette œuvre tourmentée de la vieillesse du grand écrivain, trouva, il y a une trentaine d'années, un traducteur indulgent. — Non, ce n'était pas là tout Cervantes, son Théâtre nous manquait encore. Avant de découvrir sa véritable voie, Cervantes s'était essayé sur la scène, et quand Lope de Vega lui

rendit le service de l'en décourager, il avait écrit et fait représenter une tragédie, *la Numancia,* plusieurs comédies, plusieurs intermèdes.

A l'époque où Cervantes se retira brusquement devant son trop heureux rival, emportant contre lui quelque rancune dans le cœur, il avait à peu près quarante ans. Jetant donc au fond d'une vieille malle les manuscrits qu'il renonçait à donner aux acteurs, il s'en alla rêver le *Don Quichotte*.

Vingt-sept ans plus tard, en 1615, lorsqu'il eut achevé la seconde partie du *Don Quichotte,* Cervantes, remis en veine par le succès de son chef-d'œuvre, rencontra sous sa main les anciennes comédies oubliées, et se demanda si là aussi il n'y avait pas quelque chose. Pouvant même se rendre cette justice, qu'à l'époque où il avait fait jouer les premières, le public ne lui avait pas jeté de concombres (le concombre, à ce qu'il paraît, était alors, en Espagne, le projectile usité en pareil cas), il prit le parti de publier ses manuscrits. La renommée du *Don Quichotte* lui donna un libraire qui le paya convenablement, et, ajoute le pauvre grand homme, besoigneux comme Corneille et ayant comme lui une famille à soutenir : « je touchai mon argent avec délices, sans avoir à me quereller avec les acteurs. »

Ce qui fit que Cervantes ne réussit jamais complétement au théâtre, ce n'est pas seulement la triomphante apparition de Lope de Vega, c'est que ses vers étaient loin de valoir sa prose, et j'ai souvent eu lieu de remarquer qu'au théâtre, en Espagne, si l'on n'apporte souvent qu'une attention distraite au développement de la pièce, en revanche on écoute beaucoup les vers. Il s'était même trouvé un libraire pour dire à Cervantes ce que le public pensait des siens : « Un libraire me dit alors qu'il me les aurait bien achetés, si un auteur en titre ne l'eût assuré que de ma prose on pouvait beaucoup attendre, mais de mes vers, non. » Il n'y a qu'un libraire pour dire de ces choses-là, et le pire c'est que celui-ci avait un peu raison. Cervantes fait semblant de ne pas entendre, et il ajoute : « Le vers est ici celui que demande la comédie, lequel doit être des trois styles le plus naturel. » Mais, bon Cervantes, c'était précisément ce naturel que vos vers n'avaient pas, et votre prose en avait tant, que la comparaison faisait mieux voir encore ce qui leur manquait.

Ne croyons pas toutefois que ce fut par pur hasard que Cervantes rencontra au fond de son coffre ses pièces inédites. De loin en loin il y songeait encore, et se flattait d'un retour du public. En voici la preuve dans l'épilogue en prose qui suit le *Voyage au Parnasse* :

« Les comédies, disait-il dans ce piquant morceau, ont leur jour, comme les jolies femmes (et comme les chansons, dit-il aussi plus loin), et ces bons jours on les rencontre par hasard. — « Et vous aussi, seigneur Cervantes, lui dit un poëte sifflé pour lequel il éprouve une secrète sympathie, vous avez écrit des pièces de théâtre ? — Oui, répondis-je, beaucoup, et si elles n'étaient miennes, elles me paraîtraient dignes d'éloge. — En avez-vous d'autres en ce moment ? — J'en ai six et autant d'intermèdes. — Pourquoi ne les joue-t-on pas ? — Parce que les directeurs ne viennent pas me chercher et que je ne cours pas après eux. »

Ce sont ces pièces publiées en 1615 dont M. Royer nous donne aujourd'hui une première et très-intéressante traduction. Tout le monde lui saura gré d'avoir cru que Cervantes ne pouvait s'être complétement mépris sur le mérite de cette partie de ses œuvres, et de s'être présenté pour soutenir, au nom du grand romancier, ce dernier recours en cassation.

Dans une courte introduction, outre les détails que nous venons de rappeler, M. Royer donne sur l'exécution des pièces de théâtre en Espagne des renseignements déjà connus, mais qu'il a puisés aux meilleures sources.

Abordant ensuite le recueil qu'il a traduit ou analysé, il y signale des compositions de trois sortes : une tragédie, *la Numancia*, œuvre à part, et qui dépasse de beaucoup le niveau de ces essais plus ou moins heureux, et qui par l'élévation, par l'éloquence, par la hardiesse, par un souffle véhément de patriotisme qui remonte le cours des siècles, a bien mérité cette qualification d'épique que lui donne M. Royer. Après *la Numancia*, viennent les comédies proprement dites, puis les intermèdes. Suit, enfin, une rapide analyse des pièces plus anciennement connues ou qui ne méritent pas une traduction complète. Entre tous ces essais, j'ose maintenir le mot, je donne, pour ma part, la préférence aux intermèdes, simples esquisses,

mais écrites en prose, dans cette prose alerte du *Don Quichotte*, et animées de cette verve comique qui était le génie même de Cervantes.

Cependant tous ne sont pas d'un égal mérite ; s'il en est de très-ingénieux, tels que *le Tableau des merveilles, la Caverne de Salamanque*, *le Juge des divorces ;* d'autres, comme *le Gardien vigilant* ou *le Vieillard jaloux*, n'ont guère d'autre mérite, c'en est un encore, que d'offrir la trop exacte représentation des mauvaises mœurs du temps. Dans ces derniers, en effet, comme dans tous, il y a de ces éclairs qui sillonnent la vie morale d'une époque. Ne trouverait-on là, enfin, qu'un souvenir indirect de Cervantes lui-même, une allusion à l'âne de Sancho, un barbier qui s'appelle maître Nicolas, comme celui de don Quichotte, que l'on n'aurait pas, ce semble, perdu son temps. Ce même genre d'intérêt donne aussi un prix à part à quelques-unes des comédies. La vivante peinture des mœurs bohèmes, qui fait le fond de *don Pedro de Urdemalas*, vous fera souvenir de cet autre tableau tracé d'une main plus ferme encore dans la *Gitanilla* de Madrid. Ne prenez pas garde au décousu de l'action, à l'invraisemblance qui domine la fable du *Vaillant Espagnol*, rappelez-vous seulement que Cervantes fut captif à Alger, que ces Maures qu'il met en scène, il a vécu de leur vie et les a étudiés chez eux, que ces chrétiens, qui défendaient si intrépidement Oran et Mers-el-Kebier, il a combattu à côté d'eux à Lépante, et les moindres détails de ces œuvres imparfaites prendront à vos yeux, comme aux nôtres, un merveilleux relief.

Le théâtre de Tirso de Molina était encore moins connu chez nous que ne l'était celui de Cervantes, avant l'excellent travail de M. Alphonse Royer. Comment s'en étonner, quand on voit que, même en Espagne, la grande popularité de ce poëte ne date, pour ainsi dire, que de nos jours? Mais il faut convenir que si la gloire lui est venue tard, elle lui est venue complète. De tous les anciens poëtes qui disputent aux nouveaux venus les applaudissements du public, Tirso est celui qui attire le plus la foule. Un sentiment de curiosité respectueuse amène encore aux pièces de Lope de Vega un certain nombre d'amateurs

délicats. Une admiration où se mêle parfois une sorte de recueillement en retient d'autres devant les profondes créations de Calderon. Mais c'est tout le monde qui accourt aux œuvres de Tirso, et les délicats, aussi bien que le peuple, sont réjouis par ses saillies originales. On y regarde à deux fois pour refondre ses pièces, et quand un impresario croit devoir prendre avec elles de ces libertés contre lesquelles nous ferions en France une révolution, il s'adresse aux maîtres de la scène. Le plus souvent on se borne à de simples coupures, comme chez nous pour Corneille, comme en Angleterre pour Shakspeare.

M. Alphonse Royer, dans son introduction, a rassemblé sur Tirso de Molina tout ce qu'on sait de lui. Lorsqu'il entra jeune encore, on l'a dit, au couvent de la Merci, Tirso avait produit tous ses chefs-d'œuvre, et si, devenu ou redevenu Gabriel Tellez, il ne cessa pas tout à fait d'écrire des comédies, du moins il ne paraît pas en avoir donné au théâtre. Les seules qui datent de cette seconde époque de sa vie sont comme à demi cachées dans le recueil de Nouvelles qui a pour titre : *les Cigarrales de Tolède*. Je ne crois pas qu'il ait obéi en cela à des scrupules qui, en Espagne, n'ont jamais existé, pas plus qu'il n'est vraisemblable que les remords l'aient jeté dans le cloître. Non, de bonne heure, il aura senti la veine comique s'épuiser, il se sera lassé de la vie agitée que menaient les auteurs dramatiques de son temps, et il aura demandé au couvent une vie plus tranquille et de studieux loisirs. Ce pseudonyme sous lequel il cacha son vrai nom, semblerait prouver aussi qu'il y eut en lui, dès sa jeunesse, un personnage plus grave que ce joyeux Tirso, lequel, après avoir donné carrière à sa bonne humeur, au premier avertissement de l'âge mûr, rentra sans bruit dans le sanctuaire, laissant son ombre courir le monde. Cette ombre, il la suivait encore d'un œil indulgent ; car, tout en se livrant avec zèle aux devoirs de son état, il s'occupait lui-même de la publication de ses œuvres dramatiques. Peu à peu, cependant, il se dégagea de ce travail, et en laissa le soin à son neveu.

Un excellent mémoire sur le drame sacré en Espagne, lu, en septembre dernier, à l'Académie espagnole, par notre docte ami, don Manuel Cañete, fait admirablement comprendre pourquoi de pieux ecclésiastiques, comme Lope de Vega, comme Tirso,

comme Calderon, ont pu, sans scandaliser personne, écrire pour la scène : c'est qu'en Espagne, le drame, né dans l'Eglise, comme chez nous, est resté, mieux que chez nous, fidèle à ses origines. Plus tard, quand il est sorti de l'Eglise, ç'a n'a pas été pour combattre l'Eglise. Même dans ses plus grandes licences, et il y en a qui étonnent, sa raillerie ne s'adresse qu'à l'homme. Par le fond des idées et des sentiments, il reste profondément catholique, la forme est l'affaire du moment.

Le dogme lui-même est quelquefois le nœud de ces créations hardies et la source directe de leur inspiration. Reprenez le premier volume de M. Royer, et ouvrez une comédie de Cervantes, qui a pour titre : *el Rufian dichoso*, titre que la pudeur toute française du traducteur ne lui a pas permis de rendre dans sa crudité naïve : un ancien directeur de l'Opéra ! Au fond, qu'est-ce que cette comédie ou pour mieux dire ce drame? La mise en relief, la personnification de la grâce efficace. Doña Ana de Trevino a vécu longtemps dans le désordre. Touchée enfin de repentir, elle voudrait renoncer à sa vie coupable, mais elle ne compte pas assez sur la bonté de Dieu. Don Cristobal de Lugo, dont la vie n'a pas été meilleure, mais qui, par un généreux effort, a laissé dans l'ancien monde la dépouille du vieil homme, et est venu édifier le nouveau du spectacle de sa foi ardente, s'offre à prendre à sa charge tous les péchés de cette âme corrompue, qui aussitôt s'envole, purifiée, au sein de Dieu, tandis que le saint religieux continue, sous le poids des iniquités d'autrui, sa laborieuse carrière. Tel est le sujet de la pièce, plus intéressante, j'ai peur qu'on ne le devine, dans l'énergique peinture des vices du monde que dans le tableau un peu monotone de l'ascétisme monastique. Ce n'est pas Louis de Grenade qui écrit, c'est Cervantes.

Mais dans l'œuvre de ce dernier, la question n'apparaît, pour ainsi dire, qu'épisodiquement. Elle se pose à chaque scène d'un drame de Tirso qui a pour titre : *le Damné pour manque de foi* (*el Condenado por desconfiado*). L'ermite Pablo, qui vit dans un désert de la façon la plus édifiante, sera damné, parce qu'il a douté de la bonté de Dieu, et Enrique dont chacun des jours est marqué par un crime, sera sauvé, parce qu'il a crié du fond de son cœur : « Je suis le plus méchant homme

qui ait vu la lumière de ce monde. Je vous ai fait plus d'offenses que la mer n'a de grains de sable; mais, Seigneur, mon Dieu, votre pitié est plus grande encore ! »

Et de nos jours même, je n'aurais pas à chercher loin pour retrouver, au théâtre, la même inspiration : les poëtes espagnols y puiseront, tant que l'Espagne aimera cette douce parabole des ouvriers de la dernière heure. Est-ce qu'il y a plus de trois ans qu'Hartzembush écrivait son beau drame : *le Méchant Apôtre et le Bon Larron,* où au voleur repentant sur la croix il oppose Judas condamné (ce n'est pas le poëte qui parle, remarquez-le bien, c'est un théologien, Bossuet lui-même), condamné, disons-nous, non pour avoir vendu le Christ, mais pour avoir, en se pendant, désespéré de la grâce divine?

N'allez pas croire, cependant, que cette inspiration ascétique soit le caractère habituel du théâtre de Tirso de Molina, c'en est le côté le plus espagnol, voilà tout. C'est, d'ailleurs, le génie le plus varié qui se soit produit sur la scène espagnole. Drame sacré, drame chevaleresque, drame historique, comédie de mœurs, d'intrigue ou de caractère, il y a de tout dans cet admirable recueil, où M. Royer n'a pu faire qu'un choix très-restreint. Il a essayé, du moins, et réussi à faire dans son choix la part de chaque genre. Entre les drames religieux il en a pris deux, *le Damné pour manque de foi*, cela allait sans dire, et *le Séducteur de Séville*. Celui-ci n'est pas des meilleurs. Mais c'était la première expression dramatique de ce caractère de don Juan, qui, né en Espagne, a fait le tour du monde, et l'on se fût étonné de ne pas le rencontrer ici. Je l'ai analysé aussi [1], et j'ai cherché à montrer comment don Juan avait cessé d'être une création purement espagnole pour devenir un type humain. Tous ceux qui l'ont admiré dans Molière, dans Mozart, dans lord Byron, sauront gré à M. Royer de leur faire voir ce qu'il fut d'abord chez Tirso de Molina. Sachons-lui gré aussi d'avoir compris que *le Séducteur de Séville* n'eût pas donné à ses lecteurs une idée suffisante de ce qu'est, en Espagne, le drame sacré, cette œuvre hardie où la pensée abstraite prend un visage, devient un personnage et se fait visible au regard, et d'avoir à

[1] *Etudes sur l'Espagne, Séville et l'Andalousie.*

don Juan ajouté le *Condenado*. Si quelque jour il donne un volume de Calderon, il y comprendra sans doute la *Dévotion de la croix*, et la démonstration sera complète.

Parmi les pièces dont l'histoire fournit le fond et les personnages, M. Royer n'a pas choisi moins heureusement. *La Sagesse d'une femme* (*la Prudencia en la muger*) est la forte peinture de cette difficile minorité, où la couronne de Ferdinand IV, successivement ou simultanément attaquée par l'infant don Manuel, par l'infant don Enrique, par don Diego de Haro, fut défendue avec une si douce fermeté, avec une grâce si séduisante, avec une si vigilante tendresse par cette reine doña Maria qui, jeune et belle encore, eut d'abord à défendre les droits de son fils contre les tentations de sa beauté, de sa jeunesse et d'un pouvoir dont elle savait faire un si noble usage. C'est un tableau achevé, où la logique des événements et celle des caractères règlent tour à tour le développement de l'action, et qu'éclaire parfois du double rayon de la passion et de la poésie l'amour chevaleresque de don Diego de Haro.

La Paysanne de vallécas et *Don Gil aux chausses vertes* sont de très-amusants modèles de la comédie de mœurs et d'intrigue. Dans cet ordre de pièces, le traducteur n'avait que l'embarras du choix, et il se sera laissé guider par la popularité qui s'attache de préférence aux deux que nous venons de désigner.

Ces cinq pièces sont traduites avec beaucoup de soin, et j'ajoute avec un parti pris de franchise et de hardiesse qui était ici du goût et de la bonne critique. Fidèle à l'esprit de son modèle, et ne croyant pas devoir s'arrêter là où le moine n'avait pas hésité, M. Royer n'a écarté que ces développements précieux et recherchés, qui eussent mis à trop rude épreuve les habitudes du lecteur français. Il en est resté assez pour qu'on en puisse juger en toute justice de cause.

Ici, comme en tête du théâtre de Cervantes, le traducteur a placé une introduction qui introduit véritablement le lecteur dans ce monde leste et charmant qui est celui des personnages de Tirso de Molina. J'eusse voulu seulement qu'il y entrât un peu plus lui-même. Ayant trouvé d'excellents guides dans les critiques modernes, dont les jugements ont été réunis dans la dernière édition espagnole de Tirso, il s'est un peu trop con-

tenté de traduire leurs idées, comme il avait traduit le poëte lui-même. Il le rend si bien, qu'il devait se fier un peu plus à lui-même pour apprécier son œuvre. C'est ici surtout que je sens le traducteur, et c'était peut-être où il devait le moins se croire obligé d'être fidèle. Zarate, Mesonero Romanos, Martinez de la Rosa, Hartzembush ont dit d'excellentes choses, et n'ont dit que d'excellentes choses, sur Tirso de Molina. Mais un compatriote de Corneille, de Molière, de Beaumarchais devait avoir quelque chose de plus à en dire. Il y avait là, ce me semble, des comparaisons à faire de poëte à poëte, de théâtre à théâtre, de pays à pays. Ce n'est pas une querelle que je fais à M. Alphonse Royer, mais une réclamation en faveur de l'indépendance de son esprit, et dans l'intérêt du lecteur qui a quelquefois besoin d'être averti et mis au point de vue.

Mais où je veux sans déguisement chercher querelle à l'ingénieux écrivain, c'est à propos d'une expression qui m'a souvent, je dois le dire, impatienté chez d'autres. Je la rencontre chez lui ; qu'il me permette de la relever là où je la trouve ; c'est celle-ci : *L'honneur que fit Molière à notre auteur en lui empruntant son Don Juan*, etc. Personne, en vérité, n'adore Molière plus que moi, et je ne lui connais de maître dans aucune littérature moderne. Mais doit-il être permis de traiter un génie tel que Tirso de Molina comme on ferait un Cyrano de Bergerac? C'était son bien, en effet, que Molière trouvait et prenait chez ce dernier; mais quand il imitait le *Don Juan* de Tirso, n'était-il pas vrai de dire qu'au lieu de prendre son bien, il empruntait celui d'autrui? Ce n'est pas à M. Royer que je dirai cela ; il a prouvé, mieux que personne en France, le cas qu'il fait de Tirso de Molina. Au nom du Ciel, renonçons une bonne fois à ces expressions, qui ne sont souvent qu'une simple formule de style, mais qui se sentent trop des habitudes impertinentes de l'esprit français pour ne pas blesser le légitime orgueil des autres nations. Quand Corneille traduisait Alarcon ou imitait Guillen de Castro, quand Molière imitait Tirso, ces grands et modestes génies ne croyaient nullement, je le jure, faire honneur à leurs modèles, relisez plutôt leurs humbles préfaces, et je suis convaincu qu'en se rencontrant dans un monde meilleur, ils se seront abordés et donné la main, comme des amis qui s'estiment mutuellement

ce qu'ils valent, et qui ont puisé sans façon dans la bourse les uns des autres.

Et maintenant que j'ai soulagé mon cœur, j'éprouve le besoin de répéter une fois encore que la publication de ces deux volumes est un vrai service que M. Alphonse Royer a rendu aux lettres espagnoles et françaises. L'ingénieux romancier s'est assuré deux patrons de plus, Cervantes et Tirso de Molina; Lesage n'en eût pas souhaité de meilleurs.

ANTOINE DE LATOUR.

II

CORRESPONDANCE D'ALLEMAGNE.

TIBÈRE, PAR M. STAHR. — LEIBNITZ ET LES DEUX PRINCESSES ÉLECTRICES DE HANOVRE. — LA TOLÉRANCE MUTUELLE DES DIVERSES CONFESSIONS A OFFENBACH. — L'INTOLÉRANCE CULINAIRE. — LES CORDONNIERS DE MUNICH ET LES MEUNIERS DE SOLDIN. — LES SOCIÉTÉS DE GYMNASTIQUE. — CONVERSATION EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS, EN FRANÇAIS ET EN ALLEMAND, ET EN ALLEMAND ET EN ANGLAIS, PAR M. J.-B. CHESNÉE.

Nous allons aujourd'hui, faisant trêve à la politique, régler nos comptes avec la littérature; car, pendant que l'Allemagne s'agite et cherche son unité, les écrivains ne restent pas oisifs, et ils cherchent la renommée. A chimère, chimère et demie. Un fabuliste florentin, Pignotti, dit quelque part dans ses fables : « Qu'a gagné Adam à goûter le fruit de l'arbre de la science? Il a gagné de s'apercevoir qu'il était nu, d'en rougir, et d'éprouver le besoin de se couvrir de feuilles. De même, ajoute-t-il, l'orgueilleux philosophe, entassant syllogismes sur syllogismes, construit de petits romans qui s'appellent systèmes, et qui ne sont autre chose que les feuilles dont il couvre sa nudité. » Cicéron avait dit aussi avant Pignotti : « Il n'y a pas d'absurdité qui n'ait été avancée par quelque philosophe[1]. » En Allemagne où tout écrivain est un peu philosophe, ou, pour parler plus exactement, atteint de philosophisme chronique, les systèmes sont plus variés, plus innombrables que les feuilles de tous les arbres de la création, et il n'est pas non plus d'absurdité, sans excepter aucune de celles qui ont pu se produire depuis Cicéron, qui n'ait été avancée, systématisée, défendue et même démontrée, s'il faut en croire son défenseur, par quelque doc-

[1] *De Divinatione*, lib. II, cap. LVIII.

teur en *us* ou en *x*. Il était réservé à un écrivain de talent, M. Adolphe Stahr, connu déjà par d'importants travaux historiques et littéraires, de nous prouver une fois de plus la vérité de la fable de Pignotti et la justesse du mot de Cicéron. M. Stahr, s'apercevant de la répulsion qu'inspire à toute l'Allemagne, on pourrait même dire à toute l'Europe contemporaine, le système politique connu sous le nom de *césarisme*, s'est dit : Voici le moment de lancer dans le monde un bruyant paradoxe, et de systématiser doctement une retentissante absurdité. Il a donc entrepris, dans un livre très-savant et fort bien écrit, intitulé : *Tibère*, avec ce sous-titre : *Tableaux de l'antiquité*, de réhabiliter la mémoire de l'empereur stigmatisé par Tacite, et de ramener, dit-il, le jugement des hommes à une appréciation plus équitable d'un souverain qu'on s'accorde à regarder comme un modèle accompli de cruauté, de perfidie et de tyrannie. Cependant, hâtons-nous de le dire, malgré toute la science et toute l'habileté dont M. Stahr fait preuve dans ce long et ingrat plaidoyer en faveur d'un monstre qui porte au front la flétrissure de dix-huit siècles, nous ne pouvons admettre ses conclusions, et nous sommes certain que l'opinion publique condamnera en même temps et l'avocat et son client. Qui donc, en effet, absoudra Tibère parce qu'il a fait plus que beaucoup d'autres tyrans, non moins cruels que lui, pour le bonheur matériel de ses sujets? En admettant même que cela soit vrai, et que Tacite présente, sous des couleurs un peu forcées, les actes de cruauté qui ont indigné notre jeunesse et révoltent encore notre âge mûr, M. Stahr espère-t-il nous faire admettre que Tibère ait été, comme il le dit, animé des sentiments les plus purs, des intentions les plus droites? Est-ce sérieusement qu'il met le César teint du sang des meilleurs citoyens de Rome et de l'empire sur la même ligne que Frédéric II, auquel la postérité a conservé le surnom de *Grand?* D'après le portrait immortel que Tacite nous en a laissé, Tibère n'était qu'un profond hypocrite, et les belles paroles que sa bouche prononçait parfois, à l'insu de son cœur, avaient été calculées à l'avance en vue d'un effet à produire, sans souci aucun ni de la vérité, ni de la morale, ni de la justice. Tibère, nous dit M. Stahr, détestait la flatterie, et c'est une qualité si rare chez un prince, qu'il faut lui en tenir compte.

Oui, certes, et nous lui en tiendrons compte aussi, mais seulement après avoir entendu le témoignage de Tacite, qui vaut bien sans doute celui de M. Stahr, même sur la question des *mœurs des Germains*, à plus forte raison sur le caractère d'un empereur dont l'histoire n'était guère plus ancienne pour lui que ne l'est pour nous celle de la Révolution de 89. Or, Tacite nous apprend que si Tibère repoussait le flatterie, c'est qu'il était possédé d'un orgueil immense, égalé seulement par son mépris pour les hommes. Il n'admettait, dit-il, qu'un seul genre de flatterie, celle qui humiliait le flatteur. Sans doute on peut objecter que ce n'est là qu'une appréciation personnelle de Tacite, et que M. Stahr est fondé à apprécier d'une autre manière les mêmes faits qui ont paru suffisants à l'historien romain pour motiver son jugement. Mais le jugement de Tacite a été confirmé par l'assentiment universel de plusieurs centaines de générations, tandis que celui de M. Stahr trouve dès à présent de nombreux contradicteurs. Du reste, il avoue lui-même que, sous le rapport intellectuel, le règne de Tibère a été stérile, qu'il n'a rien produit de grand, ni de vraiment humain, et que les dernières années du tyran ont été entachées de crimes qu'il ne songe pas à nier. Reste donc un peu de bien-être matériel (beaucoup même, s'il le veut, nous ne marchanderons pas), sur lequel l'auteur veut établir les droits de son héros à une apothéose. Mais nous nous contenterons de citer ici à M. Stahr quelques lignes de Montesquieu, dont nous lui recommandons tout spécialement de bien méditer la fin : « Auguste, dit Montesquieu, avait ôté au peuple la puissance de faire des lois et celle de juger les crimes publics ; mais il lui avait laissé, ou du moins avait paru lui laisser celle d'élire les magistrats. Tibère, qui craignait les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilége et le donna au sénat, c'est-à-dire à lui-même. On ne saurait croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'âme des grands... Lorsque le peuple n'eut plus rien à donner, et que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, et on les obtint par des voies indignes ; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts nécessaires pour y parvenir. »

M. Stahr pense-t-il qu'un peu ou beaucoup de bien-être ma-

tériel puisse compenser pour un peuple l'abaissement des caractères, la dégradation des intelligences, la dépravation des mœurs? Tel n'est pas notre avis, et nous protesterions de toute notre énergie contre un régime qui nous assurerait la richesse, la santé même, cette richesse par excellence, s'il nous enlevait la liberté, source unique des grandes actions et des sentiments élevés. Garde-toi bien, ô savante Allemagne, d'entrer dans cette voie de matérialisme à outrance; redoute les faiseurs de systèmes qui, pour exercer leur talent de controversistes et leur verve paradoxale, s'évertuent à prouver que le noir est blanc, que le bien est le mal, que le laid est le beau, et autres choses semblables; et s'il te faut absolument des feuilles pour cacher ta nudité, demande-les aux Kant, aux Fichte, aux Schlegel, aux Leibnitz, à tous les penseurs qui t'honorent, mais rejette toute feuille qu'ont rongée les chenilles impures du matérialisme et du césarisme à la Tibère. Philosophez, Allemands, philosophez, puisque telle est votre nature; seulement, vous qui nous avez accoutumés à vous suivre dans les régions les plus élevées et les plus pures de la spéculation, de grâce, ne cherchez pas au fond d'une marmite le mot de l'énigme proposée par Dieu à l'humanité; et si parfois votre oreille s'incline pour écouter les bruits qui viennent de la terre, que vos regards du moins soient toujours tournés vers les cieux.

Après l'histoire de M. Stahr, qui a tout l'air d'un roman, il convient de citer comme contraste un roman qui ressemble beaucoup à de l'histoire. Ce roman, intitulé : *Leibnitz et les deux princesses électrices*, par M. H. de Maltitz, n'est guère qu'une chronique de la cour de Hanovre, une espèce de journal qui nous raconte jour par jour la vie de l'électrice Sophie et de sa fille Charlotte, électrice de Brandebourg et plus tard reine de Prusse. On y trouve les plus curieux détails sur la vie des cours à cette époque, et notamment sur celles de Herrenhausen (Hanovre) et de Charlottenbourg (Berlin). L'auteur, qui paraît avoir fait à ce sujet des études toutes spéciales, dit quelque part, en parlant des cours allemandes de ce temps-là : « Les meilleurs souverains eux-mêmes se regardaient comme des êtres différents des autres hommes; le désir de tout ce qui était étranger leur faisait prendre en dégoût ce qu'ils trouvaient

chez eux ; ils parlaient français, vivaient à la française, faisaient venir d'Italie ceux qui étaient chargés de pourvoir à leurs plaisirs, etc., etc. Les princes, les seigneurs et les dames de la cour, qui ne traitaient jamais le peuple et la bourgeoisie autrement que de *canaille*, semblaient avoir pris à tâche de prouver jusqu'à quel point l'homme peut supporter le plaisir et la débauche. Ils passaient quelquefois des semaines entières en festins, en orgies, en mascarades et en folies de tout genre. Il était de bon ton d'avoir une concubine conjointement avec sa femme légitime, et ces mœurs, ou plutôt cette immoralité, étaient si bien reçues, que les femmes fermaient complaisamment les yeux sur les désordres de leurs maris, et avaient adopté le système des compensations. La princesse Sophie[1] elle-même, qui recherchait d'ordinaire des plaisirs d'un ordre plus élevé, et préférait les jouissances délicates de l'esprit aux satisfactions de la matière, sacrifiait cependant à l'amour du faste. Ainsi, quand son fils Georges, le prince héréditaire, entra en campagne contre les Français, c'est elle qui exigea qu'il traînât à sa suite 77 domestiques, 15 laquais, 132 chevaux de luxe, 2 confiseurs, 2 chefs de cuisine, 1 rôtisseur, 1 farcisseur de chapons et 20 cochers. Ailleurs l'auteur raconte que le poëte de la cour de Berlin, Besser, ayant composé un chant funèbre en soixante et dix strophes sur la mort de la reine Charlotte, ne reçut pas moins de 3,000 thalers. Mais à côté de toute cette ostentation, de tout ce raffinement apparent, il y avait dans les mœurs une telle grossièreté, les caractères étaient encore si rudes, qu'il n'était pas rare de voir des scènes révoltantes comme celle que raconte M. de Maltitz au premier chapitre de son second volume : « Dans une querelle d'intérieur avec sa femme, née princesse de Celle, dont la conduite par trop irrégulière amena plus tard une séparation, le prince Georges, la prenant à la gorge et la serrant contre le mur, lui criait d'une voix étouffée et en grinçant des dents : « Je t'étrangle ! » Et ce n'était pas de sa part une menace en l'air, car il laissait marquée en rouge sur le cou de sa femme l'empreinte de ses doigts.

Il est vrai que le prince Georges pouvait encore passer pour

[1] Tante de la princesse palatine, femme du régent et mère de Georges Ier, roi d'Angleterre.

très-civilisé comparativement au tsar Pierre Ier, dont l'auteur nous raconte la visite aux cours de Hanovre et de Berlin. A Berlin, le tsar se gorgeait d'eau-de-vie en présence des dames, et se mettait dans un état tel que, toute l'après-dînée, il était presque ivre-mort. Un jour, il déclara qu'à la guerre il aimait tout autant une défaite qu'une victoire, pourvu que l'ennemi perdît beaucoup de monde, attendu, disait-il, qu'il pouvait toujours sacrifier trois Russes pour un Suédois, un Danois ou un Turc. Il avait condamné un de ses serviteurs, pour une faute quelconque, à être pendu, et un autre à avoir la langue coupée; toutefois, sur les représentations de l'ambassadeur, ces condamnations ne furent pas exécutées à Berlin. Une dame haut placée, la femme de l'ambassadeur russe à Dresde, s'étant servie d'un mot qui lui avait déplu, le tsar la condamna à avoir la langue coupée, et comme elle résistait au bourreau, celui-ci la lui arracha avec la main. Les dames de la cour de Hanovre eurent aussi beaucoup à souffrir de ses brutalités. A Mme de Kielmannsegge il dit une grossièreté à propos de la graisse de son cou, à une grande dame il adressa des paroles inconvenantes sur ses *paniers* parisiens, et lui passa brutalement la main sur la joue pour voir si le fard ne lui rougirait pas les doigts. Il n'y eut que l'électrice Charlotte, qui se trouvait alors à la cour de sa mère, dont la tournure distinguée, noble et imposante en même temps, parvint à contenir le barbare du Nord, et même à modérer sa soif d'eau-de-vie; aussi l'avait-on surnommée à la cour *la Dompteuse d'ours*. Tels sont les détails édifiants que l'on trouve presque à chaque page dans le roman de M. de Maltitz. Quant à Leibnitz, il en est si peu question, que son som aurait pu ne pas figurer sur le titre. Nous lui voyons jouer le rôle assez peu honorable d'un courtisan qui s'abaisse même jusqu'à écrire des vers érotiques à l'occasion d'une fête, ce qui lui attire une verte réprimande de la princesse électrice, et lui vaut par contre les éloges des dames les plus frivoles de la cour. Son caractère paraît aussi sous un jour assez équivoque, car le philosophe recevait une pension annuelle d'Antoine Ulric, chef de la branche aînée de la famille de Brunswick, qui intriguait sans cesse contre le Hanovre. Les courtisans supportaient Leibnitz, parce qu'il était en faveur auprès de l'électrice,

mais au fond ils le méprisaient. Quant au prince héréditaire de Prusse, celui qui fut plus tard Frédéric-Guillaume, le roi des soldats, il ne professait pas non plus une grande estime pour Leibnitz. Comme on le priait un jour de s'intéresser à l'Académie de Berlin, dont Leibnitz était un des fondateurs : « Que m'importe, s'écria-t-il, votre Leibnitz? Il n'est pas même bon pour faire une sentinelle! » Le roman se termine par la mort et les tristes funérailles du philosophe. Il fut pleuré par des pleureurs à gages, porté à sa dernière demeure par des porteurs payés; mais ni la cour, ni les autorités, ni la ville, ne se firent représenter à ses obsèques. On eut même toutes les peines du monde à le faire enterrer dans l'église de Saint-Jean, et les prêtres, en chaire, ne parlèrent de cet illustre mort que pour faire des allusions à son incrédulité. Les Académies de Berlin et de Londres n'eurent pas un mot de regret pour le savant hors ligne qu'elles venaient de perdre, et ce n'est qu'un an plus tard que Fontenelle prononça à l'Académie française un brillant éloge de Leibnitz. Le roi Frédéric-Guillaume, en apprenant sa mort, lui donna son Triboulet pour successeur à l'Académie et fit ainsi son oraison funèbre : « Cet homme-là n'était tout de même bon à rien ! » Tels furent les honneurs que rendirent ses contemporains à l'un des plus grands génies des temps modernes, à l'homme que le roi d'Angleterre appelait son *Dictionnaire vivant,* et qui, peut-être, de tous les penseurs, est celui qui a remué le plus d'idées, qui a médité le plus profondément sur le travail, la mission et la destinée du genre humain! Les temps sont bien changés, et l'Allemagne entière entoure de ses respects et de son admiration le nom de Leibnitz devenu, par droit de génie, un des citoyens du monde. La tolérance est aussi à l'ordre du jour au delà du Rhin, comme le prouve d'une manière éclatante un fait qui vient de se passer à Offenbach, petite localité industrielle des environs de Francfort-sur-le-Mein. La population de l'endroit est très-mêlée ; elle se compose de catholiques romains, de protestants, de catholiques allemands et de francs-maçons. Il s'agissait récemment de construire une église pour les catholiques orthodoxes ; vous vous imaginez peut-être que ce fut un motif de querelles et de discorde. Point du tout. Protestants, francs-maçons et libres penseurs apportèrent leur offrande pour la con-

struction de l'église, et l'autel des catholiques romains devint aussi l'autel de la tolérance. Un peu plus tard, les catholiques allemands, les sectateurs de Ronge, augmentant en nombre, papistes, luthériens et disciples d'Iram, se cotisèrent également pour leur élever un temple, et le même homme qui s'était mis en avant pour aider les catholiques romains, en fit autant pour les catholiques allemands. Si cet exemple trouvait beaucoup d'imitateurs, la tâche des philosophes se simplifierait singulièrement, et au lieu de discussions stériles sur la liberté de conscience, ils nous donneraient d'utiles travaux sur la conscience et la liberté. Mais, hélas ! ce temps-là est encore bien loin de nous, car il semble que l'intolérance soit innée chez l'homme. Si l'on supporte la religion de son voisin, on s'en dédommage en blâmant ses coutumes, quelque sages qu'elles puissent être, et si ce ne sont pas ses coutumes qu'on critique, on s'en prend à ses costumes ou à sa cuisine. Ainsi, dans ses *Tableaux des Alpes*, deux charmants volumes que vient de publier un aimable touriste de l'Allemagne du Nord, M. Otto Banck, nous trouvons une sortie des plus sarcastiques contre la cuisine bavaroise. « A Munich, dit M. Banck, les tables sont servies copieusement, et le plus gros mangeur y trouve de quoi satisfaire son appétit ; mais c'est tout. On n'y voit figurer que des mets indigestes, grossièrement apprêtés, et combinés de la façon la plus étrange. Quelle figure ferait un gastronome en se voyant servir par exemple du bœuf avec une salade de concombres ! Il faut être Bavarois ou Wurtembergeois pour supporter cet affreux assaisonnement, et nous autres Allemands du Nord, nous devons bien en rabattre de nos raffinements et de nos exigences culinaires quand nous nous trouvons à une table bavaroise ! » M. Banck a certainement le droit de ne pas aimer la cuisine bavaroise, car des goûts et des couleurs on ne peut disputer. Mais pourquoi s'imagine-t-il que celle de son pays est la plus délicate, la mieux entendue de l'Europe ? Nous lui citerons cependant maint gastronome français qui frémit encore au seul souvenir du bœuf que l'on vous sert dans le pays de M. Banck, avec une sauce aux corinthes. Chacun son goût, chacun sa foi, telle doit être la devise de ceux qui aiment la liberté, et il est permis de l'aimer sans aimer la sauce aux corinthes.

Toutefois, si nous défendons la cuisine de Munich, nous ne saurions nous constituer le champion des lois féodales qui régissent encore le travail en Bavière. Il vient, en effet, de s'élever à Munich même, entre les cordonniers et les savetiers de cette ville, un conflit digne des plus beaux jours du moyen âge. Les cordonniers contestaient aux savetiers le droit de ressemeler des bottes et des souliers, en faisant valoir que le ressemelage n'avait pas le caractère d'une réparation, mais d'un travail neuf; que, d'après les prérogatives de leur corporation, MM. les cordonniers ont seuls le droit de faire. Comme le conflit prenait de jour en jour des proportions plus considérables, l'autorité nomma un expert pour vider le différend. C'était un professeur de chimie de l'Ecole centrale.

On ne s'attendait guère
A voir chimiste en cette affaire.

Quoi qu'il en soit, l'expert décida, en se fondant on ne sait sur quelles raisons scientifiques, que le ressemelage constituait un travail neuf du domaine des cordonniers, et c'est dans ce sens que la question a été définitivement résolue. Quel Tassoni, quel Boileau chantera la savate qui a motivé de si grands débats, et a mis un chimiste dans le cas de juger *infra crepidam?*

Les corporations, il faut l'avouer, sont une bien belle chose, et leurs membres se distinguent partout, en Prusse comme en Bavière, par une intelligence qui justifie ces vers de Béranger :

L'esprit de corps rend, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise.

Jugez-en plutôt par ce fait éloquent, qui s'est passé tout récemment dans la ville de Soldin, en Poméranie. Le 15 juin, la corporation des meuniers de Soldin adressait au roi de Prusse le télégramme suivant :

« Nous remercions S. M. Guillaume Ier, notre très-vénéré souverain, de la fermeté déployée contre toutes les tendances hostiles à la Prusse.

« LA CORPORATION DES MEUNIERS. »

(*Suivent les signatures.*)

Ces braves gens avaient tout simplement imité ce maire d'un village de France, qui, à l'époque de la Terreur, ayant reçu l'or-

dre de désigner les *suspects* de sa commune, répondit qu'il n'y avait de suspects que lui et le maître d'école. Comme il n'avait pas compris le mot, il l'avait trouvé beau et s'était imaginé qu'il ne fallait pas l'appliquer au premier venu.

Cependant un politique de l'endroit, ayant eu vent de la dépêche expédiée par les meuniers de Soldin, leur exposa qu'ils avaient dit précisément le contraire de ce qu'ils voulaient dire, et, le 23 juin, la même corporation adressait au roi un second télégramme ainsi conçu :

« Nous avons l'honneur de confirmer la dépêche télégraphique que nous avons humblement adressée à Votre Majesté le 15 de ce mois, en ajoutant que nous appelons hostile à la Prusse tout ce qui est contre la Chambre des députés. »

(*Suivent les signatures.*)

Seulement, il paraît que ce second télégramme fut intercepté par la police de Stettin, et ne parvint pas à son adresse.

C'est là ce qu'on pourrait appeler les *causes gaies* de la politique.

Il est vrai que si l'esprit des meuniers et des cordonniers allemands n'est pas aussi développé qu'on pourrait le désirer, le corps (ne pas confondre ici corps et corporation) doit l'être parfaitement. L'Allemagne compte, en effet, une société gymnastique par 10 milles carrés et 38,000 habitants. Il y en a en tout 1,284, comprenant 96,272 membres actifs, 38,235 membres passifs, 21,463 élèves du sexe masculin et 3,172 du beau sexe. Les sociétés les plus nombreuses sont celles de Leipzig, qui compte 1,600 membres; de Vienne, 1,330; de Hambourg, 1,169, et de Nüremberg, 820. Dans la seule ville de Berlin, il y a 33 sociétés de gymnastique, comptant en tout 3,000 membres. Les plus anciennes sociétés sont celles de Hambourg et de Lübeck, fondées en 1816; celle de Mayence, qui date de 1817, et celle de Hanovre, de 1831. L'Allemagne, on le voit, n'épargne rien afin de réaliser au moins la seconde moitié de ce que Quintilien demande pour l'homme bien élevé : *mens sana in corpore suno.* Quant à l'autre moitié, elle a heureusement, pour lui donner la part qui lui revient, des Universités, où n'ont jamais passé les cordonniers de Münich ni les meuniers de Soldin.

Toutefois il serait bon que meuniers, cordonniers et tous les ouvriers, aussi bien en Allemagne qu'en France, et même plus en France qu'en Allemagne, reçussent un peu de cette instruction qui n'est aujourd'hui que le privilége du petit nombre. On dit et l'on répète sans cesse que, les communications devenant chaque jour plus faciles entre les peuples, ils apprendront à se mieux connaître, et se civiliseront par leur frottement réciproque. C'est fort bien ; mais encore faut il qu'ils se comprennent, et l'étude des langues vivantes doit être le complément indispensable des chemins de fer et des télégraphes. Charles-Quint, dit Brantôme, répétait souvent « qu'autant de langues que l'homme sait parler, autant de fois il est homme ; tellement que si un brave homme parlait de neuf ou dix sortes de langages, il l'estimait autant lui tout seul qu'il eût fait de dix autres. » Nous sommes assez porté à partager sur ce point l'avis du grand empereur, et c'est pourquoi nous allons recommander tres-chaudement aux lecteurs de la *Revue Britannique* un livre qui doit être considéré comme une véritable bonne fortune pour tous ceux qui désirent apprendre sans effort l'anglais ou l'allemand. Ce livre, publié à Londres par la maison Dulau et Ce, a pour auteur M. J.-B. Chesnée, professeur de français à Londres, et pour titre : *Conversations en français et en anglais sur le commerce, la navigation, l'industrie, l'agriculture et les douanes.* Il va en être publié très-prochainement, à Berlin, une nouvelle édition, dans laquelle la partie anglaise sera traduite en allemand, et une autre à Paris, qui sera, celle-là, allemande et française; de sorte que chacun pourra en faire son profit. M. Chesnée a compris toute l'insuffisance de ces ouvrages élémentaires qui vous promettent la prompte acquisition d'une langue en parcourant des bribes de conversation anglaise ou allemande, avec la traduction en regard. Il a compris que, pour être profitables à l'élève, les exemples qu'on lui propose doivent être, autant que possible, sérieux, conformes à ses goûts et à ses habitudes, et que ce n'était pas en chargeant sa mémoire de quelques centaines de mots n'ayant aucune liaison logique les uns avec les autres, qu'on pouvait espérer de faire des progrès dans l'étude d'une langue. Ceux qui s'obstinent à suivre cette méthode aboutissent à des résultats qui les mettent juste à même

de tirer de leurs études autant de profit que le brave comte Mahoney. On raconte que Philippe V, ne sachant où trouver quelqu'un qui pût parler italien au nonce du pape, le comte dit qu'il se chargerait volontiers de la mission, si l'italien était parlé en irlandais.

M. Chesnée a donc rempli une lacune dans les livres d'éducation, et sa méthode est aussi facile que sûre. Il conduit l'élève pas à pas depuis la conversation la plus simple jusqu'à l'emploi d'une syntaxe que nécessite l'expression de pensées profondes et souvent complexes ; et cela est fait d'une manière si naturelle, avec une supériorité si remarquable dans le maniement de chaque langue, que personne ne peut éprouver la moindre fatigue à le suivre. De plus, M. Chesnée a choisi pour thème le libre échange entre les deux nations, et ses conversations exposent avec un rare bonheur les avantages de la liberté. Son livre a mérité les plus justes éloges de toute la presse anglaise ; et nous sommes convaincu de ne pas nous tromper en lui prédisant chez nous un succès égal à celui qu'il a obtenu chez nos voisins d'outre-Manche.

ABRAHAM ROLLAND.

Une traduction en anglais des *Mémoires de Casanova* est publiée par une maison de librairie allemande : nous en parlerons quand elle sera complète ; il n'en a paru encore que trois volumes.

III

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LES VACANCES PARLEMENTAIRES. — L'ÉMEUTE DE NEW-YORK. — L'ILIADE AMÉRICAINE. — HISTOIRES D'ANGLETERRE DE M. MASSEY ET DE M. PHILLIMORE. — ROMANS. — PERDUE ET SAUVÉE. — MRS. NORTON. — LES BRUITS DES RUES DE LONDRES. — LA MORT DE LA REINE DE LAHORE. — L'ORATOIRE ANGLAIS. — LES ÉVÊQUES GOURMANDS, ETC.

Londres, août 1863.

Les vacances du Parlement ont dispersé le monde politique de Londres en même temps que le monde fashionable. C'est la presse qui règne mais sans gouverner, comme la reine elle-même. Le discours du trône n'a pas occupé longtemps les journaux, quoiqu'ils aient généralement trouvé que les interprètes de Sa Majesté avaient daigné livrer à la discussion un texte plus long que d'habitude, sans trancher aucune des questions exposées. On a remarqué toutefois que Sa Majesté avait oublié de parler du Mexique, et l'on prétend qu'en s'abstenant de complimenter l'Empereur des Français sur la prise de Puebla, si heureusement suivie de la reddition de la capitale de Montezuma, le gouvernement anglais a politiquement ménagé le président Lincoln et le président Davis, à qui ce triomphe du drapeau tricolore n'est nullement agréable. Le président Lincoln sera-t-il sensible à cette politesse anglaise? C'est fort douteux, puisqu'il justifie, assure-t-on, son recours à la conscription par l'imminence d'une guerre avec l'Angleterre.

L'émeute provoquée par ce mode de recrutement est un des incidents les plus imprévus de la guerre américaine et qui n'est pas fait pour rallier beaucoup d'Anglais à la cause des Etats du Nord.

La république fondée par Washington et Franklin cesse décidément d'être la république modèle. La populace des républiques hispano-indiennes montrerait-elle plus d'ignorance et de barbarie que cette *mob* de New-York incendiant les édifices publics et les maisons des particuliers, pillant, assommant, pendant les blancs et les noirs. Avec des chefs, cette émeute eût été le premier acte d'une révolution, et le soi-disant peuple souverain serait aujourd'hui embarrassé de sa victoire ou muselé par une dictature usurpée. C'est là un nouvel argument contre le radicalisme que l'aristocratie anglaise opposera plus d'une fois à M. Bright et aux autres tribuns de la démocratie anglaise lorsqu'ils réclameront l'extension du suffrage électoral.

Déjà, d'ailleurs, les actions de ce parti-là sont bien baissées. Le mot république n'est plus en odeur de sainteté. S'il s'agissait d'une république en Pologne, les partisans de la nationalité polonaise seraient moins bien accueillis dans les meetings où ils invoquent la guerre contre la Russie. Inutile de vous faire remarquer que cette guerre n'est réellement invoquée ici que par une minorité. Je maintiens tout ce que je vous en disais à ce sujet le mois dernier, avant même que le *Times* eût déclaré que le ministre anglais qui conseillerait la guerre, cesserait d'être ministre le lendemain.

Mais permettez-moi de faire trêve, moi aussi, à la politique ce mois-ci. Je ne la rencontrerai peut-être que trop encore dans les histoires et romans dont je voudrais vous parler... ce sera toujours assez, historiens et romanciers seraient-ils aussi laconiques que cet original de Thomas Carlyle, qui vient de mettre toute « l'iliade américaine dans une coquille de noix » : c'est le titre qu'il donne en latin à ce petit dialogue :

ILIAS AMERICANA IN NUCE.

PIERRE DU NORD, *à Paul du Sud*. Paul, inexplicable coquin, peux-tu bien louer tes serviteurs pour toute leur vie et non au mois, ou à l'année, comme je fais. Tu iras tout droit à l'enfer, c..... !

PAUL DU NORD. Parle plus poliment, Pierre. C'est mon affaire. Je consens à en courir le risque. Loue tes serviteurs à l'année, au mois, ou à la journée, et va au ciel ; laisse-moi faire ce que je veux et comme je veux.

PIERRE. Non, non, je ne veux pas. Je t'assommerai plutôt. (*Et c'est ce que Pierre cherche à faire, mais sans pouvoir encore y parvenir.*)

Cette boutade est d'un historien philosophe, de l'Homère anglais de la Révolution française, du Plutarque libéral de Frédéric le Grand !

Pas plus tard qu'avant-hier, au *Travellers-Club*, un partisan de la nationalité polonaise, après avoir déclamé contre les cruautés de Mouravieff, s'écriait : « Où ce proconsul cosaque a-t-il pris ses leçons de barbarie ? » — Dans ce volume, « répondit un Russe qui l'avait écouté en feuilletant un volume sur une des tables du salon de lecture. » Permettez-moi de vous lire ce paragraphe du tome III de l'*Histoire d'Angleterre*, par M. Massey, qui vient de paraître et dont tous les critiques vantent l'impartialité. L'historien raconte les événements qui se passèrent de 1792 à la paix d'Amiens. — Ah ! les horreurs de la Révolution française en 1793 ! — Non, celles de l'insurrection de l'Irlande en 1796 et 1798, de l'Irlande qui était alors la Pologne britannique et qui, comme la Pologne russe, n'a jamais cessé de protester contre l'annexion que la conquête imposa à sa nationalité méconnue et à sa religion persécutée ; de l'Irlande poussée à bout et appelant à son secours sans scrupule l'intervention étrangère. Le Mouravieff anglais de 1796 s'appelait lord Carhampton. Ce général, dit M. Massey, livra à ses troupes les malheureux paysans des comtés mécontents. C'était assez qu'un magistrat, un propriétaire ou un fermier fût suspect, pour qu'on brûlât sa maison, qu'on mît dehors sa famille et qu'on le fusillât lui-même sans procès, sans mandat de justice, sans enquête. — Mais les Irlandais s'étaient mis eux-mêmes hors la loi par des actes de sauvages. — Assurément, c'est ce que dit aussi Mouravieff des rebelles qu'il livre à la justice de ses cosaques. Le général anglais était même secondé par un shériff, Judkin Fitzgerald, qui faisait fouetter les prisonniers, etc., etc. Vous lirai-je encore un paragraphe ? » poursuivit le Russe ; mais son interlocuteur anglais le pria de s'en dispenser, en se réservant de lire lui-même l'ouvrage entier. Il y trouvera, en effet, un pendant à l'insurrection polonaise dans l'épisode cité par le lecteur russe ; un lecteur français y trouverait aussi une appréciation très-libérale de la lutte de l'Angleterre contre la

France révolutionnatre et la France consulaire. M. Massey se pique d'être juste, même pour Robespierre, Danton et Barras, comme pour Georges III, Pitt et Fox. Il a de l'indulgence pour les faiblesses, il n'en a point pour le crime audacieux, ni pour la lâcheté, sa complice. C'est au reste le même esprit qui a dicté dans la dernière livraison de la *Revue d'Edimbourg* un article sur l'*Histoire de la Révolution* de M. Louis Blanc, et l'*Histoire de la Terreur*, par M. Mortimer-Ternaux, article que je sais devoir paraître dans la *Revue Britannique*. Mais chacun entend l'impartialité à sa manière. C'est la sincérité que je demande à un historien, et voilà pourquoi je n'estime guère moins une autre histoire d'Angleterre de la même époque, dont l'auteur, M. Phillimore, se place à un autre point de vue que M. Massey[1]. M. Phillimore, homme d'esprit, et qui se laisse volontiers aller à une tendance épigrammatique, loue quelquefois le temps passé aux dépens du temps présent. Dans ce temps-là, dit-il en parlant du dix-huitième siècle, « c'était l'usage qu'un prêtre de l'Eglise anglicane, fût-il un doyen ou un chanoine, eût foi à l'inspiration du Vieux et du Nouveau Testament. » Vous reconnaissez là tout d'abord un historien religieux qui est fort scandalisé de voir des évêques mettre en doute l'authenticité des livres de Moïse. Mais ce n'est pas seulement la religion qui semble en péril à M. Phillimore : ses retours sur le siècle passé lui montrent un abaissement continu du thermomètre moral et intellectuel. L'esprit public s'affaiblit; la génération actuelle, si fière de ses progrès dans les sciences exactes et les arts mécaniques, ressemble à ce malade du docteur Sangrado, se plaignant à lui de ne pas se sentir plus fort après tant de saignées à blanc! M. Phillimore enfin déplore la décadence littéraire, et, selon lui, les plus nobles ouvrages de ce temps-ci manquent omparativement de distinction. Les romanciers surtout visent trop à plaire à la foule et ils finiront par écrire dans un véritable patois, à force de faire parler le *peuple* dans leurs ouvrages. Smollet lui-même était plus sobre de ce jargon d'argot. Quand il mettait en scène ses squires campagnards, ses bourgeois, ses rustres, ses mendiants et ses chambrières, Fielding,

[1] *History of England under Georges III.*

qui avait fréquenté la mauvaise compagnie autant que la bonne, voulait surtout plaire à celle-ci.

M. Phillimore oublie peut-être un peu que, parmi les romanciers modernes de l'Angleterre, Bulwer Lytton, Thackeray, Wilkie Collins, Trollope, etc., ne sacrifient pas toujours le style littéraire au patois. Le roman qui obtient en ce moment un succès égal à celui des mélodramatiques romans de miss Bradon, est l'œuvre d'une femme du monde et d'une femme poëte, qui se pique d'écrire noblement et littérairement[1]. Je veux parler de *Lost and Saved* (*Perdue et Sauvée*), de l'honorable Mrs. Norton, digne petite-nièce de Sheridan. *Perdue et Sauvée* aurait même un défaut, si c'en était un de nous décrire en trop beau langage jusqu'aux mièvreries et aux emportements d'une marquise anglaise qui appelle à son aide un policeman pour aller réclamer chez l'ouvrière elle-même une dentelle qu'elle l'accuse de vouloir retenir indûment et qui fait dire au policeman : « Curieux, vraiment! comme toutes les femmes se ressemblent! Voici une vraie marquise, la femme d'un vrai marquis, dînant avec la reine, et qui se comporte comme Bezty Blane, la marchande de poissons que je conduisis au corps de garde la nuit dernière... Elle lui ressemble comme une huître ressemble à une autre. » La marquise du roman de l'honorable Mrs. Norton n'est pas, assure-t-on, une marquise imaginaire. Mais elle n'est que vulgaire parmi les autres ladies dont se compose le *beau monde* du roman ; il en est d'autres qui, sous un aspect plus attrayant, nous donneraient une bien triste idée de la partie féminine de l'aristocratie anglaise. Quelles mœurs ! quelles basses passions ! Et c'est cependant l'autre sexe que Mrs. Norton prétend surtout dénoncer à la morale publique. Son Montagu Treherne est en effet le plus odieux des égoïstes, le plus lâche des séducteurs, et plus scélérat que don Juan et Lovelace, choisissant pour sa victime une jeune fille non moins vertueuse que Clarisse. Pourquoi donc, quand les complices de don Juan et de Lovelace n'étaient que des laquais ou des femmes de bas étage, sont-ce des femmes du monde qui conspirent avec Mon-

[1] Ce roman fait partie de la collection Tauchnitz. On le trouve, à Paris, chez M. Reinwald, rue des Saints-Pères.

tagu contre Beatrice Brookes? Quoique Mrs. Norton n'ait pas représenté que des libertins et des dames coquettes à côté de sa nouvelle Clarisse, il est évident qu'elle a voulu faire une satire et que la société anglaise ne la lui pardonnera que parce que l'honorable auteur a trop souffert elle-même de la tyrannie d'un sexe et des perfidies d'un autre pour n'avoir pas quelque droit d'en parler avec amertume. Il y a trois ans à peine qu'elle se trouvait si injustement opprimée, que sa douleur se traduisit en une pétition adressée à la reine. Il est douteux que Sa Majesté ait pu intervenir utilement en sa faveur, à en juger par ce roman même, où le frère de l'héroïne séduite et abandonnée, jeune aspirant de marine, ayant rédigé en faveur de sa sœur une lettre qu'il lance à l'aide d'un caillou [1] dans la direction du carrosse royal, est arrêté et traduit en justice comme s'il avait voulu *lapider* la souveraine des Trois-Royaumes! Une boutade sur les contrastes de Londres se termine par deux phrases qui ne rattachent aucun souvenir de justice et encore moins de grâce aux résidences d'où la royauté britannique date ses décrets officiels de grâce et de justice. Mrs. Norton oppose la misère au luxe, le haillon à la riche toilette, le mendiant paria au mendiant titré; « Londres, avec ses clubs semblables à des palais d'Italie; Londres avec sa Chambre des lords et sa Chambre des communes, semblables à des églises d'Allemagne, Londres avec ses hôtels ministériels semblables à des fabriques de sale papier, Londres avec son ministère de la guerre où des gardes du corps géants jouent à la sentinelle devant la grille, Londres avec son White-Hall où la tête d'un roi tomba de par la sentence d'un sujet ivre; Londres avec son Saint-James, où... les dames admises à saluer Sa Majesté balayent avec la queue de leurs robes le même emplacement qui servait d'asile aux lépreux du moyen âge; — Londres, avec son palais de Buckingham dont la mesquine et non royale architecture nous fait envier les glorieuses façades des Tuileries et du Louvre, de ce Paris, dont tous les

[1] Ce caillou est l'occasion d'un post-scriptum très-dramatique: « La pierre à laquelle ma lettre est jointe est un caillou de la côte de Madagascar, où le vaisseau de Sa Majesté faillit faire naufrage, et où j'eus le bonheur de sauver la vie à huit matelots, ce qui me valut une mention favorable de mes officiers supérieurs. »

palais sont ceux d'une cité-reine, tandis que Londres n'est que la plus grande, la plus riche, la plus mercantile et... la plus *laide* des capitales d'Europe. »

C'est surtout les mœurs de Londres que l'honorable Mrs. Norton a décrites : c'est Londres qui est dans son roman la serre-chaude de tous les vices, et si sa Béatrice, qui est née en province, sur le bord de la mer, qui y a été élevée dans les chastes joies de la vie de famille, n'était pas venue à Londres respirer l'air impur des bals, des soirées, des théâtres, elle ne se serait pas laissé enlever, quoiqu'il faille ajouter, pour la justifier, que cet enlèvement ne réussit que par une ruse infâme, qu'elle ignore que ce soit un enlèvement et que même, arrivée à Venise, le séducteur est forcé, pour consommer son crime, de l'enlever une seconde fois et de la conduire en Egypte, où elle est atteinte d'une fièvre pernicieuse, loin de tout secours, presque dans la solitude du désert. Encore est-il besoin de persuader à la victime qu'un prêtre a prononcé sur elle et sur Montagu la bénédiction conjugale.

Au moment où je vous écris, Londres est censé bien autrement désert que cette station, entre Alexandrie et le Caire, où la Béatrice de Mrs. Norton tombe malade : Londres est dépeuplé, vous dit-on sérieusement, parce que cinq à six mille personnes, sur deux millions cinq cent mille, sont parties pour les villes thermales, pour la Suisse ou pour leurs châteaux. Est-ce que par hasard un honnête père de famille, croyant à la lettre que Londres est réellement une Thébaïde depuis la prorogation du Parlement et la dispersion de ses aristocratiques habitants, serait réellement venu s'y établir pour perfectionner l'éducation de ses enfants? La lettre où il dénonce à la police une des *petites* misères de la capitale britannique prouve qu'au 5 août (c'est la date de son insertion dans le *Times*) les rues les plus retirées ne sont pas encore un refuge assuré pour qui a besoin de solitude et de silence.

« J'ai loué, dit ce gentleman, une maison dans un paisible faubourg pour y profiter des excellents maîtres qu'on ne trouve que dans une capitale. Ma fille est élève de M***, le célèbre pianiste, qui lui donne deux leçons par semaine. Il vient généralement vers onze heures les mercredis et les samedis. A peine

arrivé, il est invariablement salué par un orchestre de cinq aveugles, connus sous le nom des *scotish crawlers*, qui s'établissent dans le ruisseau, devant ma maison, et commencent avec leurs clarinettes et leurs violoncelles un monotone *Rum-ti-Aumm-ti-dummum*, lequel ne cesse que lorsque mon domestique leur a porté une demi-couronne, car ils refusent de s'en aller pour moins de six *pence* par tête, — avanie moins coûteuse pour moi que la perte de la leçon de M***, qui me coûte une guinée. — Je me suis inutilement adressé à la police, qui ne veut intervenir qu'en cas de maladie grave, et, grâce à Dieu, nous nous portons tous bien. »

Après les aveugles écossais, le ruisseau est successivement occupé par un orchestre de musiciens nègres (deuxième demi-couronne), par un grand orgue à cymbales (troisième demi-couronne), par une veuve avec son enfant phénoménal qui joue des sonates sur un clavecin adapté à une carriole traînée par un âne (quatrième demi-couronne); — total : une demi-guinée de surcharge ajoutée à la guinée du célèbre pianiste qui ne peut en conscience donner sa leçon avec de pareils accompagnements, y compris le braire du baudet attelé au clavecin de l'enfant phénoménal. M. Paterfamilias, signataire de l'épître citée, n'exagère rien en dénonçant encore la sérénade supplémentaire qui lui est offerte tous les soirs par un orchestre de musiciens allemands, chacun desquels joue faux un air différent sur un instrument à vent.

C'est dans un de ces *paisibles* faubourgs de Londres que s'est éteinte, il y a quelques jours, une des plus remarquables femmes de l'Inde, qui avait dans sa beauté et son caractère quelque chose de la Cléopâtre de Shakspeare, cette brune *reine Gypsy*, à qui Antoine prodigue tour à tour les plus douces épithètes et les noms les plus insultants. La maharanee Jindkore était la veuve du terrible Runjet Singh. Elle porta après lui sa couronne et le diamant Kohinoor; elle osa faire deux fois la guerre aux Anglais; mais détrônée depuis quinze ans, elle était cruellement punie de ses crimes d'ambition par ce même fils pour qui elle les avait commis. car non-seulement ce fils, Duleep Singh, avait humblement abdiqué le trône de Lahore, mais encore il avait abjuré ces dieux auxquels sa mère était restée scrupuleusement

fidèle, comme nous le révèle la lettre que deux de ses serviteurs ont publiée dans les journaux :

« S. H. la maharanee Jindkore, mère de S. H. le maharajah Duleep Singh, est morte le 1er août à Abingdon-House, Kensington, dans la foi hindoue, et nous apprenons qu'on se propose de l'ensevelir.

« Cette pratique est contraire à la religion des Sikhs, et comme S. H. le maharajah nous dénie le droit de disposer du corps selon nos coutumes, nous sommes forcés, par cas de conscience, de réclamer la protection du peuple anglais pour nous opposer à ce sacrilége.

« Selon nos coutumes, le corps doit être brûlé et les cendres livrées au Gange. — Dans toutes les religions, aucunes funérailles ne sont saintes si un prêtre n'officie, ou, en l'absence du prêtre, un laïque de la religion du défunt. Or, un prêtre chrétien ne saurait consacrer par sa présence les obsèques de notre maharanee, et nous, ses coreligionnaires, ne saurions y assister, si ses restes doivent être ensevelis contrairement à nos rites. Sa Hautesse était scrupuleuse dans tout ce qui était relatif à la caste, si scrupuleuse que, jusqu'à sa mort, elle a refusé de manger lorsqu'il arrivait que son fils le maharajah était sur le même tapis qu'elle, et afin de ne se compromettre en rien, elle avait un service particulier d'Hindous qui la servaient à table.

« En demandant à disposer des restes de Sa Hautesse selon nos rites religieux, nous remplissons les désirs de Sa Hautesse, certains que si elle avait su la mort si proche, elle eût laissé des instructions pour qu'on rendît à son corps les derniers devoirs selon les formes de la religion sikh. — Réitérant notre protestation au nom des amis et des parents de S. H. la maharanee des Sikhs, en général, soit en Angleterre, soit dans l'Inde, comme aussi dans *les intérêts de la liberté civile et religieuse*, nous avons l'honneur d'être vos obéissants serviteurs.

« UTCHEEL SINGH, *Jageerdar*,
« KISCHEN SINGH, *Khutry*. »

Cette protestation n'a pas empêché Duleep Singh de faire déposer le corps de sa mère dans un caveau du cimetière de Kensal-Green ; mais un de ses amis, le colonel Oliphant, s'est cru obligé de déclarer en son nom que ce n'était là que des obsèques provisoires sans aucune cérémonie chrétienne. Reste à savoir si plus tard le corps sera brûlé selon les rites des Sikhs et dans ce que les deux serviteurs de la défunte appellent *les intérêts de la liberté civile et religieuse*.

Ces intérêts sont en ce moment invoqués aussi par un M. Har-

rison, contre le révérend M. Faber, le supérieur des Oratoriens anglais, qui s'est permis de rebaptiser son fils, jeune homme de dix-huit ans, et de le soustraire à la dépendance de son père en lui assurant une rente de cent livres sterling s'il renonçait au protestantisme et devenait profès dans l'Oratoire. Les Oratoriens anglais, qui ont leur maison principale à Brompton, font un peu comme leurs rivaux les RR. PP. jésuites. Ils ont peut-être raison de penser d'ailleurs qu'avant d'aller prêcher *in partibus infidelium*, il faudrait commencer par faire des chrétiens (catholiques ou protestants, jésuites ou oratoriens) dans notre vieille Europe où il n'y en pas trop. Si c'était un argument auquel je tiendrais beaucoup, j'en appellerais encore au roman de l'honorable Mrs. Norton, dont les personnages les plus vertueux comme les plus vicieux semblent n'être ni anglicans, ni presbytériens, ni quakers, etc., etc. Aussi sa charmante Béatrice, quand elle a oublié son Lovelace, n'hésite pas un moment à accepter le consolateur que le Ciel lui envoie, un comte génois, Ludovic Sforza, sans s'occuper de sa croyance le moins du monde. Je ne sais si l'honorable Mrs. Norton est elle-même catholique ou protestante, mais elle n'est certes pas aussi favorable aux dignitaires anglicans du siècle dernier que l'historien Phillimore, à en juger par cette anecdote de la deuxième page de son roman :

« La petite ville de Tenby conserve la tradition originale de deux évêques qui habitaient deux résidences en face l'une de l'autre, et qui, gourmands fameux, occupaient ingénieusement leurs loisirs, à une époque où les télégrammes n'étaient pas inventés, à imaginer un langage de signaux pour se communiquer réciproquement le menu du bon dîner commandé chaque jour par eux. Les deux prélats continuèrent à télégrapher ainsi *à qui mieux mieux*, jusqu'à ce que l'un des deux devînt si pleinement convaincu de la supériorité gastronomique de l'autre, qu'il abaissa son pavillon épiscopal pour déclarer qu'il rendait les armes et se soumettait à être le convive vaincu de son révérend collègue. Cette joyeuse rivalité culinaire fut tristement interrompue lorsque le vainqueur, l'évêque Barlow, se vit traduit en justice sous l'accusation d'avoir vendu la couverture en plomb et les ornements de cuivre de son palais, les uns disaient

pour payer les dépenses de sa table, les autres pour doter ses cinq filles. Quelle qu'en fût la destination, cette transformation du plomb et du cuivre en numéraire ne scandalisa pas trop les ecclésiastiques ses contemporains, car les annales du diocèse nous apprennent que les cinq filles de l'évêque Barlow furent très-convenablement mariées à cinq autres évêques ; à savoir : les évêques d'Hereford, de Lichfield, de Coventry, d'York et de Winchester ; autres temps, autres mœurs! »

L'honorable Mrs. Norton est quelquefois appelée le Byron des poëtesses anglaises. Cette anecdote atteste qu'elle pourra, quand elle voudra, rivaliser dans ses romans avec M. Antoine Trollope, qui fait de si piquantes satires sacerdotales. Mais elle n'a pas précisément le talent des romanciers comiques. Ce serait plutôt le talent de sa sœur, lady Dufferin. Celle-ci, qui sous ce rapport ne fait pas mentir le sang de Sheridan, vient de publier un volume en forme d'album *illustré*, dont le texte et les dessins rappellent *la Famille Fudge*, de Thomas Moore, et les *Voyages du docteur Syntax à la recherche du pittoresque. Les Confidences des basses latitudes* [1] sont le journal de miss Impulsia Gushington, qui, ayant rêvé, après la lecture d'*Eöthen*, qu'elle parcourait l'Orient montée sur une autruche, a réalisé en partie ce songe par une excursion aux Pyramides. Ses aventures sont celles d'une vieille fille par trop ingénue, mais racontées avec beaucoup d'esprit et représentées avec une grande facilité de crayon. Le récit s'arrête au moment où miss Impulsia rencontre un adorateur français, M. de Rataplan, qui lui démontre qu'une Anglaise sentimentale doit voyager en société d'un mari légitime, pour peu qu'elle ne veuille pas être accusée à son retour d'avoir rencontré quelques-uns des protecteurs de la fiancée du roi de Garbe. Cet album aura un immense succès aux prochaines fêtes de Noël. Le dénoûment n'est que provisoire, l'auteur nous promettant un second volume pour nous dire les infortunes qui doivent être la conséquence de la rencontre de miss Impulsia et de M. Victor-Alphonse de Rataplan.

C'est moins le bruit des rues de Londres que le bruit des salons que fuient en ce moment le prince et la princesse de Galles,

[1] *Lispings from low latitudes ;* ce titre a été suggéré par celui du *Voyage aux hautes latitudes,* de lord Dufferin.

qui se reposent à Balmoral. Ils n'ont pu refuser cependant de visiter Edimbourg, où les attendait le même enthousiasme qui les attend ou les poursuit partout. La princesse a du moins été vivement intéressée par les souvenirs historiques de la capitale des Stuarts. Ceux qui lui ont fait les honneurs d'Holyrood ont pu lui dire sans flatterie que, depuis la reine Marie, ce palais n'avait pas vu une si charmante princesse. Elle a prouvé qu'elle était une des plus grandes admiratrices de Walter Scott en reconnaissant, avant meme qu'on les lui nommât, Arthur's Seat, le vallon de Saint-Léonard et les autres sites consacrés par la plume de l'illustre romancier. Hélas! s'il a encore des admiratrices et des admirateurs, Scott n'a plus même d'imitateurs ni d'imitatrices. Mais, est-ce bien un malheur? A chaque génération son poete et son romancier. Walter Scott aurait eu tort de vouloir ressusciter Fielding et Richardson : Mrs. Norton, miss Muloch, miss Evans, Mrs. Gaskell, etc., ont raison de faire oublier lady Morgan.

Apres *Perdue et Sauvée*, lisez *les Amoureux de Sylvia*[1], par Mrs. Gaskell, un roman de mœurs populaires apres un roman de mœurs aristocratiques, et débutant par un tableau terrible de *la Presse des Matelots*, qui se recommande à notre ami Xavier Raymond pour la seconde édition de ses *Marines comparées d'Angleterre et de France*. Quant à miss Evans, l'auteur d'*Adam Bede* et du *Moulin sur la Floss*, il est à regretter qu'elle se soit imaginée de nous faire un roman italien. *Romola* n'a pas l'intérêt historique des *Fiancés* de Manzoni, ni l'intérêt domestique de la *Beata* d'un des frères Trollope. Mais tous ces romans sont en vérité remarquables par des caractères bien tracés et des péripéties dénouées avec art et sans les invraisemblances que miss Bradon accumule autour de ses femmes bigames.

S'il n'était temps de terminer, je vous parlerais du troisième volume de l'*Histoire de France*, de M. Crowe et du *Séjour d'un naturaliste sur les bords du fleuve des Amazones,* par. M. Bates, digne compagnon du naturaliste Wallace. Je réserve ces ouvrages pour une autre lettre.

[1] Ces deux romans ont été réimprimés dans la collection Tauchnitz.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

DE LONDRES ET DE PARIS.

Agriculture : La ferme impériale de Vincennes. — *Astronomie :* L'éclipse de lune du 1er juin ; analyse spectrale des étoiles. — *Chimie :* Mesure de l'actinisme. — *Géographie :* Les sources du Nil. — *Géologie :* Le corail de la Floride. — *Industrie :* Les parquets en caoutchouc. — *Médecine :* La fève de Calabar et la vivisection. — *Métallurgie :* Le sterro-métal. — *Météorologie :* Les prévisions de l'amiral Fitzroy. — *Navigation :* Le *Rolf-Krake*, navire cuirassé; la Compagnie transatlantique autrichienne.

Tout le monde connaît plus ou moins la ferme impériale de Vincennes, mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est qu'elle contient un champ spécialement destiné aux expériences de chimie agricole, et mis par S. M. l'Empereur à la disposition de M. Georges Ville, professeur au muséum du jardin des Plantes. Sous une tente dressée dans ce champ, du mois de mai au mois de juillet, le savant professeur fait tous les dimanches une leçon sur les diverses cultures de céréales, de légumineuses et de plantes fourragères ou industrielles, ainsi que sur l'emploi des engrais convenables à chacune de ces espèces. Ces leçons, faites avec une clarté remarquable, sont fréquentées par un auditoire nombreux, non-seulement de gens instruits, mais de cultivateurs campagnards, qui ont enfin compris que la science valait mieux que la routine traditionnelle. Nous avons eu la bonne fortune d'assister à la dernière séance de cette année, et nous avons rarement passé deux heures plus agréables.

M. Ville, à l'aide de grands tableaux noirs sur lesquels sont consignés divers résultats obtenus soit par lui, soit par M. Boussingault, nous a développé la théorie des engrais, qui peuvent tous se réduire à quatre éléments indispensables, les matières azotées, l'acide phosphorique, la soude et la chaux.

La réunion de ces quatre éléments constitue la fumure complète, mais, suivant la culture que l'on veut favoriser, on peut redoubler l'un de ces éléments. Ainsi, pour obtenir le maximum de rendement dans les céréales, c'est-à-dire vingt-trois fois la semence confiée à la terre, il faut renouveler les matières azotées; si, au contraire, la culture consiste en pois ou en trèfle, ce sont les phosphates qu'il faudra augmenter. Enfin, comme le dit M. Ville, chaque culture a sa dominante, qui, une fois connue, permet la culture indéfinie de la même plante sur le même terrain. Ce sont ces principes que le professeur met en pratique sur le champ d'expérimentation de Vincennes, que nous conseillons à tout amateur ou à tout propriétaire progressiste de visiter. Il y verra côte à côte les différentes cultures végétant dans diverses conditions de fumure, le tout indiqué par des étiquettes précises, et pour peu qu'il ait l'amour de l'agriculture, ou même de la seule science, nous pouvons lui garantir une ample satisfaction.

— A propos de l'éclipse de lune du 1er juin, il est arrivé à Paris bon nombre de communications faites par divers observateurs. M. Charles-Emmanuel, astronome à Marseille, déclare avoir vu briller, au-dessus de la couche d'ombre projetée par la terre sur la lune, le sommet étincelant du mont Aristarque, ce qui du reste n'a rien d'improbable, car sa hauteur est d'environ 2,500 mètres, et la vivacité de son éclat, très-perceptible en tout temps, devait trancher sur le fond obscurci de la surface lunaire. En présence de ce phénomène, il y aurait de curieuses spéculations géologiques à faire sur la nature des matériaux composant cette montagne, qui doit évidemment être un amas de laves ou de scories plus ou moins vitrifiées, ou une réunion de mamelons semblables à ceux observés par Bory de Saint-Vincent dans l'île Bourbon [1].

A Paris on a pu parfaitement apprécier, ainsi que le constate *la Presse scientifique des Deux-Mondes*, et comme nous l'avons apprécié nous-même, la sphéricité du globe lunaire, par suite de la dégradation des teintes, qui dissipa l'illusion d'optique causée par une trop vive lumière, faisant paraître les bords dans le même plan que le centre.

[1] Voir Poulett Scrope, *Cônes et cratères volcaniques*, trad. franç. p. 43.

La couleur était très-difficile à caractériser, à cause du peu d'accord des appréciations, mais on peut prendre la couleur cuivrée pour critérium. C'était, du reste, la couleur normale pour la saison. Le rédacteur scientifique de la *London Review*, que nous soupçonnons véhémentement d'appartenir à l'Observatoire de Greenwich ou de Regent's Park, en donne les raisons, et elles semblent si concluantes, que nous ne pouvons nous dispenser de les transcrire.

« Notre terre a une atmosphère à travers laquelle la lumière solaire est transmise à la lune. Si la terre n'avait pas d'atmosphère, son cône d'ombre tomberait sur la lune avec une arête bien définie, et l'immergerait dans l'obscurité la plus profonde. Mais la lumière solaire, traversant l'épais anneau d'atmosphère autour de notre globe, est *réfractée et repliée* le long et à travers de l'ombre terrestre, et éclaire alors le satellite éclipsé d'une lueur rouge atténuée. Pourquoi cette lueur est-elle rouge? Parce que la vapeur d'eau et les brouillards interceptent tous les rayons prismatiques, excepté le rouge, surtout lorsque, comme dans cette éclipse, les rayons solaires passent par les couches inférieures de l'atmosphère. » Voilà pour la coloration rougeâtre de la lune dans une éclipse. Mais il peut arriver qu'elle soit totalement obscurcie en noir. Le même auteur nous en donne la raison. C'est qu'alors l'atmosphère terrestre se trouve être chargée de nuages épais empêchant tout à fait le passage des rayons réfractés.

L'analyse spectrale s'est attaquée aux étoiles, et leur éloignement n'a pu les protéger contre les révélations indiscrètes de M. Airy, l'astronome royal d'Angleterre, et de M. Huggins, qui apporte à ces sortes de travaux une persistance toute saxonne. D'après ces messieurs, l'étoile *Alpha*, d'Orion, le rouge *Adaher* et *Aldébaran*, étoile de même couleur, contiendraient les mêmes éléments métalliques que notre soleil, surtout le fer et le sodium. Nous espérons bien que les astronomes ne s'arrêteront pas en si beau chemin, et qu'il sera dressé un catalogue des spectres stellaires comme il en est dressé de leurs positions.

— Le professeur Kirchhoff, en Allemagne, et le professeur Roscoe, en Angleterre, se sont livrés à des investigations curieuses, tant au point de vue purement scientifique qu'au point

de vue pratique, sur l'actinisme solaire. Ils ont donc construit un *actinomètre*, qu'on nous pardonne ce mot, donnant les rapports d'une teinte photographique avec l'intensité de la lumière qui l'a produite et le temps de l'exposition. Il ne reste donc, pour mesurer l'action chimique de la lumière ou le degré d'actinisme, qu'à connaître le temps nécessaire pour produire une teinte donnée sur un papier sensibilisé, puisque l'intensité de la lumière produisant cette teinte dans l'unité convenue de temps est l'unité de l'intensité chimique.

Ainsi, s'il faut deux unités de temps pour obtenir une certaine teinte, l'intensité chimique n'est que la moitié ; si, au contraire, il ne faut qu'une demi-unité de temps pour obtenir cette même teinte, l'intensité est double, et ainsi de suite.

M. Roscoe a présenté les tableaux de plusieurs courbes de variations. Nous n'en citerons que deux, prises en différentes saisons. Le 19 décembre 1861, la courbe commence à dix heures du matin, s'élève à 0,02 à midi, arrive au maximum de 0,04 à midi et demi, retombe presque à 0,02 à une heure, et à 0,00 à trois heures. Le 30 juillet 1862, elle commence à sept heures du matin ; à huit heures, elle atteint 0,08 ; demeure stationnaire jusqu'à neuf heures par suite de nuages ; puis monte rapidement à 0,20 jusqu'à dix heures et demie. L'interposition de nouveaux nuages provoque une dépression verticale jusqu'à 0,08 jusqu'à onze heures. Ascension rapide à 0,28 jusqu'à midi ; maximum, 0,29 à midi et demi. Descente à une heure jusqu'à 0,14 ; puis dépression graduelle jusqu'au coucher du soleil vers sept heures. De plus, toutes les parties du soleil ne sont pas également actiniques. Si l'on prend le centre pour unité, le pôle nord n'est que de 0,187 millièmes, le pôle sud de 282 millièmes, les deux extrémités équatoriales de 302. De plus, l'apparition de taches ou le passage de nuages dans la photosphère ont aussi leurs influences. De tout cela on peut conclure que les photographes auront besoin de posséder certaines connaissances astronomiques aussi bien que photométriques, pour obtenir des épreuves irréprochables.

— *The Nile is settled!* Le Nil est réglé, telle fut la dépêche lancée d'Alexandrie par MM. Speke et Grant à la Société télégraphique de Londres. Comme il est probable que les lecteurs

de la *Revue* auront depuis longtemps lu la plupart des comptes rendus publiés dans les journaux quotidiens, nous ne donnerons point de détails sur ce grave événement, l'un des plus remarquables du siècle. Nous déplorerons seulement que la France, dont l'Afrique est une dépendance pour ainsi dire naturelle, n'ait point eu l'honneur de résoudre une telle question. Quelles que soient la gloire, la capacité et la persévérance de quelques individualités, jamais elle ne pourra arriver à de si hauts résultats pratiques, surtout dans les sciences expérimentales, tant qu'elle ne verra point se former dans son sein des associations scientifiques analogues à celles dont Londres est à bon droit si fière. L'Académie des sciences n'a point le loisir, si nous étions un inventeur évincé, nous dirions la volonté, de s'occuper de toutes les questions qui fourmillent à notre époque. C'est donc aux associations spéciales qu'il faut demander le progrès. Or, que leur nombre est restreint en France! Y a-t il une société astronomique? une société du Microscope? Ce sont là pourtant des sociétés qui pourraient traiter des questions de premier ordre, et pourraient, par l'autorité de leurs membres réunis en concile purement scientifique, peser singulièrement dans la balance des idées. Aussi est-ce dans le but de stimuler les esprits et de hâter la formation de ces associations que nous nous étendons sur les travaux étrangers avec une complaisance que l'on nous a souvent reprochée.

— Une chose qui frappe dans l'étude de la géologie, et qui, peut-être, lui fait trouver des incrédules, est le sans-gêne avec lequel elle puise dans l'éternité. Nous nous rappelons les clameurs que souleva le calcul de M. Thomé de Gamond, lors de son projet de tunnel sous le Pas-de-Calais, qui attribuait, très-modestement, selon nous, une durée de six cents siècles au lit de la Manche. Un peu de réflexion dissiperait pourtant ce préjugé. Il existe dans la Floride un récif de corail qui s'accroît tous les ans sur une proportion donnée, qui est d'un demi-pouce par an. Le capitaine Hunt a calculé le temps nécessaire à sa formation, et a trouvé une période de huit cent soixante-quatre mille ans. Voilà qui éclipse les six cents siecles de la Manche. Mais ce n'est pas tout, ce n'est que ce qu'il appelle la partie *vivante* du récif. Il y a encore une partie qu'on peut appeler *fos-*

silisée, d'un volume énorme, dont la formation aurait exigé, non plus six cents siècles, ni huit mille, mais bien cinquante-quatre mille. Pour parler comme le général Foy, autant d'années qu'il s'est écoulé d'*heures* depuis la septième croisade entreprise par saint Louis !

— Nous avons souvent entretenu les lecteurs de la *Revue* du parquet en caoutchouc employé en Angleterre ; un correspondant du *Courrier de l'Industrie* donne la composition de ce produit, que nous souhaiterions de voir se réaliser en France, à cause des services qu'il peut rendre, et du débouché qu'il peut ouvrir à des déchets perdus jusqu'ici.

Cette composition, due à M. Fanshawe, dès 1843, consiste en caoutchouc et en débris de liége réduits en poudre, incorporée dans le caoutchouc par le laminage au moyen de cylindres chauffés à la vapeur. On obtient ainsi des planches de caoutchouc que l'on expose pendant quelques semaines dans un endroit frais pour leur faire perdre leur trop grande mollesse. Ces planches sont rapprochées comme les feuilles d'un parquet de chêne ou de sapin, et soudées ensemble au moyen d'une petite bande de toile recouverte d'un vernis de caoutchouc dissous dans la benzine.

Aux usages dont nous avons parlé précédemment, le correspondant en ajoute un qui peut avoir pour effet de prévenir bien des accidents, c'est le revêtement des cellules destinées aux fous furieux qui ont la déplorable manie de se jeter contre les murs. L'élasticité du caoutchouc doit, en effet, singulièrement amortir la gravité de ce choc, et empêcher des lésions qui contribuent encore à rendre la folie plus difficile à traiter.

— En Angleterre, le goût des soirées scientifiques se maintient et se vulgarise davantage. C'était le tour de M. le professeur Harley, de *University College,* qui, entre autres curiosités médicales, a exhibé une plante du royaume de Calabar, côte de Guinée, douée de la singulière propriété de déterminer la paralysie chez les personnes qui peuvent en avoir mangé. Elle appartient à l'ordre des légumineuses, et ressemble à nos pois comestibles par son feuillage, ses fleurs et ses cosses, qui contiennent quatre ou cinq graines ayant le goût du haricot. Le roi de Calabar s'en sert pour éprouver l'innocence des accusés qu'on

lui amène. Une autre propriété de ces pois, compensant un peu leurs qualités toxiques, est que leur extrait, versé dans l'œil, a pour effet de contracter la pupille, et par là de corriger les effets de la belladone, qui, comme l'on sait, provoque la dilatation de cet organe. Rien que pour cette propriété, ce nouveau toxique mérite d'être étudié. La culture en a été tentée en Angleterre, et nous espérons que les expériences qui en seront faites n'exciteront point les plaintes un peu déplacées, pour ne pas dire exagérées, de ceux qui se sont élevés contre la vivisection, sous prétexte qu'il est cruel de faire souffrir les animaux pour apprendre à guérir les hommes. De telles prétentions ont été accueillies comme elles le méritaient, et la presse anglaise a amplement réfuté cette singulière philanthropie, en posant cette conclusion inévitable, mais impossible à faire avaler à un Anglais : Si l'on blâme les expériences *in animâ vili,* dans un but d'humanité, pour l'étude de la chirurgie, à plus forte raison faut-il blâmer et anathématiser la chasse, qui n'est qu'un amusement. On ne dit pas que cet argument ait été tout à fait du goût des zoophiles.

— En attendant, nous trouvons dans les journaux étrangers une découverte philanthropique que, comme toujours, nous nous empressons de dénoncer, vu le but éminemment louable qu'elle se propose, la rapide destruction de l'homme.

On a essayé plusieurs alliages pour la fabrication du canon. Or, en voici un nouveau qui paraît supérieur à ce qui s'est fait dans ce genre. Il est juste de faire connaître son inventeur, car après tout l'invention, étant purement métallurgique, peut avoir des résultats utilitaires remarquables.

M. le baron de Rosthorn, de Vienne, baptise son alliage du nom de *sterro-métal,* à cause de sa solidité. Il se compose de :

Cuivre.	55,04
Zinc.	42,36
Fer.	1,77
Etain.	0,83
	100,00

Sa couleur est celle du laiton, le grain en est serré et la dureté considérable ; elle augmente encore après qu'il a été forgé,

ce qui doit le rendre propre à la fabrication des bouches à feu, car, d'après des expériences faites à Vienne, dans lesquelles les charges ont été portées jusqu'à l'exagération, il ne s'est pas manifesté la moindre altération dans le calibre. Il est heureux que les métaux ne servent pas qu'à faire du canon seulement, et la nouvelle découverte pourra avoir son emploi, maintenant que la métallurgie semble être une des puissances industrielles, et que les corps métalliques sont devenus aussi indispensables au bien-être de la société que le sont les matières alimentaires.

— On peut dire que, depuis deux années, la météorologie, à force de comparaisons et de raisonnements, grâce aussi à l'intervention de la télégraphie, est enfin entrée dans le domaine de la science pratique, et que l'amiral Fitzroy a fini par déterminer une méthode rationnelle, encore un peu incertaine, il faut bien l'avouer, mais utile néanmoins, d'appliquer les connaissances acquises. Grâce à la combinaison de la télégraphie électrique avec un système sémaphorique réduit à sa plus simple expression, les ports de mer de l'Angleterre et des Etats-Unis se trouvent, autant que le permet l'état actuel des choses, sauvegardés contre les désastreuses éventualités des perturbations atmosphériques et maritimes. A ce sujet, il a paru dans la *Presse scientifique des Deux-Mondes* un excellent article de M. de Fonvielle, qui a présenté d'une façon lucide et curieuse en même temps un résumé des opérations actuellement en vigueur, avec les conséquences que leur exécution entraîne pour le commerce maritime. Nous espérons que cet article aura un certain retentissement dans les sphères compétentes, et que la France n'aura rien à envier aux nations que nous avons mentionnées, et que notre ligne de côtes si développée offrira bientôt toutes les garanties désirables de sécurité.

— Les vaisseaux cuirassés se multiplient de plus en plus; nous ne parlons pas de ceux qui se construisent, puis s'entre-détruisent en Amérique, apparemment que les Yankees y trouvent leur plaisir; mais nous voyons que le roi de Danemark vient de faire construire par une maison de Glasgow un navire à coupoles, d'après le principe du capitaine Coles. D'après l'*Artizan,* ce vaisseau marquerait une nouvelle phase dans ces sortes de constructions, étant beaucoup moins élevé sur l'eau et

plus large que ne le sont ceux qui ont été construits jusqu'ici. De plus, il est muni de deux coupoles à révolution, portant chacune deux pièces de canon qui, en réalité, font le service de huit pièces, et même davantage, en pressant un peu le mouvement. Ce navire s'appelle le *Rolf-Krake,* et a fait son voyage d'essai dans d'excellentes conditions.

La traversée de l'Atlantique n'est décidément plus le monopole d'une seule nation. Les succès de la Compagnie française ont stimulé le zèle de l'Autriche, et une puissante Société, entièrement autrichienne, a résolu de mettre Trieste et l'Adriatique en communication directe avec l'Amérique. A la bonne heure! voilà le véritable terrain des rivalités, le commerce interocéanique; plus il y aura de parties intéressées, plus il y aura de gages de paix, de progrès et de civilisation; plus alors il se démolira de barrières, matérielles et administratives. La France a donné le signal en abolissant les prohibitions et en construisant le canal de Suez. Qui donc continuera son œuvre en jetant le pont de Messine, en creusant le tunnel de Calais et surtout le canal du Nicaragua? Ne sont-ce pas là des sujets d'émulation dignes des puissants du monde, au lieu de ces guerres, non-seulement stériles, mais énervantes, dont les vainqueurs souffrent au moins autant que les vaincus?

ENDYMION PIERAGGI.

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, août 1863.

And now what rests but that we spend the time with stately triumps, mirthful, comic shows, etc.

Et maintenant que nous reste-t-il à faire que de passer le temps avec des pompes militaires, des scènes comiques et joyeuses, etc., etc. ?

(Shakspeare, 3e partie de *Henri VI*, acte V, sc. vii.)

Quel est le chroniqueur assez peu français pour ne pas se joindre de cœur et d'âme au *Te Deum* que Mgr l'archevêque de Paris invite les curés de son diocèse de chanter dans leur église, le 15e jour de ce mois consacré à la double fête d'Auguste et de la patronne de la France ? Soyons reconnaissants des bienfaits que Dieu a prodigués à la patrie, soyons fiers d'être des citoyens de cet Empire à qui la gloire vient de décerner encore une nouvelle couronne au Mexique (en attendant toujours le couronnement de l'édifice par la liberté) ; mais pourquoi ne serions-nous pas Français un peu plus modestes et un peu moins gascons que l'auteur dont Mgr l'archevêque s'approprie l'hyperbole en appelant la France « le plus bel empire qui existe après l'Empire du ciel ? « Ce rapprochement, n'en déplaise à Monseigneur, est d'autant moins original que les païens de la Chine appellent, depuis des milliers d'années, leur pays le *Céleste Empire*. Tout notre respect pour Monseigneur ne saurait nous empêcher d'approuver aussi très-peu que, dans un mandement d'actions de grâce et de bénédiction, un anathème (même sous forme de prière pour le salut de son âme) soit jeté à ce «*savant*» ou plutôt à cet «*ignorant*» qui a publié récemment un cinquième Evangile (*Evangelium secundum Renanum*). Nous nous permettons d'en faire l'observation, parce que nous pensons d'ailleurs, comme Mon-

seigneur, que Çakya Mouni n'est pas le plus grand des fondateurs de religion [1].

En vérité, jusqu'ici les théologiens qui ont voulu relever le gant que leur a jeté M. Renan ne se sont distingués ni par leur logique, ni par leur science. Il ne suffit pas d'une sainte indignation pour pouvoir parler comme Abdiel, le séraphin fidèle, dans le *Paradis perdu* de Milton, ou pour armer son bras de ce glaive irrésistible dont Michel perce le flanc de l'archange rebelle [2]; — c'est pourquoi sans doute notre ministre de l'instruction publique, qui, à la distribution des prix du concours général, adressait hier des compliments aux représentants de toutes les gloires intellectuelles de la France aussi bien qu'aux soldats de la nouvelle conquête du Mexique, aux *magistrats de l'enseignement* aussi bien qu'aux ouvriers de l'industrie spiritualisés par la civilisation, n'en a pas adressé aux champions de la théologie. Le ministre, qui a déjà signalé son avénement par des novations ou des restaurations populaires dans l'Université, mérite lui-même les compliments les plus sincères, et sa péroraison a admirablement couronné sa harangue :

« Chers élèves, par une heureuse fortune, il m'a été donné de voir de près celui sur qui les yeux du monde sont fixés et qui, de tous les princes, aime le plus et pratique le mieux vos études. Croyez-en un homme qui jamais n'a flatté personne. Vous qui êtes la France de l'avenir, vous pouvez porter haut la tête et vos espérances, car celui qui

[1] Combien nous sommes heureux de lire dans le *Moniteur* de ce matin le discours que Mgr l'archevêque a prononcé à la distribution des prix du lycée Napoléon. On ne peut parler à la jeunesse avec une raison plus persuasive, avec des sentiments plus délicatement exprimés. Nous avons été également charmé du discours de S. Exc. le ministre des affaires étrangères adressé à ses *jeunes camarades* du lycée Charlemagne.

[2] « O argument blasphemous, false and proud, etc. »

O forfait! ô blasphème inouï dans les cieux!
Odieux attentat d'un ingrat et d'un traître,
Qu'à côté de son trône avait placé son maître!
Tu te plains que d'un Dieu les ordres tout-puissants
Aient pour son fils unique exigé notre encens,
Aient voulu que le ciel, de sa grandeur divine
Reconnût, à genoux, la céleste origine, etc.
(*Paradis perdu*, ch. v, traduction de l'abbé Delille.)

Glaive divin sorti des arsenaux du ciel :
Sur lui le fier Satan fond, la lance baissée ;
D'un seul coup de Michel sa lance fracassée
Vole en éclats ; soudain, le glaive étincelant
Revient, tourne, s'abat et lui perce le flanc, etc.
(*Ibid.*, ch. vi.)

tient dans ses puissantes mains les destinées de notre pays est un grand cœur et une noble intelligence. Messieurs, l'homme le plus véritablement libéral de l'empire, c'est l'Empereur. »

Non, ce n'est pas là une flatterie dans votre bouche, lorsque tant d'autres se disent plus impérialistes que l'Empereur, de le proclamer plus libéral que vous-même, ô vous ministre libéral, qui naguère encore protestiez du haut de votre fauteuil de simple professeur contre le collègue qui prétendait réhabiliter Tibère, sous prétexte qu'il y a deux morales, l'une à l'usage des souverains, l'autre à l'usage des philosophes.

C'est de tout cœur que nous applaudissons aux réformes déjà effectuées et à celles qui sont promises par le ministre, parce que, en invitant ses anciens collègues à marcher résolûment dans la voie de la civilisation moderne, il fait toutes ses réserves en faveur de la « culture de l'esprit » contre tout ce qui ne serait qu'un progrès matériel. Cette idée vraiment libérale domine un nouvel ouvrage que publie M. du Mesnil-Marigny, ouvrage qui serait heureusement adopté comme livre élémentaire dans l'enseignement, quand, à côté de la chaire nouvelle d'histoire générale de l'Europe moderne, le ministre reconnaîtra la nécessité de créer dans les classes supérieures une chaire d'économie politique.

Ce n'est pas assez de connaître les antipathies ou les sympathies de race, de religion, les luttes de conquête ou d'annexion, qui rapprochent ou divisent les nations contemporaines, il faut savoir quels intérêts de commerce et d'industrie, de production ou de consommation, facilitent les rapprochements, relèvent ou font tomber les barrières de douane. Au point de vue de l'économie politique, une nation n'est qu'une grande compagnie agricole et industrielle qui produit et consomme, qui vend et qui achète, — à qui, par conséquent, il faut qu'une autre nation achète et vende, suivant ses propres besoins. L'histoire des relations internationales n'est qu'un des chapitres de l'économie politique proprement dite, science qui enseigne comment les richesses doivent être produites, distribuées et consommées pour le plus grand bien des individus ou des sociétés. — Cette définition répond à la première demande du catéchisme de M. du Mesnil-Marigny[1] ; car, c'est à la forme du catéchisme que ce savant a eu recours, c'est-à-dire à la forme la plus anciennement adoptée pour les livres d'instruction élémentaire, — forme la plus facile en apparence, mais qui suppose des principes arrêtés, un art de style à la fois clair et précis, la simplicité curieuse

[1] *Le Catéchisme de l'Economie politique basée sur des principes rationnels,* par M. du Mesnil-Marigny. 1 vol., chez Guillaumin.

dans la question et l'autorité magistrale dans la réponse, autorité magistrale, quoique dégagée de tout appareil scientifique afin d'être accessible à la plus novice intelligence.

Dans un siècle comme le nôtre, sous des constitutions plus ou moins démocratiques, où la Bourse est montée au rang d'un des pouvoirs publics, dont les fonctionnaires payent patente et impôt, au lieu d'être salariés par l'Etat, sous des gouvernements qui reconnaissent l'idolâtrie du veau d'or comme tous les autres cultes, en attendant qu'il devienne peu à peu celui de la majorité, n'est-il pas heureux que l'économie politique, qui est à la religion financière ce que la théologie est à la religion chrétienne, ait son catéchisme rédigé par un professeur libre, tel que M. du Mesnil Marigny, qui, dans son classement des richesses, compose trois groupes essentiels des valeurs immatérielles, *capacité, intelligence, talent, génie*, etc., exclus par la plupart des plutocrates. Relativement à la grande question du jour, la liberté commerciale, l'auteur du catéchisme est trop impartial et trop désintéressé pour être absolu : il est tour à tour libre échangiste et protectionniste, selon les nécessités plus ou moins transitoires des temps et des contrées. Nous ne connaissons pas, en un mot, d'économiste plus vraiment libéral en France, comme économiste, bien entendu, cette qualification superlative en politique ayant été décernée à plus haut que nous tous par M. le ministre de l'instruction publique. Ajoutons que, quand on l'attaque, M. du Mesnil a la riposte forte. Lisez plutôt certaine polémique dans les *annexes* de ce petit volume, trésor de définitions parfaites par leur laconisme ou nettement paraphrasées.

Quoi donc, nous dira quelque lectrice, n'avez-vous pas de livre moins sérieux à nous recommander pour emporter aux eaux ou à la campagne ? Pardon, madame, ce petit livre contient plus d'un chapitre à votre adresse, ne serait-ce que celui sur le luxe, que vous regretterez même de ne pas trouver plus développé. Mais on peut vous recommander aussi la *toilette d'une Romaine* du temps d'Auguste, par le docteur Constantin James, qui a composé là un gracieux pendant à la *toilette d'une dame hébreue*, ancien article de la *Revue Britannique*. Par *toilette*, le galant docteur entend surtout les soins hygiéniques, s'arrêtant au corset (les Romaines portaient des corsets) et laissant à l'érudition des modistes la tâche de rechercher si la crinoline était connue à Rome. Faut-il donc absolument vous parler *roman !* J'aurais été bien étonné si dans ceux que je viens de lire à votre intention, il n'y en avait pas au moins un dont l'auteur eût fait servir à sa catastrophe finale un de ces sinistres incidents qui appellent la réforme de cette partie du costume féminin grâce à laquelle nous avons vu déjà tant de chré-

tiennes brûlées vives, comme une suttée indienne. Justement dans *Julien Savignac*, M. Ferd. Fabre fait mourir de cette mort affreuse la pauvre Menniquete, et — ce qu'il y a de plus tragique, — c'est celui qu'elle aime qui met involontairement le feu à sa robe et à son voile. La scène ne se passe ni à l'hôtel du Louvre ni au théâtre de l'Opéra, mais à l'église, au pied de la sainte table. L'*incendiaire* est l'acolyte du prêtre qui célèbre la messe, une messe de mariage. M. Ferd. Fabre nous retrace dans ce roman de nouvelles scènes de la *vie cléricale*, toujours avec le même talent d'observation et le même respect des convenances. Son prêtre est un vrai prêtre, un curé comme le bon curé irlandais de Banim, connu des lecteurs de la *Revue Britannique*. Banim avait composé, lui aussi, un roman d'église, avant Ant. Trolloppe, Mrs. Oliphant, et miss Muloch, que M. Ferd. Fabre aurait pu nommer dans sa préface à côté de J. Elliot.

A qui veut surtout que la chronique lui indique un roman nouveau, je pourrais signaler encore *Sans nom*, au premier rang et à deux titres, l'original anglais étant de Wilkie Collins, l'auteur de *la Femme en blanc*, et le traducteur, Em. Forgues, qui, de l'aveu de l'auteur, a su ajouter quelque chose de plus au mérite réel de son œuvre sans être infidèle au sens ; le *Trop heureux*, de M. Francis Wey, idylle conjugale qui a cela de piquant et de neuf, que l'un des deux époux est le plus passionné des maris, et l'autre une Galatée que le mariage aurait retransformée en marbre ; *les Sensations d'une morte*, par Mme la comtesse de Montmerli, dont heureusement la *morte* ne tarde pas à ressusciter, etc., etc. Mais ce mois-ci nous espérons être lu par les écoliers, et pour ce mois-ci au moins nous sommes de l'avis d'un autre des bons discours prononcés dans les colléges, le discours de M. Dumas, qui proscrit jusqu'au roman historique, et qui, au risque de réfuter un mot souvent cité de M. Villemain en même temps qu'un autre du duc de Marlborough sur Shakspeare, veut que la jeunesse ne cherche l'histoire que dans l'histoire même. M. Dumas, par conséquent, n'approuve ni la réhabilitation capricieuse des grands criminels, couronnés ou non, ni ce dénigrement des grandes gloires nationales que M. Michelet a poussé si loin :

« Pourquoi la foule, si prompte en France à recevoir ces impressions détestables, n'a-t-elle pas pour s'en défendre la passion innée que tout Anglais professe pour les gloires de l'Angleterre? Pour l'Anglais, c'est comme son bien et son droit ; qui les attaque, l'atteint. L'histoire d'Angleterre, et l'histoire sérieuse figure, toujours à côté de la Bible dans la chaumière du paysan et dans la maison de l'ouvrier ; elle y est lue, et vous blesseriez les sentiments les plus profonds d'un An-

glais du peuple, si vous lui disiez que le règne d'Elisabeth a besoin, pour être absous, du bénéfice des circonstances atténuantes, comme nous sommes amenés à le penser des grands règnes de Henri IV et de Louis XIV [1].

« O déclamateurs ! ô sophistes! qui nous offrez sans cesse l'Angleterre comme modèle, allez donc étudier le peuple anglais, et vous verrez s'il n'est pas permis d'aimer à la fois son prince et son pays, son Dieu et la liberté ! »

Comment la *Revue Britannique* ne citerait-elle pas ce paragraphe de l'éloquent chimiste qui fut, lui aussi, un excellent ministre de l'instruction publique ? chacun peut reprendre son bien où il le trouve ; que M. Dumas excuse notre fatuité... nous n'aurions pas mieux dit. Et quel archevêque ne pourrait impunément s'emparer de cet autre paragraphe où M. Dumas exprime aussi son opinion sur les rationalistes et les sceptiques :

« O vous qui ne croyez pas, respectez au moins les croyances de ceux que vous aimez ! Vous qui doutez, souvenez-vous que l'évidence de raison et l'évidence de foi réunies ont éclairé de leur double et irrésistible lumière les plus belles âmes et les plus grands esprits de ce monde, etc., etc. »

Il n'est si haut personnage qui, ce mois-ci, ne s'estime heureux d'avoir pour auditoire les jeunes générations et qui, comme M. Drouyn de Lhuis, ne leur dise qu'il lui est doux d'oublier qu'il est ministre pour redevenir écolier. Enfance et jeunesse, vous partagez, ce mois-ci, les compliments de fête avec l'Empereur lui-même, qui ne s'en plaindra pas, car il est père.

Parmi les documents d'histoire moderne auxquels le fréquent rappel en divers sens des traités de 1815 prête un continuel intérêt de circonstance, notons un volume intitulé *Huningue et Bâle*. Considérations politiques et historiques sur la nullité de l'article 111 de ces traités. L'auteur, que nous croyons un officier de hussards, manie la plume aussi facilement que le sabre. A la question des villes frontières se rattache un curieux volume par M. de Labry, ingénieur distingué, qui nie l'utilité de la fermeture de ces places pendant la nuit. Grâce à lui, il en sera un jour de cette fermeture comme de la quarantaine. Nous avons habité pendant quatre mois la ville de Toulon, où nous avons été plus d'une fois de l'avis de M. de Labry, sans trop oser le dire. Nous reproduirons une autre fois quelques-unes des considéra-

[1] C'est pour être conséquent qu'après cette citation nous ne parlerons pas ce mois-ci de *l'Aîné de la famille*, où M. A. de Lavergne mêle Louis XIV à une intrigue de roman.

tions par lesquelles M. de Labry a combattu cette routine administrative.

D'ailleurs, toute question s'élucide par la polémique : au moment où lord Palmerston se réconcilie enfin avec l'isthme de Suez, les ministres ne seront pas fâchés de connaître l'opinion d'un ancien armateur, M. Fréd. de Conink, qui, on le verra, élève des objections non sans portée. Ce n'est pas la première fois que M. de Conink fait ses réserves sur une entreprise dont la grandeur ne saurait faire oublier les difficultés. M. de Lesseps, pensons-nous, ne doit pas fermer l'oreille à une discussion consciencieuse.

Le Théâtre-Français a repris la comédie de *la Jeunesse* par M. Em. Augier, confiée à ce qu'un critique appelle *la jeune garde* de la troupe. La jeune garde de ce théâtre est encore une compagnie d'élite.

A la séance annuelle des diverses classes de l'Institut, M. Viennet a charmé les auditeurs par la lecture de nouvelles fables. Il y a de l'Homère et du Phèdre dans l'illustre poëte. Hier il publiait son épopée de *Francus*, dont nous avions d'avance annoncé la publication.

AMÉDÉE PICHOT.

Le Directeur, Rédacteur en chef : **AMÉDÉE PICHOT.**

TABLE DES MATIÈRES.

Correspondances de la Revue Britannique.

Nouvelles des sciences, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.